

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ET

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES (France)

LE PRAGMATISME ET L'ANALYSE DES PHÉNOMÈNES COMPLEXES DANS LA
THÉORIE DES RELATIONS INTERNATIONALES. LE CAS DES EXCUSES DANS
LA DIPLOMATIE AMÉRICAINE.

THÈSE

PRÉSENTÉE EN COTUTELLE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN SCIENCE POLITIQUE

PAR

JÉRÉMIE CORNUT

AVRIL 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

À Dounia et Renaud –pour la patience dont ils font preuve avec moi et la confiance absolue que j'ai en eux.

Remerciements

Écrire une thèse est un travail solitaire, mais j'ai heureusement pu compter tout au long du processus sur de nombreux soutiens. Ce sont tout d'abord mes deux directeurs de thèse, Dario Battistella et Stéphane Roussel, que je ne remercierai jamais assez pour leur bienveillance, leur disponibilité et leur rigueur constantes. Tous deux exigeants et généreux, leur complémentarité a créé l'équilibre dont j'avais besoin pour mener avec succès ce projet à son terme. Avoir pu travailler sous leur direction pendant toutes ces années fut un privilège et ils ont, chacun à sa manière, contribué à faire de moi un chercheur et un enseignant curieux, insatiable et passionné. C'est un legs unique, pour lequel ma gratitude est immense.

J'ai également pu échanger avec de nombreux internationalistes, qui, sans toujours partager mon enthousiasme pour la combinaison théorique, m'ont donné conseils et indications. Je remercie ainsi Jeff Checkel, Tuomas Forsberg, Patricia Goff, Jonas Hagmann, Alex Macleod, Kevin McMillan, Cornelia Navari, Dan O'Meara, Barry O'Neill, Craig Parsons, Vincent Pouliot et Rudra Sil pour le temps qu'ils ont passé à répondre à mes questions et pour leurs suggestions toujours judicieuses.

Je dois également d'avoir réussi à mener ce projet à bien au soutien de mes amis Claire Bertrand, Émanuelle Dufresne, Simon Estrangin, Simon Houle, Geneviève King, Vanessa Labet, Chantal Lavallée, Charles Létourneau, Pierre-Louis Malfatto, Paul May, David Morin, David Sanschagrin, Karina Siéres, Antonio Soggia et Réal Vermette. Je les remercie du fond du cœur. Mon installation à Montréal m'a permis de nouer des amitiés solides avec des personnes exceptionnelles que je me sens privilégié de côtoyer.

Enfin, le soutien de mes parents, Bruno et Jocelyne, de ma tante, Éliane, et de mes frères, Julien, Nicolas, Renaud et Thomas, ainsi que celui de ma famille d'adoption, Aida, Dounia, Mona et Moufid ont été fondamentaux.

« It is sheer craziness to dare to understand world affairs. There are so many collective actors – states, international organizations, transnational associations, social movements and sub-national groups – and billions of individuals, each with different histories, capabilities and goals. And they all interact with innumerable others, thus creating still more historical patterns that are at all times susceptible to change. Put more simply, world affairs are pervaded with endless details, far more than one can hope to comprehend in their entirety [...].

Happily there are at least two handy mechanisms available for easing the task. One involves a sense of humility and puzzlement. If we can remain in awe of the complexities and changes at work in the world, ever ready to concede confusion and always reminding ourselves that our conclusions must perforce be tentative, then it should be possible to avoid excessive simplicity and intellectual paralysis. Secondly, and no less important, we can self-consciously rely on the core practices of theory to assist us in bringing a measure of order out of the seeming chaos that confronts us. For it is through theorizing that we can hope to tease meaningful patterns out of the endless details and inordinate complexities that pervade world politics (Rosenau, J. (1996). « Probing puzzles persistently: a desirable but improbable future for IR theory ». Dans S. Smith, K. Booth, & M. Zalewski, *International theory: positivism and beyond*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 309-310).

Table des matières

RÉSUMÉ.....	VII
INTRODUCTION GENERALE.....	1
1. PLURALISME ET MONISME DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES	3
2. LES PROBLEMES DE LA COMBINAISON	22
3. PLAN DE L'ETUDE.....	28
CHAPITRE I. LE PRAGMATISME PROBLEM-DRIVEN DANS LA THEORIE DES RELATIONS INTERNATIONALES	35
INTRODUCTION.....	35
1. CARACTERISTIQUES DU PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i>	39
2. TROIS OBJECTIONS CONTRE LE PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i>	55
CONCLUSION.....	75
CHAPITRE II. L'ÉPISTÉMOLOGIE PUTNAMIANNE DU PRAGMATISME PROBLEM- DRIVEN.....	77
INTRODUCTION.....	77
1. OPPOSITION ENTRE PRAGMATISME ET REALISME.....	83
2. ÉPISTEMOLOGIE DU REALISME PRAGMATIQUE	97
CONCLUSION.....	122
CHAPITRE III. COHERENCE EXPLICATIVE DU PRAGMATISME PROBLEM-DRIVEN	125
INTRODUCTION.....	125
1. ÉROTETIQUE ET SCIENCES SOCIALES	131
2. COMPATIBILITE ET COMPLEMENTARITE DE DIFFERENTES EXPLICATIONS EN SCIENCES SOCIALES.....	146
3. LES CONDITIONS DE SUCCES ET D'ECHEC D'UNE EXPLICATION	157
4. COMPATIBILITE DU PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i> , DU TEXTE EXPLICATIF IDEAL ET DE L'ÉROTETIQUE.....	171
CONCLUSION.....	178
CHAPITRE IV. COMPRENDRE LES EXCUSES DANS LA DIPLOMATIE AMERICAINE	182
INTRODUCTION.....	182
1. LES EXCUSES DANS LA DIPLOMATIE AMERICAINE : UN PHENOMENE FREQUENT MAIS SOUS- ETUDIE	186
2. METHODOLOGIE.....	200
3. COMPLEMENTARITE DE TROIS ANALYSES THEORIQUES POUR COMPRENDRE LES EXCUSES DANS LA DIPLOMATIE AMERICAINE	207
4. VALIDATION.....	242
CONCLUSION.....	257
CONCLUSION.....	264
1. LE PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i> APPLIQUE AUX EXCUSES DANS LA DIPLOMATIE AMERICAINE.....	265
2. PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i> ET ÉCLECTISME ANALYTIQUE.....	267

3. PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i> ET SYNTHÈSE THÉORIQUE	270
4. PRAGMATISME <i>PROBLEM-DRIVEN</i> ET PARADIGMATISME	273
5. ESQUISSE D'UNE SOCIOLOGIE DE LA DISCIPLINE DES RELATIONS INTERNATIONALES D'UN POINT DE VUE PRAGMATIQUE.....	279
BIBLIOGRAPHIE	288
ANNEXE. CHRONOLOGIE DES CAS D'EXCUSE DANS LA DIPLOMATIE AMERICAINE	309

Résumé

Cette recherche se penche sur la manière dont plusieurs théories des relations internationales peuvent être combinées pour analyser un phénomène complexe. Elle répond aux critiques théoriques et métathéoriques auxquelles ce type de combinaison fait face. Il s'agit notamment de préciser son épistémologie –qui est décrite comme putnamienne, dans la lignée du réalisme pragmatique de Hilary Putnam– et sa cohérence explicative –mise à jour grâce à l'érotétique, c'est-à-dire la logique des questions et des réponses. Grâce aux concepts introduits, un phénomène fréquent et peu étudié, les excuses dans la diplomatie américaine, est analysé. L'objectif est de montrer en quoi trois cadres théoriques –dans la lignée respectivement de Hedley Bull, Costas Constantinou et Robert Putnam– sont compatibles et complémentaires pour permettre une meilleure compréhension du phénomène, c'est-à-dire, pour le dire en utilisant le concept de Railton, pour écrire la plus grande partie possible de son texte explicatif idéal.

Mots descripteurs

Combinaison, Dialogue, Diplomatie américaine, Épistémologie, Érotétique, Excuses diplomatiques, Hilary Putnam, Paradigmatisme, Peter Railton, Phénomène complexe, Pluralisme, Pragmatisme, *Problem-driven*, Réalisme philosophique, Richard Rorty, Satisfaction, Synthèse, Texte explicatif idéal, Théorie des relations internationales, *Theory-driven*, William James

Introduction générale

At heart, bridge builders are theorists with a healthy attitude of « let's just get on with it », which they have exploited to push IR in important new directions over the past decade. Their bridges may need some new theoretical and meta-theoretical « trusses », but thanks to these scholars paradigm wars and dialogues of the deaf are less dominant forces in the discipline. And that is very good news indeed (Checkel, J. (À paraître). « Theoretical Synthesis in IR: Possibilities and Limits ». Dans W. Carlsnaes, T. Risse, & B. Simmons, *Sage Handbook of International Relations*. London: Sage Publications, p. 4).

Cette recherche est avant tout motivée par un intérêt pour la manière dont plusieurs théories des relations internationales¹ peuvent être combinées sans créer d'incohérence —c'est en ce sens qu'elle est pragmatique. Elle part du constat que la discipline est presque totalement dépourvue des outils pour penser cette combinaison : de nombreux internationalistes², lassés par la « guerre des paradigmes », l'appellent de leurs vœux, mais très peu se sont effectivement penchés sur comment surmonter les objections auxquelles elle fait face.

L'originalité de cette recherche réside plus particulièrement dans le fait qu'elle s'intéresse à la combinaison en tant que telle : il ne s'agit pas de réunir certaines théories autour d'un problème limité, mais de se demander comment penser la compatibilité et la complémentarité potentielles de toutes les théories, pour étudier n'importe quel phénomène international. Dans la lignée de cette volonté de donner des bases solides à la combinaison en tant que telle, une grande attention est accordée aux problèmes épistémologiques qu'elle pose —au contraire, la plupart des défenseurs d'une forme ou d'une autre de combinaison ignore totalement cet aspect, tandis que le petit nombre qui s'y intéresse cherche exclusivement à faire un pont entre

¹ On adopte ici le critère de distinction usuelle entre « relations internationales » et « Relations internationales », le premier désignant l'objet d'étude et le second la discipline qui l'étudie.

² Dans cette étude, le genre masculin est utilisé comme générique, afin de faciliter la lecture.

positivisme et post-positivisme, sans tenter de surmonter les autres objections auxquelles elle fait face. Cette recherche est donc originale parce qu'elle traite *à la fois* des aspects théoriques et métathéoriques de la combinaison. Tout cela nécessite de faire une revue extensive de la littérature pluraliste en Relations internationales –la multitude des travaux récemment produits sur le sujet rend cette revue d'autant plus intéressante.

Si la combinaison est étudiée en tant que telle, elle n'est toutefois pas défendue pour elle-même. En effet, il y a, derrière cette recherche, la conviction qu'elle a un avantage fondamental : elle permet de mener des analyses qui tiennent compte de la complexité de la réalité sociale. C'est là une entreprise particulièrement importante, puisque, comme on le verra mieux plus loin, tous les phénomènes internationaux peuvent être dits complexes –un phénomène international simple n'est pas simple en lui-même, il est en fait *simplifié* par l'analyste. Sur cette question, les internationalistes sont, là encore, souvent convaincus que leurs théories éclairent différents aspects des mêmes phénomènes. Dans cette lignée, ils admettent régulièrement qu'ils les simplifient et que l'utilisation de plusieurs cadres théoriques permettrait de les saisir dans leur complexité. Malgré cela, la plupart d'entre eux hésite à se risquer à la combinaison, pour des raisons sur lesquels on reviendra.

Finalement, cette étude ne se contente pas de défendre abstraitement la combinaison : elle montre également qu'elle a effectivement une plus-value significative pour les internationalistes. C'est pourquoi, le chapitre IV sera entièrement consacré à illustrer concrètement l'approche défendue précédemment, pour montrer la pertinence des concepts introduits. Les raisons qui justifient que l'on ait choisi de prendre les excuses dans la diplomatie américaine comme exemple de phénomène complexe seront clarifiées plus loin : on se limitera pour l'instant à indiquer que cela s'inscrit dans le cadre d'une redécouverte par les internationalistes de l'importance de la diplomatie et des échanges auxquels elle donne lieu.

Dans la citation placée en exergue, Rosenau souligne que parce que les acteurs des relations internationales et leurs interactions sont innombrables, la politique internationale est complexe –dans ce contexte, « oser vouloir comprendre les affaires mondiales est de la folie pure ». Cette étude s'intéresse pourtant à la manière dont il est possible d'analyser les phénomènes internationaux en tenant compte de leur complexité. On suivra pour cela la double invitation de Rosenau : il s'agit de mener une recherche qui est à la fois humble –c'est-à-dire qui accepte qu'elle est incomplète– et qui recourt aux outils théoriques à disposition.

Cette étude part donc de la conviction que l'on peut être à la fois éclectique et cohérent. Il y est défendu que différentes théories apportent chacune des éléments permettant de mieux comprendre/expliciter³ la complexité des phénomènes internationaux. Elle fait ainsi partie des analyses pluralistes qui se sont multipliées dans la discipline au cours des quinze dernières années. À partir de ces travaux, l'objectif de cette introduction est de présenter le « tournant pluraliste » qui se dessine ainsi. Cela va permettre de situer les analyses menées dans les chapitres suivants, en montrant notamment qu'elles s'inscrivent dans la lignée de recherches menées par d'autres internationalistes. Cette introduction revient donc dans un premier temps sur le pluralisme et son opposé, le monisme, pour clarifier les caractéristiques du tournant pluraliste en théories des relations internationales. Le pluralisme est hétérogène, et il faut notamment distinguer les analyses qui font dialoguer les théories de celles qui les combinent. L'option combinatoire étant celle qui est approfondie dans les chapitres suivants, sa plus-value est également clarifiée : la combinaison permet un « progrès intégratif », et non plus « seulement additif ». Dans un deuxième temps, les objections contre la combinaison sont brièvement reprises – c'est à ces objections qu'il faudra répondre. Dans un troisième temps, les grandes lignes des quatre chapitres que comporte cette recherche sont présentées.

1. Pluralisme et monisme dans les Relations internationales

Pour certains internationalistes, la conception qui oppose les théories entre elles dans une lutte pour l'hégémonie est dépassée. La catégorie large des « pluralistes » désigne ces internationalistes de plus en plus nombreux, au point que certains voient se dessiner un « tournant pluraliste » pour la discipline.

1.1. Un tournant pluraliste pour la discipline?

Comme l'indique Steve Smith, les théories des relations internationales ont longtemps été perçues comme incompatibles entre elles : « dans l'histoire de la discipline des Relations internationales, il y a toujours eue des débats entre théories en compétition » (Smith, 2007, p. 4)⁴. Selon cette vision, on oppose, entre autres, analyses réalistes et analyses marxistes ou

³ Le chapitre II reviendra notamment sur la différence entre comprendre et expliciter, et précisera l'épistémologie de la présente recherche.

⁴ Pour faciliter la lecture, les citations courtes en anglais sont traduites tout au long de cette étude. Les citations longues sont, quant à elles, reproduites dans leur langue originale.

libérales, celles-ci au constructivisme « conventionnel », ou bien encore ces trois-là à la Théorie critique. Par exemple, il y a des « batailles paradigmatiques » entre libéraux et réalistes pour savoir quel « territoire » appartient à quelle approche (Hellmann, 2000, p. 170). Les Relations internationales voient ainsi s'opposer différentes théories, et l'histoire de la discipline est présentée comme une succession de plusieurs « débats inter-paradigmatiques ». Quatre débats sont généralement identifiés comme fondamentaux –entre réalisme et idéalisme, entre behaviorisme et traditionalisme, entre réalisme et transnationalisme/marxisme, et enfin entre positivisme et post-positivisme (Battistella, 2009, pp. 77-115)⁵.

Dans la conception qui se dessine ainsi, chaque théorie tente de s'imposer comme la seule valable, aux dépens des autres. Cela conduit à se demander quelle est la meilleure, et donc à concevoir la discipline comme ne pouvant en admettre qu'une seule. La pluralité théorique existante est perçue comme un vice temporaire, appelé à disparaître lorsque le débat sera fini – il n'y aura plus qu'un seul « paradigme »⁶. Owen désigne avec ironie une telle conception : « “the Highlander view” [offers] an image of warring theoretical approaches with each, despite occasional temporary tactical alliances, dedicated to the strategic achievement of sovereignty over the disciplinary field » (Owen, 2002, p. 656). Une telle conception domine la discipline tout au long du XX^{ème} siècle –les internationalistes cherchent tous à identifier quelle est « la théorie qui est la plus adéquate » (Chernoff, 2007, p. 2). Pour Checkel, ce n'est qu'au début des années 1990 que les choses changent :

Conversation across paradigms was limited, and closed citation cartels dominated. For example, the degree of exchange between constructivists and neorealists/neoliberals could be captured in set-theoretic notation – the null set. Instead, meta-debates and a dialogue of the deaf too often were the norm. Moreover, some theorists favored a gladiator approach, where –like a Roman warrior on his chariot– one perspective went forth and slayed all others, with the latter presented in highly simplified form (Checkel, À paraître, p. 3).

⁵ On reviendra dans la conclusion de la thèse sur les raisons institutionnelles qui expliquent cette compartimentation. Il faut également ajouter que si l'historiographie de la discipline s'articule la plupart du temps autour de ces quatre débats, certains ne comptent que trois « grands débats ». Par exemple, Lapid considère que l'opposition entre positivisme et post-positivisme est le « troisième débat définissant la discipline », après celui qui a opposé « l'idéalisme et le réalisme » dans les années 1920 et 1930 et « l'histoire et la science » dans les années 1950 et 1960 (Lapid, 1989, p. 236).

⁶ Dans la conception de Kuhn (Kuhn, 1962), l'histoire de la science est une succession de paradigmes. Appliquant ce concept aux Relations internationales, Kapstein considère par exemple que le réalisme structuraliste est un paradigme dans la discipline (Kapstein, 1995). Beaucoup d'internationalistes contestent l'application de Kuhn aux Relations internationales. Ainsi, pour Smith Beal il n'y a pas de « paradigme » à proprement parler, parce qu'aucune théorie ou approche ne domine le champ sans être contestée (Smith Beal, 1976, p. 160). Le constat d'Ashley selon lequel les Relations internationales en sont au mieux au stade « pré-paradigmatique », parce qu'il n'y a pas réellement de paradigmes est encore vrai aujourd'hui –aucune école, approche ou programme de recherche ne possède tous les critères d'un paradigme (Ashley, 1976, p. 153). Kuhn considérerait lui aussi que l'on ne peut pas appliquer ses analyses aux sciences sociales justement parce qu'elles sont à l'état pré-paradigmatiques (Shapiro & Wendt, 1992, p. 221).

Puisqu'il s'agit de concevoir la discipline comme ne pouvant accepter qu'une seule approche, en suivant Checkel, on adoptera l'expression de « monisme » pour désigner cette conception (Checkel, À paraître, pp. 2-3). Le pluralisme refuse le monisme : il est ouvert et il tolère une pluralité de théories.

Le monisme conduit souvent au « paradigmatisme », c'est-à-dire à la conception « que l'on peut et que l'on doit adhérer à des hypothèses associées à des paradigmes particuliers » et que ces hypothèses doivent être « cohérentes et définies de façon rigoureuse » (Hellmann, 2003, p. 149). Dans cette lignée, un « paradigmatiste » est quelqu'un qui considère qu'il faut adhérer à un paradigme défini de façon stricte (Hellmann, 2000, pp. 171-173)⁷. Ainsi, tandis que le monisme défend qu'il ne devrait exister qu'un seul paradigme dans la discipline, le paradigmatisme désigne plus particulièrement celui d'adhérer à un paradigme articulé autour de postulats bien définis et en nombre limité, en insistant sur sa cohérence théorique interne, comme Legro et Moravcsik invitent à le faire (voir plus loin). Le premier concept relève de la sociologie des sciences, tandis que le second est une notion épistémologique⁸. Il faut souligner que ces notions sont normatives, au sens où elles décrivent ce que devrait faire un chercheur, indépendamment du fait de savoir si c'est possible ou si cela est effectivement le cas. Ainsi, pour Hellmann, que le paradigmatisme soit « possible et souhaitable » est un « mythe » (Hellmann, 2000, pp. 171-173).

À partir du milieu des années 1990, les internationalistes et les politologues pluralistes sont de plus en plus nombreux. Conséquence de cet engouement, Lapid voit en 2003 un « tournant dialogique » (*dialogical turn*) se dessiner pour la discipline (Lapid, 2003, p. 131). En effet, à la fin des années 1990, les appels à la « convergence » et à la « construction de ponts » (*bridge-building*) commencent à se multiplier. Par exemple, en 1998, Margaret Herrmann, présidente de l'*International Studies Association*, constate dans son « discours présidentiel » qu'il y a « un seul champ, mais beaucoup de perspectives » et que, pour plusieurs raisons⁹, ces perspectives ne se parlent pas vraiment entre elles – son objectif est donc d'indiquer des pistes pour « construire les fondements d'un dialogue » (Hermann, 1998). Checkel indique deux

⁷ Le terme est donc employé dans un sens un peu différent que lorsqu'il a été introduit dans la discipline par Lapid (Lapid, 1989, pp. 239-241), « pour souligner un aspect particulier du troisième débat en Relations internationales; le fait que celui-ci porte davantage sur des aspects d'ordre métathéorique que les deux premiers grands débats qui structurèrent ce champ » (Guillaume Dufour, 2008, p. 316).

⁸ C'est pourquoi il est possible d'être à la fois pluraliste et paradigmatiste, ou bien moniste et contre le paradigmatisme. On reviendra sur ces questions dans la conclusion de la thèse.

⁹ Elle constate notamment que les différentes approches ne posent pas les mêmes questions, n'ont pas les mêmes buts et s'opposent d'un point de vue méthodologique et épistémologique. Elles présentent par ailleurs souvent des visions stéréotypées les unes des autres (Hermann, 1998, pp. 607-612).

raisons pour expliquer cet attrait du pluralisme, l'une externe à la discipline –il devient de plus en plus nécessaire de comprendre théoriquement la complexité¹⁰– et l'autre interne –il y a une lassitude envers la « guerre des paradigmes »¹¹.

Ces appels ont été entendus, au point où, en 2008, le congrès annuel de l'*International Studies Association* adopte comme thème « Franchir de multiples divisions » (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 117)¹². Cette acceptation du pluralisme dans la discipline explique également les réponses à une question posée dans le cadre du sondage TRIP (*Teaching, Research and International Practice*)¹³ publié en 2009 à propos du rapport entre les explications proposées par le rationalisme et le constructivisme. En moyenne, 16% des internationalistes considèrent qu'il s'agit d'approches opposées qui doivent être testées les unes contre les autres, 44% pensent qu'il s'agit d'approches complémentaires qui doivent rester distinctes et qui expliquent différents traits des relations internationales et 40% défendent une synthèse entre les deux dans le but de créer une théorie plus complète. Ainsi, 84 % des 2 724 internationalistes de 11 pays différents ayant répondu au sondage considèrent, d'une manière ou d'une autre, qu'il faut s'intéresser non plus à la rivalité entre constructivisme et rationalisme, mais à leur complémentarité. Par ailleurs, comparé au TRIP 2006, la synthèse et la complémentarité ont accentué leur prédominance aux dépens de la compétition (Jordan, Maliniak, Oakes, Peterson, & Tierney, 2009, p. 42).

Ainsi, de nombreux internationalistes parmi les plus connus (Adler, Checkel, Cobb, Fearon, E. et P. Haas, Harvey, Katzenstein, Kratochwil, Lapid, Moravcsik, Smith, Wendt, etc.) s'intéressent d'une façon ou d'une autre aux questions que le pluralisme pose¹⁴. Dans cette lignée, par exemple, Dahl considère que l'étude de la politique est un domaine « désordonné »

¹⁰ Le chapitre I reviendra sur ce point. Voir en page 55.

¹¹ Hermann avait déjà formulé certains de ces arguments (Hermann, 1998, p. 606). Checkel voit dans l'article de Adler (Adler, 1997), dans le numéro spécial de *International Organization* introduit par Katzenstein, Keohane et Krasner (Katzenstein, Keohane, & Krasner, 1998) et dans l'article de Fearon et Wendt (Fearon & Wendt, 2005) les premiers jalons du tournant vers le pluralisme (Checkel, À paraître, pp. 3-6).

¹² Les divisions théoriques ne sont qu'une forme des « multiples divisions » auxquelles se réfère le congrès annuel de l'ISA. La présente étude s'intéresse principalement à ces divisions théoriques –l'autre division principale à laquelle les « constructeurs de ponts » se réfèrent est celle qui existe entre praticiens et théoriciens. Cette division sera abordée dans le chapitre I.

¹³ Si l'on reprend ici certaines données obtenues grâce à ce sondage, il faut souligner également que celui-ci ne peut pas être interprété comme un reflet exact de la discipline. Par exemple, la variété des interprétations à laquelle certaines questions et réponses suggérées peut donner lieu, la représentativité de l'échantillon des répondants et les tentatives éventuelles de la part de ceux-ci pour influencer l'image de la discipline sont autant de biais méthodologiques qui l'empêchent d'être parfaitement représentatif. Au mieux, le sondage TRIP peut parfois indiquer certaines tendances.

¹⁴ Il faut ajouter qu'avant les années 1990, plusieurs analyses pluralistes étaient déjà apparues. Ainsi, par exemple, Sil et Katzenstein listent de nombreux auteurs qui ont « anticipé l'éclectisme » (Katzenstein & Sil, 2008, p. 119) (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 37-41).

qui a « besoin » de beaucoup d'approches et qui ne « peut se permettre » une seule théorie (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 381). Ce serait là une vision « à courte vue », et, au contraire, il vaut mieux diversifier son « portefeuille de théories » (Green & Shapiro, 2005, p. 93). Le paradigmatisme, en effet, est « plus une gêne qu'une aide » (Hellmann, 2003, p. 149). De même, Sil et Katzenstein vont prôner l'« éclectisme analytique ». D'après eux, il est possible de combiner plusieurs approches théoriques –appliquée aux Relations internationales, cette logique conduit à penser les analyses réalistes, libérales, constructivistes, etc. comme complémentaires pour étudier un phénomène précis (Katzenstein & Sil, 2008, pp. 110-111). De même, pour Kurki, le défi des Relations internationales en tant que discipline est de développer des analyses « sensibles à la complexité », ce qui passe par un pluralisme épistémologique et méthodologique (Kurki, 2008, p. 239). Les pluralistes considèrent donc avec Smith que « le champ est maintenant beaucoup plus sain grâce à la prolifération de théories » (Smith, 2007, p. 7)¹⁵. Pour eux la pluralité théorique est une « vertu », et non un « vice » (Owen, 2002, p. 672).

Pour certains, toutes ces analyses dessinent un changement de la discipline, au point où, comme on le notait plus haut, Lapid voit là une manière de sortir du débat qui oppose positivisme et post-positivisme. Au-delà de ces très nombreux appels à construire des ponts théoriques, certains internationalistes se sont également intéressés à la manière dont ils pourraient être rendus concrets. Dans l'état de maturation où est la discipline au cours des années 2000, un des enjeux est ainsi de déterminer les conséquences pratiques de ce pluralisme –souhaité par une très large majorité d'internationalistes– sur la manière dont est conduite la recherche.

Il faut toutefois ajouter que, dans une certaine mesure, le monisme aujourd'hui encore est loin d'être dépassé. Une autre question que pose le sondage TRIP 2009 montre que les constructeurs de ponts restent minoritaires :

Which of the following best describes your approach to the study of IR? If you do not think of your work as falling within one of these paradigms, please select the category in which most other scholars would place your work (Jordan, Maliniak, Oakes, Peterson, & Tierney, 2009, p. 31).

¹⁵ Comme on le verra plus loin, Smith est en faveur de certaines formes de pluralisme, et s'oppose à d'autres. Mais il n'en demeure pas moins pluraliste, comme l'indique par exemple l'explication qu'il donne pour justifier la photo qui constitue la couverture du manuel qu'il dirige avec Tim Dunne et Milja Kurki. L'amoncellement de lentilles photographiques colorées que l'on y retrouve illustre le fait que chaque point de vue exposé dans l'ouvrage est légitime et apporte une « coloration » qui lui est propre (Smith, 2007, p. 11).

Pour répondre à cette question, les internationalistes interrogés avaient le choix entre Réalisme, Libéralisme, Marxisme, Constructivisme, Féminisme, École Anglaise, Autre et Aucun paradigme. En moyenne, 75% des répondants considèrent qu'ils appartiennent à l'une de ces catégories, alors que seulement 25% répondent qu'ils n'utilisent pas l'analyse paradigmatique (Jordan, Maliniak, Oakes, Peterson, & Tierney, 2009, p. 31). Il n'est pas facile d'interpréter un tel résultat¹⁶, mais la question elle-même est significative, puisque l'on demande aux internationalistes d'identifier *un seul* de ces paradigmes comme étant le leur. Ainsi, même si, comme on le notait plus haut, la grande majorité des internationalistes considère qu'il faudrait opter pour une synthèse ou une complémentarité du constructivisme et du rationalisme, ils sont aussi une grande majorité à continuer de se définir à l'intérieur d'une théorie. Les réponses aux questions à propos de la littérature théorique et de l'enseignement confirment ce constat (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 24). Cela indique que le pluralisme n'est pas dominant dans la discipline. De même, d'autres données obtenues grâce au sondage TRIP et analysées par Checkel amènent ce dernier à nuancer le « tournant pluraliste » qu'aurait vécu la théorie des relations internationales –il préfère parler de « semi-pluralisme » (Checkel, À paraître, p. 6). Le tournant pluraliste est adopté « au mieux » par une « minorité d'internationalistes », et il n'y a pas encore une « communauté globale de constructeurs de ponts » –notamment parce que, « à quelques exceptions près », particulièrement au Canada et en Allemagne, « le débat à propos de la synthèse et du pluralisme » est, comme souvent en Relations internationales, « largement américain » (Checkel, À paraître, pp. 21-23)¹⁷.

Il reste que les internationalistes décrits comme pluralistes sont nombreux. Au-delà du refus du monisme, ils sont en désaccord sur un grand nombre de points.

1.2. Hétérogénéité du pluralisme en Relations internationales

En Relations internationales, le terme de pluralisme englobe les analyses qui défendent la pertinence d'une pluralité d'approches théoriques. Comme on le notait plus haut, il y a donc un

¹⁶ Avec 25% de réponse, ceux qui considèrent qu'ils n'utilisent pas l'analyse paradigmatique sont les plus nombreux si on ne réunit pas toutes les autres réponses en une seule catégorie. Mais il est probable que cette catégorie regroupe différents profils de chercheurs –aussi bien ceux qui ne s'intéressent pas du tout à la théorie des relations internationales que ceux qui refusent le paradigmatisme. À cause du libellé de la question, il est également probable que certains pluralistes –notamment ceux que l'on va appeler les « compatibilistes »– se soient rangés dans un paradigme précis.

¹⁷ Le pluralisme connaît un essor significatif, mais limité : « Since the mid-1990s, one has seen an increase in the theory and practice of synthesis. Bridge building submissions to key publications have grown –for example, from zero to 10% at *International Organization*– while journals have devoted entire special issues to the topic » (Checkel, À paraître, p. 6).

aspect normatif chez les pluralistes, qui ne font pas que décrire l'état de la discipline : ils encouragent cette diversité, qu'ils jugent positivement. De très nombreux internationalistes admettent que le champ connaît une diversité théorique croissante –ce que Barnett et Sikkink décrivent comme une « pluralisation de la discipline » (Barnett & Sikkink, 2008, p. 78). Un internationaliste qui ne fait que dresser ce constat ou qui jugerait négativement cette diversité ne peut pas être considéré comme pluraliste¹⁸.

Au-delà d'une définition générique, le pluralisme est un nom attractif pour des approches très différentes, et plusieurs pistes sont empruntées en Relations internationales. Comme le souligne Bernstein, « le pluralisme est ouvert à de multiples interprétations » (Bernstein, 1997, p. 396)¹⁹. Certains internationalistes « compatibilistes » se limitent à une seule approche théorique tout en reconnaissant la pertinence des autres. D'autres « dialogiques » considèrent que les approches doivent demeurer séparées, mais que les échanges entre elles sont intéressants. Enfin, un troisième groupe réunit les adeptes de la « combinaison » : parmi ces derniers, les pragmatistes *problem-driven* (qui favorisent une combinaison spécifique à chaque objet d'étude) se distinguent des défenseurs d'une forme ou d'une autre de synthèse théorique (qui proposent plutôt une nouvelle théorie des relations internationales).

Pour désigner ces tendances, une multitude de dénominations a fleuri – parfois, différents labels désignent des approches qui se ressemblent, tandis qu'un seul label regroupe différentes interprétations²⁰. Autrement dit il y a différentes approches qui portent le même nom, et différents noms pour la même approche. Ainsi, les chercheurs parlent alternativement de pluralisme (Cochran, 2002) (van Bouwel & Weber, 2008) (Johnson, 2002) (Smith, 2007) (Kurki, 2008) (Jackson, 2011), d'œcuménisme (Førland, 2004), d'amalgame (Murphey, 1994, p. 123), d'éclectisme (Sil & Katzenstein, 2010b), de multi-perspectivisme (Bohman, 2002), de dialogue (Neumann, 2003a) (Kornprobst, 2009b) (Hellmann, 2003) (Lapid, 2003), d'intégration (Mintz, 2002) (Sil & Doherty, 2000), de « buffet » théorique (O'Meara, 2010b), de convergence (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004), de diversité (Cochran, 2001), de construction de pont (Checkel, À paraître), de pragmatisme (Fearon & Wendt, 2005, p. 53) (Cochran, 2001)

¹⁸ Par exemple, Hoffmann ne peut être décrit comme pluraliste lorsqu'il considère que le champ a autant « souffert » que « bénéficié » d'une triple fragmentation (du niveau d'analyse, à chaque niveau d'analyse et en différents sous-champs) (Hoffmann, 1977, pp. 52-54). Il faut également souligner que considérer Hoffmann comme pluraliste pour cette raison serait anachronique : avant les années 2000, l'approche pluraliste en Relations internationales est un des noms employés pour désigner le transnationalisme (Little, 1996) (Battistella, 2009, pp. 212-213).

¹⁹ Bernstein propose ainsi une typologie des différents pluralismes (Bernstein, 1997), que Johnson reprend à son compte (Johnson, 2002, p. 245).

²⁰ Comme le souligne Lapid à propos du dialogue : « Booming popularity across the disciplines has transformed "dialogue" into a weasel word, one that inevitably ends up meaning different things to different people » (Lapid, 2003, p. 129).

(Kratochwil, 2007) (Owen, 2002), d'hybridation, de synthèse (Barnett & Sikkink, 2008) (Moravcsik, 2003), etc. Entre ces différentes conceptualisations, de nombreux rapprochements et oppositions se dessinent²¹. Globalement, au-delà de cette hétérogénéité, il est possible de distinguer deux grands types de pluralisme : il y a d'une part les adeptes d'une forme ou d'une autre de combinaison, et d'autre part les défenseurs du dialogue.

1.2.1. La combinaison

Un premier groupe de pluralistes invite à combiner différentes théories, parce qu'ils considèrent que c'est un moyen de produire une meilleure analyse. Ils cherchent ainsi à aller « au-delà des frontières » (Sil & Doherty, 2000) pour utiliser le plus efficacement possible différentes traditions de pensées, conçues non pas de manière contradictoire, mais comme complémentaires (Doherty, 2000, pp. 244-245). Comme l'indique Checkel, c'est devenu une mode dans la théorie des relations internationales, et un certain flou entoure ce type de recherche :

Combining separate things to produce a more complete, better whole has become an IR cottage industry over the past decade. The things combined range from social theories (rational choice and constructivism), to research programs (the management and enforcements schools in compliance), to different types of theory (problem-solving and critical/normative).

More formally, many IR scholars now talk of their efforts at bridge building or synthesis, or of their eclectic approaches. Such work has reached a certain critical mass, as evidence by numerous panels at meetings of professional associations, entire books devoted to the topic [...] and – not least – the endless ways in which the central metaphor of bridge building has by now been deconstructed. (What is the bridge spanning? A [theoretical] divide? A [meta-theoretical] chasm? Does it have just one lane, or is “traffic” possible in both directions? Do we build a bridge to understand better what's on the other side? Or is the goal simply to meet somewhere in midstream?) (Checkel, À paraître, p. 1).

Parmi les défenseurs de la combinaison, il existe en effet une grande diversité, notamment à propos du degré d'intégration et de ce qu'il s'agit d'intégrer. Certains s'intéressent à la manière dont différents sous-processus (*sub-processes*) se combinent pour produire un phénomène (Ferejohn, 2004, pp. 148-149). D'autres encore veulent combiner des mécanismes causaux de différents paradigmes (Bennett, 2008) (Sil & Katzenstein, 2010b)²², dans la continuité de recherches qui considèrent que différentes méthodes sont complémentaires (Sil,

²¹ Par exemple, Kurki se dit pluraliste, mais elle est très critique à propos de la construction de ponts (Kurki & Stavrianakis, 2009).

²² Sil et Katzenstein soulignent par ailleurs qu'il est possible d'être éclectique à propos de différentes choses, même si dans le contexte de la théorie des relations internationales, ils privilégient les mécanismes causaux (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 19).

2000c). Kurki est quant à elle critique vis-à-vis du concept de mécanisme causal et propose de le remplacer par la notion de « complexes de causes » puisque différents types de causalité sont complémentaires (Kurki, 2008, pp. 233-234). D'autres s'intéressent à la combinaison du rationalisme et du constructivisme (Katzenstein, Keohane, & Krasner, 1998, pp. 680-682) (Fearon & Wendt, 2005). On notera que l'on peut envisager que plusieurs chercheurs se penchent sur un même phénomène, mais aussi qu'une seule analyse soit éclectique –comme l'explique Hellmann, la seconde option est courante (Hellmann, 2003, p. 150).

Les pluralistes s'opposent également sur d'autres aspects. Ainsi, Checkel identifie deux « stratégies » pour la combinaison. Dans un premier temps, certains pluralistes délimitent les « domaines d'application » de différentes théories. En clarifiant les liens entre ces domaines d'application, il est possible de faire une analyse qui combine plusieurs théories. Dans un deuxième temps, certains pluralistes utilisent la stratégie du « séquençage temporel ». Dans ce cas, ils montrent que les différentes approches sont temporellement complémentaires, parce qu'elles expliquent différents moments du processus dynamique étudié. Cette seconde stratégie a l'inconvénient d'utiliser chaque théorie de façon isolée. C'est une synthèse « plus faible » et « la possibilité de fertilisation croisée intellectuelle et théorique est minimale voire nulle » (Checkel, À paraître, pp. 8-9).

Les adeptes de la combinaison s'opposent donc sur ce qu'il s'agit de combiner et sur les stratégies pour le faire. Ils ne sont pas non plus d'accord sur le résultat de cette combinaison – celle-ci a récemment pris trois formes différentes. Il faut ainsi distinguer ceux qui proposent une nouvelle grande théorie synthétique plus complète, ceux qui défendent des synthèses de « moyenne portée » et ceux qui prônent une combinaison théorique pour analyser un phénomène particulier.

Les premiers se servent de plusieurs théories pour produire une nouvelle analyse qui a vocation à expliquer l'ensemble des relations internationales. Il en est ainsi de Legro et Moravcsik d'après qui le « remplacement » des analyses monocausales par « des synthèses multicausales voire multiparadigmatiques » est « désirable voire impératif ». Il est « le futur de la théorie des relations internationales » (Legro & Moravcsik, 1999, p. 50). Les deux auteurs proposent ainsi une synthèse du réalisme et d'autres théories, dans ce qu'ils appellent une « méthode à "deux étapes" » (*"two-step" method*). Cette méthode attribue à chaque théorie un « domaine explicatif » : tandis que, par exemple, le libéralisme explique les « préférences », le réalisme ou l'institutionnalisme expliquent les « interactions stratégiques ». L'avantage de cette

forme de synthèse –strictement « rationaliste »– est de ne pas privilégier le réalisme sur les autres théories. Elle nécessite l'adoption de la « reformulation » du réalisme que Legro et Moravcsik proposent (Legro & Moravcsik, 1999, pp. 51-53).

Autre exemple de synthèse –constructiviste et non plus rationaliste– les analyses de Barnett et Sikkink partent du constat que, dans la discipline, « l'éclectisme épistémologique et la diversité méthodologique sont maintenant plus grands que jamais auparavant » (Barnett & Sikkink, 2008, p. 73). Toutefois, « toutes les disciplines », pour avoir « une quelconque cohérence », doivent être pourvues d'un « récit global » (*overarching narrative*) –la « thématique de l'anarchie » a longtemps eu ce rôle pour les Relations internationales. Au contraire, la « diversité croissante » des Relations internationales « risque de générer une fragmentation de la discipline ». C'est pourquoi, malgré quelques « hésitations »²³, ils proposent de faire l'unité de la discipline autour du concept de gouvernance, appelé d'après eux à remplacer celui d'anarchie (Barnett & Sikkink, 2008, pp. 77-80). Et pour cela, même s'ils considèrent qu'il faut utiliser « tous les outils théoriques et méthodologiques à disposition » (ce qui fait d'eux des pluralistes) et s'ils sont conscients de certaines limites du constructivisme qu'ils ont contribué à installer dans la discipline, ils en appellent à une synthèse théorique où le constructivisme serait fondamental (Barnett & Sikkink, 2008, p. 64). Cela rejoint en partie la conception d'Adler, qui à la fin des années 1990, considère que le constructivisme est « la première opportunité réelle de générer une théorie synthétique des relations internationales depuis E. H. Carr » (Adler, 1997, p. 323).

Par ailleurs, il faut souligner que la volonté de résoudre les conflits théoriques en les dépassant grâce à la synthèse n'est pas nouvelle. Par le passé, plusieurs tentatives ont vu le jour, comme la « synthèse néo-néo » entre néoréalisme et néolibéralisme (Massie & Desrosiers, 2007, p. 123) et le constructivisme de Wendt, plus synthétique qu'éclectique comme l'explique Owen (Owen, 2002, pp. 653-654). Même s'il ne développe pas cette intégration, Bueno de Mesquita considère quant à lui que la théorie des jeux et le constructivisme fournissent des explications complémentaires de la politique entendue au sens large (Bueno de Mesquita, 2004, pp. 236-238). Il reste que peu de pluralistes défendent une intégration de plusieurs théories pour produire une « grande » théorie des relations internationales. Pour certains, comme on le verra mieux plus loin, c'est même là le contraire de la construction de ponts. Les pluralistes sont en

²³ Ils disent notamment refuser la « possibilité d'une grande synthèse théorique », et s'inscrivent plutôt dans la lignée de l'éclectisme analytique de Sil et Katzenstein (Barnett & Sikkink, 2008, p. 76), sur lequel on reviendra plus loin. Ce refus est toutefois purement verbal, puisqu'ils invitent à fonder la discipline sur une analyse constructiviste de la gouvernance.

effet plus nombreux à proposer une synthèse sous la forme de « théories de moyenne portée » (*middle-range syntheses*) dans la lignée de la définition qu'en donne Robert Merton²⁴.

Ces synthèses de moyenne portée ont un degré de généralité variable en fonction du phénomène qu'elles étudient –par exemple, certaines s'intéressent à la politique étrangère en général, tandis que d'autres se concentrent sur un phénomène plus limité. Comme l'explique Moravcsik, ce type de recherche n'est pas nouveau : « Numerous interesting proposals exist for formulating and empirically testing multitheoretical propositions about concrete problems in world politics » (Moravcsik, 2003, p. 131)²⁵.

C'est par exemple dans cette catégorie des théories de moyenne portée que l'on peut mettre les nombreuses tentatives d'intégration qui, dès les années 1970, sont apparues dans le sous-champ de l'étude de la politique étrangère (Hudson, 2007, pp. 21-22). En effet, pour un certain nombre de chercheurs de ce sous-champ, il est apparu que « tout programme de recherche sur la politique étrangère d'un État doit être multidimensionnel et flexible, puisqu'il arrive rarement que des décisions isolées ou des politiques à long terme trouvent leur fondement dans une seule cause » (Nossal, Roussel, & Paquin, 2007, p. 48). Ainsi, comme le souligne Carlsnaes, un certain nombre de spécialistes en politique étrangère ont proposé des « intégrations analytiques », notamment en s'intéressant aux liens entre « structures intérieures » et « actions de politique étrangère » (Carlsnaes, 2002, pp. 341-342). Dans cette lignée, à l'origine de la « théorie poliheuristique », on retrouve la conviction que les « deux approches dominantes dans l'étude de la prise de décision », à savoir la « théorie du choix rationnel » et la « psychologie cognitive » doivent être « intégrées » (Mintz, 2002). Carlsnaes défend quant à lui une intégration à un niveau d'abstraction plus élevé, en proposant une « approche tripartite », dans laquelle une explication a une dimension « intentionnelle », une dimension « dispositionnelle » et une dimension « structurelle » (Carlsnaes, 2002, p. 342)²⁶.

²⁴ « Theories of the middle range [are] theories that lie between the minor but necessary working hypotheses that evolve in abundance during day-to-day research and the all-inclusive systematic efforts to develop a unified theory that will explain all the observed uniformities of social behaviour, social organization and social change. [...] Middle-range theory involves abstractions, of course, but they are close enough to observed data to be incorporated in propositions that permit empirical testing. Middle-range theories deal with delimited aspects of social phenomena, as is indicated by their labels. One speaks of a theory of reference groups, of social mobility, or role-conflict, and of the formation of social norms just as one speaks of a theory of prices, a germ theory of disease, or a kinetic theory of gases » (Merton, 1968, pp. 39-40).

²⁵ Moravcsik se réfère ici aux synthèses de moyenne-portée et aux analyses *problem-driven*, la différence étant notamment liée à la généralité du phénomène étudié. On reviendra plus longuement en conclusion de la thèse sur la différence entre les deux.

²⁶ Moravcsik mentionne également les travaux de Keohane, Walt, Snyder, Van Evera, Buzan, Russett et O'Neal, Finnemore et Sikkink (Moravcsik, 2003, p. 132).

Le troisième groupe de défenseurs de la combinaison ne veut pas produire de synthèse théorique, que cette synthèse soit de moyenne portée ou une « grande synthèse ». Leur ambition théorique est moindre, ils veulent simplement combiner ponctuellement différentes théories pour analyser un phénomène particulier, voire un cas unique. Dans ce cas l'intégration des théories est circonscrite à un phénomène donné. Par exemple, Lindemann se demande comment le constructivisme et le réalisme permettent de comprendre les guerres américaines dans l'après-guerre froide (Lindemann, 2004), tandis que Wedeen fait « converser » et « combine » des analyses quantitative, wittgensteinienne et interprétatives de la démocratie (Wedeen, 2004, pp. 302-303).

C'est également à ce groupe de pluralistes que Wendt et Fearon se rattachent. Ils proposent en effet une conception qu'ils désignent comme « pragmatique » et qui insiste sur la complémentarité du constructivisme et du rationalisme (Fearon & Wendt, 2005). Partant du constat qu'il est courant d'opposer les deux approches, ils insistent sur le fait que cette conception repose sur une erreur d'interprétation de ce qu'elles sont : il ne s'agit pas de « positions métaphysiques » ou de « descriptions empiriques du monde » incompatibles entre elles, mais plutôt d'« outils analytiques ou de lentilles avec lesquelles il est possible de théoriser la politique mondiale ». Concevoir ces approches ainsi permet de voir les « domaines de convergence potentielle » rarement explorés –ils en nomment notamment deux. Dans un premier temps, les deux approches produisent des comptes-rendus de la vie internationale « similaires, ou au moins complémentaires », parce qu'elles étudient la « même réalité sous-jacente ». Dans un deuxième temps, « dans de nombreux cas, il y aurait beaucoup à gagner à utiliser les outils d'une approche pour répondre à des questions qui tendent à être posées d'abord par l'autre » (Fearon & Wendt, 2005, pp. 52-53).

Ces « échanges interparadigmatiques » sont d'après eux la manière la « plus productive » de faire avancer « notre compréhension de la politique mondiale ». Leur objectif est donc de « déconstruire certaines contradictions supposées » et de « souligner les convergences » (Fearon & Wendt, 2005, p. 53). Une telle analyse ne fait toutefois pas d'eux des défenseurs d'une grande synthèse théorique. En effet, la combinaison des approches qu'ils proposent n'implique pas une fusion ou une synthèse entre elles –ils se contentent de souligner les complémentarités. Même s'ils ne développent pas cette question, ils précisent qu'ils sont en faveur d'une analyse qui se concentre sur un *problème*, plutôt que sur une méthode ou une synthèse *théorique* des deux approches (Fearon & Wendt, 2005, p. 52). Il s'agit plutôt de

« synthétiser si possible des arguments spécifiques » dans l'espoir d'obtenir « une meilleure image de la réalité » (Fearon & Wendt, 2005, p. 68).

La combinaison prend ainsi plusieurs formes. Entre les défenseurs de la synthèse théorique et ceux qui optent pour des analyses pluralistes limitées à un phénomène spécifique, certains prônent la création de « théories de moyenne portée » synthétiques. Il est intéressant de noter que, contrairement à ce que l'on fait ici, Checkel limite la construction de ponts à la création de synthèses de moyenne portée (Checkel, À paraître, pp. 7-8). Il faut ajouter que ces trois types de combinaison forment un continuum, et certains auteurs se classent parfois à l'intersection de plusieurs types. L'objectif était ici de clarifier les formes que peut prendre la combinaison, et non pas de classer chaque auteur de façon précise. Les chapitres suivants proposeront une combinaison théorique *problem-driven* (décrite comme « pragmatisme *problem-driven* ») qui s'inscrit dans la troisième catégorie – celle des analyses pluralistes limitées à un phénomène spécifique.

Tous ces internationalistes sont pluralistes dans la mesure où, en prônant une combinaison de différentes approches, ils refusent de n'adhérer qu'à une seule théorie aux dépens de toutes les autres. Ils veulent combler les lacunes que chaque théorie prise séparément comporte et utiliser les forces de plusieurs cadres analytiques pour produire une meilleure analyse ou une meilleure théorie. Ils refusent ce que Ruggie appelle la « manie de la monocausalité » (Legro & Moravcsik, 1999, p. 50). Ils sont pluralistes parce qu'ils sont ouverts à plusieurs théories – même s'ils ne sont pas nécessairement ouverts à toutes les théories. Cela les distingue des défenseurs du dialogue, qui eux sont, par principe, ouverts à toutes les théories.

1.2.2. Le dialogue

Un deuxième groupe de pluralistes défend un dialogue entre les théories. Leur but n'est pas de créer une théorie ou une analyse plus complète. Leur objectif n'est pas non plus de convaincre les autres que leur position est meilleure. Il s'agit simplement d'ouvrir l'esprit des participants à des perspectives différentes de la leur, car cela est susceptible de produire des innovations et de favoriser la créativité. Certains pluralistes parlent de « fertilisation croisée » (*cross-fertilization*) pour décrire ce processus. Comme pour la combinaison, différents types de dialogue, à différents niveaux d'abstraction, sont possibles. Lapid distingue ainsi les dialogues entre théories, paradigmes et dans la discipline (Lapid, 2003, p. 129).

C'est toutefois en général au niveau de la discipline que se situe l'analyse des défenseurs du dialogue. Ainsi, par exemple, Kornprobst considère que les Relations internationales sont fermées au dialogue et que les internationalistes ont créé des sous-communautés, au lieu d'une communauté unique et hétérogène qui serait un espace de dialogue –il n'y a plus que des « monologues » ou des « quasi-monologues ». C'est là pour lui un « développement profondément troublant », qui a quatre conséquences néfastes. Dans un premier temps, cette absence de dialogue empêche les chercheurs de « réfléchir sur, mettre en question, changer et parfois révolutionner leurs postulats (méta-)théoriques et méthodologiques ». Dans un deuxième temps, cela « étouffe les innovations, parce que cela empêche les fusions de plusieurs perspectives »²⁷. Dans un troisième temps, les sous-communautés contribuent à rendre « répétitives les questions de recherche », tandis que les « questions fondamentales sont mises entre parenthèses ». Dans un quatrième temps, l'évaluation des résultats devient complaisante et les évaluateurs des revues à comité de lecture ne sont pas des « jurés fiables » lorsqu'ils proviennent du même « camp » que l'auteur. Au contraire, ils sont plus « exigeants » s'ils proviennent d'une communauté hétérogène (Kornprobst, 2009b, p. 88)²⁸.

Le but de son article est de montrer que l'absence de dialogue n'est pas « inévitable », et qu'il est possible de créer une communauté pour tous les internationalistes. Il y a en effet une « constellation d'horizons qui se superposent », et non pas « un champ parsemé de paradigmes hermétiquement scellés ». Le positivisme et le post-positivisme, notamment, ne sont pas des « mondes séparés ». Il est donc possible de créer les conditions d'un dialogue entre internationalistes :

International Relations is a field of overlapping horizons and not incommensurable paradigms. These overlaps [. . .] offer opportunities for meaningful communication, the (re-)production of a shared language, community-building across epistemological divides, reaching out beyond the discipline and, thus, for (re-)newing horizons for studying international relations. Seizing these opportunities requires dialogue (Kornprobst, 2009b, p. 104).

Cela amène Kornprobst à préciser les conditions dans lesquelles un dialogue entre internationalistes peut avoir lieu –un dialogue véritable doit notamment se conformer à « cinq

²⁷ On le voit, pour Kornprobst, la synthèse est un résultat possible du dialogue. On reviendra plus loin sur le lien entre les deux.

²⁸ Kornprobst rejoint ici Smith, qui liste cinq avantages au dialogue : cela permet d'éviter une « fossilisation des idées », l'apparition d'une seule orthodoxie, la complaisance et la domination « par décret », tandis que cela rend une pluralité d'approches légitimes (Smith, 2003, p. 141).

règles », inspirées de Bakhtin, Ricoeur, Bernstein et Gadamer²⁹. Premièrement, les participants doivent « initier le dialogue avec l'esprit ouvert ». Deuxièmement, ils doivent « s'engager à rester inclusifs ». Troisièmement, ils « doivent s'intéresser aux arguments des autres ». Quatrièmement, ils doivent « se concentrer sur une question ». Cinquièmement, ils « doivent accepter que l'issue du dialogue est ouverte » (Kornprobst, 2009b, pp. 101-103). Améliorer les conditions des dialogues en Relations internationales –qui est déjà une « discipline rhétorique » (Kornprobst, 2009b, pp. 103-104)– exige finalement (entre autres) deux changements : il faut largement développer les « canaux de communications » et il faut être « beaucoup plus créatif lorsqu'on suscite le dialogue ». Cette créativité nécessite notamment de cesser de réifier les « quatre types de murs puissants » que sont les divisions « conceptuelles, méthodologiques, ontologiques et épistémologiques » (Kornprobst, 2009b, p. 103)³⁰.

Dans la lignée de ces analyses, pour les adeptes du dialogue, la discipline progresse grâce aux débats et à la communication entre les chercheurs. Il s'agit là d'un mode de progrès qui correspond approximativement à ce qu'Ashley appelle l'« accumulation expansive » (*expansive cumulation*), lorsque les « horizons de recherche sont élargis », sans « discrimination » :

Expansive cumulation can be defined as a process in which, among a group of scientists, research horizons are broadened and there is a shared sense that an expanding variety of formerly neglected notions “should not be overlooked”. The major thrust of expansive cumulation processes is to produce an expanding, commonly perceived catalogue of models, concepts, variables, indices, relationships, data, and techniques that have been shown to be significant or useful under one or more sets of circumstances and which are widely acknowledged to be potentially significant or useful in others. Expansive cumulation provides a storehouse of research options. It does not discriminate among them (Ashley, 1976, p. 152).

Ce type de progrès se distingue de ce qu'Ashley appelle l'« accumulation sélective » (*selective cumulation*), lorsque le processus pousse à préférer une forme de recherche plutôt qu'une autre³¹. Au contraire de l'accumulation sélective, l'accumulation expansive « ne demande qu'une tolérance partagée », c'est-à-dire « un sens généralisé que les autres font un travail qui peut satisfaire certaines de nos valeurs et dans lesquelles nous pourrions occasionnellement piocher » (Ashley, 1976, p. 154). C'est pourquoi, Harvey et Cobb

²⁹ Kratochwil propose lui aussi un certain nombre de « conditions » pour les dialogues, qui nécessitent notamment un changement dans la manière dont est régulée la science et une « professionnalisation » des internationalistes (Kratochwil, 2003, pp. 125-128). Lapid précise quant à lui que le dialogue exige « un prélude méta-théorique bien ciblé », et notamment « un dialogue disciplinaire réflexif sur le dialogue » (Lapid, 2003, p. 129).

³⁰ Pour un exemple concret de dialogue, voir (Adler & Pouliot, À paraître).

³¹ « Selective cumulation, by contrast, can be defined as a process of evolving shared expectations about models, relationships, variables, techniques, etc. Such that a group of scientists' selections among these increasingly will be informed by prior experiences » (Ashley, 1976, p. 152).

considèrent que ceux qui « défendent la diversité » optent pour une accumulation expansive (eux-mêmes préfèrent l'accumulation sélective) (Harvey & Cobb, 2003, p. 144).

1.2.3. Compatibilité de la combinaison et du dialogue

Entre ces deux groupes, les divergences sont nombreuses. Ainsi, par exemple, pour Moravcsik (Moravcsik, 2003, p. 131), l'opposition entre les deux est l'un des fondements du débat dirigé par Hellmann dans l'*International Studies Review*. Dans ce forum, la contribution de Smith revient particulièrement sur ces deux manières de faire des ponts, et souligne leurs différences et leurs points communs (Smith, 2003). La différence fondamentale est que tandis que la synthèse est une ouverture théorique sélective, le dialogue est ouvert à toutes les théories.

Les adeptes du dialogue sont nombreux à critiquer la synthèse, considérant qu'il ne s'agit pas réellement d'être pluraliste. Ils voient dans la combinaison ce que Johnson (influencé par Bernstein (Bernstein, 1997, pp. 396-397)) appelle un « pluralisme polémique » : « We must avoid polemical pluralism, which willingly recognizes factors others deem important only to demonstrate that those factors are easily reduced to the approach that we ourselves already endorse » (Johnson, 2002, p. 245). Les pluralistes dialogiques reprochent en effet aux défenseurs de la combinaison leur fermeture : pour eux, la combinaison ne représente pas un pluralisme de principe, mais plutôt une forme de pluralisme *ad hoc*, qui aboutit à une fermeture relative et qui contredit l'esprit d'ouverture à l'origine du pluralisme. Par exemple, comme on le verra plus loin, certains défenseurs du dialogue considèrent que la synthèse est une nouvelle forme d'hégémonie. Également, pour Hellmann, la synthèse est plus « discutable » que le dialogue : une « connotation positiviste » lui est associée, parce qu'elle « implique d'unifier des théories qui sont possiblement incompatibles » du point de vue des post-positivistes (Hellmann, 2003, p. 123)³². Pour Lapid, il faut distinguer le « pluralisme engagé » d'autres formes de pluralisme « douteuses », dont fait partie la synthèse (Lapid, 2003, p. 129). De même, Neumann invite à clairement distinguer les deux, considérant que le rapprochement entre le dialogue et la synthèse est contestable – dans la lignée de Bakhtin, il invite à se concentrer sur le dialogue et non plus sur la synthèse (Neumann, 2003a).

³² L'interprétation que donne Moravcsik de la synthèse renforce indubitablement cette impression. Ainsi, ce dernier insiste sur le fait que les synthèses doivent être « soumises à des tests empiriques objectifs », dans la lignée d'une conception positiviste de la science (Moravcsik, 2003, pp. 132-135). On reviendra sur cette conception en conclusion de la thèse.

Inversement, pour certains adeptes de la synthèse, le dialogue ne permet pas réellement un progrès de la science, parce que le résultat est un éclatement de la discipline, paralysée par une série de « dialogues de sourds » qui n'apportent rien à l'analyse. Pour Moravcsik, la synthèse théorique, est « désirable », dans la mesure où elle est « constitutive de toute compréhension cohérente des relations internationales comme science sociale progressive et empirique » tandis que les dialogues n'aboutiraient pas à une meilleure compréhension des relations internationales. Ainsi, les défenseurs du dialogue sont accusés (à tort, comme on l'a vu et comme le souligne Lapid (Lapid, 2003, p. 130)) de défendre le « pluralisme pour lui-même », sans éprouver le besoin de mieux le justifier (Moravcsik, 2003, p. 131) ou « l'expansion pour l'expansion » (Harvey & Cobb, 2003, p. 146). Ils traitent « la diversité comme toujours supérieure à la non-diversité », ce qui est « arbitraire » et une « sorte de "discrimination positive" théorique », qui ne met aucune contrainte à la théorisation (Moravcsik, 2003, p. 136)³³. Harvey et Cobb reprennent cette analyse, et insistent sur le fait que le pluralisme théorique ne peut pas être accepté « sans critique » –tôt ou tard, l'accumulation expansive doit finir par « ralentir » :

Even though a degree of pluralism is important, uncritical or "flabby" pluralism (as Lapid describes it) will likely lead to more divisiveness and debate rather than synthesis and dialogue. Uncritical pluralism is understood here to mean advocating pluralism as an end in itself without providing criteria for making judgments about the "plausibility" of particular approaches. Ever increasing numbers of epistemic communities, paradigms, perspectives, and ideas are considered signs of a healthy and growing discipline. When, and under what conditions, does this expansive (pluralist) cumulation slow down? At what point does pluralism for the sake of pluralism become counterproductive? When and how do we begin to compare, evaluate, and select those approaches, theories, and methods that deserve a stronger voice? (Harvey & Cobb, 2003, p. 145).

Cette opposition entre le dialogue et la synthèse est traditionnelle dans la théorie des relations internationales, qui les voit généralement « comme des objectifs incompatibles » (Hellmann, 2003, p. 147).

Il faut toutefois ajouter que beaucoup d'internationalistes autant positivistes que post-positivistes préfèrent le dialogue au monologue (Hellmann, 2003, p. 123). Pour de nombreux pluralistes, comme le dit encore Hellmann, lorsqu'il défend une forme de « synthèse

³³ L'ouverture de Moravcsik au « débat pluraliste » est ainsi limitée : « [Positivists] standards promote pluralist debate while also, as is often forgotten, providing intersubjectively valid reasons for focusing intellectual energy and limiting debate » (Moravcsik, 2003, p. 134). Il va toutefois jusqu'à affirmer que, parce que les positivistes seraient les seuls à accepter de soumettre leurs théories à des tests empiriques, ils seraient en faveur d'un « dialogue authentique », tandis que les « théoriciens critiques » seraient en fin de compte en faveur du « statu quo » et contre la contestation des « autorités orthodoxes » (Moravcsik, 2003, p. 136).

dialogique », les deux options sont « non seulement des pratiques compatibles entre elles, mais elles se renforcent mutuellement » (Hellmann, 2003, pp. 147-150). Entreprendre les deux simultanément est même pour Hermann le principal défi pour la discipline en 1998 (Hermann, 1998, p. 617). Sans aller aussi loin qu'Hellmann et Hermann, les défenseurs de la synthèse accompagnent ainsi souvent leurs analyses d'un plaidoyer en faveur d'un dialogue « ouvert » (Barnett & Sikkink, 2008, p. 77) ou « inclusif » (Katzenstein & Sil, 2008, pp. 114-115). Il en est de même pour les pluralistes dialogiques, qui signalent qu'il est possible qu'un dialogue aboutisse à une « fusion », comme l'indique, avec beaucoup de précautions, Kornprobst (Kornprobst, 2009b, p. 103). Tel a été le cas du débat néo-néo qui a fini par devenir une synthèse néo-néo. Dans cette même lignée, pour Kratochwil, d'« heureuses coïncidences » sont toujours possibles (Kratochwil, 2003, p. 126)³⁴. Comme le souligne Lapid, de nombreux adeptes du dialogue marquent une ouverture à la synthèse, contrairement à ce que suggère Moravcsik (Lapid, 2003, p. 130).

Ainsi, même si l'on défendra dans les chapitres suivants une forme de combinaison, la présente recherche souscrit entièrement aux arguments qui soulignent la pertinence d'engager des dialogues ouverts, tels que les autres pluralistes l'entendent. Cela est d'autant plus vrai que, comme on le verra plus loin, la forme de combinaison qui est défendue dans les chapitres suivants est très éloignée d'une grande synthèse théorique. Dans la lignée de Sil et Katzenstein, elle adopte en effet certaines caractéristiques du dialogue en étant par exemple ouverte à *toutes* les théories existantes. Il s'agit donc d'une ouverture de principe, et non pas *ad hoc*.

Il reste que l'option combinatoire est adoptée dans les chapitres suivants parce qu'elle a un avantage sur l'option dialogique : elle permet un progrès intégratif, et non plus seulement additif.

1.3. Intégration et addition

La combinaison, à la différence du dialogue, permet une recherche « intégrative », et non plus seulement « additive ». La distinction entre les deux est faite pour la première fois par Zinnes — l'accumulation additive ajoute de nouvelles informations, tandis que l'accumulation intégrative se demande comment ces informations sont liées entre elles :

³⁴ Même s'il invite à faire une distinction claire entre le dialogue et la synthèse (Kratochwil, 2003, p. 129), tout comme Lapid (Lapid, 2003, p. 129).

By « additive cumulation » I mean that one study adds some information to the existing literature on the subject. Thus, the study that cites previous research in the literature by quoting relevant studies is cumulative in the additive sense [. . .]. Integrative cumulation means that a study ties together and *explains a set* of research findings. In this sense the earlier research is “crucial” since it suggests what processes and variables should be examined in the later one (Zinnes, 1976, p. 162).

Autrement dit, dans l'explication d'un phénomène, une recherche additive, énumère des variables « indépendantes », considérées les unes après les autres et mises « côte-à-côte ». Au contraire, une recherche intégrative tente d'étudier les « interactions complexes » de « différentes forces causales » (Kurki, 2008, pp. 118-119). Dans ce cas, l'accumulation n'est plus quantitative, mais qualitative : « Integrative progress suggests a qualitative rather than quantitative improvement of knowledge; it requires not more findings, or better findings, but better connected findings » (Dessler, 1991, p. 340)³⁵.

Pour montrer la différence entre les deux types de recherche, Dessler prend l'exemple des orages : il y a un lien statistique entre d'une part les orages et d'autre part les fronts froids³⁶, la chaleur du soleil et les montagnes. Mais ces corrélations « ne fournissent aucune indication sur la manière dont ces facteurs peuvent être liés entre eux dans une explication intégrée » (Dessler, 1991, p. 342). Transposant ces analyses de la météorologie aux Relations internationales, Dessler en appelle à une analyse intégrative des causes des guerres, c'est-à-dire à une analyse qui va « au-delà de la corrélation » et de la « fragmentation empirique » typiques du *Correlates of War Project* pour s'intéresser à des « modèles », qui mettent à jour des « explications causales » et des « mécanismes » (Dessler, 1991).

Il faut ajouter que ce n'est pas là quelque chose de révolutionnaire. Comme l'explique Zinnes, derrière toute entreprise de théorisation, on retrouve une préférence pour l'intégration : tandis que l'observation ajoute de nouvelles informations (accumulation additive), la théorisation fait des liens entre ces informations (accumulation intégrative) (Zinnes, 1976, pp. 165-166). Tous les théoriciens sont donc plutôt enclins à opter pour l'intégration, ne serait-ce que celle à laquelle peuvent donner lieu plusieurs observations empiriques. C'est ainsi que « la plupart » des chercheurs ne se satisfait pas de l'accumulation additive, et veut faire une recherche intégrative :

³⁵ On le voit, les deux types de recherche ne sont pas opposés, et l'accumulation intégrative requiert que préalablement il y ait eu une accumulation additive : « It is obvious that additive cumulation is a necessary ingredient of integrative cumulation. We discern what kinds of variables we need to account for and what kinds of processes require explanation from our observations of the occurrences and co-occurrences of certain events. In short, additive cumulation suggests the puzzles that require solution » (Zinnes, 1976, pp. 162-163).

³⁶ Il s'agit de la surface de contact entre deux zones d'air, lorsque de l'air froid passe sous une masse d'air chaud.

It is [...] obvious that most of us would not be satisfied with additive cumulation, with tacking a new piece of information on to older bits and pieces of knowledge. Most of us want to see a total picture. Thus, while the very nature of research is necessarily always additive, its principal goal is to eventually become integrative (Zinnes, 1976, p. 163).

Il reste que, comme l'indiquent Most et Starr, tandis que l'accumulation additive est indéniable, la discipline a plus de mal à créer les conditions d'une accumulation intégrative (Most & Starr, 1989, pp. 1-2)³⁷. Pourtant, l'« explosion de l'information auquel nous faisons face aujourd'hui » rend « plus nécessaire que jamais » l'intégration (Hellmann, 2003, p. 123) et la profusion théorique qui caractérise la discipline invite à se demander comment combiner ces théories. Cela amène certains internationalistes à s'intéresser à la manière dont plusieurs théories, (et non plus seulement plusieurs observations) peuvent être combinées, à la manière de Sil : « It is possible and desirable to gamble at least *some* of our resources on the intuition that eclectic modes of analysis can advance our collective ability to communicate across the boundaries of research communities » (Sil, 2004, p. 327).

Dans la lignée de cet appel à une recherche intégrative, et non plus seulement additive, le point de départ de la présente étude est un intérêt pour la manière dont plusieurs théories peuvent se combiner pour analyser un phénomène complexe. Au lieu de voir quelle explication est la meilleure, d'élaborer une nouvelle théorie ou bien de juxtaposer les différentes théories considérées comme pertinentes, il s'agit de partir des théories existantes, et de se demander quels sont leurs liens et comment elles peuvent analyser de façon complémentaire un phénomène international. C'est cette démarche, appelée « pragmatisme *problem-driven* », que l'on présente et illustre dans cette étude. Avant de clarifier les étapes du raisonnement que l'on suivra, il faut souligner que la combinaison pose de nombreux problèmes, auxquels cette recherche doit se confronter.

2. Les problèmes de la combinaison

Les nombreux adeptes de la combinaison en Relations internationales ont produit un certain nombre d'analyses, souvent centrées sur la combinaison entre certaines théories et autour de phénomènes particuliers. Ainsi, ils développent des analyses centrées sur certains objets d'étude (les organisations internationales, la guerre, l'intégration européenne, voire les

³⁷ La préférence pour les analyses additives s'explique en partie par l'influence de la conception humienne de la causalité (Kurki, 2008, p. 118), sur laquelle on reviendra dans le chapitre 3.

relations internationales dans leur ensemble, etc.) et tentent de voir comment deux approches (souvent le rationalisme et le constructivisme) ou plus (souvent, dans ce cas, il s'agit du réalisme, du libéralisme et du constructivisme) permettent de mieux les comprendre. Comme le souligne Checkel, « les constructeurs de ponts ont bien fait leur travail » (Checkel, À paraître, p. 1) –il s'intéresse plus précisément aux combinaisons proposées pour l'étude des institutions internationales et pour la théorie normative (Checkel, À paraître, pp. 9-16). De même, Sil et Katzenstein illustrent leurs analyses de très nombreux exemples tirés de l'étude de la guerre et de la paix (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 49-101), de l'économie politique internationale (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 102-151) et de l'ordre et de la gouvernance (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 152-203). Mais, comme le souligne O'Meara, ces travaux font naître plusieurs objections :

Jusqu'à présent, aucune des tentatives de synthèse entreprises n'a été capable de résoudre [les...] dilemmes [qui] se posent lorsqu'on veut mixer et combiner plusieurs théories en une sorte de synthèse : quels aspects et de quelles théories et selon quelles conditions, et les conditions énoncées par qui? Les postulats sous-jacents de ces théories sont-ils compatibles? (O'Meara, 2010b, p. 536).

De même, Kurki et Stavrianakis posent un certain nombre de questions auxquelles les constructeurs de ponts doivent répondre :

If the idea of bridge-building assumes that the differences between us can be overcome, what criteria are we to use to separate "real differences" from "artificial divides"? What are the conditions for a meaningful dialogue between different theoretical and political positions? Are there minimal and maximal forms of bridging and how can power relations be taken into account in bridging divides in academia or in political practice more widely? And what are the correct methods for bridging? (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 118).

En effet, après une grande vague de popularité, la synthèse est devenue de plus en plus contestée (Checkel, À paraître, p. 1). Toutes ces critiques formulent notamment trois sortes d'objection, auxquelles les adeptes de la combinaison doivent répondre : il faut clarifier l'épistémologie de la combinaison, sa cohérence explicative, et son rapport avec les autres théories, pour ne pas qu'elle soit une forme d'hégémonie ou d'impérialisme.

2.1. Les problèmes épistémologiques

La première objection concerne l'opposition entre positivisme et post-positivisme, qui a été au cœur du quatrième débat dans la discipline depuis les années 1980 (Macleod & O'Meara, 2010, pp. 14-15) (Battistella, 2009, pp. 105-107). Les positivistes considèrent que la réalité sociale est objective, qu'il est possible de distinguer les faits et les valeurs, qu'il y a des critères

pour distinguer le vrai du faux. Ainsi, Smith considère que le « positivisme dans la théorie des relations internationales a quatre hypothèses sous-jacentes et souvent profondément implicites » : il croit dans « l'unité de la science, qui comprend les sciences sociales » (« naturalisme »); il pense qu'« il y a une distinction entre faits et valeurs », et que « les faits sont théoriquement neutres » (« objectivisme »); il croit en « l'existence de régularité dans le monde social comme dans le monde naturel »; et pour lui, « une "vraie" enquête est caractérisée par la validation empirique ou la falsification » (« empirisme ») (Smith, 1996, pp. 15-17).

De leur côté, les approches post-positivistes sont hétérogènes : si on peut dire qu'elles sont opposées au positivisme, il faut distinguer plus précisément les différentes épistémologies adoptées par la Théorie critique, le Féminisme, le Post-modernisme, etc. Ces différentes approches s'opposent notamment sur les questions précédentes, ainsi que sur le « behaviorisme », qui considère que le comportement n'est pas expliqué par ce que les acteurs *pensent* qu'ils font. Le post-modernisme, par exemple, n'est ni naturaliste, ni objectiviste, ni empiriste, ni behavioriste, tandis que la Théorie critique est naturaliste et objectiviste, mais pas empiriste ni behavioriste. Il vaut donc mieux parler *des* approches post-positivistes que du post-positivisme (Smith, 1996, pp. 35-38).

Quoi qu'il en soit, la théorie des relations internationales est parcourue par de nombreux débats épistémologiques, inspirés notamment de la philosophie des sciences. Kurki et Stavrianakis y voient une barrière à la combinaison (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 117). En effet, les adeptes de la combinaison ne peuvent pas passer sous silence ces oppositions, sous peine de créer des incohérences, ou pire, de favoriser –sans le dire– une approche épistémologique aux dépens des autres. Lorsqu'on tente de combiner des théories, il est donc indispensable de se pencher sur ces oppositions épistémologiques. Il faut se demander comment concilier des approches qui ont des épistémologies différentes. Cela amène plusieurs pluralistes (adeptes de la combinaison ou du dialogue) à aborder longuement certains débats épistémologiques (Kurki, 2008) (Kratochwil, 2007) (Hellmann, 2009) (Friedrichs, 2009) (Sil, 2000b).

Toutefois, comme le souligne Checkel, notamment parce que la plupart des constructeurs de ponts sont américains, ils ne s'intéressent pas vraiment à l'épistémologie : les « ponts sont théoriques et non pas méta-théoriques ». Et pourtant, « il *est* possible de construire des ponts par dessus les divisions méta-théoriques ». Les constructeurs de ponts doivent donc s'intéresser

« vraiment à la philosophie, en développant les fondements méta-théoriques de leurs efforts de recherche pluriels et synthétiques » (Checkel, À paraître, pp. 23-24)³⁸. La présente recherche, qui défend une forme spécifique de combinaison, devra donc inévitablement clarifier sa position épistémologique – c'est là l'objet du chapitre II.

2.2. Incohérence explicative

Lorsqu'on tente de combiner plusieurs théories, une autre série d'objections apparaît. La juxtaposition théorique consisterait à prendre des théories *dans leur ensemble* et à les présenter les unes après les autres, sans chercher à voir en quoi elles se complètent dans l'analyse d'un phénomène (Sil, 2004, p. 323)³⁹. Une telle juxtaposition ne peut pas satisfaire ceux qui défendent une combinaison. Dans la combinaison, en effet, il n'est pas possible de laisser les théories totalement séparées : on l'a dit, ses adeptes défendent une recherche intégrative. Ce type de recherche doit donc inévitablement mettre en rapport différentes théories, ce qui passe par une intégration plus ou moins grande de certains éléments conceptuels de chacune d'elle.

Mais cela pose un certain nombre de problèmes. Chaque théorie a des concepts et des logiques qui lui sont propres, ainsi qu'une certaine analyse de la nature des relations internationales. Pour ces raisons, les « stratégies analytiques » de différentes théories sont « irréconciliables » d'après O'Meara (O'Meara, 2010a, pp. 48-49). Certaines théories ont également parfois une interprétation différente des concepts sur lesquels se basent d'autres théories – non seulement cela complique la communication entre elles, mais cela peut également donner l'impression qu'elles parlent de la même chose sans que cela soit effectivement le cas. Tel est par exemple le cas de la guerre, comme le soulignent Harvey et Cobb (Harvey & Cobb, 2003, p. 145). Il y a ainsi un risque de « manque de clarté conceptuelle » (*conceptual muddiness*) (Katzenstein & Sil, 2008, p. 125) (Sil, 2004, pp. 325-326) et les pluralistes courent le danger de « produire de la bouillie éclectique » (Checkel, À paraître, p. 23). Kurki et Stavrianakis parlent de « limites linguistiques » pour désigner ce problème (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 117). Il faut donc que ceux qui défendent une combinaison « investissent beaucoup d'énergie » pour clarifier leurs analyses (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 215).

³⁸ Comme le souligne Checkel, cela permet également d'indiquer les « limites philosophiques » de la construction de ponts (Checkel, À paraître, p. 5).

³⁹ Tel est par exemple le cas de l'ouvrage dirigé par Sterling-Folker (Sterling-Folker, 2006), qui montre comment plusieurs théories sont pertinentes pour comprendre la guerre du Kosovo, comme le souligne Waever (Waever, 2007, p. 313). En effet, le livre est un manuel, et il a une vocation pédagogique. Il ne s'agit donc pas de mieux comprendre la guerre du Kosovo. C'est pourquoi Sterling Folker invite par exemple à choisir seulement deux théories, et à comparer leurs avantages et leurs limites (Sterling-Folker, 2006, pp. 330-331). Les théories sont ainsi beaucoup plus juxtaposées que combinées.

Il est également important de clarifier ce qu'explique chaque théorie, et quel est le lien de cette explication avec les autres explications combinées. Les différents paradigmes étant réputés incompatibles entre eux, leur combinaison semble incohérente. Comme le souligne Hellmann, il est indispensable que les chercheurs clarifient la cohérence de leur pensée lorsqu'ils se risquent à la synthèse (Hellmann, 2003, p. 150). De même, Checkel reproche aux synthèses de moyenne portée d'être souvent « surdéterminées », c'est-à-dire de combiner « plusieurs variables indépendantes », sans « isoler l'impact causal de chaque facteur ». Cela revient à se limiter à une « prolifération de listes de variables et de mécanismes causaux » (Checkel, À paraître, pp. 22-23). Toute combinaison doit donc clarifier l'apport et le rapport de chaque théorie dans le tout qu'ensemble elles forment⁴⁰.

Ces objections amènent Johnson à critiquer l'éclectisme. Pour lui, il faut aller au-delà des déclarations qui en appellent à une ouverture pluraliste, et se demander comment on peut intégrer les approches « sainement et de manière productive » : « The question is not whether we ought to try to integrate diverse and seemingly incompatible approaches but how we might do so most soundly and fruitfully » (Johnson, 2002, p. 224). Il y a des « problème conceptuels », qui rendent le pluralisme « hasardeux ». Le pluralisme de Sil est ainsi « flasque » (*flabby*), c'est-à-dire flou (Johnson, 2002, p. 245). Toutes ces objections touchent à la cohérence explicative de la combinaison. Il n'est pas possible de simplement énumérer les différentes théories, ou les mécanismes causaux de différentes théories. Il faut clarifier l'apport de chacune, et leurs rapports à l'intérieur de la combinaison. Une telle étape permet également d'indiquer ce qu'apporte la combinaison, par rapport à une analyse qui se limiterait à une seule théorie. C'est là l'objet du chapitre III.

2.3. Le risque de l'hégémonie et de l'impérialisme

La troisième objection voit dans la combinaison une tentative impérialiste ou hégémonique⁴¹. Il y aurait, derrière la synthèse, la volonté de construire un ambitieux projet théorique qui réunirait les contraires, et qui soulignerait leur compatibilité en dépit des apparences et de ce que les autres chercheurs prétendent. Cette ambition friserait l'arrogance⁴², et les adeptes de la combinaison, d'après certains, ne sont pas différents des internationalistes

⁴⁰ Checkel lie ce problème à celui de l'« accumulation théorique », c'est-à-dire au fait qu'il faut que les défenseurs de la combinaison clarifient la manière dont leurs analyses complètent ou peuvent être complétées par d'autres recherches (Checkel, À paraître, p. 22).

⁴¹ La différence entre les deux réside notamment dans le fait que, tandis que l'hégémonie suppose une forme de consentement de la part des dominés, tel n'est pas le cas de l'impérialisme (Robichaud, 2008, p. 213).

⁴² On reviendra sur l'arrogance supposée des pluralistes en conclusion.

non pluralistes, parce que le résultat de leurs analyses est une nouvelle théorie, qui exclut toutes les autres. Ces critiques ne font ainsi aucune distinction entre les différentes formes de combinaison (et notamment entre la grande synthèse théorique et le pragmatisme *problem-driven*), et ne voient dans la synthèse théorique qu'une volonté de réduire aux silences ou d'assimiler certaines voix discordantes ou hétérodoxes.

Ainsi, Smith est « assez sceptique » sur la possibilité d'un dialogue entre paradigmes, et « complètement sceptique » sur celle d'une synthèse entre eux. En effet, les paradigmes ne sont pas d'accord sur « la manière dont on doit étudier le monde social » et sur la question de savoir s'il faut que la théorie serve à résoudre des problèmes politiques ou non. Synthétiser des approches nécessite donc de trancher d'une façon ou d'une autre ces questions –c'est là un « puissant procédé disciplinaire » qui « renforce l'orthodoxie » (Smith, 2003, pp. 142-143). L'exemple de Katzenstein, Keohane et Krasner (Katzenstein, Keohane, & Krasner, 1998, p. 678), qui sont ouverts à la construction de ponts, mais fermés au post-modernisme, celui-ci étant relégué en dehors des sciences sociales, est régulièrement souligné par les critiques de la combinaison. Comme l'indique Checkel, la plupart des ponts n'ont « qu'une seule voie, qui va du rationalisme au constructivisme conventionnel », et c'est pourquoi « une conséquence involontaire de la construction de ponts » peut être la « fermeture théorique », puisque la théorie « interprétative est effectivement mise en dehors du débat et de la conversation à propos de la synthèse » (Checkel, À paraître, p. 24). Si cela a eu l'avantage de permettre un développement de la synthèse, cela lui a également donné une « saveur américaine » (Checkel, À paraître, p. 5)⁴³. Dahl voit donc dans la combinaison un projet « hégémonique », « impérialiste », « exclusiviste » et « assimilationniste » :

I see several possible outcomes for convergence. « Bridge-building » can designate a collaborative and synthetic process. On the other hand, it can signify a hegemonic and exclusivist project. Bridge-building can evoke the scholar utilizing a variety of modes of inquiry as the problem calls for them [...] But bridge-building initiatives can sound like assimilation projects (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, pp. 387-388).

Au-delà de ce risque de l'hégémonie d'une théorie sur les autres, certains voient dans l'entreprise même de la combinaison un projet dont les prémisses sont contestables. L'idée de la combinaison suppose qu'un dialogue équitable est possible. C'est là une conception

⁴³ Kurki et Stavrianakis notent que la domination de l'anglais et des États-Unis sur la discipline est un problème pour la construction de ponts. Elles soulignent également d'autres « limites sociologiques » (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 117).

« orientée vers le consensus, libérale et optimiste », qui oublie de reconnaître que de nombreux mécanismes « politiques » empêchent à tous de se faire entendre de la même façon :

The idea of bridging seems to be based on the assumption that two equal partners exist whose perspectives are joined together. Bridging divides also seems to imply that disagreeing sides of a debate simply need to have more conversation between them and that following adequate dialogue two equal sides “meet somewhere in the middle”. This is a consensus-oriented, liberal and optimistic metaphor. Missing from this call for increased dialogue is explicit recognition of the barriers to equal conversation or the limitations of such a call (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 117).

C'est pourquoi les adeptes de la combinaison doivent absolument clarifier les critères de sélection des théories qu'ils utilisent, et préciser les rapports de l'analyse qu'ils proposent avec les autres théories. S'ils laissent implicites ces critères et ces rapports, les constructeurs de ponts peuvent légitimement être accusés d'exclure arbitrairement certaines théories. C'est l'un des objectifs des chapitres I et III.

Ainsi, les adeptes de la combinaison doivent clarifier leur épistémologie, leur cohérence explicative, et leur rapport avec les autres théories de la discipline, notamment en précisant les critères de sélection des théories qu'ils retiennent. Comme le souligne Checkel, « mantra-like repetition of key phrases –such as “middle range theory”– is no substitute for operational, practical knowledge on their use » (Checkel, À paraître, p. 33). Préciser les caractéristiques du pont théorique et méta-théorique défendu ici est l'objectif des trois premiers chapitres de cette étude. Le dernier vient quant à lui illustrer l'ensemble de ces points grâce à l'analyse d'un phénomène international fréquent et peu étudié, les excuses dans la diplomatie américaine.

3. Plan de l'étude

En vertu de ce que l'on a dit sur les avantages de l'accumulation intégrative, l'option défendue dans cette étude est celle de la combinaison. Mais le pragmatisme *problem-driven* adopté ici est une combinaison ouverte. Les quatre chapitres que comporte cette étude ont pour but de préciser et d'illustrer cette forme de combinaison, pour répondre notamment aux trois séries d'objections formulées précédemment.

L'objectif du premier chapitre est de situer le pragmatisme *problem-driven* à la fois au sein du pragmatisme en philosophie et du pragmatisme en Relations internationales. En effet, le pragmatisme occupe une place importante dans la philosophie, depuis son apparition à la fin du

XIX^{ème} siècle. Dans cette lignée, certains internationalistes se disent pragmatiques : c'est particulièrement vrai au cours des années 1990 et 2000, lorsque ce courant connaît une popularité croissante au sein de la discipline. De nombreux internationalistes se sont ainsi penchés sur le pragmatisme et en ont proposé une interprétation. Il y a également de nombreuses oppositions entre internationalistes pragmatiques, ces oppositions reflétant celles que l'on retrouve entre pragmatistes en philosophie. Parmi ces interprétations, le pragmatisme *problem-driven* est plus particulièrement étudié –celui-ci s'appuie sur l'un des premiers philosophes pragmatiques, William James.

Le pragmatisme *problem-driven* dans la lignée de James veut en effet « déraider les théories » et voir comment celles-ci peuvent se combiner dans l'analyse d'un phénomène international complexe. Ainsi, il est « conduit par les problèmes », parce qu'il part d'un problème, qu'il tente de comprendre le mieux possible, sans *a priori* théorique. Il s'oppose en cela aux recherches *approach-driven* ou *theory-driven*, qui se demandent avant tout comment une approche ou une théorie permet de mieux comprendre un phénomène international. En d'autres mots, pour reprendre les concepts de Railton sur lesquels on s'appuiera, une analyse pragmatique *problem-driven* tente d'écrire la plus grande partie possible du « texte explicatif idéal » du phénomène qu'elle étudie. Ce texte réunit l'ensemble des explications possibles de ce phénomène –ces explications étant infinies, il n'est pas possible de l'écrire complètement. Il reste qu'il est possible d'en écrire de plus ou moins grandes parties : tandis qu'une analyse *theory-driven* en écrira une petite partie, puisqu'elle se limite à une seule théorie, une analyse pragmatique *problem-driven* en écrira le plus possible.

Ce type d'analyse fait surgir de nombreuses objections, et le premier chapitre tentera également de répondre à trois d'entre elles. Dans un premier temps, certains considèrent qu'il n'est pas possible d'essayer de saisir la complexité : dans la lignée de Waltz, ils considèrent que la tâche d'une théorie scientifique est de simplifier le monde « réel ». En voulant saisir la complexité, le pragmatisme *problem-driven* s'exclurait du champ de la science. Pour répondre à cette objection, on dira que la simplification est une étape dans le processus de la recherche scientifique, qui a en fin de compte comme objectif de comprendre le monde dans sa complexité. A cet égard, le pragmatisme *problem-driven* fait bien partie de l'entreprise scientifique.

Dans un deuxième temps, il faut se demander comment on peut être *problem-driven* sans faire de l'empirisme –c'est-à-dire sans penser que « toute connaissance doit être fondée

uniquement sur l'expérience et l'observation » (Macleod & O'Meara, 2010, p. 18). Introduisant une distinction faite par Wendt et Shapiro entre *theory-driven* et *theory-influenced*, (Shapiro & Wendt, 1992), on dira que le pragmatisme *problem-driven* n'est pas conduit par les théories, mais, comme toute recherche scientifique, il est tout de même influencé par elles –c'est-ce en ce sens qu'il refuse l'empirisme.

La troisième objection reproche au pragmatisme de tenter de résoudre les problèmes, alors que les scientifiques ne sont pas neutres lorsqu'ils prennent position dans les débats sociaux ou lorsqu'ils conseillent les dirigeants politiques. Contre cette conception, on fera une distinction entre *problem-driven* et *problem-solving*. Une fois cette distinction faite, il devient évident qu'il n'y a rien dans le pragmatisme *problem-driven* qui contrevienne à l'éthique scientifique, puisqu'il ne veut pas résoudre les problèmes qu'il étudie.

Le deuxième chapitre se demande quelle est l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*. Comme on l'a dit précédemment, il s'agit de se confronter à une objection à laquelle tous les défenseurs de la combinaison doivent réfléchir : comment combiner des théories ayant des épistémologies différentes voire opposées ? Cette question se pose tout particulièrement à ceux qui veulent combiner des approches positivistes avec des approches post-positivistes, comme le pragmatisme *problem-driven* veut le faire.

Lorsqu'on se demande quelle est l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*, une contradiction semble immédiate. Le pragmatisme, en concevant la vérité comme « ce qu'il est bon de croire », pour reprendre la formule de James, semble se ranger du côté des post-positivistes. C'est ainsi que Rorty, l'un des philosophes pragmatiques contemporains les plus connus, fait un pont entre le post-modernisme et le pragmatisme. Mais le pragmatisme *problem-driven* ne s'inscrit pas dans cette lignée, parce qu'il adopte certaines caractéristiques qui l'éloignent du post-modernisme. Il présume notamment qu'il existe une réalité en dehors de ceux qui perçoivent cette réalité –c'est en ce sens que ses défenseurs se disent « conduits par les problèmes », suggérant par la même occasion que ces problèmes existent en dehors d'eux. Le pragmatisme *problem-driven* adopte donc certaines caractéristiques qui le rattachent au réalisme philosophique tel que défini notamment par Bhaskar. Pour certains, cela peut signifier que le pragmatisme *problem-driven* n'est pas exactement du pragmatisme et renie ses origines.

Contre cette conception qui oppose le pragmatisme et le réalisme, l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven* est dite putnamienne, au sens où elle reprend la conception de

Hilary Putnam, avec lequel Rorty a eu de nombreux débats. En effet, celui-ci défend un « réalisme pragmatique », également défini comme « réalisme avec un petit r » ou « réalisme interne » (Putnam H. , 1981). Dans cette conception, la vérité est conçue comme « l'acceptabilité rationnelle idéalisée », ce qui représente une voie moyenne épistémologique : il y a à la fois des « apports expérientiels » à la vérité, mais celle-ci est indéniablement un construit social. La connaissance est ainsi définie comme un « état mental impur ».

Le deuxième chapitre présentera donc les débats épistémologiques entre philosophes pragmatiques, et s'arrêtera sur la conception putnamienne de la vérité. Les arguments qu'il apporte pour défendre cette conception seront également repris. On verra enfin que certaines voies moyennes épistémologiques proposées par plusieurs internationalistes au cours des années 1990 et 2000 sont implicitement ou explicitement inspirées de Putnam. Tel est notamment le cas de la voie moyenne épistémologique qui sous-tend l'éclectisme analytique de Sil et Katzenstein (Sil, 2000b). Le deuxième chapitre permettra ainsi de clarifier l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*.

Le troisième chapitre clarifie notamment la cohérence explicative du pragmatisme *problem-driven*. Dans la lignée des deux dernières objections formulées précédemment, il faut en effet nécessairement préciser la manière dont les différentes théories sont compatibles et complémentaires, et les critères de sélection des théories que le pragmatisme *problem-driven* choisit d'utiliser.

Pour préciser ces éléments, c'est vers l'érotétique, c'est-à-dire la logique des questions et des réponses, que ce chapitre se tourne en s'inspirant de Garfinkel (Garfinkel, 1981). Ce dernier, qui a introduit l'érotétique dans les sciences sociales, a été l'un des étudiants de Hilary Putnam, qui l'a beaucoup influencé. Dans une analyse érotétique, toute explication est la réponse à une question, dont il est possible de préciser le contexte, les présupposés et le domaine de validité grâce à un contraste. Ainsi, lorsqu'on veut clarifier une explication, il faut préciser à quelle question contrastive elle répond –il faut non pas se demander « pourquoi A ? », mais « pourquoi A plutôt que B ? ». Lorsque deux explications ne répondent pas aux mêmes questions contrastives, les deux sont compatibles, et peuvent être soutenues en même temps.

Cela permet de clarifier la compatibilité de différentes explications théoriques d'un même phénomène dans les sciences sociales, mais cela laisse non résolue la question de leur

complémentarité. L'érotétique permet de clarifier ce point en indiquant les rapports entre plusieurs explications, et en identifiant différents types de question. Explications causales, fonctionnalistes ou encore structurelles fournissent chacune des éléments d'analyse complémentaires. Cela rejoint certaines réflexions de Kurki, qui part d'une conception post-humienne de la causalité pour montrer qu'il y a différents types de cause qui peuvent être complémentaires pour l'analyse de certains phénomènes.

Si de façon abstraite plusieurs théories peuvent donc être compatibles et complémentaires parce qu'elles ne répondent pas à la même question et qu'elles n'adoptent pas la même conception de la causalité, il faut se demander comment concrètement les sélectionner. Dans la lignée des critères de sélection identifiés par l'érotétique et le pragmatisme, il s'agit de choisir des théories fondées empiriquement, compréhensibles par les internationalistes, qui répondent à la question posée, etc. Ces critères n'empêchent pas par ailleurs un certain arbitraire et la sélection reste ouverte à d'autres théories qui n'ont pas été utilisées. Ces critères pragmatiques de sélection se distinguent des critères positivistes et post-positivistes, qui privilégient toujours certaines approches aux dépens d'autres approches.

Le troisième chapitre reviendra finalement sur la cohérence de l'ensemble que forment les trois premiers chapitres. Si des auteurs différents sont utilisés (notamment James et Railton dans le premier chapitre, Putnam dans le deuxième et Garfinkel dans le troisième), leurs réflexions forment un ensemble cohérent parce que, non seulement la plupart d'entre eux se disent pragmatiques et se citent mutuellement, mais ils contribuent chacun à répondre à certaines objections contre le pragmatisme *problem-driven*. Il est donc possible de mettre entre parenthèses les divergences qui existent entre eux, pour réunir tous ces auteurs dans une seule analyse. On reviendra ainsi sur les réflexions qui se sont intéressées à leur complémentarité et à leurs points communs.

Si les trois premiers chapitres sont exclusivement théoriques, au sens où ils donnent des bases solides au pragmatisme *problem-driven*, le dernier chapitre a pour but d'illustrer cette approche. Il revient tout d'abord sur le choix du phénomène étudié, les excuses dans la diplomatie américaine –dans la lignée d'une redécouverte par les internationalistes de la diplomatie, il s'agit de s'intéresser à un phénomène fréquent mais peu étudié. Après une violation de la souveraineté territoriale, l'insulte à un symbole national ou l'assassinat d'un diplomate, les États-Unis exigent des excuses, ou sont contraints de s'excuser. Le quatrième chapitre a pour objectif de faire une analyse pragmatique centrée sur les excuses diplomatiques

américaines –ou, pour le dire avec le concept de Railton, d'écrire la plus grande partie possible du texte explicatif idéal de ce phénomène.

Ce chapitre IV revient sur la méthode adoptée et la justifie. Celle-ci procède en deux étapes. Dans un premier temps le plus grand nombre possible d'occurrences du phénomène sont identifiées, et une analyse qui permette de les comprendre le mieux possible est proposée. Ainsi, une cinquantaine de cas d'excuses diplomatiques américaines sont brièvement décrits en annexe (voir annexe 1). Pour les comprendre, trois cadres théoriques sont choisis grâce aux critères identifiés dans le chapitre III. L'analyse des excuses diplomatiques américaines que font Hedley Bull, Costas Constantinou et Robert Putnam est ainsi présentée⁴⁴. Pour le premier, les excuses sont une règle de protection des règles de la société anarchique internationale. Pour le second, les excuses produisent et reproduisent l'identité et l'altérité des acteurs de la scène internationale. Pour le troisième, elles sont le résultat des pressions contradictoires que subissent les diplomates américains : ceux-ci sont à l'intersection de pressions internes et de pressions internationales. Pour éviter de juxtaposer ces trois analyses théoriques et grâce aux concepts introduits précédemment, leur compatibilité et leur complémentarité sont précisées.

Dans un deuxième temps, pour valider l'analyse menée, un cas est étudié en profondeur. Le cas choisi est la controverse qui éclate le 1^{er} avril 2001 entre la Chine et les États-Unis, après la collision au-dessus de la mer de Chine méridionale d'un avion espion américain avec un jet chinois. La crise se résout lorsque l'ambassadeur américain en Chine fait parvenir une lettre de regrets aux dirigeants chinois. Les explications proposées par les trois cadres théoriques identifiés sont appliquées à cette controverse. Puisqu'elles fournissent chacune des éléments complémentaires pour bien la comprendre, il est possible de dire que l'analyse pragmatique menée est validée.

Enfin, la conclusion de cette étude revient sur le pragmatisme *problem-driven* pour le situer dans la théorie des relations internationales : sont ainsi précisés les liens de celui-ci avec l'éclectisme analytique de Sil et Katzenstein, avec la synthèse et avec le paradigmatisme. Pour mieux voir son potentiel de changement sur la manière dont est structurée l'étude des relations

⁴⁴ La discipline est conçue comme parcourue par un débat entre positivisme et post-positivisme. Mais comme le souligne Harvey et Cobb, il y a d'autres divisions qui « prolifèrent » à l'intérieur des paradigmes et à plusieurs niveaux. La synthèse est ainsi « beaucoup plus complexe » que ce que l'on pense souvent, parce que la « fragmentation et la division sont aussi apparentes, extensives et irréconciliables parmi les positivistes que parmi les post-positivistes et les théoriciens critiques » (Harvey & Cobb, 2003, p. 144). Il faut donc s'intéresser à la combinaison au sein du positivisme, et non plus seulement entre positivisme et post-positivisme. Dans cette lignée, le chapitre IV s'intéresse à la combinaison de deux approches positivistes et d'une approche post-positiviste.

internationales, une sociologie de la discipline d'un point de vue pragmatique est finalement esquissée.

Chapitre I. Le pragmatisme problem-driven dans la théorie des relations internationales

The study of politics affords a particularly fertile ground for the application of multiple methods and complementary theoretical approaches (Bueno de Mesquita, B. (2004). « The methodical study of politics ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, p. 236).

Introduction

Cette recherche s'inscrit dans la tendance pluraliste décrite en introduction : il s'agit de défendre la troisième forme de combinaison mentionnée, celle dont on a dit qu'elle avait pour caractéristique d'être pragmatique et *problem-driven*. Le pragmatisme est de plus en plus populaire en Relations internationales : notamment parce qu'il propose des solutions innovantes dans les débats qui animent les pluralistes –il représente « une très riche tradition qui offre de nouvelles réponses aux questions actuelles » (Hellmann, 2009, p. 641)–, de plus en plus d'internationalistes réinterprètent le concept issu de la philosophie des sciences⁴⁵.

Le pragmatisme est pluraliste, et s'oppose à ce que l'on a appelé le paradigmatisme : « Pragmatism's attractiveness stems, at least in part, from its anti-“istic” disposition. In contrast

⁴⁵ L'importation de réflexions produites en philosophie des sciences dans les Relations internationales –avec plus ou moins de retard– est fréquente, particulièrement depuis les années 1980, au cours desquelles les questions épistémologiques ont acquis une grande importance. Comme le souligne Jackson, la philosophie des sciences est en effet très utile à la théorie des relations internationales : « Philosophy of science can help us to *clarify* IR research practices, with an eye towards making them more coherent and potentially more productive » (Jackson, 2011, p. 25).

to other “paradigms” or “research programs” in IR, it does not lend itself as easily to paradigmatic treatment » (Hellmann, 2009, p. 639). En effet, il considère que si plusieurs théories sont utiles à la compréhension, il est légitime de s’en servir : comme l’explique O’Meara, pour le pragmatisme, « la meilleure théorie étant celle qui “fonctionne” le mieux [s]i en mixant et en mariant des théories, on améliore les résultats pratiques, ce devient une justification suffisante pour opérer de la sorte » (O’Meara, 2010b, p. 536). C’est ainsi que les éditeurs du numéro spécial du *Millenium: Journal of International Studies* de 2002, consacré au pragmatisme l’associent au multiperspectivisme (Editors, 2002, p. iii). De ce point de vue, le pragmatisme est « iconoclaste » :

Pragmatism foregrounds a kind of iconoclasm that IR desperately needs. By encouraging interdisciplinarity, experimentation and dialogue among competing perspectives, pragmatism invites IR to take disciplinary boundaries less seriously, dispense with scholasticism, and engage in a kind of eclectic inquiry which [...] puts a premium on creativity, reflexivity and imagination (Bauer & Brighi, 2009a, p. 2)⁴⁶.

De même, « le pluralisme intellectuel est inévitable pour ceux qui adoptent le pragmatisme » (Haas & Haas, 2002, p. 587), car il est « antidogmatique » (Rytövuori-Apunen, 2005, p. 165).

Avant d’aller plus loin, il est important de préciser que la version du pragmatisme adoptée ici en est une interprétation parmi d’autres. Les « fondateurs » du pragmatisme s’opposent notamment sur des points fondamentaux (Bauer & Brighi, 2009a, p. 3). Il y a par exemple une lutte entre William James et Charles Peirce pour la définition du mot (Menand, 1997, p. 481) et, c’est pourquoi, « identifier les idées que les pragmatistes ont en commun n’est pas une sinécure », parce que le pragmatisme comprend des « positions antithétiques » (Baert, 2009, p. 49). James considère d’ailleurs que le terme est rarement compris clairement (James, 1907, p. 507).

Ces éléments contribuent à brouiller les contours du pragmatisme. Comme l’indique Tiercelin, « il est risqué de confondre sous une même appellation des pragmatistes aussi différents que Pierce, James, Dewey, Schiller, Papini, Vailati, etc. » (Tiercelin, 2002, p. 65). En effet, « le savoir peut être pratique de beaucoup de manières » (Bohman, 2002, p. 500) et le flou

⁴⁶ L’éclectisme est ainsi pour eux le « septième commandement » des internationalistes pragmatiques (Bauer & Brighi, 2009b, p. 164).

du concept amène Richard Rorty –un des néopragmatistes les plus influents– à considérer que « le “pragmatisme” est un mot vague, ambigu et éculé » (Rorty, 1980, p. 719)⁴⁷.

De la même manière que le pragmatisme en philosophie ne forme pas un ensemble homogène, différentes interprétations en sont proposées dans les Relations internationales. En effet, à mesure qu'il gagne des adeptes dans la discipline, les divisions entre internationalistes pragmatiques apparaissent de plus en plus clairement. C'est pourquoi l'*International Studies Review* peut organiser un *forum* entre internationalistes pragmatiques en 2009. Hellmann y distingue des « Jamesoniens », des « Pierciens » et des « Rortyens », qui s'opposent sur un sujet aussi fondamental que la possibilité de distinguer la science de la non-science (Hellmann, 2009, p. 641). Les internationalistes qui se réclament du pragmatisme ne sont donc pas tous d'accords entre eux.

Pour éviter de participer à l'une ou l'autre des tentatives d'appropriation symbolique du mot « pragmatisme » –un terme attrayant pour de nombreux internationalistes–, il convient de toujours parler de « pragmatismes » (au pluriel) ou d'« un » pragmatisme particulier (et non pas « du » pragmatisme). Une telle précaution permet de ne pas exclure arbitrairement certains internationalistes pragmatiques. Il faut reconnaître qu'il y a différentes manières d'être pragmatique, et que toutes ces manières sont fondées sur des interprétations plausibles du concept. Il est donc possible de ne pas adhérer aux « dix commandements » définis par Bauer et Brighi tout en étant pragmatique (Bauer & Brighi, 2009b, p. 164).

Il s'agit ici de présenter les arguments en faveur d'une version du pragmatisme qui tente d'étudier des phénomènes complexes en utilisant une multitude de points de vue complémentaires. Ce pragmatisme est décrit comme *problem-driven*, et une partie des réflexions qui suivent a pour but de préciser ce qu'il faut entendre avec ce terme. Ce chapitre montrera sur quelles bases, à partir des analyses de l'un des fondateurs du pragmatisme William James, un programme de recherche cohérent est possible. Il s'agit également de situer cette forme de pragmatisme dans les débats actuels de la discipline des Relations internationales.

⁴⁷ C'est notamment pourquoi les noms pour désigner le pragmatisme se multiplient : « Pragmatism never developed into a coherent, easily digestible and reconstructible theoretical edifice. It never became a “school”. [...] Alternative brand names flourished. Suffice it here to recall the multiplicity of labels variously used by proponents of pragmatism to identify their particular strand of thought: “pragmaticism” (C. S. Peirce), “radical empiricism” and “pluralism” (W. James), “experimentalism” and “instrumentalism” (J. Dewey) or “humanism” (F. C. S. Schiller) » (Bauer & Brighi, 2009a, p. 3).

Notamment à cause de son apparition récente, ce pragmatisme n'est pas un courant théorique reconnu et installé dans la discipline. Aucun manuel ne lui consacre de chapitre (si ce n'est le *Oxford Handbook of International Relations*, dans lequel Sil et Katzenstein (Katzenstein & Sil, 2008) signent un chapitre⁴⁸), et il n'est en général pas mentionné comme une approche en Relations internationales. Exception notable, Friedrichs et Kratochwil en font l'une des trois versions de la méthodologie pragmatique en Relations internationales qu'il est « digne de mentionner » (avec la synthèse et l'« abduction ») (Friedrichs, 2009, p. 646) (Friedrichs & Kratochwil, 2009, pp. 708-710). Cela complique la tâche de celui qui veut faire une analyse pragmatique *problem-driven* d'un phénomène international. Il faut nécessairement au préalable clarifier ce dont il s'agit, en mettant au jour ses caractéristiques.

Comme on le verra mieux dans ce premier chapitre, ce pragmatisme *problem-driven* est opposé au rationalisme qui produit des débats théoriques abstraits et éloignés de la réalité : il se tourne résolument vers des phénomènes réels complexes pour tenter de les analyser le mieux possible. Il n'hésite pas pour cela à recommander d'utiliser différentes théories si elles permettent une meilleure compréhension – c'est pourquoi il est désigné par Sil et Katzenstein sous le nom d'« éclectisme analytique » (Katzenstein & Sil, 2008). Cela permet à la recherche d'être « utile ».

Au-delà de l'affirmation de la complémentarité entre les différentes théories qui analysent le même phénomène complexe, les outils pour penser cette forme de combinaison ne sont pas beaucoup développés en Relations internationales. C'est pourquoi il est intéressant de recourir au concept de « texte explicatif idéal » – un texte qui regroupe toutes les informations permettant d'expliquer un phénomène. Inventé par Railton dans les années 1980, il a déjà été introduit dans certaines sciences sociales, et notamment en histoire, mais il n'a été que très peu utilisé pour penser l'analyse des phénomènes internationaux. Dans la conception de Railton, sans jamais réussir à expliquer un phénomène complexe dans son ensemble, des explications partielles sont possibles : la combinaison de ces explications permet d'écrire des éléments du texte explicatif idéal.

Une telle conception soulève de nombreuses objections, auxquelles il faut répondre avant d'envisager que le pragmatisme *problem-driven* soit une alternative plausible en Relations internationales. Trois de ces objections sont abordées dans ce chapitre. Dans un premier temps, tenter de saisir des phénomènes complexes sans les simplifier peut sembler un projet

⁴⁸ Le lien entre pragmatisme *problem-driven* et éclectisme analytique sera précisé en conclusion (voir en page 307).

excessivement ambitieux, qui contredit l'entreprise de théorisation. En effet, dans la lignée de la conception waltzienne de la théorie, toute théorie est une simplification et une théorie « scientifique » doit être élégante et parcimonieuse. Le pragmatisme *problem-driven* en voulant saisir la complexité, ne respecterait pas ces critères, et s'exclurait donc du champ de l'explication scientifique.

Dans un deuxième temps, la possibilité d'une recherche *problem-driven* a depuis longtemps été remise en cause : il est admis qu'il n'y a pas d'observation neutre, parce que tout observateur est influencé par ses valeurs et ses concepts. La réalité ne se donne pas d'elle-même. Dans cette perspective, la science s'intéresse aux énigmes, c'est-à-dire à des phénomènes appréhendés à travers des grilles de lecture théoriques, et il n'y a pas de problèmes en dehors de ces lunettes interprétatives. Il est donc impossible de partir du réel comme le prétendent les internationalistes pragmatiques *problem-driven*. Ces critiques reprennent celles faites à l'inductivisme et à l'empirisme.

Dans un troisième temps, la possibilité d'une recherche objectivement utile est également douteuse. Que le pragmatisme *problem-driven* veuille être utile est un non-sens, puisque l'utilité n'est pas un critère objectif. Elle varie en fonction de chaque individu. Aucune approche, et le pragmatisme *problem-driven* pas plus que les autres, ne peut prétendre être objectivement utile. Ce sont les objections formulées contre le *problem-solving* qui servent ici de modèle. Il faut donc se demander si la science est censée être utile et qu'est-ce que l'utilité.

Il s'agit donc de préciser ce qu'est une explication pragmatique *problem-driven*, pour lui donner une place dans la discipline qui étudie les relations internationales. Ce chapitre comprend deux parties : après une présentation des caractéristiques du pragmatisme *problem-driven*, une réponse aux trois objections formulées est proposée.

1. Caractéristiques du pragmatisme *problem-driven*

Les caractéristiques du pragmatisme *problem-driven* sont présentées en trois temps. Dans un premier temps, le pragmatisme dans la philosophie et dans la philosophie des sciences est introduit : il s'agit d'une alternative au rationalisme qui privilégie non pas la cohérence mais l'utilité. Plus précisément, selon la conception de James, il s'agit d'une méthode qui refuse les débats abstraits et les oppositions théoriques rigides. C'est là une interprétation parmi d'autres

du pragmatisme de James : l'objectif est de rendre cette interprétation crédible. Dans un deuxième temps, le concept de *problem-driven* est précisé : la combinaison défendue ici part des phénomènes et tente de prendre en compte leur complexité. Dans un troisième temps, on montrera que cela revient à tenter d'écrire la plus grande partie possible du texte explicatif idéal.

1.1. Le pragmatisme dans la philosophie des sciences

Après un bref historique du pragmatisme dans la philosophie des sciences, on précisera les caractéristiques du pragmatisme de James, dans la lignée duquel le pragmatisme défendu ici se situe.

1.1.1. Le pragmatisme comme une alternative au rationalisme

Si la paternité du terme « pragmatisme » est débattue (Menand, 1997, pp. xv-xviii), il est admis que c'est James qui l'a introduit dans la philosophie des sciences, lors d'une conférence prononcée à Berkeley le 26 août 1889, en attribuant à Charles Peirce l'invention du concept (Myers, 1986, p. 299). Le terme est construit à partir du mot « pratique » : « the term is derived from the [...] Greek word [...] meaning action, from which our words "practice" and "practical" come. It was first introduced into philosophy by Mr. Charles Peirce in 1878 » (James, 1907, p. 506). Le pragmatisme est ainsi un courant philosophique qui veut réhabiliter la pensée pratique dans la recherche scientifique (Menand, 1997, p. xiv) (Sil & Katzenstein, 2005, pp. 11-12) (Macleod & O'Meara, 2010, p. 18) et c'est pourquoi James parle alternativement de « pragmatisme » et de « practicalisme » (James, 1898, p. 1079). Il prend le contrepied du néo-hégélianisme, de l'idéalisme et du rationalisme dominant la philosophie à la fin du XIX^{ème} siècle, dans un contexte où le développement des sciences pousse à refuser l'abstraction au profit de l'empirisme (Myers, 1986, pp. 292-293). Considérant que le pragmatisme est « dans le vent », James rattache ainsi plusieurs de ses contemporains au pragmatisme, comme Karl Pearson, Ernst Mach, Henri Poincaré, Georg Simmel et Henri Bergson (James, 1907).

Rapidement après son apparition en philosophie, le pragmatisme fait naître un large débat, et acquiert à la fois de nombreux adeptes et de nombreux critiques des deux côtés de l'Atlantique (Myers, 1986, p. 299). Dès 1907, James, dont les conférences réunissent parfois plus de mille personnes, constate ce rapide succès, et considère que le pragmatisme « est là

pour rester » (James, 1907, p. 507). Même si James insiste pour dire que c'est un courant de pensée anglo-américain, il souligne également que de nombreux autres penseurs ont adopté le terme (James, 1898, p. 1096). Par la suite tout au long du XX^{ème} siècle de nombreux philosophes se rattachent au pragmatisme, particulièrement aux États-Unis (Bauer & Brighi, 2009a, p. 3).

On peut ainsi considérer que la première génération de pragmatistes comprend, en plus de Peirce et James, Oliver Wendell Holmes, John Dewey, Jane Adams et George Herbert Mead, alors que le pragmatisme contemporain est notamment représenté par Richard Rorty, Hilary Putnam et Richard Posner (Menand, 1997) (Bauer & Brighi, 2009a, pp. 3-6). Certains auteurs ont également été considérés pragmatiques *a posteriori*, c'est-à-dire sans qu'ils se rattachent eux-mêmes au pragmatisme. James considère ainsi que Socrate, Aristote, Locke, Berkeley et Hume étaient des pragmatistes avant la lettre (James, 1907, p. 508)⁴⁹. Kant a aussi été inclus parmi eux (Myers, 1986, p. 299). De même, si Sil et Katzenstein citent Pierce, James, Dewey, Mead (Sil & Katzenstein, 2005, p. 11), O'Meara quant à lui mentionne notamment Locke, Berkeley, Hume, Smith, Bentham et Mill (O'Meara, 2010b, p. 536). Kurki distingue de son côté trois courants pragmatiques : le pragmatisme américain qui regroupe Dewey, James, Peirce et Rorty, la théorie de la manipulabilité de Collingwood et Dray et l'approche qui voit dans la causalité une relation explicative de Scriven (Kurki, 2008, pp. 149-155). Smith de son côté limite le pragmatisme à ce que Kurki appelle le pragmatisme américain (Smith, 1996, pp. 23-25).

Dans ce contexte, on ne s'étonnera pas que, comme mentionné précédemment, le pragmatisme ne forme pas un ensemble homogène. Le terme est toutefois utile parce qu'il a permis de fédérer ces penseurs « qui manquaient d'un nom collectif » (James, 1907, p. 507). Pour clarifier ce dont il s'agit, on peut dans un premier temps dire que le pragmatisme s'oppose au rationalisme⁵⁰.

Le mot « rationaliste » est lui aussi équivoque puisqu'il est utilisé dans de multiples sens. Au sens strict, il s'agit de l'une des trois épistémologies en sciences sociales (avec l'empirisme et le pragmatisme) « qui souligne d'abord le lien entre vérité et cohérence » (Macleod &

⁴⁹ C'est ce qui explique que le sous-titre de l'ouvrage *Pragmatism* de James soit « A New Name for Some Old Ways of Thinking ».

⁵⁰ En effet, l'hétérogénéité du pragmatisme n'empêche pas de voir les points qui réunissent le plus grand nombre de pragmatistes (Bauer & Brighi, 2009a, p. 3) (Kratochwil, 2009, p. 18), et plusieurs auteurs ont tenté de lister leurs points communs (Kratochwil, 2009, pp. 20-24) (Bauer & Brighi, 2009b, pp. 164-166) (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 43-48).

O'Meara, 2010, p. 10). Mais comme le souligne Kurki, dans le langage courant de la discipline, le terme de rationalisme englobe à la fois les modes de pensée empiristes et les formes contemporaines du rationalisme (Kurki, 2008, p. 98). C'est cette définition large qui est adoptée lorsqu'on oppose le rationalisme et le pragmatisme.

Tandis que le rationalisme insiste sur la cohérence logique de la réponse fournie à la question que l'on se pose, le pragmatisme insiste sur l'utilité de cette réponse (Kurki, 2008, p. 149). Ainsi, O'Meara en donne la définition suivante : « le pragmatisme philosophique [...] insiste moins sur la rigueur logique et analytique que sur l'application pratique des idées. Le pragmatisme présume que le meilleur test qu'on puisse faire passer à une théorie est d'évaluer son utilité pratique » (O'Meara, 2010b, p. 536). Le pragmatisme et le rationalisme s'opposent donc sur le critère de validité d'une recherche : pour le premier, c'est l'utilité, alors que pour le second, c'est la cohérence. Ainsi, pour James, le pragmatisme ne débat de questions philosophiques que si celles-ci « font une différence appréciable pour nos actions » :

[Pragmatism] introduced the « critical method » into philosophy, the one method fitted to make philosophy a study worthy of serious men. For what seriousness can possibly remain in debating philosophic propositions that will never make an appreciable difference to us in action? And what matters it, when all propositions are practically meaningless, which of them be called true or false? (James, 1898, p. 1095)⁵¹.

Mais le pragmatisme est avant tout une méthode. Il n'a pas de doctrine particulière, pas de dogme « excepté sa méthode » (James, 1907, pp. 509-510). C'est pourquoi, au cours de ses démonstrations, James identifie fréquemment le « pragmatisme » avec la « méthode pragmatique ». Plus qu'une distinction sur la portée ou le but de la connaissance, l'opposition entre le rationalisme et le pragmatisme doit donc être vue comme une opposition entre deux méthodes différentes⁵².

⁵¹ Il faut noter qu'à partir de moment où il se définit « pragmatique » et devant le succès du mot, James élargit progressivement le terme, au point que celui-ci va désigner l'ensemble de ses convictions philosophiques : « Jamesian pragmatism mushroomed from an analysis of cognition and a method for making up one's mind on philosophical questions into a visionary scheme that collected all the important themes of his psychology and philosophy. In his final years, James used pragmatism as a handy label for his collective philosophical convictions, most of which he smuggled in while reflecting on the concept of truth » (Myers, 1986, p. 300).

⁵² James distingue deux sens au pragmatisme : le pragmatisme au sens strict est une méthode, alors que le pragmatisme au sens large désigne une « théorie de la vérité » (James, 1907, p. 510). Il ne s'agit pas ici de revenir sur cette théorie de la vérité, qui est en fait une épistémologie particulière selon laquelle le consensus est le critère du vrai. L'épistémologie du pragmatisme est l'objet du deuxième chapitre. À noter que Friedrichs reprend ces deux sens différents du pragmatisme et considère qu'ils sont les « deux faces d'une même médaille » : « Pragmatism must be neither reduced to the utility of results regardless of their social presuppositions and meaning, nor to the fabrication of consensus among scientists. Pragmatism as the practice of discursive communities and pragmatism as a device for the generation of useful knowledge are two sides of the same coin » (Friedrichs, 2009, pp. 647-648).

1.1.2. La méthode pragmatique d'après William James

James n'aime pas deux choses dans les débats de son époque : ils sont trop loin de la réalité et ils sont trop tranchés. Avec ces deux critiques, il pose les fondements de sa méthode pragmatique : l'homme « sérieux » ou « sage » ou « entier » est celui qui refuse ces travers philosophiques. Sa méthode a donc deux caractéristiques : elle refuse les « pompeuses futilités » et elle « déraide » les théories.

1.1.2.1. Refuser les « pompeuses futilités »

D'après James de nombreux débats philosophiques de son époque sont « insignifiants », c'est-à-dire sans conséquences pratiques identifiables et donc « indignes d'être des sujets de controverse » (James, 1898, p. 1081). Il en est ainsi, par exemple, du débat entre le théisme et le matérialisme, qui est « tout à fait oiseux, insignifiant et superfétatoire » (James, 1898, pp. 1083-1084). James perçoit en effet clairement combien la philosophie, encore très marquée par la théologie, et la science, influencée par le positivisme et l'empirisme, se sont éloignées l'une de l'autre au cours du XIX^{ème} siècle (James, 1898, p. 1084). Pour redonner une part de son prestige à la philosophie, il veut la rendre plus scientifique et cela passe par un refus des abstractions et un changement de son « centre de gravité » (James, 1907, p. 540). Contre l'idéalisme, l'intellectualisme et les « pompeuses futilités » (*pompous trifling*) des philosophes (James, 1898, p. 1084), James propose le pragmatisme, qui se tourne résolument vers « l'expérience » et « les faits » (James, 1907, p. 558). La plus « satisfaisante particularité » de son pragmatisme est ainsi d'être concret et d'attirer ceux qui ont un tempérament « aimant les faits » (James, 1907, p. 517). Au contraire, il se détourne des abstractions et des principes fixes (James, 1907, pp. 508-509)⁵³.

C'est en ce sens que son pragmatisme est « pratique ». Les débats purement théoriques sont indécidables, et peuvent continuer à l'infini. James a ainsi « peu de patience » pour les débats métaphysiques interminables (Kratochwil, 2009, p. 12). Pour lui, pour qu'un débat soit intéressant, il faut qu'il ait une portée pratique. L'enjeu des débats (en tout cas des débats « sérieux ») doit être tangible pour valoir la peine :

⁵³ « A pragmatist turns his back resolutely and once for all upon a lot of inveterate habits dear to professional philosopher. He turns away from abstraction and insufficiency, from verbal solution, from bad *a priori* reasons, from fixed principles, closed systems, and pretended absolutes and origins. He turns towards concreteness and adequacy, towards facts, towards action and towards power » (James, 1907, pp. 508-509).

The pragmatic method is primarily a method of settling metaphysical disputes that otherwise might be interminable. Is the world one or many? – fated or free? – material or spiritual? – here are notions either of which may or may not hold good of the world; and disputes over such notions are unending. The pragmatic method in such cases is to try to interpret each notion by tracing its respective practical consequences (James, 1907, p. 506).

Tourné résolument vers le concret, l'action et les faits, son pragmatisme est donc bien « un effort » vers une pensée moins abstraite (Menand, 1997, p. xi). Ce souci d'être proche de la réalité sera repris par certains internationalistes pragmatiques un siècle plus tard, lorsque ceux-ci défendront des approches *problem-driven*.

1.1.2.2.

« Déraider » les théories

La méthode pragmatique de James, en plus de refuser les débats abstraits, prône un rapprochement entre des théories réputées contradictoires. C'est par exemple ce que James fait dans « The sentiment of rationality » publié dans la revue *Mind* (James, 1879a)⁵⁴. Pour lui, deux tendances s'opposent. Le philosophe, tout d'abord, pour satisfaire ce que James appelle son « sentiment de rationalité », tente de faire entrer le monde extérieur dans une conception unifiée, quitte à simplifier la réalité et à en négliger certains éléments (James, 1879a, p. 954). Mais il existe une autre passion, la passion pour la distinction, opposée à la passion pour la simplification. Cette passion pousse les individus à s'intéresser aux détails plus qu'aux caractéristiques générales (James, 1879a, p. 956). Entre la « clarté » et la « simplicité », James prône une réconciliation : pour lui, est « avisé » celui qui ne choisit aucune des deux tendances définitivement (James, 1879a, p. 971)⁵⁵. Un « homme entier » est un homme qui s'intéresse alternativement autant au concret du monde réel et à sa riche diversité qu'à l'immuable des essences philosophiques (James, 1879a, p. 976).

Les exemples similaires de réconciliation sont nombreux dans les travaux de James : participant aux débats philosophiques de son époque, il va se prononcer en faveur de chacune des positions qui s'opposent, considérant qu'elles sont toutes valables. Par exemple, il refuse d'opposer le monisme et le pluralisme (James, 1898, p. 1094)⁵⁶, et il se propose de réconcilier

⁵⁴ Il est important de noter qu'il existe deux versions assez différentes de cet article (l'un est publié dans *Mind*, l'autre fait partie des essais regroupés dans l'ouvrage *The Will to believe*).

⁵⁵ « The truly wise man will take the phenomenon in its entirety and permanently sacrifice no one aspect to another. Time, place, and relations differ, he will freely say; but let him just as freely admit that the quality is identical with itself through all these differences. Then if, to satisfy the philosophic interest, it becomes needful to conceive this identical part as the essence of the several entire phenomena, he will gladly call them one; whilst if some other interest be paramount, the points of difference will become essential and the identity an accident. Realism is eternal and invincible in this phenomenal sense » (James, 1879a, p. 971).

⁵⁶ Il faut souligner que ces concepts n'ont pas le sens qu'ils ont en Relations internationales.

le rationalisme (et « sa religiosité ») et l'empirisme (et « son intimité avec les faits ») (James, 1907, pp. 500-501). C'est ainsi que Myers considère que la réconciliation de tendances opposées est fréquente chez James, qui se voit comme un « génial réconciliateur » : « Often, [James] took a shortcut by playing the genial reconciler, proffering pragmatism as the middle ground between absolutism and relativism, rationalism and empiricism, or monism and pluralism » (Myers, 1986, p. 304).

C'est pourquoi James considère que le pragmatisme tend à « déraider » les théories, empruntant cette expression à un philosophe pragmatique italien de son époque, G. Papini :

You see by this what I meant when I called pragmatism a mediator and reconciler and said, borrowing the word from Papini, that she "unstiffens" our theories. She has in fact no prejudices whatever, no obstructive dogmas, no rigid canons of what shall count as proof. She is completely genial. She will entertain any hypothesis, she will consider any evidence (James, 1907, pp. 521-522).

Le pragmatisme n'a pas de « dogme » et « prend en compte toutes les preuves ». Deux positions réputées contradictoires ne doivent pas être opposées, mais au contraire, d'après James, elles peuvent être adoptées conjointement. Ce trait sera repris par certains internationalistes pragmatiques, lorsque ceux-ci vont opter pour l'« éclectisme analytique ».

Il est important de noter que ces deux traits de la méthode pragmatique sont complémentaires. C'est en effet parce qu'il est pour une philosophie pratique que James refuse d'opposer des théories réputées contradictoires. Par exemple, l'opposition théorique entre monisme et pluralisme laisse la place, lorsqu'on se demande quel est l'enjeu pratique de ce débat, à une position plus nuancée, où le monde est à la fois un et plusieurs, parce qu'il est vécu comme tel (James, 1898, pp. 1092-1093).

Le pragmatisme philosophique s'est diffusé, dans une plus ou moins grande mesure, à différentes sciences humaines et sociales tout au long du XX^{ème} siècle. Dans la théorie des relations internationales il est récent, et ce n'est qu'au cours des années 1990 et 2000 qu'il commence à fédérer différents internationalistes⁵⁷. Au-delà de leurs différences, certains d'entre eux reprennent et adaptent la méthode pragmatique définie par James. De manière synthétique,

⁵⁷ Toutefois, de la même manière que James considérait que Socrate ou Locke étaient des philosophes pragmatiques avant la lettre, le fait que le pragmatisme ne soit explicitement adopté que tardivement en Relations internationales n'empêche pas de retrouver chez des internationalistes plus anciens certaines caractéristiques de la méthode pragmatique. Certains internationalistes sont ainsi pragmatiques sans adopter explicitement la notion (Bauer & Brighi, 2009b, p. 169). Comme le soulignent Macleod et O'Meara, « le pragmatisme a toujours été présent [t] en Relations internationales » (Macleod & O'Meara, 2010, p. 10) et par exemple, l'épistémologie de Morgenthau a certains aspects pragmatiques (Macleod, 2010b, p. 67).

il est possible de considérer qu'ils ont « une aversion pour des ontologies excessivement abstraites et des principes analytiques rigide », en faveur « d'interprétations utiles qui peuvent être déployées pour faire face aux problèmes concrets » (Katzenstein & Sil, 2008, p. 113). Dans cette description, on peut identifier deux caractéristiques de leur pragmatisme : ils souhaitent pour la discipline une recherche sans barrière théorique dogmatique et ils sont conduits par les problèmes. De la même manière que James jouait au « grand réconciliateur » entre les philosophes de son époque en rapprochant des positions réputées opposées, ils refusent de considérer que les différentes théories des relations internationales sont incompatibles. Ils tentent au contraire de combiner constructivement des approches différentes autour d'un phénomène complexe.

1.2. Le pragmatisme *problem-driven* et non pas *theory-driven*

Le pragmatisme défendu ici est « conduit par les problèmes » (*problem-driven*) plutôt que « conduit par les théories » (*theory-driven*), « conduit par les méthodes » (*method-driven*), « conduit par les paradigmes » (*paradigm-driven*), ou « conduit par les métathéories » (*metatheory-driven*). Dans la lignée de l'invitation de James à se tourner résolument vers l'expérience et les faits, il s'agit de défendre une recherche qui tente de saisir la complexité des phénomènes internationaux.

1.2.1. Partir des problèmes

Une recherche *theory-* ou *method-driven* se demande comment une théorie peut expliquer un phénomène; une recherche *problem-driven* se demande comment un phénomène peut être expliqué : « rather than ask “what causes X?”, method- [and theory-] driven research begins with the questions “How might my preferred theoretical or methodological approach account for X?” » (Green & Shapiro, 2005, p. 55). Autrement dit, dans le cas des recherches *problem-driven*, le problème étudié est spécifié de façon telle « qu'il n'est pas le simple artefact de la théorie ou de la méthode utilisée pour l'étudier » (Shapiro, 2002, p. 598)⁵⁸. Pour illustrer la

⁵⁸ Comme le souligne Shapiro, on confond généralement *theory-driven* et *method-driven*, parce que tous deux s'opposent au *problem-driven* (Shapiro, 2002, p. 598). La confusion s'explique également par le fait qu'une méthode est au sens large un certain paradigme explicatif et dans un sens plus restreint une certaine technique pour analyser des données (Ryan, 2004, p. 186). Les critiques spécifiquement faites aux recherches conduites par les méthodes au sens restreint, comme la tendance à limiter les analyses aux seuls phénomènes pour lesquels des données fiables existent (Shapiro, 2002, pp. 609-610) ou pour lesquels il est possible de faire des expérimentations en laboratoire (Shapiro, 2002, p. 613), s'adressent plus aux sciences politiques (et notamment aux études électorales) qu'aux Relations internationales. C'est pourquoi tandis que Green et Shapiro préfèrent parler des approches conduites par les

différence entre *problem-driven* et *theory-driven*, il est possible de reprendre un exemple utilisé par Macleod et O'Meara pour montrer ce qu'est l'ontologie. Ils imaginent que trois théoriciens différents viennent observer une salle de classe :

Supposons que nous invitons [...] trois sociologues à entrer dans [une] salle de cours : un marxiste, une féministe et un wébérien. Tous appartiennent au même domaine d'études et chacun verra des inégalités et des rapports de pouvoir. Pourtant chacun verra des inégalités et des rapports de pouvoir différents. Le marxiste mettra l'accent sur les origines sociales et les rapports de classes sociales; la féministe soulignera les rapports de genre à l'intérieur de la salle; tandis que le wébérien décrira sans doute les différences culturelles entre les occupants de la salle (Macleod & O'Meara, 2010, p. 7).

Cet exemple montre deux choses : d'une part, les théoriciens sont habitués à penser à l'intérieur de leur propre paradigme, avec leurs concepts, en ne voyant de la réalité que ce que leur théorie leur permet de voir. D'autre part, un phénomène social peut être analysé selon plusieurs points de vue. Cela illustre la différence entre une approche *theory-driven* et une approche *problem-driven*. La première fait ce que les trois sociologues font lorsqu'ils analysent le phénomène. La seconde part du phénomène, et essaie de le comprendre le mieux possible. Elle va multiplier les points de vue sur ce phénomène.

Dans la perspective du pragmatisme *problem-driven*, le point de départ de la recherche doit être un phénomène, et non une théorie, un paradigme, ou une méthode. Il répond à l'invitation de Kratochwil, lequel invite à partir des problèmes ou des questions, plutôt que des théories :

Should we not start with a problem and then cast around for a way of studying it, instead of starting with some (frequently questionable) wisdom of the leading figures in the profession? [...] A lot could be gained if we were to begin our research with a problem or question instead of looking for the perfect hammer and searching for nails to pound (Kratochwil, 2003, pp. 127-128).

Dans la même lignée, Sil et Katzenstein partagent le constat de Hochschild, directeur de la revue *Perspectives in Politics*, lorsque ce dernier considère que la plupart des articles publiés en Relations internationales ont tendance à défendre longuement une théorie, et ne s'intéressent que peu à la manière dont celle-ci peut expliquer certains faits (Katzenstein & Sil, 2008, p. 110). Le type de recherche éclectique qu'ils défendent se demande au contraire comment différentes théories peuvent donner sens à des phénomènes réels :

méthodes (entendu au sens large), on ne parlera ici par la suite que des recherches conduites par les théories (une sous-catégorie des recherches conduites par les méthodes entendu au sens large).

Our conception of analytic eclecticism is premised on a pragmatist foundation that eschews metatheoretical debates and encourages scholarly practices aimed at generating creative forms of knowledge that engage adherents of different traditions in meaningful conversations about substantive problems in international life (Katzenstein & Sil, 2008, p. 111).

De même, Haas regrette que le champ soit de plus en plus conduit par les méthodes (Haas, 2008). Ainsi, le pragmatisme *problem-driven* est une approche qui part des phénomènes, pour tenter de les comprendre; il prend le contrepied de la tendance à se laisser guider par les théories. Cela permet en effet de mener des analyses qui prennent en compte la complexité des phénomènes sociaux.

1.2.2. L'éclectisme pour saisir la complexité

Les théories des relations internationales simplifient la réalité pour pouvoir l'expliquer et elles s'avèrent inefficaces pour analyser un phénomène complexe, dont elles ne voient qu'un nombre limité d'aspects. Par exemple, un événement passé et circonscrit dans le temps et dans l'espace comme la chute du mur de Berlin pose des problèmes à celui qui veut le comprendre : les réalistes s'intéressent à l'évolution des rapports de force américano-soviétiques et à la surexpansion impériale, les libéraux aux influences corrosives des idées et des flux transnationaux, les économistes étudient la stagnation de l'économie planifiée, tandis que la montée des revendications nationales et identitaires est étudiée par une analyse sociologique et les changements internes au sein de la direction du parti par une analyse politique (Battistella, 2009, pp. 592-593). De ce phénomène complexe, chaque théorie ne perçoit qu'un petit nombre d'éléments. Pour bien le comprendre, il faut donc essayer de les conjuguer, comme le souligne Kurki :

In constructing a causal story that seeks to make sense of the end of the Cold War, we must not reduce our view *a priori* by adopting a rigid ontological or conceptual framework that impedes our ontological horizons and, hence, restricts the use of plurality of evidence. Giving up on having to put forward an « ultimate cause » allows us to keep an open mind towards, and make better sense of, the multiplicity of evidence there is about this complex process (Kurki, 2008, p. 286).

Comme le souligne également Walt, aucune approche ne permet à elle seule de comprendre la complexité (Walt, 1998, p. 30).

Pour prendre en compte la complexité et comprendre le mieux possible le phénomène étudié, il faut multiplier les perspectives théoriques –cet « éclectisme » est à la base du pragmatisme défendu ici. En effet, en se servant de plusieurs théories partielles, on fait une

analyse qui demeure partielle, mais qui tout de même saisit un plus grand nombre d'aspects. On s'approche d'une compréhension de la « complexité du monde social » (Sil & Katzenstein, 2005, p. 7). Le pragmatisme *problem-driven* « sacrifie la parcimonie » propre aux recherches *theory-driven* (Katzenstein & Sil, 2008, p. 121), au profit d'une recherche qui tient compte de la « complexité » du monde réel (Sil, 2009, p. 649) (Sil, 2004, p. 324). Il veut « recomplexifier » les problèmes analytiques étudiés par les chercheurs (Sil, 2004, p. 325), parce que les problèmes qu'ils identifient sont souvent « entremêlés » et donc complémentaires pour comprendre un phénomène complexe (Sil, 2004, p. 327)⁵⁹. On le voit, la différence entre les phénomènes « simples » et les phénomènes « complexes » tient moins à leurs caractéristiques propres qu'à la manière dont on les étudie –il faut entendre par phénomène complexe un phénomène dont on tente de prendre en compte la complexité. Inversement, un phénomène simple est un phénomène simplifié par l'analyste. À cet égard, à cause de la multitude des acteurs du monde social et de leurs interactions, tous les phénomènes sociaux sont susceptibles d'être dits complexes, pourvu qu'on veuille prendre en compte cette complexité dans l'analyse.

Le pragmatisme *problem-driven* adapte donc les deux principes du pragmatisme de James à l'étude des relations internationales : dans la lignée de James qui refusait les « pompeuses futilités » et voulait « déraider les théories », il défend une recherche *problem-driven* et éclectique. Il est important de noter que ces deux principes sont liés entre eux : parce que l'objectif est de faire une recherche *problem-driven*, il est nécessaire de se servir de plusieurs théories. Hellmann fait ainsi le lien entre les deux (Hellmann, 2003, p. 149). De même, pour Green et Shapiro, « la recherche *problem-driven* ne fait pas attention aux divisions disciplinaires existantes » (Green & Shapiro, 2005, p. 99). Un changement de perspective qui cumule ces deux caractéristiques est, d'après Sil, « un besoin » (Sil, 2000a, p. 21).

⁵⁹ Dans cette lignée, pour Moravcsik, « la complexité de la plupart des événements importants de la politique mondiale empêche les explications unicasales d'être plausibles », et il vaut donc mieux pour les comprendre sacrifier la parcimonie (Moravcsik, 2003, p. 132). Pour cette même raison, d'après Ferejohn, l'éclectisme méthodologique est « inévitable » (Ferejohn, 2004, p. 145). Comme le souligne Dahl, la « complexité » des objets d'étude en science politique « ne peut pas être complètement prise en compte par une seule approche théorique ou méthodologique » –dans ce contexte, la diversité est un « besoin » (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 380). Déjà James distinguait le rationalisme et le pragmatisme en opposant la parcimonie du premier à la richesse empirique du second (James, 1907, pp. 516-517). Dahl liste trois raisons qui expliquent pourquoi les objets d'étude en science politique sont complexes : 1. Il y a beaucoup de relations possibles de pouvoir et d'influence entre les différents acteurs 2. Les acteurs et leurs relations ne sont pas statiques, à court et à long terme 3. Les contingences jouent un très grand rôle. Cette complexité est « décourageante » (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 378).

1.3. Le but d'une analyse pragmatique *problem-driven* : écrire la plus grande partie possible du texte explicatif idéal

Comment est-il possible d'être *problem-driven*? Pour penser le but de l'explication pragmatique, la perspective que l'on va adopter est celle de Railton, que Følrand a introduit en sciences sociales. En effet, son concept de « texte explicatif idéal » (*ideal explanatory text*) permet de penser le type d'explication auquel la méthode pragmatique *problem-driven* aboutit. Il indique comment il est possible d'être à la fois guidé par les problèmes et ouvert à une pluralité de théories.

1.3.1. Le texte explicatif idéal

La notion de texte explicatif idéal vient de la thèse de doctorat de Peter Railton *Explaining Explanation : A Realist Account of Scientific Explanation and Understanding*⁶⁰ soutenue à Princeton en 1980. À noter que si les analyses de Railton se limitent principalement aux sciences physiques, dans son article *The Ideal explanatory text in history: A plea for ecumenism*, Følrand les adapte à l'analyse de l'histoire (Følrand, 2004)⁶¹. Il suit en cela Murphey qui, en 1994, avait déjà présenté la théorie de Railton dans son ouvrage *Philosophical foundations of historical knowledge* (Murphey, 1994, pp. 119-125)⁶².

Un texte explicatif idéal réunit l'ensemble des lois et des principes qui s'appliquent à ce que l'on cherche à expliquer :

Imagine [a scientific explanation] in an idealized form, purged of mistakes or gaps, carried to the highest level of theoretical generality, bringing all the relevant laws and principles to bear on the explanandum down to the most basic truths of physics. Call such accounts ideal (explanatory) texts (Railton, cité par (Murphey, 1994))⁶³.

⁶⁰ À noter que Railton n'a pas publié l'ensemble de sa thèse, et c'est donc souvent à des commentateurs comme Lewis ou Følrand que l'on doit s'en remettre (Lewis étant le directeur de thèse de Railton (Følrand, 2004, pp. 326-327)). Il faut également préciser que le réalisme de Railton n'a rien à voir avec la théorie réaliste en Relations internationales. On reviendra sur son « réalisme » dans le chapitre II.

⁶¹ Railton ne s'y opposerait sans doute pas. Outre que l'analyse de Følrand semble avoir été faite avec l'assentiment de Railton lui-même, puisque celui-ci est remercié à la fin de l'article de Følrand pour avoir contribué à améliorer le texte en question, Railton lui-même prend un exemple tiré des Relations internationales, et notamment du déclenchement de la Première Guerre mondiale (Railton, 1981, p. 251). Il passe ainsi des sciences physiques aux sciences sociales sans problème.

⁶² Murphey toutefois présente les concepts de Railton, alors que Følrand approfondit leur application à l'analyse historique. Ce n'est en effet pas principalement le pluralisme de Railton qui intéresse Murphey, mais le fait qu'il y ait chez lui des explications intéressantes qui ne prennent pas la forme de loi (Murphey, 1994, p. 97).

⁶³ Depuis Hempel et Oppenheim, le terme *explanandum* désigne ce qui doit être expliqué (Hempel & Oppenheim, 1948, pp. 136-137).

Le texte explicatif idéal est donc un texte qui inclut toutes les informations sur pourquoi le phénomène se produit comme il se produit : « [The ideal explanatory text] is a theoretical concept that includes *all accurate information about every due-to relation relevant for the explanandum* » (Førland, 2004, p. 324). Dans cette conception, « peut être incluse dans l'explication d'un événement toute information qui nous renseigne sur la façon dont cet événement s'insère dans le tissu causal du monde » et « plus on fait de lumière sur ce point, mieux on explique le phénomène étudié » (Imbert, 2008, p. 56)⁶⁴.

Pour Railton, une explication n'est donc pas quelque chose que l'on a ou que l'on n'a pas, mais quelque chose dont on a une plus ou moins grande quantité (Lewis D., 1983, pp. 238-239). On peut ainsi tracer un « continuum de l'explication » (*a continuum of explanatoriness*), dont les extrémités sont d'une part le texte explicatif idéal et de l'autre des affirmations totalement dépourvues d'information explicative :

But where should one draw the line between explanation and nonexplanation? The answer lies in not drawing lines, at least at this point, and in recognizing instead a continuum of explanatoriness. The extreme ends of this continuum may be characterized as follows. At one end we find what I will call an *ideal [explanatory text]*. At the other end we find statements completely devoid of what I will call « explanatory information » (Railton, 1981, p. 240).

De cette conception découle le fait que l'on ne peut jamais dire que l'on explique un phénomène : tout ce que l'on peut dire, c'est qu'on l'explique plus ou moins bien, en fonction d'où l'on se situe sur le continuum de l'explication.

Comme l'indique son nom, le texte explicatif idéal est une abstraction. Il est idéal au sens où on ne peut pas envisager concrètement de l'écrire. Le concept aide à penser l'explication d'un phénomène; il demeure toutefois un idéal que l'on ne peut pas espérer rendre concret. En effet, les explications possibles d'un phénomène sont infinies : « To say that the ideal explanatory text is vast is a euphemism: potentially it is infinite, since we can imagine causal relations going back to the beginning of a universe with no beginning » (Førland, 2004, p. 324). Dans la réalité de la recherche, il ne s'agit donc pas de produire ce texte, mais seulement certaines parties « arbitraires » (Railton, 1981, p. 247)⁶⁵. C'est en ce sens que le texte explicatif

⁶⁴ Railton précise que le lien entre une information explicative et le texte explicatif idéal est du même ordre que le lien entre un texte et une paraphrase, un résumé, une glose, ou une description partielle de ce texte (Railton, 1981, p. 240).

⁶⁵ « Such an ideal [explanatory] text [is] infinite [...], and plainly there is no question of ever setting such an ideal text down on paper. [...] But it is clear that a whole range of less-than-ideal proffered explanations could more or less successfully convey information about such an ideal text and so be more or less successful explanations [...]. It is preposterous to suggest that any such ideal could exist for scientific explanation and understanding? Has anyone ever

idéal tient compte du problème de la « régression infinie » des mécanismes causaux –c'est-à-dire du fait qu'il est *toujours* possible d'identifier de nouvelles causes (Yee, 1996, p. 84). Autrement dit, une recherche n'est jamais terminée, puisqu'il y aura toujours lieu d'identifier de nouvelles explications pour compléter le texte explicatif déjà produit (Førland, 2004, p. 326). Cela amène à transformer la nature de la recherche scientifique –il ne s'agit plus de chercher à expliquer un phénomène, mais plus humblement de contribuer partiellement à son explication :

L'acte scientifique que constitue une explication ne doit plus être conçu comme l'identification d'un texte fini et parfait qui constitue une explication complète de l'événement étudié mais comme la recherche d'information explicative qui nous permette de remplir les segments de ce texte explicatif idéal et infini [...]. La notion de texte explicatif idéal sert donc non pas à identifier telle ou telle explication comme complète mais à comprendre ce qu'est l'activité d'explication et dans quel cadre elle se fait. Le texte explicatif idéal n'est jamais reconnu ou produit et on ne peut jamais comparer une explication partielle à cette explication complète. La seule chose qu'on puisse faire, c'est reconnaître que telle ou telle information lui appartient ou être capable de construire des parties de ce texte (Imbert, 2008, pp. 56-57).

Dans la lignée du pragmatisme *problem-driven*, pour écrire différentes parties de ce texte explicatif idéal, il est nécessaire de recourir à plusieurs théories⁶⁶.

1.3.2. Du texte explicatif idéal à l'éclectisme analytique

Ecrire un texte explicatif idéal nécessite de recourir, dans une même analyse, à plusieurs explications, qui ne sont pas pensées comme contradictoires. Il regroupe toutes les explications envisageables et fait appel à plusieurs points de vue sur le phénomène dont il s'agit. Ainsi, Railton considère qu'un chimiste, un spécialiste de la cosmologie, un géologue, un biologiste, un anthropologue et un historien pourraient tous avoir leur mot à dire lorsqu'il s'agit d'étudier une substance. Ils apportent en effet tous quelque chose à la compréhension de cette substance :

A chemist may be uninterested in how the reagents he handles came into being; a cosmologist may be interested in just that; a geologist may be interested in how those substances came to be distributed over the surface of the earth; an evolutionary biologist may be interested in how chemists (and the rest of us) came into being; an anthropologist or historian may be interested in how man and material came into contact with one another. To the extent that there are links and nodes, at whatever

attempted or even wanted to construct an ideal causal or probabilistic text? It is not preposterous if we recognize that the actual ideal is not to produce such texts, but to have the ability (in principle) to produce arbitrary parts of them » (Railton, 1981, p. 247).

⁶⁶ Pour une présentation plus approfondie de la conception de Railton, voir (Hållsten, 2001) (Salmon, 2006).

level of analysis, which we could not even in principle fill in, we may say that we do not completely understand the phenomenon under study (Railton, 1981, pp. 247-248).

Chaque point de vue sur un phénomène offre une explication particulière de ce phénomène. La réunion de ces points de vue permet une meilleure compréhension du phénomène étudié. Dans cette lignée, d'après Følrand, le concept de Railton est intéressant parce qu'il permet ce qu'il appelle l'œcuménisme : il ouvre la porte à une analyse qui regroupe de multiples perspectives. Cet œcuménisme est fondamental parce que, dans l'analyse historique, il y a de la place pour des explications aussi bien structurelles que fonctionnalistes, en plus des explications causales (Følrand, 2004, pp. 331-332 et 336). C'est donc *in fine* pour appuyer sa conception œcuménique selon laquelle les différents types d'explication sont complémentaires que Følrand se sert de Railton (Følrand, 2004, p. 333).

Dans le prolongement de l'analyse de Følrand, il est possible d'appliquer les concepts de Railton aux Relations internationales⁶⁷. On peut ainsi dire que l'on a toujours une plus ou moins grande explication d'un phénomène international, en fonction d'où l'on se situe sur le continuum de l'explication. *Le recours à différentes théories* –c'est-à-dire l'éclectisme analytique– permet de progresser sur ce continuum et de se rapprocher du texte explicatif idéal. Comme l'explique Herrmann, qui donne plusieurs exemples de ce type d'analyse, l'enjeu de cette combinaison théorique est « d'obtenir une image plus complète du phénomène que l'on étudie », en « garantissant à chaque perspective une représentation juste de ses dynamiques » (Herrmann, 1998, p. 618).

1.3.3. William James et le texte explicatif idéal

Le texte explicatif idéal possède les caractéristiques de la méthode pragmatique identifiées précédemment : il est *problem-driven* et il est éclectique, puisqu'il considère qu'il faut regrouper autour du phénomène étudié des explications réputées incompatibles (Følrand, 2004, p. 325). Entre les concepts de Railton et la méthode pragmatique définie par James et reprise par certains internationalistes, les parallèles et les similitudes sont ainsi nombreux –c'est pourquoi l'analyse de Railton permet de mieux penser le pragmatisme *problem-driven*.

⁶⁷ On peut noter à cet égard que Følrand lui-même prend l'exemple de la théorie de la paix démocratique pour montrer l'utilité des explications structurelles et fonctionnalistes en histoire (Følrand, 2004, pp. 333-334; 336). Cela laisse supposer qu'il considère que ses analyses sont transposables aux Relations internationales.

De la même manière que Railton considère que plusieurs points de vue sur un phénomène sont possibles, James prend l'exemple de l'huile, perçue différemment par différents individus, en fonction de leur besoin (James, 1879a, p. 952) ou celui du sucre (James, 1879a, p. 962). Rejoignant Railton et son éclectisme, il considère non seulement que plusieurs théories peuvent expliquer valablement le même phénomène, mais aussi que l'observateur a la possibilité de « cumuler » ces théories, parce qu'elles sont « compatibles » :

There is nothing improbable in the supposition that an analysis of the world may yield a number of formulae, all consistent with the facts. In physical science different formulae may explain the phenomenon equally well –the one-fluid and the two-fluid theories of electricity for example. Why may it not be so with the world? Why may there not be different points of view for surveying it, within each of which all data harmonize, and which the observer may therefore either choose between, or simply cumulate one upon another? [...] Just so a thorough-going interpretation of the world in terms of mechanical sequence is compatible with its being interpreted teleologically, for the mechanism itself may be designed (James, 1879b, pp. 513-514).

En effet, d'après James, expliquer une caractéristique d'un objet, ce n'est pas expliquer l'objet lui-même. Tandis qu'une explication unique ne propose qu'un seul point de vue sur l'objet étudié, une explication « dans son ensemble » demanderait d'identifier toutes ses caractéristiques (James, 1879a, pp. 971-972). Aucune caractérisation n'est donc plus essentielle qu'une autre, et pour le comprendre il faut recourir à plusieurs. Dans cette conception, la vérité n'est « rien de moins » que l'ensemble des caractéristiques du phénomène mises ensemble (James, 1879a, p. 972) –c'est là exactement la définition du texte explicatif idéal. Des informations échappent toujours au philosophe (James, 1907, p. 558). En effet, la théorie (philosophique dans le cas de James) ne peut que rester éloignée de la réalité, elle est condamnée à n'être qu'un « substitut misérable et inadéquat » et un « monstrueux abrégé de la vie ». Une explication n'est « jamais complète », toute classification laissant de côté une partie du « fait vivant » classifié (James, 1879b, pp. 507-508).

Ainsi, les analyses de Railton –même si ni lui, ni Førland, ni Lewis ne le citent– sont dans la continuité de celles de James; ses concepts éclairent ce qu'est une analyse pragmatique *problem-driven*.

2. Trois objections contre le pragmatisme *problem-driven*

Les internationalistes pragmatiques se disent *problem-driven*, et tentent d'analyser des phénomènes complexes –il s'agit pour cela d'écrire la plus grande partie possible du texte explicatif idéal de ces phénomènes. Cela soulève plusieurs objections. Pour certains, il faut tout d'abord nécessairement simplifier pour expliquer. De plus, tout objet d'étude est influencé par les *a priori* à la fois théoriques et normatifs de celui qui mène l'étude. Il s'agit maintenant de répondre à ces trois objections, que l'on peut formuler de la façon suivante : 1. La science doit simplifier les phénomènes complexes pour les expliquer 2. Toute analyse est à la fois *theory-driven* et *problem-driven* 3. L'utilité n'est pas une notion objective.

2.1. Première objection : les théories scientifiques doivent simplifier les phénomènes complexes pour les expliquer

Comprendre des phénomènes complexes est un projet ambitieux. Pour certains, dans la lignée de Waltz, cela est incompatible avec la théorisation, parce que les théoriciens, pour être « scientifiques », doivent simplifier les phénomènes qu'ils étudient.

2.1.1. La conception waltzienne de la science : la parcimonie, l'élégance et le réductionnisme

La parcimonie défend que les théories les plus simples sont meilleures que les théories plus complexes. Connue sous le nom de « Jeffreys-Wrinch Simplicity Postulate », il s'agit d'une reprise de l'image du rasoir d'Ockham, qui considère qu'il ne faut pas multiplier les « principes » sans nécessité, et que les théories simples sont *a priori* préférables (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 20)⁶⁸. La parcimonie est donc un critère qui permet de hiérarchiser différentes théories. Elle repose également souvent sur une certaine conception de la réalité. Puisqu'il s'agit de préférer *a priori* une explication simple à une explication complexe, cela amène à *présumer* que la réalité est simple :

Parsimony is [...] a judgment, or even assumption, about the nature of the world: it is assumed to be simple. The principle of choosing theories that imply a simple world is a rule that clearly applies in situations where there is a high degree of certainty that the world is indeed simple (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 20).

⁶⁸ Selon cette logique, « quand un fait peut être expliqué de plusieurs manières, l'explication la plus probante est celle qui réclame le nombre le moins élevé d'hypothèses successives ».

La conception parcimonieuse de la science est donc, pour ceux qui la critiquent, coupable de « réductionnisme » –ce terme désignant le fait d'expliquer un phénomène complexe en le réduisant à un ou des éléments plus simples (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 380) (Garfinkel, 1981, pp. 14, 49). Le réductionnisme consiste à considérer qu'un phénomène se réduit à l'explication que l'on en donne (Garfinkel, 1981, p. 49). Comme le souligne Shapiro, toutes les recherches *theory-driven* adoptent une telle conception simplifiée de la réalité, puisqu'elles la réduisent aux seuls éléments susceptibles d'être analysés par leurs théories : « Theory-driven work is part of a reductionist program. It dictates always opting for the description that calls for the explanation that flows from the preferred model or theory » (Shapiro, 2002, p. 604).

C'est là la conception défendue par Kenneth Waltz. Dans *Theory of International Relations*, il présente ce que devrait être une théorie des relations internationales (Waltz, 1979). Il tente ainsi de rendre scientifique la discipline, en s'inspirant des méthodes des sciences naturelles –méthodes qui font de la parcimonie et de l'élégance (entre autres⁶⁹) les critères d'une bonne théorie :

To construct a theory, we have to abstract from reality, that is, to leave aside most of what we see and experience. Students of international politics have tried to get closer to the reality of international practice and to increase the empirical content of their studies. Natural science, in contrast, has advanced over the millennia by moving away from everyday reality [...]. Natural scientists look for simplicities: elemental units and elegant theories about them. Students of international politics complicate their studies and claim to locate more and more variables. The subject matters of the social and natural sciences are profoundly different. The difference does not obliterate certain possibilities and necessities. No matter what the subject, we have to bound the domain of our concern, to organize it, to simplify the materials we deal with, to concentrate on central tendencies, and to single out the strongest propelling forces (Waltz, 1979, p. 68)⁷⁰.

Dans le prolongement de ces analystes, Waltz souligne dans *Realist thought and neorealist theory* la différence entre le réalisme classique et le néoréalisme (Waltz, 1990). D'après lui, le premier, contrairement au second qu'il a développé dans *Theory of International Politics*, n'est pas une théorie, mais plutôt une succession d'analyses aboutissant à des « réflexions » ou des « descriptions ». En effet, une théorie scientifique est basée sur des affirmations « radicalement simplificatrices », alors que les réalistes classiques ne veulent pas simplifier la complexité

⁶⁹ On reviendra sur les critères positivistes de sélection des théories dans le chapitre III.

⁷⁰ Waltz va donc isoler un domaine auquel s'applique sa « théorie de la politique internationale ». Ce domaine, dans la lignée des analyses réalistes classiques, est celui des relations de puissance entre États. Aron, et le réalisme classique, au contraire, faute de n'avoir pas isolé un domaine, n'ont pas pu développer une théorie à part entière. Sur l'épistémologie de Waltz, voir (Macleod, 2010c, pp. 88-91).

(Waltz, 1990, p. 27). Au contraire, la théorie économique de l'impérialisme, développée par Hobson et Lénine, est la « meilleure » des approches réductionnistes⁷¹, parce qu'elle est élégante et parcimonieuse (Waltz, 1979, pp. 19-20).

En effet, pour Waltz, une théorie est nécessairement une simplification du monde, et elle n'est jamais conforme à la réalité (Waltz, 1979, pp. 6-7). Elle doit nécessairement « omettre » certains éléments (Waltz, 1990, p. 31). Étant donné que « tout est relié à tout », elle doit isoler un domaine et ainsi écarter un certain nombre de phénomènes pour se concentrer sur d'autres (Waltz, 1979, p. 8). C'est pourquoi, la politique internationale est un domaine « récalcitrant » pour le théoricien (Waltz, 1990, p. 27). Autrement dit, le théoricien doit prendre acte du fait qu'il ne peut appréhender la réalité dans sa complexité –il peut tout au plus se donner des règles qui lui permettent d'appréhender un phénomène le mieux possible. Une analyse théorique est donc amenée à simplifier la réalité⁷².

Cette conception waltzienne de la théorie s'est largement diffusée dans la discipline, et Waltz est une référence incontournable pour de nombreux internationalistes. Ainsi, en 2009, pour 34% des internationalistes interrogés dans le cadre du sondage TRIP, il est parmi les quatre spécialistes ayant eu la plus grande influence sur les Relations internationales au cours des vingt dernières années (Jordan, Maliniak, Oakes, Peterson, & Tierney, 2009, p. 43)⁷³. Comme l'indique Kurki, sa conception rationaliste de la science et de son but domine la discipline, même si cela demeure implicite chez certains auteurs (Kurki, 2008, pp. 122-123).

La conception waltzienne de la science et le pragmatisme *problem-driven* sont ainsi clairement opposés. Tandis que Waltz considère qu'il faut simplifier la réalité pour l'expliquer de façon scientifique, les internationalistes pragmatiques *problem-driven* veulent la saisir dans sa complexité. Alors que pour Waltz on ne peut pas critiquer une théorie pour ses omissions (Waltz, 1990, p. 31), pour le pragmatisme *problem-driven*, les omissions de toutes les théories poussent les théoriciens à les combiner. Partant du même point de départ que Waltz, ils en arrivent à la conclusion opposée : puisqu'une théorie est une simplification, plusieurs théories simplificatrices permettront de faire une meilleure analyse. Pour eux, le néoréalisme de Waltz

⁷¹ Par réductionniste, il entend les théories qui situent l'explication d'un phénomène au niveau de la première ou de la deuxième « image » (la nature humaine ou l'État). Il s'agit d'un sens plus restreint que celui adopté par ceux qui critiquent le réductionnisme des approches *theory-driven*.

⁷² Déjà à l'époque de James un tel constat s'imposait comme évident (James, 1907, p. 511).

⁷³ C'est donc probablement l'influence de Waltz (plus que celle de « Dieu ») qui explique que la parcimonie soit « inscrite dans les gènes » (*hardwired*) de Mearsheimer : « I love simple models that explain how the world works. I like to say to students that I know the world is complicated, but please give me a simple theory that tells me how it works. And even if the theory is wrong, if it is simple and elegant, I am likely to be impressed. I don't know why; God just hardwired me that way » (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 389).

est un très bon exemple de recherche *theory-driven*, puisque son objectif est de construire une théorie parcimonieuse et élégante de la politique internationale, et qu'il ne tient donc pas compte de sa complexité.

Pour Waltz il n'est pas possible d'étudier de façon scientifique les phénomènes sociaux en tenant compte de leur complexité comme le défend le pragmatisme *problem-driven*. Comme d'autres approches *theory-driven*, en préférant simplifier plutôt que tenter de saisir la réalité dans sa complexité, cette conception parcimonieuse de la recherche scientifique pose toutefois de multiples problèmes.

2.1.2. Les « pathologies » des approches *theory-driven*

L'objet de la recherche scientifique est de comprendre le monde, pas de produire des théories simples. Comme l'explique Shapiro, le réductionnisme et la conception parcimonieuse de la science reposent sur une « erreur d'appréciation » : cela conduit à se laisser conduire par les théories, ce qui est problématique pour plusieurs raisons (Shapiro, 2002, p. 605). Ainsi, dans le livre *Pathologies of Rational Choice Theory* qu'il co-écrit avec Green, il souligne les problèmes des approches *theory-driven*⁷⁴. Les échecs de ces dernières sont nombreux, et forment une « litanie » : elles auront notamment tendance à ne pas prendre en compte –sans le justifier– les explications alternatives, à déformer les données pour qu'elles soient compatibles avec leur cadre théorique au point où ce qui est expliqué n'a plus de lien avec la réalité, à ignorer les données qui ne cadrent pas avec leur analyse⁷⁵, à mal définir les théories qui deviennent compatibles avec n'importe quel résultat, etc.⁷⁶. Elles finissent ainsi par avoir des

⁷⁴ S'ils critiquent particulièrement les théories du choix rationnel, leurs analyses visent plus généralement le fait d'être conduit par les méthodes ou les théories (Green & Shapiro, 1994, p. 33). C'est pourquoi, les « pathologies » dont ils parlent affectent d'autres constructions théoriques « ambitieuses » (Green & Shapiro, 2005, p. 88) comme le marxisme, les théories systémiques ou fonctionnalistes, etc. (Green & Shapiro, 2005, p. 98). Il y a en effet un lien entre la prétention à l'universalisme et le fait d'être *theory-driven*, même si des approches qui n'aspirent pas à l'universalisme peuvent également l'être (Green & Shapiro, 2005, p. 88).

⁷⁵ À noter que James mentionne ce travers, et considère qu'il est très courant chez celui qui veut trouver une unité dans sa pensée (James, 1879a, p. 954).

⁷⁶ « The litany of failures that we identify includes elaborating sufficient accounts for political phenomena without showing how or why they should be preferred to the going alternatives; « explaining » stylized facts that turn out on close inspection not to bear much relationship to any political reality; post-hoc fiddling with theories in ways that amount to little more than thinly disguised curve-fitting; specifying theories so vaguely that they turn out to be compatible with all empirical outcomes; scouring the political landscape for confirming illustrations of the preferred theory while ignoring the rest of the data; and projecting evidence from the theory by coming up with tendentious descriptions of the political world. Even when rational choice theorists back away from pure universalist claims, they do so in ad-hoc and in unconvincing ways that reinforce their reluctance to entertain the possibility that their theory is incorrect. It is as if someone, on observing one day that red apples no longer fell toward the ground when dropped, asserted that the theory of gravity is fine; we must just accept that it does not apply to red apples » (Shapiro, 2005, p. 10).

présupposés et des conditions initiales qui sont « absolument non valides empiriquement » (Shapiro, 2005, p. 3). Celui qui est *theory-driven* a une attitude d'« avocat » plus que de « scientifique », parce qu'il tente de « contourner les anomalies empiriques » (Green & Shapiro, 2005, p. 88). En somme, les chercheurs *theory-driven* ne sont pas amenés à expliquer les phénomènes qu'ils étudient – ils s'intéressent plutôt à la manière dont ceux-ci peuvent être étudiés par la théorie qu'ils ont adoptée.

Avec cette dénonciation des travers des approches *theory-driven*, Shapiro veut combattre « l'envol loin de la réalité » qui afflige les sciences humaines, au point que les théories explicatives autant que les théories interprétatives ont « pratiquement perdu de vue ce qu'est leur objet d'étude » (Shapiro, 2005, p. 2)⁷⁷. Comme l'indique Ferejohn, ceux qui formulent cette critique reprennent souvent l'image de l'homme ivre qui cherche sous les lampadaires (plutôt que là où il a perdu l'objet qu'il cherche) et celle de la loi du marteau (qui pousse à voir partout des clous) pour en rendre compte (Ferejohn, 2004, p. 144)⁷⁸.

En effet, comme le souligne également Kurki, en généralisant et en simplifiant, les approches *theory-driven* finissent souvent par ne rien expliquer : « Epistemologically, methodologically and ontologically reductionist and parsimonious frameworks tend to oversimplify and, hence, fail to explain » (Kurki, 2008, pp. 286-287). Cela rejoint Sil et Katzenstein, qui considèrent que « l'étendue et la complexité des problèmes réels » sont parfois « manqués par les traditions de recherche qui définissent les problèmes selon leurs propres hypothèses et agenda » (Sil & Katzenstein, 2005, p. 6). Les chercheurs *theory-driven* « perdent souvent de vue le phénomène que leurs théories prétendent expliquer » (Shapiro & Wendt, 1992, p. 203). Dans cette lignée, Barnett et Sikkink considèrent qu'une discipline *paradigm-driven* est un « cul-de-sac intellectuel et professionnel », parce que cela conduit notamment à « un détachement du monde ». Ils regrettent donc que, « parfois, les internationalistes deviennent amoureux des théories et des méthodes pour elles-mêmes » (Barnett & Sikkink, 2008, pp. 75-77)⁷⁹.

⁷⁷ Ce refus de voir les théories s'éloigner de la réalité pousse également Walt à critiquer les récentes applications des Théories du choix rationnel aux Études de sécurité (Walt, 1999). En un certain sens, cet envol loin de la réalité est normal, parce que ceux qui investissent du temps et de l'énergie pour acquérir une méthode vont ensuite chercher des problèmes qu'ils sont susceptibles de résoudre grâce à cette méthode (Cox G. W., 2004, p. 182). C'est pourquoi la « plupart » de la recherche est conduite par les méthodes ou les théories (Sil, 2004, p. 324).

⁷⁸ À noter que Ferejohn lui-même considère qu'il s'agit là d'une mauvaise manière de poser le problème. Pour l'image de l'homme ivre, voir par exemple Ryan (Ryan, 2004, p. 187). Pour celle du marteau, voir Shapiro (Shapiro, 2002, p. 598) et Kratochwil dans la citation reproduite en page 53.

⁷⁹ C'est un constat partagé par de nombreux internationalistes. Ainsi, la simplification conduit les chercheurs sur des « fausses pistes ésotériques » qui contribuent peu à l'avancement de la connaissance (Shapiro, 2002, p. 598). De

Si la science élabore des théories, ce n'est pas pour elles-mêmes, mais parce qu'elles permettent de mieux comprendre le monde. La connaissance est le but premier de la science, pas la généralité et la parcimonie. Au contraire, être *theory-driven* amène à privilégier la généralité, à la manière de Waltz : l'important est de fournir une analyse généralisable et parcimonieuse, et non pas de comprendre la complexité. Dans cette lignée, la cohérence théorique, la parcimonie et l'élégance de la démonstration seront mises de l'avant et non la complexité du phénomène étudié.

2.1.3. La théorie est un moyen, pas une fin

Dans la conception du pragmatisme *problem-driven*, le but de la science n'est pas d'élaborer des modèles théoriques pour eux-mêmes. La théorie n'est pas un but en soi, elle est le moyen de parvenir à la connaissance. Pour reprendre la formule de Moravcsik les théories « sont des moyens, et non des fins » (Moravcsik, 2003, p. 133). La science doit produire de la connaissance, et non pas des théories : « The aim of science, after all, is not to produce theories but, rather, to accumulate knowledge. Theories are more or less valuable to the degree that they contribute to that endeavour » (Green & Shapiro, 2005, pp. 87-88). C'est pour cette raison que le pragmatisme est *problem-driven* et non pas *theory-driven*.

Comme on le verra mieux plus loin⁸⁰, le pragmatisme *problem-driven* n'est pas contre l'élaboration de théories, il considère qu'elle est une première étape vers la compréhension du phénomène étudié. Il n'est pas en faveur d'un « vulgaire rejet de la théorie » (Bauer & Brighi, 2009b, p. 166). Pour Sil, la simplification est « nécessaire » et « féconde » (Sil, 2004, p. 324). Il ne s'agit pas de refuser l'abstraction, la généralisation, la simplification et la parcimonie en tant que telles, mais de refuser de donner plus de valeur à ces notions qu'à l'exactitude (Green & Shapiro, 1994, p. 191). Autrement dit, les simplifications auxquelles donne inévitablement lieu l'élaboration théorique ne doivent pas se faire au prix d'un « envol loin de la réalité ».

façon polémique, Walt considère ainsi même que la plupart de la recherche contemporaine en sciences sociales « cultive l'inutilité » (Walt, 1999, p. 46). Pour Hellmann, les théoriciens courent souvent le risque d'être conduits par leur méthode (Hellmann, 2009, p. 640) alors que le « paradigmatisme » est une « fausse piste » pour celui qui veut sérieusement avoir une meilleure compréhension de la politique internationale » (Hellmann, 2000, p. 173). Pour Checkel, le « monisme théorique » a des « coûts », parce qu'il mine « les efforts pour mieux expliquer des éléments clefs de la politique internationale » (Checkel, À paraître, p. 3). Pour Kratochwil enfin, « l'élégance et la rigueur sont très souvent en compétition avec la valeur informationnelle » d'une recherche, ce qui fait que « s'en remettre exclusivement à elle est difficilement prometteur » (Kratochwil, 2009, p. 13). En ce sens, « la recherche de paradigmes est une gêne pour la compréhension » (Hirschman A., 1970).

⁸⁰ Plus loin, on dira que la théorisation est une étape dans l'analyse, et non pas son but final. La conclusion reviendra plus longuement sur la complémentarité entre paradigmatisme et pragmatisme *problem-driven* (voir en page 315).

Le pragmatisme *problem-driven* s'oppose donc à la conception waltzienne de la science, qui part du fait que la parcimonie et l'élégance sont des critères de scientificité et finit par perdre de vue la complexité de son objet d'étude. C'est là un détournement de la vocation première de la science. Toute entreprise théorique est certes une simplification, mais l'objectif final de la recherche doit être de saisir la réalité dans sa complexité et non pas seulement de la simplifier.

2.2. Deuxième objection : toute analyse est à la fois *theory-driven* et *problem-driven*

Cette seconde objection est double. D'une part, il n'y a pas d'observation sans théorie pour orienter cette observation : être *theory-driven*, c'est-à-dire avoir des *a priori* théoriques, serait donc inévitable. La réalité brute n'existe pas –en prétendant le contraire, le pragmatisme *problem-driven* se rapprocherait de l'inductivisme et de l'empirisme. D'autre part, les chercheurs *theory-driven* analysent eux aussi les relations internationales pour mieux les comprendre ou les expliquer. Ils tentent eux aussi de comprendre la réalité –en ce sens, ils sont *problem-driven*. La distinction entre *problem-driven* et *theory-driven* serait donc purement rhétorique, aucune recherche ne pouvant être totalement conduite par les problèmes ou les théories.

2.2.1. Une distinction sans différence?

Le pragmatisme *problem-driven* considérerait que la réalité peut parler au chercheur sans aucune médiation théorique et de manière objective⁸¹. Au contraire, pour beaucoup d'internationalistes, il est impossible d'être *problem-driven*, sachant que toute observation est « chargée de théorie » (*theory-laden*). Il n'y a pas d'analyse qui ne soit pas théorique, que cela soit admis ou non par celui qui fait cette analyse, parce que ce qui est considéré comme un fait dépend de la théorie : « il n'y a pas de faits univoques, c'est-à-dire existant préalablement à la théorie servant de grille de lecture » (Battistella, 2009, p. 616). Un événement n'existe pas indépendamment d'une méthode ou d'une théorie, et il est « théoriquement instable » –il est

⁸¹ Ainsi, les reproches adressés à l'empirisme et à l'inductivisme sont parfois identiques à ceux faits aux recherches qui se disent conduites par les problèmes. Par exemple, d'après Sil, l'induction pure et l'empirisme ne sont pas dépourvus d'*a priori* théoriques, et il ne faut donc pas opposer radicalement induction et déduction (Sil, 2000b, p. 153).

« généré » par le théoricien et il ne s'agit pas d'une « sorte d'idée préthéorique primitive » (Ferejohn, 2004, p. 145)⁸².

La distinction entre *problem-driven* et *theory-driven* serait donc une « distinction sans différence » (Shapiro, 2002, pp. 599-602). Ainsi, par exemple, d'après G. W. Cox, il n'y a pas de contradiction entre être *problem-driven* et être *theory-driven*. Pour définir un projet de recherche, un chercheur prend en compte à la fois l'importance du phénomène qu'il étudie et ses connaissances méthodologiques (Cox G. W., 2004, pp. 182-183). Il ne faut donc pas opposer *problem-driven* et *theory-driven*. C'est pour Lévi une « fausse dichotomie » (Levi, 2004, p. 201) et pour Bueno de Mesquita, une « fausse distinction » (Bueno de Mesquita, 2004, p. 228). D'après Ryan, le fait que l'on devrait être les deux à la fois est une « irrésistible platitude » (Ryan, 2004, p. 186). Pour Mearsheimer, « tout le monde est d'accord là-dessus » (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 389). La distinction entre *theory-driven* et *problem-driven* serait donc sans fondement. Étant sans fondement, elle ne peut pas être à la base du caractère distinct du pragmatisme *problem-driven*⁸³.

Cette série de critiques traite toutes les manières d'étudier un phénomène également. Au contraire, certaines sont meilleures que d'autres⁸⁴, et il y a bien une différence entre *theory-driven* et *problem-driven*.

2.2.2. *Theory-influenced* et *theory-driven*

S'il est impossible de ne pas être influencé par les théories lorsqu'on observe, « certaines descriptions sont plus chargées de théorie que d'autres » (Shapiro, 2002, p. 602). L'erreur est donc de ne pas faire une différence entre *theory-driven*, et *theory-influenced* (Shapiro, 2005, p. 16). Être *theory-driven*, ce n'est pas seulement subir l'influence des théories. Les recherches *theory-driven* ont de nombreuses autres « pathologies ». Par exemple, comme il a été dit

⁸² De nombreux internationalistes font ce constat. Ainsi, « une recherche historique ou empirique n'est jamais menée sur une tabula rasa » et c'est pourquoi « tous les théoriciens sont guidés par des préconceptions ou un agenda théorique » (Sil, 2000b, p. 153). Il est « évident » que tous les chercheurs sont influencés par leur maîtrise des techniques qu'ils possèdent (Bueno de Mesquita, 2004, p. 228). Toute observation est chargée de théorie : « même les faits "naturels" ne sont pas simplement "là" », parce qu'ils sont des « interprétations basées sur nos théories » (Kratochwil, 2009, p. 17). Les choix méthodologiques « affectent » ce qui est considéré comme un problème (Wedeen, 2004, p. 303) parce que le « langage » de la théorie détermine l'observation (Smith, 2007, p. 8). C'est pourquoi, d'après Kratochwil, on ne peut que comparer des théories entre elles, jamais une théorie avec la réalité (Kratochwil, 2003, p. 124).

⁸³ Et ce d'autant plus que la théorie et les « problèmes » ne sont pas deux choses opposées. Comme le soulignent Gerber, Green et Kaplan, une théorie n'apparaît pas dans l'abstrait mais dépend au contraire de propositions empiriques préalables (Gerber, Green, & Kaplan, 2004, p. 269). Moravcsik affirme quant à lui que la synthèse théorique invite à être à la fois *problem-driven* et *theory-driven* (Moravcsik, 2003, p. 132).

⁸⁴ Comme le souligne Shapiro : « There are more ways than one of bringing theory to bear on the selection of problems and [...] some are better than others » (Shapiro, 2002, p. 598).

précédemment, une recherche *theory-driven* considère sans le démontrer que l'explication adoptée est meilleure que les autres, tend à distordre la réalité empirique pour la forcer à être cohérente avec la théorie, ignore les données qui la contredisent, etc. Au contraire, une recherche *problem-driven* se pose la question des rapports entre les différentes théories existantes, n'hésite pas à limiter chacune aux seuls faits qu'elle explique, ne tranche pas *a priori* certaines questions⁸⁵, envisage d'autres théories susceptibles de prendre en compte des éléments inexpliqués, etc. Ainsi, on peut être influencé par les théories sans être nécessairement conduit par elles. Il y a « un monde de différence » entre les deux (Green & Shapiro, 2005, p. 93). Ou, pour le dire autrement, il y a une différence entre être influencé par les théories et être « aveuglé » par elles – dans ce cas, la théorie devient une forme d'idéologie :

To be sure, one's perception of what problems should be studied might be influenced by prevailing theories, as when the theory of evolution leads generations of researchers to study different forms of speciation. But the theory should not blind the researcher to the independent existence of the phenomenon under study. When that happens, appropriate theoretical influence has atrophied into theory-drivenness (Shapiro, 2002, p. 601)⁸⁶.

Il est donc important de faire une différence entre la manière dont on arrive à un problème – cette première étape ne peut pas être dépourvue de théorie⁸⁷ – et la manière dont on étudie ce problème – cette seconde étape peut être soit *theory-driven* soit *problem-driven* (Green & Shapiro, 2005, p. 93). Il ne s'agit donc pas de refuser l'entreprise théorique en tant que telle – Green et Shapiro insistent sur la différence qu'il y a entre refuser d'être *theory-driven* et être contre la théorie (Green & Shapiro, 2005, p. 95). Le pragmatisme adopté ici admet donc qu'une approche *problem-driven* est *theory-influenced*.

Inversement, malgré les limites que l'on a déjà soulignées, une analyse *theory-driven* n'est pas complètement dépourvue de lien avec la réalité. Par définition, une théorie est utile pour

⁸⁵ Ainsi, par exemple, Sil ne se prononce pas *a priori* sur la question du rapport entre agent et structure – tout dépend du contexte (Sil, 2009, p. 650).

⁸⁶ C'est pourquoi, d'après Shapiro, la portée des recherches *theory-driven* est différente des recherches *theory-influenced*. Tandis que le premier type de recherche ne peut convaincre que ceux qui partagent ses postulats, le second est susceptible de convaincre tous les chercheurs (Shapiro, 2002, p. 601).

⁸⁷ Il est intéressant de noter que la nécessité d'être à la fois *theory-influenced* et *problem-driven* est à l'origine du débat autour de l'« abduction », concept inventé par Pierce pour penser un raisonnement intermédiaire entre l'induction et la déduction. Ce concept est débattu (Friedrichs, 2009) (Hellmann, 2009, p. 641) (Shapiro & Wendt, 1992, p. 211). On ne développera pas cette méthode plus longuement ici, car l'objectif est simplement de clarifier la distinction entre *problem-driven* et *theory-driven*. On dira simplement que sur cette question, du point de vue du pragmatisme *problem-driven*, problèmes et théories sont interconnectés, comme l'indique Sil : « [Analytic eclecticism] focuses on the empirical referents used to operationalize concepts in various theories and narratives to identify connections and complementarities across substantive arguments initially developed in separate theoretical frameworks » (Sil, 2009, p. 649). L'épistémologie du pragmatisme *problem-driven* sera par ailleurs quant à elle clarifiée dans le chapitre II.

comprendre le monde : « Nous pouvons dire qu'une théorie nous permet d'établir des rapports entre les phénomènes étudiés en vue de mieux comprendre ou de mieux expliquer le sens de ces relations. En un mot, la théorie rend le monde plus intelligible » (Dufault, 2008, p. 481). Le pragmatisme *problem-driven* n'a donc pas le monopole de l'utilité : toutes les théories sont utiles pour comprendre un phénomène (Smith, 2007, p. 2). C'est en ce sens que « la recherche qui se limite à un paradigme peut aussi prétendre être *problem-driven* » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 205). Comme l'indique Ferejohn, pour de multiples raisons, ce sont les méthodes et les théories qui permettent de comprendre les événements (Ferejohn, 2004, pp. 144-145)⁸⁸.

Le pragmatisme *problem-driven* cherche à utiliser au mieux les théories, il ne renonce pas à s'en servir. Une analyse éclectique cumule l'utilité de différentes approches pour produire une analyse *plus* utile – l'utilité de ces approches prises séparément ne peut donc pas être nulle (Sil & Katzenstein, 2005, p. 13). Les différentes théories ont certes une portée explicative moindre, mais c'est justement parce que cette portée n'est pas nulle qu'il est intéressant de les combiner (Sil, 2004, p. 326)⁸⁹.

Le changement de perspective qu'apporte le pragmatisme *problem-driven* est donc important. Même si les chercheurs *theory-driven* analysent eux aussi des phénomènes internationaux, et si le pragmatisme *problem-driven* se sert des théories, ce sont deux manières très différentes de procéder. Dans les deux cas, on se demande pourquoi quelque chose se produit, mais dans une recherche *theory-driven*, la réponse détermine la question, au sens où c'est la théorie qui, en fin de compte, détermine le problème qui est posé. En général, le chercheur tente, dans ce cas, de construire une théorie généralisable à plusieurs objets d'étude, et trouve des exemples qui montrent que sa théorie est meilleure que les autres. Dans le cas d'une recherche pragmatique *problem-driven*, au contraire, la question détermine la réponse (ou

⁸⁸ « The development of systematic methodologies and theories is what permits the social sciences –or particular approaches to social science– to make distinctive and sometimes valuable contributions to understanding the events that interest us. There are several reasons why this is the case. A methodological focus can throw new light on old issues in various ways; things that might be taken for granted from one perspective look problematic and in need of explanation from another. It can show how new kinds of evidence can bear on the explanation of an event, and how evidence –old as well as new– ought to be interpreted. Even if commitment to a particular method tends to produce uneven or partial explanations in some cases, such a commitment can enhance our understanding of phenomena by providing a new perspective on events that had previously been thought to be adequately understood » (Ferejohn, 2004, pp. 144-145).

⁸⁹ Le pragmatisme *problem-driven* ne contredit donc pas Waltz lorsque ce dernier considère qu'une théorie doit être utile : « The question, as ever with theories, is not whether the isolation of a realm is realistic, but whether it is useful. And usefulness is judged by the explanatory and predictive powers of the theory that may be fashioned » (Waltz, 1979, p. 8). On notera par ailleurs qu'en jugeant qu'une théorie ne peut saisir que des éléments de la réalité et qu'elle doit être évaluée en fonction de son utilité, c'est-à-dire de son pouvoir explicatif, Waltz laisse la possibilité que plusieurs théories soient complémentaires pour analyser un problème, comme le notent Sil et Katzenstein (Katzenstein & Sil, 2008, p. 119). Mais lorsqu'il envisage de se servir de plusieurs théories, Waltz ne mentionne que la synthèse, et il ne voit pas comment cela serait possible (Waltz, 1990, pp. 31-32).

les réponses) puisqu'il s'agit avant tout d'expliquer un phénomène complexe. Le chercheur tente de trouver des explications complémentaires pour le comprendre le mieux possible dans sa singularité. Chaque analyse sera ainsi unique, et il ne sera pas possible de l'appliquer à un autre phénomène.

Ainsi, les approches *theory-driven* expliquent des phénomènes, tandis que le pragmatisme *problem-driven* se sert des théories. Mais cela ne remet pas en cause l'opposition entre *theory-driven* et *problem-driven*. Il est possible de faire une recherche *problem-driven* : celle-ci est *theory-influenced*, puisqu'elle se sert de plusieurs théories, mais non pas *theory-driven*, parce que ses analyses sont centrées sur un phénomène complexe. Autrement dit, les théories utilisées éclairent chacune certains aspects de ce phénomène complexe, mais ce dernier est à l'origine du rapprochement entre elles.

2.3. Troisième objection : l'utilité n'est pas une notion objective

Être « utile » et « pratique », c'est-à-dire étudier des phénomènes « réels », ne peut pas être une activité scientifique neutre. C'est une activité politique qui dépend des intérêts de l'observateur et qui est influencée par ses *a priori* normatifs : un problème n'existe pas objectivement, il est la perception d'un acteur spécifique avec des intérêts spécifiques. En voulant être conduit par les problèmes du monde, le pragmatisme *problem-driven* proposerait ainsi une nouvelle *problem-solving theory*. Or, les objections scientifiques et éthiques à ce genre d'approche sont nombreuses. Il a par exemple tendance à servir les intérêts des puissants (qui ont le pouvoir de fixer l'agenda de la recherche) aux dépens des dominés. Cette troisième objection se demande ainsi comment il est possible de faire une recherche objectivement utile, alors que l'utilité est relative.

2.3.1. Sortir de la Tour d'ivoire

Comme il a été dit précédemment, le pragmatisme opte pour l'utilité, et son nom lui vient de ce choix en faveur d'une recherche « pratique ». Cette tentative de rapprocher l'université (la « Tour d'ivoire ») et le monde « réel » n'est pas nouvelle : de nombreux chercheurs ont tenté de dépasser l'audience universitaire pour s'adresser à la société en général. Ces tentatives ont notamment abouti à deux conceptions différentes du rôle du chercheur, synthétisées par deux images, celle de l'« ingénieur » et celle du « militant ».

D'une part, il y a des « ingénieurs praticiens » motivés par la résolution d'un problème à l'intérieur d'un planning et d'un budget donné » (Battistella, 2009, p. 615). Autrement dit, les chercheurs en sciences sociales acquièrent une expertise dans un domaine précis, et tentent de faire valoir cette expertise auprès des décideurs, pour qu'ils aient une meilleure connaissance des conséquences de leurs décisions. Il s'agit donc que le scientifique rende service à la société qui a permis son éducation et qui finance ses recherches. Cette rencontre entre le décideur qui fixe les agendas et les problèmes à résoudre et le scientifique qui résout ces problèmes conduit la recherche scientifique à l'« ingénierie sociale ». Il s'agit de « conseiller le prince », une activité de plus en plus courante dans la gestion des affaires publiques (Fox Piven, 2004, p. 85).

D'autre part, est utile le chercheur qui s'implique dans les débats politiques de son temps, en tentant de faire valoir son expertise sur la place publique. Le scientifique est un citoyen identique aux autres, mais mieux informé. Il tente de faire avancer ses idées en fonction de ses valeurs. C'est ainsi que des réalistes américains comme Waltz et Mearsheimer prennent publiquement position contre la guerre en Irak en septembre 2002 (Battistella, 2009, p. 583)⁹⁰. Dans cette perspective, ce n'est plus l'image de l'ingénieur qui s'impose, mais celle du militant, de l'activiste ou du missionnaire. En dépit des apparences, ces deux figures de l'engagement ont un certain nombre de points communs :

The « problem-oriented political scientist » is the tamed domestic form of the « scholar activist ». Both believe that the vocation of the political scientist is to act in the world for the improvement of the world. Both have no small confidence that they know what the advancement of a better world requires. Both believe [...] that their acts will follow their will, that they are able to determine the consequences of their actions, and control the uses of their work. Both move with the good will, the generous heart, the parochial judgment, and the intrusive magnanimity of the nineteenth-century missionary (Norton, 2004, p. 68).

Même si « les deux fonctions qui consistent, l'une à élever le, et/ou à participer au, débat démocratique, l'autre à conseiller les pouvoirs chargés de conduire la politique étrangère, ne relèvent guère de la même logique utilitaire » (Battistella, 2009, p. 610), le pragmatisme *problem-driven*, en prônant une recherche pratique et utile serait conduit à opter pour l'un ou l'autre de ces modèles, voire les deux. En tentant d'appliquer concrètement leurs recherches, les

⁹⁰ D'une manière cohérente avec cette prise de position, Mearsheimer appuie l'intervention des scientifiques sur la place publique, soutenant ceux qui cherchent à faire le lien entre les sciences sociales et les problèmes du monde : « [Scholars should write] articles and books that reach a larger audience than just one's academic colleagues. I am talking about writing pieces that all sorts of educated people can read. [...] I think that the best social science theories, whether it is in economics, sociology, or political science, are those that are linked closely with important real-world problems » (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 392).

internationalistes pragmatiques *problem-driven* auraient une conception « instrumentaliste » de la recherche scientifique.

2.3.2. Objections contre l'instrumentalisme

Les objections à cet instrumentalisme sont nombreuses, et les risques qu'il implique ont été bien documentés. Un certain nombre de commentateurs reprennent ces critiques et les adressent au pragmatisme. Par exemple, pour O'Meara, le pragmatisme veut être « utile » et « pratique », mais il n'est pas clair ce que cela signifie :

La première [objection au pragmatisme] est elle-même pragmatique. Décider « ce qui fonctionne le mieux » ou « ce qui donne les meilleurs résultats » soulève une question cruciale : meilleur selon *qui* ? Car ce qui donne des résultats hautement positifs pour certains acteurs a souvent des conséquences catastrophiques pour d'autres (O'Meara, 2010b, p. 536).

En effet, les intérêts des acteurs sont contradictoires. L'utilité ne peut pas être un critère pertinent pour juger d'une analyse parce qu'elle est variable d'un individu à un autre. Dans l'absolu, une analyse n'est pas plus utile qu'une autre, il faut toujours se demander « pour qui est-elle utile ? ». Dans ces conditions, comment affirmer que le pragmatisme *problem-driven* cherche à être utile ? Battistella fait une objection similaire (Battistella, 2009, pp. 609-611), et pour les mêmes raisons Shapiro et Green sont contre la « conception de la recherche en sciences sociales qui associe celles-ci à l'ingénierie » (Green & Shapiro, 2005, pp. 96-97).

Dans la même lignée, la perspective d'une science pratique et utile amène d'autres objections. Par exemple, puisque toute théorisation est une simplification de la réalité, il est « incertain » d'appliquer des théories (Waltz, 1990, p. 29). Comme le souligne Battistella,

De façon générale, une prévision, même simplement partielle plutôt que totale, et même modestement probabiliste plutôt que déterministe, n'est possible qu'à condition que le nombre de variables susceptibles d'entrer en jeu soit limité et, surtout, que les variables concernées soient connues à l'avance. Or, tel n'est pas le cas en relations internationales (Battistella, 2009, pp. 589-590).

Tenter d'appliquer les sciences politiques soulève également des questions éthiques fondamentales. En effet le sort de millions de personnes peut être modifié par une décision politique (Fox Piven, 2004, p. 84) et il n'y a aucune certitude sur les conséquences réelles de ces modifications, alors qu'elles sont souvent « irrévocables » (Green & Shapiro, 2005, p. 97). Pire, le fait de se laisser conduire par les problèmes masque le politique qui se trouve derrière toute question technique. Que l'agenda soit fixé par les décideurs ou non, la réponse « neutre »

à cet agenda de la part des scientifiques servira certains intérêts. Parce que les chercheurs ont besoin de financement et que ces financements sont octroyés par ceux qui dominent dans la société, l'université est vouée à servir les puissants. Que les chercheurs l'admettent ou non, qu'il y ait des garde-fous ou non, une recherche pratique est nécessairement orientée par ceux qui financent cette recherche – l'État ou les intérêts privés (Norton, 2004, pp. 73-74).

Et cela est d'autant plus vrai qu'un problème n'apparaît pas de lui-même : il est créé par le chercheur. Cette création est l'imposition d'une problématique aux dépens d'autres problématiques. De la même manière qu'une recherche *theory-driven* entraîne la marginalisation des autres théories, une recherche *problem-driven* marginaliserait les autres problèmes. Aucune de ces marginalisations n'est moralement neutre. Par exemple, souligne Norton, considérer que le cartel du pétrole est un problème revient à marginaliser celui que posent les véhicules utilitaires de sport (Norton, 2004, pp. 73-75)⁹¹.

De plus, il y a un risque de récupération des recherches scientifiques par les décideurs. Ces recherches vont servir à légitimer leur décision politique, beaucoup plus qu'à favoriser une bonne gestion publique (Fox Piven, 2004, p. 84). Finalement, le fait d'être *problem-driven* serait néfaste à la fois pour la science et pour la politique : les chercheurs inexpérimentés sont poussés à l'arrogance, parce qu'ils pensent être en mesure de résoudre des problèmes qui leur échappent, tandis que les chercheurs plus prudents sont poussés à l'apathie parce qu'ils admettent que ces problèmes les dépassent (Norton, 2004, p. 73).

Dans la lignée de ces critiques, parce qu'on ne sait pas qui il faut conseiller, parce que les questions métathéoriques sont politisées (et donc pratiques), parce qu'il n'y a pas de recherche neutre, parce que les dirigeants politiques n'écoutent pas les scientifiques (à moins qu'ils confirment ce qu'ils pensent déjà) et parce qu'il n'y a pas de connaissance univoque en Relations internationales, Battistella en arrive à la conclusion que « la séparation des sphères de la connaissance et de l'action politique en relations internationales est souhaitable » (Battistella, 2009, pp. 610-619). Et Norton en appelle à l'histoire de la discipline pour démontrer les risques d'une science politique orientée par les problèmes (Norton, 2004, p. 69).

⁹¹ « Problem-oriented political science serves established interests best. The presence of heresy was a problem that called for inquiry, indeed, for an Inquisition. That Jerusalem remained in the hands of the Muslims was a problem that called for – and to our lasting cost, gained – global (that was to say, European) cooperation. Mad cow disease is a problem. Is meat-eating a problem? The oil cartel is a problem. Are SUVs a problem? » (Norton, 2004, p. 73).

2.3.3. *Problem-driven et problem-solving*

Pour répondre à ces objections, on dira que, si le pragmatisme veut réhabiliter la pensée pratique et utile dans les sciences sociales et en Relations internationales, il ne s'agit toutefois pas de faire une recherche prescriptive, qui serait pratique dans le sens qu'elle indiquerait comment agir pour le mieux : il s'agit avant tout, dans la perspective de Railton, de *comprendre* le mieux possible l'objet étudié. Comme l'indique Mearsheimer, être *problem-driven* signifie deux choses. Il peut s'agir de résoudre des problèmes complexes, mais également de proposer des explications sur la manière dont le monde marche : « By problems [we are] talking about providing answers to important real-world questions, or offering theoretical insights about how the world works. That's what problem-driven research is all about » (Dahl, Bewley, Rudolph, & Mearsheimer, 2004, p. 389). Il y a donc une distinction entre participer aux décisions pour modifier la réalité et chercher à mieux la comprendre. Le pragmatisme défendu ici, lorsqu'il est *problem-driven*, adopte la deuxième définition, et s'oppose à la première.

Dans la conception défendue ici, une recherche qui permet de mieux comprendre des phénomènes internationaux *dans leur complexité* est plus utile qu'une recherche qui les simplifie. En effet, d'un côté, les recherches *theory-driven* créent une grande distance entre les problèmes analytiques (c'est-à-dire les problèmes tels qu'ils sont perçus et conceptualisés par les chercheurs) et les problèmes concrets :

It is important to recognize the fundamental distinction between *analytic* problems as framed in terms of the theoretical priors shared by members of a research community and *concrete* problems that can be posed in ordinary language and are of interest to scholars as well as other actors (Sil, 2004, p. 324).

Cela explique le constat de Hirschman selon lequel les intuitions des acteurs sont meilleures que celles des scientifiques⁹². Ces derniers, en posant les problèmes d'une manière simplificatrice, n'intéressent personne au-delà d'eux-mêmes et leurs recherches deviennent « banales » (Shapiro, 2002, p. 597). D'un autre côté, prenant le contre-pied de cette tendance, le pragmatisme *problem-driven* tente de comprendre la complexité. Les problèmes ainsi analysés « se rapprochent des problèmes réels » auxquels font face les acteurs du monde social (Sil, 2004, p. 324) (Sil & Katzenstein, 2005, p. 15). Le « multiperspectivisme » permet une enquête « pratique » (Katzenstein & Sil, 2008, p. 117) en partant des problèmes comme ils se posent

⁹² « Ordinary social scientists are happy enough when they have gotten hold of one paradigm or line of causation. As a result, their guesses are often farther off the mark than those of the experienced politician whose intuition is more likely to take a variety of forces into account » (Hirschman A., 1970, p. 341). Cf. également Walt : « Instead of using their expertise to address important real-world problems, academics often focus on narrow and trivial problems that may impress their colleagues but are of little practical value » (Walt, 1999, p. 46).

« dans le monde tel qu'il existe » (Sil & Katzenstein, 2005, p. 3). En d'autres mots, le pragmatisme *problem-driven* est une approche qui permet aux connaissances d'être « suffisamment proches » de l'expérience des acteurs du monde réel (Katzenstein & Sil, 2008, p. 114). Il prend pour point de départ « l'action plutôt que la raison, l'être ou la spéculation » (Kratochwil, 2007, p. 14)⁹³.

Cela permet de répondre à l'objection de la relativité du critère de l'utilité. Le pragmatisme *problem-driven* est « pratique » parce qu'il est centré sur les problèmes : pour les comprendre dans leur complexité il se sert de plusieurs explications théoriques. Il ne s'agit pas d'appliquer les théories, mais de se rapprocher le plus possible du texte explicatif idéal. Dans la perspective de Railton, on ne s'intéresse pas directement à l'action pratique, on ne cherche pas à agir sur la réalité, on ne prend pas de décision et on ne prescrit pas une action particulière. La meilleure action possible, et c'est là que les objections formulées précédemment sont fondées, ne peut être déterminée sans que l'on sache au moins qui agit, c'est-à-dire qui se demande quelle est la meilleure action possible. Le texte explicatif idéal n'est donc pas un guide pratique pour agir d'une seule manière quels que soient les circonstances et les intérêts.

2.3.4. Diversité des pragmatismes

Il est important de noter qu'il existe d'autres conceptions de l'utilité que celle adoptée ici. En effet, de nombreux internationalistes pragmatiques se proposent de faire une étude qui *in fine* est un guide pour l'action. Cela est particulièrement vrai pour l'éclectisme analytique de Sil et Katzenstein: « Eclectic scholarship holds forth the promise of making scholarly conversations more productive and perhaps leading to purposeful actions that help address concrete dilemmas in international life » (Katzenstein & Sil, 2008, p. 120). En fin de compte, il s'agit de produire une analyse utile pour l'« administrateur » et pour le « décideur » –avant qu'elle le soit pour le « savant » (Sil, 2004, p. 325). C'est là même pour Sil la source de la légitimité de la recherche en sciences sociales (Sil, 2004, pp. 310-311)⁹⁴. Il s'agit d'aider les

⁹³ Il est intéressant de noter que sur cette question également Waltz et le pragmatisme *problem-driven* s'opposent. D'un côté, comme le souligne Doherty, une analyse qui cherche à prendre en compte la complexité est « plus utile » qu'une analyse élégante et parcimonieuse : « [In some cases] an overemphasis on parsimony may [...] prompt misleading conclusions. [...] [E]mphasizing elegance in the social sciences may be a misguided endeavor –the more useful goal may not be to seek simplicity, but rather, to seek complexity and then to order it » (Doherty, 2000, pp. 238-239). Cela rejoint Sil et Katzenstein (Sil & Katzenstein, 2005, p. 12). D'un autre côté, Waltz est très sceptique sur la possibilité qu'une théorie prenne en compte la complexité de la réalité, en « ajoutant des éléments qui ont une importance pratique », puisque ce serait retourner au réalisme classique (Waltz, 1990, p. 32).

⁹⁴ C'est sans doute ce genre d'affirmation qui fait dire à certains que l'appel en faveur d'une recherche *problem-solving* est impérialiste. Il s'agit d'imposer une éthique unique aux chercheurs. Le *problem-solving* révélerait là sa similitude avec les analyses *method-driven* : « The call for a problem-solving political science is after all, exactly that, an effort to enlist all political scientists in a common ethic, if not a common effort. In this we see the all-too-

efforts des acteurs du monde social pour « résoudre des problèmes » (Sil, 2009, p. 651). Et c'est pourquoi l'audience que cherchent à toucher Sil et Katzenstein se situe « au-delà de l'université » (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 212-213). De même, lorsque Bauer et Brighi dressent la liste des « dix commandements » des internationalistes pragmatiques, le neuvième les invite clairement à résoudre des problèmes :

[Pragmatists] will remember that explanation and predictions are not the only, let alone the most important, cognitive interests; their inquiry will rather be geared towards the idea of emancipation and betterment of the community to which they belong (Bauer & Brighi, 2009b, p. 164).

Il y a donc bien dans le pragmatisme une tendance au *problem-solving*, traditionnel chez les théoriciens « désireux d'être socialement utiles » (Battistella, 2009, pp. 656-657).

D'autres internationalistes pragmatiques ont une position plus ambiguë. Ainsi, Friedrichs et Kratochwil souscrivent à l'« instrumentalisme épistémologique », mais de façon nuancée (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 706). Dans leur conception, la connaissance n'est pas recherchée pour elle-même, mais elle n'est pas non plus recherchée pour « l'argent », pour la « beauté », pour le « pouvoir », etc. Même si, en s'intéressant aux « problèmes sociaux pertinents et que l'on peut résoudre » leur instrumentalisme « permet de s'orienter dans le monde social », il cherche simplement à « comprendre » et/ou à « expliquer » (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 706)⁹⁵.

Il reste que pour beaucoup d'internationalistes, il y a un glissement du *problem-driven* au *problem-solving*⁹⁶. Significatif à cet égard, pratiquement tous les auteurs de l'ouvrage collectif dirigé par Shapiro, Smith et Masoud *Problems and Methods in the Study of Politics* identifient *problem-driven* et *problem-solving*. Pour tous, une recherche qui n'est pas *theory-driven* est une recherche qui tente de résoudre des problèmes, et les deux sont systématiquement opposés. La possibilité d'une recherche qui n'est pas *theory-driven* tout en ne résolvant pas de problème n'est pratiquement jamais mentionnée.

imperial desire for a rule, a single-standard that can measure all, a maxim that applies in every case. Problem-solving here reveals its likeness to the method-driven political science it condemns » (Norton, 2004, p. 78).

⁹⁵ « We [...] subscribe to epistemological instrumentalism, but again with a caveat. In addition to consensus, purpose is another prerequisite for social scientific knowledge—but not any kind of purpose. Social scientific knowledge is not primarily knowledge for its own sake as in first philosophy, nor for the sake of money as in business, nor for the sake of beauty, nor for the sake of power, and so on. Its purpose is to enable orientation in the social world. Its utility consists in helping us to understand complex social phenomena and/or to explain observed social regularities. Its value can be assessed by looking at how it enables orientation in the social world, including the tractability of relevant social problems. It is only on this proviso that we subscribe to epistemological instrumentalism » (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 706).

⁹⁶ Il est important de noter que, en général, les internationalistes qui défendent les recherches *problem-driven* entendu comme *problem-solving* ne répondent pas aux objections formulées précédemment.

Or, ce glissement du *problem-driven* au *problem-solving* n'a pas de nécessité logique. Si certains internationalistes pragmatiques adoptent les deux attitudes simultanément, il est également possible d'être, comme il est défendu ici, à la fois pragmatique et contre l'« ingénierie sociale »⁹⁷. Il est possible de faire une recherche utile, tout en ne résolvant pas des problèmes; d'être à la fois *problem-driven* et contre le *problem-solving*. Ce n'est pas là une position qui contredit le pragmatisme, comme le souligne Kratochwil (Kratochwil, 2007, p. 13)⁹⁸.

2.3.5. L'utilité chez William James

Chez James comme chez les internationalistes pragmatiques, les deux tendances cohabitent. Ainsi, James entend par « pratique » une science qui doit en fin de compte être appliquée au monde pour le changer :

If you follow the pragmatic method [...] you must bring out of each word its practical cash-value, set it at work within the stream of your experience. It appears less as a solution, then, than as a program for more work, and more particularly as an indication of the ways in which existing realities may be *changed* (James, 1907, p. 509).

Mais il souligne également à de nombreuses reprises que la portée pratique d'une recherche pragmatique n'est pas nécessairement directe et immédiate (James, 1898, p. 1084). Ses applications pratiques peuvent en effet être très éloignées des nécessités du moment –alors qu'une recherche *problem-solving* se confronte aux problèmes de l'heure. Pour James, la portée pratique de la recherche s'étend aux « plus lointaines perspectives du monde » : « Pragmatism, *so far from keeping her eyes bent on the immediate practical foreground, as she is accused of doing, dwells just as much upon the world's remotest perspectives* » (James, 1907, pp. 540, nous soulignons). C'est ainsi que d'après James, on gagnerait à avoir un stock de connaissances qui ne servent pas dans l'immédiat et qui sont donc « inutiles pratiquement », mais qui sont susceptibles de servir à d'autres moments (James, 1907, p. 575). C'est pourquoi il démontre la

⁹⁷ Si l'on s'en tient aux définitions de Robert Cox (Cox R., 1981), l'insistance des philosophes pragmatiques, et de James en particulier, à considérer que le but final du pragmatisme est de *changer* le monde (par opposition à le maintenir tel qu'il est) fait du pragmatisme non pas une *problem-solving theory*, mais une *critical theory*. De nombreux internationalistes, particulièrement dans le numéro consacré au pragmatisme de *Millennium: Journal of International Studies* de 2002 rattachent d'ailleurs clairement le pragmatisme aux Théories critiques. Plus que dans la lignée de James, ceux-ci se situent dans celle de Dewey : « While [Deweyan pragmatism] aims to be useful, its usefulness is not intended for the purposes of policy-making alone, but is geared to be of use to individuals too as a process of inquiry into inquiry which facilitates social criticism and helps them to improve the ways they cope and find meaning in their lives » (Cochran, 2001, p. 68).

⁹⁸ « [Pragmatism] should not be understood as some version of instrumentalism à la Friedman accepting anything that provides for "useful" predictions. Although the usefulness criterion is a pragmatic standard, not every employment of it satisfies the far more exacting criteria of a pragmatic approach » (Kratochwil, 2007, p. 13).

supériorité du théisme sur le matérialisme en se projetant à la fin du monde. À cette occasion, il est très critique à l'endroit de ceux qui ont une courte vue de ce qu'il faut entendre par conséquences pratiques. Ce sont des hommes « superficiels » d'après lui –il a au contraire une conception très large des conséquences pratiques (James, 1898, p. 1088). Pour lui, et c'est en ce sens que sa philosophie est pratique et utile, les débats philosophiques sur la vérité doivent influencer la conduite de quelqu'un, d'une certaine manière, à un certain endroit et à un certain moment. Il est difficile d'être plus large :

The can be no difference which doesn't *make* a difference –no difference in abstract truth which does not express itself in a difference of concrete fact, and of conduct consequent upon the fact imposed on somebody, somehow, somewhere, and somewhen (James, 1898, p. 1081).

C'est pourquoi, Henri Bergson, philosophe contemporain de James, insiste sur le fait que le pragmatisme de ce dernier ne « décourage pas la recherche scientifique désintéressée » (Bergson, 1969, p. 136). C'est également la conviction du néo-pragmatiste Hilary Putnam (Tiercelin, 2002, p. 68)⁹⁹. Il s'agit simplement d'avoir des « relations plus utiles avec le monde » (Menand, 1997, p. xiv). Il est donc possible d'être à la fois pragmatique et opposé à l'ingénierie sociale, à la manière de James.

2.3.6. Contre l'ingénierie sociale

En partant d'un phénomène complexe qu'il cherche à comprendre le mieux possible, le pragmatisme *problem-driven* est l'un de ces « justes milieux » entre monde universitaire qui « cherche à développer et à tester des théories générales permettant de comprendre ou d'expliquer les relations internationales » et monde des acteurs politiques qui « cherche à savoir quoi faire et comment, aujourd'hui ou demain » (Battistella, 2009, p. 604). Mais il ne prône pas une recherche pratique au sens de immédiatement utile pour résoudre les problèmes de l'heure que se posent les décideurs politiques ou ceux qui les contestent. Le pragmatisme défendu ici, même s'il est *problem-driven*, n'est pas *problem-solving*. Le fait que l'utilité varie d'un individu à un autre ne l'empêche pas de tenter de comprendre le mieux possible les phénomènes sociaux dans leur complexité.

⁹⁹ « Putnam juge [...] que l'interprétation populaire ridiculisant le pragmatisme (comme l'ont fait Moore ou Russell) en le présentant comme une idéologie américaine de marchands et d'ingénieurs, obnubilé par l'équation (notamment jamésienne) "le vrai c'est l'utile, c'est ce qui paye", s'est faite au mépris des textes et de leur contexte » (Tiercelin, 2002, p. 68).

En considérant que la connaissance est le but ultime de la recherche scientifique, le pragmatisme *problem-driven* ne se démarque pas de l'entreprise scientifique dans son ensemble, dont l'objectif est de comprendre le monde (Battistella, 2009, p. 619)¹⁰⁰. Comme l'indique O'Meara,

En dépit de leurs différences, les théories des relations internationales ont un même objectif : comprendre le monde dans lequel nous vivons. La maîtrise d'une théorie ou d'une autre facilite l'analyse des rapports extraterritoriaux de pouvoir, peu importe la manière dont ils sont conçus par les diverses théories (O'Meara, 2010a, p. 47).

Indépendamment des raisons spécifiques qui poussent les chercheurs à entreprendre leurs recherches et au-delà des différences méthodologiques qui les divisent, il s'agit en effet pour eux tous de comprendre comment le monde de la politique fonctionne (Bueno de Mesquita, 2004, p. 227). Dans cette lignée, pour Shapiro et Wendt, la « science authentique est conduite par le désir de comprendre la réalité » (Shapiro & Wendt, 1992, p. 203). Comme l'explique Aron, le but de la science des relations internationales n'est pas d'être « opérationnelle » (Aron, 1967, p. 855) : la politique est le domaine de l'action et la science est le domaine de la connaissance¹⁰¹. Le pragmatisme *problem-driven* a ainsi le même but que l'entreprise scientifique en général¹⁰², et que les sciences politiques en particulier –même s'il est important d'indiquer que certains contestent ce détachement¹⁰³.

¹⁰⁰ Il est ainsi intéressant de souligner que la majorité des répondants au sondage TRIP 2009 considèrent que leur recherche est « basique », ou « plus basique qu'appliquée » –une recherche basique étant définie comme une recherche qui vise la connaissance, « sans aucune application politique immédiate particulière » (Jordan, Maliniak, Oakes, Peterson, & Tierney, 2009, p. 40).

¹⁰¹ Cela explique que, comme le souligne Waever, la discipline des Relations internationales et la pratique politique soient déconnectées l'une de l'autre en termes de « succès » : « Status in the policy world does not correlate or follow from intra-academic debates [...] Often theories can be highly successful academically and without policy influence, and increasingly policy research in think-tanks happens without anchorage in IR theory » (Waever, 2007, p. 298).

¹⁰² Ce point est explicitement énoncé par Railton, d'après qui « le texte explicatif idéal reflète un idéal non seulement d'explication, mais également de compréhension scientifique » (Railton, 1981, p. 243). Ainsi, comme le souligne Ylikoski, « Railton donne clairement une image de la science qui est acceptée par beaucoup de philosophes des sciences » : « [Railton] underlines the regulative role of [the] ideal [explanatory text]. The aim of science is to develop a capacity to provide material for such ideal explanatory texts. [...] He clearly describes a picture of science that is accepted by many philosophers of science » (Ylikoski, 2007, p. 31).

¹⁰³ La conception défendue ici est notamment contestée par les théoriciens critiques. Pour eux, dans la lignée de Cox (Cox R., 1981), « toute théorie est pour quelqu'un et pour quelque chose » : « [M]any critical theorists [...] argue that theory can in itself be a form of practice, that is, if we accept that theory constitutes the world we live in, by advancing a theory one may either reproduce or change mindsets and, hence, social realities. Equally, all practice is predicated on the basis of some or other theory » (Kurki & Wight, 2007, p. 30). Ainsi, par exemple, Smith trouve problématique ce détachement, qu'il associe à toutes les formes de dialogue et de synthèse : « Calls for dialogue and synthesis assume a very specific relationship between theory and practice in that they imply analysis free from normative commitments. In other words, academic work reports on the world and does not of necessity have to take normative positions about it » (Smith, 2003, p. 142). De même, pour Kornprobst, « il n'est pas possible de se cacher dans la Tour d'Ivoire » (Kornprobst, 2009a, p. 655). On n'abordera pas directement cette objection ici, puisque l'objectif est de différencier les recherches *problem-solving* des recherches *problem-driven*, c'est-à-dire de montrer que l'on peut être pragmatique sans *volontairement* tenter de changer le monde. Cette question sera abordée lorsque

Conclusion

Ce premier chapitre a permis de clarifier ce qu'est une étude pragmatique *problem-driven* : il s'agit d'une analyse qui se sert de plusieurs théories, dans la mesure où elles apportent chacune des éléments du texte explicatif idéal du phénomène étudié. Ce type d'analyse pragmatique regroupe ainsi potentiellement une infinité d'explications pour un phénomène donné –il est éclectique. Il renonce au paradigmatisme (qui invite à rester dans un paradigme bien défini) et à se laisser conduire par les théories (qui induit de nombreuses pathologies). Dans la lignée de James qui refuse les « pompeuses futilités » et veut « déraider les théories », l'explication pragmatique *problem-driven* s'oppose donc à la parcimonie et à l'élégance des analyses rationalistes. Mais cet éclectisme ne refuse pas la théorisation; au contraire, il s'appuie sur elle. S'il n'est pas *theory-driven*, il est tout de même *theory-influenced*.

En permettant d'étudier des phénomènes sans réduire excessivement leur complexité, ce type d'analyse rapproche notamment les recherches menées à l'université des problèmes auxquels font face les acteurs des relations internationales. Au contraire, le rationalisme s'éloigne de la réalité, en renonçant à tenter d'en saisir la complexité. C'est en ce sens que le pragmatisme *problem-driven* est utile et pratique. Ce type d'analyse est cohérent avec l'objectif général de la science, qui est de mieux comprendre le monde dans lequel on vit; il n'invite pas les chercheurs à conseiller les décideurs ou à intervenir dans les débats du moment. Il ne prône pas une recherche qui tenterait de résoudre des problèmes; ce n'est pas là le rôle du scientifique. La rupture que défend le pragmatisme *problem-driven* au sein de la discipline est donc limitée.

On le voit, les trois réponses aux objections soulevées contre le pragmatisme *problem-driven* sont nuancées : certes on doit simplifier pour expliquer, mais l'*objectif final* de la recherche scientifique est de comprendre le mieux possible la complexité; certes les problèmes n'existent pas en eux-mêmes, mais il y a une différence entre être *theory-influenced* et *theory-driven*; certes l'utilité n'est pas un critère objectif, mais prendre en compte la complexité permet un savoir plus en phase avec la manière dont les acteurs posent les problèmes. Il faut ajouter que si ces réponses ont en partie clarifié les caractéristiques du pragmatisme *problem-driven*, elles ont également laissé certaines questions épistémologiques non résolues,

l'on précisera l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*, fondée sur le pragmatisme réaliste d'Hilary Putnam (voir chapitre II).

concernant notamment le rapport de l'observateur avec le phénomène qu'il observe et la possibilité d'un savoir neutre. Il reste donc à aborder ces questions.

En effet, maintenant que le but et la méthode d'une étude pragmatique *problem-driven* ont été précisés, il devient envisageable d'en mener une. Toutefois d'autres objections apparaissent. Dans un premier temps, ce sont des objections épistémologiques : comment réunir dans une même analyse des théories qui ont des épistémologies fondamentalement opposées ? Quelle est l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven* ? Dans un deuxième temps, ces objections sont logiques : chaque théorie explique les relations internationales de façon différente. Ces explications sont souvent contradictoires ; comment envisager de les combiner ? La réponse à ces deux objections est respectivement l'objet des chapitres II et III.

Chapitre II. L'épistémologie putnamienne du pragmatisme problem- driven

Pragmatism promises to steer a clear course between the Scylla of eternal repetition without any sensorium for novelty (positivism) and the Charybdis of aloof criticism without a sufficiently strong grounding in everyday real-life problems (postmodernism) (Hellmann, G. (2009). « Beliefs as Rules for Action: Pragmatism as a Theory of Thought and Action ». *International Studies Review*, pp. 638-639).

Introduction

Le premier chapitre a fixé le but et la méthode d'une étude pragmatique *problem-driven*. Il s'agit maintenant de préciser l'épistémologie de ce pragmatisme –avant cela, il faut se poser la question suivante : pourquoi consacrer tant de pages à des débats épistémologiques abstraits et qui peuvent sembler déconnectés de la réalité, si le choix sous-jacent à l'ensemble de ce travail est en faveur d'une analyse *pragmatique* ? Dans cette lignée par exemple, Moravcsik oppose l'empirique et le métathéorique –d'après lui, les internationalistes devraient se concentrer sur le premier, et passer moins de temps sur le second. En effet, les « digressions métathéoriques » ne se justifient que si elles sont un « moyen efficace de promouvoir une compréhension plus large et plus profonde de la relation entre la théorie causale et les données empiriques de la politique mondiale » –les débats qui ne se conforment pas à cet impératif doivent être « traités avec suspicion » (Moravcsik, 2003, p. 133 et 136). Pour de multiples raisons, le présupposé qui va guider l'ensemble de ce chapitre est que les questions épistémologiques sont, en elles-mêmes, d'une grande importance.

En effet, pour un certain nombre de pragmatistes, les débats épistémologiques ne seraient pas pertinents. C'est ainsi que pour Richard Rorty, citant James et Dewey, les débats

épistémologiques ne seraient pas nécessaires, parce que les pragmatistes s'occupent « plus de pertinence que de rigueur » et plus des « conséquences que de la méthode » (Rorty, cité dans (Saatkamp, 1995, p. XV). Hellmann, dans la lignée de Rorty, reprend cette affirmation et la fait sienne : l'accent mis sur la pratique par les pragmatistes permet de résoudre les questions épistémologiques –celles-ci se « dissolvent » (Hellmann, 2009, p. 641). Les internationalistes pragmatiques feraient ainsi partie de ces voix qui s'élèvent pour que la discipline revienne à l'étude des problèmes concrets et s'éloigne des débats épistémologiques qui menacent de « paralyser le champ » (Little, 2009, p. xii). Ainsi, par exemple, pour Haas et Haas, les débats « philosophiques, ontologiques et épistémologiques embrouillent la discipline » (Haas & Haas, 2002, pp. 573-574).

Cette conception est en réalité une position épistémologique à part entière, qui est susceptible d'être contestée et débattue. Elle doit donc faire l'objet d'une argumentation logique, comme le souligne Hilary Putnam, qui s'oppose explicitement à Rorty sur cette question (Putnam H. , 1992, pp. 128-130). Il est ainsi intéressant de noter que Rorty et l'ensemble des pragmatistes discutent abondamment de questions épistémologiques. Ces derniers vont non seulement débattre avec les non pragmatistes, mais ils vont également longuement discuter de questions épistémologiques entre eux. Comme on le verra plus loin, celles-ci sont par exemple au cœur de l'opposition entre Rorty et Putnam.

Les internationalistes pragmatiques eux-mêmes n'échappent pas à ces débats, qui occupent une grande partie de leurs échanges¹⁰⁴. C'est même, pour Bauer et Brighi, un des apports du pragmatisme à la théorie des relations internationales (Bauer & Brighi, 2009a, p. 6). C'est pourquoi, il vaut mieux, avec Friedrichs, refuser le pragmatisme de « sens commun inavoué » qui veut cesser d'être « encombré » par des considérations théoriques et métathéoriques, et considérer que le pragmatisme, au contraire, est un « instrument » qui invite à faire de la recherche en ayant le « degré de conscience épistémologique approprié », car c'est la condition d'une recherche « scientifique » (Friedrichs, 2009, p. 646). Que le pragmatisme invite à ne s'intéresser qu'aux « expédients » plutôt qu'aux « principes », comme l'usage commun du mot dans le langage quotidien le sous-entend, est une mauvaise interprétation du concept, avec laquelle « les pragmatistes comme Peirce et Dewey n'ont rien à voir » (Bauer & Brighi, 2009a, p. 3). Il est donc possible de s'intéresser à l'épistémologie tout en étant pragmatique et les

¹⁰⁴ Ainsi, par exemple, Hellmann, immédiatement après le passage cité précédemment, explique que les pragmatistes ne sont pas d'accord sur la distinction entre science et non-science (Hellmann, 2009, p. 641). Or, c'est exactement ce dont l'épistémologie s'occupe. De même, dans le débat entre pragmatistes qu'Hellmann anime, de nombreuses questions épistémologiques apparaissent (par exemple (Kornprobst, 2009a, p. 652)).

débats épistémologiques ne font pas partie des « pompeuses futilités » dont James conteste la pertinence.

Par ailleurs, une autre raison, plus fondamentale, rend indispensable de se demander quelle est l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*. Le chapitre précédent a répondu à trois objections contre ce pragmatisme, qui touchaient la nécessité pour les théories scientifiques de simplifier la complexité, le fait qu'il était impossible de ne pas être *theory-driven* et l'absence de critère objectif pour déterminer l'utilité. Non seulement ces objections ont une dimension épistémologique qui n'a pas été abordée dans le chapitre précédent¹⁰⁵, mais une quatrième objection, de nature principalement épistémologique doit être relevée. Cette objection est la plus clairement formulée par Macleod et O'Meara :

Compte tenu des différences épistémologiques et ontologiques entre les diverses approches théoriques, il est très tentant de vouloir adopter, dans une même analyse, plusieurs approches à la fois pour expliquer ou interpréter des aspects différents du phénomène étudié, et qui ne semblent être traités de façon satisfaisant par aucune théorie seule. Il s'agit d'une opération très périlleuse, qui tend à ignorer le fait que des approches différentes se fondent souvent sur des épistémologies ou des ontologies qui sont foncièrement en contradiction les unes avec les autres (Macleod & O'Meara, 2010, p. 15)¹⁰⁶.

En effet, toute théorie a une épistémologie, une ontologie et une normativité (O'Meara, 2010b, pp. 522-523). Or, sur ces questions ontologiques, épistémologiques et normatives, le plus grand désaccord règne en Relations internationales. Les conceptions positivistes et post-positivistes sont notamment réputées incompatibles. Où se situe le pragmatisme *problem-driven* dans les débats qui divisent les différents courants qu'il prétend combiner ? La question est fondamentale, puisque c'est notamment sur la base de leurs oppositions épistémologiques, ontologiques et normatives que les différentes théories en Relations internationales sont pensées comme incompatibles. Ne pas s'intéresser à l'épistémologie reviendrait donc à considérer que ces oppositions sont secondaires et à favoriser sans le dire une épistémologie aux dépens des autres. Cela ne permettrait par ailleurs pas de répondre à l'objection formulée par Macleod et O'Meara. Le présent chapitre, qui tente de préciser l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*, est donc indispensable.

¹⁰⁵ C'est pourquoi au cours de ce chapitre, certains points déjà abordés seront traités à nouveau, mais sous un angle différent. Par exemple, il en est ainsi de l'utilité et du lien entre une théorie et son objet d'étude.

¹⁰⁶ Smith fait une objection similaire lorsqu'il clarifie pourquoi, d'après lui, le réflexivisme s'oppose à la synthèse et au dialogue : « A discussion of the possibilities of dialogue and synthesis reflects the metatheoretical commitment that there are enough commonalities between competing theories to constitute points of contact and common reference. [...] In contrast, much reflectivist work assumes that theories represent different views of different social worlds rather than different views of the same social world, meaning that there can be no neutral ground on which to judge rival accounts » (Smith, 2003, pp. 141-142).

Lorsqu'on s'interroge sur son épistémologie, le pragmatisme *problem-driven* semble mal parti : il emprunte en effet des éléments à deux traditions opposées, le réalisme et l'anti-réalisme¹⁰⁷. De façon synthétique, et en reprenant la formule de Dummett (cité par Tiercelin), il est possible de considérer qu'« un réaliste (relativement à une théorie ou à un discours donné) est quelqu'un qui soutient 1/ que les phrases de cette théorie ou de ce discours sont vraies ou fausses, et 2/ que ce qui les rend vraies ou fausses est quelque chose d'extérieur » (Tiercelin, 2002, p. 19). Les réalistes considèrent donc que l'objectif de la recherche scientifique est de faire *correspondre* les théories et le monde extérieur. Au contraire, comme le souligne Hellmann, les philosophes pragmatiques rejettent la « théorie de la correspondance » des réalistes :

From Dewey onwards, pragmatists have rejected the « spectator theory of knowledge » [...] –that is, the view that our beliefs do (or can) somehow « correspond » to some reality « out there ». No doubt: we have to cope with reality, but to do so successfully, our beliefs do not have to « correspond » to it. For pragmatists, beliefs are not to be thought of as « a kind of picture made out of mind-stuff » which represents reality. Rather they are « tools for handling reality » (Hellmann, 2009, p. 640).

En effet, pour de nombreux philosophes et internationalistes, le pragmatisme est résolument antiréaliste. Que ce soit parce que le critère pragmatique de la vérité est l'utilité (ce qui importe ce sont les conséquences de l'action) ou du consensus (ce qui importe, c'est ce qui est *cru vrai*), le pragmatisme s'oppose au réalisme et à la vérité comme correspondance avec une réalité extérieure à l'observateur. Tandis que, sous l'influence notamment de Rorty, le pragmatisme insiste sur le caractère contextuel de la vérité, le réalisme soutient qu'elle est le résultat de l'adéquation des théories avec un monde extérieur à ces théories. Dans le débat entre positivisme et post-positivisme, entre Popper (la réfutabilité) et Kuhn (le paradigme), entre méthode scientifique et régime de vérité, entre explication et interprétation, entre fondationnalisme et anti-fondationnalisme¹⁰⁸, bref, entre naturalisme et conventionnalisme, le pragmatisme se situerait du côté du deuxième terme¹⁰⁹. C'est, par exemple, ce que soutient Kurki (Kurki, 2008, p. 173).

¹⁰⁷ Au sens philosophique de ces termes, qui n'a rien à voir avec la théorie réaliste des Relations internationales.

¹⁰⁸ Le fondationnalisme est l'« approche générale à l'égard de l'épistémologie qui prétend qu'il est possible d'établir des bases incontestables de la connaissance » (MacLeod, 2010a, p. 35).

¹⁰⁹ Ainsi, pour Kratochwil, au sein du « projet épistémologique », deux conceptions distinctes s'opposent, qui correspondent à deux images différentes, celle des « fondations » et celle du « miroir » (Kratochwil, 2009, pp. 14-15). Cette opposition parcourt l'histoire de la philosophie, au moins depuis les années 1950 (Shapiro & Wendt, 1992, p. 197 et 206).

Pourtant, le pragmatisme *problem-driven* est, quant à lui, réaliste, et ce à plusieurs égards. En étant *problem-driven* –c'est-à-dire en considérant que le but de la recherche est de comprendre le mieux possible des phénomènes sociaux et en s'intéressant aux mécanismes à l'œuvre– il part du présupposé qu'une réalité existe en dehors du chercheur, et que des choses plus ou moins vraies peuvent être dites sur cette réalité. Railton et son concept de texte explicatif idéal appartiennent ainsi sans aucun doute à la tradition réaliste. La réalité extérieure est déterminante pour établir la validité des mécanismes identifiés par une analyse éclectique. C'est pourquoi Friedrichs et Kratochwil considèrent que l'éclectisme analytique tel que défendu par Sil et Katzenstein, à la différence des autres approches pragmatiques, ne « jette pas par-dessus bord » le réalisme et la théorie de la correspondance (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 709).

Il y a donc une contradiction interne au pragmatisme *problem-driven* évidente : il se prétend pragmatique, mais il est réaliste. Ce deuxième chapitre est consacré à surmonter cette contradiction, et à démontrer qu'en dépit des apparences, le pragmatisme *problem-driven* a toute sa place au sein du pragmatisme. Il s'agit en effet de montrer la cohérence d'un réalisme pragmatique, en dépassant l'opposition entre réalisme et pragmatisme. Ce dépassement a déjà en partie été esquissé au cours du premier chapitre, lorsque le pragmatisme adopté était décrit comme à la fois *problem-driven* (une notion plutôt réaliste) et *theory-influenced* (une notion plutôt anti-réaliste). L'objectif est maintenant de préciser les caractéristiques de ce dépassement.

Pour effectuer ce dépassement, l'épistémologie adoptée est décrite comme putnamienne, parce qu'elle s'inscrit dans la lignée du « réalisme interne », ou « réalisme pragmatique », défendu par le néopragmatiste Hilary Putnam. Il s'agit en effet pour ce dernier de « refuser la correspondance » entre les mots et la réalité, tout en « continu[ant] de tenir à la vérité » (Tiercelin, 2002, p. 58).

L'identification de cette voie moyenne épistémologique s'inscrit sans aucun doute dans le contexte de la fin du débat qui oppose positivisme et post-positivisme dans la théorie des relations internationales depuis les années 1980. Depuis le milieu des années 1990, les propositions pour identifier une voie moyenne et dépasser les oppositions qui divisent la discipline se sont multipliées. Parmi ces tentatives, celle de Wendt qui, dans la lignée du réalisme scientifique, propose un pont entre une épistémologie positiviste et une ontologie post-

positiviste (Wendt, 1999)¹¹⁰ est probablement la plus connue et la plus contestée. Après l'avoir critiquée, Kratochwil en propose une autre, autour de la métaphore du jeu de scrabble (Kratochwil, 2006) et du pari (Kratochwil, 2007)¹¹¹. Il en est de même pour Kurki, dont le réalisme critique adopte une conception « ontologique » sans être « objectiviste » (Kurki, 2008, p. 172). On ne reviendra pas ici dans le détail sur ces différentes tentatives¹¹², sauf lorsqu'elles rejoignent la conception de Putnam ou lorsqu'elles aident à clarifier certains points. On s'attardera toutefois sur celle de Sil (Sil, 2000b) : la grande proximité entre son éclectisme analytique et le pragmatisme *problem-driven* rend intéressant de souligner la compatibilité entre son épistémologie et celle de Putnam.

Avant d'aller plus loin, on dira cependant quelques mots sur la tentative de Wendt. Celle-ci n'est pas satisfaisante pour de nombreuses raisons (Bauer & Brighi, 2009a, p. 1)¹¹³, et notamment parce qu'elle traite des questions épistémologiques avec nonchalance. Bien sûr, c'est là quelque chose de cohérent avec l'aveu de Wendt d'une préférence pour « l'ontologie plutôt que pour l'épistémologie » (Wendt, 1999, p. 47). Mais les simplifications auxquelles il consent font peu cas des débats philosophiques des trente dernières années : Kratochwil a raison de souligner que la lecture wendtienne du réalisme est partielle et contestable (Kratochwil, 2006, p. 37)¹¹⁴. Le réalisme est hétérogène, et les différences fondamentales que l'on mettra à jour entre le « réalisme métaphysique » et le « réalisme interne » l'illustreront ultérieurement. En fait, Wendt a plus cherché à être « acceptable pour la profession » que « cohérent » :

¹¹⁰ Il a commencé à développer cette conception avec Shapiro (Shapiro & Wendt, 1992).

¹¹¹ Pour Kratochwil, le pragmatisme est un « bon pari » (*a good bet*), qui renonce aux « fausses promesses » fondationnalistes. C'est un pari parce qu'il s'agit d'étudier un phénomène sans avoir de certitude sur les fondements épistémologiques de cette étude. Il est rendu nécessaire par l'échec du projet épistémologique fondationnaliste, qui n'a pas permis de dégager les critères du vrai et du faux. On parie, en prenant donc un risque, parce qu'il faut agir sans avoir pu trancher des questions indécidables. La métaphore du jeu de scrabble est quant à elle décrite de la façon suivante : « We begin with a concept that makes certain combinations possible. In criss-crossing we can "go on", and our additions are justified by the mutual support with other words and concepts. Sometimes, we cannot proceed as our attempts of continuing get stymied. Then we begin somewhere else, and might, by circuitous routes, reach again some known terrain. Potentially there are innumerable moves, and no two games are identical since moves at different times will have different consequences. On the other hand, no move of them is free in the sense that "anything goes". But none could have been predicted by the "view from nowhere" » (Kratochwil, 2006, p. 101).

¹¹² Checkel en cite d'autres, qui ont toutefois une portée plus limitée que celle de Wendt, Kratochwil et Kurki (Checkel, À paraître, pp. 24-25).

¹¹³ La conception de Wendt, en effet, ne convainc pas tout le monde. Par exemple, Grondin la trouve « inconséquente » (Grondin, 2008, p. 370) tandis que, pour Kratochwil, le raisonnement de Wendt selon lequel, malgré des différences significatives entre faits sociaux et faits naturels, il est possible d'appliquer les mêmes méthodes aux deux est « moins que convaincant » (Kratochwil, 2006, pp. 34-35).

¹¹⁴ « There is a variety of realisms. Thus, there is considerably more debate and controversy among these philosophers of science than the rather unified position Wendt invokes when grounding his social theory in this school » (Kratochwil, 2006, p. 37). De même, Grondin ajoute que « Wendt fait l'erreur de confondre réalisme scientifique et positivisme méthodologique en croyant celui-ci indispensable au réalisme scientifique », ce qui explique que « le mariage [entre réalisme scientifique et Relations internationales] ne s'est pas aussi bien déroulé qu'il ne l'aurait espéré » (Grondin, 2008, pp. 370-371). Kratochwil parle quant à lui de « mariage raté » (Kratochwil, 2006, p. 41).

By picking and choosing certain parts and tenets and neglecting others, one might establish a position acceptable to all parties. But one accomplishes this feat only by equivocations and by suppressing differences that ought to be examined. [...] The question is one of justifying these choices by providing a perspective that is coherent rather than merely acceptable to « the profession » (Kratochwil, 2006, p. 36).

Or, c'est quelque chose qu'il n'est pas possible de faire, notamment pour la raison énoncée plus haut selon laquelle les questions épistémologiques sont fondamentales. Pour éviter de tomber dans le travers de Wendt, qui consiste à identifier une voie moyenne floue et parfois contradictoire pour régler superficiellement les questions épistémologiques, il est nécessaire d'être le plus clair et le plus précis possible. C'est l'objet de la deuxième partie de ce chapitre, consacrée à une description détaillée de la conception d'Hilary Putnam. Ainsi, en s'inscrivant dans la lignée d'un philosophe à un moment de sa réflexion philosophique, plutôt que dans un courant philosophique hétérogène comme le fait Wendt, on évite de tomber sous le coup de l'objection de Kratochwil¹¹⁵.

Ce deuxième chapitre est divisé en deux parties. La première partie présente la contradiction qui semble miner le pragmatisme *problem-driven* : alors qu'il se rattache au réalisme, le pragmatisme est une tradition antiréaliste. La deuxième partie tente de surmonter cette contradiction : le réalisme pragmatique de Putnam, qui est l'option épistémologique adoptée ici, est présenté et défendu.

1. Opposition entre pragmatisme et réalisme

Comme il a été dit dans le chapitre I, James distingue deux sens au pragmatisme, un sens restreint –c'est une méthode, que l'on peut résumer en disant qu'elle est *problem-driven*– et un sens large –dans ce cas, il s'agit d'une certaine conception de la vérité (James, 1907, pp. 509-510 et 515). Les analyses de James sont surtout connues pour ce second sens, qui définit une épistémologie particulière, d'après laquelle le consensus et l'utilité sont les critères du vrai. Or, sous de nombreux aspects, cette épistémologie contredit le réalisme. C'est un problème pour l'analyse menée ici parce que l'épistémologie sous-jacente au pragmatisme *problem-driven* est réaliste.

¹¹⁵ On reviendra plus loin sur l'évolution de la pensée de Putnam. Il ne sera toutefois pas question de présenter la posture épistémologique de Putnam dans toutes ses nombreuses ramifications : on se contentera de ses conclusions et d'une présentation des arguments qui les appuient.

Pour présenter cette contradiction, cette section est divisée en trois parties. Avant de voir d'où vient l'opposition entre pragmatisme et réalisme, un bref survol du réalisme et de l'antiréalisme dans la philosophie des sciences est proposé. Le pragmatisme *problem-driven* est finalement rattaché au réalisme.

1.1. Réalisme et antiréalisme dans la philosophie des sciences

La philosophie des sciences se pose notamment la question du rapport entre la connaissance et l'objet de cette connaissance. Différentes théories sont adoptées à ce sujet; puisqu'il s'agit de se demander de quelle manière la connaissance se réfère à son objet, ces théories sont décrites comme des théories de la « référence »¹¹⁶. Réalisme et antiréalisme proposent deux théories de la référence opposées.

1.1.1. Du réalisme philosophique au réalisme critique

Le réalisme est une position philosophique ancienne –par exemple, Aristote a été *a posteriori* considéré comme un réaliste. Il a toutefois connu un renouveau dans les années 1970 avec les philosophes Rom Harré, Mario Bunge et Roy Bhaskar (Kurki, 2008, p. 162). Il est particulièrement associé à ce dernier, qui publie *Realist Theory of Science* en 1978, *Possibility of Naturalism* en 1979 et *Reclaiming Reality* en 1989¹¹⁷.

Pour les réalistes, la réalité existe indépendamment de la connaissance que l'on en a, et c'est pourquoi, même en l'absence d'analyste ou d'observateur, le monde continuerait d'exister (Wendt, 1999, p. 47) (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 703) (Kistler, 2005, p. 62). Le monde existe « indépendamment du langage », et c'est à ce titre une « représentation transcendante puissante » (Putnam H. , 1992, p. 141) ou une « théorie ontologique », qui attribue à la réalité une dimension ontologique (Grondin, 2008, p. 367). La réalité est douée d'une autonomie et est

¹¹⁶ Même si l'expression « théorie de la référence » privilégie une conception de la science selon laquelle celle-ci se réfère à la réalité. Ainsi, Putnam, a tendance à utiliser « référence » et « correspondance » comme synonymes de « dénotation » (Putnam H. , 1981, p. 1). Il reste toutefois que l'usage de l'expression pour désigner des théories qui contestent la possibilité d'une référence est commun en philosophie.

¹¹⁷ Le réalisme a de « nombreux sens en philosophie des sciences » (Grondin, 2008), et il s'agit ici de s'intéresser à la version contemporaine du réalisme –en tentant de souligner les points communs aux différents réalistes contemporains et en négligeant temporairement, à la manière de Wendt et Shapiro, les débats internes au réalisme (Shapiro & Wendt, 1992, pp. 222, note 37). Cette façon de procéder amène à présenter ce que Kratochwil appelle le « réalisme de sens commun », qui est une conception « naïve » (Kratochwil, 2006, p. 36), et comme on l'a vu en introduction, critiquable. Plus loin dans ce chapitre, une version plus élaborée du réalisme –celle de Hilary Putnam– sera approfondie.

une contrainte pour les humains –le réalisme est une « théorie causale », puisque les faits ont un pouvoir causal sur les humains et leurs représentations (Wendt, 1999, p. 58).

Un réaliste est donc amené à donner préséance à l'ontologie sur l'épistémologie : la réalité existe (ontologie) avant qu'on l'étudie (épistémologie). Autrement dit, « ce sont les théories qui reflètent le monde, et non pas le contraire » (Wendt, 1999, p. 47). Autre manière de le dire, la « question sémantique » et la « question épistémique » sont deux problèmes différents : « Pour le réaliste, la question sémantique de savoir si un énoncé donné est vrai ou faux a une réponse indépendante de la question épistémique de savoir comment nous pouvons savoir si cet énoncé est vrai ou faux » (Kistler, 2005, p. 62).

Pour le réalisme scientifique, il s'agit non seulement de considérer que le monde est constitué de mécanismes causaux qui existent indépendamment de l'étude que l'on en fait, mais aussi que les méthodes de la science sont le meilleur moyen de comprendre la vraie nature de ces mécanismes (Shapiro, 2005, pp. 8-9). Dans cette conception, le but « principal » de la science est de faire se rapprocher la connaissance que l'on a de la réalité et la réalité elle-même (Wendt, 1999, p. 58) et les « théories scientifiques matures » sont celles qui se réfèrent à la réalité (Wendt, 1999, p. 47). Il s'agit d'identifier les « structures indépendantes de l'esprit et auto-organisées qui influencent le comportement des choses » –c'est là une position dans une certaine mesure essentialiste (Wendt, 1999, p. 64).

Le réalisme philosophique implique donc la théorie de la correspondance (Putnam H. , 1992, p. 141), selon laquelle il y a une correspondance fixe entre les mots et les choses, c'est-à-dire qu'il y a une relation déterminée entre les termes et ce qu'ils désignent (Macleod & O'Meara, 2010, p. 8)¹¹⁸. Puisque l'observateur a accès à la réalité, les « théories scientifiques constituent des représentations vraies de la nature » (Grondin, 2008, p. 367) et « une proposition est vraie parce qu'elle correspond à des faits » (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 703). Dans cette conception, la connaissance « reflète passivement la réalité », elle est le « miroir de la nature » (Baert, 2009, p. 51).

De façon synthétique, il est donc possible d'identifier avec Grondin trois caractéristiques du réalisme, en distinguant un engagement « métaphysique » (la réalité existe indépendamment de la pensée et du langage), un engagement « sémantique » (le langage fait référence à la réalité de façon neutre) et un engagement « ontologique » (les théories scientifiques peuvent être dites

¹¹⁸ D'après Putnam, une telle théorie est unanimement défendue par les philosophes avant Kant. Son origine se trouve dans la « théorie de la similitude » attribuée à Aristote (Putnam H. , 1981, pp. 56-57).

vraies) (Grondin, 2008, p. 370)¹¹⁹. Par la suite, d'autres formes de réalisme apparaissent, plus « prudentes » que le réalisme scientifique originel –elles se limitent notamment à considérer qu'il est « *possible de savoir* que les meilleures théories scientifiques sont *près* de la vérité » (Grondin, 2008, p. 367).

À partir de ce réalisme scientifique et philosophique, certains épistémologues des sciences sociales ont déduit le réalisme critique, qui en reprend les grandes lignes en les adaptant à l'étude de la réalité sociale (Kurki, 2008, p. 168). Ces réalistes considèrent notamment que les phénomènes sociaux et les phénomènes physiques, bien que différents, peuvent être analysés de la même manière. Bien que la réalité sociale soit le résultat de l'interaction entre des êtres humains, il est possible d'être réaliste en sciences sociales puisque la « vie sociale est dans la continuité de la nature » (Wendt, 1999, p. 58)¹²⁰. Il y a donc bien un penchant « naturaliste » et « objectiviste » chez ces réalistes, qui les pousse à voir une « unité méthodologique des sciences naturelles et sociales » et à croire en la possibilité d'une « séparation entre le sujet et l'objet » (Grondin, 2008, p. 368).

Certains internationalistes, au-delà de leurs différences, adoptent donc le réalisme critique. Tel est notamment le cas de Alexander Wendt, David Dessler, Colin Wight et Heikki Patomäki (Patomäki & Wight, 2000) (Kurki, 2008, pp. 177-178) (Grondin, 2008, pp. 367-368) (Kurki & Wight, 2007, pp. 23-24). Cela conduit certains d'entre eux à s'éloigner du positivisme (O'Meara, 2010a, pp. 42-44), tandis que d'autres internationalistes critiquent le réalisme appliqué à l'étude des relations internationales (Chernoff, 2002)¹²¹. On ne reviendra pas ici sur ces débats –plus loin dans ce chapitre, la forme de réalisme défendue par Putnam et adoptée par le pragmatisme *problem-driven* sera longuement défendue.

¹¹⁹ « De façon générale, on peut dire que le réalisme scientifique comprend : 1) un engagement métaphysique postulant un monde formé d'entités observables et inobservables qui existe indépendamment de la pensée; 2) un engagement sémantique envers le réalisme épistémique où le langage correspond à une réalité et n'est utilisé que de façon nominaliste pour décrire de façon neutre, les concepts étant des théories scientifiques jugées stables et fidèles à une conception correspondante de la vérité 3) un engagement ontologique qui stipule qu'il est possible d'affirmer que des théories scientifiques sont vraies et peuvent référer à des entités inobservables postulées mais qui existent vraiment. Il suffit de rejeter une de ces conditions pour défendre une position antiréaliste » (Grondin, 2008, p. 370).

¹²⁰ Dans le cas de Wendt, cela le conduit à observer les structures des États et du système interétatique (Wendt, 1999, p. 47).

¹²¹ L'application du réalisme au monde social a en effet suscité de nombreuses critiques, notamment de la part de certains réalistes philosophiques, au premier rang desquels Bhaskar lui-même (Wendt, 1999, pp. 68-71). Il en est de même pour Kratochwil, pour qui la réalité sociale est « entièrement artificielle », c'est une « création conceptuelle » en changement perpétuel. Le réalisme ontologique n'est donc pas défendable lorsque l'on traite de faits sociaux (Kratochwil, 2009, p. 17). Wendt, puisqu'il endosse le réalisme philosophique, tente de répondre à ces objections dans le chapitre II de *Social Theory of International Politics*. Voir également sur cette question certains échanges dans le « Forum on Alexander Wendt » organisé par la *Review of International Studies* en 2000, où Wendt répond aux critiques que Robert Keohane, Stephen Krasner, Hayward Alker, Roxanne Doty et Steve Smith lui font.

1.1.2. L'antiréalisme de l'empirisme et de l'interprétativisme

Opposés à la conception réaliste, les antiréalistes ne considèrent pas que la réalité existe indépendamment de l'esprit humain. D'une manière ou d'une autre, ils considèrent que la pensée est déterminante. Deux théories de la référence s'opposent à la théorie réaliste de la correspondance : la théorie de la description adoptée par les empiristes et la théorie relationnelle des postmodernes.

L'empirisme se définit comme l'« approche épistémologique qui prétend que toute connaissance doit être fondée uniquement sur l'expérience ou l'observation, et donc seulement *a posteriori* (après les faits appréhendés à travers nos cinq sens) » (Macleod, 2010a, p. 35). Il adopte la théorie de la description. Celle-ci est une évolution de la théorie de la correspondance, qui connaît un tournant lorsque Berkeley en tire toutes les conséquences. Le raisonnement de ce dernier est simple : seule une image peut être similaire à une image. Puisque la pensée est en correspondance avec la réalité tout en étant constituée d'images mentales, la réalité extérieure est nécessairement elle aussi constituée d'images. Autrement dit, il n'existe que des entités mentales (Putnam H. , 1981, p. 59).

La théorie de la description part de ce raisonnement, repris à la fin du XIX^{ème} siècle par Gottlob Frege. Pour ceux qui adoptent cette théorie, la connaissance ne se réfère pas à un monde extérieur, mais est interne à celui qui observe : si les descriptions partent des observations, celles-ci sont des perceptions de l'esprit humain. Le sens d'un mot est déterminé par les propriétés qu'on lui attribue, et c'est pourquoi « le sens et la vérité dépendent de la description à l'intérieur du langage, et ne sont pas une relation entre les mots et la réalité » (Wendt, 1999, p. 54). La réalité n'existe pas en dehors des observations et des perceptions. La théorie de la description empiriste adopte donc une conception antiréaliste (Kurki, 2008, p. 187).

Une telle conclusion peut surprendre, parce qu'il semblerait que l'empirisme, en ayant pour point de départ l'observation, se rattache à la philosophie réaliste. Toutefois, dans cette conception, le monde n'existe pas indépendamment de l'observation, et les empiristes ne lui attribuent donc pas une réalité en lui-même. Comme le souligne Hollis, ils voient dans le monde un « construit », parce que les expériences, même si elles partent des observations, sont « subjectives » :

Empiricist theories of knowledge and science [are] anti-realist at bottom, even though they try to finesse their way to speaking of an independent world. This independent world is a construct, perhaps hypothetico-deductive, perhaps grandly transcendental, but nevertheless a construct made by extracting a consistent story from experiences which are nevertheless subjective (Hollis, 1996, pp. 303-304).

La théorie relationnelle aboutit au même résultat. Celle-ci, basée sur le structuralisme linguistique de Saussure, est à la base de l'épistémologie postmoderne. Ce qui détermine le sens et la vérité, ce n'est ni la réalité (théorie de la correspondance), ni le langage (théorie de la description, coupable de « logocentrisme » d'après les postmodernes), mais les rapports de pouvoir « à l'intérieur du discours » (Wendt, 1999, p. 55).

Dans cette conception, le langage ne « correspond [pas] à une réalité et n'est [pas] utilisé que de façon nominaliste pour décrire de façon neutre »; la théorie devient une « pratique » qui constitue « socialement et linguistiquement les réalités » (Grondin, 2008, p. 369). C'est pourquoi l'antiréalisme des post-positivistes a introduit des débats épistémologiques, et notamment normatifs, dans la philosophie des sciences et en Relations internationales. Puisque la théorie constitue la réalité, et qu'elle n'est pas neutre, il devient indispensable de se demander comment influent « les normes, jugements de valeur ou présupposés idéologiques sous-jacents, souvent implicites et parfois non reconnus par le théoricien lui-même [...qui] accompagnent toute approche théorique » (MacLeod & O'Meara, 2010, p. 18). La science est un champ de lutte pour l'imposition d'un savoir légitime, et ce savoir constituant la réalité, l'entreprise théorique est politique, ce qu'il faut nécessairement problématiser. Le post-positivisme a donc amené un débat entre « fondationnalisme et anti-fondationnalisme » sur la « nature de la vérité et de la connaissance scientifique » (Grondin, 2008, p. 369).

Mais au-delà de l'opposition entre empirisme et postmodernisme –entre théorie de la description et théorie relationnelle– ces deux conceptions se rejoignent dans leur antiréalisme. Pour les deux, la connaissance n'est pas extérieure au sujet qui connaît, que ce soit ses perceptions et les significations qu'il a acquises ou bien les rapports de force qui s'imposent à lui. Même si elles s'opposent sur un grand nombre d'aspects, elles sont donc similaires à plusieurs égards : leur antiréalisme les pousse à « privilégier l'épistémologie à l'ontologie », et à refuser de laisser la réalité extérieure déterminer la vérité (Wendt, 1999, p. 57). Elles partagent la même « anxiété épistémologique », parce qu'elles considèrent qu'il n'est pas possible de connaître la réalité (Wendt, 1999, p. 91). Comme on l'a vu précédemment, opposée

à ces deux conceptions de ce point de vue, la théorie de la correspondance des réalistes considère qu'il y a un monde en dehors du sujet, ce dernier ayant accès à ce monde¹²².

1.2. L'antiréalisme du pragmatisme

Pour un certain nombre d'auteurs, il n'est pas possible d'être à la fois pragmatique et réaliste. Il s'agirait là de deux options épistémologiques contradictoires et impossibles à réunir. Pour Putnam lui-même, avant qu'il ne tente de formuler un réalisme pragmatique à partir des années 1980, « le pragmatisme est sûrement [...] aux antipodes du réalisme » (Tiercelin, 2002, p. 46)¹²³. Il s'agit ici de voir les raisons qui poussent certains à considérer que le pragmatisme est un courant antiréaliste. On verra ensuite que cette conception du pragmatisme s'inspire de la conception « ethnocentrique » de Rorty.

1.2.1. Les critères pragmatiques du vrai

Pour Macleod et O'Meara, les « visions de la vérité » du pragmatisme et de la théorie de la correspondance sont différentes (Macleod & O'Meara, 2010, pp. 8-9), tandis que Bennett et Elman différencient l'éclectisme de Katzenstein et le réalisme de Wendt qui constituent d'après eux deux courants distincts (respectivement pragmatique et naturaliste) au sein des approches interprétatives (Bennett & Elman, 2008, p. 501). De même, pour Hellmann (Hellmann, 2009)¹²⁴ Kratochwil (Kratochwil, 2009)¹²⁵ et Smith (Smith, 1996, p. 26), pragmatisme et réalisme sont incompatibles. Sil oppose lui aussi implicitement réalisme et pragmatisme (Sil, 2004, pp. 315-318). Il s'agit ici de voir ce qui sous-tend cette opposition. Tous ces auteurs se fondent sur le fait que les critères pragmatiques et réalistes du vrai sont opposés : les deux critères

¹²² Pour une présentation des débats épistémologiques entre réalisme scientifique, empirisme et rationalisme, voir (Smith, 1996, pp. 25-26) (Sil, 2004, pp. 315-317).

¹²³ Même si, ajoute Tiercelin dont le premier chapitre du livre qu'elle consacre à Putnam a un titre sous forme interrogative (« Un point de départ anti-pragmatiste ? » (Tiercelin, 2002, pp. 13-47)), « un examen comparé des textes pourrait occasionner des surprises [...] et en vérité, rien ne ressemble peut-être plus au Putnam de ces vingt premières années que le réaliste scientifique et métaphysicien Pierce » (Tiercelin, 2002, pp. 46-47).

¹²⁴ La conception de Hellmann le conduit à considérer que le pragmatisme ne se situe pas du côté de l'antiréalisme, mais aboutit à un rejet de la distinction entre les deux (Hellmann, 2009, p. 640). Mais cela revient à considérer que le pragmatisme est antiréaliste, puisqu'il refuse le critère réaliste de la vérité comme correspondance avec une réalité extérieure.

¹²⁵ Il est intéressant de noter que Kratochwil avait déjà fait cette critique au constructivisme. Il soutient en effet que le constructivisme et le réalisme scientifique (en tout cas l'interprétation qu'en donne Wendt) sont incompatibles, et que la tentative de Wendt de les rapprocher est « plutôt surprenante » (Kratochwil, 2006, p. 22). Comme on le verra, certains arguments de Kratochwil contre le constructivisme réaliste de Wendt peuvent donc être repris contre le réalisme pragmatique défendu plus loin.

pragmatiques de l'utilité et du consensus, compatibles entre eux, feraient en effet du pragmatisme une philosophie antiréaliste¹²⁶.

1.2.1.1.

Le critère de l'utilité

Pour Macleod et O'Meara,

Devant les difficultés à établir une vérité incontestable, la conception pragmatiste de la vérité propose une définition moins ambitieuse qui met l'accent sur l'utilité : est vrai ce qui marche, ce qui nous permet le mieux d'accomplir des choses. Il ne peut donc y avoir de vérité absolue (Macleod & O'Meara, 2010, p. 9).

Dans cette lignée, pour Hellmann, les pragmatistes n'ont pas de raison de s'intéresser à « la réalité de la réalité » (l'expression vient de Rorty), il suffit que les acteurs agissent comme si elle existait. Le pragmatisme, en s'intéressant à la pratique, ne se pose pas la question d'une existence ontologique en dehors de la théorie ou de la perception. C'est une question théorique, qui est présumée résolue dans la pratique, et par exemple, « l'État est vécu comme "réel" quand je refuse de payer des taxes ou d'aller faire la guerre pour lui » – autrement dit « établir des compréhensions intersubjectives sur la manière de traiter avec la réalité avec succès est tout ce dont on a besoin » (Hellmann, 2009, pp. 640-641). Dans cette conception, une bonne connaissance est une connaissance qui va être performante lorsqu'on s'en sert pour agir.

De même, pour Kratochwil, le pragmatisme amène à rejeter les critères épistémologiques traditionnels, à détourner son attention de la « démonstration », des théories « atemporelles », du « doute universel » ou des « fondations incontestables », pour s'intéresser aux faits et à l'action (Kratochwil, 2009, p. 14 et 25). Le pragmatisme considère qu'il n'est pas possible d'attendre d'avoir des certitudes épistémologiques et ontologiques, c'est-à-dire de trouver la vérité. Il « faut agir », en peu de temps et sans avoir une information complète (Kratochwil, 2009, p. 20). On retrouve ici l'idée du pari mentionnée précédemment. La vérité dépend de la pratique et de l'action : « A pragmatic approach reminds us that "truth" and meaning are, however, not problems of simple reference but problems of [...] linking the problem under investigation to actions and practices which are the stuff of "politics" » (Kratochwil, 2009, p. 25). C'est dans cette logique que le pragmatisme refuserait la conception dualiste de la théorie et de la pratique, au profit d'un intérêt pour l'action et la « différence pratique que peut faire la connaissance » (Baert, 2009, p. 51).

¹²⁶ C'est également vrai pour le pragmatisme en droit international (Schieder, 2009, p. 128).

La vérité, dans cette conception, n'a pas de fondements ontologiques, elle se mesure à son influence pratique et à ses conséquences. Comme le souligne Little, pour le pragmatisme, la vérité n'est pas une affaire de correspondance avec des faits, mais de « cohérence réussie avec l'expérience ». La pratique est primordiale dans l'établissement de la vérité : « one of the key features of Pragmatism is that the success of science is not accounted for in terms of its links with some irrefutable philosophical foundations but in terms of an evolving set of practices » (Little, 2009, p. xiii)¹²⁷. Cet « instrumentalisme » s'oppose au réalisme (Grondin, 2008, p. 367).

Une telle conception du pragmatisme trouve son origine dans l'analyse de James comme le souligne Ménand : « What makes any belief true ? [James] asked. It is not, he thought, its rational self-sufficiency, its ability to stand up to logical scrutiny. It is that we find that holding the belief leads us into more useful relations with the world » (Menand, 1997, p. xiv). En effet, pour James, il y a plusieurs « vérités », l'important étant qu'elles soient « utiles », « satisfaisantes », qu'elles aient du « succès » ou qu'elles « marchent » (James, 1907, p. 516). Pour lui, « the right conception for the philosopher depends [...] on his interests » (James, 1879a, p. 953). Est vrai ce qui a de bonnes conséquences pratiques, ce qui est utile. La vérité dépend des conséquences, et non pas de ses fondements ou de son rapport à la réalité (James, 1907, p. 506).

Ainsi, parce que le critère pragmatique de la vérité est l'utilité pratique, le pragmatisme s'opposerait à ceux qui considèrent que la vérité est une affaire de correspondance avec la réalité extérieure.

1.2.1.2.

Le critère du consensus

Une deuxième raison invite à opposer réalisme et pragmatisme : pour le pragmatisme, une vérité n'est pas objective, elle est toujours située dans un certain contexte social. Ce dernier, et non pas la correspondance avec une réalité objective extérieure au chercheur, détermine la vérité. Des propositions vraies dans un certain contexte seront éventuellement fausses dans un autre. Le « consensus » est le critère pragmatique de la vérité par excellence :

Pour des pragmatistes comme Rorty, une croyance devient [...] vraie dans la mesure où il existe, au sein d'une communauté ou d'un groupe, un consensus, un

¹²⁷ Cela rejoint Bohman : « One of the central ideas of pragmatist theories of knowledge is that epistemic claims are embedded in some practical context that in large part determines their relevant standards of justification and conditions of success » (Bohman, 2002, p. 499).

« accord intersubjectif » sur son utilité pour la communauté ou le groupe en question (Macleod & O'Meara, 2010, p. 9).

C'est par exemple le raisonnement d'Isacoff. Pour lui, le pragmatisme défend un type d'enquête qui adopte une « épistémologie basée sur le consensus », selon laquelle l'« intersubjectivité » (et non pas la « correspondance avec une réalité ontologique antécédente ») permet de décider de ce qui est vrai (Isacoff, 2009, pp. 76-77). Peter et Ernst Haas, quant à eux, adoptent une « théorie de la vérité consensuelle » (Haas & Haas, 2002, p. 574). Contre les prétentions fondationnalistes, le pragmatisme inviterait ainsi à « l'humilité », considérant la réflexion philosophique comme une « activité sociale située » (Baert, 2009, p. 50). De même, pour Kratochwil, la vérité pragmatique est située dans un « champ sémantique ». Elle n'est pas liée à la référence, mais aux autres concepts de ce champ sémantique. Il y a ainsi un « clash » entre la conception de la « vérité atemporelle », et celle selon laquelle la science est une « praxis » où les « débats », plus que les « démonstrations », comptent (Kratochwil, 2006, pp. 23-25)¹²⁸.

Dans cette conception, la vérité, toujours provisoire, est non pas objective, mais un problème d'« adjudication », c'est-à-dire d'acceptation et de reconnaissance par ses pairs. La « génération de savoir » passe par « l'élaboration, l'échange, la révision et l'abandon d'arguments au cours d'interactions avec d'autres » – l'adjudication, étant, en fin de compte, « ce qui détermine si un travail va être publié, et ce que ce travail devient une fois qu'il a été publié » (Kornprobst, 2009a, p. 653). Il vaut donc mieux parler d'« acceptabilité sociale » que de « preuve empirique ». Encore une fois, cela rejoint James, pour qui la vérité est une croyance. La vérité ne reflète pas la réalité, mais la conviction du philosophe ou de l'enquêteur. Elle est une caractéristique psychologique et non pas logique comme le pensent le rationalisme et la théorie de la correspondance (James, 1907, p. 516).

Le pragmatisme est donc régulièrement présenté comme s'opposant au réalisme et à la théorie de la correspondance. La formule provocatrice –et très régulièrement citée– de James selon laquelle « la vérité est tout ce qu'il s'avère bon de croire » (James, 1907, p. 520)¹²⁹ réunit

¹²⁸ Il s'agit là d'une reprise de la théorie de la référence des postmodernes –la théorie relationnelle. Cela explique que le pragmatisme soit considéré comme un courant post-positiviste par de nombreux internationalistes pragmatiques. Ainsi Grondin identifie pragmatisme et épistémologie post-positiviste : « l'épistémologie [post-positiviste] ne repose plus sur l'attribution d'un critère de vérité pour juger de la connaissance mais sur une notion pragmatique de la vérité. Celle-ci apparaît relative à un contexte d'interprétation sans lequel elle perd toute signification » (Grondin, 2010, p. 320).

¹²⁹ « The true is the name of whatever proves itself to be good in the way of belief » (James, 1907, p. 520). La célébrité de cette formule explique sans doute que le pragmatisme soit plus connu pour son épistémologie que pour sa méthode. Cette formule est par ailleurs souvent mal comprise (Smith, 1996, p. 23).

ces deux critères pragmatiques de la vérité comme croyance utile. Mais plus que sous l'influence de James, c'est sous celle de l'un des néo-pragmatistes les plus connus, Rorty, que le pragmatisme a été considéré ainsi. Rorty défend en effet une position qu'il décrit comme « ethnocentrique » et qui est clairement antiréaliste.

1.2.2. L'« ethnocentrisme » de Richard Rorty

Le chef de fil de l'opposition entre réalisme et pragmatisme est Rorty et sa conception de la vérité, qu'il développe particulièrement dans *Philosophy and the Mirror of Nature* (Rorty, 1979) et dans le recueil d'articles *Consequences Of Pragmatism: Essays 1972-1980* (Rorty, 1982). Ainsi, d'après Gould et Onuf, lorsqu'on s'intéresse au débat entre le pragmatisme et le réalisme, il faut se tourner vers Rorty, considéré comme un « néopragmatiste, un pragmatiste postmoderne ou un pragmatiste linguistique » (Gould & Onuf, 2009, p. 30).

Rorty définit en effet le pragmatisme comme opposé à la théorie de la correspondance : « [P]ragmatists [...] think that both sceptics and foundationalists are led astray by the picture of beliefs as attempts to represent reality, and by the associated idea that truth is a matter of correspondence to reality » (Rorty, 2000, p. 5). Ainsi, dans les trois caractérisations qu'il propose du pragmatisme (Rorty, 1980, pp. 721-727), la troisième, celle qu'il préfère, est clairement antiréaliste (Rorty, 1980, p. 726)¹³⁰. C'est pourquoi, pour lui, trois figures majeures marquent le mouvement en faveur du pragmatisme, qu'il identifie à l'anti-fondationalisme, l'anti-essentialisme et l'anti-représentationalisme : Dewey, Heidegger et Wittgenstein (Cometti, 1992, p. 13)¹³¹. À l'origine de sa volonté d'abandonner le réalisme se trouve un « athéisme conséquent », qui ne remplace pas Dieu (ou son point de vue) par des substituts comme la Raison ou la Nature. Il n'y a que « nous et notre vision » (Rorty, 1992, p. 238).

¹³⁰ « [Pragmatism] is the doctrine that there are no constraints on inquiry save conversational ones –no wholesale constraints derived from the nature of the objects, or of the mind, or of language, but only those retail constraints provided by the remarks of our fellow-inquirers. [...] The pragmatist tells us that it is useless to hope that objects will constrain us to believe the truth about them, if only they are approached with an unclouded mental eye, or a rigorous method, or a perspicuous language. [...] There is no method for knowing *when* one has reached the truth, or when one is closer to it than before » (Rorty, 1980, p. 726). Les deux premières caractérisations sont elles aussi clairement opposées au réalisme. Dans un premier temps, le pragmatisme est « simplement de l'anti-essentialisme appliqué à des notions comme "la vérité", "la connaissance", "le langage", "la moralité", et des objets similaires de la théorisation philosophique ». Dans un deuxième temps, il considère qu'« il n'y a pas de différence épistémologique entre la vérité de ce qui devrait être et la vérité de ce qui est, pas plus qu'il n'y a de différence métaphysique entre les faits et les valeurs et de différence méthodologique entre la moralité et la science » (Rorty, 1980, p. 721).

¹³¹ Il est important de noter qu'il existe deux interprétations opposées de Wittgenstein, et c'est pourquoi Rorty et Putnam, qui proposent deux pragmatismes opposés, s'en inspirent tous deux. Ainsi, Putnam refuse « l'interprétation de Wittgenstein (notamment à la suite de Kripke) comme philosophe sceptique, mais au contraire [adopte] l'interprétation réaliste, proposée par des auteurs comme C. Diamond » (Tiercelin, 2002, p. 101).

Ainsi, pour Rorty, « les termes normatifs comme “vrai” et “meilleur” ne sont pas susceptibles de définition » (Rorty, 1992, p. 241). Il invite ainsi « chacun à expliquer “meilleur” par “nous paraîtra meilleur” » (Rorty, 1992, p. 240). Loin d’adopter les critères objectifs du réalisme ontologique, il considère que la vérité est le fruit d’un consensus à un moment donné, dans une société donnée. Elle est relative, et contingente, et non pas absolue et métaphysique. La vérité ne correspond à rien en dehors de la croyance en cette vérité et elle est la « réification d’un adjectif d’approbation » (Rorty, 1992, p. 238). Le débat philosophique sur la nature de la vérité est déplacé : il ne s’agit plus de se demander si la vérité correspond à une réalité qui est transcendante, mais de la concevoir comme une croyance en vue de l’action (« beliefs are habits of action » (Rorty, 2000, p. 4)¹³². Autrement dit, le monde ne peut pas être « un critère pour la croyance », il est simplement l’« ombre de nos discours » (Farrell, 1995, p. 159). Dans cette lignée, une image ne peut pas être bonne ou mauvaise ou meilleure qu’une autre de façon objective (ou « métaphysique »). Elle l’est pour des raisons culturelles et politiques (Rorty, 1992, p. 241).

Dans cette lignée, pour Rorty, —et de là lui vient son « ethnocentrisme »¹³³— il n’y a pas de « point d’Archimède » qui permettrait de prouver que, par exemple, les valeurs libérales et démocratiques sont supérieures aux autres valeurs, excepté en regard des critères de ces valeurs libérales et démocratiques. Il n’y a pas de rationalité universellement partagée, ni de manière de justifier rationnellement des valeurs (Festenstein, 2009, pp. 154-155).

Puisqu’il n’y a pas de standard transhistorique, il n’y a pas non plus de progrès. La perception de ce qui est meilleur change, mais il ne s’agit pas d’une amélioration objective. Si nous produisons de meilleures façons de parler et d’agir, celles-ci sont « non pas meilleures par référence à un standard préalablement connu, mais uniquement en ce sens qu’elles finissent par paraître meilleures que ce qui les a précédées » (Rorty, cité dans (Putnam H. , 1992, p. 134)). Pour Rorty, qui a une conception darwinienne du progrès et qui voit dans les humains des « animaux compliqués » (Rorty, 1992, p. 246), lorsque se produit ce qui est couramment appelé

¹³² Comme James, Rorty fait ainsi le lien entre les deux critères pragmatiques de la vérité.

¹³³ Il est important de noter que Rorty ne considère pas qu’il est relativiste, mais se décrit plutôt comme ethnocentrique (Rorty, 1992, p. 233). Il ne s’agit pas de considérer qu’il est possible de croire tout, mais seulement que des « pairs culturels » partagent des standards communs qui permettent d’attribuer à une croyance le statut de « croyance vraie » : « Il n’y a pas de vérité dans le relativisme et beaucoup de vérité dans l’ethnocentrisme : nous ne pouvons pas justifier nos croyances (en physique, en éthique ou dans n’importe quel autre domaine) auprès de n’importe qui, mais seulement de ceux qui partagent les nôtres dans la mesure qui convient » (Rorty, 1992, p. 233). La distinction entre les deux n’est pas importante ici, puisqu’il s’agit de voir les critiques pragmatiques adressées à ceux qui pensent qu’il existe des critères de la vérité indépendants de l’observateur. Que ces critères soient en fait subjectifs ou culturels n’importe pas. Putnam, lorsqu’il répondra à Rorty, traitera d’ailleurs des deux ensemble, comme on le verra plus loin.

une découverte ou un progrès, il y a remplacement d'une croyance par une autre croyance, pour des raisons contingentes. C'est là un processus équivalent à la disparition d'une « niche écologique » : il n'est pas possible de trouver dans la réalité une justification à ce processus, pas plus qu'une « espèce animale menacée » ne peut pas « s'en remettre à un "fait" » pour savoir « qui peut légitimement prétendre à la niche » qu'elle occupe (Rorty, 1992, p. 234). Les croyances émergent et disparaissent « comme des bulles » (Farrell, 1995, p. 159). Il n'y a donc aucune hiérarchie entre le discours scientifique et, par exemple, le discours poétique. Ce qui différencie la science des autres champs, est qu'en science, l'accord est plus facile et il y a plus de présupposés (Farrell, 1995, p. 160)¹³⁴.

Rorty a un très large écho, au-delà du cercle des philosophes pragmatiques (Menand, 1997, pp. xxxiii-xxxiv) (Smith, 1996, p. 31), et, selon Bauer et Brighi, la publication de l'ouvrage *Mirror of Nature* marque le retour du pragmatisme dans les débats philosophiques (Bauer & Brighi, 2009a, p. 5). L'antiréalisme de Rorty est ainsi repris par les internationalistes pragmatiques (Hellmann, 2009, p. 640) (Friedrichs & Kratochwil, 2009, p. 706) et il a largement contribué à faire du pragmatisme un courant antiréaliste en relations internationales (Gould & Onuf, 2009, pp. 30-31). Grâce à lui, le pragmatisme est conçu comme opposé à la conception de la connaissance comme d'un miroir de la nature (Baert, 2009, p. 51)¹³⁵.

1.3. Le réalisme du pragmatisme *problem-driven*

Cette interprétation du pragmatisme est problématique pour le pragmatisme *problem-driven* : en effet, il est réaliste sous plusieurs aspects. Il s'agit ici de voir lesquels.

Pour Smith, le dialogue et la synthèse présupposent une forme de réalisme ontologique, selon lequel « les théories en compétition se réfèrent à un monde extérieur commun » :

The implication [of dialogue and synthesis] is that competing theories refer to a common, and external, world, with each theory having applicability to some parts of that world. [...] The very notion [of synthesis] reflects a contested « view from somewhere » about both the nature of international politics and of the social world and our theories' connection with that world [...] The core assumption involved in a commitment to dialogue and synthesis is the belief that they lead to better knowledge, even that they lead to the truth about the one world out there (Smith, 2003, pp. 141-142).

¹³⁴ « Agreement is easier [...] and more background truths are accepted in advance by its participants. The virtues of science thus have nothing at all to do with the way they bring us into relation to reality's way of doing things » (Farrell, 1995, p. 160).

¹³⁵ Il est important de noter que Rorty a une pensée qui évolue, devenant progressivement moins antiréaliste (Rorty, 1995, p. 191).

Cela est particulièrement vrai dans le cas du texte explicatif idéal qui adopte clairement une conception réaliste. Puisque le texte explicatif idéal inclut toutes les informations sur pourquoi le phénomène se produit comme il se produit, ce dernier est considéré comme ayant une existence en lui-même, en dehors du texte qui l'étudie. Plus précisément, deux éléments montrent ce réalisme.

Dans un premier temps, le texte explicatif est idéal : le phénomène étudié étant trop complexe pour pouvoir être complètement saisi, aucun texte ne peut l'expliquer ou le comprendre dans sa totalité –il y aura toujours lieu de chercher de nouvelles explications. Le fait que le texte explicatif idéal soit une abstraction est la preuve que, dans cette conception, le phénomène ne se réduit jamais à l'explication que l'on en donne; le chercheur lui attribue une existence ontologique en dehors de ses explications. Pour le dire autrement, le fait qu'il existe une différence entre le texte explicatif idéal et le texte explicatif effectivement écrit montre que le phénomène étudié existe en dehors des tentatives de le comprendre ou de l'expliquer. La portion du texte explicatif idéal qui n'est pas écrit (c'est-à-dire le résultat de la soustraction texte explicatif idéal – texte explicatif effectivement écrit) correspond au phénomène en lui-même –le phénomène brut, non encore expliqué mais susceptible de l'être, ce qui rejoint le réalisme décrit précédemment.

Une deuxième raison, plus fondamentale, invite à considérer que le texte explicatif idéal présuppose le réalisme ontologique. Il s'agit du lien causal qui existe entre lui et le phénomène étudié. Il est clair que ce qui détermine le contenu du texte explicatif idéal est le phénomène étudié, et non pas le contraire : le second précède et conditionne le premier. Pour Railton, très influencé par la physique, une explication scientifique est un « compte-rendu » (*account*) (Railton, 1981, p. 236), dans lequel il s'agit de « décrire les mécanismes à l'œuvre » (Railton, 1981, p. 242). Cela suppose que le phénomène étudié a une réalité ontologique –le scientifique doit partir de lui et il ne le constitue pas. À la manière des physiciens, le chercheur est pour Railton l'observateur de phénomènes réels et extérieurs; son objectif est de connaître le mieux possible ces phénomènes qui existent en dehors de sa recherche.

Ainsi, pour Railton, une explication est vraie dans la mesure où elle correspond au phénomène étudié, et fautive dans la mesure où tel n'est pas le cas. Le texte explicatif idéal ne regroupe que des explications (vraies par définition) et rejette les théories fausses (les pseudo-explications) qui n'expliquent rien. Ainsi, toutes les théories ne sont pas *a priori* considérées comme justes –dit autrement, les théories explicatives doivent avoir des fondements

empiriques. Ainsi, pour Railton, le texte explicatif idéal est « objectif », parce que ce ne sont pas les explications (même fausses) qui le déterminent, mais la réalité, qui permet d'exclure les pseudo-explications (Førland, 2004, pp. 324-325)¹³⁶.

Railton et son concept de texte explicatif idéal présupposent donc sans aucun doute le réalisme ontologique. Il n'est à cet égard pas anodin que la thèse de Railton, dont est issue le concept de texte explicatif idéal, s'intitule *Explaining Explanation : A Realist Account of Scientific Explanation and Understanding* (nous soulignons)¹³⁷. Dans le droit fil de la conception du pragmatisme comme étant un courant antiréaliste, tout cela amène Førland à considérer que Railton n'appartient pas à la tradition pragmatique. En effet, d'après lui, pour le pragmatisme, le texte explicatif idéal n'est pas objectif, mais dépend du contexte dans lequel il est produit :

To classify Railton's account as pragmatic would be to ignore that to be explanatory information must pass not only a context-dependent salience test but also an objective *relevance* test: it must be part of what Railton calls the *ideal explanatory text* (Førland, 2004, p. 324)¹³⁸.

Il faut donc nécessairement se pencher sur la manière dont réalisme et pragmatisme peuvent être compatibles, sous peine de rendre incohérent le pragmatisme *problem-driven*.

2. Épistémologie du réalisme pragmatique

Pour plusieurs raisons le pragmatisme *problem-driven* est réaliste. Et pourtant l'épistémologie du pragmatisme, en faisant de l'utilité ou du consensus les critères du vrai, est antiréaliste. Cela revient-il à exclure le pragmatisme *problem-driven* de la tradition pragmatique ? Il existe d'autres conceptions du pragmatisme que celle proposée par Rorty et adoptée généralement par les internationalistes pragmatiques. En effet, le pragmatisme, comme le réalisme, est un courant de pensée hétérogène, susceptible de différentes interprétations et

¹³⁶ « Many things that, if true, would have been part of the explanandum's due-to relations are in fact false and therefore not part of the ideal explanatory text. This is what gives Railton grounds for calling the ideal explanatory text objective: it potentially rules out much of what he calls pseudo-explanations. In this way the ideal explanatory text allows for discrimination between scientifically legitimate and illegitimate explanations. A valid explanation consists of information that comprises part of the ideal explanatory text » (Førland, 2004, pp. 324-325). Cela rejoint le réalisme de Shapiro et Wendt qui ne considère pas que toutes les théories sont valables –au contraire il est possible d'en exclure certaines non fondées empiriquement (Shapiro & Wendt, 1992, p. 216).

¹³⁷ Railton va par la suite, au cours des années 1980 et 1990, défendre une « sorte de réalisme moral » (Railton, 1986).

¹³⁸ Førland nuance ce propos en considérant que l'analyse de Railton incorpore des « aspects pragmatiques » (Førland, 2004, p. 323). Cela le rend compatible avec le réalisme pragmatique qui sera défendu plus loin. On reviendra dans le chapitre III sur la compatibilité des concepts de Railton avec le pragmatisme.

parcours de débats internes. Comme le note par exemple Tiercelin, « le terme “pragmatisme” recouvre aujourd’hui des acceptions et des auteurs qui s’opposent point par point » (Tiercelin, 2002, p. 123)¹³⁹. L’inscription de Rorty lui-même au sein de ce courant est débattue (Haack, 1995) (Gouinlock, 1995) (Lavine, 1995). Pour montrer qu’il est possible d’être à la fois pragmatique et réaliste, il s’agit ici d’adopter la conception d’un autre néopragmatiste, Hilary Putnam, dont le débat avec Rorty, considéré comme un « catalyseur », a eu une grande influence (Bauer & Brighi, 2009a, p. 5). C’est sur sa conception que s’appuie implicitement Sil lorsqu’il présente l’épistémologie de l’éclectisme analytique.

2.1. La voie moyenne épistémologique de l’éclectisme analytique

Sil et Katzenstein considèrent qu’il est possible d’avoir une conception pragmatique¹⁴⁰ de l’épistémologie, en adoptant des principes « souples mais défendables » (Sil & Katzenstein, 2005, p. 10). L’épistémologie de l’éclectisme analytique est une « voie moyenne » (*middle ground*) sur le « spectre épistémologique » (*epistemological spectrum*). Cette voie moyenne épistémologique, définie par Sil (Sil, 2000b), permet à des théories qui ont des épistémologies et des ontologies différentes d’être combinées. Sil parle également de « pluralisme contraint », qui se base sur un rapprochement entre la thèse de Feyerabend et de Laudan (Sil, 2004, p. 328).

La thèse de Sil est que l’on a tort de ne considérer que les positions épistémologiques extrêmes, c’est-à-dire le positivisme et le relativisme, parce qu’il existe des positions intermédiaires possibles –il y a un spectre épistémologique, dont les extrémités sont le relativisme pur et le positivisme pur. Mais entre ces extrémités d’autres positions épistémologiques, qui mélangent relativisme et positivisme, sont possibles (Sil, 2000b, p. 146). Parce qu’il y a un spectre épistémologique, et non pas une dichotomie, Sil s’oppose à « l’absolutisme épistémologique », en considérant que des positions nuancées sont souhaitables (Sil, 2000b, pp. 164-165). D’une manière synthétique, l’épistémologie de l’éclectisme peut se résumer en quelques points précis :

¹³⁹ De même, Macleod et O’Meara distinguent un pragmatisme « modéré » et un pragmatisme « post-positiviste » (Macleod & O’Meara, 2010, p. 11).

¹⁴⁰ Il faut souligner que, dans ce cas, le pragmatisme n’est pas considéré comme une tradition antiréaliste, puisqu’il s’agit plutôt de trouver « pragmatiquement » (c’est-à-dire sans dogmatisme) une voie moyenne épistémologique : « the significance [of pragmatism] lies in the effort to negotiate a flexible “middle ground” between objectivism and relativism, and between causal explanation and interpretive understanding » (Sil, 2004, p. 317). On verra plus loin que plusieurs autres internationalistes adoptent cette conception du pragmatisme.

It is possible to identify an epistemological center consisting of the following unprovable but entirely “reasonable” and “pragmatic” philosophical propositions. 1) Social reality is intersubjective and involves both complexity and regularity, leaving open the possibility of modest partial explanations and deep interpretations. 2) There is no reason to assume either the positivist position on the fact-value distinction or the skeptics’ position that all claims to knowledge are equally fraught by normative bias; rather, while facts and values may be difficult to separate, it is possible to recognize that they are in principle separable for the self-conscious investigator. 3) While research may not be intended to serve a particular ideological perspective, it is important to recognize that the questions to be investigated and the claims they generate have implications in the realms of policy-formation and ideology-critique. 4) Moreover, empirical reality-tests, while an insufficient basis for refuting or verifying a theory, are nonetheless one important aspect in the process of rendering an argument—whether a hypothesis or a narrative—more compelling to an audience (Sil, 2000b, pp. 165-166)¹⁴¹.

Il s’agit maintenant de revenir sur ces caractéristiques.

Dans un premier temps, quelle est l’ontologie de cette voie moyenne ? Comment peut-on envisager de rapprocher des théories qui ne partagent pas une même conception de la réalité sociale ? Pour certains théoriciens, la réalité sociale est objective, alors que pour d’autres elle est subjective—quelle est la voie moyenne entre ces deux extrêmes ? Pour répondre à cette question, Sil se tourne vers la conception weberienne de l’ontologie de la réalité sociale. Après en avoir analysé les ambivalences¹⁴², il en déduit que la réalité sociale est intersubjective, c’est-à-dire, dans une certaine mesure, à la fois subjective (elle est construite socialement et perçue subjectivement) et objective (puisque son intersubjectivité la rend objectivable) (Sil, 2000b, pp. 148-149)¹⁴³.

Le deuxième problème qui se pose est celui de la normativité : tandis que pour certains théoriciens, d’une manière cohérente avec leur conception objective de la réalité sociale, les

¹⁴¹ Avec cette conception, Sil rejoint partiellement le pragmatisme de Kratochwil, qui est lui aussi contre l’opposition entre relativisme et positivisme et considère qu’il y a une voie moyenne (Kratochwil, 2007, pp. 2-3). Pour lui, au lieu d’appliquer des critères épistémologiques uniques à toutes les sciences (critères issus des sciences dures), chaque discipline devrait avoir ses propres critères pour juger de ses méthodes et de ses pratiques, ce qui n’implique pas le relativisme parce que ces règles contraignent les chercheurs (Kratochwil, 2007, pp. 12-13). Comme il a été fait allusion en introduction, Kratochwil propose et défend donc une autre synthèse épistémologique entre réalisme et pragmatisme (Kratochwil, 2006, p. 24). Il reproche à Wendt d’avoir négligé la « composante sociale du réalisme scientifique », très présente par exemple dans les travaux de Roy Bhaskar (Kratochwil, 2006, p. 36).

¹⁴² Une telle analyse rejoint celle de Kurki, pour qui Weber fait partie des théoriciens « coincés au milieu » (*caught in the middle*), entre le positivisme humien et l’herméneutique antipositiviste (Kurki, 2008, pp. 77-79).

¹⁴³ « Taking the lead from th[e] interpretation of Weber’s ontology, we can identify an approximate “center” on the problem of objective/subjective reality in social analysis reflected in the following proposition: While social reality is subjectively experienced and socially constructed, it is sufficiently “intersubjective” to permit the investigator opportunities to extract a generalizable “interpretive understanding” of the meanings that individuals attach to actions and subjective experiences in different historical and cultural contexts. Such an “intersubjective” ontology, while hardly unique to Weberians, leaves the door open to a wider variety of social analysis and enables all but the most extreme objectivists and subjectivists to communicate with one another in attempting to better grasp aspects of social reality » (Sil, 2000b, p. 149).

faits et les valeurs sont clairement distingués, pour d'autres, parce que celui qui observe est orienté par ses valeurs, cela n'est pas possible. Quelle est la voie moyenne possible ? Après une description des positions de Popper, Landau, Mannheim, Kuhn, Weber et Habermas, Sil en arrive à considérer qu'il y a de la place pour une recherche qui n'est pas dépourvue des valeurs de celui qui fait cette recherche, mais qui en étant réflexive, limite au maximum leur rôle (Sil, 2000b, pp. 156-158)¹⁴⁴.

Par ailleurs, le problème de la distinction entre faits et valeurs en pose un autre, celui de la compatibilité entre explication et interprétation/compréhension. Une voie moyenne est-elle possible entre ceux qui pensent que l'on peut expliquer le monde, et ceux qui pensent qu'on ne peut que le comprendre ou l'interpréter ? Partant de Weber, dont il partage une fois encore certaines analyses qui se situent elles-mêmes dans la voie moyenne qu'il préconise, Sil considère, d'une manière cohérente avec ce qui précède, que les deux positions interprétation/compréhension et explication forment non pas une opposition radicale, mais un continuum. Sur ce *continuum* plusieurs voies moyennes sont possibles. Là encore, il ne s'agit pas de nier que l'on interprète la réalité, mais de voir qu'une interprétation n'est pas nécessairement subjective. Il y a des interprétations qui sont des « explications partielles » (Sil, 2000b, pp. 155-156)¹⁴⁵.

Le troisième problème, après le problème ontologique et le problème normatif, est épistémologique au sens strict et se demande quels sont les critères du vrai et du faux. L'opposition entre relativistes et positivistes semble radicale : certains considèrent que la vérité dépend du contexte duquel elle émerge, alors que pour d'autres il existe des critères objectifs pour distinguer le vrai du faux. Là encore, il y a une voie moyenne entre ces deux positions diamétralement opposées. Il s'agit de faire ce que font relativistes et positivistes en pratique tout le temps, c'est-à-dire convaincre d'autres chercheurs avec des arguments logiques. Cette

¹⁴⁴ « Although facts and values may not be easily distinguishable, it is important to distinguish a theorist committed to "praxis" from a theorist who entertains a degree of self-doubt or self-reflection and attempts to consciously seek out procedures for locating bias and minimizing its effects on even the most modest interpretation or partial explanation » (Sil, 2000b, p. 158).

¹⁴⁵ « Interpretation and understanding are not goals that are entirely at odds with explanatory social science. Explanatory approaches may be viewed as simply more ambitious and more abstract interpretations that transcend to a greater degree the particular context of any given action. Even though interpretations do not make the explicit causal claims made in explanatory theories, many "deep" interpretations do imply causally significant relationships among generalized actors and conceptions. Rather than treat interpretive and explanatory theory as two distinct types of social science, it is possible to see the difference as one of degrees of separation from purely descriptive narrative. In between *verstehen* and causal explanation, I find partial explanation to an entirely reasonable "middle ground" based on comparing deep interpretations of similar phenomena in different contexts » (Sil, 2000b, p. 156). C'est pourquoi, tout au long de cette recherche, les termes « explication » et « compréhension » ont été utilisés de façon interchangeable. Sur cette question débattue, voir notamment (Suganami, 1999, pp. 370-373) (Hollis & Smith, 1990) (Smith, 2003, pp. 8-9).

voie moyenne ne considère pas qu'il y a une vérité unique, puisqu'il s'agit de *convaincre* des chercheurs. Mais elle ne considère pas non plus que chaque chercheur a sa vérité, puisqu'il s'agira pour les convaincre de recourir à des *argumentations cohérentes*, basées sur des *observations* (Sil, 2000b, p. 161)¹⁴⁶.

À noter que ce spectre épistémologique n'est pas uniquement un spectre théorique, puisque Sil montre qu'un très grand nombre d'auteurs se situent dans ces positions intermédiaires, en n'étant ni purement relativistes, ni purement positivistes. Ces catégories sont plus analytiques que réelles et la voie moyenne que prône Sil est dans la pratique très utilisée, notamment par Weber lui-même (Sil & Katzenstein, 2005, p. 14) et par les chercheurs wébériens (Sil, 2000b, p. 165). Comme le souligne Hellmann, les oppositions épistémologiques sont « dédramatisées » dans la pratique (Hellmann, 2003, p. 149).

Pour Sil, relativisme et positivisme ne sont donc pas antinomiques. Il est courant que les deux soient combinés, dans des analyses qui appartiennent à la voie moyenne épistémologique que l'on a décrite. Avec cette conception, même s'il ne le mentionne pas, Sil s'inscrit dans la lignée du réalisme interne de Putnam, qui réconcilie pragmatisme et réalisme. Approfondir la conception de Putnam permet donc de clarifier l'analyse proposée par Sil.

2.2. Le réalisme pragmatique de Hilary Putnam

Putnam en défendant un « réalisme interne » (aussi désigné comme « réalisme avec un petit "r" », « réalisme pragmatique » et « réalisme à visage humain ») se propose de réconcilier pragmatisme et réalisme, dans la lignée de Peirce (Tiercelin, 2002, p. 47). Il s'inscrit donc dans

¹⁴⁶ « In the end, there may be no alternative to relying on the judgment of other human beings, and this judgment is difficult to form in the absence of empirical findings. However, instead of clinging to the elusive idea of a uniform standard for the empirical validation of theories, it is possible to simply present a set of observational statements – whether we call it “data” or “narrative” – for the modest purpose of rendering an explanation or interpretation more plausible than the audience would allow at the outset. In practice, this is precisely what the most committed positivists and interpretivists have been doing anyway; the presentation of “logically consistent” hypotheses “supported by data” and the ordering of facts in a “thick” narrative are both ultimately designed to convince scholars that a particular proposition should be taken more seriously than others » (Sil, 2000b, p. 161).

une autre conception du pragmatisme que celle défendue par Rorty¹⁴⁷ et permet de montrer la cohérence épistémologique du pragmatisme *problem-driven*¹⁴⁸.

Avec plus de 200 articles et 16 ouvrages, Putnam est un auteur prolifique, aux « contributions aussi multiples que considérables aux mathématiques, à la physique quantique, à la philosophie des sciences, à la philosophie du langage ou à la philosophie de l'esprit, ou encore à la philosophie morale et politique » (Tiercelin, 2002, p. 12). Il s'agit ici de se limiter à la contribution de Putnam au débat épistémologique entre le réalisme et le pragmatisme, et de présenter l'interprétation qu'il fait du pragmatisme.

La position de Putnam, il est important de le souligner, a évolué au cours du temps. « Réaliste métaphysique sans compromis » jusqu'au milieu des années 1970 (Tiercelin, 2002, p. 14 et 28), Putnam amorce par la suite un « changement fondamental », contestant la cohérence du réalisme scientifique dont il s'était fait un défenseur (Kistler, 2005, p. 62). Il a ainsi commencé par adopter une position réaliste, avant de modifier sa conception en faveur du « réalisme interne » (Ambrus, 1999), sous l'influence notamment de Nelson Goodman (Tiercelin, 2002, p. 45)¹⁴⁹. Le « pragmatisme n'est donc pas d'emblée assumé comme tel » (Tiercelin, 2002, p. 58), et ce n'est que « par l'abandon du Réalisme Métaphysique [...] que le "réaliste" Putnam s'achemine [...] dans les années 1980, vers une forme de plus en plus déclarée de "pragmatisme" » (Tiercelin, 2002, p. 47). C'est avec la publication de *Raison, vérité et histoire* en 1981 que l'évolution vers le « réalisme pragmatique » trouve son apogée :

C'est en 1981 dans *Raison, vérité et histoire*, qu'est formulé le « réalisme interne », cette voie médiane recherchée entre l'anti-réalisme des positivistes logiques et le Réalisme Métaphysique. Revenant dans *Représentation et réalité* sur la perspective énoncée alors, Putnam indique qu'il « aurait mieux fait de l'appeler simplement réalisme *pragmatique* » (Tiercelin, 2002, p. 48).

Par la suite, son éloignement du réalisme s'accroît, et Putnam adopte des positions de plus en plus relativistes (Kistler, 2005, p. 88).

¹⁴⁷ Dans cette conception, en invitant à un dépassement des oppositions épistémologiques, le pragmatisme fait vivre dans la discipline un « espace intermédiaire » entre le positivisme et le post-positivisme. Il évite le fondationnalisme autant que la déconstruction (Kratohvil, 2009, p. 11). Comme Hellmann l'indique dans la phrase placée en exergue du chapitre, il est entre « Charybde » et « Scylla » (Hellmann, 2009, pp. 638-639). De même, Adler voit le pragmatisme comme étant à la base de l'épistémologie constructiviste, parce qu'il « rejette la conception cartésienne selon laquelle il faut choisir entre l'objectivisme et le relativisme » — c'est un « correctif utile » à la fois au rationalisme et au relativisme (Adler, 1997, pp. 328-329).

¹⁴⁸ Sur l'utilisation des concepts de Putnam dans les sciences sociales, voir Mäki (Mäki, 2008).

¹⁴⁹ Putnam a également été influencé par de nombreux philosophes américains entre les années 1940 et 1960 (Tiercelin, 2002, p. 17).

La conception de Putnam est présentée ici en deux temps. Dans un premier temps, les caractéristiques du réalisme interne sont précisées. Dans un deuxième temps, les arguments de Putnam en faveur de ce réalisme interne sont repris.

2.2.1. Le réalisme interne

La position élaborée par Putnam est « censée constituer une troisième voie » (Kistler, 2005, p. 62) entre le réalisme « métaphysique » et le « relativisme » de Rorty :

Face au réalisme métaphysique et scientiste, à cette « métaphysique réactionnaire » issue, selon [Putnam], d'une certaine interprétation de la tradition empiriste (et analytique) [...], et face aux réactions « relativistes » tout aussi irresponsables que ce réalisme a engendrées (dont R. Rorty est l'une des figures), le pragmatisme semble désormais à Putnam la meilleure réponse à « notre crainte de la perte du monde » (Tiercelin, 2002, p. 10).

Pour présenter synthétiquement sa conception philosophique, Putnam énonce ainsi cinq principes, sur lesquels, d'après lui, Rorty est en désaccord :

(1) Dans les circonstances ordinaires, il existe habituellement un fait décisif [*a fact of matter*] qui nous permet de savoir si les énoncés exprimés sont ou non garantis. [...] (2) Le fait, pour un énoncé, d'être ou non garanti ne dépend pas de la question de savoir si nos pairs culturels diraient qu'il est garanti ou qu'il ne l'est pas. (3) Nos normes et nos standards d'assertabilité garantie sont des produits de l'histoire; ils évoluent avec le temps. (4) Nos normes et nos standards reflètent toujours nos intérêts et nos valeurs. L'image que nous nous faisons de l'épanouissement intellectuel appartient à notre représentation de l'épanouissement humain en général, et c'est uniquement en tant que telle qu'elle prend un sens. (5) Pour toute chose, nos normes et nos standards – y compris l'assertabilité garantie elle-même – sont susceptibles d'être réformés. Il existe de meilleures normes et de meilleurs standards et il en existe de pires (Putnam H., 1992, p. 131)¹⁵⁰.

Ces cinq principes mélangent subtilement réalisme et relativisme : les deux premiers constituent la base du réalisme de Putnam, tandis que les principes (3) et (4) rapprochent Putnam du relativisme. C'est pourquoi, d'après Putnam, certains verront une « insupportable tension » entre ces principes – « ils n'en ont pas moins été soutenus par les pragmatistes depuis les premiers écrits de Peirce » (Putnam H., 1992, p. 132)¹⁵¹. L'objectif est ici de clarifier la conception qui se dessine ainsi.

¹⁵⁰ Rorty ne considère pas qu'il est opposé à ces principes, mais il les interprète différemment de Putnam (Rorty, 1992).

¹⁵¹ Il s'agit donc pour Putnam de proposer une voie moyenne. Il est intéressant de noter à cet égard que Rorty n'envisage quant à lui pas la possibilité d'une voie moyenne, celle d'un « réalisme modeste » (Farrell, 1995, p. 174). Il a par la suite corrigé ce travers (Rorty, 1995, p. 191).

2.2.1.1.

Contre le réalisme métaphysique

Putnam s'oppose au réalisme « métaphysique » (ou « physicalisme »). Parce qu'il suppose l'existence d'un point de vue extérieur, le point de vue de l'Œil de Dieu (*God's Eye point of view*), ce réalisme est dit externe (Putnam H. , 1981, p. 49)¹⁵². Pour Putnam, comme le montrent bien les principes (3) et (4) sur l'évolution des standards d'assertabilité garantie et sur le reflet des intérêts et des valeurs par ces standards, il n'y a pas de normes et de standards immuables, qui soient valides de façon permanente. Ceux-ci sont le reflet des intérêts et des valeurs de celui qui les adopte. Putnam n'est donc pas essentialiste et, contrairement à ce que pensent certains¹⁵³, il « critique ouvertement la conception essentialiste de la science » (Schinckus, 2007, p. 139).

Il est en effet anti-fondationaliste. Il ne considère pas qu'il est possible de donner à la connaissance des bases objectives, et il prend acte de l'échec du positivisme à cet égard : « Je considère [...] que les tentatives destinées à *fonder* l'être et la connaissance [...] sont des entreprises qui ont désastreusement échoué » (Putnam H. , 1992, p. 128). Il dit ainsi explicitement que dans sa conception, « il n'y a rien qui ressemble à une "fondation" » (Putnam H. , 1981, p. 215). En effet, la vérité est « relative au cadre conceptuel » qui caractérise le point de vue adopté et « l'attribution de la propriété d'être vrai à un énoncé, n'a de sens que dans la mesure où elle s'accompagne d'une justification au moins potentielle » (Kistler, 2005, p. 62).

Cela explique que Rorty et Putnam aient, au-delà de leurs différences, beaucoup de points communs – seul un petit nombre de choses les oppose. Ainsi, par exemple, Putnam reprend la critique du réalisme métaphysique de Rorty (Putnam H. , 1992, p. 139) et tous les deux se demandent parfois en quoi consiste leur désaccord (Rorty, 1992, p. 223)¹⁵⁴. Putnam rejette donc

¹⁵² Il attribue trois caractéristiques à cette forme de réalisme, qui ressemble à la version courante du réalisme présentée précédemment : « 1/ Le monde est constitué d'un ensemble fixe d'objets indépendants de l'esprit. 2/ Il n'existe qu'une seule description vraie de « comment est fait le monde ». 3/ La vérité est une sorte de relation de correspondance entre des mots ou des symboles de pensée et des choses ou des ensembles de choses extérieures » (Tiercelin, 2002, p. 52).

¹⁵³ Pour une liste des auteurs qui voient dans Putnam un essentialiste, voir Schinckus (Schinckus, 2007, p. 142). Putnam lui-même, a commencé par des positions essentialistes, avant de les abandonner, ce qui explique sans doute que certains voient en lui un essentialiste : « en abandonnant le réalisme métaphysique, Putnam cherchera à minimiser tout ce qui peut, de près ou de loin, avoir donné l'impression qu'il fait appel à une forme d'essentialisme substantialiste [... en rattachant] son "essentialisme", non pas à quelque chose d'inscrit dans le monde, mais aux "intentions" ou "pratiques référentielles" des locuteurs » (Tiercelin, 2002, p. 34).

¹⁵⁴ C'est sans doute en partie lié au fait que Rorty devient, au cours de ses réflexions philosophiques, de moins en moins antiréaliste, tandis que Putnam est de plus en plus pragmatique. Au cours de ces parcours philosophiques, ils sont ainsi arrivés à des positions philosophiques proches. En fin de compte, d'après Tiercelin, « la recherche obstinée par Putnam de "ce qui peut être sauvé de la tradition Réaliste", est ce que Rorty, qui s'est souvent étonné que Putnam juge si différents leurs pragmatismes respectifs, tient finalement pour leur vrai point de désaccord » (Tiercelin, 2002, p. 11).

le réalisme métaphysique car la théorie de la correspondance qu'il présuppose n'est pas crédible. Il opte pour une autre forme de réalisme, le « réalisme avec un petit r »¹⁵⁵.

2.2.1.2.

Le réalisme avec un petit « r »

Putnam ne s'en définit pas moins comme un réaliste, mais un réaliste « interne », parce que d'après lui le monde et la description de ce monde ne sont pas indépendants. Dans cette conception, se demander en quoi consiste le monde ne peut trouver une réponse qu'à « l'intérieur d'une théorie ou d'une description » (Putnam H. , 1981, p. 49), alors que le réalisme métaphysique suppose que le monde est indépendant des observateurs. Pour le réalisme interne, il s'agit de se placer à l'intérieur d'une communauté particulière, au sein de laquelle l'objet existe et est conceptualisé :

In an internalist view also, signs do not intrinsically correspond to objects, independently of how those signs are employed and by whom. But a sign that is actually employed in a particular way by a particular community of users can correspond to particular objects *within the conceptual scheme of those users*. "Objects" do not exist independently of conceptual schemes. We cut up the world into objects when we introduce one or another scheme of description. Since the objects *and* the signs are alike *internal* to the scheme of description, it is possible to say what matches what (Putnam H. , 1981, p. 52).

Par ailleurs, il faut préciser que, s'il est le premier à s'identifier comme tel, Putnam s'inscrit dans la continuité d'autres philosophes, qui, sous différentes appellations (et notamment celle de pragmatisme), ont défendu ce réalisme interne (Putnam H. , 1981, pp. 49-50).

Pour les réalistes internes, s'il n'y a pas à proprement parler de vérité, la notion est remplacée par celle d'« acceptabilité garantie » (ou « garantie », ou « assertabilité garantie » pour reprendre l'expression de Dewey¹⁵⁶) qui, dans une certaine mesure, a la même fonction que la vérité. En effet, pour Putnam, en vertu des deux premiers principes énoncés précédemment, une chose peut être *garantie* indépendamment du fait qu'elle soit reconnue comme telle. Qu'elle soit *reconnue* garantie est évidemment un construit social de la part de ceux que Putnam appelle les « pairs culturels ». Mais cette reconnaissance et la garantie elle-même sont indépendantes puisque c'est la réalité (le « fait décisif ») qui vient garantir certains

¹⁵⁵ Pour un approfondissement synthétique sur les différences entre réalisme interne et réalisme métaphysique voir Mäki (Mäki, 2008, pp. 297-298).

¹⁵⁶ Dans la conception de Dewey, la vérité est remplacée par la notion d'« assertabilité garantie » (*warranted assertibility*). La notion d'« assertabilité » lui permet de souligner que la vérité est avant tout une affirmation –une assertion–, formulée dans un certain contexte social (Dewey, 1941).

énoncés; que les individus y croient ou non, cela n'influe en rien sur la garantie (Putnam H. , 1992, p. 132)¹⁵⁷.

Il faut ainsi différencier convention et convention absolue : des éléments factuels viennent appuyer une convention, et Putnam refuse la « vérité par stipulation » (Putnam H. , 1992, p. 142)¹⁵⁸. Autre manière de le dire, ce qui se « passe dans la tête des gens ne fixe pas la référence » (Putnam H. , 1981, p. 25) : « le monde est le monde » et non pas un « produit », au sens où il n'est pas issu de notre volonté (relativisme) –pas plus qu'il est issu d'un « matériau brut » (réalisme métaphysique). Dans tout objet, il y a une part de conventionnel et une part d'objectif. Il y a ainsi un « continuum de la convention », le long duquel se situent les objets en fonction de leur degré de factuel et de conventionnel (Putnam H. , 1992, pp. 142-143).

La connaissance est donc à la fois un état mental, et le résultat de la perception d'objets extérieurs à celui qui connaît. Les « apports expérientiels » sont « contaminés » par les concepts disponibles. C'est ainsi que les objets du monde sont *autant* « produits » que « découverts ». Ils sont le fruit de la pensée *autant* que le résultat de l'observation de phénomènes : les deux ne sont pas dissociables, la pensée et le monde extérieur constituant ensemble tout objet d'analyse. Ou pour le dire autrement, les objets du monde sont des objets s'identifiant eux-mêmes (*Self-Identifying Objects*), mais ils ne sont pas indépendants de l'esprit (*mind-independent*) comme le pensent les réalistes métaphysiques (Putnam H. , 1981, pp. 53-54). C'est pourquoi, contrairement à Rorty, pour Putnam, l'existence du monde et le problème de la référence « ne sont pas des problèmes culturels » (Schinekus, 2007, p. 139). Si les concepts sont des construits culturels, leur vérité ne dépend pas de cette culture. C'est pourquoi, « meilleur » est en partie indépendant des pairs culturels, il n'équivaut pas à « nous pensons que cela est meilleur » (Putnam H. , 1992, p. 138).

Avec cet équilibre subtil entre ces deux pôles habituellement opposés, Putnam définit ce qu'il appelle une « troisième voie », qu'il baptise réalisme avec un petit « r », par opposition au réalisme métaphysique avec un grand « R ». Il y a dans tout objet une part de conventionnel et une part de réel, alors que le réalisme métaphysique considère qu'il n'y a rien de conventionnel, tandis que le relativisme considère que tout est conventionnel. Il s'agit donc de considérer à la fois que notre image du monde n'est pas objective et qu'il n'est pas le produit de notre

¹⁵⁷ « Dire que pour un jugement donné et dans une situation donnée, la possibilité d'être garanti ne dépend pas de l'adhésion d'une majorité de nos pairs s'accordant à penser que la garantie peut lui être reconnue dans cette situation, cela revient précisément à montrer que l'on possède le concept de garantie » (Putnam H. , 1992, p. 132).

¹⁵⁸ « "Convention" ne signifie [...] pas *convention absolue*, c'est-à-dire vérité par stipulation, libre de tout élément "factuel" » (Putnam H. , 1992, p. 142).

volonté¹⁵⁹. Autant que du relativisme, ce réalisme interne invite à se débarrasser du réalisme métaphysique (Putnam H. , 1992, pp. 139-143).

Il s'agit maintenant de revenir plus en détail sur certains des points mentionnés précédemment, pour clarifier la conception putnamienne de la vérité, du statut de la connaissance et de la distinction entre faits et valeurs.

2.2.1.3. La vérité d'après Hilary Putnam

Sous l'influence de James et de Pierce¹⁶⁰, la conception de la vérité de Putnam repose sur les concepts de garantie et de rationalité (Tiercelin, 2002, pp. 62-71). Elle est identifiée à l'acceptabilité rationnelle idéalisée, c'est-à-dire une cohérence idéale de nos croyances entre elles et avec nos expériences :

« Truth », in an internalist view, is some sort of (idealized) rational acceptability –some sort of ideal coherence of our beliefs with each other and with our experiences *as those experiences are themselves represented in our belief system* – and not correspondence with mind-independent or discourse-independent « states of affairs » (Putnam H. , 1981, pp. 49-50).

D'une part, Putnam situe la vérité dans le contexte de celui qui la cherche : il refuse d'y voir une correspondance avec une réalité indépendante de l'esprit et des discours. Il maintient donc un « lien entre vérité et assertabilité » (Schinckus, 2007, p. 139) et c'est en ce sens qu'il refuse le réalisme métaphysique. D'autre part, Putnam n'en vient toutefois pas à accepter que la vérité équivaut à la justification, ou bien encore à l'acceptabilité rationnelle, dans une perspective relativiste. Il est en effet impossible d'identifier la vérité et l'acceptabilité rationnelle, parce que la vérité est immuable –elle est « stable et convergente»–, tandis que l'acceptabilité rationnelle évolue (Putnam H. , 1981, p. 56).

Ainsi, pendant longtemps, il était accepté rationnellement que la terre était plate. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, où ce qui est accepté rationnellement est que la terre est ronde.

¹⁵⁹ Cela rejoint l'affirmation de Kratochwil : « Social objects are not simply describable in terms of purely observational categories or measurement procedures. Rather their descriptions must make reference to the shared representations underlying the actions of actors that allow us, for instance, to identify the marks on a piece of paper as a "signature". Different from an "autograph", a signature might bind those having attached it to a document. If we could do with simple descriptions there could be no difference between some marks on a paper, an autograph, or a signature, since observationally all descriptions entail more or less the same movements and marks » (Kratochwil, 2006, pp. 21-22).

¹⁶⁰ Par la suite, Putnam prendra ses distances avec la définition peircéenne de la vérité (Tiercelin, 2002, pp. 72-74). Sur l'originalité de la conception de la vérité de James, voir le chapitre VIII de *La pensée et le mouvant* de Bergson, qui reprend un texte paru en 1911 et intitulé « Sur le pragmatisme de William James, Vérité et réalité » (Bergson, 1969, p. 136). Sur l'interprétation par Putnam des premiers pragmatistes et du « primat de la pratique » voir Tiercelin (Tiercelin, 2002, pp. 85-96).

Identifier la vérité et l'acceptation rationnelle, cela reviendrait à considérer qu'il était vrai que la terre était plate, et qu'il est vrai qu'elle est aujourd'hui ronde. Cela supposerait donc que la terre ait changé de forme (Putnam H. , 1981, p. 55). On peut également voir la différence entre la vérité et l'acceptation rationnelle en soulignant que la première est une caractéristique absolue (quelque chose est vrai ou pas), tandis qu'une affirmation peut être plus ou moins acceptable et justifiée. L'acceptabilité rationnelle est donc une « question de degré » (Putnam H. , 1981, p. 55).

La vérité est pour Putnam non pas l'acceptation rationnelle, mais l'acceptation rationnelle « idéalisée ». Il s'agit de l'acceptation rationnelle à laquelle on peut arriver dans des conditions épistémiques idéales. C'est une abstraction, parce qu'il est impossible d'atteindre ces conditions épistémiques idéales. Il demeure toutefois possible de s'en approcher :

Truth is an *idealization* of rational acceptability. We speak as if there were such things as epistemically ideal conditions, and we call a statement "true" if it would be justified under such conditions. [...] We cannot really attain epistemically ideal conditions, or even be absolutely certain that we have come sufficiently close to them. But [they] ha[ve] "cash value" because we can approximate them to a very high degree of approximation (Putnam H. , 1981, p. 55).

Contre Rorty pour qui il n'y a pas de « véritable » conception de la rationalité, pour Putnam, « le fait même de parler de nos différentes conceptions comme différentes conceptions de la *rationalité* présuppose un concept-limite de la vérité idéale » (Putnam H. , 1981, p. 216)¹⁶¹. Autrement dit, un concept idéalisé de rationalité existe parce que différentes conceptions de la rationalité existent : sans ce concept idéalisé, ces différentes conceptions ne pourraient pas être des conceptions « de la rationalité » (Tiercelin, 2002, pp. 57-58). On le voit donc, la « notion de rationalité est le pivot de la tentative putnamienne de trouver une troisième voie entre le réalisme métaphysique et le relativisme » (Kistler, 2005, p. 80). Il défend « une certaine forme de rationalité », mais il n'y a pas « un noyau absolu de rationalité essentielle qui serait soustrait à l'historicité » (Kistler, 2005, p. 87).

Quelles sont les conditions qui déterminent le degré d'acceptabilité rationnelle, et qui permettraient d'identifier les conditions épistémiques idéales menant à la vérité? Pour Putnam,

¹⁶¹ « Is there a *true* conception of rationality, a *true* morality, even if all we ever have are our *conceptions* of these? Here philosophers divide, like everyone else. Richard Rorty [...] opted strongly for the view that there is only the dialogue; no ideal end can be posited or should be needed. But [...] the very fact that we speak of our different conceptions as different conceptions of *rationality* posits a [...] limit-concept of the ideal truth » (Putnam H. , 1981, p. 216).

les critères sont la cohérence et l'adéquation (*fit*). Ces deux termes désignent les liens que les croyances théoriques et expérientielles ont les unes avec les autres et entre elles :

What makes a statement, or a whole system of statements – a theory or conceptual scheme– rationally acceptable is, in large part, its coherence and fit; coherence of “theoretical” or less experiential beliefs with one another and with more experiential beliefs, and also coherence of experiential beliefs with theoretical beliefs (Putnam H. , 1981, pp. 54-55).

Une affirmation sera donc vraie si elle est parfaitement cohérente avec les autres affirmations acceptées rationnellement et parfaitement cohérente avec les croyances expérientielles (les perceptions).

Ce qui est considéré comme les conditions idéales de la justification peuvent évoluer (Kistler, 2005, p. 87). Mais il reste que la vérité est indépendante des justifications données « ici et maintenant », c'est-à-dire dans des conditions épistémiques non idéales –c'est en ce sens que Putnam refuse le relativisme. Toutefois, la vérité n'est pas indépendante de *toute* justification, parce que considérer qu'une affirmation est vraie, c'est « considérer qu'elle pourrait être justifiée » (Putnam H. , 1981, p. 56).

La conception de Putnam est donc bien une troisième voie, entre le relativisme et le réalisme métaphysique (Putnam H. , 1981, pp. 54-56). Putnam n'ignore pas que cette définition de la vérité a des limites. Parler de conditions *idéales* (et inatteignables) est notamment contesté par d'autres philosophes, qui n'y voient qu'un détour n'apportant rien à la définition de la vérité. Pour eux, le problème de la vérité n'est pas résolu si les conditions idéales ne sont pas précisées. De nombreux auteurs soulignent ainsi le flou de sa conception (Heil, 1987, p. 434) (Wright, 1992, p. 91) (Schinckus, 2007, p. 143). Mais Putnam assume cette imprécision :

Perhaps it will seem that explaining truth in terms of justification under ideal conditions is explaining a clear notion in terms of a vague one. But “true” is *not* so clear when we move away from such stock examples as “Snow is white”. And in any case, I am not trying to give a formal *definition* of truth, but an informal elucidation of the notion (Putnam H. , 1981, pp. 55-56).

D'après lui, la vérité n'est pas une notion claire, et il tente non pas d'en donner une définition précise, mais d'élucider la notion et son usage.

2.2.1.4.

La connaissance est un état mental impur

Dans le droit fil de sa conception de la vérité, Putnam propose une conception de la connaissance à mi-chemin entre le réalisme métaphysique et le relativisme : la connaissance est un « état mental impur » et cela rejoint ce que l'on disait dans le chapitre précédent en soulignant qu'il était possible d'être à la fois *problem-driven* et *theory-influenced*.

D'après lui, il n'y a pas de connaissance neutre, dépourvue des *a priori* théoriques et conceptuels de l'observateur. La connaissance —et cela rapproche Putnam du relativisme— est influencée par le vocabulaire et les concepts de celui qui connaît. Ou pour le dire autrement, il n'y a pas une manière unique de décrire un objet, indépendamment de tous choix conceptuels :

[Internalism] does deny that there are any inputs which are not themselves to some extent shaped by our concepts, by the vocabulary we use to report and describe them, or any inputs which admit of only one description, independent of all conceptual choices. Even our description of our own sensations, so dear as a starting point for knowledge to generations of epistemologists, is heavily affected (as are the sensations themselves, for that matter) by a host of conceptual choices (Putnam H. , 1981, p. 54).

La connaissance, en ce sens, est un état mental. Mais Putnam ajoute qu'il s'agit d'un état mental impur.

Un état mental pur est un état mental dont la présence ou l'absence dépend uniquement de ce que ce qui se passe à l'intérieur de celui qui pense. Un état mental impur, au contraire, dépend à la fois de ce qui se passe à l'intérieur et à l'extérieur de celui qui pense. Ainsi, la douleur est un état mental pur, tandis que la connaissance est un état mental impur. D'après Putnam, il y a donc une composante extérieure à la connaissance, qui ne dépend pas purement de celui qui pense (contrairement à la sensation de douleur). Parce que cette composante est là, la connaissance n'est pas simplement une croyance; il s'agit d'une croyance que l'on peut décrire comme vraie ou fausse. Pour reprendre la formule de Putnam, en plus d'une composante purement mentale, « le monde doit coopérer » pour que l'on puisse savoir que la neige est blanche (ou pour toute autre connaissance) (Putnam H. , 1981, p. 42).

Le réalisme interne considère que le monde conditionne la connaissance dans une certaine mesure. Il y a des perceptions et des expériences, qui se réfèrent à des objets extérieurs à celui qui perçoit, et qui influencent la connaissance qu'il a de ce monde. Ou, pour le dire autrement, il y a des apports expérientiels (*experiential inputs*) à la connaissance, qui n'est pas définie uniquement en termes de cohérence « interne » (Putnam H. , 1981, p. 54). En ce sens, le réalisme interne refuse le relativisme. Toutes les représentations mentales ne s'équivalent pas,

il y en a des vraies et des fausses. Par exemple, les êtres humains ne peuvent pas voler (à moins de prendre l'avion); une croyance qui défendrait le contraire rencontrerait rapidement ses limites si elle venait à être testée par celui qui la soutient, par exemple en se jetant par la fenêtre –les apports expérientiels seraient potentiellement douloureux (Putnam H. , 1981, p. 54)¹⁶². La conception de Putnam fait donc bien partie des « versions minimalistes » du réalisme scientifique (Grondin, 2008, p. 367).

2.2.1.5. *Pas de dichotomie faits/valeurs*

Le positivisme croit en la possibilité de distinguer les faits (objectifs) et les valeurs (subjectives)¹⁶³ : pour lui, le chercheur est face à son objet d'une façon neutre. C'est la même distinction que l'on retrouve entre la fin et les moyens : pour le positivisme, la fin est de l'ordre du philosophique, de l'éthique, du moral, et donc du subjectif, alors que les moyens, qui eux sont susceptibles d'un débat rationnel et technique, sont de l'ordre du scientifique. La science permet une identification, une évaluation, une comparaison et une justification des différents moyens, et non pas des fins.

Pour Putnam, au contraire, il n'y a pas de dichotomie entre les faits et les valeurs et il n'est pas possible d'opposer éthique et scientifique. L'un et l'autre sont toujours présents ensemble lorsqu'un chercheur étudie un objet. Cela a trois conséquences philosophiques : 1/ les faits et les valeurs ne sont pas distincts; 2/ la philosophie est rationnelle; 3/ le relativisme éthique n'est pas défendable (Tiercelin, 2002, p. 49). Il s'agit ici de voir plus précisément ces trois conséquences¹⁶⁴.

Pour Putnam, aucune description ou concept n'est neutre. Il note d'ailleurs que lorsqu'on décrit quelqu'un (en le considérant « scrupuleux » par exemple), on le juge toujours par la même occasion :

La frontière entre fait et valeur est ténue : les termes censés avoir une fonction d'évaluation éthique ont aussi une fonction descriptive, explicative et prédictive. Quand on qualifie quelqu'un de « scrupuleux », tout en l'évaluant, on décrit son caractère. La compréhension d'un être humain est donc un mixte d'estimation de son caractère, d'explication et de prédiction de ses actions (Tiercelin, 2002, pp. 50-51).

¹⁶² Cette logique est similaire à celle de Wendt, lorsqu'il constate que les Aztèques ont fait la douloureuse expérience que la réalité existe en dehors des croyances et des discours (Battistella, 2009, p. 324).

¹⁶³ Putnam fait remonter à Weber et à Hume cette dichotomie (Kistler, 2005, p. 88) (Putnam H. , 1981, p. 205).

¹⁶⁴ On ne reviendra donc pas sur le lien qui existe entre le refus de la dichotomie faits/valeurs, et la conception putnamienne de la rationalité. Sur ce lien, voir Kistler (Kistler, 2005, pp. 87-88).

Et c'est pourquoi, « tout jugement comporte une double composante, descriptive et évaluative » et « il n'y a pas de jugements de faits qui soient séparables d'évaluations cognitives voire éthiques » (Tiercelin, 2002, p. 57). Dit autrement, il n'y a pas de point de vue objectif sur le monde – de point de vue de l'Œil de Dieu. Les seuls points de vue qui existent sont ceux de « personnes réelles, qui reflètent différents buts et intérêts, favorisés par leurs descriptions et leurs théories » (Putnam H. , 1981, p. 50). Aucun « schéma » ne « copie » les faits et le monde. La « vérité » dépend de nos « standards d'acceptabilité rationnelle », et donc de nos valeurs. Elle est toujours située dans un contexte précis, interne à ce contexte (Putnam H. , 1981, p. 215).

Dans la foulée de l'abandon de la distinction entre convention et fait, il faut donc également abandonner la dichotomie fait/valeur, « pour des raisons similaires » (Putnam H. , 1992, p. 143). Il faut délaisser l'objectivité désincarnée et « métaphysique », sans renoncer à l'« objectivité pour nous », qui est « mieux que rien » et selon laquelle la cohérence et l'acceptabilité sont « entrelacées » avec notre culture (Putnam H. , 1981, p. 55). Pour mieux faire comprendre son idée, Putnam envisage l'hypothèse du « Nazi rationnel », à propos duquel un jugement moral est difficile à établir : à cause de la distinction entre faits et valeurs et parce que l'on conçoit les jugements de valeur et les jugements factuels comme différents, il est difficile de considérer un Nazi « irrationnel », bien qu'on le trouve sans hésiter « moralement repoussant » (Putnam H. , 1981, p. 203). L'apport de Putnam est de montrer qu'il est *à la fois* immoral et irrationnel (Tiercelin, 2002, p. 51).

En effet, si le Nazi se situe à l'intérieur de notre système de valeurs (comme il le fait en général), il va tenter de se justifier en utilisant nos référents. Cela va le conduire à dire des choses fausses, comme par exemple que les démocraties sont gouvernées par un complot juif. Puisque ces affirmations reposent sur des faits infondés, ce n'est pas une manière de les justifier : le Nazi soi-disant rationnel « dit des conneries » (*talk rubbish*). Si au contraire, le Nazi se situe à l'extérieur de notre système de valeur, en justifiant moralement ses actions par un nouveau système de valeur dans lequel elles sont légitimes, il n'a pas la « capacité de *décrire* » ce qu'il fait de façon « adéquate *pour nous* », selon nos valeurs (Putnam H. , 1981, p. 212). Il ne pourra pas les justifier *à nos yeux*, il sera donc irrationnel. La conclusion est donc qu'il est possible de dire que le Nazi est irrationnel, en plus d'être monstrueux moralement (Putnam H. , 1981, p. 213). Avec cet exemple, Putnam tire les trois conséquences de son abandon de la dichotomie fait/valeur : 1/ il refuse la distinction entre jugement rationnel et jugement de valeur (le Nazi est à la fois mauvais et irrationnel) 2/ il considère les jugements

de valeur susceptibles d'évaluation rationnelle (les buts du Nazi sont irrationnels, qu'il se situe à l'intérieur ou à l'extérieur de notre système de valeurs) 3/ il rejette le relativisme éthique (il se prononce sur les buts du Nazi).

Il est important de préciser que Putnam évite « l'autoritarisme éthique » (Tiercelin, 2002, pp. 49-50). Il ne s'agit pas pour lui de considérer que tout doit être justifié rationnellement, comme la préférence de certains pour la glace à la vanille. Ce sont les choix qui ont des conséquences centrales dans notre société, ou qui sont radicalement contestés dans notre système de valeur, qui font l'objet d'un jugement rationnel. Ainsi, s'il y avait une corrélation entre le fait de manger de la glace à la vanille et celui d'être « mauvais d'esprit ou de caractère », cette préférence deviendrait un enjeu moral et rationnel (Putnam H. , 1981, p. 153).

2.2.2. Contre le réalisme métaphysique et le relativisme

Pour défendre son réalisme interne, Putnam propose ou reprend plusieurs arguments à l'encontre des conceptions philosophiques alternatives. Plus précisément, il « livre une bataille sur deux fronts », contre le relativisme et le réalisme métaphysique (Kistler, 2005, p. 87)¹⁶⁵. Pour lui, tout d'abord, ces derniers ne sont pas défendables, parce qu'ils supposent un point de vue qui n'existe pas. Également, les réalistes expliquent les succès de la science, tandis qu'ils sont un « miracle » pour le relativisme. De plus, dans la vie quotidienne autant que dans la recherche scientifique, tout le monde adopte implicitement le réalisme interne. La théorie de la référence du réalisme interne, enfin, est la seule qui soit cohérente.

2.2.2.1. *L'incohérence du « point de vue de l'Œil de Dieu »*

Pour défendre son réalisme interne, Putnam montre que le relativisme est auto-réfutant tandis que le réalisme métaphysique est incohérent, parce qu'ils supposent « que l'on s'installe en même temps à l'intérieur et à l'extérieur de notre langage » :

Il s'agit d'une observation que j'ai souvent été amené à faire par le passé : tout comme le Réalisme, le Relativisme suppose que l'on s'installe en même temps à l'intérieur et à l'extérieur de notre langage. Dans le cas du Réalisme, la contradiction n'est pas immédiate, dans la mesure où tout ce que dit le Réalisme réside dans

¹⁶⁵ Cette section rejoint Kistler lorsque celui-ci présente les arguments de Putnam qui réfutent le réalisme métaphysique (l'argument des « cerveaux dans une cuve », l'incohérence de la théorie de la référence du réalisme métaphysique et la « relativité conceptuelle ») et le relativisme (non seulement incohérent, mais également auto-réfutant) (Kistler, 2005, pp. 63-76).

l'affirmation qu'il est parfaitement sensé de penser à la Vision de l'Œil de Dieu (ou mieux, à une « Vision de Nulle Part »); mais pour le Relativiste, cela constitue une auto-réfutation (Putnam H. , 1992, p. 133)¹⁶⁶.

En effet, ces deux conceptions, l'une considérant que le monde est fabriqué, et l'autre qu'il est un matériau brut, sont « deux versions d'une même erreur ». Elles ont en commun de vouloir « contempler le monde de nulle part », ce qui est « impossible » (Putnam H. , 1992, pp. 142-143). Le réalisme métaphysique et le relativisme sont donc incohérents parce qu'ils présupposent un point de vue qui n'existe pas, celui de l'Œil de Dieu¹⁶⁷.

Dans un premier temps, une supposition autoréfutante est définie comme une supposition dont la vérité implique sa propre réfutation. Par exemple, affirmer que toutes les affirmations sont fausses est auto-réfutant : si cette affirmation est vraie, alors elle doit être fausse (Putnam H. , 1981, pp. 7-8). À la suite de Mannheim, le nom de « paradoxe du Crétois » est parfois donné à ce raisonnement (Battistella, 2009, p. 306)¹⁶⁸. Ainsi, le solipsisme, qui considère que tout est justifié « d'après moi », et le relativisme, qui considère que tout est justifié « d'après nous », sont tous deux autoréfutants. En effet, tous deux proposent d'être à la fois en dehors et à l'intérieur du système conceptuel auquel appartient la rationalité, en adoptant « une conception plus rationnelle de la rationalité » (Putnam H. , 1981, pp. 215-216). Dit autrement, ils présupposent la perspective absolue qu'ils disent rejeter, ce qui est « incohérent » (Putnam H. , 1981, pp. 216; 119-124). Relativistes et solipsistes présupposent un point de vue (le point de vue de l'Œil de Dieu, qui est le seul qui permet de dire que la référence est fixée uniquement par l'esprit), tout en niant que ce point de vue soit possible (puisque la référence est fixée uniquement par l'esprit, il n'y a que des points de vue humains). Il est donc auto-réfutant : « L'entreprise qui vise à ne voir dans la justification (et dans la vérité) que l'effet d'une convention commune procède [...] d'une tentative autoréfutante qui refuse la possibilité d'une "perspective absolue" tout en la présupposant » (Putnam H. , 1992, pp. 138-139)¹⁶⁹.

Dans un deuxième temps, le réalisme métaphysique est lui aussi incohérent. En effet, il suppose l'existence d'une réalité extérieure à l'observateur et indépendante de lui. Le monde existe en dehors de la pensée humaine, il faut donc présupposer qu'il est « pré-assemblé », et ce

¹⁶⁶ Pour montrer cela, Putnam utilise la métaphore des cerveaux dans des cuves (*Brains in a Vat*), version légèrement modifiée de l'hypothèse du Malin Génie de Descartes (Wright, 1992). La métaphore a toutefois été largement débattue et contestée en philosophie (Heil, 1987, p. 435).

¹⁶⁷ Même si, dans le cas du relativisme, c'est pour dire que ce point de vue est inaccessible (Kistler, 2005, p. 92).

¹⁶⁸ Ce raisonnement est parfois repris par certains internationalistes pour montrer que le relativisme est auto-réfutant (Harvey & Cobb, 2003, p. 146) (Vasquez, 1995, p. 225).

¹⁶⁹ C'est une critique qu'il fait par exemple à Rorty (Putnam H. , 1992). Farrell fait cette même critique à Rorty (Farrell, 1995, p. 164).

de façon « indépendante de toute classification humaine ». Dans cette conception, les humains sont incapables de *former* des concepts qui « reflètent » la réalité, et le monde réel leur « échappe », puisqu'il est totalement indépendant d'eux (Wright, 1992, p. 91). Ce monde n'est donc pas pensable. L'hypothèse du réalisme métaphysique présuppose à la fois que le monde existe en lui-même (indépendamment de nous), et que c'est la correspondance avec le monde qui détermine la vérité (ce qui suppose une participation humaine). Pour surmonter l'incohérence, le réalisme métaphysique doit lui aussi présupposer le point de vue de l'Œil de Dieu (Putnam H. , 1981, p. 49).

En effet, c'est l'existence du point de vue de l'Œil de dieu qui permet de considérer un monde totalement extérieur à l'esprit —c'est le seul point de vue qui permette de considérer que l'hypothèse du réalisme métaphysique est vraie : « It is only by adverting to some such transcendental standpoint that an externalist can distinguish a world existing apart from our conceptualized, thinkable world » (Heil, 1987, p. 434). Au contraire, un réaliste interne ne suppose pas de point de vue de l'Œil de Dieu : il n'y a que des points de vue internes.

2.2.2.2.

Le « miracle » de la science et le progrès

La science permet un certain progrès —Putnam parle de « convergence ». Pour lui, les normes, les croyances et les standards sont des « objets historiques qui évoluent et se transforment avec le temps » (Putnam H. , 1992, p. 138), notamment sous l'effet de deux phénomènes. Les normes et standards peuvent évoluer lorsqu'ils entrent en conflit, amenant une « reconstruction constructive », ou bien lorsqu'ils permettent de découvrir des faits qui conduisent à leur transformation (Putnam H. , 1992, pp. 137-138). En un certain sens, cette évolution représente un progrès et il y a donc progressivement une meilleure correspondance entre la réalité et nos concepts, comme en témoigne les succès de la science. En effet, pour Putnam, l'« incroyable » succès de la science est « indéniable » (Putnam H. , 1981, p. 195) et le réalisme (interne ou métaphysique) est la seule conception qui n'attribue pas ces succès à un « miracle » ou à une « erreur méta-inductive », c'est-à-dire qui les explique :

Putnam propose son réalisme interne, sorte de version « allégée » de la théorie de la référence, afin de pouvoir expliquer les succès passés, présents et futurs de la science qui, selon l'auteur, ne peuvent se comprendre et avoir du sens que dans une conception réaliste de la vérité (sous la forme vérité-correspondance) et de la référence (même si celle-ci peut évoluer). Le philosophe ajoute que si les théories scientifiques n'étaient que pur langage sans référence aucune, les succès actuels de la science relèveraient d'un miracle. Rendre intelligible l'évolution de la science et empêcher de penser celle-ci comme une erreur méta-inductive (comme ce serait le

cas en l'absence de référence), telles sont les principales motivations du réalisme putnamien (Schinckus, 2007, p. 140)¹⁷⁰.

En effet, si les théories et les observations formulées par les chercheurs ne se réfèrent pas à quelque chose de réel, comment expliquer l'existence des avions, ou bien des centrales nucléaires ? Il faut nécessairement que la théorie de la gravitation, ou bien celle de la fission, soient, même approximativement, vraies. Autre exemple, l'existence des électrons permet de comprendre certains succès de la physique (Schinckus, 2007, pp. 140-141). Comme l'explique Putnam en généralisant ce constat aux croyances quotidiennes, s'il n'y avait pas une certaine vérité dans nos croyances, ou si un nombre suffisamment élevé d'entre elles n'étaient pas vraies, nous n'aurions pas survécu (Putnam H. , 1981, pp. 39-40).

Cet argument du succès de la science est fréquemment repris par les réalistes. Ainsi, d'après Wendt, c'est là le meilleur argument – l'argument « ultime » – en faveur du réalisme. Si la réalité et la connaissance n'avaient rien à voir ensemble, il serait impossible d'expliquer les progrès réalisés dans le domaine de la maîtrise de la nature : « nous pouvons voler, alors que les Romains ne le pouvaient pas » (Wendt, 1999, p. 64)¹⁷¹. Parce que l'on connaît de mieux en mieux le monde, grâce aux théories et à la science, on acquiert une meilleure maîtrise et on peut prévoir le cours de certains événements. La seule explication satisfaisante à ce progrès est que les théories reflètent le monde. C'est là une « inférence à la meilleure explication » (Wendt, 1999, p. 65).

Une telle logique est critiquée par les philosophes antiréalistes, qui apportent deux arguments. Dans un premier temps, les relativistes contestent qu'il y ait un progrès : pour eux, il n'y a pas de convergence de la connaissance scientifique, puisque le sens des concepts à différentes époques est différent et qu'il y a « incommensurabilité » des paradigmes. Ainsi, pour Rorty il n'est pas possible de penser le progrès en dehors d'un schème particulier (Schinckus, 2007, p. 150). L'époque des « changements révolutionnaires dans les sciences » n'est pas révolue, et nous « serons pour nos descendants ce que nos ancêtres primitifs et animistes sont pour nous » (Rorty, cité dans (Schinckus, 2007, p. 150).

C'est une conception que Putnam rejette, parce qu'il considère que les jugements que l'on porte sur la connaissance ne sont pas qu'une question d'opinion (Putnam H. , 1981, pp. 113-

¹⁷⁰ C'est là un argument qui revient « de façon constante » chez Putnam, et qui est lié au critère pragmatique de la vérité comme utilité pratique (Tiercelin, 2002, p. 24).

¹⁷¹ Il faut ajouter que Wendt est clair : il ne s'agit pas ici de formuler un jugement normatif, et de considérer que le monde va mieux, ou que les humains vivent mieux grâce à la science. Il s'agit simplement de dire que les possibilités d'influence des humains sur le monde augmentent – que ce soit là un bien ou un mal reste débattu.

119). Il y a des critères de démarcation du « pire » et du « meilleur » qui ne sont pas arbitraires (Schinckus, 2007, p. 139). Même si le sens des concepts évolue, il est possible de les traduire pour qu'ils soient compréhensibles à une autre époque, et de prendre ainsi conscience du progrès de la science (Schinckus, 2007, p. 147)¹⁷².

Dans un deuxième temps, il existe la possibilité que des théories fausses permettent une meilleure maîtrise du monde. Le succès ne peut donc pas être une preuve de la justesse de la référence¹⁷³. Mais comme l'explique Putnam, s'il est possible qu'une théorie fausse prédise adéquatement un phénomène et soit donc un succès, il est improbable que plusieurs théories aient par hasard permis d'interagir avec succès avec l'environnement. Dans la conception antiréaliste, ces succès ne peuvent qu'être des « coïncidences ». Une telle succession de coïncidences est pourtant extrêmement improbable. Si on généralise à l'ensemble de la connaissance scientifique et quotidienne, ces succès deviennent « totalement inexplicables » : « To posit that the interaction produces in our minds *false* theories which just *happen* to have successful predictions as consequences is to posit a totally inexplicable series of *coincidences* » (Putnam H. , 1981, p. 39). Le « miracle » n'est en lui-même pas une explication satisfaisante.

Si l'argument du miracle est une défense du réalisme en général, Putnam ne renonce pas pour autant au réalisme *interne* y compris lorsqu'il se tourne vers les succès et les progrès de la science. Son réalisme est interne, parce qu'il admet que les jugements positifs que l'on porte sur le progrès sont situés dans un contexte social et historique précis –c'est-à-dire, « à l'intérieur de *notre* représentation du monde ». Il s'agit là d'une conclusion qu'il tire des principes 3 et 5 énoncés précédemment (Putnam H. , 1992, p. 138). Encore une fois, ce point de vue interne est en effet le seul disponible d'après Putnam.

2.2.2.3. *Nous sommes tous des réalistes internes tacites*

Une autre manière de démontrer la pertinence du réalisme interne est de souligner que tout le monde, et particulièrement les relativistes eux-mêmes en dépit de ce qu'ils soutiennent, adopte implicitement ce réalisme. Comme l'explique Putnam, « si c'est être un "réaliste" que de dire ce que nous disons et de faire ce que nous faisons, alors nous ferions mieux d'être réalistes : des

¹⁷² À noter que Kistler considère que l'interprétation de Putnam de l'« incommensurabilité » et de la traduction est contestable (Kistler, 2005, p. 89). Sur la réponse de Kuhn et Feyerabend à Putnam, voir (Kistler, 2005, pp. 89-92).

¹⁷³ C'est notamment l'argument de Laudan. Également, pour Kratochwil, l'argument du miracle est « logiquement faux », de la même manière que l'est celui qui déduit l'existence de Dieu à partir de la perfection de la nature (Kratochwil, 2009, p. 25). Wendt discute certains de ces arguments et les réponses des réalistes (Wendt, 1999, pp. 65-67), tout comme Putnam (Putnam H. , 1981, pp. 38-41).

réalistes avec un petit "r" » (Putnam H. , 1992, p. 139). C'est là une argumentation classique des réalistes, comme le souligne Kurki : « Philosophical realism argues that all scientific, and everyday, accounts of the world require the assumption of realism » (Kurki, 2008, p. 187).

En effet, dans la vie quotidienne et dans le quotidien de la recherche, tout le monde est réaliste interne, c'est-à-dire que tout le monde attribue à la réalité une dimension ontologique, en considérant qu'elle est susceptible de réfuter ou de confirmer des hypothèses –la théorie de la référence que tout le monde adopte est causale. Ainsi, les relativistes acceptent implicitement que leur conception est garantie et est indépendante de l'opinion majoritaire :

Qu'il en soit ainsi, c'est ce que montre en effet la praxis des relativistes eux-mêmes. Ils savent parfaitement que la majorité de leurs pairs culturels n'est pas convaincue par les arguments relativistes; ils n'en continuent pas moins à soutenir leur idée, et cela parce qu'ils pensent qu'ils sont *justifiés* (garantis) à le faire, partageant ainsi l'image de la garantie comme une chose indépendante de l'opinion de la majorité (Putnam H. , 1992, pp. 132-133).

Les relativistes eux-mêmes se réfèrent donc à un monde qui existe réellement en dehors de leur théorie, même s'ils ne l'admettent pas explicitement¹⁷⁴.

Wendt et Shapiro reprennent cet argument pour défendre leur réalisme critique. Pour Wendt, les non-réalistes sont ainsi en général des « réalistes tacites » dans leurs recherches empiriques, c'est-à-dire qu'ils sont « guidés par le désir de faire que leurs théories correspondent à la manière dont fonctionne le monde » (Wendt, 1998, p. 107). C'est pourquoi les postmodernes ne se servent pas de « preuves arbitraires » : « en fin de compte, nous sommes tous réalistes » (Wendt, 1999, p. 67)¹⁷⁵. Malgré l'influence de l'empirisme sur les sciences sociales, et particulièrement dans les enseignements que la plupart des chercheurs ont dû suivre lors de leurs études de premier cycle (Shapiro & Wendt, 1992, p. 215), le scepticisme épistémologique est largement abandonné par les chercheurs lorsqu'il s'agit pour eux de faire

¹⁷⁴ De la même manière, les relativistes supposent être en mesure de produire autre chose que des bruits lorsqu'ils tentent de réfuter ou de confirmer des hypothèses. Or, un relativiste devrait considérer que l'on produit non pas des mots, mais des bruits, ce qui revient à commettre « une sorte de suicide mental » : « the argument is that the relativist cannot, in the end, make any sense of the distinction between *being right* and *thinking he is right*; and that means that there is, in the end, no difference between asserting or thinking on the one hand, and *making noises* (or *producing mental images*) on the other. But this means that (on this conception), I am not a *thinker* at all but a *mere animal*. To hold such a view is to commit a sort of mental suicide » (Putnam H. , 1981, p. 122).

¹⁷⁵ Wendt s'appuie ici sur les analyses de Linda Alcoff et Mario Bunge. Voir également Harvey et Cobb, qui s'appuient sur Pauline Rosenau (Harvey & Cobb, 2003, pp. 146-147).

de la recherche (Shapiro & Wendt, 1992, p. 222). Le réalisme est présupposé vrai (Shapiro, 2005, p. 9)¹⁷⁶.

2.2.2.4. *Les incohérences des autres théories de la référence*

Putnam défend également sa conception en montrant les incohérences des théories de la référence alternatives à la « théorie causale » du réalisme interne.

Dans un premier temps, d'après Putnam, le réalisme métaphysique est séduisant et « naturel » (Putnam H. , 1981, p. 56), même s'il propose une théorie de la correspondance « magique » : « To me, believing that some correspondence intrinsically just *is* reference (not as a result of our operational and theoretical constraints, or our intentions, but as an *ultimate* metaphysical fact) amounts to a magical theory of reference » (Putnam H. , 1981, p. 47). La question se pose en effet de savoir d'où vient la correspondance qui existe entre les mots et les choses, sachant que cette correspondance est extérieure au langage et à l'esprit (c'est là un présupposé du réalisme métaphysique). Et lorsqu'on tente de répondre à cette question, il faut nécessairement considérer que, dans la conception du réalisme métaphysique, c'est le monde lui-même qui établit cette correspondance. C'est là l'une des « conséquences parfaitement absurdes » du réalisme métaphysique (Putnam H. , 1992, p. 141). Il y aurait une correspondance « automatique », qui serait due aux objets eux-mêmes, et qui ferait le lien entre l'ensemble des objets appartenant à la même catégorie –ces objets seraient « auto-identifiants » en plus d'être indépendants de l'esprit (Putnam H. , 1981, pp. 53-54).

La référence ne peut pas être magique; la connexion entre le mot et l'objet ne vient pas de l'objet lui-même. Pour le montrer, Putnam prend l'exemple d'une fourmi qui par accident trace dans le sable des lignes qui ressemblent à une caricature de Winston Churchill. Ce dessin, *en lui-même*, n'est pas une caricature de Winston Churchill; il l'est seulement *pour nous* (Putnam H. , 1981, pp. 1-5). Autrement dit, une référence dépend nécessairement des dispositions et des concepts de l'observateur. Même les « images mentales » (les mots écrits ou dits) ne peuvent pas représenter « intrinsèquement » ce qu'elles désignent (Putnam H. , 1981, p. 5).

Une autre incohérence de la théorie de la correspondance du réalisme métaphysique est le fait qu'un mot peut correspondre à une infinité de choses. Or, la théorie de la correspondance

¹⁷⁶ Inversement, il serait également possible de dire que les réalistes sont des réalistes internes « tacites » lorsqu'ils essaient de convaincre les autres du bienfondé de leur conception, sans s'en remettre exclusivement à la réalité externe.

suppose qu'il existe un lien unique entre un mot et ce qu'il désigne, et que pour choisir entre les différentes correspondances possibles il est possible d'avoir accès à la chose en elle-même, sans que celle-ci soit influencée par l'observateur (Putnam H. , 1981, pp. 72-73). Cela suppose, encore une fois, un point de vue qui n'existe pas, puisque, pour que l'on puisse déterminer la correspondance entre deux domaines, « il faut avoir un accès indépendant aux deux » (Putnam H. , 1981, pp. 73-74). Pour toutes ces raisons, il faut « abandonner » la théorie de la correspondance et le réalisme métaphysique, malgré son attractivité et le « désir d'un point de vue de l'Œil de Dieu » :

What we have is the demise of a theory that lasted for over two thousand years. That it persisted so long and in so many forms in spite of the internal contradictions and obscurities which were present from the beginning testifies to the naturalness and the strength of the desire for a God's Eye View (Putnam H. , 1981, p. 74).

Dans un deuxième temps, les théories de la référence post-positiviste et empiriste ne sont pas plus convaincantes. En effet, le sujet pensant ne détermine pas seul ou influencé par ses pairs, l'objet auquel il fait référence. Pour montrer qu'il y a « un problème avec la référence » (Putnam H. , 1981, pp. 22-48), Putnam se sert d'une expérience mentale. Il imagine une Terre jumelle (*Twin Earth*), parfaitement identique à la Terre que l'on connaît, sauf sur un point : le terme « eau » y désigne un liquide qui ressemble superficiellement à ce que nous désignons « eau », mais qui ne correspond pas au même liquide. Même si les habitants de Terre jumelle l'ignorent, l'eau désigne une substance XYZ. Il faut également supposer que nous-mêmes nous ignorons que l'eau désigne une substance H₂O, pour que l'on soit dans le même état d'esprit – Putnam se projette avant 1750, avant que la chimie ne commence à préciser la composition de l'eau. Dans ce cas, explique Putnam, lorsque les habitants de Terre jumelle et nous utilisons le mot « eau », nous ne désignons pas la même substance, malgré que nous soyons dans des états mentaux identiques (Putnam H. , 1990, pp. 65-70) (Putnam H. , 1981, pp. 22-23). L'eau représente un liquide différent si on se sert du mot sur Terre ou sur Terre jumelle¹⁷⁷. D'où la conclusion que « ce ne peut pas être l'esprit seul qui fixe la référence » (Putnam H. , 1981, p. 23) et que « le sens n'est pas juste dans la tête » (Putnam H. , 1981, p. 19). Il est clair en effet qu'« une fois qu'on a découvert que l'eau est H₂O, on ne peut plus appeler "eau" des substances dont la composition chimique est différente même si elles ressemblent superficiellement à de l'eau » (Tiercelin, 2002, p. 34). Les théories descriptive des empiristes et relationnelle des post-

¹⁷⁷ Wendt reprend ce raisonnement pour critiquer la théorie descriptive de la référence – en prenant l'exemple non pas de l'eau, mais de « Tony Blair » (Wendt, 1999, p. 54).

positivistes ne tiennent donc pas, puisqu'elles attribuent la référence à un état mental, sans contribution de la réalité.

Devant ces échec, Putnam, inspiré par James, Pierce et Wittgenstein qu'il réinterprète (Tiercelin, 2002, p. 53 et 70), propose une théorie cohérente avec son réalisme interne, la théorie causale. D'une part, comme il a été dit précédemment, « l'environnement doit coopérer » parce que « la référence est partiellement fixée par l'environnement même. C'est le phénomène que [Putnam a] appelé la *contribution de l'environnement* » (Putnam H. , 1990, p. 68). La théorie est dite causale, parce que l'objet extérieur cause la référence : « pour qu'il y ait référence, il faut qu'existe une interaction causale entre moi et le monde » (Tiercelin, 2002, p. 53). En un sens, une telle conception a certain traits de l'essentialisme (Tiercelin, 2002, p. 34).

Mais d'autre part, il ne s'agit pas d'oublier le rôle de l'observateur, et il est clair pour Putnam que le langage « pénètre profondément la réalité » (Putnam H. , 1992, p. 142). Il y a différents points de vue possibles sur une chose, en fonction de l'observateur et de son bagage conceptuel –aucune description n'est plus une description de la chose en elle-même qu'une autre¹⁷⁸. En ce sens, la théorie causale de la référence est différente de la théorie de la correspondance (Tiercelin, 2002, pp. 55-56). C'est « nous » qui divisons le monde, un des points sur lesquels « Putnam ne variera pas » (Tiercelin, 2002, p. 56). À noter que pour Putnam, le pluriel du « nous » est important. Ce n'est pas « moi » individuellement, mais « nous » collectivement qui élaborons les références. Il est par exemple parfois nécessaire de consulter des « experts » pour déterminer une référence, donnant ainsi lieu à une « division linguistique du travail » (Tiercelin, 2002, p. 36)¹⁷⁹.

Il adopte donc une conception de la correspondance subtile. Selon cette conception, la vérité dépend du sujet, mais pas totalement (Schinckus, 2007, p. 140)¹⁸⁰. Cela représente une « théorie

¹⁷⁸ « Il n'y a aucun "point de vue de Dieu"; il n'y a que différents points de vue de différentes personnes, qui reflètent les intérêts et les objectifs de leurs descriptions et leurs théories [...]. Nous pouvons en partie décrire le contenu d'une pièce en disant qu'il y a une chaise en face d'un bureau, et en partie décrire le contenu de la même pièce en disant qu'il y a des particules et des champs de certaines sortes qui sont présents. Mais demander quelle est de ces descriptions celle qui décrit la pièce telle qu'elle est "indépendamment de la perspective", ou "en soi", n'a aucun sens. Elles sont toutes deux des descriptions de la pièce telle qu'elle est réellement » (Putnam, cité dans (Tiercelin, 2002, pp. 56-57)).

¹⁷⁹ « Un autre trait important de la théorie ressort déjà (souligné à la fois par Kripke et Putnam) : la référence est déterminée *socialement*, et non pas individuellement. Pour savoir si quelque chose est ou non de l'or, un locuteur peut avoir besoin de consulter un expert, qui connaît mieux que le premier venu la nature de l'or. La fixation de la référence exige donc une chaîne de transmissions historiques (Kripke), ou tout simplement une forme de coopération sociale (ce que Putnam va appeler "la division linguistique du travail") » (Tiercelin, 2002, p. 36).

¹⁸⁰ Cette conception est inspirée de la « vérité correspondance » définie par Davidson, comme le souligne Schinckus (Schinckus, 2007, p. 140). Elle est toutefois différente de la « théorie de la correspondance » du réalisme métaphysique.

causale souple » (Schinckus, 2007, pp. 142-144)¹⁸¹, qui souligne que la réalité et l'observateur sont tous les deux déterminants lorsqu'il s'agit de faire le lien entre un mot et l'objet qu'il désigne¹⁸².

Conclusion

Ce chapitre avait pour but de clarifier l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*, pour répondre à l'objection selon laquelle les différentes théories des relations internationales sont incompatibles épistémologiquement, et ne peuvent donc pas être combinées. Sur cette question, si le pragmatisme *problem-driven* a certains traits réalistes, il n'adopte toutefois pas le réalisme métaphysique. Il demeure pragmatique, parce que son réalisme est interne, suivant la ligne définie par Putnam au cours des années 1980.

Dans cette conception, la vérité correspond à l'acceptation rationnelle *idéalisée*. Un progrès est possible, progrès qui ne suit pas la logique darwinienne mise à jour par Rorty. Contre l'« ethnocentrisme » et le « relativisme » de Rorty, Putnam, en s'inscrivant lui-même dans la tradition pragmatique, en propose une interprétation plus positiviste – il est bien le prototype du « rationaliste pragmatique » (Jacob, 1987, p. 542). Cette vision plus « canonique » (Bauer & Brighi, 2009a, p. 5) correspond à une « réappropriation » de l'« héritage » pragmatiste (Tiercelin, 2002, p. 11). Comme le souligne Schinckus, le débat entre Rorty et Putnam touche un enjeu fondamental – la supériorité de la pratique scientifique (Schinckus, 2007, p. 138), à laquelle tient Putnam.

Avec cette conception, Putnam en arrive à une conception que Sil reprend implicitement à son compte lorsqu'il défend une « voie moyenne épistémologique » pour l'éclectisme analytique (Sil, 2000b). Le réalisme interne donne donc une base solide à ce qui peut être

À noter que Rorty prétend lui aussi s'inspirer de Davidson, mais son interprétation de l'auteur est contestable (Farrell, 1995).

¹⁸¹ « S'il est vrai que la causalité putnamienne se veut plus souple – puisqu'elle reconnaît sa dimension sémantique – que les théories causales physicalistes, celle-ci n'en demeure pas moins [...] une théorie causale de la référence. Dans le cadre du réalisme interne, est vrai ce qui peut être justifié sur la base d'une correspondance (sous la forme d'une causalité « souple »), dans les circonstances épistémiques idéales avec une référence qui, certes, peut être nommée différemment, mais qui présente tout de même un caractère transthéorique fort (et par conséquent une certaine unicité) » (Schinckus, 2007, pp. 142-144).

¹⁸² Cela rejoint Wendt qui défend une théorie causale de la correspondance, parce qu'elle prend en compte « la contribution de l'esprit et du langage », tout en étant « ancrée dans la réalité extérieure » (Wendt, 1999, p. 57). Il s'agit d'après lui de procéder en deux étapes. Dans un premier temps, lors du « baptême », un nom est donné à la chose; dans un deuxième temps ce nom est propagé et accepté par la communauté qui s'en sert (Wendt, 1999, p. 57). Wendt identifie le réalisme avec la théorie causale, négligeant la distinction de Putnam (qu'il cite pourtant) entre réalisme interne et réalisme métaphysique.

considéré comme l'épistémologie du pragmatisme *problem-driven*. Sil et Putnam se rejoignent autour d'une vision similaire à celle développée dans le chapitre I –leur pragmatisme est à la fois *problem-driven* et *theory-influenced*. Réalisme interne et pragmatisme *problem-driven* confluent dans un réalisme pragmatique qui tente un dépassement de l'opposition entre positivisme et post-positivisme. Contrairement à Wendt, qui dit explicitement qu'il est un positiviste épistémologique (Wendt, 1999, p. 90), ce réalisme pragmatique insiste sur le fait que l'observateur, son langage, sa perception et le contexte social dans lequel il évolue ont une influence fondamentale sur la perception de la réalité.

Cela explique que certains considèrent que « le réalisme interne est un relativisme qui évite de s'affirmer comme tel [...et que] la prise de distance de Putnam par rapport aux positions relativistes de Rorty et Feyerabend n'est que verbale » (Kistler, 2005, pp. 62-63)¹⁸³. À cet égard, il a déjà été dit précédemment que Rorty et Putnam eux-mêmes voient un très grand nombre de similitudes entre leurs conceptions. C'est ce qui amène Devitt à considérer que Putnam est un « renégat » (Devitt, 1997, pp. 220-235), parce qu'« après des années passées à l'avant-garde du réalisme, il abandonne la cause », trouvant « “incohérentes” ses anciennes positions » (Devitt, 1997, p. 220). Dans cette lignée, Kistler, lui-même réaliste, soutient que le réalisme interne est du relativisme (Kistler, 2005, pp. 88-89)¹⁸⁴.

Le but de ce chapitre n'était pas de présenter exhaustivement la conception de Putnam, ses évolutions et les débats qu'elle suscite¹⁸⁵, mais plutôt de voir en quoi consiste la voie moyenne qu'il propose à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Partant de l'existence de cette voie moyenne épistémologique, on peut répondre à l'objection qui soutient qu'il est impossible de combiner des théories qui auraient des épistémologies contradictoires : en faisant une analyse qui se situe elle-même sur la voie moyenne épistémologique définie par Putnam, il est possible de combiner des épistémologies apparemment opposées¹⁸⁶. En quittant

¹⁸³ Tiercelin n'est pas loin de partager cette affirmation lorsqu'elle précise que « [Putnam] comprend que les conclusions auxquelles le fait parvenir ce “réalisme interne” constituent une menace sceptique » (Tiercelin, 2002, p. 71). Ses ouvrages postérieurs à *Reason, Truth and History*, et notamment *Realism with a Human Face* (Putnam H., 1994), publié pour la première fois en 1990, ont précisément pour but de clarifier en quoi le réalisme interne est une forme de réalisme (Tiercelin, 2002, pp. 72-124).

¹⁸⁴ Kistler va même jusqu'à voir dans Putnam « une reformulation plus radicale du relativisme » (Kistler, 2005, p. 92).

¹⁸⁵ Pour un approfondissement sur la conception de Putnam, en plus des ouvrages et articles déjà cités, voir notamment le chapitre III de l'ouvrage *Critical Realism, Post-positivism and the Possibility of Knowledge* écrit par Ruth Groff (Groff, 2004, pp. 45-70).

¹⁸⁶ Ce réalisme pragmatique permet également de répondre à deux autres objections que Macleod et O'Meara formulent contre le pragmatisme : pour eux des choses fausses ont été considérées comme vraies de manière consensuelle (par exemple, le fait que le soleil tourne autour de la terre (Macleod & O'Meara, 2010, p. 9)) et le consensus pourrait conduire à l'imposition du choix des plus puissants, aux dépens de ceux qui les contestent

l'« absolutisme épistémologique », on laisse la place à une pluralité d'épistémologies compatibles entre elles.

Ainsi, les différences épistémologiques peuvent être « mises entre parenthèses » ou « ajustées », parce que les « fondations » de différentes traditions sont moins « éloignées que ce qui est souvent présupposé » (Katzenstein & Sil, 2008, p. 118) (Sil, 2004, p. 323)¹⁸⁷. L'éclectisme analytique « minimise l'incommensurabilité métathéorique généralement postulée entre les différentes traditions de recherche » (Sil, 2009, p. 649) (Sil & Katzenstein, 2011, p. 484). Cette voie moyenne est un appel à la flexibilité et à la tolérance (Sil, 2000b, p. 146). Le réalisme pragmatique adopté ici, il est intéressant de le souligner, répond parfaitement à l'appel de Checkel, qui voit dans le pragmatisme et le réalisme scientifique deux avenues possibles pour la construction de ponts méta-théoriques (Checkel, À paraître, p. 25).

Si ce deuxième chapitre a tenté de répondre aux objections épistémologiques contre le pragmatisme *problem-driven*, pour que le programme de recherche proposé soit cohérent, il reste maintenant à voir comment les processus « réels » de la vie internationale, identifiés par différentes traditions de recherches, sont compatibles et complémentaires. C'est l'objet du chapitre III.

(Macleod & O'Meara, 2010, p. 11). Le pragmatisme *problem-driven* étant une forme de réalisme, il échappe à ces objections.

¹⁸⁷ Cela rejoint en partie ce que Moravcsik dit à propos de la synthèse : « Although the overarching assumptions embedded in a given model must be minimally coherent and justify the relative position of the elements within a multitheoretical synthesis, there is no need for each subtheory of the synthesis to make identical assumptions about fundamental ontological matters » (Moravcsik, 2003, p. 132).

Chapitre III. Cohérence explicative du pragmatisme problem-driven

We do not normally stop to ask what [...] explanations mean or what they are supposed to be explaining. This can lead to problems. Often we first become aware of trouble when we encounter conflicts, when several explanations, coming from different angles and speaking to different aspects of a problem crowd around a single object. We look at a body of theory and find a confusing patchwork of schools and approaches, and it is very hard to see how they fit together. This happens all time in the social sciences (Garfinkel, A. (1981). *Forms of Explanation, Rethinking the questions in social theory*. New Haven: Yale University Press, p. 1).

Introduction

En plus des objections épistémologiques, qui concernaient la possibilité de combiner des théories ayant des épistémologies opposées et auxquelles le chapitre II a donné une réponse, une autre série d'objections apparaît. Elles concernent les contradictions entre théories au niveau non plus méta-théorique, mais théorique. À ce niveau également se pose le problème de la cohérence entre les théories dont le pragmatisme *problem-driven* se sert. Comment réunir dans une même analyse des théories contradictoires entre elles et dont les explications à la question étudiée sont opposées ? Comme l'explique Johnson, la question n'est pas de savoir s'il faut intégrer différentes approches, mais comment le faire « sainement et de manière productive » (Johnson, 2002, pp. 224, déjà cité). O'Meara et Battistella font tous deux, de façon différente, une telle objection.

Ainsi, la troisième objection qu'O'Meara formule à l'égard du pragmatisme soulève le problème de la cohérence entre les théories. Être éclectique, cela suppose, d'après lui, d'accepter que des réponses différentes soient considérées comme valables. Cela suppose donc de renoncer à répondre de manière cohérente au problème qui est posé –le pragmatisme renoncerait à la « cohérence logique interne » :

La troisième objection au pragmatisme a été énoncée par le père du néoréalisme. En insistant sur la rigueur théorique, Waltz ébranle fatalement le pragmatisme en Relations internationales. Les nombreux partisans de la synthèse théorique s'entendent désormais sur la nécessité d'une cohérence théorique. [...] Toutes les approches (à l'exception du postmodernisme) acceptent dorénavant la nécessité d'une cohérence logique interne (O'Meara, 2010b, p. 537)¹⁸⁸.

De même, pour Battistella, différentes grilles théoriques fournissent différentes réponses à une même question –c'est une des raisons pour lesquelles un scientifique n'est pas en mesure de conseiller efficacement les dirigeants politiques (Battistella, 2009, p. 616). Chernoff adopte la même logique : d'après lui, chaque théorie identifie des solutions différentes aux problèmes internationaux que les dirigeants politiques affrontent. Ainsi, le réalisme, le libéralisme et le constructivisme fournissent chacun des indications quant à l'attitude à adopter face à l'Irak, à la Corée du Nord et à la Chine en 2003 (Chernoff, 2007, pp. 35-79). Puisque les théories fournissent des réponses différentes, avant de prendre une décision, les dirigeants doivent choisir l'une d'entre elles¹⁸⁹.

Cela vient contredire presque mot pour mot Sil et Katzenstein, lorsque ces derniers considèrent que l'éclectisme analytique permet de rapprocher l'université et les décideurs politiques. En effet, d'après eux, une condition de l'« utilité pratique » des théories pour résoudre des problèmes substantifs (par opposition aux problèmes analytiques) est leur combinaison au sein d'une seule analyse :

The investigation of differently formulated analytic problems within contending research traditions frequently offer relevant insights for the purposes of solving substantive problems. The challenge is to compare and selectively integrate these insights so that they can be more practically useful in relation to substantive problems. This is where analytic eclecticism comes in (Sil & Katzenstein, 2010a, p. 418).

¹⁸⁸ Smith fait le même constat : « No research agenda can lead to synthesis, simply because different approaches see different worlds » (Smith, 2003, p. 143).

¹⁸⁹ C'est pourquoi, comme on le verra plus loin, Chernoff s'intéresse aux critères qui permettent d'identifier une bonne théorie (voir en page 181).

Tandis que pour Sil et Katzenstein, la combinaison de différentes théories rend le scientifique à même de conseiller les dirigeants, pour Battistella le fait qu'elles soient contradictoires l'en empêche. Même si l'« utilité pratique » identifiée par Sil et Katzenstein ne correspond pas à celle du pragmatisme *problem-driven*¹⁹⁰, il faut tout de même répondre à cette objection, qui soulève à sa manière le problème de la compatibilité des différentes théories. Pour cela, il faut montrer que le pragmatisme *problem-driven* ne renonce pas à la cohérence, parce que les différentes théories ne sont pas contradictoires –au contraire, les explications qu'elles fournissent sont compatibles et complémentaires. Plus particulièrement, il faut se pencher sur *comment* les différents facteurs identifiés se combinent :

The value-added of eclectic approaches stems from their attention to the task of understanding *how* the range of relevant factors deemed important by capable scholars working within research traditions combine to affect outcomes of interest to scholars and practitioners (Sil, 2009, p. 649).

Comme l'explique van Bouwel, « explanatory pluralism [...] have to consider ontological issues in order to secure the compatibility and complementarity of theories and explanations » (van Bouwel, 2004, p. 534).

Dans la lignée de cette objection, une deuxième apparaît. La question se pose de savoir quelles théories il s'agit de considérer comme complémentaires. Le pragmatisme *problem-driven* considère-t-il que toutes les théories sont complémentaires, ou bien en choisit-il certaines ? Dans ce cas, quelles théories s'agit-il de combiner, et pourquoi celles-là plutôt que d'autres ? Quel est le critère de sélection des théories dont se sert l'éclectisme ? C'est là une partie de la deuxième objection au pragmatisme formulée par O'Meara (O'Meara, 2010b, pp. 536-537)¹⁹¹. Celle-ci rejoint une autre objection selon laquelle en étant pluraliste, le pragmatisme *problem-driven* laisserait la porte ouverte à toutes les théories¹⁹². Il se rapprocherait du relativisme¹⁹³. Or, Sil et Katzenstein, par exemple, répètent plusieurs fois

¹⁹⁰ Voir Chapitre I.

¹⁹¹ « [Des] dilemmes se posent lorsqu'on veut mixer et combiner plusieurs théories en une sorte de synthèse : quels aspects et de quelles théories et selon quelles conditions, et les conditions énoncées par qui ? » (O'Meara, 2010b, p. 536).

¹⁹² Voir par exemple Moravcsik, qui laisse entendre que le pluralisme entraîne l'ouverture à toutes les théories : « Why not, the reader may ask, just let thousand flowers bloom? What's wrong with pluralism? The reason is that letting flowers bloom can be misleading, because it gives the impression that there is equal empirical support for all conjectures and encourages us to believe that any plausible one is as valid and accurate as any other » (Moravcsik, 2003, p. 136).

¹⁹³ À noter qu'il y a un lien entre l'objection qui souligne la relativité du critère de l'utilité et celle qui considère que le pluralisme ouvre la porte au relativisme : « En fait, la conception pragmatique de la vérité, malgré une certaine souplesse qui serait particulièrement appropriée dans les sciences sociales, pose aussi de grands problèmes : comment définir l'utilité ? Ne risque-t-on pas de tomber dans le relativisme, voire le nihilisme ? » (MacLeod & O'Meara, 2010, p. 9).

qu'ils ne sont pas relativistes. Il ne s'agit pas pour eux de défendre « une prolifération sans contrainte » (Sil, 2004, p. 326)¹⁹⁴. Si toutes les théories ne conviennent pas, il y a nécessairement des critères pour en exclure certaines. Il faut donc se demander ce qui permet d'inclure ou d'exclure une théorie. Comme l'indiquent Hellmann (Hellmann, 2003, p. 150), Kurki (Kurki, 2008, p. 208) et Smith (Smith, 2007, pp. 7, 12) l'identification des critères d'inclusion ou d'exclusion n'est pas une tâche facile.

La solution adoptée ici pour répondre à ces objections repose sur les analyses faites au sein d'une branche de la philosophie des sciences liée à la logique, appelée l'érotétique ou logique des questions. Il s'agit de circonscrire ce qui est expliqué par différentes théories, pour ainsi voir qu'elles se penchent sur différents problèmes, et qu'elles ne sont donc pas contradictoires entre elles. En effet, « trop souvent », les théories identifient mal le problème auquel elles s'intéressent :

We need to pay more attention to what exactly is being explained by a given explanation. Too often, theories *talk* as if they are addressing some problem, though they are really addressing different problems or different aspects, interpretations, or readings of the problem (Garfinkel, 1981, p. 12).

L'érotétique invite à changer de perspective : les théories ont l'air contradictoire parce que l'attention est centrée sur les réponses qu'elles fournissent à la question posée. Au contraire, une analyse érotétique s'intéresse à la fois aux questions et aux réponses. En montrant que les réponses fournies par chaque théorie ne sont différentes que parce que les questions auxquelles elle répond sont elles-mêmes différentes, l'érotétique permet de surmonter l'objection de l'incompatibilité des théories entre elles. Elle indique par ailleurs des critères de sélection des théories¹⁹⁵.

L'érotétique a déjà, dans une certaine mesure, fait son entrée dans la théorie des relations internationales. Ainsi, pour Wendt, qui cite les deux principaux érotéticiens Garfinkel et van Fraassen, la différence entre positivistes et post-positivistes peut se réduire à une différence dans les questions qu'ils posent, et non pas comme d'autres le pensent, en considérant que les premiers expliquent tandis que les seconds interprètent (Wendt, 1998, p. 104). D'après lui, les théories causales des positivistes posent des questions qui commencent par « pourquoi ? », alors

¹⁹⁴ Par exemple : « We are not calling for the unconstrained proliferation of incommensurable theories » (Sil & Katzenstein, 2005, p. 9) (Katzenstein & Sil, 2008, p. 124).

¹⁹⁵ On verra plus loin pourquoi le rapprochement entre pragmatisme et érotétique défendu ici est cohérent (voir en page 196). On dira seulement pour l'instant que celui qui a introduit l'érotétique dans les sciences sociales, Garfinkel, a été l'élève de Hilary Putnam, qu'il remercie avec insistance dans *Forms of Explanation, Rethinking the questions in social theory* (Garfinkel, 1981).

que les théories constitutives des post-positivistes posent des questions qui commencent par « comment ? » et « qu'est-ce que ? » (Wendt, 1999, p. 78)¹⁹⁶. Il n'est donc pas contradictoire de se poser ces deux types de question lorsqu'on analyse un problème.

Mais au-delà de Wendt, c'est à de Langhe, van Bouwel et Weber dans une communication intitulée *A pragmatist approach to the plurality of explanations in International Relations Theory* (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007) que l'on doit la première application substantielle de la logique des questions aux relations internationales¹⁹⁷. Partant de l'analyse classique de Graham Allison *Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis* sur la crise des missiles de 1962, ces trois auteurs montrent comment les différentes explications proposées sont complémentaires. En effet, pour expliquer la crise, Allison se sert de trois approches différentes : le modèle de l'acteur rationnel, le modèle organisationnel et le modèle bureaucratique (Battistella, 2009, pp. 375-384). Face à cette pluralité de réponses à la question « pourquoi les USA ont-ils opté pour un blocus contre Cuba ? », Allison lui-même est peu explicite (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007, pp. 3-6). La présentation de de Langhe, Weber et van Bouwel se fixe comme objectif de répondre à la question du rapport entre les trois explications proposées.

Dans la lignée de l'érotétique, puisqu'une explication est la réponse à une question, plusieurs explications impliquent qu'il y a plusieurs questions : si tous les modèles se posent la même question générale, chaque modèle répond en réalité à une question différente, qui est comprise dans cette question générale. Ainsi, le premier modèle répond à la question « Pourquoi l'URSS a-t-elle décidé de placer des missiles offensifs à Cuba plutôt que dans un autre pays ? ». Le deuxième modèle répond à la question « Pourquoi l'URSS a-t-elle décidé de déployer des missiles offensifs à Cuba, plutôt que de déployer d'autres types d'armes ? ». Le troisième modèle répond quant à lui à la question « Pourquoi l'URSS a-t-elle décidé de mettre des missiles offensifs à Cuba plutôt que de ne pas mettre des missiles offensifs, et d'essayer d'améliorer sa position d'une autre manière ? » (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007, pp. 12-14)¹⁹⁸. Il est intéressant de noter que le contraste (« plutôt que ») dans chacune de ces

¹⁹⁶ Il faut ajouter que, comme on le verra en page 153, cette distinction est contestable –Wendt lui-même le souligne.

¹⁹⁷ On doit cette application à de Langhe en particulier. En effet, cette communication reprend dans ses grandes lignes une autre communication, de de Langhe seul, intitulée *Pluralism in International relations* (de Langhe, Non daté).

¹⁹⁸ À noter que l'on retrouve déjà cette logique partiellement chez Allison lui-même : « As we observe the models at work, what is [...] striking are the differences in the ways the analysts conceive of the problem, shape the puzzle, unpack the summary questions, and pick up pieces of the world in search of an answer. Why did the United States blockade Cuba? For Model I analysts, this "why" asks for reasons that account for the American choice of the blockade as a solution to the strategic problem posed by the presence of Soviet missiles in Cuba. For a Model II analyst, the puzzle is rather: What outputs of which organizations led to this blockade? A Model III analyst

questions permet de clarifier leur domaine de validité¹⁹⁹. De Langhe, Weber et van Bouwel représentent grâce à un graphique la complémentarité de ces trois explications. Ce type d'approche, selon eux, est utilisable pour toute analyse qui pose une question commençant par « pourquoi » (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007, p. 15)²⁰⁰.

En plus de ces analyses qui s'appuient explicitement sur l'érotétique, un grand nombre d'autres réflexions portant sur les relations internationales se servent implicitement de la logique des questions pour clarifier le lien entre plusieurs explications portant sur un même phénomène. Il en est ainsi par exemple de Suganami, qui montre que la « déconcertante » variété des réponses à la question « Quelles sont les causes de la guerre ? » s'explique parce qu'en réalité « il y a différents types de question couramment posées à ce sujet ». Différencier ces types est donc « crucial ». Il propose de les regrouper dans trois catégories différentes. Dans un premier temps, certaines explications se demandent « Quelles sont les conditions nécessaires pour que les guerres se produisent ? ». Dans un deuxième temps, des explications statistiques s'intéressent à la question « Dans quelles circonstances les guerres se sont-elles produites le plus fréquemment ? ». Dans un troisième temps, la question posée par certains théoriciens est « Quelle est la séquence des événements qui a conduit à une guerre particulière ? » (Suganami, 1990, p. 19).

Autre exemple d'analyse érotétique implicite, Lindemann dans *Les guerres américaines dans l'après-guerre froide : entre intérêt national et affirmation identitaire* montre la complémentarité du réalisme et du constructivisme pour comprendre l'utilisation de la force armée par les États-Unis depuis 1989 (Lindemann, 2004, p. 54). D'après lui, chaque théorie répond à des questions différentes : tandis que le réalisme expliquerait pourquoi il est possible aux États-Unis de recourir à la force, le constructivisme clarifierait contre qui la force est effectivement employée (Lindemann, 2004, pp. 54-56). Il fait ainsi –sans le dire explicitement– une analyse érotétique de l'utilisation de la force par les États-Unis depuis 1989. C'est en ce sens un exemple de pragmatisme *problem-driven*.

Il s'agit donc ce chapitre de se tourner vers les travaux en philosophie des sciences qui sous-tendent ces analyses érotétiques, pour répondre aux objections contre le pragmatisme *problem-driven* qui soulignent son incohérence. Après une introduction à l'érotétique, ce

understands the basic “why” as a question about the various problems perceived by relevant players and their pulling and hauling from which the blockade emerged » (Allison, 1971, pp. 249-250).

¹⁹⁹ On reviendra plus loin sur ce que l'on va appeler la « théorie des contrastes » (voir en page 159)

²⁰⁰ On ne reviendra pas ici sur les détails de cette représentation graphique. Pour ces détails, voir (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007, pp. 14-16).

chapitre répondra donc aux deux objections formulées précédemment l'une après l'autre. Il clarifiera ainsi en quoi différentes explications peuvent être compatibles et complémentaires, et quels sont les critères de sélection utilisés pour choisir ces explications. Enfin, on reviendra sur les liens entre l'érotétique et les analyses menées dans les chapitres précédents. La conclusion précisera notamment la différence entre une analyse pragmatique et une analyse qui prend en compte plusieurs variables.

1. Érotétique et sciences sociales

1.1. L'érotétique dans la philosophie des sciences

L'érotétique naît dans les années 1950, notamment avec un article de Mary et Arthur Prior (Prior & Prior, 1955), qui forge le terme « érotétique » pour désigner la logique des questions, à partir du mot grec signifiant « question » (Belnap & Steel, 1976, p. 1) (Hamblin, 1967, p. 50). Le domaine va par la suite connaître, notamment au cours des années 1960, un développement « extensif et systématique » (Harrah, 1984, p. 718). Contrairement à la logique « traditionnelle », l'érotétique invite à « l'étude des questions en tant qu'entité logique différentes des affirmations » (Hirschman & Gaizauskas, 2001, p. 284). Il s'agit de la logique « des questions et des interrogations » (Harrah, 1984, p. 716), dont le sujet central est « la structure des questions et la relation entre question et réponse » (Wisniewski, 1995, p. xi). Cette nouvelle logique a des précurseurs, notamment Aristote dans l'Antiquité, Adam de Balsham au Moyen-âge, Richard Whately au XIX^{ème} siècle et Eugeniu Sperantia dans la première moitié du XX^{ème} siècle (Prior & Prior, 1955, pp. 43-46) (Hamblin, 1967, p. 49)²⁰¹.

Petit à petit, l'érotétique se complexifie : elle passe d'une typologie des questions et des réponses²⁰² à des analyses plus complexes et plus formalisées des rapports entre questions et réponses, des conditions de succès de ces dernières, de leur grammaire et de leur sémantique (Belnap & Steel, 1976). Les motivations derrière ces analyses sont nombreuses. Harrah en

²⁰¹ Sur les liens entre les analyses des affirmations et celles qui s'intéressent aux questions voir Hamblin (Hamblin, 1967, pp. 49-50). Sur la différence entre une interrogation et une question, et sur le sens restreint et le sens général du terme « érotétique », voir (Harrah, 1984, p. 716). Parce qu'il y a « très peu de recherche systématique pour évaluer et comparer les différentes théories des questions », Harrah propose l'ébauche d'un « système de logique érotétique générale » (Harrah, 1984, pp. 758-759).

²⁰² Plusieurs typologies sont apparues : par exemple, Prior et Prior distinguent les questions qui commencent par « comment » de celles qui invitent à une réponse positive ou négative (Prior & Prior, 1955, pp. 46-51). De même Moritz Schlick oppose les questions morales, qui sont « sans réponse » et les autres questions, tandis que Gasking s'intéresse à la différence entre les questions « scientifiques ou factuelles », « logiques » et « philosophiques » (Hamblin, 1967, p. 49).

énumère six : « empiriques » (les linguistes et les psychologues s'intéressent aux phrases d'un « langage naturel »), « platoniques » (les philosophes et les logiciens voient dans les questions des objets mathématiques qui « existent en eux-mêmes »), « normatives » (les chercheurs se demandent comment il faudrait poser les questions), « d'ingénieurs » (lorsque la recherche vise à être utile pour, par exemple, le traitement informatique de données), « métalogiques » (il s'agit de développer un système de question et de réponse dans un système logique donné) et « techniques et esthétiques » (lorsqu'il s'agit de construire une théorie simple et élégante) (Harrah, 1984, p. 717). Plus généralement, la formalisation croissante des analyses érotétiques permet de nombreux rapprochements avec les analyses des questions et des réponses menées au sein des « sciences de l'ordinateur » (Hirschman & Gaizauskas, 2001, pp. 284-285).

L'évolution du domaine a également permis un rapprochement avec les théories de l'explication, qui constituent « une industrie majeure au sein de la philosophie des sciences » (Persson & Ylikoski, 2007, p. xi). Les théories de l'explication analysent les liens entre *explanans* (ce qui explique) et *explanandum* (ce qui doit être expliqué). En considérant qu'une explication est la réponse à une question, l'érotétique fait partie des très nombreuses analyses qui portent sur la nature des explications et les causes de leurs échecs ou de leurs succès. Ainsi, l'érotétique est appliquée aux sciences physiques (van Fraassen, 1980) autant qu'aux sciences sociales (Garfinkel, 1981)²⁰³. C'est dans la lignée de ces analyses que l'érotétique est ici appliquée à l'étude des relations internationales.

L'érotétique a été introduite dans les sciences sociales par Alan Garfinkel, dans un ouvrage de 1981 intitulé *Forms of Explanation. Rethinking the Questions in Social Theory* (Garfinkel, 1981). Dans cet ouvrage, Garfinkel s'intéresse au rapport entre les théories en sciences sociales, et à leur éventuelle complémentarité :

I will look at a variety of examples and attempt by their means to develop some elements of a theory. The examples are chosen with an eye to the central questions of philosophy of explanation must deal with:

When are two explanations inconsistent with each other?

When are two explanations irrelevant to each other?

When can two explanations from different theories be added or joined to each other?

How does one explanation replace or supplant another?

When does one explanation presuppose another?

²⁰³ Il y a d'autres différences entre Garfinkel et van Fraassen. Comme le signale Ylikoski, ce dernier utilise l'érotétique pour clarifier ce que celui qui pose une question a en tête, et non pas pour expliquer les explications (Ylikoski, 2007, pp. 38-39). C'est pourquoi Garfinkel plus que van Fraassen sera cité ici.

When are two explanations from different theories really explaining the same thing?

What could make one explanation superior to another? (Garfinkel, 1981, p. 2).

En d'autres mots, il identifie une « algèbre élémentaire des explications » qui va permettre de se retrouver dans la « Babel » des différentes théories, en fournissant une « sorte de guide des consommateurs sur le marché de l'explication ». L'objectif est, en somme, de mieux comprendre le phénomène (Garfinkel, 1981, pp. 4, 19). Garfinkel déplace ainsi l'attention des réponses aux questions : comme on l'a dit en introduction, en comparant non pas les réponses considérées de façon indépendante des questions, mais les questions *et* les réponses, il montre que différentes explications sont non pas contradictoires, mais complémentaires. Cela lui permet de lever certains « malentendus » :

The variety of potential questions that can be asked produces a relativity of possible explanations. This can give rise to misunderstandings, cases where it *looks* like people are disagreeing about the correct explanation of something but where they are really answering different questions (Garfinkel, 1981, p. 10)²⁰⁴.

Il s'agit ici, dans la lignée de Garfinkel, de voir en quoi l'érotétique permet de répondre aux « malentendus » qui sont à l'origine de l'objection formulée en introduction sur les incohérences d'une analyse qui combine plusieurs théories. Ces analyses s'appuieront sur le fait qu'une question n'est pas simplement une question, elle implique toujours deux autres éléments. Elle a tout d'abord un certain nombre de présuppositions; elle indique ensuite où chercher une réponse. La théorie du contraste élaborée par Garfinkel permet de clarifier ces deux éléments. Avant de voir ces points les uns après les autres, il faut montrer en quoi l'érotétique est utile pour expliquer les explications.

1.2. Expliquer, c'est répondre à une question

Une théorie est une explication, et cette explication est la réponse à une question. La logique des questions peut donc être appliquée aux théories et aux explications en sciences sociales et en Relations internationales.

Considérer qu'une théorie est une explication, et que l'on peut l'analyser comme la réponse à une question, est courant. Il est en effet « très instructif » et « crucial » pour « l'analyse des explications » de « mettre l'accent sur les questions », c'est-à-dire de « fureter »

²⁰⁴ Il est important de noter que Garfinkel ne propose pas directement une philosophie générale de l'explication, mais plutôt des analyses « éparses et partiales » sur le sujet (Garfinkel, 1981, p. 19). Cela explique que l'on se servira également d'autres logiciens qui ont complété son travail.

pour identifier « la question implicite derrière une explication ». Lorsqu'une explication ne prend pas la forme d'une question, il faut ainsi faire « une sorte d'inférence diagnostique » et se « demander à quelle question l'explication répond réellement » (Garfinkel, 1981, pp. 7-8)²⁰⁵. Pour cela, comme on le verra plus loin, il faut notamment préciser ce qu'une question présuppose et ce sur quoi elle porte. L'analyse de Suganami est un bon exemple de cette inférence diagnostique. Ce dernier veut « mettre de l'ordre » dans les débats sur les causes des guerres, en clarifiant les explications proposées par différentes théories. Sa conclusion est que la question « quelles sont les causes de la guerre? » est une « mauvaise question à poser » qui ne peut être résolue. Il convient donc de la « reformuler » sous l'une des trois formes mentionnées précédemment (Suganami, 1990, pp. 31-32).

Une question n'est pas toujours claire —elle peut désigner ce que Leonard appelle des « problèmes vagues ». Le langage est lui-même parfois « vague et ambigu », et il n'est jamais possible d'être totalement clair : il y aura toujours de l'ambiguïté, même lorsque le langage utilisé est technique (Leonard, 1967, p. 25)²⁰⁶. Ainsi, pour reprendre les expressions de Temple, il y a parfois une différence entre le « sujet apparent » (*surface topic*) et le « sujet souhaité » (*intended topic*) (Temple, 1988, p. 141) et d'après Garfinkel, « certaines explications répondent à des questions différentes que ce que l'on pourrait croire » (Garfinkel, 1981, p. 19). Il faut donc être prudent lorsqu'on reformule les questions et les réponses. Si, lors de la reformulation, la question est travestie, on peut être dans la position de « celui qui demande du pain et à qui on fait passer une pierre » (Garfinkel, 1981, p. 13).

Il existe, au sein de l'érotétique, un débat sur le type de question posée : pour certains, dans la lignée de van Fraassen, lui-même inspiré par Bromberger, toute question qui cherche une explication peut être transformée en une question qui commence par « pourquoi ». Il en est ainsi pour van Bouwel et Weber (van Bouwel & Weber, 2008, pp. 169-170). Au contraire, pour d'autres, il faut différencier les deux, parce qu'il est possible que des explications soient des réponses à des questions qui ne commencent pas par « pourquoi ». Pour eux, il vaut mieux ne pas s'arrêter à la formulation des questions, qui peut être faite « en utilisant différents procédés linguistiques » (Ylikoski, 2001, p. 21) (Ylikoski, 2007, p. 28).

²⁰⁵ Leonard invite lui aussi à reformuler les phrases peu claires (Leonard, 1967, p. 29). Il s'agit d'un processus courant, et cela explique que dans une dissertation la problématique est souvent formulée sous forme de question. Cela aide à clarifier ce qui pose problème, ce qui est accepté comme donné et où chercher la solution.

²⁰⁶ Sur la différence entre vague et ambiguë, voir Leonard, qui considère que ce sont là de « sérieux obstacles à la résolution de problème et à la transmission d'information ». Pour les surmonter, certains choisissent d'utiliser un langage formel, qui laisserait moins de place à l'ambiguïté (Leonard, 1967, pp. 23-30).

Il est en effet parfois possible de transformer une question qui commence par « pourquoi » en une question qui, par exemple, commence par « comment ». De plus, sur le fond, questions qui commencent par « pourquoi » et explications ne sont pas nécessairement liées. Comme le note Markwick, il y a des questions qui commencent par « pourquoi » et qui n'appellent pas d'explication, tandis qu'il y a des explications qui ne répondent pas à des questions commençant par « pourquoi » (Markwick, 1999, pp. 190-191). Wendt montre lui aussi que les questions qui commencent par « qu'est-ce que » appellent des explications (Wendt, 1998, pp. 108-115) et qu'il y a des questions causales qui commencent par « comment » (Wendt, 1999, p. 83). On suivra donc Ylikoski lorsque ce dernier considère ce point comme « non essentiel » (Ylikoski, 2007, p. 28)²⁰⁷.

Se demander précisément à quelle question répond une explication implique de préciser ce qui est expliqué et ce qui n'est pas expliqué. Cela passe par la clarification des présuppositions de cette question, ainsi que des indications sur les réponses auxquelles elle invite.

1.3. Les présuppositions d'une question

Présupposer quelque chose, « c'est le prendre pour acquis d'une façon différente que lorsqu'il est affirmé » et celui qui parle « se lie autant à ce qu'il présuppose qu'à ce qu'il affirme », même s'il y a « des différences importantes entre les deux » (Soames, 1984, p. 553) et notamment la « transmissibilité »²⁰⁸.

Une question présuppose toujours certains éléments. Les présuppositions d'une question sont tout ce qui doit nécessairement être vrai pour que cette question puisse avoir une réponse vraie. Se demander « Pourquoi *P* ? », c'est présupposer *P* (Bromberger, cité dans (van Fraassen, 1980, p. 127))²⁰⁹. Pour reprendre des exemples sur lesquels on reviendra, se demander par exemple pourquoi Sutton vole des banques, ou pourquoi Adam a mangé la pomme, c'est

²⁰⁷ Il est également important de signaler que toutes les questions ne comportent pas nécessairement un point d'interrogation (« Je me demande si tu es d'accord » est une question), tandis que toutes les phrases se terminant par un point d'interrogation ne sont pas des questions (« Puis-je avoir de l'eau ? »). Il faut un « test extragrammatical » pour les interrogations. Dans certains contextes, il est même possible de poser une question « sans le langage » (par un signe de la tête par exemple) (Hamblin, 1967, p. 49).

²⁰⁸ Les présupposés sont « très transmissibles », ce qui n'est pas le cas des affirmations (Soames, 1984, p. 554). En effet, celui qui pose la question transmet ses présupposés à celui qui y répond (Hamblin, 1967, pp. 51-52). Autrement dit, les questions sont également des affirmations (Belnap & Steel, 1976, p. 121). Même si, comme l'envisage Garfinkel, il est toujours possible de refuser une présupposition – ce qui conduit à un « échec de l'acte explicatif » (Garfinkel, 1981, p. 29). On reviendra sur ce type d'échec (voir en page 191).

²⁰⁹ Ainsi on peut donner la définition suivante de présupposition : « The most useful formulation of the concept of presuppositions of a question is: A question, *Q*, presupposes a statement, *A*, if and only if, the truth of *A* is logically necessary condition for there being some true answer to *Q* » (Belnap & Steel, 1976, p. 5). Il est important de noter que le terme de « présupposition » peut être remplacé par d'autres : la manière dont est désignée ce que présuppose une question n'importe pas (Garfinkel, 1981, p. 36).

présupposer entre autres que Sutton vole des banques et que Adam a mangé la pomme. C'est aussi présupposer un grand nombre d'autres éléments, comme par exemple le fait qu'il y a des choses à voler dans les banques, ou bien qu'Adam a des pommes à sa disposition. Il en est ainsi de toute question : elle problématise certains aspects et en présuppose d'autres (Leonard, 1967, p. 34)²¹⁰.

Il est primordial de s'intéresser aux présuppositions d'une question (et d'une explication) pour deux raisons. D'une part, elles indiquent dans quelle mesure une question est valable : pour cela, il faut que toutes ses présuppositions le soient également. A défaut, la question n'a pas de sens (Leonard, 1967, p. 35). Ainsi, pour formuler des questions pertinentes, il est important de vérifier que ses présuppositions sont vraies. D'autre part, les présuppositions permettent de clarifier ce qui est expliqué. Elles indiquent ce sur quoi l'explication ne porte pas, et donc par déduction, ce sur quoi elle porte. Autrement dit, ce que l'explication ne présuppose pas est expliqué, et ce que l'explication explique n'est pas présupposé. Le phénomène expliqué et sur lequel porte une question est enchâssé dans une certaine conception, qui elle n'est pas problématisée parce qu'elle est prise pour acquise :

When a theory talks about a phenomenon, it inevitably does so in terms of its own representation of it. The phenomenon gets incorporated into the theory in a particular way, structured by a definite set of assumptions and presuppositions about its nature. This makes it very important that we recognize those presuppositions and discover how the theory has represented a particular object of explanation (Garfinkel, 1981, p. 12).

C'est pourquoi une question qui comporte de fausses présuppositions peut être dites « fausse » de la même manière que le serait une affirmation (Belnap & Steel, 1976, pp. 115-116). De même, c'est parce qu'une question présuppose certaines affirmations que les avocats n'ont pas une liberté totale lorsqu'ils interrogent un accusé ou un témoin (Belnap & Steel,

²¹⁰ Les présuppositions d'une question ont différentes origines et il est possible de les distinguer selon plusieurs critères. Par exemple, Leonard distingue les présuppositions « secondaires » de celles dites « primaires ». Les premières sont incluses dans une autre présupposition de la même question, à la différence des secondes (Leonard, 1967, p. 39). Ainsi, par exemple, se demander pourquoi Sutton vole des banques, c'est présupposer qu'il vole des banques (présupposition primaire) et qu'il y a de l'argent dans ces banques (présupposition secondaire). Leonard fait également une distinction entre présuppositions factuelles et présuppositions formelles. Les premières nécessitent une observation empirique (par exemple, « Jones conduisait une voiture hier soir » est présupposé par la question « À quelle vitesse roulait Jones hier soir ? »), tandis que les deuxièmes demandent une analyse du sens des mots (par exemple, « ce bureau a une largeur » est présupposé par la question « Quelle est la largeur de ce bureau ? ») (Leonard, 1967, pp. 36-37).

1976, p. 115). Il faut donc distinguer ce qui est demandé de ce qui est « simplement suggéré, impliqué ou présupposé par l'énoncé » (Soames, 1984, p. 602)²¹¹.

1.4. Suggérer des réponses

Autre élément qui est d'une certaine façon présupposé, une indication implicite ou explicite d'une forme de réponse accompagne les questions. Lorsque celle-ci est évidente, c'est le contexte de la question qui va indiquer où chercher. Dans d'autres cas, un procédé est nécessaire pour la clarifier²¹².

Lorsque l'on se demande pourquoi quelque chose se produit, il n'est pas clair ce que l'on se demande. En général, il y a en effet un très grand nombre de manières de répondre. Par exemple, si l'on se demande pourquoi Socrate est mort, différentes réponses sont possibles :

Socrates died because :
 Athens feared his independence
 He drank hemlock
 He was tried and convicted of a capital offense
 He suffered cardiac/respiratory arrest secondary to ingestion of coniine alkaloid
 He was too closely linked to the antidemocratic forces
 He refused Crito's offer of escape (Garfinkel, 1981, p. 4)²¹³.

²¹¹ L'analyse des présuppositions a donné naissance à différentes théories. Soames différencie notamment trois approches des présuppositions : les théories des « présuppositions logiques » dans la lignée de Gottlob Frege, les théories des « présuppositions expressives » inspirées de Peter Strawson et les théories des « présuppositions pragmatiques » développées par Robert Stalnaker (Soames, 1984, pp. 555-569). C'est pourquoi, il n'est pas envisageable qu'une seule théorie globale des présuppositions existe. Il y aura inévitablement « plusieurs théories circonscrites pour les différents types de présupposition » (Soames, 1984, pp. 602-603). On ne reviendra ici que sur les éléments éclairants l'application de la logique des questions aux explications. Pour une présentation des analyses des présuppositions dans la logique nonérotétique et notamment dans la conception de Strawson, voir Belnap et Steel (Belnap & Steel, 1976, pp. 109-110). Ces derniers proposent « une théorie unifiée des présuppositions » (Belnap & Steel, 1976, pp. 112-120), mais ils donnent une définition restreinte des présuppositions.

²¹² À noter que Garfinkel désigne ces réponses suggérées comme des présuppositions, lorsqu'il considère par exemple que les « présuppositions limitent drastiquement les alternatives », et « affectent radicalement la relation entre différentes explications » (Garfinkel, 1981, p. 48). Comme on le verra plus loin, il y a en effet un lien entre les deux (voir en page 159). Parce que Garfinkel propose une définition large de ce qu'est une présupposition, Temple la trouve « peu claire » (Temple, 1988, p. 145).

²¹³ Garfinkel prend de nombreux exemples de ce genre de situation. Par exemple, il souligne que si on se demande pourquoi le ciel est comme il est, différentes questions et réponses sont possibles (Garfinkel, 1981, p. 38). Shapiro prend quant à lui l'exemple d'une femme qui dit « oui je le veux » lors qu'une cérémonie de mariage. Avec ce geste, elle peut exprimer un amour véritable, faire (ou ne pas faire) ce que son père veut qu'elle fasse, participer à un rituel social, reproduire la famille patriarcale et maximiser ses chances de reproduire ses gènes. Toutes ces interprétations sont « chargées de théorie ». Elles invitent à répondre à différentes questions : pourquoi est-ce qu'elle l'aime ? Pourquoi obéit-elle ou désobéit-elle à son père ? Pourquoi participe-t-elle à ce rituel social ? Pourquoi reproduit-elle le patriarcat ? Pourquoi veut-elle maximiser ses chances de reproduire ses gènes ? Chacune de ces questions invite respectivement à utiliser une explication biographique, psychologique, anthropologique, féministe et sociobiologique (Shapiro, 2002, pp. 603-604).

Dessler quant à lui prend l'exemple des orages : à la question de savoir « Pourquoi y a-t-il des orages? », il y a de nombreuses réponses possibles, qui sont toutes vraies et objectivement pertinentes (Dessler, 1991, p. 342)²¹⁴.

Parfois, le contexte dans lequel la question est posée indique sans aucun doute ce sur quoi celle-ci porte, et il est clair pour les deux interlocuteurs que la réponse doit être cherchée dans une certaine direction. C'est déjà là une analyse que l'on retrouve dans Prior et Prior (Prior & Prior, 1955, pp. 49-50). Par exemple, dans un contexte juridique, se demander « Pourquoi Socrate est mort? », appelle une réponse du type « parce qu'il a été condamné à mort ». Dans un contexte médical, la réponse est qu'il est mort par arrêt cardiaque, suite à l'ingestion d'un poison. Et ainsi de suite : lorsque le contexte permet implicitement de comprendre la question posée, aucun procédé pour la clarifier n'est nécessaire.

Mais tel n'est pas toujours le cas, et il faut parfois clarifier le sens de la question explicitement. Par exemple, la question « Pourquoi Suzanne vole-t-elle la bicyclette? » prise hors de son contexte n'est pas claire. D'après Hitchcock, elle peut porter sur le fait que ce soit Suzanne qui vole la bicyclette, sur le fait que Suzanne *vole* la bicyclette, ou bien que Suzanne vole une *bicyclette*. Si la question est « Pourquoi est-ce *Suzanne* qui vole la bicyclette? », alors elle porte sur le fait que se soit Suzanne plutôt qu'Herbert ou Mary. Si la question est « Pourquoi Suzanne vole-t-elle une *bicyclette*? », l'alternative est que Suzanne vole des skis. Si la question est « Pourquoi Suzanne *vole-t-elle* la bicyclette? » l'alternative est que Suzanne loue, emprunte, répare, etc. la bicyclette (Hitchcock, 1996, pp. 406-407)²¹⁵.

Le fait qu'en général les questions ne soient pas claires et qu'il y ait donc plusieurs manières d'y répondre est un problème. Cela gêne la communication, et empêche deux interlocuteurs de se comprendre, amenant quiproquos et demandes de clarification. C'est pourquoi il existe plusieurs manières pour celui qui pose la question de clarifier sa question et la réponse qu'il attend, et ainsi prévenir tout malentendu. Cela permet d'identifier la question effectivement posée.

Comme précédemment, l'utilisation de l'accentuation, verbale ou visuelle, permet par exemple de clarifier sur quoi porte la question en identifiant où l'interlocuteur veut que le répondant cherche la réponse. Ainsi, « Pourquoi Suzanne *vole* la bicyclette? » est différente de

²¹⁴ Pour le parallèle qu'il fait entre l'étude des orages et l'étude de la guerre, voir avant (Introduction).

²¹⁵ Autre exemple; Van Fraassen montre qu'il y a différentes manières de répondre à la question « pourquoi Adam a-t-il mangé la pomme? ». La question pourrait insister sur différents éléments (Adam, manger, pomme) invitant différentes réponses (van Fraassen, 1980, p. 127).

la question « Pourquoi *Suzanne* vole la bicyclette? » et « Pourquoi *Suzanne* vole la bicyclette? ». C'est là la solution à laquelle invite Dretske (Dretske, 1977, p. 90). En général, l'accentuation permet d'indiquer qu'il s'agit de se pencher sur l'élément accentué, pour l'expliquer ou bien pour le remplacer par une alternative équivalente. Mais il y a d'autres solutions, comme une « phrase clivée » (*cleft sentence*) grâce par exemple à l'utilisation de l'expression « plutôt que » (*rather than*) (Hitchcock, 1996, p. 404)²¹⁶. Ainsi « Pourquoi *Suzanne* vole-t-elle la bicyclette? » est équivalent à « Pourquoi *Suzanne* vole-t-elle la bicyclette plutôt qu'un autre objet? ».

Dans cette lignée, Garfinkel défend l'utilisation de ce qu'il appelle les « espaces contrastifs » (*contrast-space*)²¹⁷, et ce pour deux raisons. D'une part, contrairement à l'accentuation verbale ou visuelle, cela permet d'indiquer le sens d'une question même lorsque ce dont il s'agit ne fait pas partie syntaxiquement de la phrase. D'autre part, comme on va le voir maintenant, c'est un moyen de dépasser le simple constat, et de permettre une analyse du phénomène (Garfinkel, 1981, pp. 24-25). La « théorie du contraste » fournit en effet un outil pour clarifier les réponses suggérées par une question et ainsi comprendre le lien qui existe entre différentes théories.

1.5. La théorie du contraste

Comme on l'a vu, une question est accompagnée de plusieurs présuppositions et indique implicitement ou explicitement où chercher une réponse. Une manière d'indiquer ces éléments est d'ajouter à la fin de cette question un espace contrastif.

1.5.1. « Relativité explicative » et « espace contrastif »

Garfinkel appelle « relativité explicative » (*explanatory relativity*) le fait que la réponse à une question soit relative au contexte dans lequel elle est posée, c'est-à-dire qu'elle ait des présuppositions et suggère des réponses. Cette relativité explicative peut être représentée grâce aux « espaces contrastifs » :

²¹⁶ Ylikoski énumère six façons de cliver une phrase, et conclut que « the existence of alternative linguistic means even within a single language suggests that there is no single privileged way of indicating the contrast » (Ylikoski, 2007, p. 30). D'après lui, « our focus should be on the contrasted states of affairs, not on their linguistic representations » (Ylikoski, 2007, p. 34).

²¹⁷ Il en est de même pour van Fraassen, qui invite à clarifier les questions grâce à des « alternatives contrastives » (van Fraassen, 1980, p. 127).

What aspect of a given state of affairs we take to be problematic radically affects the success or failure of potential explanations. For an explanation to be successful, it must speak to the question at hand, whether explicit or implicit, or else we will have failures of fit [...]. What we need, therefore, is some way of representing what is really getting explained in a given explanation, and what is not. The contrast spaces give us such a representation of one basic way in which explanation is "context relative". My claim is that this relativity-to-a-contrast-space is quite general; I will call it *explanatory relativity* (Garfinkel, 1981, p. 22)²¹⁸.

Pour illustrer l'intuition qui est à l'origine de la théorie du contraste, on peut reprendre une plaisanterie reproduite par Garfinkel, et très régulièrement commentée (Ylikoski, 2001, p. 22) (Hållsten, 2007, pp. 15-16) (Ylikoski, 2007, p. 27) (Temple, 1988, p. 144). Il s'agit du dialogue entre Willie Sutton, un voleur de banque prisonnier, et un prêtre. Ce dernier demande pourquoi Sutton vole des banques; Willie Sutton lui répond qu'il vole parce que c'est là que se trouve l'argent, ce qui n'est évidemment pas la réponse à laquelle s'attendait le prêtre. En réalité, la confusion entre le prêtre et le voleur réside dans le fait que le second ne répond pas à la question que pose le premier. Le premier demande « Pourquoi voler ? », alors que le second répond à la question « Quoi voler ? ». Autrement dit, le prêtre et le voleur ont deux contrastes différents en tête, ce qui explique qu'ils ne répondent pas à la même question. Pour le prêtre, la question qu'il pose est « Pourquoi Sutton vole-t-il des banques plutôt que d'avoir un travail légal ? » (« Pourquoi vole-t-il des banques ? »). Sutton de son côté interprète la question en fonction de son contexte à lui et selon sa propre logique : il pense qu'on lui demande « Pourquoi vole-t-il des banques plutôt que d'autres endroits ? » (« Pourquoi vole-t-il des banques ? »). Puisqu'il ne répond pas vraiment à la question qui lui est posée, mais au contraire présume que cette question a déjà trouvé une réponse convaincante, son interlocuteur ne peut qu'être insatisfait par sa réponse (Garfinkel, 1981, p. 21).

Cet exemple permet de comprendre la logique de la théorie du contraste. On n'explique jamais des faits bruts, mais toujours des faits contrastifs : toute question est toujours non pas « Pourquoi X ? », mais « Pourquoi X plutôt que Y ? » (Ylikoski, 2007, p. 27). Autrement dit, toute question est implicitement²¹⁹ ou explicitement accompagnée d'un espace contrastif : l'objet d'une explication n'est jamais un « simple objet », parce qu'il est accompagnée d'un « espace défini regroupant des alternatives à cet objet » (Garfinkel, 1981, p. 21). Dit autrement, les « expansions et les contractions » dans l'espace contrastif jouent « un grand rôle dans la détermination de ce qui est considéré comme une explication » (Garfinkel, 1981, p. 27).

²¹⁸ Il n'y a d'après lui pas beaucoup de recherche sur le sujet, même si certains philosophes ont ouvert la voie –il cite ainsi Aristote, Wittgenstein et Josiah Royce (Garfinkel, 1981, pp. 37-40).

²¹⁹ En général, comme l'indique van Fraassen, le contraste est implicite parce que le contexte est assez clair (van Fraassen, 1980, p. 128).

Une telle approche contrastive est intuitive, et elle est déjà implicite chez Whately (Prior & Prior, 1955, p. 44). On doit sa théorisation à van Fraassen et Garfinkel, ce qui explique que Temple désigne la « théorie contrastive des questions qui commencent par pourquoi » (*contrast theory of why-questions*) comme étant la théorie « van Fraassen-Garfinkel » (Temple, 1988, p. 146)²²⁰. Leurs analyses permettent de mieux préciser ce dont il s'agit. À leur suite, elle a acquis de nombreux adeptes comme Hart et Honoré, Hansson, Heslow, Woodward, Lewis, Sober, Lipton, Barnes, Hitchcock, Carroll et Risjord (Ylikoski, 2007, p. 27). On peut également ajouter à cette liste van Bouwel et Weber (Weber & van Bouwel, 2007) (van Bouwel & Weber, 2008). Elle a également de nombreux critiques, dont Ruben, Humphreys et Temple (Ylikoski, 2007, pp. 38-39).

Un espace contrastif, dans la définition qu'en donne Garfinkel, a quatre caractéristiques :

The basic structure of a contrast space is something like this : If Q is some state of affairs, a contrast space for Q is a set of states $[Qa]$ such that:

1. Q is one of the Qa .
2. Every Qa is incompatible with every other Qb .
3. At least one element of the set must be true.
4. All of the Qa have a common presupposition (i.e., there is a P such that for every Qa , Qa entails P) (Garfinkel, 1981, p. 40)²²¹.

Ainsi, l'espace contrastif peut comprendre une multitude de situations : l'espace contrastif de Q est un ensemble d'états, désignés comme Qa ²²². Pour reprendre l'exemple précédent, l'espace contrastif de la question à laquelle Sutton répond est {voler une banque, voler un particulier, voler un commerçant, etc.}. Il faut que la réponse (voler une banque) appartienne à cet espace contrastif. Au sein de l'espace contrastif, tous les éléments doivent être incompatibles entre eux –c'est en ce sens qu'il s'agit d'un espace *contrastif*. Sutton vole une

²²⁰ Ces deux auteurs sont également désignés comme des « pionniers » par Ylikoski (Ylikoski, 2007, p. 31). Sur la différence entre Garfinkel et van Fraassen, voir Temple (Temple, 1988, pp. 143-146). À noter que van Fraassen, s'il mentionne Garfinkel (ainsi que Dorling), considère que Bengt Hansson est le premier à avoir utilisé les espaces contrastifs (van Fraassen, 1980, p. 127).

²²¹ Pour la définition donnée par van Fraassen, voir (van Fraassen, 1980, p. 127). Même si elle permet de « combler certains des vides laissés par van Fraassen », tout n'est pas clair dans la définition de Garfinkel (Temple, 1988, p. 145). On reviendra sur les critiques de Temple plus loin (voir en page 163).

²²² À noter que l'ampleur de cet espace est important. Ainsi, « It is not just a matter of *what* in the explanation is being varied, it is also a matter of *how much*. Even though two questions agree on what in the original state of affairs is problematic, they may differ importantly on how large a space of alternatives they envision. If the question is why Clyde (rather than Bill) lent Alex \$300, this may require a different answer than if the question is why Clyde (rather than Bill or Fred or Sue) lent Alex \$300 » (Garfinkel, 1981, p. 27). D'après Ylikoski, il vaudrait mieux limiter l'espace contrastif à un seul contraste. En effet, d'après lui, si une explication explique plusieurs contrastes, c'est parce qu'elle répond en fait à plusieurs questions. Il serait alors plus clair de considérer que « l'unité de base d'une explication est un fait contrastif unique » (Ylikoski, 2007, p. 31). Parce que les explications en sciences sociales sont complexes, il est toutefois pertinent de s'en tenir à la position de Garfinkel selon laquelle une explication explique parfois plus d'un contraste.

banque ou bien un particulier ou bien un commerçant –là où il y a le plus d'argent²²³. Parce que poser une question, c'est présupposer qu'elle a une réponse, il faut que l'un des éléments de l'espace contrastif soit vrai²²⁴. Enfin, il faut que tous les éléments de *Qa* aient une présupposition commune. Dans le cas de la réponse de Sutton, la caractéristique propre des éléments de cet espace est d'être un lieu où l'on peut voler²²⁵.

Expliciter l'espace contrastif permet de clarifier la question, parce que cela permet d'en identifier les présupposés et ce sur quoi elle porte. Il y a en effet un lien entre les deux. En précisant ce qui est présupposé, on indique où chercher la réponse : ce sur quoi porte l'interrogation est ce qui n'est pas présupposé. Pour reprendre l'exemple de van Fraassen, chacune des trois questions possibles à propos d'Adam qui mange la pomme porte sur un aspect du phénomène, et présuppose les deux autres. Ainsi, si on demande pourquoi est-ce Adam qui a mangé la pomme (et pas quelqu'un d'autre), on présuppose que quelque chose a été *mangée*, et que ce qui a été mangé est une *pomme*. Si on se demande pourquoi c'est la pomme qui a été mangée par Adam (plutôt qu'un autre fruit), on présuppose qu'*Adam* a mangé quelque chose. Enfin, si on se demande pourquoi Adam a mangé la pomme (plutôt que de la jeter), on présuppose que c'est *Adam* qui a fait quelque chose avec la *pomme*. Garfinkel explique ainsi qu'il est primordial de rester dans les limites de la clause « sachant que » (*given clause*), à défaut de quoi l'« explication s'effondre » (Garfinkel, 1981, p. 34). Il y a en effet généralement un lien entre la clause « sachant que » et l'espace contrastif (Garfinkel, 1981, p. 29)²²⁶. Ainsi, « Pourquoi Adam a-t-il mangé la pomme, plutôt qu'autre chose? » est similaire à « Sachant qu'Adam a mangé quelque chose, pourquoi a-t-il mangé une pomme? ». C'est ainsi que l'espace contrastif permet de clarifier « les croyances sous-jacentes » de celui qui pose la question, c'est-à-dire autant les « motifs » qui le poussent à poser la question que ses « attentes » quant au type de réponse qu'il souhaite (Temple, 1988, pp. 149-150). Il est une

²²³ Pour Temple, les éléments de l'espace contrastif peuvent être incompatibles logiquement, physiquement ou contextuellement, ce qui implique qu'une « explication précise de leur relation est sans doute difficile » (Temple, 1988, p. 147). Mais cela n'empêche pas l'usage qui est fait ici de l'espace contrastif comme d'un outil pour clarifier les explications et leurs présupposés. À noter également que la question de savoir si tous les contrastes sont incompatibles est débattue, Lipton, Barnes, Carroll, Hitchcock et Risjord considérant qu'ils peuvent être compatibles, tandis que Ylikoski (en plus de Garfinkel) s'y opposant (Ylikoski, 2007, pp. 36-37).

²²⁴ Cela rejoint notamment Belnap et Steel (Belnap & Steel, 1976, p. 109).

²²⁵ Pour une illustration de cette définition, voir Temple (Temple, 1988, pp. 145-146).

²²⁶ « Looking at how [...] "given" clauses function in explanations gives us another view of the phenomenon of explanatory relativity. The "given" clause often (but not always) functions to express the same presupposition as the contrast space. Roughly speaking, the question "Given A, why B?" is equivalent to the contrast "Why B rather than any of the other alternatives to B in which A is true?". The "given" clause tells us, at the very least, what the outer bound is on the variation in B: we are to consider only such alternatives to B as also satisfy A » (Garfinkel, 1981, p. 29).

manière « perspicace » de représenter la relativité explicative et les présuppositions d'une question (Garfinkel, 1981, p. 48)²²⁷.

1.5.2. Objections contre la théorie du contraste

Pour bien comprendre l'intérêt de la théorie du contraste, il faut la comparer avec son opposé, à savoir la théorie qui soutient qu'une explication est une réponse à une question, sans que cette question ait une structure déterminée –elle prend simplement la forme « Pourquoi X? ». Temple parle respectivement de théorie du contraste (*contrast theory*) et de théorie propositionnelle (*propositional theory*) pour les désigner (Temple, 1988, p. 142)²²⁸. Plus qu'une théorie à proprement parler, il désigne par là la façon courante de poser des questions, qui n'explicite pas le contraste quelles comportent. Pour Garfinkel, contrairement aux questions contrastives, les questions propositionnelles créent des confusions, comme dans le cas du dialogue entre Sutton et le prêtre²²⁹. Toutefois, tout le monde n'est pas convaincu par l'analyse de Garfinkel. Ainsi, d'après Temple, il n'y a pas vraiment de différence entre la théorie du contraste et la théorie propositionnelle et rien ne prouve que la première soit supérieure à la seconde. Il aurait plutôt tendance à croire le contraire, et ce pour trois raisons. Répondre à cette triple objection permet de mieux comprendre l'intérêt de la théorie du contraste.

D'une part, les questions contrastives sont « redondantes » et « inutilement compliquées », tandis que les questions propositionnelles sont « assez claires comme elles sont » (Temple, 1988, p. 148). En effet, lorsque l'interlocuteur n'a pas de suggestion sur où chercher la réponse, l'espace contrastif est limité à la proposition et à son opposé. Il est donc toujours possible de transformer une question qui a la forme « Pourquoi X? » en « Pourquoi X plutôt que non-X? » (Temple, 1988, p. 148). Dans ce cas, la mise en forme contrastive de la question ne peut qu'être redondante. Puisqu'elle n'apporte rien, elle est superflue.

²²⁷ Pour illustrer la différence entre théorie du contraste et théorie propositionnelle, il est également possible de reprendre l'exemple de la mort de Socrate. Les différentes réponses formulées à la question « Pourquoi Socrate est-il mort? » ne sont pas contradictoires. Cette question en cache en effet une multitude d'autres, ayant chacune son espace contrastif propre. Ainsi, il est possible de reformuler la question originale en indiquant l'espace contrastif propre à chacune des explications proposées : Pourquoi Socrate est-il mort de façon violente plutôt que sans douleur? Parce qu'il a été jugé et condamné à la peine capitale. Pourquoi Socrate est-il mort plutôt que de s'échapper? Parce qu'il a refusé l'offre de Crito de s'enfuir. Pourquoi Socrate est-il mort plutôt que de continuer à respirer? Parce qu'il a bu la ciguë et il a souffert d'un arrêt respiratoire et cardiaque. Pourquoi Socrate est-il mort plutôt que de vivre à Athènes? Parce qu'Athènes craignait pour son indépendance et parce qu'il était trop proche des forces antidémocratiques.

²²⁸ Temple cite Hempel et Bromberger comme exemple de théoriciens propositionnels (Temple, 1988, pp. 142-146).

²²⁹ C'est pourquoi la critique des questions dépourvues d'espace contrastif est ancienne, et remonte à Aristote (Garfinkel, 1981, p. 37).

Deuxième objection, lorsque la question posée n'a pas une forme contrastive, l'interlocuteur ne pose pas une question sur le contraste, mais seulement sur la proposition. Autrement dit, demander « Pourquoi X », ce n'est pas demander « Pourquoi X plutôt que Y », même s'il est présupposé que X et Y sont incompatibles. Dans ce cas, le contraste, est « une espèce de données, une croyance sous-jacente », et non pas l'objet de la question (Temple, 1988, p. 149). La conversion d'une question propositionnelle en une question contrastive serait ainsi trompeuse. Lors du passage de l'une à l'autre, la question changerait.

Troisième objection, il est possible que l'interlocuteur refuse les présupposés d'une question, tout en y répondant. Il peut par exemple avoir des informations à sa disposition qui le poussent à refuser l'alternative qu'implique le contraste, sans refuser la question elle-même. Il va dans ce cas répondre séparément aux deux termes de l'alternative, pour corriger la réponse suggérée par l'interlocuteur (Temple, 1988, p. 150).

Ces trois objections ne remettent toutefois pas en cause les analyses précédentes. En effet, Temple se place dans la situation où un interlocuteur pose une question sans connaître la réponse. Or l'érotétique est ici utilisée dans le sens contraire : la réponse est connue (il s'agit de l'explication dont on veut clarifier la portée), et il faut identifier à quelle question elle correspond (pour en fin de compte la comparer avec d'autres explications). Dans ce cas, une question contrastive ne peut pas être redondante, parce que toutes les questions ont une réponse – la démarche est de partir de cette réponse, pour arriver à la question²³⁰. Il en est de même pour la seconde objection : l'intérêt des espaces contrastifs est de clarifier les présupposés (ce que Temple appelle les croyances sous-jacentes) de l'explication proposée. Si l'explication présuppose qu'Adam ne peut pas manger la poire et la pomme, il est plus clair de considérer que la question est « Pourquoi Adam a-t-il mangé la pomme plutôt que la poire? », au lieu de « Pourquoi Adam a-t-il mangé la pomme? Pourquoi n'a-t-il pas mangé la poire? », qui est la forme non contrastée de la même question. En ce qui concerne la troisième objection, il n'est pas non plus possible qu'une réponse refuse les présupposés de la question, puisque la question est construite après la réponse – il s'agit de reformuler l'explication sous la forme d'une réponse à une question. Une théorie ne répond donc qu'à des questions dont elle accepte les présupposés.

Il ne s'agit pas de *remplacer* l'approche propositionnelle par l'approche contrastive, en considérant que toutes les questions devraient avoir des formes contrastives. Contrairement à ce

²³⁰ Pour une réponse plus détaillée à cette objection, voir (Ylikoski, 2007, pp. 39-41)

que dit Temple, la théorie du contraste ne défend pas « une forme standard » des questions (Temple, 1988, pp. 141-142), auquel cas ses trois objections seraient valables. L'intérêt de l'approche contrastive est ailleurs. Avec Ylikoski, et contre ce que celui-ci appelle l'« approche dominante de la théorie du contraste », il faut considérer qu'elle est une « contribution centrale » non pas pour étudier « les questions que les gens ont, ou peuvent avoir, dans leurs têtes » mais comme un moyen de clarifier ce qu'« une explication peut expliquer » (Ylikoski, 2007, p. 39) (Ylikoski, 2001, pp. 31-35)²³¹.

La théorie du contraste permet en effet de comprendre les liens entre les théories, c'est-à-dire l'« algèbre des explications », qui est « grandement affectée par les variations dans l'espace contrastif » (Garfinkel, 1981, pp. 27-28)²³². Ce dernier est « nécessaires pour expliquer comment fonctionnent les explications » (Garfinkel, 1981, p. 28). Il détermine ce qui est une bonne explication (dans le contexte de la question), ce qui est expliqué (l'espace contrastif) et ce qui n'est pas expliqué (ce qui est hors de cet espace) (Garfinkel, 1981, p. 28). Il permet donc une analyse des explications. Lorsque l'espace contrastif de différentes questions n'est pas identique, les réponses ne peuvent elles-mêmes pas être identiques ou contradictoires (Garfinkel, 1981, p. 22). En somme, la théorie du contraste permet de comparer différentes explications supposément contradictoires, et de voir en quel sens elles sont compatibles et complémentaires. Comme l'expliquent de Langhe, Weber et van Bouwel, elle permet d'appréhender « la pluralité des explications » en évitant les incohérences :

An explanation is essentially an answer. This entails that it never stands alone, but always in relation to a question (like someone is never 'a daughter' but 'a daughter of') [...] By specifying which models answer which questions, a framework is created to appraise the plurality of explanations without the threat of inconsistency (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007, p. 10).

Autrement dit, elle permet de montrer la compatibilité et la complémentarité de différentes explications en sciences sociales.

²³¹ Ylikoski ajoute qu'il vaut mieux ne pas trop s'attarder aux questions linguistiques lorsqu'on utilise de cette manière la théorie du contraste (Ylikoski, 2007, p. 41) (Ylikoski, 2001, pp. 31-35).

²³² « The algebra of explanations is greatly affected by variations in the contrast space. Two explanations are inconsistent with each other, or can be conjoined, or are irrelevant to each other, only if their contrast spaces line up in certain ways. If one explanation presupposes another, its contrast space will be a refinement or partition of one of the elements of the contrast space of the other (as in the Sutton case). [...] [C]ontrast spaces enable us to represent these relations, and [...] the various relations among explanations correlate with various relations among their contrast spaces » (Garfinkel, 1981, pp. 27-28).

2. **Compatibilité et complémentarité de différentes explications en sciences sociales**

En montrant que différentes explications portant sur le même sujet d'étude ne sont pas incompatibles, l'érotétique permet de gérer l'existence, dans les sciences sociales, d'une pluralité d'explications. Grâce à elle, il devient cohérent de combiner ces explications. L'objectif de cette section est de montrer la compatibilité et la complémentarité des explications en sciences sociales. En effet, le pragmatisme *problem-driven* affirme que les différentes théories en Relations internationales sont non seulement compatibles, mais également complémentaires. Il s'agit d'approfondir la démarche de Wendt, lorsque celui-ci montre que théories positivistes et théories post-positivistes sont compatibles et complémentaires, parce qu'elles répondent à des questions complémentaires.

2.1. **Des explications complémentaires**

La thèse qui est défendue ici est que les différentes théories en sciences sociales et en Relations internationales répondent à différentes questions; puisqu'elles ne posent pas la même question, elles ne peuvent pas être contradictoires. Elles sont donc compatibles. En effet, pour que deux questions soient incompatibles, il faut qu'elles donnent une réponse différente à la même question. Toutefois, se contenter de montrer la compatibilité de différentes théories revient à les juxtaposer, et invite à mener des études qui les présentent les unes après les autres, sans préciser le lien entre elles. Pour éviter cette juxtaposition, il faut s'intéresser à la manière dont différentes théories peuvent être non seulement compatibles, mais également complémentaires.

La complémentarité de différentes explications devient en effet plus claire lorsqu'est précisé l'espace contrastif des questions posées; au contraire, elle est masquée par la tendance en Relations internationales à poser des questions propositionnelles. L'érotétique permet ainsi de montrer que « beaucoup d'explications apparemment opposées sont en réalité complémentaires » (Ylikoski, 2007, p. 29). Il est important de souligner que le problème du *choix* des théories sera traité plus loin : il ne s'agit ici que de voir dans quelle mesure des explications *peuvent* être complémentaires –ce n'est que dans un certain contexte, en fonction de certaines demandes d'explication, qu'elles le sont effectivement.

Lorsque deux questions sont complémentaires, les explications qui répondent à ces questions le sont aussi. Par extension, il en est de même pour les théories qui fournissent ces

explications complémentaires. Or, en général, une question en cache plusieurs autres, pour deux raisons liées entre elles : elle présuppose souvent des éléments clarifiés par d'autres, parce que les phénomènes sociaux sont trop complexes pour pouvoir être étudiés avec une seule théorie.

Dans un premier temps, certaines questions présupposent des éléments qui sont problématisés par d'autres. Tel est notamment le cas lorsqu'une explication répond à des présuppositions d'une autre explication. Dans ce cas, pour répondre à la première question il est nécessaire d'avoir répondu à la seconde –ou inversement répondre à la seconde question permet de répondre à la première (Hamblin, 1967, p. 52). Par exemple, pour pouvoir répondre à la question de Sutton (« Pourquoi Sutton vole-t-il les banques plutôt que d'autres endroits? »), il faut avoir répondu à la question du prêtre (« Pourquoi Sutton vole-t-il des banques plutôt que d'avoir un travail légal? »). Les réponses à ces deux questions sont donc complémentaires. Comme le serait également la réponse à la question « Pourquoi Sutton ne vole-t-il qu'une seule chose? », puisque ce point est également présupposé par la question à laquelle répond Sutton (Garfinkel, 1981, p. 34). De même, les différentes explications qui coexistent dans les sciences sociales peuvent être complémentaires pour qui veut saisir un phénomène sous ses différents aspects. Par exemple Garfinkel montre qu'une explication structurelle est souvent présupposée par une explication individuelle (Garfinkel, 1981, pp. 41-48)²³³.

Dans un deuxième temps, pour répondre à une question, il faut souvent la décomposer en différentes sous-questions plus limitées, qui mettent l'accent sur différents aspects du problème. C'est ce qui fait dire à Leonard que les problèmes sont « souvent complexes », et qu'il vaut mieux tenter de répondre à plusieurs questions, parce qu'« aucune ne peut seule représenter adéquatement le problème » (Leonard, 1967, p. 24)²³⁴. Dans la lignée de l'analyse de Waltz sur laquelle le chapitre I est revenu, les phénomènes internationaux, comme les autres phénomènes sociaux, sont complexes. Il y a des « chemins causaux complexes » qui se combinent entre eux (Harvey & Cobb, 2003, p. 145)²³⁵ et une théorie ne peut prendre en compte qu'une partie de cette complexité. Elle doit extraire certains éléments qu'elle analyse, et oublier les autres –c'est ce qui fait dire à Wendt qu'« il n'est pas possible de tout problématiser à la fois » (Wendt, 1999, p. 89). Dit avec les mots de Garfinkel, si l'explication ne limite pas ses alternatives, elle

²³³ « The imposed structural conditions radically alter the kinds of explanations we give because they constrain and truncate the contrast spaces » (Garfinkel, 1981, p. 45).

²³⁴ Il en est ainsi d'un étudiant qui se demande comment orienter sa carrière (Leonard, 1967, pp. 24-25).

²³⁵ « We [should] consider the complexity of social events in their compound form. An event may occur, for example, through multiple causation (X1 and X2 and X3 produce Y), through substitutability (X1 or X2 produces Y), through multiple conjunctural causation [(X1 and X2) or (X3 and X4)], or through some combination of these complex causal paths » (Harvey & Cobb, 2003, p. 145).

finirait par être « englobante, au point d'être impossible ». Une explication ne pouvant pas tout expliquer, il faut qu'elle présuppose certains éléments (Garfinkel, 1981, pp. 28-30)²³⁶. Même si la « frontière des possibilités envisagées » par chaque explication varie d'une explication à l'autre, aucune ne peut être complète (Garfinkel, 1981, p. 34). Par exemple, il en est ainsi des trois modèles identifiés par Allison pour expliquer la crise des missiles de 1962. Pour ces trois modèles, chaque analyste sélectionne un aspect particulier de la réalité (celui qu'il considère arbitrairement le plus important), et décide de ne pas prendre en compte les autres (Allison, 1971, p. 251)²³⁷.

C'est dans cette lignée que Wendt reprend les analyses érotétiques et la théorie du contraste. Il note que pour répondre à des questions qui commencent par « pourquoi », il est nécessaire de s'intéresser aux processus qui ont mené à la situation étudiée, c'est-à-dire de répondre à des questions qui commencent par « comment » (Wendt, 1999, p. 81). En ce sens, une explication causale comprend des explications « constitutives », et, plus généralement, des questions d'autres types :

To the extent that causal explanations depend on describing causal mechanisms rather than subsuming events under laws, « answers to why-questions (that is, to requests for causal explanations) require answers to how- and what-questions ». Insofar as how- and what- questions are used to answer a why-question they are part of a causal explanation, but answering them can also be an end in itself (Wendt, 1999, p. 83).

Il faut souligner qu'au-delà de cette volonté de montrer la complémentarité des analyses rationalistes et des analyses constructivistes, différentes questions du même type peuvent être posées d'après Wendt. Il y a donc une complémentarité de différentes explications *au sein même du rationalisme* et du *post-positivisme*. C'est donc à une véritable théorie de la complémentarité des questions qu'invite Wendt :

²³⁶ « Why must this be so? Why is it that explanations limit their alternatives in this way? Why do we have explanations of why X rather than Y or why A, given B, rather than simply explaining why X or why A? The answer, I think, lies in our need to have a *limited* negation, a determinate sense of what will count as the consequent's "not" happening. Lack such a determinate sense of alternatives, one has difficulty seeing how we could give explanations at all; they would have to be so all encompassing as to be impossible » (Garfinkel, 1981, pp. 29-30).

²³⁷ « While at one level three models produce different explanations of the same happening, at a second level the models produce different explanations of quite different occurrences. And indeed, this is my argument. Spectacles magnify one set of factors rather than another and thus not only lead analysts to produce different explanations of problems that appear, in their summary questions, to be the same, but also influence the character of the analyst's puzzle, the evidence he assumes to be relevant, the concepts he uses in examining the evidence, and what he takes to be an explanation. None of our three analysts would deny that during the Cuban missile crisis several million people were performing actions relevant to the event. But in offering his explanation, each analyst attempts to emphasize what is relevant and important, and different conceptual lenses lead analysts to different judgments about what is relevant and important » (Allison, 1971, p. 251).

Once we start thinking about explanations as answers to questions, it becomes clear that the distinction between causal and constitutive questions is not the only one that might be made. What seems like a simple request for a causal explanation can in fact be multiple questions calling for different answers. [...] The significance of [...] « explanatory relativity » is clearest when dealing with the differences between why-, how-, and what- questions, but [...] even within a single class of question the same phenomenon can be given different explanations depending on what exactly we are asking (Wendt, 1999, p. 88)²³⁸.

Pour illustrer ces analyses, il est possible de reprendre l'exemple utilisé par Battistella, qui montre que différents paradigmes donnent des explications opposées à l'acquisition de l'arme nucléaire par l'Iran (Battistella, 2009, p. 616). La première étape consiste à décomposer la question générale (« Pourquoi l'Iran veut-elle acquérir l'arme nucléaire ? ») en différentes questions plus précises, ayant chacune leur espace contrastif²³⁹. Cela permet de voir la complémentarité des explications libérales et réalistes.

Ainsi, le paradigme libéral va par exemple répondre à la question « Pourquoi l'Iran, qui est une dictature, veut-elle s'armer avec des armes nucléaires, et pas la Turquie, qui est une démocratie ? ». La réponse est fournie par la nature autocratique du régime. Le paradigme libéral ne dira rien sur la nature et la quantité d'armes que l'Iran cherche à acquérir. C'est une explication causale, pourquoi signifiant « quelle est la cause ». L'espace contrastif de la question est {les dictatures veulent s'armer; les démocraties veulent s'armer; le régime politique d'un État n'a aucune influence sur sa volonté de s'armer}.

Le paradigme réaliste, au contraire, va répondre à la question « Pourquoi l'Iran veut-elle s'armer avec l'arme nucléaire, plutôt que de ne pas s'armer ou de se limiter aux armes conventionnelles ? ». Il s'intéresse en effet à la puissance produite par les différents types d'armes, supposant que les États cherchent à maximiser leur puissance. Il ne dira rien sur les raisons qui poussent l'Iran, et non les autres États, à s'armer. Cette explication est de nature structuraliste, puisque ce serait la structure internationale qui pousserait les États à s'armer avec

²³⁸ L'érotétique dans les Relations internationales est effleurée par Wendt, qui cite Garfinkel et van Fraassen. Reprenant le concept de Garfinkel, il mentionne la « relativité explicative » et il utilise les espaces contrastifs (*rather than*) (Wendt, 1999, p. 88). Mais, au-delà du fait de considérer que des théories différentes sont la réponse à des questions différentes, il aborde peu le problème de la complémentarité des différentes explications. Il se sert plutôt de l'érotétique pour montrer trois choses : 1. Même s'il y a certains critères de scientificité communs à toutes les théories, il faut rester ouvert aux différentes manières de faire de la recherche. 2. Il faut faire attention à la « politique des questions » et à ce qu'elles réifient. 3. Il est intéressant de poser de nouvelles questions. Les deux derniers points touchent à l'épistémologie, dont on a parlé dans le chapitre II. On reviendra plus loin sur le premier, lorsqu'on s'intéressera aux critères pragmatiques de sélection des théories (voir en page 185).

²³⁹ Ylikoski mentionne plusieurs manières pour identifier les contrastes d'une explication. Ils peuvent apparaître « grâce à l'imagination, grâce à la comparaison ou bien grâce à une combinaison des deux ». Reprenant la typologie identifiée par Hesslow, il distingue cinq manières de les faire apparaître : le contraste peut être le cas normal ou anormal d'un point de vue statistique, temporel, théorique, subjectif et moral. À noter qu'il souligne que cette liste n'est pas exhaustive (Ylikoski, 2007, pp. 34-36).

les armes les plus puissantes. L'espace contrastif de la question est {l'Iran veut acquérir l'arme nucléaire; l'Iran veut acquérir des armes conventionnelles; l'Iran ne veut pas acquérir d'armes}.

Ainsi, la question de savoir « Pourquoi l'Iran veut acquérir l'arme nucléaire ? » cache en réalité une pluralité de questions auxquelles différentes réponses peuvent être apportées. Chaque paradigme va étudier un aspect particulier du problème (la nature du régime politique ou la puissance relative de l'arme nucléaire). Ces deux questions et leurs réponses sont complémentaires pour bien comprendre l'acquisition d'armes nucléaires par l'Iran : analyser le problème dans sa complexité, et si l'on suppose que la version simplifiée des deux paradigmes utilisés dans cet exemple est vraie²⁴⁰, ce serait montrer que l'Iran cherche à acquérir l'arme nucléaire parce que c'est une dictature et que cette arme est très puissante. En somme, ces théories répondraient de manière complémentaire à la question de savoir pourquoi l'Iran veut acquérir l'arme nucléaire.

Ainsi, en Relations internationales comme dans les autres sciences sociales, le fait que plusieurs théories répondent à la même question de manière différente n'implique donc pas que ces théories sont incohérentes entre elles, et qu'il n'est pas possible de les combiner dans une même analyse²⁴¹. En fait, chaque théorie apporte des réponses à des questions différentes et complémentaires. Il est donc intéressant de les regrouper.

2.2. Une conception post-humienne de la causalité

La compatibilité et la complémentarité des différentes explications en sciences sociales, et plus particulièrement en Relations internationales, sont également montrées par Kurki –c'est là un point de rencontre entre son réalisme critique et le pragmatisme *problem-driven*. Dans *Causation in International Relations : Reclaiming Causal Analysis* (Kurki, 2008), elle part d'une critique adressée aux positivistes et aux post-positivistes : tous ont confondu la causalité avec la conception humienne de la causalité, ce qui les a conduits à considérer que toute étude causale devait identifier les *régularités* de phénomènes *observables*, dans le but de permettre une *prédiction* (Kurki, 2008, pp. 23-59). L'étude de la causalité se réduit ainsi à la recherche des causes efficientes, qui « poussent » et qui « tirent » (*push and pull*). C'est pourquoi les

²⁴⁰ L'exemple pris ici sert à illustrer l'application de la théorie des contrastes aux phénomènes internationaux. Mais il ne s'agit pas de considérer que c'est là une analyse pertinente de l'acquisition des armes nucléaires par l'Iran. Une véritable analyse érotétique du phénomène exigerait des développements beaucoup plus longs. Le quatrième chapitre utilisera de façon plus approfondie la théorie des contrastes pour analyser les excuses dans la diplomatie américaine.

²⁴¹ On aurait également pu prendre l'exemple des guerres (Smouts, Battistella, & Venesson, 2003, pp. 246-247), de la décision de Tony Blair de soutenir les États-Unis dans la guerre en Irak ou des préparatifs américains en vue d'une intervention en Iran (Smith, 2007, pp. 2-3).

post-positivistes considèrent qu'ils font une analyse de la réalité sociale non pas causale, mais constitutive²⁴². Les Relations internationales n'arrivent plus à penser « hors de la boîte humienne » (*think outside the Humean box*) (Kurki, 2008, pp. 190-196)²⁴³.

Au contraire, d'après Kurki, il faut « élargir le concept », pour penser la causalité d'une pluralité d'aspects du monde social, allant des agents aux structures sociales, en passant par le contexte normatif et discursif (Kurki, 2008, p. 219). Pour concevoir cette pluralité, Kurki propose de revenir à la conception aristotélicienne de la causalité, dominante depuis Aristote et pendant tout le moyen-âge – jusqu'à ce que l'empirisme et le positivisme ne restreignent la causalité aux seules causes efficientes (Kurki, 2007, p. 368).

Une cause au sens d'Aristote est très large : elle correspond à « tout ce qui contribue d'une façon ou d'une autre à produire ou maintenir une certaine réalité ». Partant de cette définition large, Aristote identifie non pas un type de causalité, mais quatre : il faut différencier les causes « matérielles », les causes « formelles », les causes « efficientes » et les causes « finales ». Les deux premières sont dites « intrinsèques » ou « constitutives », parce qu'elles « sont à l'intérieur de ce qui est causé » et « continuent d'être présentes dans cette chose en la constituant ». Les deux dernières sont « extrinsèques » ou « actives » parce qu'elles « ne sont pas à l'intérieur de l'être », mais contribuent, de l'extérieur, à le modifier (Kurki, 2008, p. 220)²⁴⁴.

Les causes matérielles ont une « primauté ontologique », parce que « rien dans le monde ne peut exister sans matérialité ». Elles correspondent aux caractéristiques de la « matière ou des substances matérielles » qui constituent un objet – le métal à partir duquel un pistolet est créé par exemple. Les causes formelles désignent tout ce qui « donne une forme ou définit » un

²⁴² Pour une critique des critiques post-positivistes du concept de causalité, pour lequel ces derniers auraient une « aversion », voir (Kurki, 2007, pp. 370-371) (Kurki, 2008, pp. 124-144). La causalité en Relations internationales a été amplement débattue. L'ouvrage de Kurki revient sur ces débats plus longuement qu'il n'est possible de le faire ici.

²⁴³ Kurki défend une double évolution du concept de causalité : son approfondissement (*deepening*), sous l'influence du réalisme philosophique de Bhaskar (Kurki, 2008, pp. 196-218), et son élargissement (*broadening*), sous l'influence de la conception aristotélicienne de la causalité (Kurki, 2008, pp. 218-239). On ne s'intéressera ici qu'à l'élargissement du concept, et non à son approfondissement, qui consiste à prendre la causalité pour un problème ontologique, et non plus seulement épistémologique. À noter que Kurki elle-même ne considère pas qu'elle est pragmatique, même si elle se sert de certaines des analyses du pragmatisme : elle considère que le pragmatisme a des limites, et notamment celle de ne pas donner à la causalité une dimension ontologique (Kurki, 2008, pp. 155-156). C'est pourquoi, elle prône un rapprochement entre le pragmatisme et le réalisme philosophique (Kurki, 2008, pp. 161-187). Mais l'élargissement du concept de cause qu'elle propose est cohérent avec le pragmatisme *problem-driven*, le réalisme philosophique servant plutôt à son approfondissement. La question du lien entre réalisme et pragmatisme a par ailleurs été traitée dans le chapitre II.

²⁴⁴ Dans une certaine mesure, Kurki se situe dans la continuité de Suganami, qui invite à différencier différents types de « cause » des guerres. En effet, chacune des trois questions qu'il identifie (voir en introduction de ce chapitre) adopte une conception différente de la causalité (Suganami, 1990, pp. 19-20).

objet : elles déterminent comment quelque chose est créé ou construit. Elles « constituent les choses en définissant les sens et les relations ». Par exemple, la forme d'une maison est une « cause » de cette maison. Les causes efficientes sont les « sources du changement » –c'est, à peu de chose prêt, ce que l'on désigne aujourd'hui couramment par cause, en se limitant à la causalité humienne. Les causes finales, enfin, correspondent aux « fins » et aux « buts ». Elles désignent à quoi sert la chose, c'est-à-dire sa fonction. À chacune de ces causes, correspond un lien de causalité : les causes matérielles désignent les conditions matérielles « à partir desquelles » (*out of*) une chose est constituée; les causes formelles correspondent aux structures ou aux idées « selon lesquelles » (*according to*) elle est constituée; les causes efficientes d'un acteur ou d'une action sont ce « par quoi » (*by which*) arrive le changement; les causes finales sont les raisons ou les buts « pour lesquels » (*for the sake of*) cette chose change (Kurki, 2008, pp. 219-222).

Appliquées aux Relations internationales, ces catégories de causes correspondent à différents types de recherche : à la causalité efficiente des positivistes s'ajoute notamment la causalité formelle des idées, règles, normes et discours étudiée par les constructivistes et les post-positivistes (Kurki, 2008, pp. 223-224). C'est pourquoi l'élargissement du concept de causalité « ouvre un horizon explicatif multi-causal », contrairement aux approches humiennes attirées par des « arguments réductionnistes et mono-causaux » (Kurki, 2008, p. 246). Une telle analyse confirme celles menées précédemment, parce que, dans la conception d'Aristote, ces différents types de cause doivent être considérés comme compatibles et complémentaires :

The active powers of agents (efficient causes) must always be related to final causes (purposes, intentionality) and, crucially, be contextualised within the 'constitutive' conditioning causal powers of rules and norms (formal causes) as well as material conditions (material causes) (Kurki, 2008, pp. 296-297).

À cet égard, il ne faut pas que des approches épistémologiques rigides deviennent une « contrainte dogmatique » (Kurki, 2008, p. 237) –il est important de « garder l'horizon causal ouvert » (Kurki, 2008, pp. 286-287). Dans cette conception, « les questions de recherche doivent être postulées de manière à englober la variété des catégories de causes ainsi que les effets différents qui sont générés » (O'Meara, 2010a, p. 47). C'est là une invitation à *toujours* poser différents types de question lorsqu'on cherche à analyser un phénomène²⁴⁵.

²⁴⁵ « Crucially, although th[e] four causes were separable as types of causes, Aristotle conceived of them as always working in relation to each other, not in isolation. Hence, in inquiring into any change or thing, he argues, we must always ask many different kinds of why-questions: inquiring merely into singular causes tells us little since causes never exist in isolation from other types of causes [...]. The Aristotelian categories remind us that there are always

2.3. Différents types de question

La voie que Garfinkel a ouverte en introduisant l'érotétique dans les sciences sociales est reprise par d'autres, et notamment par de Langhe, van Bouwel et Weber, qui l'utilisent pour défendre eux aussi une conception post-humienne de la causalité, même s'ils ne le disent pas explicitement (van Bouwel, 2004) (van Bouwel & Weber, 2008) (de Langhe, 2009) (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007). Ces auteurs montrent en effet qu'à différents types de cause correspondent différentes questions : leurs analyses montrent plus clairement en quoi les types de cause identifiés par Kurki sont compatibles et complémentaires.

Que faire de la pluralité des théories en sciences sociales ? D'après de Langhe, van Bouwel et Weber, les trois voies envisagées généralement ne sont pas satisfaisantes : on ne peut ni choisir une explication comme la meilleure, ni faire la synthèse entre les explications, ni refuser toutes les explications (de Langhe, Weber, & van Bouwel, 2007, p. 14). Ils vont donc chercher une voie alternative : pour eux, il y a différentes questions, qui appellent différents types d'explication. Ils distinguent ainsi les explications fonctionnalistes des explications causales; parmi les explications causales, il y a différentes réponses à différents endroits dans la chaîne de causalité; enfin, il y a des explications micro et des explications macro. On va maintenant revenir sur ces différents types d'explication possibles.

Quand on se demande pourquoi quelque chose se produit, on est souvent amené à s'interroger sur les causes (au sens humien) de ce phénomène. C'est ce que l'on peut appeler une explication causale (*causal explanation*). Également, il y a des questions qui commencent par « pourquoi » et qui se demandent « pour quoi », c'est-à-dire qui ne s'intéresse pas aux causes, mais aux conséquences de l'objet d'étude. C'est ce que van Bouwel et Weber appellent des explications fonctionnalistes (*functional explanations*), qui se demandent quelle est la fonction de l'objet étudié (van Bouwel & Weber, 2008, p. 176), et qui correspondent à ce que Aristote désignait comme causes finales. Il ne faut donc pas opposer explication fonctionnaliste et explication causale, puisque ces types d'explication ne répondent pas aux mêmes questions. Van Bouwel et Weber prennent ainsi l'exemple des explications de Cohen (fonctionnaliste) et d'Elster (causale) sur l'origine de l'État-nation. Cohen défend une analyse marxiste en répondant à des questions comme : « pourquoi (au sens de quelle est la fonction) y a-t-il des États-nations dans la société capitaliste ? ». Elster au contraire se demande « pourquoi (au sens

multiple cycles of multiples causes at work in the world and that causal explanation is about inquiring into and making sense of these various causes and their interactions » (Kurki, 2008, p. 222).

de quelle est la cause) y a-t-il des États-nations dans la société capitaliste ? ». Leurs réponses vont différer : le premier considère que l'État existe pour protéger les intérêts de la classe capitaliste, alors que le second s'intéresse à ce qui a conduit les agents à interagir de manière à constituer des États. Les deux types de question sont différents, les réponses ne peuvent donc pas être contradictoires (van Bouwel & Weber, 2008, p. 177).

De la même manière, parmi les explications causales humiennes, il faut distinguer différentes causes, plus ou moins éloignées, selon leur place dans une chaîne de causalité. Ainsi, van Bouwel et Weber prennent l'exemple des réponses à la question de savoir pourquoi une ville est victime du choléra et pas l'autre. Parmi les explications causales possibles, il faut distinguer celles qui insistent sur une cause proche (par exemple parce que le bacille du choléra s'est développé dans une ville et non dans l'autre), de celles qui prennent en compte une cause lointaine (par exemple parce qu'une ville a installé des égouts et pas l'autre) (van Bouwel & Weber, 2008, p. 172). Ces deux causes sont complémentaires, puisqu'elles insistent chacune sur des éléments qui permettent de répondre à la question posée.

Il faut également distinguer les questions qui appellent des réponses micro (*micro-explanation*) et celles qui appellent des réponses macro (*macro-explanation*) (van Bouwel, 2004, p. 530). Dans le deuxième cas, se demander pourquoi revient par exemple à se demander « quels sont les aspects communs d'un phénomène », alors que dans le premier cas, cela revient à se demander « quels sont les actes intentionnels conduisant à ». Van Bouwel et Weber prennent l'exemple des questions que l'on peut se poser sur les révolutions sociales : une explication micro s'intéresse à qui a fait quoi pour qu'une révolution se produise; une explication macro s'interroge sur les conditions nécessaires pour qu'elle se produise (par exemple une forte cohésion sociale entre les révolutionnaires) (van Bouwel & Weber, 2008, pp. 178-181).

La distinction que font van Bouwel et Weber entre le pluralisme fondé sur le but (*purpose-based pluralism*) et le pluralisme fondé sur la question (*question-based pluralism*) aide à comprendre en quoi les différents types d'explication sont complémentaires. Le pluralisme fondé sur le but considère que l'on peut répondre à une question de différentes manières, en utilisant différents types d'explication. Par exemple, comme on l'a vu précédemment, lorsqu'on se demande pourquoi Socrate est mort, différents types d'explication sont possibles. Le pluralisme fondé sur la question considère quant à lui que l'on peut poser différentes questions à propos d'un même phénomène – la mort de Socrate (van Bouwel & Weber, 2008, pp. 175-

176). Pour illustrer la distinction qu'ils font, van Bouwel et Weber prennent l'exemple de la révolution française de 1789, dont l'analyse fournit des arguments aux deux sortes de pluralisme (van Bouwel & Weber, 2008, p. 180). À noter que l'exemple des armes nucléaires et de l'Iran montre que la distinction entre pluralisme fondé sur le but et pluralisme fondé sur la question n'est pas stricte. Ainsi le pluralisme peut être à la fois fondé sur le but et sur la question, puisqu'il y a plusieurs réponses à une même question (pourquoi l'Iran veut-elle acquérir l'arme nucléaire ?) et plusieurs questions sur un même phénomène (l'acquisition de l'arme nucléaire par l'Iran), tout dépendant du degré de précision des questions. Une analyse pluraliste peut donc être à la fois fondée sur le but et fondée sur la question : ces deux pluralismes ne s'excluent pas mutuellement.

Il se peut donc, dans le cas du pluralisme fondé sur le but, que deux théories répondent différemment à la même question. Mais puisque les types de réponse sont différents, cela n'introduit pas d'incohérence, et combiner ces théories peut être intéressant. Par exemple, une théorie peut donner une explication structurelle et l'autre une explication intentionnelle à la question que l'on se pose, ou bien chacune peut insister sur un élément différent dans une chaîne de causalité, comme on en a cité des exemples précédemment. Ainsi, la question que pose Axelrod (« Pourquoi est-ce qu'il y avait des trêves informelles pendant la Première Guerre mondiale ? »), à laquelle il donne une réponse intentionnelle, inclut une autre question (« Pourquoi est-ce qu'il y avait des trêves informelles pendant la Première Guerre mondiale, et non pendant la Seconde Guerre mondiale ? »), à laquelle on peut donner une réponse structurelle (parce qu'il n'y avait pas de tranchées pendant la Seconde Guerre mondiale) ou intentionnelle (parce que certains individus rationnels se comportent différemment pendant la Seconde Guerre mondiale) (van Bouwel & Weber, 2008, pp. 173-175).

Lorsque l'on se demande pourquoi un phénomène se produit comme il se produit, il y a donc une pluralité de types d'explication possible, dont on a vu un certain nombre²⁴⁶. En précisant les questions auxquelles ces explications répondent, on clarifie la complémentarité des différentes réponses. Par exemple, dans le cas de l'explication de la mort de Socrate, Garfinkel en arrive à la même conclusion que van Bouwel et Weber : « Some [explanations] are different parts of the story, others treat the event on different levels or from the standpoint of different kinds of inquiry. All of them can be maintained simultaneously » (Garfinkel, 1981, p. 4). Wendt prend quant à lui l'exemple de la guerre froide : lorsqu'on se demande ce qui l'a

²⁴⁶ D'autres types d'explication sont possibles, et il n'y a aucune raison de limiter les types d'explication à ceux que l'on vient de mentionner.

causée, différentes questions –donc différentes explications– sont possibles (Wendt, 1999, p. 88)²⁴⁷.

Puisqu'elles répondent à différentes questions, les théories qui existent dans les sciences sociales sont compatibles et parfois complémentaires. Lorsque des théories donnent des réponses en apparence contradictoires les unes avec les autres, il est possible de reformuler les questions pour rendre évidentes cette compatibilité et cette complémentarité. Il est important d'ajouter que ce n'est pas là exactement l'analyse de Garfinkel. L'objectif de ce dernier n'est en effet pas vraiment de montrer que les différentes théories sont compatibles, mais plutôt que les théories réductionnistes, et particulièrement les micro-réductions, ne répondent pas aux mêmes questions que les explications situant l'analyse à des niveaux supérieurs, et notamment les théories structuralistes. En comparant ces différents types d'explication, il constate ainsi que souvent « le niveau micro est inadéquat », parce que son objet est « trop spécifique et hyperconcret ». D'après lui, les « micro-réductions », qui expliquent « un certain objet en le considérant comme la somme de ses parties » sont « trop vraies pour être bonnes » et ne peuvent pas donner l'explication recherchée. Il « faut » donc construire des explications macro. Pour le montrer, Garfinkel prend l'exemple du lien entre une population de lapins et une population de renards sur un territoire donné (Garfinkel, 1981, pp. 51-66). L'hypothèse d'une compatibilité et d'une complémentarité entre explications mentionnée dans les premiers chapitres n'est pas développée dans les chapitres suivants. Au contraire, lorsqu'il se penche sur le rapport entre explications micro et explications structurelles, Garfinkel n'envisage que l'opposition entre elles, marquant une préférence claire pour les secondes. Il ne se sert donc pas de l'érotétique pour défendre le pluralisme, mais plutôt pour soutenir le structuralisme contre l'individualisme.

Il n'en demeure pas moins que l'érotétique permet d'identifier ce que chaque théorie explique, et montre donc leur différence et leur compatibilité. Cette question est en quelque sorte une étape dans la démonstration de Garfinkel –pour pouvoir dire que les théories structuralistes sont supérieures aux théories réductionnistes, il faut pouvoir les comparer. Il faut donc se demander quel phénomène elles expliquent. Cela peut se faire grâce à l'érotétique, qui montre qu'elles n'expliquent pas le même phénomène, parce qu'elles ont des espaces contrastifs différents (Garfinkel, 1981, p. 28). Mais résoudre ce dernier point est l'une des

²⁴⁷ « What was the "cause" of the Cold War? This depends on what is taken to be problematic: the fact that the conflict was cold rather than hot?; that it was with the Soviets rather than the English?; that it broke out when it did?; that it broke out at all? » (Wendt, 1999, p. 88). Cela rejoint la question des niveaux d'analyse, qui a attiré beaucoup d'attention parmi les internationalistes (Battistella, 2009, pp. 39-40) et sur laquelle on ne reviendra pas ici.

étapes qui permet de voir non seulement « quand une explication en supprime une autre », mais également ce qui nous intéresse ici, « quand deux explications sont incohérentes », et par extension, quand elles sont compatibles (Garfinkel, 1981, p. 16). Il est d'ailleurs intéressant de souligner que pour montrer la supériorité du structuralisme, Garfinkel quitte l'érotétique. À la fin de son analyse érotétique des explications micro et structuralistes, il conclut non pas que les unes sont supérieures aux autres, mais qu'elles sont « différentes » (Garfinkel, 1981, p. 160)²⁴⁸. Nous reviendrons plus loin sur les critères qu'il identifie pour montrer que le structuralisme est supérieur à l'individualisme²⁴⁹.

En somme les analyses menées précédemment sont cohérentes avec celles de Garfinkel. Certes, il oppose explications réductionnistes et explications structuralistes, et préfère les secondes, ce qui tendrait à laisser croire que les unes ne peuvent pas venir compléter les autres. Mais Garfinkel ne dit pas que les micro-réductions ne sont jamais intéressantes; il dit simplement qu'en général, elles ne permettent pas de répondre à la question que l'on se pose, si cette question est située à un niveau supérieur. Il est donc tout à fait possible d'utiliser l'érotétique pour montrer que souvent « ce que nous considérons comme des explications rivales n'en sont pas du tout, puisqu'elles sélectionnent en fait des espaces différents, c'est-à-dire qu'elles répondent à des questions différentes » (Couture, 2001, p. 138).

3. Les conditions de succès et d'échec d'une explication

Grâce à l'érotétique et à la théorie du contraste, il a été montré que différentes explications d'un phénomène sont compatibles et complémentaires. Mais par certains égards, cette démonstration est insatisfaisante. Il n'est en effet pas possible de démontrer la complémentarité de différentes théories sans situer l'analyse dans un contexte précis : deux explications ne sont complémentaires que dans un certain contexte, en fonction de ce que l'on va appeler des « intérêts épistémiques ». Dans un autre contexte, elles pourraient ne pas l'être. Par exemple, lorsque le prêtre demande à Sutton pourquoi il vole des banques, la réponse de Sutton pourrait être intéressante pour qui veut comprendre le phénomène le mieux possible. Mais elle n'est pas pertinente pour le prêtre, parce que non seulement elle ne répond pas à la question, mais elle

²⁴⁸ « The individual and structural problematic [a]re distinguished as being explanations in answer to different questions. [...] But the problem was left there: we did not have the right to say that one was *better* than the other, they were just -different » (Garfinkel, 1981, p. 160).

²⁴⁹ Voir en page 196.

éclairer de plus une présupposition qui n'est pas problématique pour lui (cela n'importe pas, de son point de vue, que Sutton préfère voler les banques plutôt qu'autre chose). Autrement dit, la réponse de Sutton ne correspond pas aux intérêts épistémiques du prêtre. Il faut donc maintenant se tourner vers les critères de sélection des théories utilisées dans une analyse pragmatique *problem-driven*, pour bien montrer à quelles conditions différentes théories sont complémentaires.

Étant donné l'enjeu dont il s'agit, à savoir l'exclusion ou l'inclusion de certaines explications dans l'élaboration de la connaissance, il est primordial de se pencher avec soin sur ce point. Cette question a en effet d'« importantes conséquences sur la manière dont la recherche va être faite par les scientifiques » (Hållsten, 2007, p. 14). Comme le soulignent Kurki et Wight, en fonction des critères de sélection des théories, « certaines approches sont littéralement légitimées tandis que d'autres sont marginalisées », ce qui a des conséquences « théoriques, empiriques et politiques » (Kurki & Wight, 2007, p. 30). Avant de voir les critères pragmatiques de sélection des théories, on fera un rapide survol des conceptions opposées des positivistes et des post-positivistes sur cette question.

3.1. La position des positivistes et des post-positivistes sur les critères de sélection

Inspirés par la philosophie des sciences, plusieurs internationalistes se sont penchés sur la question des critères de sélection d'une théorie. À cet égard, il faut distinguer deux courants opposés : pour les positivistes, des critères principalement méthodologiques permettent de distinguer les théories valides des théories non valides; pour les post-positivistes, ou bien les théories ne peuvent pas être comparées, ou bien elles le sont sur d'autres critères que ceux identifiés par les positivistes.

Les positivistes pensent qu'il est possible d'utiliser les mêmes critères de scientificité pour les sciences sociales que pour les sciences physiques²⁵⁰. Pour choisir les théories, ils transposent ainsi tous ou une partie des critères de sélection identifiés dans les sciences naturelles. La rigueur méthodologique et l'observation empirique sont déterminantes :

Positivists argue that only systematic empirical observation guided by clear methodological procedures can provide us with valid knowledge of international

²⁵⁰ Tel est par exemple le cas de David Singer et Melvin Small, réunis au sein du *Correlates of War Project* : dans la lignée du behaviorisme, ils veulent rapprocher Relations internationales et sciences naturelles (Chernoff, 2007, pp. 89-93).

politics, and that we must test theories against the empirical patterns in order to compare theories (Kurki & Wight, 2007, p. 29).

Chernoff mentionne ainsi huit critères « naturalistes » de sélection des théories, les quatre premiers étant consensuels, tandis que les quatre derniers étant plus débattus (Chernoff, 2007, pp. 85-86)²⁵¹. Le premier est la cohérence interne (*internal consistency*), selon lequel une bonne théorie est une théorie dont toutes les affirmations sont compatibles entre elles. Le second est la cohérence globale (*coherence*) qui veut qu'une théorie forme un ensemble logique. Le troisième est la simplicité (*simplicity*) : dans la lignée de la parcimonie évoquée au chapitre I, il s'agit de considérer qu'une théorie simple est supérieure à une théorie complexe. Le quatrième est la portée de l'application (*corroboration/range*) d'une théorie : plus cette portée est grande, mieux c'est²⁵². Les quatre critères plus contestés sont la falsifiabilité (*falsifiability* –il faut qu'il soit possible d'envisager les conditions dans lesquelles la théorie se révélerait fausse), le degré d'abstraction (*concreteness* –la théorie doit représenter la réalité de façon directe), la fécondité (*fecundity* –une bonne théorie est une théorie qui invite à étudier de nouveaux éléments) et le conservatisme méthodologique (*methodological conservatism* –une nouvelle théorie doit être le plus proche possible de la théorie qu'elle prétend remplacer). D'autres ajoutent le critère de la prédictivité²⁵³. En utilisant certains de ces critères, les positivistes sont en mesure de comparer et de hiérarchiser les explications théoriques.

Les post-positivistes se sont eux aussi intéressés à cette question. Un certain nombre d'entre eux considère que les théories sont « incommensurables », et qu'il n'y a donc pas de critères « définitifs » pour les comparer, ni pour en choisir certaines plutôt que d'autres. Le fondement du savoir que chacune élabore est en effet « très différent » ou bien chacune voit « des mondes différents » (Kurki & Wight, 2007, p. 29). Toute sélection entraîne un choix épistémologique et ontologique qui exclut les autres conceptions sur la nature du monde social ou la manière dont on peut lui donner sens, alors qu'il n'y a pas de consensus en ces domaines (Sil, 2004, p. 310). Ces analyses se situent dans la lignée de celles de Kuhn, d'après qui « aucun critère d'évaluation n'est neutre » et ne peut comparer objectivement deux paradigmes. Dans

²⁵¹ Il y a ainsi de nombreux débats entre positivistes sur la pertinence de chacun de ces critères (Chernoff, 2007, pp. 79-130) (Walt, 1999) (Shapiro, 2002) (Green & Shapiro, 1994) (Green & Shapiro, 2005) (Shapiro & Wendt, 1992). Pour la critique réaliste de certains critères positivistes, voir (Baert, 1998, pp. 189-197).

²⁵² Comme le note Chernoff, les critères de la simplicité et de la portée tendent à être contradictoires (Chernoff, 2007, p. 86).

²⁵³ Par exemple, pour Waltz, « The [best] theory offers explanations and, unlike most theories in the social sciences, predictions as well » (Waltz, 1979, pp. 19-20). Sur les débats qu'a fait naître ce critère, voir le chapitre I. Voir également (Shapiro, 2002) (Shapiro, 2005) (Bueno de Mesquita, 2004).

cette conception, une théorie est vue comme meilleure qu'une autre pour des raisons extra-rationnelles :

One reason why paradigms are incommensurable, according to Kuhn, is that there are no paradigm-neutral criteria for a comparative evaluation of the competing theories. [...] And the reasons why one theory eventually wins out over another do not result from strictly rational considerations but from psychological factors and from historical and sociological accidents, which are tied to power relationships in society (Chernoff, 2007, p. 104).

Le choix d'une théorie est fait de façon non pas « scientifique » mais « politique », et les autres sont considérées comme non valides sur une base arbitraire ou intéressée²⁵⁴ –elles sont exclues et marginalisées, tandis que l'on tente de convertir ou d'assimiler leurs adeptes. Il s'agit là d'une forme de « totalitarisme » et d'« impérialisme » et, pour Norton, cela conduit au « prosélytisme » et à l'« assimilation coercitive » (Norton, 2004, p. 68). Pour reprendre l'euphémisme de Smith, les post-positivistes y voient une perspective « déstabilisante » (Smith, 2007, pp. 4-5) –au contraire, il faut admettre qu'il n'y a pas de « terrain neutre » : « Appealing to any neutral ground for judging work merely reintroduces the epistemological orthodoxy of the mainstream in the disguise of neutral scholarly standards » (Smith, 2003, p. 143). Le « multiperspectivisme » invite ainsi à résister « à l'arbitraire des interprétations dominantes » (Grondin, 2010, p. 320).

D'autres post-positivistes ont quant à eux identifié des critères spécifiques au post-positivisme pour évaluer les théories. Ces critères s'intéressent non pas aux fondements de la connaissance, mais à ses conséquences pratiques et politiques. Par exemple, pour les Théories critiques, une bonne théorie est une théorie qui poursuit des buts moraux ou qui fait avancer l'émancipation humaine (Chernoff, 2007, p. 86). D'autres théoriciens post-positivistes vont insister sur le fait qu'une théorie doit être réflexive, au sens où elle doit situer son analyse et ses conséquences pratiques. Ainsi, Neufeld identifie deux critères : une approche réflexive doit « avoir conscience de ses prémisses sous-jacentes » et « reconnaître la dimension politico-normative inhérente des paradigmes » (Neufeld, 1993, p. 55). En vertu de ces critères, ces post-positivistes vont préférer une théorie réflexive et émancipatrice à une théorie positiviste.

²⁵⁴ Un bon exemple de critère « politique » est celui adopté par Sil et Katzenstein : comme on le verra mieux en conclusion, même s'ils restent ouverts à d'autres approches, eux-mêmes se limitent à trois approches (le réalisme, le libéralisme et le constructivisme) qui sont choisies parce qu'elles sont dominantes « aux États-Unis et dans le monde » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 36).

Il y a donc une opposition claire entre positivistes et post-positivistes à propos des critères de sélection des théories²⁵⁵. Entre les deux, certaines approches défendent une combinaison de critères. En effet, comme le souligne Smith lorsque l'on se demande comment choisir les théories, une voix moyenne entre le relativisme et le positivisme est possible (Smith, 2003, p. 11)²⁵⁶. Il en est ainsi du réalisme critique défendu par Kurki et Wight, qui identifie des « critères holistiques » proposant un équilibre subtil entre positivisme et post-positivisme²⁵⁷. Le pragmatisme *problem-driven* influencé par l'érotétique en adopte quant à lui d'autres, qui combinent eux aussi, mais d'une autre façon, positivisme et post-positivisme. Garfinkel identifie en effet deux logiques à partir desquelles identifier les explications pertinentes. Il y a des facteurs « pragmatiques » et des facteurs liés à « la nature du phénomène lui-même » :

Clearly, there are some pragmatic, practical factors at work. Yet the situation is not completely determined by these factors, for these practical demands must be reconciled with the nature of the phenomena themselves and with the stability demands of good scientific explanation (Garfinkel, 1981, p. 32)²⁵⁸.

Ce sont vers ces facteurs que l'on se tourne maintenant.

3.2. Les critères pragmatiques de sélection des théories

On a déjà dit que Sil et Katzenstein s'opposent au relativisme. Il en est de même pour Garfinkel, d'après qui « dans certains cas, des explications sont préférables à d'autres » (Garfinkel, 1981, p. 19). Van Bouwel et Weber sont eux aussi explicites sur cette question : ils sont pluralistes, mais ils ne sont pas relativistes, comme ils le précisent dans le titre même d'un de leurs articles²⁵⁹. Il existe donc, d'après tous ces auteurs, des critères pour sélectionner certaines théories. Sur quelle base se fait cette sélection ? Sur quels critères exclure les autres

²⁵⁵ En réalité, certains post-positivistes acceptent implicitement ou explicitement certains critères positivistes (Chernoff, 2007, pp. 190-191).

²⁵⁶ À noter que, comme le soulignent Harvey et Cobb (Harvey & Cobb, 2003, p. 145) et Moravcsik (Moravcsik, 2003, p. 136), Smith n'est pas très précis sur les critères à adopter pour choisir parmi les théories. Il considère simplement que la décision revient au lecteur ou au tenant de l'approche considérée (Smith, 2003, p. 12) (Smith, 2003, p. 143). Cela rejoint Sil (Sil, 2004, p. 328). Dans une certaine mesure, cela correspond au critère de l'intérêt épistémique, sur lequel on reviendra.

²⁵⁷ « Scientific and critical realists argue that theory comparison must be based on holistic criteria: not merely on systematic observation but also conceptual coherence and plausibility, ontological nuance, epistemological reflection, methodological coverage, and epistemological pluralism. They also accept that all judgments concerning the validity of theories are influenced by social and political factors and hence are potentially fallible » (Kurki & Wight, 2007, p. 30) (Kurki, 2008, p. 166). Kurki seule quant à elle mentionne la « cohérence interne », la « plausibilité ontologique » et les fondements empiriques, tout en défendant qu'une certaine ambiguïté est « inévitable » (Kurki, 2008, p. 208).

²⁵⁸ C'est là une analyse liée à la voie moyenne épistémologique entre le pragmatisme et le réalisme qu'il reprend de Hilary Putnam, et sur laquelle on reviendra plus loin. Voir sur la page 196.

²⁵⁹ « Pluralism should not be equated with "anything goes": we will argue for a non-relativistic pluralism » (van Bouwel & Weber, 2008, p. 169).

théories ? L'érotétique permet de répondre à ces questions, parce qu'elle s'est penchée sur les conditions de succès et d'échec d'une explication. Par extension, il est possible de déduire des critères de sélection et d'exclusion d'une théorie : une théorie qui est un succès sera sélectionnée, une théorie qui est un échec sera rejetée.

À partir des intuitions de Garfinkel, certains logiciens ont ainsi développé et clarifié les critères d'exclusion et d'inclusion des théories. À noter que dans la lignée des érotéticiens, on appellera « explications putatives » les explications qui pourraient potentiellement être utilisées, avant que l'on ait déterminé leur pertinence. Parmi ces explications putatives, il y a les « explications réelles », c'est-à-dire les explications pertinentes (Hållsten, 2007, p. 13). L'objectif de cette partie est de trouver les critères pour sélectionner parmi les explications putatives, celles qui sont pertinentes et celles qui ne le sont pas. Faire cette analyse du succès et de l'échec des explications incite à débiter par les évidences et les intuitions que chacun possède pour affronter ces problèmes. Mais il est important de discuter les évidences parce que, comme le souligne Hållsten, « ces intuitions ne sont pas non-controversées » (Hållsten, 2007, p. 14). Clarifier les logiques de sélection, cela peut amener à les problématiser, à voir leurs conséquences, et à, peut-être, remettre en cause leur pertinence.

Pour identifier les critères pragmatiques de sélection des théories, on utilisera la typologie de Hållsten, qui distingue trois manières pour une explication d'être un échec : une explication peut être 1. Fausse, 2. Objectivement non pertinente 3. Contextuellement non pertinente (Hållsten, 2007, pp. 15-16). Les deux premiers critères rapprochent le pragmatisme du positivisme, tandis que le dernier le rapproche du post-positivisme –même si, comme on le verra plus loin, ces trois critères sont, d'une façon ou d'une autre, pragmatiques. Les réflexions de van Bouwel, Weber et Ylikoski, permettent de clarifier certains éléments de cette typologie. Une telle analyse se situe dans la continuité de celles de Garfinkel, et elle trouve un écho chez lui. Il faut ajouter que la catégorie des explications pertinentes est la catégorie résiduelle, lorsqu'ont été écartées toutes les autres explications (fausses et objectivement ou contextuellement non pertinentes). C'est pourquoi, comme on le verra enfin, il y a en définitive un certain arbitraire dans le choix des explications utilisées.

3.2.1. Les explications fausses

Pour qu'une explication soit pertinente, il faut qu'elle ne soit pas fausse, au sens où elle doit trouver des appuis dans la réalité. Pour désigner le type d'échec auquel appartient une

explication qui s'appuie sur des données fausses, Ylikoski parle d'« échec factuel » (*factual failure*) (Ylikoski, 2007, p. 33) (Ylikoski, 2001, p. 26). De même, pour van Bouwel et Weber, il est possible de différencier explications fausses et explications vraies, grâce au critère de l'exactitude (*accuracy*), qui dépend du rapport avec la réalité (van Bouwel & Weber, 2008, p. 175). Quant à Følrand, parce que « Dieu, comme d'autres entités surnaturelles, n'est pas scientifiquement accessible », le texte explicatif idéal ne peut pas « accommoder Dieu », au sens où il ne peut pas inclure une explication qui s'appuierait sur son existence (Følrand, 2008, p. 528). Autrement dit, des éléments empiriques doivent appuyer une explication. Par exemple, à la question que pose le prêtre à Sutton, la réponse « les banquiers veulent que je vole » est fausse (Hållsten, 2007, p. 14).

Il faut que l'explication soit vraie. Ce n'est pas là « une exigence non controversée » (Hållsten, 2007, p. 14). Les débats à cet égard sont en effet très nombreux. L'objet du chapitre II a été de clarifier ce qu'il fallait entendre par explication vraie, et on ne reviendra pas sur la voie moyenne épistémologique identifiée par Putnam. On se contentera de rappeler que pour ce dernier, « l'environnement doit coopérer » et il y a des « apports expérientiels » à la connaissance. Ce sont ces apports expérientiels qui vont permettre d'exclure les théories fausses. Les érotéticiens ne s'attardent guère sur cet aspect du problème des sélections des théories, et pour Ylikoski, en dépit des précautions qu'il faut nécessairement utiliser, ce point n'est pas « un gros problème » (Ylikoski, 2007, p. 33)²⁶⁰.

Parmi les explications fausses, Ylikoski invite à en différencier deux sortes. Ce sont d'abord les « explications possibles », qui « satisfont tous les autres critères d'une bonne explication, sauf celui de la véracité ». L'échec de ces explications est « purement factuel », et « si elles avaient été vraies, elles auraient expliqué l'explanandum ». Ce sont ensuite les explications « fausses » qui répondent à la question, mais qui ne corrigent pas les présuppositions fausses de cette question (Ylikoski, 2007, p. 33). Ainsi, si à la question « Pourquoi voler des banques plutôt qu'autre chose ? » Sutton répond qu'il vole les banques parce que c'est là que se trouve le plus d'argent, et que tel n'est pas le cas –il pourrait y avoir plus d'argent chez des commerçants–, alors cette explication est une explication possible –elle est fausse uniquement d'un point de vue factuel. Elle pourrait répondre à la question. Au contraire, si Sutton répond à la question alors qu'il ne vole pas les banques, sa réponse est

²⁶⁰ « Although in practice it can often be very difficult to determine the facts of the matter, the case of misinformation is not a big theoretical problem for explanation theory » (Ylikoski, 2007, p. 33).

factuellement fausse, parce qu'il accepte des présuppositions qui ne sont pas vraies. Ce n'est pas une explication possible.

Dans une analyse pragmatique *problem-driven*, cela invite à exclure certaines théories, qui sont fausses pour une raison ou pour une autre. Il faut par exemple que l'Iran veuille effectivement acquérir l'arme nucléaire pour que la question de savoir pourquoi elle veut le faire se pose. De même, si l'arme nucléaire n'était pas l'arme la plus puissante, l'explication des réalistes ne tiendrait pas –ce serait-là une « réponse possible ».

3.2.2. Les explications objectivement non pertinentes

Une explication objectivement non pertinente est une explication qui est empiriquement vraie, mais qui n'est pas une bonne explication pour des raisons objectives. Il ne s'agit pas d'une explication : dans ce cas l'explication putative est « simplement non pertinente pour tous les consommateurs ». Bien que l'*explanans* formule quelque chose de vrai, il ne donne pas une explication, et dans aucun contexte ce type d'explication serait pertinent. La réponse de Sutton à la question du prêtre ne peut jamais être « Parce que les caissiers sont tous blonds », même si les caissiers sont effectivement tous blonds (Hållsten, 2007, p. 16). Les faits sont vrais mais ne sont pas explicatifs. Autrement dit, une explication doit porter sur le phénomène qu'elle tente d'éclairer, faute de quoi elle est non pertinente. Cela rejoint l'affirmation de Smith, lorsqu'il considère que « le premier critère impliqué dans le choix entre les théories doit être le problème que l'on cherche à expliquer » (Smith, 2007, p. 10).

Dans une analyse pragmatique *problem-driven*, cela revient à exclure toute explication qui ne porterait pas sur un aspect ou un autre du problème. Comme l'indiquent Sil et Katzenstein, il faut que les théories portent « sur des phénomènes empiriques similaires ou liés entre eux » (Sil & Katzenstein, 2005, p. 8). À défaut, il n'est pas utile de les réunir dans une même analyse. Que l'Iran soit un pays où l'on parle le farsi n'est pas pertinent pour expliquer pourquoi il cherche à acquérir l'arme nucléaire, même si c'est un point qui est empiriquement vrai. Ce n'est pas pertinent non pas en fonction du contexte de celui qui pose la question, mais objectivement : personne ne verra dans la langue parlée en Iran une explication à sa tentative d'acquérir des armes nucléaires.

3.2.3. Les explications contextuellement non pertinentes

Une autre objection permet d'identifier un critère de sélection supplémentaire. On l'a dit le texte explicatif idéal est infini²⁶¹, et un phénomène particulier peut être étudié d'un très grand nombre de points de vue tous vrais et objectivement pertinents. Comment sélectionner les explications parmi ces points de vue?

La troisième catégorie identifiée par Hållsten est celle des explications qu'il faut rejeter parce qu'elles sont « contextuellement non pertinentes ». Il s'agit de la situation qui se produit lorsque l'explication est non pertinente pour « l'interlocuteur du moment » (*present consumer*) (Hållsten, 2007, p. 16). Cela implique qu'une explication n'est pas bonne dans l'absolu, elle est bonne dans un certain contexte. Dans un contexte différent, elle peut s'avérer non pertinente. Il en est de même pour l'explication d'un phénomène social : par exemple, micro explications et explications structurelles sont susceptibles d'être toutes les deux pertinentes en fonction de la « demande d'explication » (*explanatory request*) (van Bouwel, 2004, p. 530). Comme l'indique Hamblin, « presumably "who did what when?" could be considered satisfied by a description of any event of human history » (Hamblin, 1967, p. 51). Dans ce cas, comme dans tous ceux où les questions ne sont pas précises, ce n'est que le contexte qui va éventuellement permettre de clarifier la question dont il s'agit. Celui-ci est donc fondamental dans la sélection des explications.

Une recherche est donc limitée par les intérêts de ceux à qui elle est destinée, ou de celui qui la fait. Ces intérêts ne peuvent pas être déterminés dans l'absolu, avant de savoir quelle question est posée, et par qui. Il faut avoir le contexte de la question pour savoir quels aspects d'un problème sont intéressants. Van Bouwel et Weber parlent d'adéquation (*adequacy*) pour désigner ce critère (van Bouwel & Weber, 2008, p. 175). Une réponse adéquate est une réponse qui satisfait les « intérêts épistémiques » de celui qui pose la question (van Bouwel & Weber, 2008, p. 173). Par exemple, comme on l'a dit précédemment, lorsque Sutton répond qu'il vole des banques « parce que c'est là que l'argent se trouve », sa réponse est « objectivement pertinente mais contextuellement non pertinente » (Hållsten, 2007, p. 16). Elle est inadéquate, parce qu'elle ne répond pas aux intérêts contextuels de celui qui pose la question (le prête). Avant de préciser ce qu'est une explication contextuellement non pertinente, il faut revenir sur les raisons qui poussent les pragmatiques à s'y intéresser.

²⁶¹ Voir chapitre I.

3.2.3.1. *La pragmatique de l'explication*

Ce troisième critère est le critère pragmatique par excellence. L'influence du contexte sur l'explication est en effet une « question pragmatique », qui « dépend de l'intérêt et de la connaissance de celui à qui est destinée l'explication » (Førland, 2004, p. 325)²⁶². De même Kurki considère qu'« une explication sociale est toujours pragmatique », parce que les questions auxquelles elle répond dépendent « du contexte de l'enquête » (Kurki, 2008, p. 236)²⁶³. C'est pourquoi, pour désigner les explications qui sont contextuellement non pertinentes, Ylikoski parle des « échecs pragmatiques » (Ylikoski, 2001, p. 26), lorsque « celui qui explique ne fournit pas ce qu'attend celui qui cherche l'explication » (Ylikoski, 2007, p. 33). C'est ce que Garfinkel appelle la « pragmatique de l'explication », la pragmatique désignant l'étude de l'influence « des croyances, buts, etc. de ceux qui communiquent à un moment donné » (Garfinkel, 1981, pp. 173-174)²⁶⁴.

Il est indispensable de s'intéresser à cette pragmatique, contrairement à ce qu'en disent les positivistes. Dans l'analyse de ces derniers, les conditions de la recherche sont souvent idéalisées et abstraites et lorsqu'ils évaluent une explication ils ne considèrent pas nécessaire de s'intéresser au contexte dans lequel cette explication se trouve. Ainsi, aucun des critères positivistes identifiés précédemment ne se base sur ce contexte : dans la conception positiviste, s'intéresser à cette pragmatique, c'est s'intéresser, non pas à la « logique de l'explication », mais à « sa psychologie ou à sa rhétorique ». Au contraire, d'après Garfinkel, il n'est pas possible de distinguer ce qui est « nécessaire » de façon objective de ce qui est « simplement convenable » pour l'auditoire du moment. Une théorie de l'explication doit absolument s'intéresser à la manière dont « le contexte affecte le sens de ce qui est dit » (Garfinkel, 1981, pp. 172-173). C'est par exemple le contexte qui permet de choisir « une » cause parmi les innombrables facteurs causaux d'un phénomène complexe comme le frottement d'une allumette (Garfinkel, 1981, pp. 138-139). C'est relativité contextuelle est le point de départ de l'érotétique et de la théorie du contraste :

²⁶² « Which kind of explanation should be preferred –in Railton's terms which part of the ideal explanatory text should be elucidated– is a pragmatic question, depending on the interest and knowledge of the person for whom the explanation is meant » (Førland, 2004, p. 325).

²⁶³ C'est à ce phénomène que Wendt fait référence dans le constat suivant : « [some] philosophers of science [...] argue that what counts as an explanation is relative to an interrogatory context » (Wendt, 1999, p. 88). De même, pour Belnap et Steel, les implications qui concernent l'« interrogateur, celui qui répond, et le contexte empirique dans lequel la question est posée, et non pas l'objet de la question » sont des « implications pragmatiques » (Belnap & Steel, 1976, p. 111). Soames parle quant à lui de « présuppositions pragmatiques » pour désigner les éléments contextuels (Soames, 1984, p. 566).

²⁶⁴ « Pragmatic, in this context, means that th[e] notions are not simply functions of the meanings of the words involved but depend on the beliefs, purposes, and so on of the speakers on a particular occasion » (Garfinkel, 1981, pp. 173-174).

The discussion of contrast spaces and the relativity of explanation was a discussion from the point of view of the pragmatics of explanation. All the notions invoked there, like informativeness, speaking to the question, relevance, being "about" different things or the same thing, and utility in practice, are all pragmatic notions (Garfinkel, 1981, p. 173).

C'est pourquoi la catégorie des explications contextuellement non pertinentes a été largement étudiée par les logiciens des questions : leur plus grand apport à l'analyse des explications est la prise en compte de l'influence du contexte²⁶⁵.

3.2.3.2.

Trois échecs pragmatiques

Ainsi, pour Ylikoski, la non pertinence contextuelle peut apparaître de différentes manières –il en mentionne trois (Ylikoski, 2007, p. 33)²⁶⁶. Dans un premier temps, il y a échecs pragmatiques lorsque « l'explication répond à la mauvaise question », c'est-à-dire à une autre question qu'à celle qui est posée. Pour reprendre l'expression de Garfinkel, c'est une « précondition », à défaut de laquelle l'explication est « non pertinente ou pire » (Garfinkel, 1981, pp. 11, 13). Ainsi, d'après lui, parce que les explications réductionnistes ne donnent pas l'explication recherchée, elles sont souvent contextuellement non pertinentes. C'est également le cas de la réponse de Sutton au prêtre.

C'est là une situation fréquente, parce qu'une question peut avoir des sens tout à fait différents en fonction du contexte. Si le contexte n'est pas clair, la question ne l'est pas non plus. Ainsi, « Pourquoi est-il allé là-bas ? » peut avoir différents sens dans différents contextes – la question peut signifier « Pourquoi Napoléon a-t-il envahi la Russie ? », mais aussi « Pourquoi Frank est-il allé à Baltimore ? » (Temple, 1988, p. 141). C'est justement parce que la question effectivement posée n'est pas toujours évidente, c'est-à-dire que le contexte de la question ne permet pas forcément de clarifier ce dont il s'agit qu'il est parfois intéressant de préciser la question en indiquant son espace contrastif. Au contraire, laisser implicites les espaces contrastifs crée des quiproquos. Ce type de situation est courant :

Certainly a necessary condition for a theory to be a real answer to a pretheretical question is that it embody a contrast space compatible with that of the question. Otherwise, failures to communicate like the one involving Sutton and the

²⁶⁵ À noter que cela rejoint Putnam lorsqu'il critique la conception « physicaliste » ou « matérialistes » dans son analyse des causes : ce n'est pas le phénomène lui-même qui indique quelle est sa cause, mais celui qui fournit l'explication. Il y a « relativité des causes par rapport à nos intérêts » (Putnam, cité dans (Tiercelin, 2002, p. 80)). La question du lien entre les analyses de Putnam et l'érotétique sera traitée plus loin.

²⁶⁶ Il peut sembler paradoxal d'indiquer des lignes directrices pour identifier des critères contextuels, puisque c'est par définition le contexte lui-même qui fixe ces critères. Les critères contextuels, lorsqu'on tente de les décrire de façon abstraite, ne peuvent donc pas être pris comme définitifs. Mais il est tout de même possible de les préciser.

priest will occur. This happen more often than we realize (Garfinkel, 1981, pp. 26-27).

Comme exemple de cette situation, il est possible de reprendre le cas de l'acquisition de l'arme nucléaire par l'Iran. Dans le contexte où on se demande pourquoi l'Iran cherche à acquérir l'arme nucléaire et pas la Turquie, la réponse réaliste sur les caractéristiques propres de l'arme nucléaires est contextuellement non pertinente. Le fait que ce soit une arme très puissante n'explique pas que l'Iran et non la Turquie cherche à l'obtenir; ce sont plutôt les caractéristiques internes du régime qui sont, entre autres, contextuellement pertinentes. De même, si on se demande pourquoi l'Iran cherche à obtenir l'arme nucléaire et pas une autre arme, la réponse libérale sur les caractéristiques internes des régimes politiques n'est pas pertinente. Ce sont les caractéristiques de l'arme nucléaire, et non pas du régime politique, qui sont susceptibles de répondre à la question. Ces caractéristiques sont mises à jour par une explication réaliste.

Dans un second temps, celui qui répond peut utiliser des concepts et des notions que ne maîtrise pas celui qui pose la question. C'est la seconde situation identifiée par Ylikoski. Dans ce cas, celui qui explique « présume une connaissance que celui à qui il parle ne possède pas ». Il ne faut pas que l'explication soit trop « technique », ou pleine de « jargon » (Ylikoski, 2007, p. 33). En appliquant ce critère aux Relations internationales, il est possible de considérer que seront pertinentes toutes les explications qui existent au sein de la discipline. En effet, si l'explication recherchée s'adresse aux internationalistes, ils doivent comprendre cette explication. Présupposant que les internationalistes maîtrisent le vocabulaire des explications produites au sein de leur discipline, et indépendamment du fait de savoir s'ils sont d'accords avec elles, il sera donc possible d'utiliser toute théorie mentionnée dans un des manuels de la discipline, ou développée dans les revues et ouvrages spécialisés. Étant donné la porosité du champ vis-à-vis des autres disciplines des sciences sociales, cela laisse la possibilité d'utiliser un très grand nombre de théories, inspirées de la psychologie, de l'économie, de la sociologie, etc. *A priori*, toutes ces théories seront contextuellement pertinentes du point de vue du second critère identifié par Ylikoski, puisqu'il sera possible de présumer que les internationalistes comprennent ces explications. Au contraire, en dehors des théories développées au sein de la discipline entendue au sens large, les internationalistes risquent de ne pas comprendre les explications. Celles-ci seront donc contextuellement inadéquates. C'est là un critère utilisé implicitement par Sil et Katzenstein, puisqu'ils ne prennent que des exemples d'explications élaborées au sein des sciences sociales.

Comme exemple de cette situation, il est possible d'imaginer la réponse d'un physicien à la question que poserait un internationaliste sur les raisons qui poussent l'Iran à tenter d'acquérir des armes nucléaires et pas d'autres armes. Le physicien pourrait entrer dans le détail de la fission nucléaire non contrôlée, et expliquer pourquoi l'Iran acquiert une très grande puissance avec l'arme atomique, mais son explication ne serait pas contextuellement appropriée. L'internationaliste n'a pas les concepts et le vocabulaire pour la comprendre.

Dans un troisième temps, il est possible que l'explication ne soit pas compréhensible parce qu'elle fournit un trop grand nombre d'informations en plus de celles qui sont pertinentes. C'est le cas lorsque « je demande un numéro de téléphone précis, et que l'on me donne tous les numéros de l'annuaire » (Ylikoski, 2007, p. 33). Comme exemple de cette situation, on peut envisager qu'une explication indique pourquoi un pays cherche à acquérir des armes. Cette explication, qui répond à la question posée, est compréhensible, en plus d'être objectivement pertinente et (on le suppose) vraie. Mais elle est contextuellement non pertinente pour celui qui se demande pourquoi l'Iran veut acquérir l'arme nucléaire, parce qu'elle noie la réponse à la question parmi un grand nombre d'autres explications.

Il y a donc trois types d'échec pragmatique : lorsque l'explication ne répond pas à la question posée, lorsqu'elle est incompréhensible pour l'auditoire, et lorsqu'elle est noyée au milieu d'autres qui sont contextuellement non-pertinentes. À noter que la distinction entre vrai, objectivement pertinent et contextuellement pertinent n'est pas rigide. En effet, pour qu'une explication soit contextuellement pertinente, il faut qu'elle soit également vraie et objectivement pertinente – alors que le contraire n'est pas vrai. Il peut y avoir une explication contextuellement non pertinente, mais objectivement pertinente et vraie (Hållsten, 2007, p. 16). Autrement dit, « les caissiers sont tous blonds » ne peut jamais être une réponse contextuellement pertinente à la question du prêtre, parce que ce n'est pas objectivement pertinent. En ce sens, les deux premiers critères (vrai et objectivement pertinent) sont également des critères pragmatiques : l'« auditeur du moment » ne serait pas convaincu par des explications qui ne les respecteraient pas, parce qu'elles ne convaincraient *personne*.

3.2.4. Une part d'arbitraire dans le choix des théories

Une explication est exclue si elle est fausse et si elle objectivement ou contextuellement non pertinente. Inversement, elle sera retenue si elle est non seulement vraie, mais également objectivement et contextuellement pertinente. Il existe donc des critères pour identifier quelles

théories sont incluses et quelles théories sont exclues d'une analyse pragmatique. Il faut toutefois se demander si fixer ces critères ne revient pas à faire une analyse qui n'est pas éclectique et pragmatique. Adopter des critères épistémologiques et méthodologiques trop rigides, comme certains positivistes le font, revient à exclure de façon illégitime des théories. C'est pourquoi les critères adoptés ici demeurent ouverts à une très grande variété d'approches, tandis que le choix effectué parmi elles est assumé comme arbitraire.

En effet, en fonction de l'ampleur de la question posée, il peut arriver que dans certains cas, de très nombreuses théories respectent les trois critères énoncés. Parmi les nombreuses explications putatives qui sont pertinentes, comment choisir? Ce choix est arbitraire et subjectif. C'est ce qui amène par exemple Garfinkel à dire qu'il n'est pas possible de faire un choix dépourvu de valeur (Garfinkel, 1981, p. 146)²⁶⁷. Et lorsqu'il ajoute que le choix d'un aspect plutôt que d'un autre n'est pas « entièrement arbitraire » (Garfinkel, 1981, p. 32)²⁶⁸, il dit implicitement qu'il est en partie arbitraire. Il y a une part de hasard, et une part d'intérêt dans la sélection des théories, notamment parce que pour être choisies, elles doivent être connues de celui qui s'en sert, et que c'est là un élément qui dépend de sa formation et de ses recherches précédentes. Cela introduit donc un biais normatif –mais on a dit qu'il n'était pas possible d'être neutre. Tout ce qu'il est possible de faire est de demeurer ouvert aux théories qui n'ont pas été utilisées, en précisant qu'elles auraient pu l'être, mais qu'elles ne l'ont pas été pour des raisons contingentes²⁶⁹. Une analyse éclectique laisse donc la porte ouverte à d'autres théories que celles effectivement utilisées.

C'est pourquoi, en indiquant des critères pour choisir des théories, on ne fait pas une analyse fermée. Ces critères s'appliquent au cas par cas, en fonction du problème qui est posé, du contexte dans lequel il est posé et des intérêts de celui qui s'y intéresse. Il ne s'agit pas de rejeter *a priori* certaines théories sur des bases épistémologiques ou méthodologiques arbitraires, ni de proposer une synthèse théorique pour analyser l'ensemble des relations internationales. Pour d'autres problèmes, voire pour le même problème, des théories qui n'ont

²⁶⁷ Voir en page 196.

²⁶⁸ Le critère qu'il identifie est notamment la stabilité, sur lequel on reviendra dans le chapitre IV.

²⁶⁹ Il est important de préciser que ce n'est pas là entièrement cohérent avec ce que dit Garfinkel : pour lui, « there are at least two ways of arguing that one explanation is superior to another. It may proceed from values which are superior, or it may serve purposes which are more appropriate to our context » (Garfinkel, 1981, p. 159). En effet, ce qui est défendu ici est que ce ne sont pas seulement les valeurs qui permettent d'identifier les théories utilisées, mais qu'il y a également une part de hasard. En réalité, Garfinkel ne se penche pas de façon systématique sur les critères de sélection des théories –c'est d'ailleurs pourquoi il a été nécessaire de s'appuyer non pas sur lui, mais sur des logiciens qui s'inscrivent dans sa lignée pour répondre à la deuxième objection formulée en introduction de ce chapitre. On reviendra sur cette question lorsqu'on s'intéressera à la cohérence de l'érotétique avec les concepts de Railton. Voir sur la page 198.

pas servi pourront se révéler utiles. En ce sens, le pragmatisme *problem-driven* demeure ouvert à toutes les théories, même si, ponctuellement, il en rejette certaines.

4. **Compatibilité du pragmatisme *problem-driven*, du texte explicatif idéal et de l'érotétique**

Il faut maintenant se demander dans quelle mesure les analyses érotétiques menées dans ce chapitre sont cohérentes avec ce que l'on a dit dans les chapitres précédents sur le but d'une analyse pragmatique *problem-driven* (écrire un texte explicatif idéal) et sur l'épistémologie inspirée d'Hilary Putnam. Il s'agit donc de montrer que les différents auteurs utilisés tout au long de ces trois chapitres partagent une même conception de la recherche.

4.1. **Compatibilité du pragmatisme *problem-driven* et de l'érotétique**

La cohérence de l'érotétique avec le pragmatisme réaliste d'Hilary Putnam est claire. En effet, Garfinkel a été lui-même très influencé par Putnam, dont il cite les travaux régulièrement. Ainsi, en introduction de son ouvrage-clef *Forms of Explanation, Rethinking the Questions in Social Theory*, il remercie largement ce dernier pour l'avoir « nourri » et « encouragé » pendant de longues années, soulignant que sa « dette intellectuelle » est « évidente », et va « au-delà des références explicites » qui se trouvent dans son texte (Garfinkel, 1981, p. xi)²⁷⁰. Garfinkel adopte en effet clairement une épistémologie influencée par le réalisme pragmatique de Putnam. Il refuse autant le positivisme et sa conception d'une « science objective et dépourvue de valeur », que le relativisme « à tout-crin » qui « rejette la notion de connaissance scientifique elle-même ». La vérité, d'après Garfinkel, ne se situe ni dans l'un ni dans l'autre :

The situation that has arisen is that the notion of scientific knowledge has become suspended between two extreme positions: the positivist conceptions of truth and objectivity vs. the antiscientific attacks on them. The truth, I think, lies with neither (Garfinkel, 1981, p. 156).

²⁷⁰ « Hilary Putnam found me as a graduate student in a basket on his doorstep and gave me essential nurturance. His friendship and encouragement have been very important to me over the years. My intellectual debt to him will be obvious to those who know his work; it goes well beyond the explicit references in the text » (Garfinkel, 1981, p. xi). Comme le souligne Stephen Turner dans une recension critique de l'ouvrage de Garfinkel, l'influence de Putnam sur Garfinkel se voit même dans son style (Turner, 1984, p. 416).

Les deux derniers chapitres de son ouvrage sont ainsi consacrés à délimiter cette voie moyenne épistémologique. D'un côté, il y a une « éthique de l'explication », au sens où elles sont toutes « chargées de valeur » et aucune est « sans présupposition et complète » (Garfinkel, 1981, pp. 134-155). Il n'y a aucun moyen d'échapper à cette relativité :

A causal model [i]s loaded or biased independently of anyone's motivations [...] a causal model is loaded in and of itself [...] motives are irrelevant to the assessment of the ideological "load" in a particular causal model. The value ladenness is a fact about the explanation not its proponents. It is value laden insofar as it insists, as a prescientific requirement, that change come from this sector rather than that (Garfinkel, 1981, pp. 140-141).

Il critique ainsi le « positivisme logique » inspiré de Hempel et propose une « philosophie de l'explication post-positiviste » (Garfinkel, 1981, pp. 19-20). De la même manière que Putnam, il attaque la conception wébérienne de la science et la neutralité axiologique, selon laquelle le but relèverait de choix politiques tandis que la science se contenterait des moyens²⁷¹. La science, explique Garfinkel, n'est pas comme une carte, qui dirait « comment se rendre à un endroit », sans se prononcer sur « où se rendre ». En effet, une carte n'indique pas toutes les possibilités (comme prendre l'avion ou un chemin secondaire), elle a des présuppositions et elle n'est pas dépourvue de valeurs. C'est en ce sens que la science est effectivement comme une carte –elles sont toutes les deux « sélectives et relatives » (Garfinkel, 1981, pp. 146-147). De la même manière, les espaces contrastifs « limitent les alternatives », et « excluent certaines possibilités *a priori* », ce qui « soulève des problèmes éthiques » (Garfinkel, 1981, pp. 143-144). D'un autre côté, il est contre le « subjectivisme extrême ». Il faut aller « au-delà du relativisme », pour « dérelativiser les explications », parce qu'il y a des valeurs plus ou moins bonnes, et que la « relativité explicative n'implique pas le relativisme » (Garfinkel, 1981, pp. 156-184)²⁷².

4.2. Compatibilité du texte explicatif idéal et de l'érotétique

La compatibilité de l'érotétique et le Texte Explicatif Idéal est plus sujet à débats. Ainsi, pour Ylikoski, l'érotétique est « souvent vue comme incompatible » avec la conception de Railton, parce qu'elles abordent le problème de l'explication de deux points de vue différents, et proposent différents « standards d'une explication complète » (Ylikoski, 2007, p. 31). Tandis que l'érotétique se concentre sur la « pragmatique » de l'explication, c'est-à-dire le contexte

²⁷¹ Voir le chapitre II.

²⁷² Nous reviendrons sur la question de la hiérarchie des explications en conclusion. Voir en page 204.

dans lequel sont « demandées et données les explications », Railton au contraire s'intéresse à l'explication idéale, qui elle est décontextualisée et « plus complète » :

For the advocates of [Railton's] view [Erotetic] is just an observation about pragmatics of requesting and giving explanations. They separate the answers and explanation proper by saying that the actual explanations by people just provide information about the real, and more complete, explanation (Ylikoski, 2007, p. 31)²⁷³.

Garfinkel lui-même semble donner raison à ceux qui opposent les deux approches. En effet, il conteste la possibilité de résoudre le problème de la relativité explicative, qui gêne les positivistes et leur prétention à une connaissance scientifique neutre et objective, en tentant de chercher non pas la cause, mais toutes les causes d'un phénomène. Parce que choisir une variable explicative plutôt qu'une autre implique un choix qui n'est pas neutre, il peut sembler « naturel » de tenter de mettre à jour « tous les facteurs », et aboutir à une science sociale « dépourvue de valeurs ». L'idée que l'on doit éliminer les « causes partielles » au profit des « causes suffisantes », que l'on retrouve chez Mill et Hempel, est « très commune ». Il refuse pourtant cette conception, parce que pour lui, il n'est pas possible « d'échapper à l'éthique de l'explication » (Garfinkel, 1981, pp. 142-143).

En effet, il n'est pas possible de donner l'explication complète d'un événement, sans sélectionner, arbitrairement ou non, certains facteurs. Quelles que soient les raisons qui président à cette sélection, en sélectionnant certains facteurs, on exclut les autres, et l'explication devient relative au contexte, perd de son objectivité et se charge de valeurs. Il n'y a ainsi pas d'explication complète d'un accident de voiture précis, parce qu'au-delà de « Henry Ford » et de « la découverte de l'Amérique » cela impliquerait « l'ensemble de l'histoire du monde » –il y a une « infinité » de facteurs causaux (Garfinkel, 1981, p. 143). Cette relativité explicative est inévitable. Il s'agit toujours de l'explication d'un phénomène « plutôt qu'autre chose » et non pas d'une explication de toutes les manières d'aboutir à ce phénomène :

One might try to derelativize the object of explanation: Why not try to get the full explanation of E as the explanation of why E-rather-than not E? Such an explanation would not be subject to explanatory relativity. The problem is that there is no such full explanation. In order for a why question to be determinate, some nontrivial contrast space must be supplied. If E is the event being explained, then the "full" question Why E-rather-than-not-E? has as its answer the totality of history up

²⁷³ Cela rejoint Imbert : « Il faut dans cette perspective distinguer entre d'une part l'appartenance au texte explicatif idéal, qui est une donnée objective et indépendante des personnes impliquées, et d'autre part les recherches explicatives particulières, dans lesquelles les intérêts mais aussi les connaissances des personnes impliquées font que telle ou telle partie du texte explicatif est attendue en réponse à une requête explicative » (Imbert, 2008, p. 58).

to that point. As we saw, in order to get a manageable explanation we have to supply a contrast as an additional piece of structure. This means that there is an inescapable way in which explanations are value laden (Garfinkel, 1981, pp. 145-146).

En somme, il n'y a jamais d'explication « unique » ou « complète » d'un phénomène et même lorsque l'on pense expliquer un fait totalement, il y a toujours la possibilité de « trouver un espace contrastif implicite » qui viendra limiter la portée de l'explication (Garfinkel, 1981, pp. 143-144).

Tout cela n'interdit toutefois pas le rapprochement des analyses érotétiques et du texte explicatif idéal proposé ici. Ce sont là, « deux questions différentes » (Ylikoski, 2007, p. 31) (Ylikoski, 2001, p. 25) et il faut distinguer l'écriture d'une partie du texte explicatif idéal d'une explication « positiviste », qui considère qu'il y a « un seul modèle uniforme pour une seule explication complète et correcte d'un phénomène donné » (Garfinkel, 1981, p. 157). Il existe en effet une sorte de division du travail entre Railton et l'érotétique : le premier fournit le but idéal de la connaissance scientifique, alors que la seconde explique en quoi une explication donnée est explicative. Parce que ces deux questions sont différentes, les deux approches sont compatibles, et représentent deux aspects de l'analyse des explications. Il est ainsi possible de combiner les avantages des deux, en traduisant dans le langage de l'érotétique les concepts de Railton —en ce sens, l'approche érotétique est plus « fondamentale» que le texte explicatif idéal :

Supporters [of erotetic approach] can claim that they can have all the advantages of the ideal text approach without accepting any of its philosophical presuppositions. At least, this is something that I would like to argue. The basis of my argument is the possibility that the concepts of complete explanatory text and ideal explanatory text can be characterized using the idea of contrastive explanandum. A complete explanatory text for the fact *f* would contain all information required for answering any possible contrastive question *f* [*x*] about the *f*. The construction of the complete explanatory text would involve explaining why *f* against all possible contrasts (Ylikoski, 2007, p. 32).

Autrement dit, l'érotétique est indispensable pour compléter les analyses de Railton pour deux raisons. D'une part, elle indique pourquoi les éléments du texte explicatif idéal expliquent le phénomène étudié : —« ils font partie des réponses adéquates à des questions contrastives portant sur ce phénomène ». D'autre part, elle aide à identifier les « principes qui président au

choix des informations explicatives », ce qu'« en pratique, seule l'érotétique peut faire » (Ylikoski, 2007, p. 32)²⁷⁴.

En effet, comme le souligne Imbert, dans la conception de Railton, « il manque un critère permettant de préciser quelles informations appartiennent vraiment au texte explicatif idéal menant à un événement » (Imbert, 2008, p. 57). Weber et van Bouwel font eux aussi une analyse similaire lorsqu'ils contestent la pertinence du concept de texte explicatif idéal. D'après eux, il n'est pas possible de juger qu'une explication est « explicative » sans se limiter à un type de question et à un certain contexte (Weber & van Bouwel, 2007, p. 118). Autrement dit, l'érotétique permet de répondre aux deux objections énoncées en introduction. C'est pourquoi, « in order to have full account of explanation, the advocate of the ideal text approach needs [erotetic]. In this sense the two approaches are not real alternatives. The supporter of ideal text approach needs both » (Ylikoski, 2007, p. 32)²⁷⁵.

Il est important d'ajouter que Railton lui-même signale les limites du texte explicatif idéal, incapable de déterminer concrètement les explications qui sont contextuellement pertinentes : c'est là d'après lui un « problème pour la pragmatique de l'explication » (Railton, 1981, p. 243)²⁷⁶. Il faut « adapter l'information explicative fournie dans un certain contexte aux besoins de ce contexte » (Railton, 1981, p. 244). Comme l'explique Imbert, parce que le concept de texte explicatif idéal et l'érotétique apparaissent en même temps, il n'était pas possible pour Railton de citer van Fraassen (ou Garfinkel), mais cela n'empêche pas le rapprochement proposé ici (Imbert, 2008, p. 58)²⁷⁷.

²⁷⁴ « The trouble with the idea of the ideal explanatory text is that it does not give us any hints about the principles that govern the choice of explanatory information. Real life explanations are said to provide information about the ideal explanatory text, but Railton himself admits that he has no conceptual tools to cash out this idea. Obviously, his approach requires additional ideas to handle this central problem. In practice, only the erotetic approach can do this [...]. The advocate of the erotetic approach can claim that she can, if she wishes, say that the ideal aim of science is to provide ideal (or complete) explanatory texts as Railton has suggested. She can also claim that the erotetic approach is more fundamental. The elements of the ideal explanatory text for the event *e* are explanatory because they are parts of adequate answers to some contrastive questions about *e* » (Ylikoski, 2007, p. 32).

²⁷⁵ D'autant plus que lorsque Garfinkel s'intéresse au but de la connaissance, il en arrive à une conception qui est similaire à celle développée dans le premier chapitre. Dans la lignée de la conception pragmatique présentée, puisque toute explication est chargée de valeur, les conseils scientifiques et neutres sont impossibles (Garfinkel, 1981, p. 145). Il refuse le « pragmatisme extrême » puisqu'il y a des connaissances qui sont intéressantes comme la « théorie copernicienne » ou la « géologie », même si elles ne permettent pas un « contrôle pratique direct » (Garfinkel, 1981, p. 12).

²⁷⁶ « On the analysis given here, a proffered explanation supplies explanatory information (whether we recognize it as such or not) to the extent that it does in fact (whether we know it or not) correctly answer questions about the relevant ideal text. Whether in a given context we regard a proffered explanation as embodying explanatory information, in light of the interpretation we impose on it and our epistemic condition generally, is a matter for the pragmatics of explanation » (Railton, 1981, p. 243).

²⁷⁷ « Même si Railton ne fait pas référence ici à van Fraassen et à sa théorie pragmatique de l'explication (la parution de l'ouvrage *The Scientific Image* (van Fraassen, 1981) et celle de l'article de Railton sont quasiment concomitantes),

4.3. Conception post-humienne de la causalité, élection analytique et texte explicatif idéal

Il faut également se demander en quoi les concepts de Railton sont cohérents avec la conception post-humienne de la causalité. Plus généralement, Kurki permet de comprendre en quoi Sil, Katzenstein, Railton, Garfinkel, Weber et van Bouwel sont compatibles. C'est en effet autour d'une conception aristotélicienne ou post-humienne de la causalité qu'ils se regroupent. Pour tous, il s'agit d'être ouvert à plusieurs types d'explication.

Railton adopte implicitement une conception post-humienne de la causalité. D'après lui, un phénomène peut recevoir différents types d'explication :

Is there only one form for explanation? I think not. Rather there are several definite kinds of explanation recognized in science –causal, probabilistic, and structural particular-fact explanations, theoretical explanations, etc.–, and to these correspond several definite ideal forms (Railton, cité dans (Murphey, 1994, p. 120).

C'est pourquoi il préfère au concept de cause celui de *due-to* (à quoi est dû) *relations*, qui est à la base du texte explicatif idéal. Ce dernier regroupe l'ensemble des réponses aux questions qui se demandent « à quoi est dû » un phénomène. Railton ne se demande donc pas quelle est la cause d'un phénomène, mais plus généralement pourquoi il se produit comme il se produit : comme le souligne Følrand, la notion de *due-to* permet de trouver une place à des explications qui ne seraient pas uniquement causales (Følrand, 2004, p. 335). Avec ce concept « inclusif », Railton s'intéresse à un large éventail d'explications :

Most importantly, Railton's model of valid explanations is not restricted to causal or etiological explanations but admits several kinds of due-to relations. Railton argues that valid explanations need not be only causal but also can be structural or functional [...]. The important point is the inclusiveness of Railton's due-to concept (Følrand, 2004, p. 324).

Railton s'intéresse particulièrement à trois types d'explication (causale, probabiliste et structurelle), pour lesquels il identifie trois types de texte explicatif idéal. Chacun d'eux regroupe toutes les explications possibles de chaque type (Murphey, 1994, pp. 120-123). C'est avec la notion de « texte explicatif idéal encyclopédique » (*encyclopedic ideal explanatory text*) que Railton rend compte de la combinaison des différents types d'explication :

il ne fait pas de doute que Railton n'aurait rien ici contre l'utilisation d'une théorie pragmatique de l'explication permettant de déterminer dans quel cas une explication, par ailleurs objectivement pertinente, car extraite du texte explicatif idéal, est satisfaisante dans un certain contexte » (Imbert, 2008, p. 58).

The three ideal types [...] may constitute distinct sorts of explanatory texts, but in particular cases they are very often combined. Such a combined text Railton calls an "encyclopedic ideal text". Thus causal, probabilistic, and structural laws may all be invoked in a complete explanation of a particular case, with some portion of the ideal encyclopedic text being of each type (Murphey, 1994, p. 123).

Autrement dit, explications causales, structurelles et fonctionnalistes (ainsi que tout autre type d'explication²⁷⁸) faisant parties des explications informatives, elles sont regroupées dans le texte explicatif idéal encyclopédique (Førland, 2004, p. 325).

De même, pour Garfinkel, il y a « non seulement différentes explications, mais également différentes conceptions de ce qu'est une explication » (Garfinkel, 1981, p. 4). Dans cette lignée, comme on l'a vu précédemment, van Bouwel et Weber insistent de façon récurrente sur le fait qu'il ne faut pas limiter les explications à celles qui sont de type causales humiennes. Enfin, les analyses de Sil et Katzenstein sont elles aussi ouvertes à différents types d'explication. Ils considèrent qu'il faut « intégrer sélectivement » des « éléments analytiques », c'est-à-dire les « concepts, logiques, mécanismes et interprétations » des différentes « théories ou récits » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 10)²⁷⁹. Ainsi, l'éclectisme analytique s'intéresse à la manière dont « les intérêts matériels et idéels des acteurs sont constitués », étant donné « leurs dispositions cognitives, leurs croyances collectives, et leurs environnements social et institutionnel » (Sil, 2009, p. 651). Parce que le réalisme, le libéralisme et le constructivisme dominant dans le contexte américain, ils se concentrent sur la manière dont les analyses issues de ces trois paradigmes peuvent être combinées. Ils étudient ainsi les « interactions complexes » entre les facteurs que ces paradigmes mettent à jour, en se tournant vers la « distribution des capacités matérielles », les « gains recherchés par les acteurs individuels et collectifs égoïstes » et le « rôle des idées, normes et identités » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 37). Cependant ils soulignent l'inclusion potentielle d'autres traditions de recherche comme « l'École anglaise, le féminisme, le post-modernisme et le marxisme » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 36)²⁸⁰. Il y a donc clairement chez eux une conception post-humienne de la causalité, qui se traduit par une ouverture aux analyses constructivistes et à d'autres paradigmes que les paradigmes rationalistes.

²⁷⁸ Si Railton développe particulièrement ces trois types, il n'exclut pas la possibilité que d'autres formes d'explication soient possibles et son concept de *due-to relations* permet d'envisager tous les types d'explication.

²⁷⁹ À noter que leurs analyses ont connu une certaine évolution à cet égard. Dans leurs premiers travaux, ils parlaient plutôt de « mécanismes causaux ». Il pouvait donc sembler que Sil et Katzenstein limitaient les explications aux explications « causales ». Mais déjà à ce moment-là, ils soulignaient qu'ils avaient une définition très large de mécanismes causaux (Sil & Katzenstein, 2005, p. 18), définition dont il fallait avoir une compréhension souple (Sil & Katzenstein, 2005, p. 21).

²⁸⁰ On reviendra sur cette question en conclusion de la thèse.

Conclusion

Le pragmatisme *problem-driven* considère que plusieurs théories sont complémentaires pour expliquer un phénomène social complexe. Pour montrer cette complémentarité, on s'est tourné vers l'érotétique, introduite dans les sciences sociales par Garfinkel. Dans ce cadre, toute explication est la réponse à une question : puisque différentes théories répondent à différentes questions, il n'est pas incohérent de les combiner malgré la variété des réponses qu'elles donnent. Lorsqu'est précisée la question à laquelle répond chaque explication, en indiquant notamment son espace contrastif, il apparaît clairement qu'il est possible et parfois souhaitable de les réunir dans une seule analyse. Les différentes théories ne répondent pas toute à la même question, ou bien si elles répondent à la même question, ce n'est pas avec le même type d'explication. Il n'y a donc pas de risque d'incohérence, si on définit une explication incohérente comme une explication qui donne des réponses contradictoires à une même question. Autrement dit, en elles-mêmes, deux explications, si elles sont toutes les deux fondées empiriquement, ne sont jamais contradictoires entre elles. Tout ce qu'il est possible de dire est que dans certains contextes, certaines sont préférables à d'autres²⁸¹.

Cette analyse suppose un changement dans la manière de concevoir la causalité, et cela implique de suivre Kurki lorsqu'elle appelle à un dépassement de la conception humienne de la causalité. En effet, les différentes manières de répondre à une question sont vues comme contradictoires parce que la causalité « efficiente » s'est imposée comme la seule possible aux yeux des positivistes autant que des post-positivistes. Kurki défend au contraire une conception post-humienne de la causalité, ouverte sur une pluralité de types de cause. Enfin, le choix des explications, s'il est fait en suivant un certain nombre de critères (l'explication doit être fondée empiriquement, en plus d'être objectivement et contextuellement pertinente), demeure partiellement arbitraire. Toute analyse pragmatique *problem-driven* est donc ouverte, et invite à identifier d'autres explications qui permettraient d'écrire une partie supplémentaire du texte explicatif idéal.

Deux questions toutefois demeurent. D'une part, quelle est la différence entre une analyse pragmatique et une analyse à variables multiples? Par certains aspects, le pragmatisme *problem-driven* ressemble à une analyse qui s'intéresse à plusieurs variables –ce que King, Keohane et Verba, qui prennent l'exemple de Charles Ragin, appellent la « causalité multiple »

²⁸¹ Deux explications ne peuvent pas à la fois répondre à la même question différemment et être fondées empiriquement. Si cela semble être le cas parfois, c'est que les deux théories ne répondent pas à la même question, ou bien l'une d'elles est non fondée empiriquement.

(King, Keohane, & Verba, 1994, pp. 87-89). Il est ainsi légitime de se demander quelle est la différence entre d'un côté une analyse pragmatique qui utiliserait le réalisme, le libéralisme et le constructivisme et d'un autre côté une étude à variables multiples qui s'intéresserait au poids respectif des capacités matérielles, du régime politique et des idées partagées.

D'autre part, se pose la question plus fondamentale de la hiérarchisation des explications : en les traitant comme on le fait, il semblerait que l'on ne soit plus en mesure de les hiérarchiser. Et pourtant, si elles n'ont pas toutes le même poids, parce que certaines sont plus importantes que d'autres, il faudrait que l'analyse en tienne compte. Si pour expliquer que les dirigeants iraniens cherchent à acquérir l'arme nucléaire, le régime politique de l'Iran est beaucoup plus important que le fait qu'il s'agisse d'une arme très puissante, ne faudrait-il pas en tenir compte dans l'analyse ? Il faudrait donc hiérarchiser les explications et renoncer au pluralisme, qui noie l'explication la plus importante parmi d'autres explications secondaires²⁸². Autrement dit, en prenant en compte la complexité, on finirait par mal analyser le phénomène. Le reste de cette conclusion est consacré à répondre à ces deux objections.

Dans un premier temps, il y a une grande différence entre une analyse multicausale ou multifactorielle et le pragmatisme *problem-driven*. Une analyse multicausale prend en compte différents *déterminants* qui se combinent pour produire un résultat. Une analyse éclectique, de son côté, prend en compte différentes *théories* qui sont combinées pour comprendre un phénomène complexe. La différence entre déterminants et théories est significative : tandis qu'en général tous les déterminants se situent au même niveau, chaque théorie adopte une conception particulière de la causalité, ou situe son analyse à un moment précis dans la chaîne de causalité.

Les analyses multicausales se limitent à une seule conception de la causalité —en général la causalité humienne—, et elles ne sont pas ouvertes à une pluralité de théories. C'est une forme de synthèse théorique. Au contraire, comme le souligne Kurki, parce que les types d'explication sont différents, l'élargissement du concept de causalité ne peut se réduire à une analyse multicausale ou multifactorielle : « Causal conditions are not necessarily of the "same kind" [...], as sometimes misleadingly implied in philosophical and social science accounts that lay out the

²⁸² C'est l'idée qui se trouve derrière la distinction que font les réalistes néoclassiques entre variables intermédiaires et variable structurelle. D'après eux, les facteurs internes sont des variables intermédiaires, qui « filtrent » la variable structurelle : sur le long terme, la structure est déterminante dans la conduite de la politique étrangère (Battistella, 2009, p. 386) (Macleod, 2010d, p. 126). Il est donc indispensable de hiérarchiser les variables et il n'y a pas plusieurs variables indépendantes équivalentes susceptibles d'expliquer le comportement d'un État. Les contraintes structurelles sont la seule variable indépendante, tandis que les variables internes sont « reléguées en seconde place » (Rose, 1998, p. 151).

logic of multi-causal analysis in a manner that simply lists causal conditions (C1, C2, C3, ... Cn) » (Kurki, 2008, p. 158). Une théorie est donc beaucoup plus qu'un déterminant causal parmi d'autres : c'est une explication à part entière d'une partie d'un phénomène. Un déterminant est seulement un des éléments d'une explication d'un phénomène²⁸³.

Dans un second temps, le problème qui se pose est celui de la hiérarchisation des éléments d'une analyse éclectique. Le pragmatisme *problem-driven* refuse de classer les théories dont il se sert par ordre d'importance. En effet, il n'est pas possible de hiérarchiser des théories autrement que de façon arbitraire, puisqu'elles ne répondent pas aux mêmes questions. Il n'est pas possible de considérer que l'Iran veut l'arme nucléaire plus parce qu'elle est une dictature que parce que c'est une arme très puissante, puisque théorie libérale et théorie réaliste répondent à deux questions différentes. Elles mettent à jour des mécanismes différents.

Autrement dit, il y a des critères de sélection des théories, mais il n'y a pas de critères de hiérarchisation entre les théories sélectionnées. Elles sont toutes importantes de la même manière. C'est ce qui amène Garfinkel à refuser l'éventualité de hiérarchiser « objectivement » les explications. La logique d'après lui est binaire, sans intermédiaire possible : ou bien une explication est bonne, ou bien il ne s'agit pas d'une explication. En effet, les explications sont des « objets fonctionnels » qui ont un « travail à faire » et il n'y a pas de différence entre une « explication qui fait mal son travail et une explication qui ne le fait pas du tout ». Comme pour tous les objets fonctionnels, ou bien une explication convient au contexte de l'interlocuteur, ou bien elle ne lui convient pas : il n'y a jamais de « mauvaises explications ». Ainsi, quelqu'un à qui l'on « offre une carotte en guise de coupe-papier » dira non pas que c'est un « mauvais coupe-papier », mais que « ce n'est pas du tout un coupe-papier » (Garfinkel, 1981, p. 172). Pourvu que l'explication soit vraie et contextuellement et objectivement pertinente, il s'agira d'une explication équivalente à toutes les autres explications.

Au terme de ce chapitre, il apparaît plus clairement en quoi l'éclectisme analytique se situe entre la synthèse et la juxtaposition. Il s'agit certes de réunir des explications fournies par différentes théories, mais il ne s'agit pas de faire une synthèse entre ces théories. Toutes ne sont pas amalgamées derrière une seule conception de la causalité. Contrairement à une analyse à variables multiples, le pragmatisme *problem-driven* utilise les théories non pas pour identifier des déterminants particuliers, mais en tant qu'explications à part entière. Les analyses fournies

²⁸³ La différence entre l'éclectisme analytique et une analyse qui prendrait différents cas d'étude est similaire. Il ne s'agit pas de mener différentes études de cas pour aboutir à une explication, mais de combiner différentes explications.

par chaque théorie ne sont ainsi pas dénaturées : il s'agit d'utiliser non pas une partie de chaque théorie, mais les théories dans leur ensemble.

Si le pragmatisme *problem-driven* respecte l'intégrité des théories, il ne les juxtapose toutefois pas. En effet, les recoupements et les complémentarités entre elles sont mises à jour : grâce à l'érotétique et à la théorie du contraste, qui précisent la grammaire et l'algèbre des explications, la portée de chacune est clarifiée. En identifiant la question à laquelle chaque explication donne une réponse, ce que celle-ci apporte à l'analyse du phénomène devient clair. En fonction du sujet étudié, et des questions auxquelles il est contextuellement pertinent de répondre, différentes théories fourniront différents éléments du texte explicatif idéal. L'objet du chapitre suivant est d'illustrer l'ensemble de cette analyse en l'appliquant aux excuses dans la diplomatie américaine.

Chapitre IV. Comprendre les excuses dans la diplomatie américaine

People still seem to want to live in groups whose internal relations and obligations differ in kind and intensity from their external ones. Where they do so, politics and law may fail and diplomacy must cover (Sharp, P. (À paraître). « Diplomats, Diplomacy, Diplomatic Studies, and the Future of International Relations and International Studies ». *International Studies Review*, p. 21).

Introduction

La diplomatie peut être définie génériquement comme la « manière dont les pays se parlent et négocient entre eux » (Sharp, 2009, p. 1)²⁸⁴. Tandis que les autres études en Relations internationalistes s'intéressent aux « caractéristiques internes » et aux « objectifs » des acteurs ou bien au « contexte » dans lequel ceux-ci évoluent, les études diplomatiques ont une perspective plutôt « relationniste », puisqu'elles s'intéressent aux relations entre les États (Melissen, À paraître, p. 31)²⁸⁵.

Partant de cette définition, beaucoup d'internationalistes considèrent la diplomatie comme secondaire, au motif que les enjeux fondamentaux des relations internationales seraient ailleurs

²⁸⁴ Différentes définitions de « diplomatie » existent. Sur les difficultés à saisir « l'essence de la diplomatie » voir (Jönsson, 2006, pp. 213-214). L'auteur indique que les débats touchent notamment trois aspects : 1. Le caractère pacifique ou non de la diplomatie; 2. L'inclusion de la politique étrangère, en plus des activités des diplomates; 3. Le lien entre la diplomatie et le système westphalien.

²⁸⁵ « [A] distinguishing feature [of diplomatic studies] is its focus on relationships between international actors rather than their internal characteristics and objectives, or the context in which they operate. Alien to mainstream IR and too vague for methodological purists, such a relationalist perspective is fundamental in the practice of diplomacy and for students of diplomacy » (Melissen, À paraître, p. 31). Sur le « relationnisme » des études diplomatiques, voir (Jönsson & Hall, 2005, pp. 13-15).

que dans la « salle des machines » des relations interétatiques (Cohen, 1998, p. 1). Emblématique à cet égard est la conception néoréaliste, qui privilégie l'étude des rapports de force à celle des échanges diplomatiques formels (Walt, 2009)²⁸⁶. Cette marginalisation est par ailleurs partagée par certains critiques du néoréalisme, qui perçoivent à tort la diplomatie comme un objet d'étude strictement stato-centré : comme on le verra mieux plus loin, plusieurs analyses de la diplomatie s'intéressent à d'autres acteurs qu'aux États (Cooper & Hocking, 2000). De plus, l'étude de la diplomatie a longtemps eu pour vocation de former des diplomates de carrière, autour d'une conception réifiée et non problématisée des relations internationales (Sharp, 1999, pp. 37-41), ce que ne manquent pas de critiquer certains internationalistes post-positivistes. Il est vrai que la proximité entre les diplomates et ceux qui les étudient donne une légitimité certaine à ces critiques. Comme le souligne Murray, « from the outset, diplomatic theory was grand, monolithic and rationalist, and sought to explain, describe and prescribe the elite *practice* of official state-qua-state diplomacy » (Murray, À paraître, p. 22)²⁸⁷.

Ce chapitre prend le contrepied de ces conceptions qui considèrent qu'il n'est pas fondamental d'étudier la diplomatie pour comprendre les relations internationales. Il s'intéresse non pas à la diplomatie dans son ensemble, mais à un mécanisme spécifique, les excuses dans la diplomatie américaine. Cela permet d'illustrer les analyses menées au cours des trois précédents chapitres. Parce que « toutes les théories en Relations internationales insistent sur la nécessité de procéder à une recherche empirique », elles doivent « être mises en application dans une recherche empirique détaillée » (O'Meara, 2010a, pp. 47-48). Cela est particulièrement vrai pour une recherche *pragmatique*, qui ne peut rester purement théorique sans contredire l'esprit avec lequel le pragmatisme a été introduit dans la philosophie à la fin du XIX^{ème} siècle²⁸⁸. Ce chapitre permet ainsi de montrer la pertinence des concepts introduits précédemment : il s'agit d'écrire une partie du « texte explicatif idéal » des excuses diplomatiques américaines, en adoptant une épistémologie réaliste pragmatique, et en utilisant la logique des questions et des réponses pour clarifier la complémentarité de différentes explications.

Avant de mener une étude du phénomène, l'introduction revient sur les raisons qui expliquent la récente redécouverte des études diplomatiques par les internationalistes. Certains

²⁸⁶ Cela amène Wiseman à faire le constat suivant : « American International relations has long overlooked diplomacy, generally showing little interest in what diplomacy is, in what diplomats do, and, indeed, in what diplomats should do » (Wiseman, À paraître, p. 4). Sur les raisons qui expliquent que le réalisme, le libéralisme et le marxisme ont « marginalisé » la diplomatie, voir (Jönsson & Hall, 2005, pp. 12-19).

²⁸⁷ Dans cette lignée, ceux qui étudient la diplomatie clament souvent la pertinence de leurs analyses pour la pratique diplomatique elle-même, tout en maintenant des rapports étroits avec les diplomates qu'ils interrogent ou qu'ils conseillent. Tel est par exemple le cas de Melissen (Melissen, À paraître, p. 30).

²⁸⁸ Voir à ce propos le chapitre I.

chercheurs ont en effet tenté de remédier à la marginalisation de la diplomatie dans l'étude des relations internationales. Dans la lignée de Cohen qui considère qu'il faut « mettre les études diplomatiques sur la carte » (Cohen, 1998), ils ont notamment créé une section d'« Études diplomatiques » à l'*International Studies Associations* en 1997. Ces chercheurs ont produit de nombreux travaux empiriques et théoriques sur les nouvelles formes de diplomatie, sur les pratiques diplomatiques, sur les diplomaties régionales, sur l'histoire diplomatique, etc. Une dizaine d'années plus tard, un bilan de ces efforts indique qu'ils ont publié de nombreux ouvrages et articles dans les revues spécialisées, donnant aux études diplomatiques une place qu'elles n'avaient jamais eue dans les Relations internationales, notamment aux États-Unis (Wiseman, Crikemans, Sharp, Murray, & Melissen, À paraître, pp. 2-3)²⁸⁹. En effet, comme le note Wiseman en 2011, « un changement est clairement dans l'air » (Wiseman, À paraître, p. 6) et « le sous-champ est maintenant sur le point de connaître un boom de ses activités » (Wiseman, Crikemans, Sharp, Murray, & Melissen, À paraître, p. 35). Dès 2006, Jönsson constatait déjà qu'il y avait des « signes de changement prometteurs » (Jönsson, 2006, p. 212).

Trois facteurs ont favorisé cette percée des études diplomatiques. Dans un premier temps, un certain nombre d'analyses classiques qui consacrent à la diplomatie une importance particulière avaient déjà une place reconnue dans la discipline. Ainsi, Morgenthau se penche sur la diplomatie dans *Politics Among Nations* (Morgenthau, 1993, pp. 359-390), tandis qu'au sein de l'École anglaise, Wight, Butterfield, Bull et Watson en font une pierre angulaire de leur conception des relations internationales (Linklater & Suganami, 2006, pp. 43-80)²⁹⁰. Du côté des post-positivistes, pour Der Derian (Der Derian, 1987a) et Constantinou (Constantinou, 1996), elle est une institution centrale²⁹¹. En s'appuyant notamment sur ces auteurs, certains chercheurs ont fait se rapprocher théories des relations internationales et études diplomatiques

²⁸⁹ Sur les raisons des difficultés des études diplomatiques à intégrer les Relations internationales américaines, voir (Wiseman, À paraître, pp. 5-6). Wiseman cite ainsi quatre raisons : la préférence pour le « hard power » durant la guerre froide, le poids des stratèges et de la théorie des jeux dans la dissuasion, la possibilité pour les universitaires de faire carrière plus facilement dans l'administration à Washington que dans des ambassades à l'étranger, et enfin, la préférence pour l'analyse des « macro décisions » plutôt que des crises ponctuelles.

²⁹⁰ Ils adoptent la définition suivante : « Diplomacy [i]s both an order-creating institution of international society and a process involving rules and practices to facilitate inter-state relations » (Wiseman, À paraître, p. 6). Même si, comme le souligne, Neumann cette rencontre entre l'École anglaise et la diplomatie est par certains égards, une « promesse non tenue » (Neumann, 2003b).

²⁹¹ Le postmodernisme a même été introduit en Relations internationales grâce à une étude de la diplomatie. L'ouvrage de Der Derian est ainsi décrit par Grondin « comme un des ouvrages pionniers du poststructuralisme en Relations internationales » (Grondin, 2010, p. 318).

(Sharp, 2009). C'est ainsi que les études diplomatiques sont progressivement de plus en plus « théoriquement conscientes et matures » (Murray, À paraître, p. 26)²⁹².

Dans un deuxième temps, un « tournant vers la pratique » (*practice turn*) (Adler & Pouliot, À paraître) semble se dessiner en Relations internationales. Dans la lignée du tournant constructiviste et sociologique en Relations internationales, il y a ce que Wiseman appelle un intérêt croissant pour la « théorisation fondée sur la pratique » (Wiseman, À paraître, p. 7). D'après Sharp,

The study of diplomacy has an important leg up in the ideational and constructivist turns in social theory. Diplomats have long been practical theorists engaged in constructing and maintaining ambiguous collective identities in thin social contexts. Indeed, the modern international society of states may be regarded as one of the most important, radical and transformational products of their handiwork in this regard (Sharp, À paraître, p. 20).

Ce tournant conduit certains internationalistes à se consacrer à une étude des pratiques diplomatiques (Pouliot, 2010), dans la lignée du constat de Melissen selon lequel une « approche sociologique des relations internationales » représente une « interface théorique acceptable entre les Relations internationales et les études diplomatiques » (Melissen, À paraître, p. 31).

Dans un troisième temps, la diplomatie acquiert une place de plus en plus importante dans les relations internationales elles-mêmes. Notamment grâce à l'apparition de nouveaux acteurs (Murray, À paraître, p. 24) et, plus récemment, sous l'impulsion de l'administration Obama et d'une politique étrangère américaine renouvelée, la diplomatie semble réhabilitée (Constantinou & Der Derian, 2010, pp. 1-2)²⁹³. C'est pourquoi, d'après Sharp, « le moment pour étudier la diplomatie n'a jamais été aussi propice » (Sharp, À paraître, p. 16). Dans ce contexte, la négligence des chercheurs pour la diplomatie est devenue plus « visible » :

Th[e] academic neglect [for diplomacy] has become even more apparent with the advent of the Barack Obama administration, which has accorded diplomacy a central place in its worldview. Significantly, Obama's endorsement of diplomatic

²⁹² Même si, ajoute Murray, une certaine « inertie, réticence et résistance » demeure, dans la lignée de la conception « traditionnelle » du champ.

²⁹³ Sharp souligne que même s'il s'agit là d'une conception américano-centrée, il n'en demeure pas moins que les États-Unis sont le pays qui est le plus susceptible d'investir dans l'étude des relations internationales : « Diplomacy never went away, just interest in it in those parts of the world which are in a position to invest the most in the academic study of international relations » (Sharp, À paraître, p. 17). Il ajoute par ailleurs que deux phénomènes concourent à la renaissance des études diplomatiques : l'émergence d'un monde multipolaire et l'apparition de la diplomatie publique.

norms in the emerging world order reveals just how far American IR *theory* now lags behind American diplomatic *practice* (Wiseman, À paraître, p. 4)²⁹⁴.

Tous ces éléments concourent à donner une place nouvelle aux études diplomatiques dans les Relations internationales. Il devient ainsi clair pour un nombre croissant d'internationalistes que, comme le souligne Sharp, une étude de la diplomatie aide à comprendre les relations internationales en général : « [Diplomacy] provides powerful metaphors not only for understanding what the professional diplomats do, but also for understanding international relations in general » (Sharp, 1999, p. 33). Dit autrement, « explanations and understandings of international relations from which diplomacy and diplomats are absent can never be complete » (Wiseman, Crikemans, Sharp, Murray, & Melissen, À paraître, p. 3)²⁹⁵. Dans la lignée de cette ouverture aux études diplomatiques, l'objectif est ici de contribuer à la compréhension des excuses dans la diplomatie américaine. Cela vient ainsi contribuer au « gros travail empirique et théorique » que, d'après Melissen, ceux qui étudient la diplomatie ont encore à faire (Melissen, À paraître, pp. 31-32).

Pour mener à bien cette application du pragmatisme *problem-driven* aux excuses dans la diplomatie américaine, on définira dans un premier temps le phénomène étudié, et on justifiera ce choix. Dans un deuxième temps, on expliquera la méthode employée pour l'analyser. Dans un troisième temps, on montrera que les cadres théoriques de Bull, Constantinou et Putnam sont complémentaires pour la compréhension du phénomène. Dans un quatrième temps, cette analyse sera validée grâce à une étude approfondie de la controverse entre les États-Unis et la Chine à la suite de la collision entre un avion espion américain et un chasseur chinois le 1^{er} avril 2001.

1. Les excuses dans la diplomatie américaine : un phénomène fréquent mais sous-étudié

Les excuses dans la diplomatie américaine sont un phénomène fréquent mais peu étudié. Pour le montrer, on procédera en quatre étapes. Dans un premier temps, on clarifiera la

²⁹⁴ Wiseman ajoute que les réactions de nombreux États à travers le monde contre la politique de l'administration de George W. Bush à l'égard de l'ONU révélait déjà « worldwide support for the diplomacy of dialogue and the multilateral norm » (Wiseman, À paraître, p. 7).

²⁹⁵ Même si comme le souligne Murray, les stéréotypes persistent : « The end result of over three hundred years study of the state fossil is that diplomatic studies and its scholars remain marginalized in IR and stereotyped as theoretically reluctant to bite the empirical hand that supposedly feeds them. Scholars are thus construed as "technicians to the state"; consultants and accoutrements to a visible, stately profession; or as glorified diplomatic historians, microscopically combing the minutiae of state-qua-state relations » (Murray, À paraître, pp. 23-24).

différence entre excuses diplomatiques et excuses « transhistoriques ». Dans un deuxième temps, on illustrera le premier type d'excuses par différents exemples. Malgré le fait que ses occurrences sont nombreuses dans l'histoire diplomatique américaine comme on le verra dans un troisième temps, on montrera dans un quatrième temps qu'il est sous-étudié en science politique et en Relations internationales.

1.1. Excuses diplomatiques et excuses transhistoriques : différences et points communs

Qu'est-ce qu'une excuse diplomatique ? On peut décrire les grandes lignes du phénomène étudié ici de la façon suivante : à la suite d'un incident une controverse éclate entre deux États; l'un d'eux s'estime lésé et réclame des excuses à l'autre, ce dernier étant considéré comme responsable des faits controversés. L'incident se clôt lorsque l'État offensé, par la voix de l'un de ses représentants, s'excuse publiquement pour les faits controversés ou regrette l'incident. Il s'agit ici d'étudier le phénomène lorsque les États-Unis représentent l'un des deux États en conflit –sont analysées les excuses données par les États-Unis et les excuses qu'ils réclament et/ou reçoivent.

Une revue de la littérature invite tout d'abord à faire une distinction entre « excuses diplomatiques » et « excuses transhistoriques ». Une excuse transhistorique est une excuse pour un fait passé, parfois très ancien (Marrus, 2006, p. 4). Ainsi, les Américains d'origine japonaise internés pendant la Seconde Guerre mondiale ont obtenu des excuses, contrairement aux Américains descendant des victimes de l'esclavage (Howard-Hassmann, 2004). De même, certains réclament des excuses pour l'utilisation de la bombe atomique contre le Japon en 1945 (Marrus, 2006, p. 5). Les excuses diplomatiques, quant à elles, sont en général données peu après les faits controversés. Même si certains cas peuvent se retrouver à la fois dans la première et dans la deuxième catégorie, parce que la distinction entre les deux est poreuse²⁹⁶, les deux types d'excuses ont des caractéristiques très différentes.

Ainsi, les excuses transhistoriques sont données pour des faits qui constituent de graves violations des droits humains, tandis que les excuses diplomatiques sont données pour des violations moins graves, voire même des faits qui ne constituent pas un acte illégal. De plus, les

²⁹⁶ Ainsi, les excuses de Bill Clinton pour l'inaction des puissances occidentales pendant le génocide au Rwanda (Marrus, 2006, p. 4), ou celle de Donald Rumsfeld pour la torture dans la prison de Abu Ghraib (CNN, 10 mai 2004, *Defense secretary grilled about Iraqi prisoners abuse*; CNN, 6 mai 2004, *Bush vows abusers will face justice*) ont des caractéristiques appartenant aux deux catégories.

excuses transhistoriques, contrairement aux excuses diplomatiques, sont rarement interétatiques : il s'agit en général d'excuses d'un gouvernement à un groupe social infra-étatique, ce groupe social étant parfois interne à l'État qui s'excuse. Par ailleurs, la temporalité est différente, et en général les excuses diplomatiques sont données peu de temps après les faits controversés. Si tel n'est pas le cas, la controverse dure le temps que les excuses soient données (par exemple, dans l'affaire du *Caroline* en 1837, la Grande-Bretagne s'excuse quatre ans après les faits). Au contraire, dans le cas des excuses transhistoriques, les faits peuvent ne pas être controversés pendant un certain temps avant que des excuses ne soient réclamées :

While much of the past behavior for which states are now apologizing – such as aggression, genocide, slavery, racial and religious discrimination, colonial exploitation – would presumably violate present-day international norms, most of these norms have emerged only recently – in some cases only since 1945 – and it is not at all clear that they would have violated the norms recognized when the conduct took place (Bilder, 2006, p. 23).

On peut ainsi considérer que dans le cas des excuses diplomatiques, la crise internationale est aiguë, c'est-à-dire brève et intense, tandis que dans le cas des excuses transhistoriques, elle est chronique, des excuses étant réclamées pendant de nombreuses années avant d'être obtenues. En somme, la différence fondamentale est que, dans le cas d'excuses transhistoriques, le « travail de mémoire » est souvent déterminant, parce qu'il permet la reconnaissance d'une faute extrêmement grave. Il touche au rapport de chaque État avec son passé. Tel n'est pas le cas des excuses diplomatiques, qui sont données pour des faits souvent plus symboliques que tragiques.

Il est donc primordial de bien différencier les deux types d'excuses, parce que ce qui est vrai pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre. Ainsi, par exemple, on peut douter que les excuses diplomatiques aient connu un engouement récent, contrairement aux excuses transhistoriques, qui sont devenues très populaires au cours des dernières années, au point de former, d'après Marrus, une « vague » (Marrus, 2006, p. 3). Les États s'excusent depuis qu'ils entretiennent des relations diplomatiques, c'est-à-dire bien avant la fin de la Guerre froide. Ainsi, dès 1929, un projet de traité discuté à la Société des Nations les mentionne comme un moyen diplomatique de résolution des controverses (Bissonnette, 1952, p. 34).

Il reste cependant que certaines analyses sont communes aux deux types d'excuses. Elles ont en effet des points communs, étant toutes les deux des déclarations publiques officielles, faites au nom d'un groupe social à un autre, en vue d'une réconciliation. C'est ainsi que la

définition que donne Celermajer constitue l'idéal-type des excuses publiques, aussi bien transhistoriques que diplomatiques :

The different examples of apology are all variants on the basic structural form – the speaker assumes the role of the one giving the apology, speaking in a representative capacity, and addresses the party to whom the apology is rhetorically directed. The apologies are all articulated (or at least called for) at a public level and both the « apologizer » and « apologizee » are collective subjects (Celermajer, 2004, p. 25).

Les analyses des excuses transhistoriques sont donc dans une certaine mesure utiles à la compréhension des excuses diplomatiques, et notamment lorsqu'on étudie la fonction réconciliatrice des excuses. C'est pourquoi O'Neill (O'Neill, 2001), Lazare (Lazare, 2004) et Tavuchis (Tavuchis, 1991) mélangent les deux types d'excuses dans leur étude. Celermajer (Celermajer, 2004), Lind (Lind, 2004) (Lind, 2008), Marrus (Marrus, 2006) Cunningham (Cunningham, 1999) et Sémelin (Sémelin, 2008) (et de nombreux autres auteurs), au contraire, ne parlent presque qu'exclusivement des excuses transhistoriques. Bilder (Bilder, 2006) quant à lui se concentre sur les excuses diplomatiques, mais fait parfois allusion aux excuses transhistoriques.

1.2. Les excuses dans la pratique diplomatique

L'incident à l'origine de la crise diplomatique peut être de nature très variée, allant du non respect d'une immunité diplomatique à la violation de la souveraineté territoriale (aérienne ou maritime), en passant par l'insulte à un symbole national ou l'assassinat de représentants diplomatiques. Également, la controverse peut prendre de grandes proportions pendant plusieurs années (comme l'affaire du *Lusitania* avec l'Allemagne en 1915), se terminer rapidement à la suite d'une crise brève et intense (comme l'affaire de l'*EP-3* avec la Chine en 2001) ou bien même se clore dès que les faits en question sont connus (cas des excuses données spontanément). La controverse peut parfois déboucher sur la menace du recours à la force (comme l'affaire du *Trent* en 1861), voire au recours à la force lui-même (comme l'affaire du *Maine* en 1898); plus couramment, si les excuses ne sont pas données spontanément, la pression de l'État offensé sur l'État offenseur est croissante, allant de la menace de mettre fin à des coopérations militaires ou commerciales à la rupture effective des relations diplomatiques. L'attention médiatique peut parfois être à son comble, et les excuses éclipsent presque toutes les autres questions, comme lors du bombardement par l'OTAN de l'ambassade chinoise à Belgrade en 1999.

Étant donné son étendue et son hétérogénéité, la pratique des États en matière d'excuses n'est pas facile à présenter de façon systématique. En croisant cinq typologies (celles de Bissonnette, García Amador, Przetacznik, Arangio-Ruiz et Iovane), on peut toutefois dégager plusieurs constantes. Ces auteurs accompagnent par ailleurs leur typologie d'une série de renvois à de très nombreux faits réels, souvent tirés de la « Chronique des faits internationaux » longtemps tenue par C. Rousseau, dans la *Revue Générale de Droit International Public* (RGDIP).

Tout d'abord, les cinq auteurs identifient une catégorie qui regroupe les attentats de toute nature contre les agents étrangers, c'est-à-dire après que le représentant d'un État a été insulté, maltraité, agressé, blessé ou tué (Bissonnette, 1952, p. 50) (García Amador, 1961, p. 45) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 122) (Iovane, 1990, p. 150). De plus, ils identifient une catégorie pour l'insulte au drapeau et aux symboles de l'État étranger (Bissonnette, 1952, pp. 65-67) (García Amador, 1961, p. 47) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 121) (Iovane, 1990, pp. 153-154). À l'intérieur de cette catégorie, on peut aussi inclure les faits illicites contre un navire arborant le pavillon d'un État étranger²⁹⁷ et les insultes directes à un État ou un gouvernement étranger²⁹⁸. La doctrine juridique est également unanime pour affirmer que la violation de l'immunité d'un siège diplomatique cause un dommage moral à l'État qui en est victime (Przetacznik, 1974, pp. 925-926) (Bissonnette, 1952, p. 59) (García Amador, 1961, p. 46) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 123). Enfin, « un dommage moral est causé directement à l'État lorsqu'il est porté atteinte à son territoire » (Bissonnette, 1952, p. 45)²⁹⁹, c'est-à-dire après une pénétration non autorisée dans l'espace aérien ou dans les eaux territoriales d'un État étranger. Parmi ces violations certains auteurs distinguent parfois l'exercice non autorisé des pouvoirs de police en territoire étranger (García Amador, 1961, p. 49) (Iovane, 1990, p. 150)³⁰⁰. En somme, des excuses sont demandées suite à l'agression (verbale ou physique) d'un représentant d'un État étranger, l'insulte à l'un

²⁹⁷ « Les actes illicites internationaux commis contre les navires causent [un] dommage moral directement à l'État dont ces navires battent le pavillon » (Bissonnette, 1952, p. 61). Bissonnette fait ensuite une typologie détaillée des faits illicites susceptibles d'être commis contre un navire étranger : il distingue l'arraisonnement et la visite (p. 61-62), la saisie (p. 63), l'attaque (p. 64) et la violation d'un navire dans un port (p. 64-65). García Amador est moins détaillé (García Amador, 1961, p. 48).

²⁹⁸ « Des paroles ou des écrits provenant d'un agent d'un État étranger peuvent parfois être considérés comme injurieux à l'égard d'un gouvernement ou d'une nation. Le dommage causé à l'État est alors purement moral et seule la satisfaction peut réparer ce préjudice » (Bissonnette, 1952, p. 67). La pratique en cette matière est présentée ensuite (Bissonnette, 1952, p. 68).

²⁹⁹ Bissonnette énumère ensuite les cas de violations de la souveraineté terrestre (p. 46-48) et maritime (p. 48-50). Voir aussi (Iovane, 1990, p. 148).

³⁰⁰ Sont aussi parfois mentionnées les « demandes de satisfaction [...] présentées dans des cas où les victimes d'un fait internationalement illicite étaient des particuliers, ressortissants d'un État étranger » (Arangio-Ruiz, 1989, p. 125), c'est-à-dire suite à un fait illicite portant atteinte à un citoyen étranger et non à un organe. En réalité, ce point est très controversé. Bissonnette et García Amador, au contraire d'Arangio-Ruiz, excluent que des excuses puissent être données après des dommages à de simples citoyens étrangers (Bissonnette, 1952, pp. 70-71) (García Amador, 1961, p. 179). La pratique plus récente fait plutôt penser le contraire.

de ses symboles et le non respect de l'immunité d'un de ses sièges diplomatiques ou de sa souveraineté territoriale.

1.3. Fréquence des excuses dans l'histoire diplomatique américaine

Le phénomène des excuses dans la diplomatie, et particulièrement dans la diplomatie américaine, est courant : depuis que les États-Unis ont des rapports diplomatiques et des contacts avec d'autres États, des excuses ont résolu de nombreux conflits. Parmi les nombreux cas où des excuses sont données, demandées ou reçues par les États-Unis (voir Annexe 1), un certain nombre d'incidents sont restés comme des moments marquants dans l'histoire de la diplomatie américaine. Ainsi, l'affaire du *Caroline* (du nom d'un navire américain détruit par la marine britannique en 1837) est résolue par des excuses de la Grande-Bretagne aux États-Unis, données dans le cadre des échanges diplomatiques préparatoires à la signature du traité Webster-Ashburton de 1842. Inversement, en 1861, suite à la saisie d'un navire britannique par la marine de l'Union (affaire du *Trent*), la Grande-Bretagne exige des excuses, envoie des soldats au Canada et menace de soutenir la Confédération dans la guerre civile américaine. Les États-Unis doivent reconnaître qu'il s'agit d'un fait illégal. En 1898, au contraire, peu de temps après que l'Espagne se soit une première fois excusée pour une lettre controversée de l'ambassadeur espagnol Enrique Dupuy de Lôme, ses atermoiements à la suite de la destruction du *Maine* dans le port de La Havane (destruction dont elle ne se considérait pas responsable) sont le prétexte d'une invasion de Cuba par les États-Unis. En 1915, suite au torpillage du *Lusitania* par un sous-marin allemand, l'opinion publique aux États-Unis s'enflamme et exige des excuses de Berlin, qui ne fera qu'exprimer ses profonds regrets. En 1935, les États-Unis s'excusent pour avoir coulé le navire canadien *I'm Alone*, accusé de contrebande et deux ans plus tard, en 1937, l'incident de la canonnière *Panay* entre le Japon et les États-Unis se résout avec des excuses immédiates du Japon, ce dernier voulant éviter l'intervention des États-Unis dans la guerre sino-japonaise. Le 1^{er} mai 1960, une controverse éclate entre les États-Unis et l'URSS, parce que les premiers refusent de s'excuser alors qu'un avion espion américain *U2* a été surpris (puis abattu) près de Sverdlovsk, sur le territoire de l'URSS. Inversement, alors que la Guerre de six jours fait rage, l'aviation israélienne prend pour cible le navire américain *USS Liberty* le 8 juin 1967. Le gouvernement israélien s'excuse immédiatement pour l'erreur. La controverse de 1968, suite à l'enlèvement par la Corée du Nord de l'équipage du *USS Pueblo* accusé d'espionnage, est elle aussi résolue grâce à des excuses, les États-Unis étant forcés d'en donner pour obtenir la libération de leur équipage. La destruction par l'OTAN de l'ambassade

chinoise à Belgrade le 7 mai 1999 conduit les États-Unis, après une controverse qui mobilise une grande attention médiatique, à exprimer des regrets. Enfin, en avril 2001, après la collision entre un avion espion *EP-3* américain et un jet chinois en mer de Chine, les États-Unis sont à nouveau contraints d'exprimer des regrets.

Dans l'ensemble de ces controverses, les excuses jouent un rôle important : souvent, l'État fautif (que se soient les États-Unis ou l'État avec lequel ils sont en conflit) refuse de s'excuser ce qui conduit, devant les demandes répétées de l'État victime, à une mobilisation croissante des opinions publiques, des médias, des dirigeants et des diplomates des deux pays. L'incident mineur à l'origine de la controverse prend de grandes proportions, et les excuses deviennent le centre de la controverse elle-même. Par ailleurs, l'enjeu des excuses dépasse la controverse (souvent anecdotique) qui les a fait naître. En effet, les tensions liées à l'incident et la demande d'excuses sont symptomatiques des relations diplomatiques américaines. Les excuses sont en quelque sorte un révélateur de ces relations : à la suite d'un incident mineur, les échanges qu'implique sa résolution mettent à jour la nature du rapport des États-Unis avec les autres États et la manière dont chacun perçoit l'autre et la relation qu'il a avec lui.

C'est pourquoi de nombreuses excuses ont fait l'objet de recherches approfondies : elles permettent d'étudier les relations diplomatiques des États-Unis à différentes époques et dans différents contextes, avec la Grande-Bretagne (affaires du *Caroline* et du *Trent*), avec l'Espagne (affaire du *Maine*), avec l'Allemagne (affaire du *Lusitania*), avec l'URSS (cas du *U2*), avec la Chine (cas du bombardement de l'ambassade à Belgrade et du *EP-3*), etc. Ainsi, par exemple, l'affaire du *Trent* a attiré l'attention de nombreux chercheurs (Jenkins, 1974) (Crook, 1976) (Ferris, 1977), tout comme les deux récentes crises diplomatiques avec la Chine (Gries, 2004) (Dahl E. S., 2004) (Negash, 2006), ou l'incident de 1960 avec l'URSS, qui est l'expression des tensions de la Guerre froide (Wise & Ross, 1962) (Nathan, 1975) (Beschloss, 1986).

Si ces auteurs, en majorité des historiens, choisissent d'étudier les excuses, en plus du fait qu'elles sont symptomatiques des relations diplomatiques au moment où la controverse éclate, c'est parce que de nombreuses sources primaires sont disponibles. En effet, la controverse qui naît amène les dirigeants politiques à faire des déclarations publiques reprises dans la presse, les échanges diplomatiques s'intensifient, des enquêtes sont menées sur l'incident et les médias nationaux se mobilisent. Le temps de la controverse, l'attention médiatique et politique est focalisée sur les excuses. Tous ces faits et gestes laissent des traces dans les archives

diplomatiques³⁰¹ et des services de renseignement, dans les journaux et dans les mémoires publiées *a posteriori* par les acteurs de la controverse. Ces documents permettent aux historiens de reconstituer le contexte et l'enjeu de la controverse.

1.4. Les excuses peu étudiées dans le droit international et en Relations internationales

Malgré la fréquence des excuses dans la diplomatie américaine, et au-delà des analyses dont on a déjà parlé et qui se concentrent sur certains cas précis, il n'existe aucune étude extensive sur le sujet. Par contre, comme on l'a vu, certains juristes et certains internationalistes s'intéressent aux excuses diplomatiques en général. Même s'ils ne traitent pas spécifiquement des excuses américaines, elles viennent illustrer leur propos.

Plus précisément, les juristes sont les premiers à s'intéresser aux excuses dans la diplomatie, aussi bien d'un point de vue chronologique qu'en termes du nombre d'analyses. En effet, les excuses poussent régulièrement à une clarification de certaines dispositions du droit international : les États refusent souvent de s'excuser parce qu'ils considèrent que leur geste n'est pas une atteinte au droit international. Ils apportent des arguments juridiques pour soutenir leur refus – les juristes commentent et discutent ces arguments. Cela explique que lorsqu'on proposera plus loin dans ce chapitre une étude du phénomène, les analyses juridiques seront fréquemment citées. Le premier élément important de ce corpus est la thèse de doctorat de Bissonnette *La satisfaction comme mode de réparation en droit international*, publiée en 1952 (Bissonnette, 1952). Par la suite, d'autres juristes abordent la question (De Visscher, 1955) (Przetacznik, 1974) (Dominicé, 1984) (Barthe-Gay, 2003), qui a été régulièrement à l'ordre du jour de la Commission du Droit International, un organe subsidiaire de l'Assemblée générale de l'ONU en charge de proposer des traités de codification du droit international. Plusieurs des rapporteurs de cette commission ont ainsi rédigé d'amples études sur la question (García Amador, 1961) (Arangio-Ruiz, 1989) (Crawford, 2002). Ces rapports, et les débats qu'ils suscitent, aboutissent en 2001 à un *Projet de traité sur la responsabilité internationale des États* dont l'article 37 se lit ainsi :

³⁰¹ De nombreuses sources primaires sont notamment accessibles grâce au *Projet Avalon* de l'École de droit de l'Université Yale, qui rend disponibles les documents officiels échangés au cours de certaines controverses diplomatiques. Par exemple, pour l'affaire du *Caroline*, voir http://avalon.law.yale.edu/19th_century/br-1842d.asp (consultée le 1er mars 2009); pour l'affaire du *U2*, voir http://avalon.law.yale.edu/20th_century/u2.asp (consultée le 1er mars 2009). Également, le site de l'Université du Wisconsin reproduit les documents officiels des principales décisions de politique étrangère américaine. Par exemple, les fac-similés de l'affaire *Kellett* et de celle du *Maine* sont disponibles à l'adresse : <http://digicoll.library.wisc.edu/FRUS/> (consultée le 9 mars 2009).

1) L'État responsable d'un fait internationalement illicite est tenu de donner satisfaction pour le préjudice causé par ce fait dans la mesure où il ne peut pas être réparé par la restitution ou l'indemnisation 2) La satisfaction peut consister en une reconnaissance de la violation, une expression de regrets, des excuses formelles ou toute autre modalité appropriée [...] (Crawford, 2002, p. 284).

L'Assemblée générale de l'ONU, dans la résolution 56/83 du 28 janvier 2002, « prend note » de ce projet.

Dans la perspective qui se dessine au fil de ces études et dans ce projet de traité, les excuses sont considérées comme une modalité de la réparation du dommage moral causé par un fait illicite international. Elles font partie du droit international de la responsabilité et c'est à ce titre que les juristes s'y intéressent : un État doit s'excuser pour réparer un dommage moral et donner « satisfaction » à l'État lésé. Les juristes traitent donc l'insulte de la même manière que le dommage matériel, pour la réparation duquel les règles sont très précises. On reviendra plus loin sur les limites d'une telle conception.

Si la documentation juridique sur les excuses diplomatiques est importante, il n'en est pas de même en Relations internationales. En effet, comme l'explique Bilder, les excuses transhistoriques ont attiré toute l'attention :

There has recently been a striking and widespread resort to the use of public apologies in both intra-national and international contexts. The most dramatic of these have been governmental apologies for historical injustices – such as past war-time or other atrocities, racial or religious discrimination, or the abuses of colonialism – spurring a burgeoning interest and literature on the potential uses of such apologies as a way of rectifying or atoning for long-past wrongs. Less scholarly attention has been paid, however, to the use of governmental apologies in trying to resolve the more quotidian international incidents and disputes with which foreign office diplomats and international lawyers are more typically concerned (Bilder, 2006, p. 1).

Exception notable à cette règle, l'ouvrage de O'Neill *Honor, Symbols and War* consacre un chapitre entier aux excuses, et principalement aux excuses diplomatiques (O'Neill, 2001, pp. 177-192). Également, certains internationalistes s'intéressent ponctuellement au phénomène, souvent en lien avec l'actualité internationale : par exemple, sur le blog de la revue *Foreign Policy*, Stephen M. Walt consacre une page aux excuses diplomatiques, à la suite de la demande d'excuse de l'Iran au début de l'année 2009 (Walt, 2009). De même, en 2001, Kagan et Kristol s'intéressent au sujet lors de la crise avec la Chine (Kagan & Kristol, 2001). Mais, au-delà de ces contributions ponctuelles, une étude extensive et approfondie des excuses dans la diplomatie américaine, qui chercherait à mettre à jour les constantes du phénomène lui-même,

n'existe pas en Relations internationales. C'est probablement parce que, comme le souligne Wiseman, lorsque les internationalistes s'intéressent aux normes, ils se concentrent uniquement sur le processus qui mène à leur intériorisation, et non pas à ce qu'elles deviennent par la suite, une fois qu'elles ont été intériorisées :

Diplomatic norms and the daily practices from which they are constituted – in both their bilateral and their multilateral forms – became so deeply internalized over the years that many scholars no longer appreciated their regulative, evaluative, constitutive and practical effects.[...] Constructivism has done much to conceptualize the notion of taken-for-granted norms, but it has not fully applied this insight to diplomacy [...]. To bring these internalized norms and practices to light will require extensive research across fields, research that underscores the fact that the norm lifecycle does not end with norm internalization: once internalized, a norm is « successful » and loses some of its normative value. In diplomacy's case, some norms may need to be disinterred and the lifecycle recommenced (Wiseman, À paraître, p. 7).

Or, les excuses font partie des mécanismes diplomatiques mis en œuvre une fois que les normes ont été intériorisées par les États. Dans la lignée de cette invitation à étudier les pratiques diplomatiques quotidiennes, il s'agit ici de combler partiellement le manque d'analyses sur les excuses dans la diplomatie américaine.

1.5. Les excuses dans la diplomatie américaine comme un phénomène complexe

L'étude des excuses dans la diplomatie américaine est plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord, et les questions qui se posent sont nombreuses. Deux conceptions qui ne prennent pas en compte cette complexité s'avèrent ainsi inadéquates pour comprendre le phénomène.

Pour certains, les excuses ne seraient que des « cheap talks » sans importance : exiger des excuses serait au mieux un prétexte en vue d'une autre fin, comme justifier une intervention étrangère. Par exemple, comme le souligne Walt, certains réalistes s'intéressent à l'équilibre des puissances, adoptant une perspective où les États puissants dominent sans scrupules les États faibles, et non à ce que gagne un État puissant en s'excusant (Walt, 2009)³⁰². Dans la lignée de ce que l'on a dit en introduction sur la marginalisation des études diplomatiques dans les Relations internationales, ces internationalistes ne considèrent pas que la diplomatie –et donc les excuses– sont des objets d'études intéressants. Elle n'aurait pas d'influence sur les

³⁰² A noter que Walt lui-même considère que c'est un phénomène qui a parfois de l'importance. Et on verra que le réalisme classique accorde de l'importance au prestige et à l'honneur, et donc, par extension, aux excuses. Voir en page 275.

enjeux fondamentaux des relations entre États, et seraient anecdotiques –ne serait-ce que parce qu’elles ont trait au quotidien de la politique internationale, tandis que ce qui intéresse ces internationalistes sont les perspectives sur le long terme. Pour eux, il s’agit de problèmes secondaires, qui ont plus trait à l’intendance des relations internationales qu’à ces relations elles-mêmes.

Une telle conception traite trop rapidement des questions diplomatiques, et oublie que l’évolution sur le long terme des relations internationales est le résultat d’une série de décisions et d’échanges quotidiens. Elle n’explique par ailleurs pas que les excuses deviennent parfois l’enjeu principal du conflit, comme dans le cas des demandes de la Chine en 1999 et 2001. Il est faux de considérer que les excuses sont des « cheap talks » sans importance, ou un prétexte : de nombreux éléments prouvent que les États leur accordent une importance de premier plan. Et plusieurs théories des relations internationales reconnaissent cette importance, comme on le verra plus loin.

Une autre manière d’analyser le phénomène serait de considérer que l’État qui s’excuse le fait dans le but de réparer un « dommage moral »³⁰³. Mais, encore une fois, cette logique juridique explique mal le phénomène (Cornut, 2007) (Cornut, 2008)³⁰⁴. Cela apparaît clairement lorsqu’on étudie la pratique des États eux-mêmes, et les arguments de certains juristes qui contestent cette conception (Dominicé, 1984).

Pour ne donner qu’un seul exemple, il est impossible de définir le dommage « moral et politique » de manière à ce que, par exemple, un tribunal international décide que des excuses sont dues pour « satisfaire » l’État offensé. L’« offense à l’honneur », qui est censée constituer un dommage moral devant être réparé par des excuses, est subjective, et dépend de l’appréciation de chacun des États, dans la situation où ils se trouvent, comme l’affirment de nombreux juristes. Ainsi, pour García Amador, le dommage politique est un « dommage dont l’existence même dépend essentiellement de l’appréciation subjective de l’État “offensé” » (García Amador, 1961, p. 78). Et pour Przetacznik, « vu que les préjudices moraux et politiques sont essentiellement immatériels, ils ne peuvent pas dans tous les cas faire l’objet d’une évaluation objective » (Przetacznik, 1974, p. 944). Comme le note De Visscher, « les mêmes faits qui, dans une période de tensions politiques, seront tenus pour une atteinte à l’honneur de

³⁰³ On a présenté cette conception précédemment (voir en page 222).

³⁰⁴ Ce point a été plus longuement démontré dans le mémoire de maîtrise que j’ai soutenu à l’Institut d’Études Politiques de Bordeaux et à la Faculté de sciences politiques de l’Université de Turin en juillet 2006. Les deux communications mentionnées sont tirées de ce mémoire.

l'État, pourront être considérés comme négligeables s'ils surviennent entre pays unis par des liens de confiance et d'amitié » (De Visscher, 1955, p. 356).

Puisque c'est une notion subjective, rien ne permet d'identifier un critère susceptible d'établir *a priori* ce qui constitue un dommage politique, comme l'explique García Amador :

Le préjudice « politique et moral », non plus d'ailleurs que les actes qui l'ont occasionné, ne peut faire l'objet d'une évaluation objective, de sorte qu'il serait assez vain de dégager des critères permettant de déterminer le mode de réparation dans les divers cas où l'État se plaint d'un pareil préjudice (García Amador, 1961, p. 74)³⁰⁵.

C'est ce qui explique que la doctrine juridique éprouve des difficultés à déterminer quelle satisfaction est nécessaire après un fait illicite particulier³⁰⁶. Même les auteurs qui considèrent que le dommage politique doit être réparé affirment qu'une telle notion est arbitraire. Ainsi, Bissonnette explique que « la première question qui se pose est de savoir quand il y a dommage moral causé à l'État. Or, il y a dommage moral causé à l'État quand il y a atteinte au prestige ou à l'honneur de l'État. Il est difficile de se trouver sur un terrain plus mouvant » (Bissonnette, 1952, p. 36).

Ce caractère subjectif du dommage moral est un problème dans la conception juridique des excuses. En effet, puisque c'est une notion subjective, rien ne permet d'identifier un critère susceptible d'établir *a priori* ce qui constitue un dommage moral. Les juristes qui considèrent que les excuses sont une obligation ne parviennent pas à définir *quand* elles sont dues. Puisqu'il n'est pas possible de trouver un critère pour déterminer ce qui constitue un dommage politique, on ne peut pas considérer qu'il s'agit d'une notion juridique valide et que la satisfaction est une obligation pour le réparer³⁰⁷. Une telle formule est en effet creuse parce que l'arbitraire et la subjectivité sont le contraire d'une règle de droit³⁰⁸.

³⁰⁵ Voir également Dominicé : « On considère que la violation de certaines règles particulières est génératrice d'un préjudice moral. On pourrait penser aux règles protectrices de la souveraineté territoriale, ou à celles du droit diplomatique. Quels seraient alors le critère ou les caractéristiques de ces règles particulières, qui permettraient de les distinguer des autres ? Tenter de les définir est une tâche impossible, et l'on ne voit pas non plus que la jurisprudence vienne accréditer une telle manière de voir les choses » (Dominicé, 1984, p. 117).

³⁰⁶ Comme l'explique Dominicé : « On ne manquera pas d'être frappé par le contraste entre l'abondance des exemples donnés par la doctrine [juridique], lorsqu'il s'agit d'illustrer un propos, et la difficulté qu'elle éprouve le plus souvent à indiquer de manière précise les circonstances dans lesquelles telle mesure satisfaisante serait due. Comme s'il s'agissait d'une sorte d'obligation de caractère général, relativement indéterminée quant aux actes concrets qu'elle implique et aux circonstances qui les exigent » (Dominicé, 1984, p. 97).

³⁰⁷ Et ce d'autant plus qu'un discours similaire peut être fait à propos de la satisfaction : l'État victime détermine ce qui peut réparer une offense de la même manière qu'il détermine ce qui constitue cette offense. Ainsi, « en raison de la nature même du dommage qu'elle vise à réparer et des actes qui y donnent lieu, la satisfaction se caractérise avant tout par le fait que son contenu est essentiellement variable et imprécis » (García Amador, 1961, p. 74). La doctrine

Par ailleurs, en plus de la relativité du dommage moral, d'autres problèmes surgissent, dont les échecs des différentes tentatives de codification juridique du phénomène, l'absence de jurisprudence en matière de satisfaction, le fait que des excuses soient données *ex gratia*, c'est-à-dire après un fait légal, etc. (Cornut, 2007). La conclusion de Dominicé s'impose :

À ce stade, nous pensons pouvoir conclure qu'à l'heure actuelle il n'existe pas, en droit international, de règle stipulant que l'État qui a commis un acte illicite est tenu de présenter des excuses à l'autre État, ce qui impliquerait que celui-ci deviendrait titulaire du droit de les obtenir, notamment, si l'occasion s'en présente, en s'adressant à un tribunal (Dominicé, 1984, p. 105).

La conception juridique des excuses laisse donc un grand nombre de questions non résolues. C'est pourquoi il faut considérer que les excuses sont un geste plus politique que juridique. Une analyse des excuses qui se limiterait à les percevoir comme un droit (de l'État offensé) ou un devoir (de l'État offenseur) est inadéquate pour comprendre le phénomène. Il est nécessaire de recourir à d'autres outils d'analyse³⁰⁹.

Pour bien analyser les excuses diplomatiques, il faut les considérer comme un phénomène complexe qui ne peut pas être expliqué adéquatement à l'intérieur d'un paradigme théorique unique³¹⁰. En effet, les problèmes qui se posent à celui qui veut comprendre les excuses dans la diplomatie américaine sont nombreux. Par exemple, comment expliquer que des excuses sont parfois données suite à des faits qui ne sont pas illicites ? Comment la relation entre les États en conflit influe-t-elle sur la résolution de la controverse ? Que faut-il que ceux-ci partagent pour que des excuses soient considérées comme satisfaisantes et mettent un terme à la controverse ? Comment expliquer les réticences des États qui, en général, ne veulent pas s'excuser ? Quel rôle joue la menace de sanctions diplomatiques ou économiques dans l'obtention des excuses ? Les États-Unis obtiennent-ils plus facilement des excuses lorsque le conflit éclate avec des États faibles ? Les États-Unis se servent-ils des excuses pour affermir leur domination, et s'excusent-ils plus rarement ? En quel sens les excuses sont-elles une humiliation pour celui qui s'excuse, et une victoire pour celui qui les reçoit ? Comment expliquer la variété des formes

affirme souvent que ce qui satisfait un État est laissé à sa discrétion (Graefrath, 1984, p. 88) (García Amador, 1961, p. 75) (Przetacznik, 1974, p. 944).

³⁰⁸ C'est ce qu'affirme encore Dominicé : « Il faut bien avouer que [...cela] ne saurait refléter l'expression d'une règle de droit. Deux États peuvent régler comme ils l'entendent, si l'un d'eux se plie aux volontés de l'autre, le contentieux né d'incidents et d'actes illicites » (Dominicé, 1984, p. 101).

³⁰⁹ Il faut ajouter que, comme on le verra mieux plus loin, sous plusieurs aspects, l'analyse des excuses dans la perspective de Bull, que l'on défendra, rejoint celle élaborée par les juristes. En effet, dans les deux cas, les excuses servent à établir et préciser les normes internationales. Elles ont pour fonction de réaffirmer l'ordre international après une violation.

³¹⁰ Ainsi, la complexité du phénomène empêche O'Neill de développer un modèle analytique des excuses de la même manière qu'il a développé des modèles pour analyser l'honneur ou l'insulte (O'Neill, 2001, p. 132;155) (conversation avec l'auteur).

que peuvent prendre les excuses proprement dites (excuses et regrets notamment) ? Les différences culturelles entre les États en conflit influencent-elles la controverse ? Quel est le rôle des opinions publiques ? Ces opinions publiques sont-elles instrumentalisées, ou bien conditionnent-elles les dirigeants ? Le droit international a-t-il un poids dans une controverse dont les aspects légaux sont parfois très importants, au moins dans les discours ? Etc.

Les excuses dans la diplomatie américaine sont donc un phénomène protéiforme, qu'il est impossible de comprendre si on se limite à un paradigme unique –les limites des deux conceptions présentées sont symptomatiques de l'impossibilité pour une analyse paradigmatique de répondre aux nombreuses questions posées. Pour comprendre le phénomène en prenant en compte sa complexité, il faut opter pour une analyse éclectique. Les explications développées par trois théoriciens ont été identifiées comme utiles³¹¹.

Dans la perspective de Hedley Bull (Bull, 1977), les excuses sont une « règle de protection des règles » de la société internationale anarchique dont les États-Unis font partie. Sans entité supérieure pour maintenir l'ordre et punir sa violation, les États sont contraints d'assurer eux-mêmes le respect des règles, ces règles étant l'un des trois éléments fondamentaux de la société internationale qu'ils forment. La fonction des excuses est ainsi de réaffirmer l'ordre international, à la suite d'une violation. Les excuses dans la diplomatie américaine sont donc analysées comme la manifestation d'un phénomène plus large, commun à l'ensemble des membres de la société internationale contemporaine.

Dans la perspective de Costas Constantinou (Constantinou, 1996), la diplomatie est mise en scène grâce à un certain nombre de procédés propres au théâtre, et notamment des « fictions diplomatiques », ce qui permet de constituer l'identité et l'altérité des « sujets » internationaux. Les excuses contribuent à cette mise en scène en donnant par exemple une réalité à la fiction de « l'agent représentatif » ou à celle du « sujet souverain » de constituer la subjectivité des États.

Robert Putnam (Putnam R., 1988)³¹² s'intéresse quant à lui aux pressions que le décideur subit. Dans cette conception, la diplomatie et la politique intérieure forment un jeu à deux niveaux : les dirigeants sont à l'intersection de ces deux niveaux, et cherchent le meilleur compromis possible entre les pressions contradictoires qu'ils exercent. Les excuses sont le fruit d'un compromis entre les pressions américaines internes (qui poussent à obtenir des excuses ou

³¹¹ Sur les raisons de préférer se baser sur des théoriciens plutôt que sur des écoles ou des paradigmes, voir notamment (Waever, 1997, pp. 1-2) (Hellmann, 2000, p. 172).

³¹² Il est important de souligner que celui-ci n'a rien à voir avec le néopragmatiste Hilary Putnam, dont on a présenté la conception au Chapitre II.

à ne pas en donner) et les dirigeants étrangers (qui ne veulent pas s'excuser ou qui réclament des excuses), eux-mêmes soumis à des pressions internes.

Ainsi, le contexte général dans lequel se trouvent les États-Unis et les faits à l'origine de la controverse (Bull), la constitution de l'identité et de l'altérité (Constantinou) et les pressions contradictoires des diplomates étrangers et des groupes internes (Putnam) sont autant d'éléments à prendre en compte pour comprendre les excuses dans la diplomatie américaine. Avant de préciser chacune de ces analyses et leurs rapports, il est nécessaire de clarifier la méthode employée.

2. Méthodologie

L'objectif de cette section est de clarifier et de justifier la démarche méthodologique proposée. Après avoir identifié des théories permettant de comprendre (partiellement) les excuses dans la diplomatie américaine –celles de Bull, Putnam et Constantinou– la démarche consiste à confirmer que ces théories permettent effectivement une analyse du phénomène et à démontrer qu'elles peuvent être combinées sans qu'il en résulte de contradiction, comme le soutient le pragmatisme *problem-driven*³¹³. Cette démonstration procède en deux étapes : dans un premier temps, une chronologie des cas d'excuses dans la diplomatie américaine vient illustrer les trois théories identifiées (une cinquantaine d'occurrences recensées). Dans un deuxième temps, l'exemple d'un cas d'excuses récent est approfondi.

Au-delà de ces grandes lignes, comme l'indique O'Meara, pour préciser la méthodologie d'une recherche, il faut répondre aux cinq questions suivantes : quels sont les faits sociaux pertinents ? Comment les données sont-elles cueillies ? Comment sont catégorisées et classées ces données ? Comment sont-elles analysées/codifiées ? Comment sont-elles validées ? (O'Meara, 2010a, pp. 43-53). On va maintenant répondre successivement à ces cinq questions.

2.1. Quels sont les faits sociaux pertinents ?

Puisque les excuses sont un phénomène social complexe, elles sont le point de convergence d'une multitude de faits sociaux. Pour O'Meara,

³¹³ Entre la démarche hypothético-déductive et la démarche empirico-inductive (Battistella, 2009, pp. 31-32), la méthode adoptée ici s'apparente plutôt à la première, puisqu'il s'agit d'abord d'identifier une explication et de la tester ensuite.

Étant donné que les diverses théories des relations internationales ne privilégient pas l'examen des mêmes faits sociaux, une étape centrale dans l'élaboration d'une méthodologie de recherche est donc d'établir les catégories de faits sociaux à interroger (O'Meara, 2010a, p. 48).

Chaque théorie qui analyse des excuses dans la diplomatie américaine considérera comme pertinents différents faits sociaux, en fonction de son ontologie. Autrement dit, puisque « *l'ontologie stipule quels sont les faits sociaux pertinents à étudier*[,] l'analyste est tenu de chercher des données qui portent sur les éléments ontologiques privilégiés par l'approche théorique qu'il adopte » (O'Meara, 2010a, p. 49). Bull, Putnam et Constantinou ont donc trois conceptions différentes de ce que sont les faits sociaux pertinents.

Pour Bull, ce sont les institutions, les règles, les valeurs et les intérêts communs aux États qui composent la société internationale –et par extension, tout ce qui la menace ou qui concourt à son existence. Putnam s'intéresse aux négociations entre les dirigeants étatiques, et aux pressions qui s'exercent sur eux pendant ces négociations. Pour Constantinou, enfin, les faits sociaux pertinents sont les fictions diplomatiques qui concourent à créer la subjectivité des États. Les catégories d'analyse adoptées dans cette recherche sont donc ces trois ensembles de faits sociaux. La conjonction de tous ces faits sociaux (et d'autres non pris en compte) forme le phénomène social complexe étudié ici.

Après avoir déterminé quels sont les faits sociaux pertinents, il est possible de répondre aux quatre autres questions méthodologiques énoncées précédemment :

Une fois qu'il a établi la gamme de faits sociaux pour lesquels il collectera des données, le chercheur doit délimiter les techniques qu'il déploiera pour ce travail ainsi que les sources potentielles où il puisera des données. Puisque les ressources seront certes multiples et d'une fiabilité variable, il doit établir des critères pour évaluer et prioriser les données. Ce qui est en jeu ici est une question parmi les plus fondamentales à laquelle un chercheur doit répondre au cours de sa recherche empirique : *qu'est-ce qui me permettra d'établir la preuve ? ou qu'est-ce qui me servira d'indice témoignant de l'« acceptabilité » des faits sociaux que j'ai choisis d'interroger ?* (O'Meara, 2010a, p. 49).

2.2. Comment cueillir les données ?

La cueillette de données –l'« observation »³¹⁴– a traditionnellement attiré une grande attention de la part des méthodologues, et les sources primaires et secondaires sont potentiellement très variées :

By *data collection*, we refer to a wide range of methods, including observation, participant observation, intensive interviews, large-scale sample surveys, history recorded from secondary sources, randomized experiments, ethnography, content analyses, and any other method of collecting reliable evidence. The most important rule for all data collection is to report how the data were created and how we came to possess them. Every piece of information that we gather should contribute to specifying observable implications of our theory [...] it will be of no use in answering the present question if it is not an observable implication of the question we seek to answer (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 51).

Ainsi, la chronologie des cas d'excuse a été réalisée grâce aux manuels d'histoire diplomatique et d'histoire des relations internationales (Grimmett, 2009) (Britton, 2008) (Calhoun, 1993) (Brecher & Wilkenfeld, 1997) (Pérez, 2003), aux études juridiques et aux chroniques des faits internationaux (Bissonnette, 1952) (García Amador, 1961) (Crawford, 2002) (Bildler, 2006) (*American Journal of International Law*) (*Revue Générale de Droit International Public*), et pour les cas les plus récents, aux quotidiens américains (*New York Times*) et aux chaînes de télévisions américaines (CNN). Des détails ont également été trouvés dans les travaux en histoire (articles et ouvrages spécialisés) et dans les mémoires et les déclarations publiques des diplomates et des dirigeants politiques.

2.3. Comment classer et catégoriser les données ?

Aucune classification ou typologie n'est neutre –elle favorise toujours une certaine analyse aux dépens des autres. C'est pourquoi les données sont regroupées autour d'une occurrence du phénomène étudié –un « cas »³¹⁵– et classées de manière chronologique : si une telle classification n'est pas neutre (par exemple, elle invite à une lecture stato-centrée et historique du phénomène), elle m'empêche toutefois pas d'utiliser un grand nombre de théories qui ne sont pas stato-centrées.

³¹⁴ « The observations are the values of the variables for each unit [...]. Observations can be numerical, verbal, visual, or any other type of empirical data » (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 51).

³¹⁵ « A case can be defined technically as a phenomenon for which we report and interpret only a single measure on any pertinent variable » (Eckstein, cite dans (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 52)).

Il aurait été possible de classer différemment les données –et notamment d’adopter l’une des typologies juridiques existantes³¹⁶. Mais, chaque théorie classant les excuses selon des critères spécifiques, cela conduirait à favoriser l’une d’entre elles. Ainsi, la cinquantaine de cas identifiés aurait pu être catégorisée en fonction de la norme violée à l’origine de la controverse (classification de Bull), de l’intensité avec laquelle l’altérité et l’identité sont produites et reproduites par les deux États en conflit (Constantinou) et du déroulement de la négociation qui permet de mettre un terme à l’incident (Putnam).

Le résultat concret de cette classification est donc une chronologie des cas d’excuses données ou reçues par les États-Unis. Dans cette chronologie, chaque cas et son contexte sont décrits brièvement en une dizaine de lignes. Il s’agit notamment de préciser les dates de début et de fin de la controverse, le pays avec lequel les États-Unis sont en conflit, l’objet de ce conflit et la manière dont il est résolu. Les moments saillants et les enjeux de chaque controverse sont également décrits succinctement.

2.4. Quelle est la méthode d’analyse / codification de ces données ?

Étant conduite par les problèmes, une analyse pragmatique ne rejette aucune méthode *a priori*. Les internationalistes pragmatiques sont en effet convaincus qu’il y a un « compromis » (*trade-off*) entre les avantages et les inconvénients de chaque méthode (Sil, 2000c, pp. 517-528) (Bennett & Elman, 2008, p. 501)³¹⁷. Le phénomène à l’étude va déterminer la méthode adoptée.

Dans le cas des excuses dans la diplomatie américaine l’analyse proposée est qualitative. Il s’agit de faire une étude de cas comparative (*comparative case study*), où le nombre de cas est petit³¹⁸. Dans le langage de King, Keohane et Verba, une étude de cas se caractérise par le fait d’analyser (et de comparer) chaque occurrence du phénomène en identifiant une pluralité de « variables » et différents types d’« unité » (par opposition aux études statistiques qui limitent

³¹⁶ Voir en page 217.

³¹⁷ Autrement dit, en terme d’efficacité, il est impossible de dire abstraitement qu’une analyse avec un grand nombre de cas est meilleure qu’une analyse avec un petit nombre de cas (King, Keohane, & Verba, 1994, pp. 66-69). C’est une attitude ouverte : « Recent efforts to establish uniform standards and methods for a unified science of society have led to increasingly acrimonious and divisive exchanges among those who share the same substantive interests. The inconclusiveness and mutual exclusivity of epistemological assumptions informing the contending methodological persuasions, however, makes arguments over what constitutes « good » research ultimately unresolvable and possibly counter-productive. Thus, it seems worthwhile to set aside the quest for uniform methodological tenets in favor of greater methodological pluralism, shifting the focus from common rules or standards to a common appreciation of the *trade-offs* involved in pursuing methods and research products » (Sil, 2000c, p. 500).

³¹⁸ O’Meara parle des « études de petite échelle » pour décrire ce que les anglophones appellent « small N studies » (O’Meara, 2010a, p. 50).

le nombre de variables et d'unités) (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 52). Elle peut être définie de la manière suivante :

Case studies [...] offer valuable insights and information about how persons, beliefs, practices, events, and social relations combine to produce particular historical sequences or recurrent patterns, a feat that cannot be duplicated by variable-based approaches (Sil, 2000c, p. 523).

Il s'agit d'analyser le phénomène depuis que les États-Unis entretiennent des relations diplomatiques et N (le nombre de cas étudiés) est égal à 46. Cette étude est donc extensive, la plupart des analyses qualitatives se limitant à un nombre de cas plus petit (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 52). Comme on va le voir maintenant, pour le phénomène étudié, une telle méthode est la plus adaptée.

Il aurait en effet été possible de faire une analyse quantitative et statistique des excuses, en se basant notamment sur le codage informatique des événements internationaux (Gerner, Schrodtt, Francisco, & Weddle, 1994), dont plusieurs politologues ou internationalistes vantent les mérites (Goldstein, 1992) (King & Lowe, 2003, p. 618). Mais les forces d'une analyse quantitative et statistique, qui sont de permettre l'étude de « grands ensembles de données » (*large data-sets*), d'un échantillon représentatif (plutôt que de l'ensemble des cas) ou des probabilités des événements (Mansfield & Pevehouse, 2008, p. 482) ne sont pas adaptées à l'étude des excuses dans la diplomatie américaine. Ce phénomène est en effet trop complexe pour pouvoir être modélisé ou réduit à un petit nombre de variables susceptibles d'un traitement informatique ou mathématique³¹⁹ et ses occurrences sont relativement limitées. Au contraire, une analyse qualitative fournit des descriptions détaillées et en profondeur de ces occurrences.

Par ailleurs, les avantages d'une analyse quantitative, et notamment la « transparence » et la « répliquabilité » (Mansfield & Pevehouse, 2008, p. 483), ne sont pas abandonnés dans l'étude qualitative que l'on propose ici. Un chercheur pourra en effet vérifier et reproduire les analyses de chacun des cas identifiés. De même, le problème de la sélection des cas (*case selection*) et des biais de sélection (*selection bias*), typiques des études qualitatives d'après certains (King, Keohane, & Verba, 1994, pp. 128-139) ne se pose pas. Selon cette objection, les chercheurs sélectionneraient leurs cas d'étude en connaissant au préalable les conclusions auxquels ils

³¹⁹ C'est ainsi que comme il a été dit précédemment (voir en page 224), la complexité du phénomène empêche O'Neill de développer un modèle formel des excuses. Par ailleurs, comme on le verra plus loin (voir en page 272) parce qu'on ne peut réduire le phénomène aux effets d'une seule cause « efficiente », il faut recourir à une conception post-humienne de la causalité dans la lignée de Kurki. Il n'est pas possible d'identifier des variables dépendantes et indépendantes, et donc de modéliser le phénomène.

veulent arriver, ce qui les conduirait à sous-estimer l'influence des variables considérées indépendantes (la valeur de la variable dépendante ayant déterminé le choix des cas d'étude) (Bennett & Elman, 2008, p. 510). Dans la présente recherche, le problème ne se pose pas parce qu'il n'y a pas de sélection des cas : les occurrences du phénomène étudié étant relativement limitées et la collecte des données sur chacune d'elles assez rapide, il est possible d'analyser toutes celles que l'on identifie. Si cette étude n'est pas exhaustive –il est très probable qu'un certain nombre de cas ne sera pas pris en compte faute d'avoir été identifié–, elle est tout de même extensive. Il n'y a pas un critère de sélection (implicite ou explicite), il ne s'agit pas d'un échantillon. Les occurrences du phénomène sont analysées uniquement parce qu'elles ont été identifiées comme telles. Si des recherches plus approfondies en mettent à jour d'autres, il sera possible de les ajouter à la présente analyse. Les critères de « scientificité » des quantitativistes sont donc respectés.

2.5. Technique de validation

Pour valider l'étude qui est faite, la méthode adaptée est l'analyse en profondeur (*in depth analysis*) d'une occurrence du phénomène. Une telle technique s'apparente à celle des « cas qui doivent se conformer » (*must-fit cases*) qui identifie et étudie, pour valider une théorie, un ou plusieurs cas auxquels *doit* s'appliquer la théorie –à défaut de quoi elle serait invalidée (Sil, 2000c, pp. 523-524)³²⁰. Pour reprendre une distinction classique depuis Popper, une telle méthode s'apparente plus à une « vérification » qu'à une « falsification », puisqu'il s'agit non pas de chercher à contredire l'analyse avec un « cas difficile » pour elle, mais plutôt de la vérifier avec un cas auquel elle devrait s'appliquer (O'Meara, 2010a, p. 46).

On étudiera ainsi l'incident survenu entre la Chine et les États-Unis en 2001, lors de la collision entre un avion espion américain EP-3 et un avion de combat chinois. Ce cas est choisi parce que, étant le plus retentissant de ces dernières années et ayant marqué les relations sino-américaines, les sources primaires et secondaires disponibles pour son analyse sont très nombreuses. Par ailleurs, aucune raison ne laisse penser qu'il sera particulièrement « favorable » ou « défavorable » à l'une des trois théories utilisées, ni à une analyse qui les réunit toutes comme tel est le cas ici. Étant neutre, ce cas peut donc servir à valider ou invalider l'étude des excuses dans la diplomatie américaine qui aura été menée.

³²⁰ Cela rejoint la technique du « cas le plus probable » (*most-likely case*) : « most-likely cases are those in which a theory is likely to provide a good explanation if it applies to any cases at all » (Bennett & Elman, 2008, p. 505).

Grâce aux sources primaires et secondaires disponibles, une analyse en profondeur du cas identifié sera donc menée. Au cours de cette analyse, il s'agira de voir ce qu'apporte à sa compréhension chacune des trois théories envisagées. La complémentarité des trois théories identifiées sera donc illustrée grâce à l'analyse approfondie de ce cas d'étude. S'il s'avérait qu'une ou plusieurs théories ne sont pas pertinentes pour l'analyse, ou bien qu'une seule théorie suffit à le comprendre dans sa totalité, l'étude proposée serait invalidée.

Une objection surgit : il a été souligné précédemment que cette étude évitait les biais de sélection, mais la technique de validation, en sélectionnant un cas d'étude parmi la cinquantaine identifiée, semble tomber dans ce travers. King, Keohane et Verba ne cachent ainsi pas leur scepticisme sur la validité scientifique d'une étude basée sur un seul cas crucial (*crucial case*) (King, Keohane, & Verba, 1994, pp. 208-213). Mais comme ils le soulignent eux-mêmes, une telle objection confond la logique de l'explication avec le processus de la recherche : il ne s'agit pas de prétendre expliquer le phénomène des excuses dans la diplomatie américaine seulement à partir de ce cas –ce que conteste l'objection soulevée³²¹. La sélection d'un cas est une technique de validation des données cueillies; elle ne représente pas l'ensemble de ces données. Il s'agit d'une étape dans le processus de recherche. Associée à l'analyse de la cinquantaine de cas effectuée dans un premier temps, cette technique assoie l'étude des excuses dans la diplomatie américaine sur des bases solides :

In general, [...] the single observation is not a useful technique for testing hypotheses or theories. There is, however, one qualification. Even when we have a "pure" single-observation study with only one observation on all relevant variables, a single observation can be useful for evaluating causal explanations if it is part of a research program [...]. We ought not to confuse the logic of explanation with the process by which research is done (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 211).

Autrement dit, il s'agit de faire le raisonnement selon lequel, si un exemple ne suffit jamais pour démontrer la validité d'une analyse, il est suffisant pour l'invalider. Grâce à cette technique, la théorie n'est donc pas à proprement démontrée, mais il est prouvé qu'elle est fondée et plausible.

³²¹ Cette contestation serait fondée : certaines caractéristiques du cas approfondi le distinguent des autres. Une étude qui se baserait uniquement sur ce cas pourrait prétendre avoir étudié les excuses dans la diplomatie sino-américaine au tournant du XXI^{ème} siècle, et ne serait pas généralisable à l'ensemble des excuses dans la diplomatie américaine. Revenant sur ce débat, la conclusion de ce chapitre discutera de la possibilité de généraliser l'analyse menée, au-delà des États-Unis, à l'ensemble des excuses diplomatiques (voir en page 296).

3. Complémentarité de trois analyses théoriques pour comprendre les excuses dans la diplomatie américaine

Il s'agit maintenant d'analyser les excuses dans la diplomatie américaine. Lorsqu'on tente de répondre à la question « Pourquoi les États-Unis obtiennent-ils des excuses ou présentent-ils des excuses à un autre État ? », une pluralité de réponses est possible. Trois sont envisagées dans cette section : parce que telle est la norme dans la société internationale après la violation d'une règle; parce que les deux États sont étrangers l'un à l'autre; parce que la pression des diplomates étrangers est moins forte que celle des groupes internes (ou vice-versa). Pour ne pas juxtaposer ces différentes explications, on montrera en quoi celles-ci sont complémentaires : on indiquera précisément ce qu'apporte chacune à l'étude du phénomène. Dans la lignée de l'érotétique et de la théorie du contraste, pour clarifier ce qui est expliqué et ce qui n'est pas expliqué par chaque théorie, une question avec un espace contrastif sera indiquée à chaque fois.

3.1. Hedley Bull : La règle de protection des règles

Pour Bull, les excuses sont une règle de protection des règles de la société anarchique internationale.

3.1.1. La société internationale contemporaine entre ordre et désordre

D'après Bull, les États forment une société internationale lorsqu'ils partagent un certain nombre d'intérêts et de valeurs, de règles et d'institutions –ceux-ci font que les États forment plus qu'un système international (Bull, 1977, pp. 13-14 et 22-23), puisqu'ils permettent l'existence d'un ordre international (Bull, 1977, p. 63)³²². Tel est le cas aujourd'hui :

If states today form an international society [...], this is because, recognising certain common interests and perhaps some common values, they regard themselves as bound by certain rules in their dealings with one another, such as that they should respect one another's claims to independence, that they should honour agreements into which they enter, and that they should be subject to certain limitation in exercising force against one another. At the same time they cooperate in the working of institutions such as the forms of procedures of international law, the machinery of

³²² Bull définit un système international de la façon suivante : « A system of states (or international system) is formed when two or more states have sufficient contact between them, and have sufficient impact on one another's decisions, to cause them to behave –at least in some measure– as parts of a whole » (Bull, 1977, p. 9). C'est pourquoi, la société internationale présuppose un système international, alors qu'il peut exister un système international qui ne soit pas une société (Bull, 1977, p. 13).

diplomacy and general international organisation, and the customs and conventions of war (Bull, 1977, p. 13).

Cela explique que Bull se situe lui-même à l'intérieur du courant libéral-grotien d'analyse des relations internationales, entre les courants réaliste-hobbesien et universaliste-kantien (Bull, 1977, p. 25).

Parmi les intérêts et valeurs, règles et institutions, le troisième élément est celui qui est intéressant pour l'analyse menée ici : les excuses, comme on le verra plus loin, appartiennent à la catégorie des règles³²³. Ces dernières, pour Bull, peuvent avoir différents statuts, allant de la règle de droit à la règle morale, en passant par la pratique diplomatique (Bull, 1977, pp. 64-65). C'est pour cette raison qu'il n'est pas contradictoire d'affirmer que les excuses sont une règle, tandis que, comme on l'a dit précédemment, il ne s'agit pas d'une obligation (au sens juridique) pour réparer un dommage moral. Il est en effet des règles au sens de Bull qui ne sont pas des règles juridiques, mais de simples pratiques diplomatiques.

Dans la société internationale contemporaine, toutes les règles ne sont pas toujours respectées par tous les États. En effet, ces derniers ont des intérêts particuliers et une certaine marge de liberté pour les défendre. Cela peut les conduire à ne pas respecter certaines règles (Bull, 1977, p. 6). Il en est ainsi, par exemple, pour les obligations légales (Bull, 1977, p. 136). Bull ajoute que c'est même l'existence de violations qui rend nécessaire la loi.

L'existence de conflits permet à Bull d'avoir une vision dynamique des relations internationales, et non statique : grâce aux violations des règles, ces dernières évoluent. Elles s'adaptent aux changements de circonstances et aux variations des pratiques des États³²⁴. L'ordre et le désordre ne font donc pas que s'opposer. Ils alternent l'un l'autre, puisque à partir du moment où les États tolèrent une pratique jugée jusque là déviante, elle devient acceptable – et vice-versa :

³²³ On verra que c'est une règle de protection des règles. On peut se demander si les règles de protection des règles sont des règles ou des institutions. En réalité, la définition que Bull donne des règles n'est pas vraiment différente de celle des institutions (Bull, 1977, p. 71). La différence entre règles et institutions semble résider dans le fait que les premières sont unilatérales, puisqu'elles n'impliquent qu'un seul État, tandis que les secondes se basent sur la coopération de plusieurs États. Il y a aussi une différence de degré de précision ou de généralité des unes et des autres. Étant une déclaration unilatérale et plutôt précise, les excuses sont considérées ici comme appartenant à la catégorie des règles. Entre règles et institutions, il n'y a en tout cas pas une différence de nature, et savoir si les règles de protection des règles sont des règles ou des institutions n'a pas une importance fondamentale pour l'analyse présentée ici.

³²⁴ « States change the rules by demonstrating, through their words or their actions, that they are withdrawing their consent from old rules and bestowing it upon new ones, and thus altering the content of custom or established practice » (Bull, 1977, p. 70).

States change the old rules by violating or ignoring them systematically enough to demonstrate that they have withdrawn their consent to them. In other words, while the adaptation of the rules to changed circumstances is part of the process whereby order is maintained, it is itself often accompanied by disorder (Bull, 1977, p. 70).

La société internationale contemporaine n'est donc pas exempte de conflits (Bull, 1977, p. 49). L'ordre et le désordre sont tous les deux présents. Le tout ne prime pas systématiquement sur les parties (Bull, 1977, pp. 72-73), et les États ont une marge de liberté. Ils peuvent être conduits à exercer cette liberté d'une manière qui remette en cause certaines règles.

3.1.2. Une société internationale anarchique

La société internationale est dépourvue d'une autorité centrale au-dessus des États – elle est anarchique³²⁵. C'est pourquoi les États assurent eux-mêmes le respect et l'application des règles³²⁶, dont on a dit qu'elles étaient à la fois à la base de la société internationale tout en étant régulièrement remises en cause. Ils le font en défendant leurs droits : « the enforcement of the rules, in the absence of a central authority, is carried out by states, which may resort to acts of self-help, including act of force, in defence of their rights under operational, moral, or legal rules » (Bull, 1977, p. 69). Oscillant entre la coopération et le conflit, l'ordre et le désordre, la société anarchique est une société « rudimentaire », que les États tour à tour remettent en cause et protègent (Bull, 1977, p. 47). Les États doivent donc protéger eux-mêmes les règles de la société internationale, et c'est ce que Bull appelle la « fonction de protection de la règle » :

States undertake the task which, for want of a better term, has been called "protection" of the rules. The rules which sustain order in international society can operate only if conditions obtain in the international political system that enable them to do so. In particular, they can operate only if that sense of common interests among states, which they seek to translate into a precise guide to conduct, continues to exist. The function of « protection » of the rules comprises all those things which states may do to create or maintain that state or condition of the system in which respect for the rules can flourish (Bull, 1977, p. 70)³²⁷.

La protection des règles engendre donc elle-même un corpus de règles³²⁸. Même si Bull ne mentionne jamais les excuses diplomatiques comme une mesure de protection, et donc comme

³²⁵ Le terme d'anarchie provient « du grec *anarkhia*, synonyme d'absence de chef (*arkhos*) ou d'absence d'autorité (*arkhé*) » (Battistella, 2009, p. 22).

³²⁶ Cela fait que l'application des règles est incertaine : « because states are frequently not in a position to carry out effective action in defence of their rights, the enforcement of the rules is uncertain » (Bull, 1977, p. 69).

³²⁷ Plus précisément, Bull énumère ainsi les mesures de protections des règles, qui prennent la forme de gestes diplomatiques ou de la guerre (Bull, 1977, p. 70).

³²⁸ « These measures of 'protection' of the rules are not prescribed by the rules of coexistence, or by international law, in which some of the rules of coexistence are stated. Indeed, some of the measures which states take in the course of 'protection' the rules may bring them into conflict with international law. The activities that go to make up

faisant partie de ce corpus de règles, celles-ci rentrent tout à fait dans cette catégorie. Dans la société internationale anarchique, elles sont une règle de protection des règles.

3.1.3. Les excuses comme garanties de la légalité

Les États, par accident ou volontairement, enfreignent parfois des règles de la société internationale. Ces violations remettent en cause leur existence, à moins que l'État responsable ne s'excuse. En effet, quand un État s'excuse, il reconnaît qu'une violation a eu lieu et il la regrette. Il affirme donc en même temps qu'il se considère toujours lié par la règle qu'il n'a pas respectée. En dépit de la violation, la validité de la règle est réaffirmée, et celle-ci sort donc renforcée de l'incident. Les excuses font donc à ce titre partie des règles de protection des règles.

La majorité des juristes considèrent que les excuses garantissent la légalité. En « réprouvant l'acte en cause » (García Amador, 1961, p. 6), l'État affirme que la controverse n'a pas pour origine un point de droit. Les excuses font savoir à tous les États que la règle de droit est reconnue comme telle par celui qui l'a violée et ce grâce à l'action de l'État lui-même, sans intervention d'un pouvoir supérieur aux parties en conflit (Iovane, 1990, p. 203). Pour Graefrath, « reaffirmation of the obligation breached, in order to safeguard the violated right against further new violations, is the real sense of a formal apology [...] it affirms guarantees for the future observance of the obligation » (Graefrath, 1984, p. 87). Il en est par exemple de même pour Riphagen (Riphagen, 1981, p. 86), Tammes (Tammes, 1980, p. 9) et De Visscher (De Visscher, 1955, p. 356). Pour eux, en s'excusant, un État admet qu'il a violé le droit (et que donc il n'était pas créateur d'un nouveau droit) et il reconnaît la validité de la règle qu'il n'a pas respectée (il se considère sujet du droit). Les excuses servent ainsi à établir une distinction claire entre les deux rôles des États –celui de créateur et celui de sujet du droit international. Autrement dit, l'État reconnaît qu'il y a eu violation et renforce le droit existant en s'y soumettant³²⁹.

Les excuses sont donc en fin de compte une garantie qu'à l'avenir, le droit sera respecté : « il s'agit de [...] réprover explicitement ou implicitement la conduite d'un État et de s'efforcer ainsi d'éviter la répétition des faits; c'est là précisément le caractère le plus net et le

'protection' of the rules of coexistence are themselves the subject of further bodies of rules, such as those which regulate the balance of power, diplomacy and the special position of the great powers » (Bull, 1977, p. 71).

³²⁹ « La satisfaction renforce l'exécution de l'obligation originaire » (Riphagen, 1981, p. 147). Iovane fait le même raisonnement (Iovane, 1990, p. 205).

plus particulier de ce mode de réparation » (García Amador, 1961, p. 145). C'est pourquoi les juristes leur attribuent une fonction préventive (Arangio-Ruiz, 1989, p. 142)³³⁰.

Par delà les différences d'approches et de vocabulaire, c'est parce qu'elles réaffirment la validité de la règle que les excuses sont pour la majorité des juristes la première forme de satisfaction. Dans le commentaire du projet de la Commission du droit international (CDI) adopté en 2001, il est ainsi expliqué que les excuses sont « une [des] forme[s] de satisfaction usuelle[s] » (Crawford, 2002, p. 288). Graefrath précise quant à lui que la doctrine socialiste (il écrit avant la fin de la Guerre Froide) met elle aussi les excuses en première position (Graefrath, 1984, p. 84)³³¹. Les juristes considèrent que c'est là une fonction fondamentale, sans laquelle on ne peut considérer qu'il existe effectivement un ordre juridique. Ainsi, pour Dominici,

Reconnaître avoir commis un acte illicite, c'est aussi, de la part de l'État, reconnaître la validité de la règle de droit qu'il admet avoir violée. Dans un système juridique où l'existence des règles, leur contenu, leurs contours exacts font fréquemment l'objet de controverses, il s'agit d'un acte significatif. Il l'est pour l'autre partie, ou les autres parties, si la règle violée est issue d'une convention, il l'est pour l'ensemble de la communauté internationale s'il s'agit d'une règle coutumière (Dominici, 1984, p. 115)

C'est pour cette raison que Iovane considère que les excuses (et toute la satisfaction) font partie des garanties structurelles³³² de l'ordre international (Iovane, 1990, pp. 201-205). Celles-

³³⁰ La fonction préventive est par ailleurs une caractéristique de la satisfaction en général, et non seulement des excuses. Bissonnette par exemple identifie les deux, quand il explique pourquoi la demande de sécurité pour l'avenir (qu'il étudie aux pages 121-126) est une forme de satisfaction. Et c'est pour cette raison qu'Arangio-Ruiz souhaite introduire une référence aux garanties pour le futur dans l'article sur la satisfaction du projet de codification de la responsabilité internationale élaboré au sein de la Commission du Droit International (CDI) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 163). L'existence des garanties pour le futur parmi les formes de satisfaction est une preuve supplémentaire que ce que cherche à obtenir un État qui demande satisfaction est une garantie que la violation ne se répétera pas.

³³¹ Les excuses sont également la satisfaction la plus répandue dans la pratique des États : « les excuses constituent le mode de satisfaction le plus utilisé dans la pratique » (García Amador, 1961, p. 80). Voir également (Bissonnette, 1952, p. 86). Suite à une violation, l'État peut exiger d'autres gestes avant de se déclarer satisfait (et de clore ainsi la controverse), mais des excuses, c'est-à-dire une reconnaissance qu'une violation du droit international s'est produite, est le minimum qu'il exigera. Ainsi, pour Barthe-Gay, « la satisfaction joue un rôle significatif dans [la] garantie de la légalité internationale. En effet, elle prend habituellement des formes qui mettent l'accent sur la violation du droit et a contrario sur l'obligation de le respecter » (Barthe-Gay, 2003, p. 106). Et c'est pourquoi, en général, quand la doctrine parle de satisfaction, elle parle en réalité des excuses. Cela amène Crawford à proposer, dans le projet d'articles de la CDI, d'isoler les excuses des autres formes de satisfaction, étant donné que les premières sont la forme minimale des secondes (Commission du droit international, 2000, p. 43). Cette proposition n'a toutefois pas été suivie par la CDI.

³³² Il fait la distinction entre les garanties *structurelles* de l'ordre internationale, nécessaires pour que l'on puisse parler de légalité et parmi lesquelles il y a les excuses, et les garanties *éventuelles*, qui ne sont pas nécessaires, et parmi lesquelles il y a la réparation (Iovane, 1990, p. 188).

ci sont donc bien pour la doctrine juridique une mesure de protection des règles, et elles jouent un rôle primordial pour l'ensemble de la communauté internationale³³³.

Cette conception des excuses rentre tout à fait dans le cadre d'analyse de Bull exposé plus haut. En effet, lorsqu'il se réfère aux règles, et à ce qui les garantit, Bull ne mentionne jamais explicitement les excuses, mais il décrit des situations où les excuses trouvent facilement une place. Ainsi, pour lui,

States communicate the rules through their official words, as when they state that they respect the legal principle of the sovereignty of states [...] but they also communicate the rules through their actions, when they behave in such a way as to indicate that they accept or do not accept that a particular rule is valid (Bull, 1977, p. 68).

Dans cette perspective, les excuses peuvent être considérées aussi bien comme une déclaration officielle d'ordre général, puisqu'elles proclament la validité de la règle qui a été remise en cause quelle que soit cette règle, que comme un comportement qui indique que l'État offensé accepte la règle comme valide. Et lorsque Bull envisage explicitement les conséquences d'un acte illicite, il fait allusion aux excuses – elles sont une manière de garantir l'efficacité du droit international :

In particular cases, rules of law are violated or disregarded; but these cases do not in themselves provide evidence that international law as such is without efficacy. [...] Where a violation takes place the offending state usually goes out of its way to demonstrate that it still considers itself (and other states) bound by the rule in question. [...] for example] the offending state admit[s] that a rule has been broken but appeal to some conflicting principle of overriding importance (Bull, 1977, pp. 132-133)³³⁴.

³³³ C'est pourquoi quand la CDI discute du droit pour tout État d'invoquer la responsabilité en cas de violation d'une obligation envers la communauté internationale dans son ensemble, il est dit que « tous les États pouvaient prétendre à l'élément de satisfaction consistant en une déclaration réparatoire, même s'ils n'avaient pas droit individuellement à d'autres formes de satisfaction » (Commission du droit international, 2000, p. 351).

³³⁴ Ici Bull se réfère aux excuses absolutoires, qui ne sont pas une satisfaction au sens juridique puisqu'elles sont censées justifier la violation (et donc l'excuser). Ces excuses absolutoires ne sont pas une reconnaissance de responsabilité. C'est quand il envisage l'hypothèse que l'État offensé admet qu'une règle a été violée que Bull se réfère implicitement aux excuses (entendues cette fois comme admission de responsabilité). Une violation suivie d'excuse n'altère en rien l'ordre international, et c'est sans doute ce qui explique que Bull ne mentionne pas les excuses. Puisqu'il s'intéresse à l'ordre international, il ne s'arrête pas sur quelque chose qui ne le constitue pas et qui ne le remet pas en cause (les excuses ne font que le renforcer). Et au contraire, il se concentre sur ce qui menace cet ordre, ou sur ce qui le constitue. Les excuses représentent un rétablissement de la situation antérieure, et elles sont donc indifférentes pour la société. Ce n'est donc qu'avec l'ensemble des phénomènes qui constituent l'ordre international que les excuses sont prises en compte, et au même titre que ces phénomènes. Ainsi, il y fait indirectement référence dans l'explication suivante : « One of the consequences of a situation in which elementary or primary goals of social coexistence are consistently upheld is that regular patterns of behaviour become known, are formulated as general laws, and afford a basis for expectations about future behaviour » (Bull, 1977, p. 7).

Comme on l'a vu précédemment, en s'excusant, l'État se considère sujet du droit puisqu'il s'y soumet. Il renforce le droit existant, en signifiant son consentement à la règle, ce qui n'est pas sans rappeler la situation à laquelle Bull se réfère en ces termes : « States undertake the function of making the rules, or legislating, by signifying their consent to them » (Bull, 1977, p. 68). Les excuses sont une manière d'exprimer le consentement de l'État à la règle qu'il a violée.

3.1.4. Délimitation de l'analyse de Hedley Bull

Grâce à ces analyses, il est possible de voir en quoi consiste l'explication des excuses dans la diplomatie américaine proposée par Bull. Elles sont une règle de protection des règles. Parce que les États (et donc les États-Unis) vivent dans une société internationale anarchique, ce sont à la fois eux qui créent les normes, qui les violent et qui les protègent. C'est pourquoi, la protection des règles prend la forme des excuses. Elles ont la caractéristique de réaffirmer l'ordre en dépit d'une violation, de prévenir des violations ultérieures, et en fin de compte de renforcer l'acceptation de la règle initialement violée.

Il est ainsi possible de reformuler la question initialement posée : « Pourquoi les États-Unis s'excusent-ils ou obtiennent-ils des excuses ? ». Bull se demande en réalité : « Quelle est la fonction des excuses dans la société internationale dont les États-Unis font partie ? ». Pour délimiter la réponse qu'il donne à cette question, il est possible d'en préciser son espace contrastif. Cet espace comprend toutes les autres manières possibles pour les États de réagir après la violation d'une norme. Autrement dit, il se demande pourquoi la réaction des États est de demander et de donner des excuses, plutôt que de réagir par d'autres gestes comme faire la guerre ou ne rien faire (parce qu'il n'y a pas de normes). Ainsi l'espace contrastif de son explication est {les excuses sont une norme du système international; les États recourent à la guerre pour réparer une violation; il n'y a pas de norme dans le système international, etc.}. La question devient donc « Pourquoi les États-Unis reçoivent ou donnent-ils des excuses plutôt que de faire la guerre ou de ne rien faire ? ». Pour Bull les États-Unis reçoivent ou donnent des excuses pour que l'ordre de la société internationale anarchique soit maintenu.

3.2. Costas Constantinou : Fictions et mises en scène diplomatiques

Dans *On the Way to Diplomacy*, Constantinou part d'une redéfinition du mot grec *theoria*, qui permet de « montrer l'association originale, étymologique et philosophique entre la théorie

et la diplomatie ». Dans la Grèce antique, le mot désigne en effet autant la « réflexion philosophique » que l'« ambassade sacrée ou solennelle envoyée pour accomplir un devoir religieux et/ou consulter l'oracle ». Partant de ce double sens, l'objectif de Constantinou est tout d'abord d'« examiner les présuppositions philosophiques et les implications politiques des théories conventionnelles de la diplomatie » et d'ensuite « explorer *theoria* comme une manière différente d'aborder cette problématique » (Constantinou, 1996, p. xiv). C'est donc à un « voyage théorique » sur le chemin de la diplomatie (d'où le titre de son ouvrage) que nous invite Constantinou.

Ce qui est intéressant pour l'analyse menée ici est la manière dont il repense la diplomatie entendue au sens traditionnel –c'est-à-dire la communication interétatique mise en œuvre par les diplomates–, et la forme que celle-ci prend à l'époque moderne. C'est pourquoi on se basera principalement sur la quatrième partie de son ouvrage pour proposer une interprétation des excuses à travers son regard³³⁵.

3.2.1. La diplomatie comme « médiation de l'étranger »

Dans le quatrième chapitre de son ouvrage, intitulé « Diplomacy, Theater, and the Other », Constantinou propose une lecture postmoderne des échanges diplomatiques. Il s'inspire pour cela de la conception de la diplomatie proposée en 1987 par Der Derian dans un article paru dans *Review of International Studies* « Mediating Estrangement: A Theory for Diplomacy » (Der Derian, 1987a) et dans un ouvrage *On Diplomacy: A Genealogy of Western Estrangement* (Der Derian, 1987b). Dans ces travaux, Der Derian conçoit la diplomatie « comme la médiation entre des individus, groupes et entités rendus étrangers » (*estranged*)³³⁶.

³³⁵ Son ouvrage se divise en six parties, chacune regroupant une « étape ou actualisation » de *theoria*. Dans la première partie, il s'intéresse à l'« ambassade de la théorie », c'est-à-dire à la manière dont la philosophie théorise, en concevant cela comme un « acte diplomatique classique » (Constantinou, 1996, pp. 32-33). Dans la deuxième partie, il revient sur le lien entre la théorie et la pratique de la diplomatie. Dans la troisième partie, il propose une étymologie et une généalogie du mot « diplomatie ». Dans la quatrième partie, il s'intéresse « au protocole, à la mise en scène et à la représentation de la diplomatie ». Dans la cinquième partie, il se tourne vers les « lieux diplomatiques marginaux comme les actes de commensalité et les pratiques alimentaires », puisque ces lieux sont des « formes de communication et des modes de créer une communauté ». La dernière partie est une conclusion à ce « voyage théorique » : ce dernier est non pas un « moyen » mais « une fin en lui-même » ouvrant « la possibilité de nouveaux commencements ». Pour bien rendre compte de la « connexion étymologique » de chacune des parties avec *theoria*, il intitule chacune d'elle en utilisant un mot grec antique qui lui est lié : *Theoris*, *Theoria*, *Thema*, *Theama*, *Theon-ora* et *Theorema* (Constantinou, 1996, pp. xvi-xvii).

³³⁶ Le terme de « médiation » est utilisé dans deux sens par Der Derian : une médiation est tout d'abord une « liaison ou une intervention entre deux individus ou entités ou plus, dans le but de se réconcilier ». Ensuite, la médiation prend le sens qu'elle a dans la théorie de l'aliénation proposée par Hegel et Marx –dans cette théorie, il y a deux « sortes » de médiation : d'une part, entre les pouvoirs de l'homme et ses besoins (la médiation est dans ce cas « une

Étant convaincu que « l'histoire de la diplomatie est l'histoire de la médiation de ce qui est rendu étranger » (Der Derian, 1987a, p. 107), dans l'ouvrage *On Diplomacy: A Genealogy of Western Estrangement* il fera une enquête historique poussée pour identifier l'évolution des formes de diplomatie, c'est-à-dire des manières dont est « médié ce qui est rendu étranger ». Il suggère différents « paradigmes » pour rendre compte de différents « discours » qui correspondent à différentes « époques » : « mytho-diplomatie », « proto-diplomatie », « diplomatie », « anti-diplomatie », « neo-diplomatie » et « techno-diplomatie » (Constantinou, 1996, pp. 110-111)³³⁷.

Dans ses propres analyses, Constantinou se base sur les concepts introduits par Der Derian. Toutefois, sur deux points, il s'en distancie. Dans un premier temps, ce dernier, d'après Constantinou, « tend à souligner l'aspect répressif et dominant de l'aliénation », ce qui a notamment l'inconvénient de « suggérer un état naturel, une condition existentielle à laquelle le sujet aliéné *peut* et *doit* supposément retourner ». Au contraire, pour éviter ce travers, Constantinou identifie l'aliénation au « fait de rendre étranger », ce dernier concept étant défini dans un « sens constitutif » (Constantinou, 1996, p. 111)³³⁸. Dans un deuxième temps, pour Constantinou, il n'y a pas lieu de « différencier clairement la diplomatie de toutes les autres formes de médiation politique, sociale, religieuse et légale », puisque toutes les « formes de médiation impliquent l'interaction de subjectivités artificielles et rendues étrangères ». La diplomatie n'est pas « plus spéciale » que le reste (Constantinou, 1996, pp. 111-112). Par contre, comme on le verra, les fictions qui la mettent en scène sont propres à la diplomatie.

activité, manuelle ou intellectuelle, qui rapproche les deux ») et d'autre part entre l'homme et ses activités (c'est une médiation « historiquement spécifique et rendue nécessaire lorsque l'homme est rendu étranger [*alienated*] à son activité, ou au produit de cette activité ») (Der Derian, 1987a, p. 93). Il est toutefois important de garder à l'esprit que Der Derian conteste la possibilité de donner une définition de diplomatie « qui puisse capturer son essence », parce que sinon « il n'y aurait pas d'intérêt à faire une enquête ». Plus généralement, « le haut niveau d'ambiguïté inhérent aux relations internationales peut rendre vaine toute tentative de donner des définitions exactes » (Der Derian, 1987a, p. 108). En s'appuyant sur ces concepts et les analyses de Kant, Hegel, Sartre, Feuerbach et Marx, l'objectif de Der Derian est le suivant : « The intention of this essay is to provide a theoretical foundation for an enquiry into a neglected area of diplomacy: its origins and transformations which are related to conditions of alienation, and the attempt to mediate those conditions through systems of thought, law, and power » (Der Derian, 1987a, p. 94).

³³⁷ Voir également Grondin : « En s'intéressant au rôle de la diplomatie comme médium, il propose une approche complètement nouvelle de l'histoire diplomatique, qui ne comprend pas un fil narratif et ne cherche pas à dire l'histoire telle qu'elle a "vraiment" été. Le poststructuralisme s'opposera ipso facto à cette possibilité d'écrire l'histoire "une fois pour toutes" » (Grondin, 2010, p. 318).

³³⁸ « Estrangement [is understood] in a constitutive sense, as the only way to self-realization, the only way for the production of subjectivity [...], but also as an essential part of the objectivization process, of the creation of beings. Identity requires difference and difference refers to our capacity to estrange, to make something strange, alien, other. In this process of estrangement lies diplomacy's realization » (Constantinou, 1996, p. 111)

Partant de cette conception amendée³³⁹, Constantinou montre comment « la création de la subjectivité est à la fois la raison et l'effet de la diplomatie », ce qui l'amène à s'intéresser à « la construction narrative de la subjectivité à travers le discours de l'altérité » (Constantinou, 1996, p. 113). À partir de la distinction de Tzvetan Todorov entre l'Autre-comme-Sujet (*Other-as-Subject*) et l'Autre-comme-Objet (*Other-as-Object*), il identifie deux manières dont la diplomatie constitue l'autre.

Dans un premier temps, la diplomatie constitue l'autre comme sujet. En effet, elle est « essentiellement et constitutivement intersubjective ». La diplomatie est ainsi redéfinie comme la « régulation jouée des relations entre soi et le ou les autres ». Autrement dit, « les subjectivités différenciées » sont « mises en scène et médiées ». Une telle redéfinition part de la logique assez simple selon laquelle « l'autre est essentiel à la diplomatie, parce qu'évidemment personne ne peut pas avoir des relations avec lui-même » et que « la connaissance de l'autre est essentielle pour la connaissance et la construction de soi ». L'autre et le soi sont ainsi construits ensemble et mutuellement grâce à la diplomatie, tandis que l'« identité/différence » est indispensable à la diplomatie (Constantinou, 1996, pp. 111-113). La diplomatie et la subjectivité naissent donc ensemble.

Cela amène Constantinou à s'intéresser à l'apparition des sujets, c'est-à-dire à leur « auto-détermination » (Constantinou, 1996, p. 113), à leur « naissance » et au chemin qu'ils doivent parcourir pour « ordonner, apprendre, interpréter et rendre intelligible » le monde dans lequel ils sont apparus. Il s'agit là d'un « voyage vers l'altérité » qui est l'objet même de la diplomatie (Constantinou, 1996, pp. 113-115). Constantinou prend le cas d'un pays colonisé qui accède à l'indépendance :

What was a purely internal relation must now become an external one. What was previously within the domestic domain must now become a foreign, interstate relation that requires the establishment of diplomatic relations with the metropolis, the opening up of embassies, the sending of missions and delegations (Constantinou, 1996, p. 115).

Par ailleurs, les diplomates, de la même manière que les États, sont confrontés à l'altérité : ils doivent apprendre le langage, les rituels, les règles et les protocoles de la diplomatie. Ils doivent « discipliner leur corps », c'est-à-dire apprendre à respecter les contraintes des échanges diplomatiques formels, et ainsi devenir « membres à part entière du corps

³³⁹ Il est intéressant de noter qu'en 2010, Constantinou et Der Derian co-dirigent un ouvrage (Constantinou & Der Derian, 2010).

diplomatique ». Ils sont comme des enfants : « The art of diplomacy involves a process of dealing with the other, with things new and different, just as in early childhood » (Constantinou, 1996, p. 116). De plus, au cours de ce processus, ils deviennent « étrangers à eux-mêmes », puisqu'ils représentent un autre, l'État ou le dirigeant qui l'incarne, qui lui est « souverain ». Toutes ces constructions de l'altérité et de soi produisent « un régime de vérité particulier », auquel sont soumis « théoriciens et praticiens » (Constantinou, 1996, pp. 115-117).

Dans un deuxième temps, la diplomatie construit l'autre comme objet. En effet, c'est « à travers des objets que nous donnons sens aux relations et aux diplomaties ». Il est donc indispensable de savoir « lire et écrire les multiples signes et pratiques textuelles » qui participent à la diplomatie. Autrement dit, parce que le diplomate doit être en mesure « de manipuler et de contrôler habilement » les signes, les mots et les pratiques diplomatiques, il doit être un « spécialiste du général » et un « polyglotte ». Dans la lignée de Der Derian, Constantinou appelle cette maîtrise la « pansophie ». Cette dernière conduit au « panoptisme » des relations diplomatiques contemporaines, c'est-à-dire à la multiplication des formes d'observation, d'espionnage et de communication (Constantinou, 1996, pp. 117-120).

3.2.2. La diplomatie mise en scène

Pour montrer comment la diplomatie permet l'émergence de l'identité et de l'altérité, et dans la lignée de sa déclinaison des variations du mot *theoria*, Constantinou utilise la métaphore du théâtre. La « présentation théâtrale », en effet, « offre une manière innovante de penser la politique mondiale et la diplomatie » (Constantinou, 1996, p. 97)³⁴⁰.

La diplomatie est une forme de théâtre parce qu'elle dépend de fictions qui la « racontent et la maintiennent comme une représentation politique particulière ». Ces fictions, comme au théâtre, sont mises en scène, et c'est donc aux techniques dramaturgiques que Constantinou s'intéresse. La diplomatie nécessite ainsi « la détermination d'un espace d'action, l'identification d'objets et de sujet politisés et le développement d'une trame » –autrement dit,

³⁴⁰ « Theatrics constitute not simply the ceremonial role of diplomacy, but a protocol, a first-glue role that recognizes the dramatic aspect as an effective part of the *techne* of diplomacy » (Constantinou, 1996, p. 97). Constantinou s'inspire d'un ouvrage de Raymond Cohen intitulé *Theatre of Power : The Art of Diplomatic Signalling*. Si Cohen y propose des « commentaires pleins d'esprit », faute de prendre en compte « le rôle constitutif du langage », il est incapable de fournir une « théorisation de la diplomatie comme théâtre » (Constantinou, 1996, pp. 97-98). On ne reviendra pas sur ce que Constantinou dit à propos de l'indissociabilité du théâtre, de la théorie, de la philosophie et de la politique en Grèce antique (Constantinou, 1996, pp. 98-100), ni sur l'utilisation politique et diplomatique du théâtre par les Grecs, l'empire Byzantin, et au temps des cours médiévales et de la Renaissance (Constantinou, 1996, pp. 101-102).

pour que la pièce diplomatique soit jouée, il faut une scène, des acteurs, des objets et une intrigue. Il est intéressant de noter que ce sont là autant de mots (la « scène », les « acteurs », les « intrigues ») qui appartiennent à la fois au registre du théâtre et à celui de la diplomatie (sur la scène (diplomatique) il y a des acteurs (diplomatiques) et des intrigues (diplomatiques), comme dans une pièce de théâtre). Il faut ajouter que la diplomatie contemporaine se présente comme un théâtre particulier, qui a des caractéristiques sans précédent, à cause notamment de la « haute technologie des médias », qui produit une « pluralisation et une privatisation des scènes » diplomatiques (Constantinou, 1996, pp. 102-103).

Une des conditions pour que ce spectacle soit une réussite, comme pour les autres pièces, est que les spectateurs se laissent prendre par le spectacle et qu'ils lui prêtent une réalité –dit avec les mots de Constantinou, « dans ce drame global, la mise entre parenthèse de l'incrédulité et l'oubli des fictions sont des préalables pour entrer dans l'illusion mise en scène ». Mais à la fin de la pièce, au théâtre, lorsque les rideaux tombent et que les acteurs se retirent, les spectateurs reviennent à la « réalité ». Tel n'est pas le cas dans la diplomatie : contrairement au théâtre, « les fictions et les pièces de la diplomatie ne finissent jamais », ils ont « une vie et une logique qui leur sont propres » et ils deviennent « le monde de la diplomatie, ils sont ce qui est ». L'art de la diplomatie consiste ainsi à « diriger cette scène globale » et à « maintenir constamment les fictions » qui lui permettent de faire croire à sa réalité. Pour que se maintienne l'illusion que la représentation diplomatique sur la scène internationale est réelle, Constantinou identifie quatre « fictions diplomatiques fondamentales », qui « établissent la diplomatie comme réelle sur scène » (Constantinou, 1996, p. 103)³⁴¹.

La première fiction, la « fiction du sujet souverain », se réfère « à l'État territorial comme principal *dramatis personae* de la politique mondiale »³⁴². Grâce à cette fiction, l'État existe comme « un phénomène, comme une chose qui apparaît »³⁴³. Cette fiction conduit à donner à l'État des attributs humains et divins comme une volonté, des intérêts, des obligations, des sentiments, etc., à la manière de la théorie et la pratique conventionnelles des relations internationales :

³⁴¹ Il ne s'agit pas là pour Constantinou d'une liste « exhaustive » (Constantinou, 1996, p. 103).

³⁴² Le terme *dramatis personae* désigne les « personnages ou protagonistes dont les noms figurent au générique d'une pièce » (Bourassa, 2010).

³⁴³ Il est intéressant de noter que Carr parle déjà de la « personnalité de l'État » comme d'une fiction. Il défend cette fiction comme nécessaire, et pour lui, « il ne semble pas possible de discuter de la politique internationale d'une autre manière » (Carr, cité dans (Battistella, 2009, pp. 362-363).

In conventional IR theory and practice, this fiction is further extended by attaching a will to the state. The state thereby becomes a subject, an autonomous, independent, and sovereign persona that wills. Thus, it has obligations, rights, and interests. It is said to be capable of feeling secure, insecure, and threatened, and capable also of committing violations, aggressions, and injustices. It can be held responsible and liable, and it must communicate, decide and be aware. In short, it is treated as having human as well as divine attributes (Constantinou, 1996, pp. 104-105).

Par ailleurs, pour que la fiction devienne réalité, l'État doit constamment être « présenté dans ses représentations iconiques » : « [The State] can exist only in its omnipresence, presented in its iconic representations (names, maps, flags, emblems, crowns, institutions, and so on). In short, the state has to be stated » (Constantinou, 1996, p. 104).

La deuxième fiction est la fiction de « l'agent représentatif ». Elle consiste à prêter aux diplomates la faculté de représenter l'État souverain, ce dernier parlant et agissant à travers eux. Les agents « accrédités » permettent aux « sujets souverains » d'entretenir des relations diplomatiques³⁴⁴. On leur reconnaît des « privilèges » et des « immunités », justifiées aujourd'hui par leurs fonctions. Il existe différentes versions de cette fiction, en fonction des différentes formes d'agences possibles –Constantinou distingue ainsi les « plénipotentiaires » des « ambassadeurs », les premiers ayant pleins pouvoirs pour agir au nom du sujet souverain (Constantinou, 1996, pp. 105-107).

La troisième fiction est la fiction de l'« objet instrumental ». Elle apparaît lorsque les diplomates, lors de leurs « échanges symboliques », « projettent des identifications et des sens sur des objets qui sinon seraient neutres ». L'objet acquiert ainsi une « valeur instrumentale », « qui n'est pas inhérente » à cet objet, mais plutôt qui l'« investit ». Autrement dit, grâce à la diplomatie, « des attributs, qualités, caractéristiques » sont reconnues à certains objets, alors qu'ils en étaient dépourvus. Constantinou prend l'exemple d'une table, lors des négociations entre diplomates –différentes formes de table servent différentes fonctions, selon la hiérarchie et le nombre des négociateurs. La disposition des chaises et la forme de la table sont ainsi considérées comme « significatives et, parfois, controversées, parce qu'elles déterminent le type de négociation ou le statut des participants » (Constantinou, 1996, p. 107). Constantinou prend également l'exemple des ambassades et de l'espace où elles se situent :

³⁴⁴ « The sovereign subjects engage in diplomatic intercourse through their accredited agents. In agency, therefore, one deals with the need of establishing the fiction of working representation, that is, how the sovereign subject voices its word and makes known its will » (Constantinou, 1996, p. 105).

The embassy is rendered inviolable, a rule developed from the legal fiction of extraterritoriality (that is, that the premises of it belonged to the territory of the sending state). As such, the space where the embassy resides is objectified in instrumental ways that elevate it to an extraordinary topos (Constantinou, 1996, p. 108).

La quatrième fiction est celle du « processus spécialisé ». Il s'agit là de la fiction « culminante ». Elle consiste à considérer que la diplomatie est « quelque chose de différent », qu'elle est « distincte » des autres domaines (Constantinou, 1996, p. 108). Selon cette fiction, lorsque deux diplomates parlent, ils ont une activité radicalement différente que lorsque deux individus parlent. Parce que les diplomates sont également des individus, il peut ainsi arriver qu'au cours d'une même conversation, l'échange soit tantôt diplomatique et tantôt non-diplomatique – sans cette fiction, les deux actes seraient impossibles à distinguer (Constantinou, 1996, p. 109)³⁴⁵.

3.2.3. Excuses et construction des subjectivités étatiques

Les excuses diplomatiques font partie des processus qui réaffirment l'altérité et l'identité des différents acteurs de la scène diplomatique. C'est en effet un moment d'intenses échanges entre les sujets internationaux, où chaque État réaffirme son existence et celle de l'autre. Les excuses permettent ainsi de comprendre la manière dont les États se rendent étrangers.

Il est tout d'abord intéressant de noter que les demandes d'excuses se produisent à la suite de controverses impliquant des attributs « identitaire » des États. Le territoire qu'il occupe (en cas de violation de ses frontières), ses symboles (après une insulte à son drapeau), les agents qui le représentent (en cas de non-respect d'une immunité diplomatique) sont autant d'éléments qui constituent son identité. S'en prendre à ces éléments, cela revient donc à s'en prendre à l'État lui-même et dans ces cas, les excuses permettent le maintien de son identité. Plus généralement, pour certains juristes, toute violation du droit d'un État est une atteinte à sa « dignité » et à son « identité » : parce que les États sont des institutions juridiques, ils sont constitués des droits qui leur sont reconnus. Violer le droit d'un État, quel que soit ce droit, c'est donc, en un certain sens, nier son existence. Ainsi, Przetacznik explique que « les actes illicites qui causent à un autre État des préjudices de caractère moral et politique [...] sont] ceux qui lèsent un État en sa qualité d'État, c'est à dire qui portent préjudice à ses droits ou intérêts

³⁴⁵ « What takes place [in this situation] is a double undifferentiated mediation. Their diplomatic relations become indistinguishable from their [ordinary] relations. [...] What makes the act different, diplomatic or nondiplomatic, is the bestowal of particular identities on the participants » (Constantinou, 1996, p. 109).

en tant que personne juridique » (Przetacznik, 1974, p. 924). En obtenant des excuses, l'État prévient ce qui pourrait constituer une menace à ce qu'il est, à sa « personne » et à son identité. À cet égard, une demande d'excuse peut être interprétée comme une demande de reconnaissance : l'État lésé veut que l'autre réaffirme son altérité. Cette réaffirmation est indispensable à son existence et à son identité. Après la violation d'une frontière maritime par exemple, l'État dont la frontière a été violée demande des excuses pour que l'État qui a commis la violation réaffirme qu'il s'est bien introduit dans un territoire « étranger » et qu'il n'est pas sur son propre territoire. C'est ainsi que l'altérité autant que l'identité des deux États en conflit sont réaffirmées.

Mais au-delà des faits controversés eux-mêmes, les excuses en tant que telles sont également une réaffirmation de la subjectivité des deux États en conflit. Pour reprendre la formule que Constantinou applique à la diplomatie, il est possible de considérer qu'« évidemment, personne ne peut s'excuser ou demander des excuses à soi-même ». Tout comme la signature d'un traité ou l'ouverture d'une ambassade, une demande d'excuse est une manière de rendre l'autre étranger et de constituer sa propre subjectivité. L'État, en tant qu'entité qui existe sur la scène diplomatique demande des excuses ou s'excuse à un État qui est autre, et auquel est reconnue une subjectivité. L'État lésé ne demanderait évidemment pas des excuses s'il considérait l'autre État comme faisant partie de lui-même.

3.2.4. Les excuses mises en scène

Pour cette construction des subjectivités étatiques à travers les excuses, les mécanismes identifiés par Constantinou jouent pleinement –les quatre « fictions diplomatiques »– sont à l'œuvre.

La première fiction, celle du sujet souverain, qui fait croire que l'État existe, est omniprésente : les États en conflit sont explicitement personnifiés lorsque dans les déclarations publiques officielles des diplomates et dans les médias, les États-Unis ou l'État avec lequel ils sont en conflit « demandent » et « exigent » des excuses, ou bien « refusent » de s'excuser. Ainsi, on prête une volonté, des intérêts et une voix propres aux États comme s'ils étaient des individus. On leur reconnaît des droits et des obligations, ainsi que la capacité de commettre des violations et des injustices. Ils sont responsables de gestes que l'on qualifie d'insultes³⁴⁶. Cette fiction conduit la doctrine juridique à parler des excuses comme d'une forme de

³⁴⁶ Plus généralement, tous les verbes dans les déclarations entourant les excuses et ayant comme sujet un des États en conflit contribuent à entretenir la fiction du sujet souverain.

« satisfaction », qui est avant tout un sentiment humain –auquel d’ailleurs s’intéresse Constantinou (Constantinou, 1996, p. 109)³⁴⁷.

Les « représentations iconiques » (drapeaux, uniformes, symboles, etc.) sont omniprésentes dans les images véhiculées lors de la controverse, autant en arrière-plan des diplomates qui font une déclaration publique que sur les façades des ambassades. De plus, celles-ci sont parfois au cœur de la controverse : une atteinte à un symbole de l’État, considérée comme une atteinte à cet État, fait naître des demandes d’excuses³⁴⁸. Ainsi, pour Bissonnette,

Les drapeaux ou écussons d’un État sont chargés d’une valeur symbolique représentant la nation. Manquer de respect à ces emblèmes est une insulte directe à un État entraînant satisfaction. La pratique révèle que l’État se considère atteint dans son honneur même si l’emblème souillé n’a pas un caractère officiel (Bissonnette, 1952, p. 65).

La deuxième fiction, celle de l’« agent représentatif » est également omniprésente dans les controverses impliquant des excuses. Elle l’est tout d’abord lorsqu’un État réclame des excuses après qu’un de ses diplomates a été insulté, blessés ou tués³⁴⁹. La fiction permet de faire croire que ces événements ont provoqué un tort non pas à l’individu, mais à l’État qu’il représente, à la manière de Bissonnette qui explique que

Les atteintes à la personne de certains individus résidant à l’étranger causent dommage moral directement à l’État, en vertu de la relation qui existe entre ces individus et l’État lui-même. Cette relation entre l’État et l’individu lésé, qui détermine la demande de satisfaction, est celle de l’agent (Bissonnette, 1952, p. 50)³⁵⁰.

Plus généralement, les diplomates qui négocient pour résoudre la controverse ne sont pas de simples individus : ils réclament des excuses ou s’excusent au nom de l’État qu’ils représentent ou de son gouvernement. Le droit international dans son ensemble est basé sur

³⁴⁷ Le fait que les juristes conçoivent les dommages à l’État sur le modèle des dommages commis aux individus est également significatif et entretient la fiction du sujet souverain.

³⁴⁸ Par exemple, en mars 1949, un soldat américain escalade une statue de José Martí à La Havane, et urine sur le monument. L’insulte provoque une vague de protestations parmi les Cubains, et contraint l’ambassadeur des États-Unis à déposer une gerbe de fleurs au pied de la statue et à présenter des excuses publiques. Malgré ces excuses, les photos de l’incident ont alimenté pendant de nombreuses années le sentiment anti-américain à Cuba (Pérez, 2003, p. 222) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 127).

³⁴⁹ Par exemple, en mars 1964, un Japonais tente d’assassiner l’ambassadeur des États-Unis à Tokyo Edwin Reischauer. La tentative d’assassinat entraîne les excuses du Premier ministre et du ministre des Affaires étrangères japonais, ainsi que la démission du ministre de l’Intérieur (Arangio-Ruiz, 1989, p. 129) (Bilder, 2006, pp. 5-6) (Reischauer, 1974).

³⁵⁰ Il énumère ainsi les cas d’excuses données après un attentat contre un chef d’État, contre un diplomate, contre un consul, contre des membres d’une mission officielle et contre des membres des forces armées (Bissonnette, 1952, pp. 50-58).

cette fiction. Les diplomates sont réputés être les « organes » de leurs États –ce terme désignant les personnes physiques qui représentent l'État :

Personne morale, c'est-à-dire artificiel construit par le droit, même si c'est le plus souvent à partir d'une réalité de fait, l'État est naturellement dépourvu des moyens de conception et d'action dont disposent les individus de qui le droit fait des « personnes physiques »; comme toute personne morale, il veut et agit par la médiation de personnes physiques ou de groupes de personnes, elles-mêmes envisagées comme constituant des corps : ce sont les « organes » qui la représentent (Combacau & Sur, 2004, p. 225).

La troisième fiction diplomatique –celle de l'objet instrumental– est présente lorsqu'un État s'excuse pour ne pas avoir respecté l'« extraterritorialité » d'un lieu ou d'un objet. Par exemple, un courrier diplomatique n'est pas un courrier ordinaire : il a une immunité que les autres États doivent respecter. L'objet dans ce cas acquiert une caractéristique qu'il n'a pas « naturellement » et les excuses viennent réaffirmer cette particularité³⁵¹. Comme le souligne Przetacznik, des demandes d'excuses sont courantes dans ces situations :

Les formes les plus caractéristiques des préjudices de caractère moral et politique, lesquelles ont lieu le plus souvent dans la pratique de nos jours sont : [...] 2) les attentats de toute nature contre les sièges des missions diplomatiques et des postes consulaires; 3) l'atteinte à l'inviolabilité des archives diplomatiques et consulaires; 4) l'atteinte à l'inviolabilité de la correspondance diplomatique ou consulaire; 5) l'atteinte à l'inviolabilité de la demeure privée des représentants officiels (Przetacznik, 1974, pp. 925-926)³⁵².

Enfin, lors de controverses impliquant les excuses, la dernière fiction, celle du processus spécialisé, est constamment actualisée à travers les trois précédentes. Les excuses et les négociations auxquelles elles donnent lieu sont dites « diplomatiques » parce qu'elles se distinguent des excuses et des négociations entre individus. Elles impliquent les États directement, qui s'expriment à travers la voix de leurs représentants. Cela évoque des relations au cours desquelles, les symboles, le respect des formes, le sens précis de chaque mot, la politesse, les non-dits, les négociations secrètes, les arrière-pensées, les enjeux cachés, les ambiguïtés, etc. sont d'une très grande importance –beaucoup plus que dans le monde « ordinaire ». Cela maintient l'illusion que la diplomatie est une activité radicalement différente des autres.

³⁵¹ Par exemple, en 1967, des attentats à l'explosif détruisent l'ambassade de Yougoslavie à Washington et les consulats yougoslaves à New York, Chicago et San Francisco. Suite aux attentats organisés par des dissidents Serbes, le Secrétaire d'État américain a présenté les excuses de son pays à l'ambassadeur de Yougoslavie sous la forme d'une déclaration officielle à la presse (Arangio-Ruiz, 1989, p. 128).

³⁵² À ces catégories, Przetacznik ajoute les deux déjà mentionnées : « 1) les attentats de toute nature contre la personne des représentants officiels de l'État étranger [...] 6) l'outrage au drapeau ou emblème national ».

3.2.5. Délimitation de l'analyse de Costas Constantinou

Constantinou propose une analyse postmoderne de la diplomatie : cette dernière est mise en scène à travers des sujets et des objets rendus étrangers. En partant de ses analyses, il est possible de considérer que les excuses réaffirment et maintiennent la subjectivité des acteurs étatiques, en produisant et reproduisant leur identité et leur altérité. Sur la scène diplomatique, lors de controverses impliquant les excuses, différentes fictions donnent une réalité à ce spectacle diplomatique. Comme précédemment, il faut maintenant s'interroger sur l'apport de cette analyse à la compréhension des excuses diplomatiques américaines.

L'analyse de Constantinou est « constitutive » puisqu'il s'intéresse à la manière dont la subjectivité des États est « constituée », c'est-à-dire produite et reproduite. Elle permet de répondre à la question « Pourquoi les excuses diplomatiques produisent-elles et maintiennent-elles la subjectivité des acteurs sur la scène internationale ? »³⁵³. L'espace contrastif de cette question comprend les différents scénarios possibles en ce qui concerne la construction de la subjectivité des États. Trois scénarios sont théoriquement envisageables : la construction simultanée de l'altérité et de l'identité, l'existence autonome d'un État et l'appartenance de tous les États à une seule identité. Ainsi, l'espace contrastif est {les deux États en conflit (se) sont rendus étrangers; aucun État a besoin des autres États pour avoir une identité; les deux États ont une seule identité}. Il est donc possible de reformuler la question initialement posée de la façon suivante : « Pourquoi les États-Unis reçoivent-ils ou donnent-ils des excuses plutôt que de considérer l'autre État comme faisant partie de lui-même ? ». Pour Constantinou, les États-Unis reçoivent ou donnent des excuses parce que l'État avec lequel ils sont en conflit est rendu étranger. Les excuses sont à la fois la raison et l'effet de cette constitution de l'autre comme étranger, à laquelle plusieurs fictions diplomatiques donnent une réalité. Plus qu'à la « cause » des excuses, Constantinou s'intéresse donc aux conditions qui les rendent possibles.

3.3. Robert Putnam : Un jeu à deux niveaux

Dans la perspective de Robert Putnam, le conflit auquel les excuses donnent lieu est analysé de la même manière que le serait une négociation, chacun essayant d'obtenir le plus possible de concessions tout en en faisant le moins possible. La crise se résout lorsque les

³⁵³ « Pourquoi » ne doit pas être entendu ici comme appelant une réponse de type causal, mais plutôt comme un synonyme de « en quoi » ou de « comment ». Si l'utilisation de « pourquoi » est tout de même adoptée, c'est pour permettre une comparaison des trois analyses proposées.

intérêts contradictoires trouvent un terrain d'entente appartenant à « l'éventail des solutions gagnantes » (*win-set*). Cette application de la théorie des jeux permet donc d'étudier le conflit à partir du moment où l'incident se produit jusqu'au moment où il se résout : elle s'intéresse à l'influence des pressions internes et des pressions extérieures et aux termes exacts de la déclaration qui clôt la controverse.

3.3.1. La négociation comme un jeu à deux niveaux

L'articulation entre politique intérieure et politique internationale est un sujet débattu en Relations internationales (Putnam R. , 1988, pp. 430-433). Certaines théories partent du principe qu'il n'y a pas de lien entre les deux : tel est notamment le cas de l'ensemble des théories systémiques, comme par exemple le néoréalisme de Waltz, le néolibéralisme institutionnaliste de Keohane et le constructivisme systémique de Wendt (Gourevitch, 2006, pp. 309-310). D'autres se demandent comment la politique intérieure influence la politique internationale : tel est le cas de la théorie de la paix démocratique et de certaines approches libérales ou constructivistes (Gourevitch, 2006, pp. 316-320). C'est également l'objet d'étude de nombreuses approches en Politique étrangère. D'autres encore s'intéressent aux « sources internationales de la politique intérieure » –ce que Gourevitch appelle la « deuxième image inversée » : tel est notamment le cas de certaines théories en économie politique internationale et des théories de la dépendance et de l'impérialisme (Gourevitch, 1978). Certains, enfin, combinent les deux, comme Aron (Aron, 1962) et les réalistes néoclassiques (Rose, 1998). Dans cette lignée, Putnam s'intéresse à la manière dont les deux niveaux interagissent : la nécessité de prendre en compte simultanément ces deux niveaux est d'après lui devenue vitale pour les comparativistes autant que pour les internationalistes (Putnam R. , 1988, pp. 459-460).

Pour Putnam, il est en effet « futile de débattre pour savoir si la politique intérieure détermine réellement les relations internationales, ou bien le contraire », parce que « la réponse à cette question est clairement "les deux phénomènes se produisent de temps en temps" ». Il vaut donc mieux se demander « quand » et « comment » cette interaction se produit (Putnam R. , 1988, p. 427). Se contenter d'un seul aspect de l'interaction « raterait une partie importante de l'histoire » : au lieu des « équilibres partiels » que ces approches identifient, il faut s'intéresser aux « équilibres généraux », qui « rendent compte simultanément de l'interaction des facteurs internes et internationaux », c'est-à-dire de l'interaction entre « la diplomatie et la politique intérieure » (Putnam R. , 1988, p. 430). Dans la foulée des applications de la théorie des jeux

aux relations internationales proposées par Schelling, Axelrod et Keohane, il conçoit cette interaction comme un jeu à deux niveaux³⁵⁴.

Partant des théories behavioristes de la négociation sociale, c'est en analysant des négociations internationales et en proposant un modèle pour comprendre leurs logiques que Putnam étudie l'interaction entre la politique intérieure et la diplomatie. D'après lui, il faut concevoir les négociations internationales comme des jeux à deux niveaux où le niveau interne et le niveau international sont en constante interaction. Chaque niveau a ses logiques propres. Au niveau interne, des groupes d'intérêts « tentent d'influencer le gouvernement pour qu'il adopte des politiques qui leur soient favorables ». Les dirigeants s'appuient sur certains de ces groupes, dont ils défendent les intérêts, en échange de soutiens qui leur permettent de se maintenir au pouvoir. Au niveau international, les gouvernements « maximisent leur capacité à satisfaire les pressions internes », tout en « minimisant les conséquences négatives » d'un éventuel accord. Tandis que les représentants des groupes d'intérêts ne suivent que la logique interne, et que les diplomates étrangers ne s'en occupent (*a priori*) pas, ce double jeu interne et international « ne peut pas être ignoré par les décideurs » (Putnam R. , 1988, p. 434).

Il s'agit d'un jeu complexe, parce que les intérêts des différents acteurs de la négociation ne sont pas nécessairement compatibles, que de brusques changements peuvent apparaître (par exemple, un négociateur peut perdre ses soutiens et être remplacé) et qu'à tout moment un joueur peut décider de faire défection. Ce qui est « rationnel » pour un joueur à un niveau peut ne pas l'être à un autre niveau (Putnam R. , 1988, p. 434). Pour bien comprendre ce jeu, comme pour toute analyse formelle, il faut « des règles bien définies, des choix, des bénéfices, des joueurs et de l'information ». Même avec tous ces éléments, identifier d'éventuelles solutions à ces jeux est un « défi difficile » (Putnam R. , 1988, p. 435).

Pour clarifier les logiques à l'œuvre, Putnam présente le « scénario stylisé » d'une négociation à deux niveaux. Deux négociateurs représentants des organisations différentes se rencontrent et négocient un accord, qui doit être ratifié par les membres de leur organisation. Il est possible de décomposer le processus en deux étapes : 1. Un marchandage entre les négociateurs, qui permet un projet d'accord; 2. Des discussions séparées à l'intérieur de chaque organisation pour savoir s'il faut ratifier l'accord. Cette distinction en deux étapes est analytique plus que « réelle », parce qu'en pratique des « effets d'anticipation » (*expectational*

³⁵⁴ Pour ce qui est du modèle en « gamma » d'Axelrod Putnam note qu'une de ses limites est de ne prendre en compte que les pressions internes sur le président américain, et non pas sur les dirigeants soviétiques, tout en considérant que ces derniers sont les seuls à chercher des gains internationaux (Putnam R. , 1988, pp. 434-435).

effects) sont à l'œuvre, qui poussent la deuxième étape à influencer constamment la première et vice-versa. De plus, le jeu est parfois itératif, parce que l'aller-retour de chaque négociateur entre son homologue et son organisation peut être répété, jusqu'à ce qu'un accord convenu entre les deux négociateurs soit accepté par les deux organisations sans être amendé (Putnam R., 1988, pp. 435-437)³⁵⁵.

3.3.2. Éventail des solutions gagnantes et logiques de la négociation

Pour rendre compte des logiques à l'œuvre au cours du processus de négociation, Putnam utilise le concept de l'« éventail des solutions gagnantes ». Celui-ci correspond « à l'éventail de tous les accords entre négociateurs qui pourraient être gagnants » pour une organisation, c'est-à-dire « qui recevraient l'assentiment de la majorité des membres de l'organisation » (Putnam R., 1988, p. 437). Deux raisons expliquent que les éventails des solutions gagnantes sont fondamentaux pour comprendre une négociation.

Dans un premier temps, pour qu'un accord soit conclu, il faut qu'il soit une solution gagnante pour chacune des organisations (Putnam R., 1988, pp. 437-439). C'est pourquoi, plus l'éventail des solutions gagnantes est grand, plus un accord est probable. Inversement, lorsque les solutions gagnantes des deux organisations ne se superposent pas, un accord est impossible (Putnam R., 1988, p. 441). Putnam illustre cette possibilité avec l'exemple de la guerre des Falkland, qui était la seule issue possible parce que, dans la controverse qui oppose l'Argentine et le Royaume-Uni, les éventails des solutions gagnantes des deux États n'avaient rien en commun.

Dans un deuxième temps, la taille relative des éventails des solutions gagnantes « affecte la distribution des gains de la négociation internationale ». Plus un négociateur perçoit que son homologue a un grand éventail, plus il va pouvoir obtenir des concessions de sa part; inversement, « un éventail petit peut être un avantage », cela permet au négociateur de refuser certaines concessions inacceptables pour son organisation (Putnam R., 1988, pp. 440-441). Pour ces deux raisons, comprendre une négociation exige donc notamment de comprendre comment sont déterminés les éventails des solutions gagnantes des organisations qui négocient.

³⁵⁵ La théorie de Putnam a connu un vif succès et de nombreuses études théoriques et empiriques sont venues prolonger ses analyses. On en retrouve certaines dans un ouvrage collectif auquel participe Putnam (Evans, Jacobson, & Putnam, 1993) même si d'après Gourevitch (Gourevitch, 2006, p. 321) la meilleure application de sa théorie est celle de Milner (Milner, 1997). Cette dernière considère que l'approche de Putnam est un « cadre d'analyse prometteur », mais qu'il ne s'agit pas d'une « théorie avec des hypothèses testables » (Milner, 1997, p. 4). Son ouvrage tente donc de combler ces lacunes.

Trois séries de facteurs influencent la taille de ces éventails : la distribution du pouvoir, les préférences et les coalitions possibles au sein de chaque organisation; les institutions politiques de ces organisations; les stratégies des négociateurs (Putnam R. , 1988, pp. 442-452). Pour ce qui est du troisième facteur, selon la situation, les négociateurs utilisent différentes stratégies pour obtenir un accord qui soit le plus favorable à leur organisation. Ils tentent ainsi constamment de « restructurer le jeu et d'altérer leurs perceptions mutuelles des coûts d'un non-accord et des bénéfices de l'accord proposé ». Pour cela, ils vont par exemple proposer une aide internationale à l'État avec lequel ils négocient, ou bien ils vont établir des contacts avec les partis d'oppositions de cet État (Putnam R. , 1988, p. 454).

Mais Putnam s'intéresse également aux intérêts personnels des négociateurs eux-mêmes. En effet, ceux-ci ne sont pas seulement des « honnêtes négociateurs » (*honest brokers*), c'est-à-dire de simples intermédiaires entre le niveau international et leur niveau interne respectifs, défendant le mieux possible les intérêts de ceux qu'ils représentent. Ils ont également des motifs d'action qui leur sont propres, ce qui complique ultérieurement le jeu. Ils peuvent ainsi chercher à augmenter leur popularité au sein de leur organisation (en obtenant qu'un accord avantageux soit signé) (Putnam R. , 1988, p. 457), tenter de faire accepter à celle-ci des politiques qu'ils considèrent les meilleures pour des raisons exogènes (tel est parfois le cas des ajustements structurels voulus par le Fonds Monétaire International, qu'il est commode de présenter comme imposés de l'extérieur) ou défendre leur propre conception des intérêts nationaux (tel est le cas de Wilson faisant la promotion de la Société des Nations). La principale logique qui va guider leur action est toutefois la première parce que bien souvent leur pouvoir en dépend. Ils doivent notamment veiller à garder l'appui de la coalition qui a soutenu leur accession au pouvoir, et seront généralement réticents à nuire aux intérêts de cette coalition. Leurs pouvoirs de négociateur sont importants puisqu'ils peuvent aller jusqu'à rejeter un accord même si celui-ci appartient aux éventails des solutions gagnantes de toutes les parties (Putnam R. , 1988, pp. 456-459). Également, Putnam note qu'ils « sont souvent de collusion, parce que chacun a un intérêt à aider l'autre pour que l'accord final soit ratifié » (Putnam R. , 1988, p. 451).

3.3.3. Les excuses comme résultat d'une négociation

Putnam s'intéresse principalement aux négociations internationales en matière économique. Mais il considère que de tels jeux sont « omniprésents » dans la vie sociale et dans

les relations internationales (Putnam R. , 1988, p. 460). Il est donc légitime d'adapter ses analyses aux excuses dans la diplomatie américaine. Les grandes lignes de cette adaptation peuvent se résumer de la façon suivante : à la suite d'une controverse qui fait surgir une demande d'excuse de la part de l'un des deux États en conflit (dont les États-Unis), ces derniers « négocient » dans le but d'arriver à un accord sur une manière de résoudre la controverse. Au cours de cette négociation, chaque négociateur est à l'intersection des niveaux interne et international. Il doit à la fois répondre aux demandes qui proviennent des individus qu'il représente tout en satisfaisant les représentants de l'autre État.

Pour bien comprendre l'interaction entre ces deux niveaux, il est important de distinguer deux situations différentes, lorsque les États-Unis réclament des excuses et lorsqu'elles lui sont réclamées. Dans la première situation, des pressions internes s'exercent sur le dirigeant américain pour qu'il obtienne des excuses de l'État qui l'a offensé; les dirigeants étrangers refusent quant à eux de donner ces excuses. Par exemple, tel est le cas au cours de la Première Guerre mondiale, lorsqu'une succession de conflits oppose les États-Unis à l'Allemagne. Au large du Royaume-Uni, les sous-marins allemands torpillaient des navires ayant à leur bord des civils américains, malgré la neutralité proclamée des États-Unis dans le conflit. L'Allemagne refusait de s'excuser parce qu'elle considérait que les navires américains transportaient également des munitions en soutien aux Britanniques (Gerard, 1917) (Bailey, 1975).

Dans la seconde situation, des excuses sont réclamées aux États-Unis, tandis que les dirigeants américains refusent de s'excuser. Par exemple, en janvier 1968, le *USS Pueblo* est saisi par la marine nord-coréenne, qui accuse l'équipage d'espionnage à l'intérieur de ses eaux territoriales. Le gouvernement refuse de s'excuser considérant que le navire était en dehors des eaux territoriales nord-coréennes. La crise dure dix mois, jusqu'à ce que le 23 décembre 1968, le représentant des États-Unis présente des excuses écrites pour obtenir la libération des 82 militaires américains prisonniers (Brecher & Wilkenfeld, 1997, pp. 218-219) (Bilder, 2006, pp. 6-7) (Mobley, 2003).

Dans ces crises diplomatiques, les logiques identifiées par Putnam jouent pleinement : les dirigeants américains se font les porte-parole des intérêts de la société américaine, et tentent d'obtenir une solution à cette crise qui soit la meilleure possible. Le fait qu'ils veuillent trouver une solution les amène (parfois) à tenter d'équilibrer pressions internationales et pressions internes. Autrement dit, des pressions (parfois) contradictoires des dirigeants étrangers et des intérêts internes s'exercent sur les représentants américains, qui doivent arriver à un

compromis. Les effets d'anticipation entre les deux niveaux sont constants –les diplomates américains refusant par exemple de s'excuser pour ne pas déplaire à leurs soutiens internes.

Par certains aspects, le cas des excuses diplomatiques représente toutefois un jeu à deux niveaux beaucoup plus simple que les situations envisagées par Putnam. Il n'y a en effet pas vraiment de débats internes dans le cas des excuses : les deux États en conflit sont considérés comme homogènes et ayant des intérêts opposés. C'est une situation que Putnam envisage : dans ces cas, la seule opposition interne est entre les « faucons » (qui refusent de céder) et les « colombes » (qui sont prêtes à accepter la solution que les faucons refusent). Autrement dit, le débat interne concerne seulement l'avantage de résoudre la controverse par rapport au fait de ne pas la résoudre (Putnam R. , 1988, p. 443). Dans ce cas, les dirigeants ont peu de chance de trouver des soutiens au sein de la population de l'autre État, et leur difficulté est de trouver un compromis acceptable :

Glancing over his shoulder at [the internal] Level, the negotiator's main problem in a homogeneous conflict is to manage the discrepancy between his constituents' expectations and the negotiable outcome. Neither negotiator is likely to find much sympathy for the enemy's demands among his own constituents, nor much support for his constituents' positions in the enemy camp. The effect of domestic division, embodied in hard-line opposition from hawks, is to raise the risk of involuntary defection and thus to impede agreement at [the diplomatic] Level. The common belief that domestic politics is inimical to international cooperation no doubt derives from such cases (Putnam R. , 1988, p. 444)³⁵⁶.

En effet, lors des crises diplomatiques impliquant une demande d'excuses, le débat interne, s'il y en a un, se limite à l'opposition entre les faucons qui refusent que leur État s'excuse ou qui exige des excuses, et les colombes qui acceptent que leur État s'excuse ou abandonne sa demande d'excuse. En fonction des situations, lorsqu'il y a par exemple un consensus sur le fait que la responsabilité de l'État qui a commis les actes à l'origine de la controverse est engagée, des excuses seront immédiatement données –les colombes sont majoritaires. Tel est le cas le 8 juin 1967, au cours de la Guerre des Six Jours, lorsque l'aviation israélienne bombarde par erreur un navire militaire américain, le *USS Liberty*, provoquant la mort de 34 personnes. À la suite de l'incident, le commandant en chef israélien présente des excuses au gouvernement américain (Cristol, 2002) (Bildner, 2006, p. 6). Au contraire, il y a parfois un consensus pour refuser que l'État accusé s'excuse –les faucons sont majoritaires. Ainsi, en mars 1929, le navire

³⁵⁶ Putnam prend trois exemples de ce genre de situation : les négociations pour la limitation des armes stratégiques (SALT), pour le statut du canal de Panama et dans le conflit entre Israël et les pays arabes (Putnam R. , 1988, p. 443). Par ailleurs, c'est également la situation devant laquelle se trouve tout accord lorsque vient le temps de la ratification : dans ce cas, la seule alternative est d'accepter l'accord ou de le rejeter. Il n'est plus temps de proposer de nouveaux compromis (Putnam R. , 1988, p. 442).

canadien *I'm Alone* est coulé par des gardes-côtes américains alors qu'il fait de la contrebande d'alcool en violation des lois sur la prohibition. Un matelot est tué. Suite aux protestations du Canada et parce que les États-Unis refusent de s'excuser, le cas est soumis à un arbitrage, qui donnera finalement raison au Canada (Bissonnette, 1952, pp. 142-143) (Skoglund, 1968) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 115)³⁵⁷.

Le jeu envisagé par Putnam est ultérieurement simplifié par le fait que le problème de la ratification ne se pose pas. En effet, les excuses sont une déclaration symbolique par un haut responsable étatique, qui ne doit généralement pas demander une autorisation au Parlement ou à une autre instance délibérative avant de faire cette déclaration. Il est le seul à prendre la décision finale. Le niveau interne joue donc un rôle moins important dans le cas des excuses, puisqu'il n'y a pas de crainte quant à un éventuel échec de la ratification de l'« accord » passé – la « défection involontaire » (Putnam R., 1988, p. 438) n'est pas possible. Cela rend non pertinentes un grand nombre de stratégies envisagées par Putnam³⁵⁸.

Mais il n'en demeure pas moins que pour Putnam la « ratification » doit être entendue au sens large : il ne s'agit pas seulement d'une « procédure formelle de vote ». Elle correspond « génériquement à tout processus décisionnel au niveau interne requis pour endosser ou mettre en œuvre un accord, aussi bien formellement qu'informellement », et l'acteur interne peut être une « agence bureaucratique, des groupes d'intérêt, des classes sociales ou même l'« opinion publique » » – ce qui importe, c'est qu'il soit possible d'agréger et de comparer « différentes formes de pouvoir politique » (Putnam R., 1988, pp. 436-437). Dans le cas des excuses diplomatiques, pour rendre compte de l'influence de ces différents acteurs, lorsqu'il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails, on parlera des pressions internes, tout comme le fait Putnam.

C'est pourquoi, la logique d'action des dirigeants identifiée par Putnam est valable dans le cas des excuses diplomatiques : même si ne se pose pas le problème de la ratification, les dirigeants vont tout faire pour satisfaire les demandes internes, parce que c'est la condition pour qu'ils se maintiennent au pouvoir à plus long terme. Un dirigeant qui céderait aux pressions étrangères facilement sans justification verrait ses soutiens disparaître, et son autorité

³⁵⁷ D'après Putnam, la tâche d'un négociateur qui fait face à une organisation hétérogène est « plus compliquée, mais potentiellement plus intéressante », puisque sa logique n'est pas purement « plus j'obtiens des concessions, mieux c'est » (Putnam R., 1988, p. 444).

³⁵⁸ Tel est par exemple le cas lorsque les dirigeants essaient de convaincre leurs homologues qu'un accord trop défavorable ne serait pas ratifié, ou bien lorsque les négociateurs s'inquiètent du fait qu'un dirigeant trop faible serait incapable d'obtenir la ratification nécessaire à l'accord (Putnam R., 1988, pp. 452-543).

rapidement remise en cause. Autrement dit, l'un des motifs d'action du négociateur est bien d'augmenter sa popularité.

3.3.4. Un jeu complexe

Le modèle de Putnam est également utile pour analyser des situations plus complexes. Il permet notamment de comprendre deux phénomènes : l'augmentation progressive de la pression exercée par chacun des États en conflit pour que l'autre cède à ses demandes et l'élargissement de l'éventail des solutions gagnantes grâce à l'expression de « regrets ».

En effet, le conflit est parfois résolu grâce à des excuses données immédiatement par l'État fautif. Mais il est fréquent que la controverse s'envenime parce que les deux États en conflit n'arrivent pas à se mettre d'accord, l'État à qui des excuses sont demandées refusant d'en donner. Dans ce cas, les faucons des deux États sont majoritaires, et il devient impossible de résoudre la controverse, parce que leur éventail de solutions gagnantes ne se superpose pas. Deux stratégies sont mises en place par les États pour débloquer la situation.

Dans certains cas, chaque État va essayer de faire pression sur l'autre pour briser le consensus interne en faveur des faucons, et donner des arguments aux colombes. Les moyens de pression utilisés sont très nombreux. Cela peut passer par la rupture des relations diplomatiques, des menaces ou des mesures de rétorsion économique, ou l'interruption de programmes de coopérations civils et militaires. L'objectif de ces mesures est de faire augmenter le coût du refus de céder de l'autre État, en montrant aux faucons de cet État qu'il est dans leur intérêt d'abandonner leurs revendications³⁵⁹. Par exemple, le 1^{er} mai 1960 un avion de reconnaissance américain U2 est abattu au-dessus du territoire soviétique. Les États-Unis refusant de s'excuser, la controverse conduit à une détérioration des relations entre les États-Unis et l'URSS, à l'annulation d'un sommet Est-Ouest à Paris et au geste spectaculaire de Khrouchtchev frappant son pupitre avec sa chaussure lors d'une réunion de l'assemblée

³⁵⁹ Plus indépendants, les États-Unis sont moins susceptibles d'être sensibles à ces pressions —et donc peuvent plus facilement refuser de s'excuser : « All-purpose support for international agreements is probably greater in smaller, more dependent countries with more open economies, as compared to more self-sufficient countries, like the United States, for most of whose citizens the costs of noagreement are generally lower. *Ceteris paribus*, more self-sufficient states with smaller win-sets should make fewer international agreements and drive harder bargains in those that they do make » (Putnam R., 1988, p. 443). La conclusion de ce chapitre reviendra sur les conditions dans lesquelles il est possible de généraliser l'analyse aux excuses diplomatiques n'impliquant pas les États-Unis (voir en page 296).

générale de l'ONU en octobre 1960 (Bilder, 2006, p. 5) (Wise & Ross, 1962) (Nathan, 1975) (Beschloss, 1986)³⁶⁰.

Ces moyens de pression sont une des formes que peuvent prendre ce que Putnam appelle des « couplages synergiques » (*synergistic linkages*) définis comme des « couplages au niveau diplomatique qui altèrent les solutions possibles au niveau interne » (Putnam R. , 1988, p. 447). Deux questions qui n'ont *a priori* rien à voir ensemble se trouvent liées au niveau diplomatique (des excuses et un accord économique par exemple) et permettent d'ouvrir l'éventail des solutions gagnantes (par peur des conséquences économiques qu'entraînerait une rupture, un des deux États va céder). C'est là une manière d'inclure d'autres enjeux dans la controverse pour faire céder l'autre État puisque le coût d'un non-accord et la largeur de l'éventail des solutions gagnantes sont proportionnels (Putnam R. , 1988, p. 442). D'après Putnam, ces couplages sont de plus en plus fréquents avec l'augmentation de l'interdépendance (Putnam R. , 1988, p. 448)³⁶¹.

Cela amène Putnam à souligner « l'importance de cibler les menaces, offres et compensations internationales avec un œil rivé sur leur incidence interne et à l'étranger » (Putnam R. , 1988, p. 460). En effet, d'après lui, la position interne des États dans une négociation peut progressivement évoluer, sous l'effet de ce qu'il appelle la « réverbération ». Ce phénomène se produit lorsque des « pressions internationales se répercutent sur la politique intérieure, faisant pencher la balance intérieure et influençant les négociations internationales » (Putnam R. , 1988, p. 454). Par exemple, la menace de juger pour espionnage des soldats faits prisonniers est un moyen efficace de faire pression sur l'État étranger pour qu'il s'excuse — c'est notamment la stratégie employée par la Corée du Nord lors de la saisie du *USS Pueblo* en 1968. Cette stratégie peut être une manière de briser le consensus interne aux États : les familles des prisonniers, certains secteurs de la bureaucratie et éventuellement l'opinion publique se désolidarisent des faucons, puisque le coût d'une non-résolution de la controverse augmente dramatiquement. Cela permet aux colombes de l'emporter, poussant les États à s'excuser malgré leur refus initial de le faire.

³⁶⁰ Dans certains cas, cela peut aller jusqu'à la menace du recours à la force. Ainsi, en 1873, le navire américain *Virginius* tente de débarquer des munitions et 200 volontaires à Cuba, en soutien à une révolte contre l'Espagne. Arrêté, le navire est escorté à Santiago où 50 volontaires sont condamnés à mort et exécutés. Des excuses sont demandées par le gouvernement américain, qui envoie deux navires de guerre à Santiago. Les excuses de l'Espagne résolvent la crise (Bradford, 1980) (Britton, 2008).

³⁶¹ Cela rejoint ce que Kissinger appelle *linkage doctrine*. Pour un exemple de la mise en œuvre de cette politique, voir (Kissinger, 2000, p. 431).

Parce que dans le cas des excuses, une grande part des négociations sont publiques, la réverbération peut parfois avoir une grande importance. Il est important d'ajouter qu'elle joue à la fois « négativement » et « positivement » – la première situation se produit lorsqu'elle favorise l'accord entre les parties, et la deuxième lorsqu'elle le complique. En effet, les discussions internationales poussent certains à se ranger du côté des colombes³⁶², mais devant l'intransigeance des négociateurs étrangers, certains peuvent également être poussés vers le camp des faucons. Cela fait dire à Putnam qu'il est « difficile » de prévoir exactement l'effet des pressions étrangères (Putnam R. , 1988, p. 456). La nature de la relation entre les États en conflit et du domaine dans lequel s'exercent les pressions est à cet égard déterminante³⁶³.

La deuxième manière pour les négociateurs de débloquer la situation, lorsque les pressions ne suffisent pas pour faire céder l'un ou l'autre, est d'élargir l'éventail des solutions gagnantes. La situation est bloquée parce que les intérêts des uns et des autres sont incompatibles : l'un veut des excuses et l'autre refuse de présenter des excuses et l'éventail des solutions gagnantes ne se superpose donc pas. La seule solution serait de laisser non résolue la controverse. Il faut ainsi parfois attendre plusieurs années avant que les négociations reprennent et aboutissent³⁶⁴. Plus rarement, la controverse se transforme en conflit armé³⁶⁵.

Mais dans un grand nombre de cas, les États résolvent rapidement la controverse d'une façon qui satisfait les deux parties parce qu'ils élargissent l'éventail des solutions gagnantes. La plupart du temps, cela consiste à exprimer non pas des excuses, mais des « regrets »³⁶⁶. Cette expression de regret élargit l'éventail des solutions gagnantes parce que l'État mis en cause dans la controverse regrette l'incident (et donc ne s'excuse pas), tandis que l'État qui réclamait

³⁶² Putnam indique deux raisons pour expliquer le phénomène de la réverbération positive : dans un premier temps, dans un « monde complexe, interdépendant et souvent inamical, offenser des étrangers peut être coûteux sur le long terme » ; dans un deuxième temps, « les messages à l'étranger peuvent changer les esprits, convaincre les indécis et encourager les minoritaires » (Putnam R. , 1988, p. 455).

³⁶³ « Suasive reverberation is more likely among countries with close relations and is probably more frequent in economic than in political-military negotiations » (Putnam R. , 1988, p. 455).

³⁶⁴ Par exemple, lors de la visite du Président des États-Unis Ronald Reagan à Moscou le 28 mai 1988, le ministre soviétique de la Défense, le Général Iasov, s'excuse pour la mort d'Arthur Nicholson, un officier américain tué par une sentinelle soviétique le 24 mars 1985 alors qu'il effectuait une mission en République Démocratique Allemande. Le Pentagone se déclare satisfait par les excuses soviétiques : après la mort de l'officier, le refus de s'excuser de la part de l'URSS avait soulevé une violente polémique entre Washington et Moscou (RGDIP, 1988, p. 990).

³⁶⁵ Tel est le cas lorsque, pour le dire avec les mots de Putnam, inspiré par Snyder et Diesing, le coût d'un accord est supérieur au « coût attendu de la guerre » (Putnam R. , 1988, p. 442). Par exemple, en février 1898, après une révolte nationaliste à la Havane, la presse publie une lettre privée écrite par Enrique Dupuy de Lôme, ambassadeur d'Espagne à Washington, critiquant le président américain McKinley. Sur l'insistance du gouvernement américain, l'Espagne s'excuse. Par la suite, l'explosion du *Maine*, pour laquelle l'Espagne refuse de reconnaître sa responsabilité, entraîne une déclaration de guerre, sous la pression d'une opinion publique américaine survoltée par ces événements (Morgan, 1963) (Offner, 1992, pp. 111-126).

³⁶⁶ Le compromis acceptable pour les deux parties consiste également parfois à s'excuser ou à exprimer des regrets pour autre chose que pour les faits controversés eux-mêmes.

des excuses se dit satisfait (et considère ces regrets comme équivalents à des excuses). Ce « quiproquo volontaire » permet une résolution de la controverse, parce que c'est une solution qui ne fait que des gagnants et aucun perdant. Ainsi, par exemple, le 3 juillet 1987, un navire militaire américain, le *USS Vincennes*, détruit un avion civil iranien (le vol 655 de Iran Air). Le gouvernement américain refuse de s'excuser, considérant que l'Iran est en partie responsable, mais présente ses regrets, et verse 131 millions de dollars aux familles des victimes (Bilder, 2006, p. 8) (AJIL, 1989). Putnam fait allusion à cette situation lorsqu'il explique qu'il est possible que les joueurs « tolèrent des différences de rhétorique entre les deux jeux » – même s'il ajoute qu'il y a « des incitatifs puissants pour qu'ils soient cohérents » (Putnam R., 1988, p. 434).

Il est intéressant de noter que ce sont là des situations fréquentes, qui provoquent la perplexité des juristes. En effet, certains d'entre eux considèrent les regrets comme équivalents aux excuses (Crawford, 2002, p. 284) (Bissonnette, 1952, p. 94) (Przetacznik, 1974, p. 946). Mais ils notent également que les regrets sont une mesure de courtoisie, tandis que les excuses proprement dites seraient une reconnaissance de responsabilité³⁶⁷, ce qui explique que certains États expriment des regrets tout en refusant de s'excuser³⁶⁸. Le statut juridique des regrets est donc ambigu. Désarmés face à l'ambiguïté de ces situations, les juristes traitent des regrets de façon paradoxale. Au contraire, l'approche de Putnam permet de rendre compte très clairement des logiques sous-jacentes aux regrets.

3.3.5. Délimitation de l'analyse de Robert Putnam

L'approche de Putnam éclaire les excuses dans la diplomatie américaine, en les concevant comme le résultat d'une négociation entre des diplomates influencés par des pressions internes et externes. Elle permet d'identifier différents scénarios, en distinguant les cas où des excuses

³⁶⁷ Ainsi, par exemple, pour Bissonnette, « les regrets ne sont pas toujours un mode de satisfaction : ils sont fréquemment présentés par simple courtoisie et n'ont alors aucune résonance juridique. En règle générale, ils seront exprimés dès la connaissance de l'acte illicite, avant même que l'État lésé ait présenté ses demandes de réparations. Ils n'impliquent aucune reconnaissance de responsabilité et peuvent inclure une promesse de satisfaction ou de dommages-intérêts, à condition que les faits dommageables soient prouvés » (Bissonnette, 1952, p. 97). De la même manière pour García Amador les regrets peuvent avoir deux significations : « les regrets officiellement exprimés ne doivent pas être confondus avec ceux qu'implique un simple geste ou acte de courtoisie [...] il est clair que ces gestes ou actes de courtoisie, loin d'impliquer satisfaction ou de viser à donner satisfaction, ont au contraire pour objet de décliner la responsabilité internationale de l'État à raison de l'acte incriminé. Cela montre l'analogie qui existe entre cette mesure de réparation et la réparation à titre gracieux » (García Amador, 1961, p. 81).

³⁶⁸ Parfois l'expression des regrets est une étape dans la controverse : l'État fautif pour tenter de résoudre la controverse, déclare qu'il regrette l'incident, mais cette déclaration ne rentre toutefois pas dans l'éventail des solutions gagnantes de l'État lésé, qui continue de réclamer des excuses parce que les regrets sont jugés trop ambigus pour être satisfaisants. Par exemple, après le bombardement de l'ambassade chinoise à Belgrade, les États-Unis ont exprimé leurs regrets pour ce qui était arrivé, mais la Chine a continué à demander des excuses. Bissonnette énumère de nombreux cas semblables (Bissonnette, 1952, pp. 97-100).

sont données immédiatement sans controverse parce que les éventails des solutions gagnantes des deux États se superposent, et les cas où, au contraire, le conflit se prolonge. L'approche de Putnam est utile pour comprendre l'enjeu des négociations à partir du moment où éclate la controverse jusqu'à sa résolution, en expliquant les tentatives successives de chacun des États pour faire plier l'autre. Autrement dit, comme le souligne Putnam lui-même, en s'intéressant à la relation entre politique intérieure et diplomatie, son approche rend compte des phénomènes de couplage synergique et de réverbération –primordiaux pour comprendre les excuses–, ce que ne peuvent pas faire des approches qui séparent interne et externe (Putnam R. , 1988, p. 456)³⁶⁹.

Par ailleurs, cette approche permet de comprendre les enjeux sous-jacents aux déclarations qui mettent un terme à la controverse, et notamment aux regrets. Il s'agit là parfois d'une manière pour les États en conflit de trouver une solution dans des cas où la négociation est bloquée. Cette solution laisse flou le sens exact de la déclaration finale, ce qui satisfait les deux parties : dans ces cas, il est impossible de savoir si les regrets exprimés sont une reconnaissance de responsabilité, ou bien un geste de courtoisie.

Comme précédemment, pour délimiter la réponse donnée par Putnam à la question posée, il faut préciser son espace contrastif. Cet espace comprend les différents scénarios possibles pour le déroulement des négociations : les États en conflit peuvent être d'accord ou non. S'ils ne sont pas d'accord, ils peuvent arriver à un compromis ou non. L'espace contrastif de la question est donc {les pressions internes et diplomatiques vont dans le même sens; une solution de compromis est trouvée; la controverse n'est pas résolue}. La question devient donc « Pourquoi les États-Unis donnent-ils ou reçoivent-ils des excuses plutôt qu'une expression de regret ou aucune déclaration? ». Pour Putnam, les États-Unis reçoivent ou donnent des excuses et des regrets parce que tel est le compromis auquel ils sont arrivés dans leurs négociations avec l'État avec lequel ils sont en conflit.

³⁶⁹ Le modèle convient bien pour les excuses parce que comme le souligne Putnam lui-même, il partage certains postulats des approches stato-centrées, en mettant notamment l'accent sur le rôle des dirigeants étatiques (Putnam R. , 1988, p. 459). Par contre, contrairement à la plupart de ces approches, il ne présume pas qu'il n'y a qu'une seule définition de l'« intérêt national » (Putnam R. , 1988, p. 460). Même si ce modèle n'empêche pas de prendre en compte des logiques transnationales, par exemple une alliance entre des groupes internes de différents États, le fait que les négociateurs soient la plaque tournante du modèle pousse à percevoir la négociation comme un phénomène qui concerne principalement les représentants des États. Le modèle permet par ailleurs de tenir compte des pressions internes qui s'exercent sur les dirigeants. Cela s'applique tout à fait bien aux excuses diplomatiques.

3.4. Quel texte explicatif des excuses diplomatiques américaines ?

Il faut maintenant s'interroger sur le résultat de l'analyse menée ici, c'est-à-dire sur la contribution des trois cadres théoriques utilisés à la compréhension des excuses diplomatiques américaines.

3.4.1. Trois cadres théoriques compatibles et complémentaires

Bull considère que les États-Unis reçoivent ou donnent des excuses pour que l'ordre de la société internationale anarchique soit maintenu; pour Constantinou, ils le font parce que l'État avec lequel ils sont en conflit leur est étranger; pour Putnam, parce que tel est le compromis auquel ils sont arrivés dans leur négociation. Chacune de ces analyses permet de mieux comprendre le phénomène. La plupart des cas d'excuse présentés en annexe pourront ainsi être analysés grâce à ces trois éléments. Avant d'illustrer cette analyse par une étude de cas, il faut mieux montrer en quoi ces trois cadres théoriques sont compatibles et complémentaires.

En vertu des analyses menées dans le chapitre précédent, ces trois cadres théoriques sont compatibles parce qu'ils ne répondent pas aux mêmes questions. La question à laquelle l'analyse de Bull permet de répondre est « Pourquoi les États-Unis reçoivent ou donnent-ils des excuses plutôt que de faire la guerre ou de ne rien faire ? ». Celle de Constantinou est « Pourquoi les États-Unis reçoivent ou donnent-ils des excuses plutôt que de considérer l'autre État comme appartenant à la même entité que lui ? ». Celle de Putnam enfin est « Pourquoi les États-Unis reçoivent ou donnent-ils des excuses plutôt qu'une expression de regret ou aucune déclaration ? ».

Ils sont également complémentaires, parce qu'ils ont une conception différente de la causalité. La cause identifiée par Bull est « finale », puisqu'il identifie « les fins et les buts au nom de quoi une chose est ». Les excuses servent à réaffirmer la légalité après une violation de l'ordre international. La cause identifiée par Constantinou est quant à elle « formelle » au sens d'Aristote –il s'intéresse à ce qui « constitue les choses en définissant les sens et les relations ». La diplomatie (et les excuses) constituent la subjectivité des États. Enfin, puisque Putnam se concentre sur les « sources du changement », c'est-à-dire l'origine des excuses, il adopte une conception « efficiente » de la causalité. En ce sens, la négociation et son résultat sont une

« cause » des excuses. Parce que ces types de causalité sont différents, les trois analyses proposées sont complémentaires pour comprendre les excuses diplomatiques américaines.

Chaque analyse explique en effet une partie du phénomène, mais ne dit rien sur un grand nombre d'autres aspects. Par exemple, l'analyse de Putnam n'indique pas pourquoi les excuses sont importantes pour l'État lésé. Elle ne dit rien sur les raisons qui le poussent à en réclamer — elle présuppose simplement que ces excuses sont importantes, et que l'objectif de l'État lésé au cours de la négociation est d'en obtenir. Elle n'identifie pas la fonction des excuses dans les relations internationales, mais s'intéresse plutôt au processus précis qui peut mener à leur obtention. Prise seule, l'analyse de Putnam est donc incomplète : elle ne peut que constater que les États-Unis dépensent parfois beaucoup d'énergie pour ne pas s'excuser ou pour réclamer des excuses, et imputer cette attitude à des pressions internes. Mais elle ne fournit aucune explication sur pourquoi des pressions internes s'exercent dans ce sens.

C'est en partie l'analyse de Bull qui fournit cette explication — les États réclament des excuses pour que l'ordre international soit rétabli après une violation de cet ordre. Inversement, une telle analyse ne donne aucune information sur la manière dont les États obtiennent des excuses. Elle se limite à constater qu'ils le font, et à indiquer pourquoi ils le font. Mais comment de façon précise chaque excuse est obtenue, elle ne le dit pas. Elle ne s'intéresse pas aux différentes pressions exercées par les États pour obtenir des excuses et aux jeux complexes qui se nouent entre les diplomates.

L'analyse de Constantinou ne regarde quant à elle ni la fonction des excuses, ni leur cause directe. Elle indique les conditions dans lesquelles des excuses sont possibles : les États en conflit doivent se considérer comme des entités différentes pour réclamer ou donner des excuses. Celles-ci produisent et reproduisent une altérité que Bull et Putnam présupposent dans leurs analyses : d'une part, un trouble de l'ordre international apparaît (et doit être résolu) parce que deux *sujets* internationaux sont en conflit, et d'autre part les États négocient parce qu'ils sont deux entités différentes. Il n'y aurait ni conflit ni négociation si les deux États ne se considéraient pas comme étrangers. Ainsi, les trois analyses proposées se complètent dans la compréhension du phénomène étudié. Chacune apporte des éléments que les deux autres ignorent, et qui sont indispensables pour bien saisir le phénomène.

Avec la mise au jour de cette complémentarité, on voit en quoi le pragmatisme *problem-driven* se différencie à la fois du paradigmatisme, de la synthèse et de la juxtaposition. Le

paradigmatisme aurait conduit à considérer que chacune de ces explications exclut toutes les autres, et à chercher quelle est la meilleure. La juxtaposition aurait simplement consisté à énumérer les différentes théories. En montrant de quelle manière celles-ci sont complémentaires pour analyser un phénomène précis, on fait au contraire une analyse véritablement éclectique. La synthèse aurait enfin considéré que ces trois cadres théorique sont pertinents pour étudier toutes les relations internationales (dans le cas d'une « grande » synthèse) ou diplomatiques (dans le cas d'une synthèse de moyenne portée), et non seulement les excuses dans la diplomatie américaine. De plus, une synthèse prétendrait expliquer le phénomène complètement –et donc, par extension, serait fermée à des explications alternatives–, tandis que le pragmatisme *problem-driven* admet que toute analyse est incomplète, et que d'autres explications sont susceptibles d'être apportées, comme on va le voir mieux maintenant.

3.4.2. Le texte explicatif idéal jamais écrit complètement

Il faut ajouter que ces trois analyses, pas plus lorsqu'elles sont réunies que lorsqu'elles soient prises séparément, ne fournissent une explication complète du phénomène. Autrement dit, même après l'analyse proposée ici, un grand nombre d'autres éléments du texte explicatif idéal des excuses diplomatiques américaines reste à identifier. Il y a notamment une question qui reste sans réponse : comment expliquer la réticence des États à s'excuser, réticence que l'on constate souvent dans la pratique? Les États déploient parfois des efforts très importants pour éviter de s'excuser. Or, ni Bull, ni Constantinou, ni Putnam n'expliquent cela. D'une part, c'est un élément non élucidé par Bull et Constantinou : si les excuses rétablissent l'ordre international et si elles produisent et reproduisent l'identité et l'altérité, pourquoi les États refuseraient-ils de s'excuser? Ils n'ont apparemment pas de raison de refuser de rétablir l'ordre international³⁷⁰ ou de renforcer leur subjectivité. D'autre part, l'analyse inspirée de Putnam *présuppose* que les États sont réticents à s'excuser : si ces derniers doivent négocier, c'est parce que l'un d'eux refuse de s'excuser spontanément.

Une explication de la réticence des États à s'excuser viendrait donc compléter l'analyse déjà menée. Pour indiquer une piste de recherche ultérieure, et montrer que le texte explicatif des excuses n'est pas complet, il s'agit maintenant d'esquisser une explication de ce

³⁷⁰ Il faut ajouter que Bull explique bien les situations où l'État ne veut pas s'excuser parce qu'il ne considère pas avoir violé une norme de la société internationale.

phénomène. L'objectif n'est pas ici de mener cette analyse, mais d'en indiquer les grandes lignes.

Une analyse réaliste classique, dans la lignée d'Aron et de Morgenthau, permet d'identifier les raisons qui poussent un État à refuser de s'excuser. C'est en termes de prestige que Morgenthau aborde le problème. Il en est question au Chapitre VI de *Politics Among Nations*, intitulé « The Struggle for Power : Policy of Prestige » (Morgenthau, 1993, pp. 84-98). Pour lui, « the policy of prestige [...] is the third of the basic manifestations of the struggle for power on the international scene » (Morgenthau, 1993, p. 84). Le prestige étant défini comme « la réputation de puissance », le but de la politique du prestige est d'« impressionner » les autres États :

The purpose [of the policy of prestige] is to impress other nations with the power one's own nation actually possesses, or with the power it believes, or wants the other nations to believe, it possesses. Two specific instrumentalities serve this purpose: diplomatic ceremonial in the widest meaning of the term, and the display of military force (Morgenthau, 1993, p. 85).

Si les États recherchent le prestige, c'est parce que la réputation de puissance, autant que la puissance elle-même, influe sur les relations internationales. Les États essaient donc de maximiser leur réputation de puissance, c'est-à-dire leur prestige. Ils veulent monter dans la « hiérarchie du prestige ». Cette logique générale qu'expose Morgenthau, on la retrouve chez d'autres auteurs réalistes classiques³⁷¹.

La hiérarchie du prestige est fondée sur les marques du prestige. Ainsi, montrer du respect à un État c'est augmenter son prestige, tandis que l'insulter c'est au contraire le diminuer. Morgenthau prend comme exemple de comportement irrespectueux l'insulte à un diplomate³⁷². Pour défendre son honneur, un État, dans cette conception, peut aller jusqu'à déclarer la

³⁷¹ Aron considère que « la puissance, la gloire et l'idée » sont les « buts de la politique extérieure ». D'après lui, « les unités politiques sont en compétition : les satisfactions d'amour-propre, la victoire ou le prestige ne sont pas moins réels que les satisfactions dites matérielles comme le gain d'une province ou d'une population » (Aron, 1962, p. 100). Aron et Morgenthau trouvent tous les deux leur source dans Hobbes, qui affirmait déjà que « la réputation de puissance est puissance, parce que cela entraîne l'adhésion de ceux qui ont besoin de protection » (Hobbes, 2000, p. 171). On retrouve également cette logique dans Thucydide : « quand une cité se trouve à la tête d'une ligue, n'est-elle pas, en effet, tenue, tout en veillant, au même titre que ses associées, à ses intérêts particuliers, de devancer celles-ci dans le souci des intérêts communs, de même que, en d'autres circonstances, elle les précède dans les honneurs ? » (Thucydide, 2000, pp. 108-109).

³⁷² « The relations between diplomats lend themselves naturally as instruments for a policy of prestige, for diplomats are the symbolic representatives of their respective countries. The respect shown them is really shown their countries; the insult they give or receive is really given or receive by their countries. History abounds with examples illustrating these points and the importance attributed to them in international politics » (Morgenthau, 1993, p. 86)

guerre³⁷³. Parce que les excuses réparent une humiliation, elles sont une manière de remonter dans la hiérarchie du prestige. Inversement, l'État qui s'excuse est humilié –les excuses sont une perte de prestige. En effet, c'est une humiliation parce que c'est reconnaître qu'une erreur a été commise (O'Neill, 2001, p. 178) et un signe de faiblesse, parce que cela signifie céder à un autre État (O'Neill, 2001, p. 140). Telle est l'analyse que fait O'Neill des excuses diplomatiques –il ne parle pas de prestige, mais d'« honneur » et de « face »³⁷⁴ :

Apologies are linked to honor and face in several ways. When we feel someone owes us an apology, our honor prompts us to demand it. The apology satisfies the needs of honor by helping to right the offence, and failure to deliver it can even be taken as a challenge. When we are in the wrong ourselves, our own honor calls on us to make an apology. [...] Conversely, if making an apology would serve our practical ends, but we feel we do not owe one, then honor calls on us to refuse to apologize. [...] Though apologizing can be the honorable thing to do, it means admitting that we were wrong and on that account losing face. It can generate common expectations that others will take us less seriously. The quests for honor and face are in conflict here, and the fact that we are willing to sacrifice face helps prove that we are sincere, in the fashion of costly signaling (O'Neill, 2001, pp. 177-178).

Pour illustrer cette logique, il est possible de prendre l'exemple d'un article publié dans la revue *Foreign Affairs* et intitulé « A National Humiliation ». Dans cet article Kagan et Kristol analysent la crise sino-américaine d'avril 2001³⁷⁵. Ils considèrent que les excuses américaines sont une perte de prestige et une « faiblesse », et que la Chine en a demandé parce qu'elle veut à la fois regagner son honneur et humilier les États-Unis :

The broader purpose of the Chinese demand was to inflict upon the United States a public international humiliation. This, of course, is the flipside of China's face-conscious culture. In such a culture, to lose face is not only embarrassing. It is

³⁷³ Ainsi, par exemple, « if the flag of the state is insulted, it is the duty of the state to demand satisfaction, and if the satisfaction is not forthcoming, to declare war, however trivial the occasion may appear, for the state must strain every nerve to preserve for itself the respect which it enjoys in the international system » (Heinrich von Treitschke, cité dans (O'Neill, 2001, p. 143)). Dans le paragraphe intitulé « Insults That Led to War » (O'Neill, 2001, pp. 141-146), O'Neill donne une douzaine d'exemples, allant du XVII^e siècle au XX^e siècle, où la guerre a éclaté suite à une insulte. C'est à Hobbes que l'on doit la formulation la plus claire d'une telle logique : « on trouve dans la nature humaine trois causes principales de conflit : premièrement la compétition; deuxièmement la défiance; troisièmement, la gloire. La première pousse les hommes à attaquer pour le profit, la seconde pour la sécurité et la troisième pour la réputation. [...] [D]ans le troisième [cas, ils utilisent la violence] pour des détails, comme un mot, un sourire, une opinion différente et tout autre signe qui les sous-estime, soit directement dans leur personne, soit par contrecoup, dans leur parenté, leurs amis, leur nation, leur profession ou leur nom » (Hobbes, 2000, p. 224). Hobbes s'inspire encore une fois ici de Thucydide d'après lequel l'honneur, la crainte et l'intérêt sont les trois motifs de la guerre (Thucydide, 2000, pp. 82-83). On trouve en effet des insultes à l'origine du conflit entre Corcyréens et Corinthiens : « les Corcyréens se dispensaient en effet de témoigner [à Corinthe], à l'occasion des fêtes nationales, les marques de respect habituelles et d'offrir les prémices de leurs sacrifices à des citoyens de Corinthe, comme cela se fait dans les autres colonies. Ils regardaient leur métropole de haut, parce que leur richesse les mettait à cette époque à égalité avec les plus opulentes cités grecques et que leur puissance militaire dépassait celle de Corinthe » (Thucydide, p. 51).

³⁷⁴ Cette acception du mot « face » se retrouve par exemple dans l'expression française « perdre la face ». O'Neill différencie l'honneur et le prestige. Il entend par honneur la pression qui pousse au respect des règles du groupe.

³⁷⁵ Une analyse approfondie de cette crise sera proposée plus loin (voir en page 279).

dangerous. It is a sign of weakness that invites repeated exploitation by those who have witnessed it. To be deprived of face by someone is in some sense to be vanquished and reduced to subservience. He who makes another lose face is essentially declaring himself superior and the other inferior, not worthy of respect. By demanding a public apology from the United States, therefore, the Chinese government was not only saving its own face, it was consciously and deliberately forcing the United States to lose face, and thereby to admit its weakness (Kagan & Kristol, 2001)³⁷⁶.

En somme, il est clair qu'une analyse qui voit les excuses comme une humiliation permettant de réparer une autre humiliation explique elle aussi en partie le phénomène. Elle pourrait utilement compléter les trois modèles théoriques utilisés précédemment, en indiquant certaines des raisons qui poussent les États à refuser de s'excuser.

Il ne s'agit donc pas de prétendre avoir fait le tour de la question avec ces trois modèles. On l'a dit, il est impossible d'écrire un texte explicatif idéal dans son ensemble et le phénomène est trop complexe pour que l'on puisse le comprendre complètement. Les analyses dont on ne s'est pas servi ne doivent donc pas être écartées. Elles ont une place dans le texte explicatif idéal. Autrement dit, il y a toujours lieu de chercher de nouvelles explications, susceptibles de s'avérer utiles pour compléter l'étude, c'est-à-dire pour mieux comprendre les excuses diplomatiques américaines. Dans la lignée du pragmatisme, la présente recherche demeure ouverte à toutes les explications possibles. Loin de contredire cette étude, d'autres cadres théoriques viendraient la confirmer.

4. Validation

Suivant la méthode présentée précédemment, pour valider les analyses menées, une étude en profondeur d'un cas est proposée maintenant.

³⁷⁶ Peter Hays Gries applique implicitement un modèle similaire : « To understand the complex and multiple motives that drive China's nationalists, [I] explor[e] three recent examples of Sino-Japanese and Sino-American "apology diplomacy": the failed Japanese attempt to apologize for World War II in 1998, the 1999 Belgrade bombing, and the 2001 spy plane collision. Apologize are about power relations. Offenses to the social order threaten established hierarchies, and one way that the aggrieved can regain social position is vengeance. [...] Apologies are another means of restoring threatened social hierarchies » (Gries, 2004, p. 89). À noter qu'il est tout à fait contradictoire d'attribuer à la culture chinoise l'importance donnée à l'honneur tout en reprochant au président américain d'avoir humilié son pays. Comme le fait remarquer Hays Gries après avoir mentionné l'article de Kagan et Kristol, « the public image of one's nation is clearly not a uniquely "oriental" concern » (Gries, 2004, p. 112). Au contraire de Kagan et Kristol, et avec Gries, il faut considérer que tous les États accordent la même importance au prestige.

4.1. Déroulement de l'incident

Le 1^{er} avril 2001, un avion espion Lockheed *Ep-3* de la marine militaire américaine atterrit d'urgence sur l'île de Hainan, dans la mer de Chine méridionale, après avoir heurté en vol un avion de chasse chinois. Il s'agit de la première crise internationale importante pour l'administration du président américain George W. Bush. Elle se produit dans un contexte où les relations sino-américaines, en dépit d'un commerce bilatéral florissant, sont tendues (Donnelly, 2004, pp. 26-28). Il y a ainsi une relation « fondée sur une méfiance mutuelle » et deux incidents avaient rendu palpables ces tensions au cours des années 1990 : des manœuvres militaires chinoises dans le détroit de Taiwan au cours des années 1995 et 1996 et le bombardement accidentel de l'ambassade chinoise à Belgrade par l'OTAN le 7 mai 1999.

Pendant les dix jours que dure la controverse, la tension entre les deux pays est croissante. Plusieurs points de désaccords apparaissent et s'entremêlent, venant compliquer la situation : « Washington and Beijing disagreed over the cause of the accident, when and how to release the U.S. crew and plane, whether the U.S. government would “apologize,” and the PRC’s right to board the U.S. aircraft and learn about its equipment » (Kan, 2001, p. 1). Les excuses réclamées aux États-Unis par la Chine ne sont donc que l'un de ces enjeux. Elles sont toutefois fondamentales parce qu'elles sont la clef de la résolution des autres controverses : elles passent en effet par un accord sur les causes de l'accident, et elles permettent la libération des militaires américains retenus en Chine.

Parce que l'incident a eu un très grand retentissement, de nombreux travaux portant sur un aspect ou sur un autre ont été menés (Gries, 2004) (Dahl E. S., 2004) (Negash, 2006) (Kan, 2001) (Donnelly, 2004) (Godwin, 2005) (Jones, 2008) (Mulvenon, 2002) (Slingerland, 2007) (Spalding, 2007) (Tian & Chao, 2008) (Wu, 2007-2008) (Zhang, 2001). Plusieurs sources primaires sont également disponibles³⁷⁷. Cela permet d'avoir une description détaillée du déroulement de l'incident³⁷⁸.

Peu après 9H le 1^{er} avril 2001, un avion de reconnaissance américain (*EP-3*) de la marine américaine, avec à son bord 24 militaires, entre en collision avec un chasseur chinois *F-8*, à

³⁷⁷ Certaines déclarations publiques des dirigeants américains, dont une copie de la lettre qui clôt la controverse, sont accessibles à l'adresse suivante : <http://www.pbs.org/newshour/bb/asia/china/plane/> (page consultée le 17 janvier 2011). Certains documents pertinents sont également disponibles sur le site du ministère de la Défense américain : <http://www.defense.gov/transcripts/transcript.aspx?transcriptid=1066> (page consultée le 17 janvier 2011).

³⁷⁸ La description qui suit est principalement basée sur le récit détaillé des événements qui ouvre le rapport du service de recherche du Congrès américain remis le 10 octobre 2001 (Kan, 2001, pp. 1-8). Ce rapport comprend également une section sur les conséquences politiques sur le long terme de l'incident (Kan, 2001, pp. 21-38) et notamment vis-à-vis de la Russie et de certains alliés asiatiques des États-Unis (Kan, 2001, pp. 34-38).

environ 70 miles de l'île de Hainan, au-dessus de la mer de Chine méridionale. Tandis que le pilote du chasseur, Wang Wei, meurt dans l'accident, l'avion espion américain réussit un atterrissage d'urgence sur le tarmac de la base militaire chinoise de Lingshui sur l'île de Hainan. Les membres d'équipage sont arrêtés, tandis que le ministre des Affaires étrangères chinois annonce, treize heures après la collision, qu'un avion américain a violé l'espace aérien chinois. Il impute la responsabilité de la collision au pilote de l'*EP-3*.

L'amiral Dennis Blair, commandant en chef du commandement du Pacifique, tient une conférence de presse 18 heures après l'incident à Hawaii. Il soutient que l'opération de surveillance aérienne en cause était une « opération de routine ». Comme souvent lors d'opérations similaires, des chasseurs chinois sont venus à la rencontre de l'avion américain et l'un d'entre eux est entré en collision avec l'*EP-3*. Ce dernier a donc été contraint d'effectuer un atterrissage d'urgence. L'amiral ajoute que l'avion ayant une « immunité souveraine », la République populaire de Chine ne peut y accéder ou le garder. Il déplore également le peu de coopération de la part de la Chine, qui ne veut pas restituer l'équipage et l'avion.

Le lendemain, le président américain s'exprime pour la première fois en public à propos de l'incident. Au cours d'une conférence de presse, il en appelle à la coopération des responsables chinois, tout en proposant l'aide américaine pour la recherche du pilote chinois disparu. Le 3 avril, le président chinois demande quant à lui aux États-Unis d'assumer l'entière responsabilité de la collision, et d'arrêter leurs opérations de reconnaissance le long des côtes chinoises. Le même jour, le porte-parole du ministre des Affaires étrangères chinois demande aux États-Unis de s'excuser, tandis que des diplomates américains sont pour la première fois autorisés à rencontrer l'équipage prisonnier. Le Secrétaire d'État Colin Powell quant à lui exprime ses « regrets » pour la perte du pilote chinois.

Le 4 avril, c'est au tour du président chinois de demander aux États-Unis de s'excuser. Le même jour, Colin Powell fait la déclaration suivante : « we regret that the Chinese plane did not get down safely, and we regret the loss of the life of that Chinese pilot. But now we need to move on, and we need to bring this to a resolution ». Cela n'est pas jugé satisfaisant par la Chine, et, le 5 avril, son ministre des Affaires étrangères réclame à nouveau des excuses officielles. Sans s'excuser, le président américain fait parvenir le message suivant :

I regret that a Chinese pilot is missing, and I regret one of their airplanes is lost.
And our prayers go out to the pilot, his family. Our prayers are also with our own

servicemen and women. And they need to come home. The message to the Chinese is, we should not let this incident destabilize relations.

Le 6 avril, une deuxième rencontre avec les militaires américains est autorisée par la Chine. Le vice-premier ministre chinois dans une lettre de réponse à Colin Power continue de réclamer des excuses. Un brouillon de lettre qui, une fois signée par l'ambassadeur américain à Beijing permettrait de régler la controverse, commence à circuler entre les plus hauts responsables chinois et américains. Le 8 avril, une troisième rencontre avec les militaires américains est autorisée, tandis que Colin Powell fait la déclaration suivante lors d'un débat télévisé :

We have nothing to apologize for at this point [...]. There is a widow out there. And we regret that. We're sorry that her husband was lost no matter what the fault was [...]. We do acknowledge that we violated their airspace, but look at the emergency circumstances that that pilot was facing. And we regret that. We've expressed sorrow for it, and we're sorry that that happened, but it can't be seen as an apology, accepting responsibility.

Le 9 avril, une quatrième rencontre avec les militaires américains est autorisée, tandis que George W. Bush demande pour la quatrième fois que ces derniers soient libérés, prévenant que les relations sino-américaines pourraient en pâtir. Le 10, une cinquième rencontre avec les soldats retenus a lieu. Le 11, pour clore la controverse, les diplomates chinois et américains se mettent d'accord sur un texte en anglais signé par l'ambassadeur américain en Chine :

In Beijing on April 11, Ambassador Prueher sent a letter of regret, with agreed wording in English to show regret and sorrow without an apology. The letter expressed « sincere regret » over the missing PLA pilot and plane, and that the United States is « very sorry » for the loss of the pilot, Wang Wei. Also, while noting that the U.S. aircraft had to make an emergency landing for the safety of the crew, the letter expressed that the United States is « very sorry » the *EP-3* entered China's airspace without verbal clearance. The letter included the expectation that the crew would be allowed to leave China « as soon as possible » (Kan, 2001, p. 5).

Les Chinois, qui ont obtenu que la question des missions de reconnaissance américaines le long de leurs frontières fasse l'objet de discussions futures, déclarent qu'ils libèrent les militaires américains « pour des raisons humanitaires », ce qui est fait le 12. Toutefois la question du retour de l'avion lui-même continue d'être négociée entre les deux pays. Il est finalement convenu que, même si l'avion espion aurait pu être réparé, celui-ci sera démonté et renvoyé dans un avion cargo russe le 5 juillet 2001. La question du remboursement par les États-Unis des frais encourus par la Chine est également négociée.

4.2. Analyse de l'incident

Cet incident a suscité de nombreuses analyses. Par exemple, Kan liste sept explications américaines pour le comportement peu coopératif de la Chine, en présentant des arguments et des contre-arguments pour chacune (Kan, 2001, pp. 9-13). Pour certains analystes, la Chine voit dans l'incident une occasion pour augmenter son influence dans la région et pour diminuer celle des États-Unis. Pour d'autres, celle-ci, se sachant fautive parce qu'elle avait déjà été plusieurs fois avertie du comportement dangereux de ses pilotes, défend l'intervention en accusant les États-Unis. La troisième explication proposée souligne l'influence de l'armée dans l'appareil décisionnel chinois, cette dernière étant plus encline à adopter une ligne dure face aux États-Unis. La quatrième voit le comportement de la Chine comme étant causé par la volonté de Jian Zemin et d'autres dirigeants chinois de se maintenir au pouvoir. La cinquième considère au contraire que les pressions de l'opinion publique nationaliste chinoise ont limité la marge de manœuvre des dirigeants. La sixième attribue le conflit à une différence dans les cultures politiques des dirigeants des deux pays : tandis que les Chinois veulent « sauver la face » et défendent des principes, les Américains sont plus pragmatiques et veulent résoudre rapidement le conflit. D'après la dernière explication mentionnée par Kan, les diplomates américains ayant fait des déclarations publiques très médiatisées, le conflit a connu une escalade rhétorique.

Globalement, ces analyses montrent que les facteurs qui déterminent le comportement de la Chine sont nombreux. Kan dit clairement que savoir avec certitude quelle interprétation est la bonne est impossible : « PRC leaders faced complicated decisions, likely affected by more than one consideration, and their interactions remain largely secret » (Kan, 2001, p. 9). En d'autres mots, il s'agit d'un incident complexe, qui invite à utiliser une pluralité de théories. Les trois analyses mises à jour précédemment, qui rejoignent parfois une ou plusieurs des sept explications mentionnées par Kan, permettent de mieux le comprendre. Ils donnent un sens aux échanges diplomatiques intensifs qui ont lieu.

4.2.1. Hedley Bull

La controverse montre clairement que les excuses sont une règle de protection des règles. L'analyse de Bull permet ainsi de comprendre les débats juridiques complexes entre la Chine et les États-Unis, la première accusant les seconds d'avoir violé les normes en vigueur et exigeant des excuses, tandis que les seconds soutiennent qu'aucune règle n'a été violée, et que donc des excuses ne sont pas nécessaires.

Comme l'explique Kan, de nombreux arguments juridiques sont avancés par les parties en conflit : « both sides tried to buttress their positions with respective legal arguments » (Kan, 2001, p. 13). Juridiquement parlant, l'espace aérien où a eu lieu l'incident se situe à l'extérieur des 12 miles marins délimitant la mer territoriale, mais à l'intérieur des 200 miles marins délimitant la zone économique exclusive (ZEE). Si les deux parties sont d'accord sur ces faits, ils interprètent différemment les règles en vigueur dans les ZEE. Comme l'expliquent Donnelly (Donnelly, 2004, p. 30) et Ackerman (Ackerman, 2001), du point de vue chinois, l'*EP-3* a violé le droit international pour deux raisons. D'une part, la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer prévoit certes une liberté de survol de la ZEE pour tous les États, mais dans l'exercice de cette liberté, ceux-ci doivent tenir compte des droits de l'État côtier –et notamment celui de ne pas voir sa « sécurité nationale » menacée. Les États-Unis et la Chine sont tous deux tenus de respecter ces obligations. Dans un deuxième temps, l'atterrissage d'urgence effectué par le *EP-3* était illégal, et parce qu'ayant été fait sans l'approbation de la Chine, il constitue une violation de la souveraineté territoriale de la Chine (Donnelly, 2004, p. 30). Parce que ces deux gestes sont des violations des normes internationales reconnues, la Chine exige des excuses de la part des États-Unis.

Du point de vue des États-Unis, parce qu'aucune violation des normes internationales n'a eu lieu, ils ne doivent pas présenter leurs excuses. Ils répondent ainsi aux arguments juridiques de la Chine avec des arguments de même nature³⁷⁹. D'une part, le survol de la ZEE par des avions militaires est une activité légale, parce qu'elle respecte les droits de l'État côtier; d'autre part, un droit de « refuge » (*safe harbour*) pour les avions et navires militaires en difficulté est reconnu en droit de la mer depuis des centaines d'années (Donnelly, 2004, p. 30).

Chaque pays base ses revendications sur une interprétation différente de certains articles de la Convention sur le droit de la mer. Après une discussion poussée des arguments de chacun des États, Donnelly conclut que l'avion américain avait le droit de survoler la ZEE chinoise (Donnelly, 2004, pp. 30-35)³⁸⁰. En ce qui concerne la deuxième controverse juridique, il n'est

³⁷⁹ On ne discutera pas ici d'un autre enjeu juridique qui a opposé les deux pays, à savoir la question de la légalité des investigations menées par la Chine à l'intérieur de l'*EP-3*, parce que les excuses ne sont pas impliquées dans cet aspect de la controverse. Les États-Unis soutiennent que l'*EP-3* est protégé par une immunité souveraine, tandis que la Chine considère qu'elle a le droit de le visiter pour enquêter sur les causes de l'incident (Donnelly, 2004, pp. 38-40). Le droit de visite des diplomates américains auprès des soldats retenus est également un enjeu.

³⁸⁰ Les analyses de Donnelly reprennent notamment les arguments suivants: tandis que lors de la déclaration du Président Reagan revendiquant la ZEE américaine, ce dernier précise que « all nations will continue to enjoy the high seas rights that are not resource related, including the freedoms of navigation and overflight », d'autres pays considèrent que de telles opérations de surveillance ne sont pas « pacifiques », et ont déclaré que la convention du droit de la mer « do not authorise other states to conduct military exercises or manoeuvres within the EEZ, without the consent of the coastal state ». La Chine par ailleurs conduit des opérations similaires le long des côtes japonaises.

pas possible de départager clairement les deux États, parce qu'ils ont chacun des versions différentes des responsabilités de l'accident : si l'*EP-3* est responsable de l'accident, il est probable que l'entrée sur le territoire chinois soit illégale; dans le cas contraire, elle serait légale (Donnelly, 2004, pp. 35-38). Parce que la controverse juridique n'est pas réglée à la suite de l'incident, lorsque les opérations de surveillance américaine reprennent en mer de Chine, la Chine proteste (Donnelly, 2004, p. 42)³⁸¹.

Pour l'analyse menée ici, les détails du débat juridique entre la Chine et les États-Unis ne sont pas fondamentaux. Ce qui importe est que les excuses soient réclamées par la Chine parce que de son point de vue les États-Unis ont violé une norme internationale, et qu'au contraire, ces derniers refusent de s'excuser parce qu'aucune violation n'a eu lieu. Cette logique est significative du fait que les excuses sont une règle de protection des règles : tous les deux membres de la société internationale, parce que cette dernière est anarchique, la Chine et les États-Unis doivent eux-mêmes veiller au rétablissement de la légalité. Dans le cas présent, puisque la Chine considère que certains de ses droits ont été violés, c'est à elle que revient la tâche de les faire respecter, en exigeant des excuses de la part des États-Unis. En ce qui concerne la position américaine, la déclaration du 8 avril de Colin Powell est très claire : parce que les États-Unis ne se considèrent pas responsables de la violation de l'espace territorial, ils n'ont pas à s'excuser. S'ils avaient été responsables, ils l'auraient fait.

Ainsi, au cours de la controverse et immédiatement après, il est clair pour les deux États que l'enjeu dépasse l'incident du 1^{er} avril. Si les États-Unis s'excusaient, cela constituerait un précédent indiquant qu'ils acceptent l'interprétation chinoise du droit maritime international. Ils refusent de s'excuser pour ne pas créer ce précédent sur lequel d'autres États pourraient s'appuyer pour restreindre l'accès de certains avions militaires à la ZEE et contester l'existence du droit de refuge –ce qui représenterait un changement des normes en vigueur. Le refus de s'excuser a donc une fonction préventive comme les dirigeants américains l'affirment à plusieurs reprises :

After the return of the crew, the United States focused on maintaining the interest of all countries to fly in international airspace, including near China. Bush Administration officials [...] point out that aircraft of all countries have the right to fly in international airspace, commonly recognized as 12 miles beyond the coast, a point obscured by the PRC. [...] Deputy Secretary of State Richard Armitage listed the first U.S. priority as asserting to the PRC the right of countries to fly in

³⁸¹ Comme il a été dit précédemment, la Chine a également libéré les militaires américains pour des raisons « humanitaires » et non pas parce qu'elle admettait l'interprétation américaine du droit international.

international airspace. Armitage stressed that « we have a right. Six other countries in Asia, including [the PRC], fly reconnaissance flights in international airspace » (Kan, 2001, p. 7).

De même, les excuses américaines ont également, pour la Chine, une fonction préventive : si elles avaient été données, elles auraient empêché les États-Unis de continuer leurs opérations militaires —elles auraient prévenu de nouvelles violations de la souveraineté chinoise.

Le fait que les deux États s'affrontent sur un terrain juridique indique qu'ils partagent des règles; le fait que l'un réclame des excuses tandis que l'autre refuse de s'excuser est significatif du fait qu'ils considèrent que les excuses sont une règle de protection des règles. Autrement dit, en plus de devoir veiller eux-mêmes au respect de la légalité, ils se considèrent tous les deux contraints par le droit international maritime :

China ratified the UNCLOS on 15 May 1996. On 7 October 1994 President Clinton transmitted to the Senate the UNCLOS and the Agreement to Implement Part XI of the Convention (1994). The Senate has, to date, not approved either agreement. However, that the EEZ now forms part of customary international law, was confirmed by the International Court of Justice in the *Continental Shelf (Libya v Malta) Case* (Donnelly, 2004, p. 31)³⁸².

Autrement dit, les débats entre la Chine et les États-Unis ne touchent pas l'existence des règles de droit, mais seulement l'interprétation de certaines de ces règles et le déroulement des événements³⁸³. Les États-Unis refusent de s'excuser parce que d'après eux, l'ordre de la société internationale anarchique n'a pas été violé. Inversement la Chine en réclame parce qu'elle considère qu'il a été violé. Ce qui importe de voir est que, au-delà de ces divergences, tous les deux se sentent tenus par les règles de la société internationale anarchique, y compris la règle de protection des règles qui les invite à s'excuser après une violation. Ce n'est que parce que les circonstances de l'incident ne sont pas claires qu'ils sont en désaccord.

³⁸² La conclusion de Donnelly est toutefois plus nuancée, et il laisse la possibilité que la norme en matière de surveillance aérienne des frontières étrangères ne soit pas réglée par le droit, mais par « les relations bilatérales » : « It could be argued that in reality a state's surveillance activities, and the coastal state's responses, are governed more by their bilateral relationship than by any regard for a strict adherence to international law. In this incident, both states were able to claim widely different interpretations of international law to support arguments which were frequently incongruous with their own state's activities. The contrary argument is that international law provided a "flexible" legal paradigm within which both sides were able to manoeuvre and negotiate a satisfactory outcome. Both arguments have substance » (Donnelly, 2004, p. 42). Mais comme il a été dit précédemment (voir en page 238), le cadre théorique de Bull admet que toutes les normes ne sont pas des normes juridiques. Les normes peuvent simplement correspondre à des pratiques sociales récurrentes. Il n'est donc pas indispensable de déterminer précisément si des règles de droit véritables étaient en vigueur.

³⁸³ En effet, chaque pays apporte des éléments factuels permettant d'attribuer à l'autre la responsabilité de l'accident.

4.2.2. Costas Constantinou

La controverse d'avril 2001 est également un bon exemple de la manière dont la diplomatie est mise en scène à travers des sujets et des objets rendus étrangers. Au cours de l'incident, l'identité et l'altérité de la Chine et des États-Unis sont produites et reproduites. Les quatre fictions diplomatiques sont également pleinement à l'œuvre.

C'est parce que les États-Unis et la Chine (se) sont rendus étrangers que la controverse éclate : tandis que les États-Unis considèrent que l'*EP-3* est dans la ZEE puis dans l'espace aérien d'un pays étranger, la Chine considère qu'un avion espion étranger a pénétré dans sa ZEE puis dans son espace aérien. Les deux pays sont donc d'accord pour reconnaître l'altérité de l'autre. Il en est de même lorsque la Chine réclame des excuses aux États-Unis –elle ne se réclamerait (évidemment) pas des excuses à elle-même. Toute la controverse entretient donc la conception selon laquelle les États-Unis et la Chine sont deux entités différentes, chacun constituant l'autre comme sujet.

Il est également significatif que la controverse éclate parce qu'une mission d'observation américaine tourne mal : constituant l'autre/l'étranger comme objet (d'observation), les diplomates « produisent et reproduisent de la connaissance sur lui ». L'observation du territoire chinois à laquelle se livrent très fréquemment les États-Unis fait appel à cette habileté des diplomates à « lire et écrire l'autre ». Il en est de même des autorités chinoises, qui inspectent en profondeur l'*EP-3* avant de le rendre aux États-Unis. Ces inspections se font en dépit des protestations américaines : les États-Unis auraient souhaité que l'*EP-3* soit considéré comme faisant partie du territoire américain, à la manière d'une ambassade. L'incident est donc illustratif de la manière dont le « pansophisme », dans la diplomatie contemporaine, conduit au « panoptisme » –Constantinou prend l'exemple des satellites espions, mais le parallèle avec l'*EP-3* est clair :

Pansophism becomes necessary [...] to diplomatic practice, for knowledge of the signs of diplomacy presupposes knowledge of polysemy –the multiple signs through which the other may choose to appear. To manage the other is to be able to read and write the other, to produce and reproduce knowledge about it. In late modern diplomacy pansophism also turns into panopticism by means of spy and media satellites orbiting the globe, disseminating an ever-growing information frenzy (Constantinou, 1996, p. 120).

Les quatre fictions identifiées par Constantinou jouent pleinement pour mettre en scène cette constitution de l'autre comme sujet et comme objet. La fiction du sujet souverain est mise

en scène lors des nombreuses déclarations au cours desquelles une volonté, des intérêts, des sentiments, etc. sont attribués à la Chine et aux États-Unis. Fréquemment au cours des conférences de presse ou dans les commentaires des journalistes, le conflit oppose la Chine et les Chinois qui veulent, exigent, réclament, doivent, sont humiliés, etc. aux États-Unis et aux Américains qui demandent, sont désolés, refusent de s'excuser, etc. Ainsi par exemple, George W. Bush explique le 2 avril que les « deux pays ont exprimé le désir d'avoir de meilleures relations »³⁸⁴. De même, cette fiction se retrouve tout au long du rapport sur l'incident remis par le service de recherche du congrès américain. La résolution de la controverse est ainsi décrite en ces termes : « the United States sent its letter, and the PRC [People's Republic of China] agreed to release the crew » (Kan, 2001, p. 12). Les représentations iconiques chinoises et américaines, qui concrétisent cette fiction, sont également très présentes, en arrière-plan des commentateurs ou des dirigeants, sur les carlingues des avions en cause, sur le fronton des ambassades, etc.

La fiction de l'agent représentatif est elle aussi omniprésente. Georges W. Bush et Hu Jintao, de même que l'ensemble des négociateurs et diplomates impliqués dans l'incident parlent au nom de leur pays. Les soldats retenus sont également considérés comme des agents américains. Cette fiction se traduit notamment par l'emploi du pluriel dans les déclarations des dirigeants : à travers eux, c'est leur pays et tous leurs citoyens qui s'expriment. Ainsi, par exemple, la déclaration du président américain le 2 avril 2001 est tout à fait significative du fait qu'il ne parle pas en son nom, mais au nom de tous les Américains (« nous »). Il prête également aux autres agents américains (le personnel de l'ambassade, les membres d'équipages, les militaires, etc.) la faculté de représenter leur pays :

Our priorities are the prompt and safe return of the crew, and the return of the aircraft without further damaging or tampering. The first step should be immediate access by our embassy personnel to our crew members [...]. We have offered to provide search and rescue assistance to help the Chinese government locate its missing aircraft and pilot. Our military stands ready to help (nous soulignons).

Cette fiction est également mise en scène dans la demande d'excuse. Ce n'est pas Hu Jintao qui demande à George W. Bush des excuses, mais la Chine qui en demande aux États-Unis, et on considère que ces pays s'expriment par la voix de leurs représentants³⁸⁵. Cette fiction est parfois explicite. Ainsi, par exemple, l'ambassadeur américain en Chine Joseph

³⁸⁴ La phrase d'origine est la suivante : « Failure of the Chinese government to react promptly to our request is inconsistent with standard diplomatic practice, and with the expressed desire of both our countries for better relations ».

³⁸⁵ Voir la définition des excuses données par Celermajer et reproduite en page 214.

Prueher débute la lettre envoyée aux dirigeants chinois avec une formule indiquant qu'il parle non pas en son nom propre, mais au nom de son gouvernement (« on behalf of the United States government ») –et, par extension, au nom du pays que ce gouvernement représente.

La fiction de l'objet instrumental se traduit par l'attribution de certaines propriétés à l'*EP-3* et au territoire chinois : chaque pays considère ces entités comme souveraines et les dote de certaines qualités dont elles seraient dépourvues sinon. On leur reconnaît ou on souhaiterait que leur soient reconnues certaines immunités. Ainsi l'espace territorial chinois est doté d'une qualité dont il est « naturellement » dépourvu, celle d'« appartenir » à la Chine. Cette appartenance vient à son tour avec la reconnaissance de certaines obligations et immunités. Il faut ajouter qu'il y a parfois un désaccord entre la Chine et les États-Unis à cet égard : les déclarations américaines sont des tentatives pour convaincre la Chine de croire à la fiction de l'immunité souveraine de l'*EP-3*. Parce qu'elle n'y croit pas, elle inspecte l'avion espion de fond en comble³⁸⁶.

La dernière fiction, celle du processus spécialisé, est quant à elle mise en scène à travers les trois précédentes : les échanges entre responsables américains sont des échanges « diplomatiques » parce qu'ils sont des agents de leur pays respectif, au nom duquel ils parlent, et non pas des échanges privés. En indiquant que c'est une controverse « diplomatique », qui donne lieu à une demande d'excuses « diplomatiques », les commentateurs la situent dans une sphère différente des autres, où, entre autres, le choix des mots, les arrière-pensées et les symboles sont fondamentaux.

Ces particularités de la scène diplomatique renforcent à leur tour les trois fictions précédentes : chaque mot compte, par exemple, parce que ce sont non pas des individus, mais des États qui sont en conflit –l'enjeu concerne une entité qui dépasse les personnes physiques, et pour laquelle le moindre détail acquiert une importance sacrée³⁸⁷. Également, les symboles sont une manière de renforcer la fiction de l'objet instrumental : la diplomatie attribue à certains objets symboliques (une lettre, une frontière, un avion) des propriétés dont ils sont dépourvus. Lorsque le symbole est une personne (l'ambassadeur américain en Chine par exemple), c'est la fiction de l'agent représentatif qui est mise en scène.

³⁸⁶ Il est intéressant de noter qu'elle justifie toutefois cette inspection par la nécessité d'enquêter sur les causes de l'incident. Elle indique ainsi indirectement qu'elle croit à la fiction de l'immunité souveraine de l'*EP-3*, mais que des principes plus importants la contraignent à ne pas la respecter.

³⁸⁷ Sur les attributs « divins » prêtés aux États, voir (Constantinou, 1996, pp. 104-105).

4.2.3. Robert Putnam

Au cours des dix jours que dure la controverse, les échanges auxquelles elle donne lieu illustrent bien la pertinence de l'analyse de Putnam pour comprendre les excuses diplomatiques américaines. La situation initiale est la suivante : tandis que les États-Unis demandent la libération des militaires américains, la Chine exige au préalable des excuses de leur part. Ceux-ci refusent de s'excuser parce qu'ils ne se considèrent pas responsables de l'incident. Les éventails des solutions gagnantes des deux États en conflit ne se superposent pas. C'est pourquoi ils doivent négocier pour permettre une conclusion de la controverse qui soit satisfaisante pour tous les deux. Ils font pression l'un sur l'autre pour tenter de modifier l'éventail des solutions gagnantes de l'autre dans un sens qui soit favorable à leurs intérêts. La controverse se résout lorsqu'ils sont arrivés à un compromis satisfaisant.

Pour faire pression sur les diplomates de l'autre État, la Chine et les États-Unis utilisent différents moyens. Par exemple, chacun apporte publiquement et en privé des arguments juridiques qui appuient leurs revendications. Des preuves factuelles sont également apportées. Ainsi pour montrer que c'est le pilote chinois qui est responsable de l'incident, les États-Unis commencent à partir du 5 avril à rendre publics certains documents d'archive :

U.S. officials began to provide information and photographs showing that the PLAN [People's Liberation Army Navy] pilot who was lost had flown risky interceptions close to U.S. aircraft before (as close as 10 feet away), including one encounter where he held up a piece of paper with his e-mail address on it (Kan, 2001, p. 4).

En plus de ces pressions externes, les diplomates américains et chinois sont également soumis à des pressions internes, de la part de leur opinion publique et de groupes organisés au sein de leur appareil d'État. Cela conduit certains commentateurs américains à considérer qu'il y a un jeu d'influence complexe en Chine, entre « internationalistes » et « nationalistes », qui pèse sur l'attitude des dirigeants chinois :

Some [commentators] stress that internal power struggles shape the decisions of leaders, especially Jiang Zemin as he tries to elevate his proteges ahead of the 16th Chinese Communist Party Congress in late 2002 and hold onto power (perhaps by remaining as CMC [Central Military Commission] Chairman past 2002). One observer stressed, « internationalist » leaders in Beijing struggled against those with « reflexive nationalist instincts ». PRC politics today also result in relatively weak, insecure leaders (unlike Mao Zedong or Deng Xiaoping) and a Communist system seeking shields against charges of ineptness. This school of thought asserts that U.S. policy has an interest in supporting « moderate » leaders, such as President Jiang and

Premier Zhu, who favour better relations with the United States, even as they are forced to take hardline positions for domestic reasons (Kan, 2001, p. 12).

Du côté américain, parce que différentes raisons sont avancées pour expliquer l'intransigeance chinoise, de nombreux débats sur la meilleure stratégie à adopter ont lieu (Kan, 2001, pp. 9-13).

L'opinion publique joue également un rôle dans les deux pays en conflit –l'affaire étant très médiatisée, le moindre geste est observé, commenté et analysé par des journalistes. Les citoyens américains et chinois sont donc très informés de la situation, et leur réaction a une influence sur les diplomates. De nombreux sondages d'opinion portant sur l'incident sont ainsi réalisés aux États-Unis entre le 1^{er} et le 11 avril³⁸⁸. L'opinion publique chinoise a elle aussi une influence, comme l'indiquent certains commentateurs³⁸⁹.

Conformément aux analyses de Putnam, des pressions internes et externes s'exercent donc sur les dirigeants qui négocient. De plus, pour renforcer ces pressions et arriver à une solution qui leur soit favorable, les deux États utilisent plusieurs couplages synergiques. Le couplage synergique le plus évident du côté chinois touche la question de la libération des soldats retenus et de la restitution de l'avion : tant que les États-Unis ne s'excusent pas, la Chine refuse de remettre l'avion et son équipage aux autorités américaines³⁹⁰. Le fait de retenir les 24 membres d'équipage est un élément clef pour forcer les États-Unis à négocier et à s'excuser. À défaut, ces derniers n'auraient plus aucune raison d'être pressés de trouver un accord. Un tel accord aurait même été beaucoup moins vital pour eux –dit autrement, le coût de la défection pour les États-Unis aurait beaucoup diminué. Ce couplage est explicite et le retour des aviateurs américains a lieu le lendemain du jour où l'ambassadeur américain fait parvenir une lettre de regrets aux autorités chinoises.

³⁸⁸ Par exemple, le 5 avril 2001, un sondage réalisé pour *ABCNEWS/Washington Post* pose les questions suivantes : « Should the U.S Apologize? Cut back on spy flights? Move to restrict trade? ». Pour chacune de ces questions, les 505 personnes interrogées par téléphone sont invitées à répondre par oui ou par non (Langer, 2001).

³⁸⁹ Même si celle-ci a peu de latitude pour s'exprimer librement : « Another school of thought believes that stronger nationalism has narrowed the maneuvering room of PRC leaders. Anti-American nationalism –genuine sentiments that are not simply manipulated by the government– has increased among PRC citizens since the early 1990s. But the PRC leadership decided on the hardline stance at the beginning of this incident and presented its version to its citizens, not in response to citizens. In contrast to the incident in May 1999 (after NATO forces mistakenly bombed the PRC embassy in Belgrade, Yugoslavia), when the PRC Government condoned, if not fueled, violent attacks against U.S. diplomatic facilities in China, the leadership this time censored inflammatory condemnations from discussions on the Internet and controlled the government-owned media, and there were no fierce demonstrations » (Kan, 2001, pp. 12-13).

³⁹⁰ Il faut souligner que, officiellement, la Chine retient les militaires américains parce qu'ils sont susceptibles d'être jugés pour les faits incriminés –ce couplage a donc une base juridique. Mais le fait que la Chine considère que des excuses américaines permettraient la libération des militaires retenus (plutôt que leur condamnation) montre que c'est un couplage avant tout politique.

Le couplage synergique américain est moins direct, mais tout aussi réel. En effet, les déclarations américaines sont calibrées très précisément pour être de plus en plus menaçantes. Le 2 avril, le président américain est « troublé »³⁹¹. Le 3, « l'accident a le potentiel de miner les espoirs d'une relation fructueuse et productive »³⁹². Le 5, « il ne faudrait pas que cet incident déstabilise » les relations sino-américaines. Le 9, le Président avertit qu'il pourrait y avoir des « dommages » dans ces relations (Kan, 2001, p. 5). Ces déclarations sont des manières de faire pression sur la Chine pour qu'elle cède. Elles indiquent que la controverse pourrait influencer la bonne entente sino-américaine dans d'autres domaines. À mesure que le temps passe, les États-Unis tentent de montrer que cette possibilité est de plus en plus réelle.

Les répercussions possibles, même si elles ne sont pas publiquement explicitées par les diplomates américains, concernent différents domaines. Elles touchent notamment les négociations sur l'entrée de la Chine à l'Organisation Mondiale du Commerce et les relations commerciales sino-américaines (Kan, 2001, pp. 24-26). Un autre couplage synergique concerne la vente éventuelle d'armes à Taiwan, sur laquelle les États-Unis doivent se prononcer au cours du mois d'avril 2001. Colin Powell indique le 3 avril que les États-Unis n'utiliseront pas ce type de pression. Cette déclaration montre *a contrario* que c'est bien une possibilité –si la Chine n'y avait pas pensé avant la déclaration de Colin Powell, elle ne peut pas ne pas l'envisager après :

After the U.S. Defense Attache first gained access to the crew on April 3, 2001, Secretary of State Powell stated that the two issues of the incident and arms sales to Taiwan would not be linked. Nonetheless, the detention of the U.S. crew for 11 days on Hainan could have affected the political climate in Washington as top officials and the President decided on the list of arms sales to Taiwan (to be announced at annual talks later in the same month on April 24) (Kan, 2001, p. 23).

Inversement, le couplage synergique peut être positif –dans ce cas, en échange du retour des militaires américains, la Chine obtiendrait des concessions dans d'autres domaines³⁹³.

³⁹¹ « Our priorities are the prompt and safe return of the crew, and the return of the aircraft without further damaging or tampering. The first step should be immediate access by our embassy personnel to our crew members. I am troubled by the lack of a timely Chinese response to our request for this access » (Kan, 2001, p. 3).

³⁹² « Now it is time for our servicemen and women to return home. And it is time for the Chinese government to return our plane. This accident has the potential of undermining our hopes for a fruitful and productive relationship between our two countries » (Kan, 2001, p. 3).

³⁹³ Par exemple, Taïwan craint que l'accord qui clôt la controverse se fasse à ses dépens, comme l'indique un journaliste du journal *Le Temps* le lendemain de l'envoi de la lettre par l'ambassadeur américain : « La presse taïwanaise spéculait dès hier sur un "marché" entre Pékin et Washington pour mettre un terme à leur différend. La Chine relâche l'équipage en échange d'une promesse des États-Unis de ne pas vendre le système de défense radar Aegis à Taïwan. Une décision à ce propos doit être prise par l'administration Bush à la fin du mois » (Koller, 2001).

La Chine et les États-Unis essaient également d'obtenir le soutien d'autres États. Ainsi, de nombreux gouvernements se prononcent sur la controverse, en faveur de l'un ou de l'autre, augmentant la pression sur l'un ou sur l'autre. Tandis que le Japon et l'Australie soutiennent explicitement les États-Unis, la Corée du Sud ne se prononce pas publiquement sur la controverse, mais, en privé, soutient les États-Unis. Inversement, si la Russie considère en public que c'est un problème bilatéral sino-américain sur lequel elle ne se prononce pas, elle soutient en privé la Chine (Kan, 2001, pp. 34-38). Toutes ces interventions démultiplient les couplages synergiques, puisque chaque pays qui se prononce sur la controverse fait intervenir d'autres enjeux et d'autres intérêts, dans d'autres domaines³⁹⁴.

En plus des couplages synergiques, la réverbération est également constante, parce qu'une partie des négociations se déroulent publiquement, entraînant une « escalade rhétorique » (Kan, 2001, p. 13)³⁹⁵. Toutes les déclarations publiques peuvent ainsi être interprétées comme des tentatives de faire changer les opinions publiques chinoise et américaine dans un sens ou dans l'autre, dans le but d'influencer les négociations secrètes. Par exemple, lorsque Powell déclare sur une télévision américaine le 8 avril que les États-Unis sont désolés, mais qu'ils ne s'excuseront pas, il montre à tous la détermination américaine. C'est là une manière de se lier les mains, pour renforcer sa propre position dans les négociations —une situation fréquemment envisagée par Putnam (Putnam R., 1988, p. 450). Il devient en effet très improbable que les États-Unis s'excusent après une telle déclaration et la Chine est ainsi avertie qu'il y a peu de chance que les États-Unis cèdent à ses pressions³⁹⁶. Cela peut donc en fin de compte favoriser une solution avantageuse pour les États-Unis. Comme l'envisageait Putnam, il est toutefois souvent difficile de savoir si une réverbération est négative ou positive, c'est-à-dire si elle favorise ou si elle défavorise un accord. Cette déclaration a notamment pu encourager l'intransigeance de certains nationalistes en Chine, rendant plus difficile un accord, sauf si les regrets exprimés en même temps par Powell ont satisfait une partie de l'opinion publique chinoise —ces regrets ont été largement publicisés en Chine : « le journal Quotidien de la jeunesse de Pékin (*Beijing Qingnian Bao*), un tabloïd très populaire jouant un rôle-clé dans la mise en condition

³⁹⁴ Par exemple, la Corée du Sud a ses propres intérêts, qui expliquent la position mesurée qu'elle prend : « South Korean policy makers are particularly concerned that a major deterioration in U.S.-China relations could undermine President Kim DaeJung's "sunshine policy" of engaging North Korea. Heightened U.S.-PRC tensions, for instance, could jeopardize President Kim's goal of restarting four party peace talks among the principal combatants in the Korean War — South Korea, North Korea, the U.S. and China » (Kan, 2001, p. 36).

³⁹⁵ Pour éviter ces réverbérations sur les opinions publiques américaine et chinoise, les dirigeants américains ont tenté (sans succès) de régler secrètement l'incident avant que la controverse ne devienne publique (Kan, 2001, p. 13).

³⁹⁶ Il est intéressant de noter que c'est Colin Powell et non pas le Président américain qui dit qu'il n'y aura pas d'excuses. Cela laisse une possibilité pour les États-Unis de se rétracter, au cas où la pression chinoise s'avèrerait trop forte —Georges W. Bush peut encore présenter ses excuses à la Chine : formellement, cela n'impliquerait pas qu'il revienne sur sa parole, mais simplement qu'il contredise son secrétaire d'État.

de l'opinion, titrait mercredi 11 avril, à la "une", sur les déclarations du secrétaire d'État, Colin Powell, se disant "désolé" » (Beer & Bogin, 2001).

La déclaration de Powell est également significative parce qu'elle représente une tentative de résoudre la controverse. Plus généralement, toutes les déclarations publiques où les dirigeants américains « regrettent » la perte du pilote chinois, ou bien le fait que l'avion ait été forcé de violer l'espace territorial chinois, sont des propositions de solution. À chacune de ces déclarations, la Chine répond qu'elle n'est pas satisfaite, et qu'elle veut des excuses. Cette négociation est donc un jeu itératif : le dialogue entre la Chine et les États-Unis représente une succession de tentatives infructueuses pour trouver une solution qui appartienne à l'éventail des solutions gagnantes des deux États.

Toutefois, les deux États ayant déclaré publiquement leurs exigences, et parce que ces exigences sont contradictoires, la controverse ne trouve pas de solution simple. Dans ce cas, comme envisagé précédemment, « les deux capitales recherchent le mot du compromis » :

Il reste néanmoins à savoir sur quelle formule de contrition s'entendront les deux capitales puisque Washington ne semble pas devoir lâcher la formule d'« excuses » réclamée par Pékin. Seul un mot miracle susceptible d'être traduit par « excuses » en chinois et par « regrets » en anglais peut trancher cette furieuse querelle sémantique dont semble dépendre la stabilité de l'Extrême-Orient. Le mot chinois *qianyi* pourrait peut-être faire l'affaire (Beer & Bogin, 2001).

Comme dans d'autres cas similaires, une expression de « regrets » dont chaque mot est négocié très précisément, permet aux deux États de prétendre avoir eu le dessus (Koller, 2001). La lettre envoyée le 11 avril satisfait finalement la Chine, tout en permettant aux États-Unis de ne pas s'excuser. Comme l'indique Donnelly, les deux États se disent vainqueurs : « the very carefully worded letter from the US [...] allowed both parties to claim "victory" » (Donnelly, 2004, p. 42). C'est donc là une solution gagnant-gagnant, qui permet à la Chine et aux États-Unis de sortir indemnes de l'impasse diplomatique dans laquelle ils se trouvaient.

Conclusion

Ce dernier chapitre a montré que grâce aux analyses développées précédemment, il est possible de mieux comprendre un phénomène international complexe comme les excuses dans la diplomatie américaine. Après avoir montré l'intérêt d'étudier ce phénomène et précisé la méthode utilisée, ce chapitre a clarifié la compatibilité et la complémentarité de trois cadres

théoriques (inspirés de Bull, Constantinou et Putnam) pour le comprendre. Une partie du texte explicatif idéal des excuses diplomatiques américaines a ainsi été écrit. Une cinquantaine de cas d'excuses reçues ou données par les États-Unis appuie les analyses menées. L'étude approfondie d'un cas, l'incident d'avril 2001 entre la Chine et les États-Unis, choisi parce qu'il est le plus retentissant de la dernière décennie, a finalement permis de valider ces analyses. Il montre que les trois cadres théoriques apportent chacun des éléments complémentaires pour comprendre le phénomène étudié³⁹⁷.

Le choix des trois cadres théoriques respecte les différents critères identifiés dans le chapitre III : ils sont fondés empiriquement, comme l'illustre la cinquantaine de cas identifiés et l'analyse en profondeur de l'incident de 2001; les explications qu'ils fournissent sont objectivement pertinentes, parce qu'elles portent sur le phénomène qu'elles tentent d'éclairer; ces explications sont également contextuellement pertinentes parce qu'elles répondent à la question posée, qu'elles sont compréhensibles pour les internationalistes et qu'elles se limitent à expliquer le phénomène étudié. Leurs différentes épistémologies sont compatibles avec le réalisme pragmatique d'Hilary Putnam³⁹⁸. Il reste que des zones d'ombre demeurent, et que les excuses n'ont pas été expliquées complètement : l'étude de l'aspect culturel des controverses, qui a parfois attiré une grande attention (Zhang, 2001) (Bataineh, 2004) (Kim, 2001) n'a par exemple pas été approfondie. Même s'il ne s'agit pas d'une analyse complète du phénomène — même si le texte explicatif idéal des excuses dans la diplomatie américaine n'a pas été écrit complètement —, cette étude a permis de progresser sur le continuum de l'explication. Ce chapitre a ainsi permis de valider et d'illustrer la pertinence du pragmatisme *problem-driven* appliqué aux relations internationales.

Le choix de ces trois cadres théoriques a également l'avantage de sortir du monologue américano-centré entre trois approches (le réalisme, le libéralisme et le constructivisme) que promeuvent Sil et Katzenstein³⁹⁹. Si ces derniers mentionnent brièvement la possibilité d'utiliser d'autres cadres théoriques (dont l'école anglaise et le post-modernisme), plus en

³⁹⁷ Pour ne pas créer une hiérarchie entre ces cadres théoriques, ils ont été présentés l'un après l'autre, en suivant l'ordre alphabétique de leur auteur.

³⁹⁸ Tel est notamment le cas des analyses de Constantinou. Même si Constantinou adopte une épistémologie post-moderne qui pourrait sembler incompatible avec le pragmatisme réaliste défendu précédemment, dans ses développements, conformément à une logique identifiée dans le chapitre II, il adopte fréquemment un réalisme tacite, notamment lorsqu'il illustre ses analyses d'exemples historiques. Il est donc tout à fait faux d'affirmer, comme le fait Moravcsik, que les post-modernes s'éloignent de l'empirique : « The tendency for the abstract and philosophical to push aside the concrete and empirical is [...] a near universal tendency among postpositivist writing » (Moravcsik, 2003, p. 134). On reviendra plus loin dans cette conclusion sur l'interprétation de la pensée de Constantinou que suppose son utilisation dans une analyse éclectique.

³⁹⁹ C'est une trilogie que l'on retrouve très régulièrement chez les auteurs américains. Tel est par exemple le cas de Walt (Walt, 1998, p. 44).

vogue dans d'autres contextes nationaux et notamment au Canada, ils ne le font jamais concrètement⁴⁰⁰. Ainsi, en utilisant d'autres cadres théoriques que ceux dominants aux États-Unis, et particulièrement un cadre théorique post-moderne, on évite de légitimer et de renforcer le « paradigme hégémonique », en utilisant la stratégie « subtile » de la « de récupération ou de la cooptation ». Celle-ci consiste à défendre un « pluralisme de façade » et une « ouverture apparente », tout en exigeant que les contestataires éventuels « fassent preuve de leur désir de contribuer à la construction d'un nouveau consensus » rationaliste – cela amène notamment à privilégier le constructivisme conventionnel, qui représente « le visage acceptable de la contestation », parce qu'il « s'accommode du positivisme » et qu'il « consent tacitement » à la cooptation (Macleod, 2010a, p. 30). Dans la même lignée, comme on l'a vu en introduction de la thèse, Kurki et Stavrianakis invitent à la « prudence » lorsque l'on tente de construire des ponts théoriques (Kurki & Stavrianakis, 2009, p. 117). Les synthèses proposées par Legro et Moravcsik (autour du rationalisme) et par Barnett et Sikkink (autour du constructivisme)⁴⁰¹ sont des bons exemples de ce genre de cooptation. Comme le souligne Smith, c'est une tendance fréquente de la part de « l'orthodoxie dominante » : « The dominant orthodoxy promotes dialogue and synthesis as long as these processes are based on its own epistemological and methodological assumptions » (Smith, 2003, p. 142).

Il faut maintenant revenir sur deux points non encore étudiés. Il est tout d'abord important de se demander dans quelle mesure les analyses menées pour les excuses diplomatiques américaines passées sont plus généralement valables pour les excuses diplomatiques. Il faut ensuite justifier l'utilisation dans une analyse pragmatique de cadres théoriques élaborés par des auteurs qui ne sont pas pragmatiques. Il s'agit en effet d'une interprétation de ces cadres théoriques, à laquelle il est probable que Bull, Constantinou et Putnam s'opposeraient. Il faut voir pourquoi cela n'invalide pas les analyses menées précédemment.

Dans un premier temps, la présente étude s'intéresse aux excuses dans la diplomatie américaine, en se basant sur l'analyse d'une cinquantaine d'occurrences du phénomène. Pour tenter de comprendre le mieux possible le phénomène lui-même, on est allé au-delà des

⁴⁰⁰ « In other country [than the United States] a number of other paradigms [than realism, liberalism and constructivism] enjoy equal or greater visibility in international relations debates. For example, the English school, feminism, post-modernism, and Marxism all have a much broader following in Britain, Canada, and Australia than in the United States. [...] In contrast to the United States, rationalist perspectives in those countries and regions occupy a less central place in scholarly debates, and do not influence as significantly the prevailing research protocols or evidentiary requirements. In such settings, although the general logic of eclecticism still applies, what constitutes eclectic research practice would have to be redefined » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 36). Parmi les quinze exemples qu'ils prennent, aucun ne sort de « la triade des principaux paradigmes des relations internationales » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 27). La conclusion de la thèse reviendra sur cette question.

⁴⁰¹ Voir en introduction de la thèse.

différents contextes qui font de chacune de ces occurrences un évènement unique : on a mis à jour certains points communs à ces différents cas, pour produire une analyse valable pour la plupart d'entre eux. Comme l'indiquent King, Keohane et Verba, « la bonne science sociale essaie d'aller au-delà [...] des détails, pour obtenir un savoir plus général » (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 35). Cette analyse permet ainsi de mieux comprendre autant un cas particulier d'excuses américaines que le phénomène en général. Les deux étant liés, une meilleure compréhension de l'un entraîne une meilleure compréhension de l'autre (King, Keohane, & Verba, 1994, p. 43).

Dans cette lignée, la question se pose également de savoir dans quelle mesure la présente étude des excuses dans la diplomatie américaine elle-même est généralisable à d'autres cas. Comme le soulignent Bennett et Elman, il est important de se poser cette question (Bennett & Elman, 2008, p. 513). Pour ce qui est de la présente étude, la généralisation peut se faire d'une part aux excuses dans la diplomatie en général, et non plus seulement aux excuses américaines; et d'autre part aux excuses américaines à venir.

Si cette étude se concentre sur les excuses dans la diplomatie américaine, sous certaines conditions ses conclusions sont en effet généralisables à toutes les excuses diplomatiques. Il faudra notamment veiller à prendre en compte les éléments susceptibles de rendre les excuses américaines spécifiques : il s'agira donc entre autres de voir si le facteur culturel (les caractéristiques culturelles propre aux États-Unis) et le facteur de la puissance (l'hyperpuissance américaine) pèsent sur les conclusions tirées de cette étude. Il y a toutefois lieu de penser que puisque les trois théories identifiées éclairent adéquatement le phénomène étudié, elles seront également pertinentes pour analyser des cas d'excuse non-américains. Pour ce qui est des excuses américaines à venir, il est également probable que l'analyse s'avèrera pertinente : les conditions dans lesquelles se déroulent les relations diplomatiques américaines évoluent, mais ne changent pas radicalement.

Dans un deuxième temps, il faut préciser que Bull, Constantinou et Putnam seraient probablement tous opposés à l'utilisation de leurs analyses dans une étude pragmatique. Par exemple, Bull ne cache pas son scepticisme vis-à-vis de l'application de la théorie des jeux aux relations internationales tandis que Putnam s'en inspire explicitement. Dans *International Theory: The Case for a Classical Approach*, Bull défend ainsi « l'approche classique » dans l'étude des relations internationales, et fait sept objections à « l'approche scientifique » (Bull, 1966, pp. 366-376). Ayant la conviction que « l'approche scientifique doit être tenue fermement

à l'arrière-plan » (Bull, 1966, p. 364), sa conclusion est sans appel : « The distinctive methods and aspirations these [scientific] theorists have brought to the subject are leading them down a false path, and to all appeals to follow them down it we should remain resolutely deaf » (Bull, 1966, p. 373). Dans ce contexte il s'oppose à tout « éclectisme », qui est « sous couvert de tolérance, le plus grand de tous les dangers » :

Students of international relations are divided by what are in some cases simply barriers of misunderstanding or academic prejudice that cut across the whole field of social studies at the present time. No doubt it is desirable that such barriers be lowered. But in the present controversy, eclecticism, masquerading as tolerance, is the greatest danger of all; if we are to be hospitable to every approach (because « something may come of it some day ») and extend equal rights to every cliché (because « there is, after all, a grain of truth in what he says »), there will be no end to the absurdities thrust upon us. There are grains of truth to be had from a speaker at Hyde Park Corner or a man on a Clapham omnibus, but the question is « What place do they have in the hierarchy of academic priorities? » (Bull, 1966, pp. 372-373).

De façon symétrique, Putnam critiquerait probablement Bull pour son manque de rigueur scientifique et ses sources d'inspiration philosophiques. Il contesterait également son statocentrisme : d'après Bull, les membres de la société internationale anarchique – l'unité de base des relations internationales – sont les États. Ce dernier ne s'intéresse donc pas à ce qui se passe à l'intérieur des États, et n'étudie pas l'influence de la politique intérieure sur la politique internationale. Or, comme il a été dit précédemment, pour Putnam, politique intérieure et politique internationale sont en constante interaction, et il est indispensable pour comprendre l'une de prendre en considération l'autre. Réunir dans une même analyse les théories de Putnam et de Bull serait donc certainement critiqué par Putnam : ce serait mettre ensemble une approche statocentrée et non scientifique avec une approche non-statocentrée et scientifique.

Bull et Putnam ne seraient donc pas d'accord avec l'utilisation qui est faite de leurs analyses dans ce chapitre. Il en est de même pour Constantinou. Dans sa conception, les approches traditionnelles (c'est-à-dire non postmodernes) de la diplomatie, dont les analyses de Bull et Putnam font partie, sont contestées : celles-ci participent à la mise en scène des fictions diplomatiques, par exemple en prêtant aux États une volonté, des sentiments, etc.⁴⁰². Faute de voir la diplomatie comme une mise en scène théâtrale, elles contribuent à lui donner une réalité; loin d'être considérées comme des analyses fondées par Constantinou, elles font donc partie de son objet d'étude. Autrement dit, mettre côte-à-côte des théories positivistes et des théories postmodernes n'aurait probablement aucun sens pour lui : ce serait à la fois construire une

⁴⁰² Voir sur la page 249.

fiction comme réelle à la manière des positivistes, et déconstruire cette même fiction à la manière des postmodernes.

Il est ainsi clair que Bull, Constantinou et Putnam n'accepteraient pas l'analyse qui est faite ici, et le fait que leur théorie soit réunie à d'autres théories dont ils contestent la pertinence. Il s'agit maintenant de surmonter cette objection. Deux éléments viennent légitimer l'étude menée dans ce chapitre.

Dans un premier temps, l'interprétation de la pensée de Bull, Constantinou et Putnam proposée respecte un certain nombre de critères. Elle se base sur une lecture précise des travaux des auteurs cités et les concepts ont été interprétés en tentant de respecter le plus fidèlement possible les textes originels. Chaque cadre théorique a été décrit dans le détail avant d'être appliqué. Il a été choisi parce qu'il contribue à la compréhension de la diplomatie. Les points de rencontre entre l'interprétation proposée et la pensée originelle ont été soulignés à chaque fois que cela était possible. Les analyses menées respectent donc dans une large mesure les travaux des trois auteurs cités. Le résultat est ainsi une interprétation plausible et cohérente de la pensée de Bull, Constantinou et Putnam. Il est probable qu'ils auraient été tous d'accord avec l'interprétation qui est faite de leur pensée, *si l'analyse s'était limitée à leur pensée*. Autrement dit, dans leurs travaux, rien n'indique que Bull, Constantinou et Putnam s'opposeraient à l'interprétation proposée ici de leur pensée respective.

Ce que ces trois auteurs contesteraient serait donc non pas l'interprétation de leur pensée, mais la réunion de ces trois interprétations dans une seule analyse –ils s'opposeraient à l'éclectisme et au pragmatisme *problem-driven*. À cet égard, le premier chapitre a tenté de légitimer cette forme de pragmatisme. En vertu de ce qui a été dit, contrairement au paradigmatisme qui conçoit les théories comme incompatibles les unes avec les autres, le pragmatisme *problem-driven* a pour but de comprendre un phénomène complexe le mieux possible. Ce que disent Bull, Constantinou et Putnam les uns des autres, et ce qu'ils diraient de cette étude éclectique, sont significatifs du fait que le paradigmatisme dans la théorie des relations internationales est dominant. On ne reviendra pas sur ce qui a été dit précédemment et selon lequel ce paradigmatisme est contraire au but de la science, qui est de comprendre et non seulement de simplifier. On rappellera simplement que dans la mesure où les trois analyses utilisées ici permettent une meilleure compréhension du phénomène étudié, le présent chapitre a rempli l'objectif qu'il s'était fixé. C'est donc à cette aune qu'il faut le juger, et non pas à celle d'une cohérence avec les postulats non pragmatiques de la pensée originelle de Bull,

Constantinou et Putnam. Parce qu'il a été démontré que ces trois analyses sont compatibles et complémentaires, l'incohérence qui, d'après ces trois auteurs, empêcherait la réunion de leur pensée dans une seule analyse n'est qu'apparente.

Dans un deuxième temps, la part d'innovation que représentent cet éclectisme et ce pragmatisme est assumée. L'application d'une théorie, quelle qu'elle soit, demande toujours une certaine modification de cette théorie. Ni Bull, ni Putnam, ni Constantinou ne parlent des excuses diplomatiques directement, et pour savoir comment ils analyseraient le phénomène, il a fallu, à partir de leurs travaux, interpréter leurs concepts. La réunion de leur pensée dans une même étude est une interprétation supplémentaire, qui certes contredit un certain nombre de leurs postulats. Certains éléments de leurs analyses sont utilisés, tandis que d'autres sont laissés de côté. Mais dans toute utilisation, parce qu'il s'agit d'une opération partiellement innovante, il y a une certaine marge de manœuvre. C'est pourquoi Sil et Katzenstein en appellent à la « créativité » des chercheurs : « Elements of knowledge produced through paradigms may be creatively reframed, recombined, and redeployed to advance our tentative understandings of interesting and problematic phenomena in the social world » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 48)⁴⁰³. Cela rejoint James qui invitait à « déraider » les théories⁴⁰⁴.

En vertu de ce que l'on a dit en introduction de la thèse pour légitimer le choix de faire une recherche « intégrative » et non plus seulement « additive »⁴⁰⁵, il y a de bonnes raisons d'interpréter des théories existantes en les appliquant de façon innovante comme on le fait ici. Il est important que l'accumulation de théories cède parfois le pas à une intégration des théories existantes. La conclusion de cette thèse reviendra sur la complémentarité entre paradigmatisme et pragmatisme qui se dessine ainsi.

⁴⁰³ Cette « créativité » est sans aucun doute susceptible de faire naître des critiques : « Eclectic approaches are likely to leave themselves open to a wider range of criticism motivated by standards and practices developed within the various research communities whose products are being disaggregated and selectively redeployed in a different type of analysis » (Sil, 2004, p. 325).

⁴⁰⁴ Voir chapitre I.

⁴⁰⁵ Voir le chapitre introductif de la thèse.

Conclusion

What I refer to as eclecticism is less ambitious than theoretical synthesis, but more significant than the juxtaposition of different approaches. Eclectic modes of analysis are distinguished by the fact that features of analyses embedded in separate research communities are separated from their respective frameworks and recombined as part of an original permutation of concepts, methods, analytics, an empirics. Because research communities are not usually so rigid as to produce uniform research products that will predictably converge on substantive interpretation, explanations, or predictions, it is possible to suspend or adjust metatheoretical postulates to permit a more direct comparison between, and greater integration across, components of research products that deal with similar or related phenomena even if these are normally transformed into distinct analytic puzzles in different theoretical languages (Sil, R. (2004). « Problems chasing methods or methods chasing problems? Research communities, constrained pluralism, and the role of eclecticism ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, p. 323).

Il s'agit tout d'abord dans cette conclusion de revenir sur les grandes lignes du raisonnement suivi par l'étude qui a été proposée. Les trois premiers chapitres ont présenté le pragmatisme *problem-driven* appliqué à l'étude des relations internationales. Ils ont également tenté de répondre aux objections que ce pragmatisme fait naître. Le dernier chapitre a quant à lui utilisé les concepts introduits pour étudier les excuses dans la diplomatie américaine.

Pour bien situer ce pragmatisme dans la discipline, on précisera ensuite son lien avec l'éclectisme analytique, la synthèse et le paradigmatisme. Tous ces points ont été abordés précédemment, et il s'agit maintenant de faire un bilan mettant ensemble des réflexions qui, par souci de clarté et pour respecter la progression logique du raisonnement suivi, ont été menées de façon séparée. Un tel bilan récapitulatif permet de souligner ce qu'apporte le pragmatisme

problem-driven à l'analyse des phénomènes internationaux. Il est une forme de combinaison qui évite de tomber sous le coup des critiques post-positivistes adressées à la synthèse, notamment en demeurant ouvert à toutes les théories existantes. Son atout sur le paradigmatisme est de permettre d'analyser les phénomènes internationaux en tenant compte de leur complexité. Il a de nombreuses similitudes avec l'éclectisme analytique défendu par Sil et Katzenstein, que, par certains côtés, il prolonge et précise. *La contribution principale de cette recherche est ainsi de fournir les outils conceptuels (texte explicatif idéal, réalisme pragmatique, érotétique, etc.) qui manquaient aux internationalistes pour penser la combinaison en tant que telle, au-delà des synthèses ad-hoc et limitées à certains phénomènes et à certaines théories qu'ils ont proposées jusqu'ici.*

On s'intéressera finalement aux rapports entre les chercheurs tels qu'ils sont conçus dans une perspective pragmatique – sera ainsi esquissée une « sociologie » de la discipline. Quittant le domaine de l'analyse des phénomènes internationaux *strico sensu*, il s'agit d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherche, en se demandant comment le pragmatisme *problem-driven* conçoit l'organisation de la discipline et les rapports des internationalistes entre eux. Dans une perspective pragmatique, si tous travaillent à un but commun – mieux comprendre les phénomènes internationaux –, par de nombreux aspects ils demeurent toutefois rivaux dans leur lutte pour l'appropriation des ressources matérielles et symboliques limitées du champ scientifique. Sera ainsi esquissée une sociologie complexe, où solidarité et compétition s'entremêlent. Parce qu'il met à jour ces deux aspects, le pragmatisme *problem-driven* est susceptible de changer non seulement la manière dont les internationalistes conduisent leur recherche, mais la discipline elle-même.

1. Le pragmatisme *problem-driven* appliqué aux excuses dans la diplomatie américaine

L'objectif du premier chapitre était de situer le pragmatisme *problem-driven* au sein du pragmatisme. Inspiré par la conception de James, il s'agit de refuser le paradigmatisme, qui considère que l'analyse ne doit pas traverser les frontières théoriques. Au contraire, dans la perspective pragmatique, il faut « déraider » les théories, et se laisser guider par les problèmes. En utilisant les concepts élaborés par Railton, comprendre parfaitement un phénomène revient à en écrire la totalité du texte explicatif idéal. Si c'est là un objectif inatteignable – il n'est pas possible de dire qu'un phénomène est expliqué complètement – la méthode pragmatique, qui

consiste à utiliser plusieurs théories, indique toutefois comment procéder pour progresser sur le continuum de l'explication. En ce sens le pragmatisme défend une recherche « utile » : il ne s'agit toutefois pas d'aider à la résolution des problèmes politiques du moment, mais plutôt de mieux comprendre les phénomènes complexes qui constituent les relations internationales.

Le deuxième chapitre a clarifié l'épistémologie de ce pragmatisme. Différentes conceptions épistémologiques pragmatiques coexistent : pour certains, qui s'appuient notamment sur Rorty, il s'agit d'un courant proche du post-modernisme. Pour d'autres, plutôt inspirés par Putnam, il serait compatible avec une forme de réalisme. Le pragmatisme *problem-driven* s'appuie sur cette seconde conception et la voie moyenne épistémologique à laquelle elle correspond. Le deuxième chapitre a présenté les arguments en faveur du « réalisme interne » ou « réalisme pragmatique » défendu par Putnam. Pour ce dernier, la vérité correspond à l'acceptation rationnelle *idéalisée* : si la vérité est en partie un construit social, des éléments extérieurs permettent de distinguer le vrai du faux.

Le troisième chapitre s'est intéressé à la cohérence explicative du pragmatisme *problem-driven*. Grâce à l'érotétique –c'est-à-dire la logique des questions et des réponses– des théories qui en apparence ont l'air contradictoire apparaissent compatibles et complémentaires. Ainsi, en utilisant les analyses et concepts de Garfinkel, qui a introduit l'érotétique dans les sciences sociales, il est possible de clarifier l'« espace contrastif » de chaque question à laquelle répond une explication. Lorsque les espaces contrastifs de différentes explications ne se superposent pas, il est possible de soutenir toutes ces explications sans être incohérent. Ces analyses rejoignent celles de Kurki, qui souligne comment une conception post-humienne de la causalité permet à différentes façons d'analyser un phénomène international d'être complémentaires. L'incompatibilité entre les différentes théories des relations internationales n'est donc qu'apparente. L'érotétique clarifie également les conditions de succès et d'échec d'une explication, permettant par la même occasion d'identifier des critères pragmatiques pour sélectionner les théories.

Le but d'une étude pragmatique, son épistémologie et sa cohérence explicative ayant été précisés, il a été possible d'appliquer ces concepts à un phénomène international. Le quatrième chapitre a ainsi écrit une partie du texte explicatif idéal des excuses dans la diplomatie américaine. Plus précisément, trois approches (celles de Bull, Constantinou et Putnam) ont été présentées et appliquées à l'étude du phénomène. Grâce à ces approches, dont la compatibilité

et la complémentarité ont été soulignées, le phénomène est mieux compris, comme l'a illustré le cas de la controverse opposant la Chine et les États-Unis en avril 2001.

Le reste de cette conclusion situe ces analyses au sein de la discipline, en clarifiant notamment la différence entre pragmatisme *problem-driven* d'une part et éclectisme analytique, synthèse théorique et paradigmatisme d'autre part.

2. Pragmatisme *problem-driven* et éclectisme analytique

Parce que les deux approches ont beaucoup de points communs, il est important de préciser le rapport entre le pragmatisme défendu ici et l'éclectisme analytique proposé par Sil et Katzenstein. Les traits principaux de ce dernier sont définis par Sil seul (Sil, 2000b) (Sil, 2000a) (Sil, 2000d) (Sil, 2004), puis par Sil et Katzenstein, d'abord dans une communication intitulée *What is analytic eclectism and why do we need it ? A pragmatist Perspective on Problems and Mechanisms in the Study of World Politics* (Sil & Katzenstein, 2005) et ensuite dans un chapitre du *Oxford Handbook of International Relations* intitulé « Eclectic theorizing in the study and practice of international relations » (Katzenstein & Sil, 2008). Ces analyses ont finalement été récemment précisées (Sil & Katzenstein, 2010a) (Sil, 2009) (Sil & Katzenstein, 2011), notamment dans un ouvrage paru en 2010 (Sil & Katzenstein, 2010b).

Les points communs entre l'éclectisme analytique et le pragmatisme *problem-driven* sont nombreux et tout au long des quatre chapitres précédents, les analyses de Sil et Katzenstein, très souvent citées, sont venues appuyer les réflexions proposées. Les objectifs et les moyens entre les deux approches sont par exemple identiques : dans les deux cas il s'agit de faire une analyse qui veut comprendre le mieux possible les phénomènes internationaux en traversant les frontières théoriques. Toutes les deux se rangent explicitement parmi les approches pragmatiques. De plus, la voie moyenne épistémologique décrite dans le deuxième chapitre reprend des éléments identifiés par Sil. Comme on le verra tout au long de cette conclusion, Sil et Katzenstein sont également très utiles pour situer le pragmatisme *problem-driven* dans la discipline. Le pragmatisme défendu ici est donc sans aucun doute très proche de l'éclectisme analytique et les analyses de Sil et Katzenstein contribuent à lui donner une place légitime dans la discipline. Autrement dit, leurs concepts et analyses sont fondamentaux pour l'étude menée, et le pragmatisme *problem-driven* s'inscrit explicitement dans leur lignée.

Par certains côtés, le pragmatisme *problem-driven* est un approfondissement de l'éclectisme analytique. En clarifiant certains points laissés sans réponse, notamment en précisant son épistémologie et sa cohérence explicative grâce à l'érotétique et au réalisme pragmatique de Hilary Putnam, il lui donne une base plus solide. Il répond à un grand nombre d'objections auxquelles l'éclectisme analytique ne se confronte pas. L'éclectisme analytique indique ainsi une voie que le pragmatisme *problem-driven* approfondit.

Il faut toutefois ajouter que sur trois points, le pragmatisme *problem-driven* se différencie nettement de l'éclectisme analytique. Dans un premier temps, Sil et Katzenstein défendent à de très nombreuses reprises un utilitarisme avec lequel le pragmatisme *problem-driven* prend ses distances. D'après eux, l'originalité de l'éclectisme analytique est de défendre à la fois un dépassement des frontières théoriques et un rapprochement entre chercheurs et praticiens (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 22-23). Or, comme le premier chapitre l'a montré, donner à la recherche scientifique le but de résoudre des problèmes pour contribuer à bien orienter les politiques du moment, à la manière de Sil et Katzenstein, pose de nombreux problèmes éthiques et heuristiques. Le pragmatisme *problem-driven* se contente d'affirmer que le but de la recherche est de comprendre les phénomènes internationaux le mieux possible, sans inviter les chercheurs à descendre de leur tour d'ivoire pour conseiller les dirigeants ou intervenir dans les débats publics.

Dans un deuxième temps, l'ouverture de Sil et Katzenstein à d'autres approches que le réalisme, le libéralisme et le constructivisme est partielle. Comme il a été dit précédemment, lorsqu'ils illustrent leur théorie, ils n'approfondissent *pas une seule fois* la possibilité, qu'ils mentionnent pourtant au détour d'une phrase, d'utiliser d'autres approches. À l'heure où les échanges et les débats scientifiques n'ont jamais été aussi faciles et fréquents et où les approches se sont multipliées de façon exponentielle, l'argument qu'ils apportent pour justifier cette fermeture est peu convaincant : « Analytic eclecticism is conceptualized in this book in relation to realism, liberalism, and constructivism, since these are the most prevalent approaches in the United States and worldwide » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 36). En effet, que ces approches soient celles qui dominent aux États-Unis (et « mondialement »), comme ils l'affirment, ne légitime en rien la marginalisation des autres courants à laquelle de fait ils procèdent. On peut douter que leur lectorat soit uniquement américain –mais même si tel était le cas, ce lectorat aurait gagné à voir comment l'éclectisme analytique permet d'accommoder des approches différentes de celles qui dominent le champ aux États-Unis. Comme on l'a dit dans le chapitre IV, en agissant de la sorte, Sil et Katzenstein renforcent le « paradigme

hégémonique » et ouvrent la porte aux critiques, qui sont justifiées de ne voir dans l'éclectisme analytique que le dernier avatar de la tendance historique du champ scientifique américain dominant à exclure sur des bases arbitraires des approches jugées illégitimes⁴⁰⁶. Connaissant cette histoire d'exclusion, et partant d'une volonté d'ouverture et de tolérance, Sil et Katzenstein auraient dû mettre de l'avant d'autres approches que celles qui dominent aux États-Unis, et qui adoptent toutes les trois une conception très positiviste de la science –ce qui fait dire à certains qu'elles ont plus de points communs que de différences (MacLeod, 2010a).

Comme on le verra mieux plus loin, il est possible de soutenir que par certains aspects, l'éclectisme analytique *renforce* le paradigmatisme, en se limitant à des approches positivistes. Le pragmatisme *problem-driven* défendu ici, au contraire, ne se contente pas d'affirmer que *toutes* les approches sont potentiellement intéressantes pour comprendre un phénomène, même celles qui sont marginales aux États-Unis : il le montre, en utilisant notamment un cadre d'analyse postmoderne pour comprendre les excuses dans la diplomatie américaine. Sans cela, l'un des apports principaux du pragmatisme, qui est d'inviter les internationalistes à une ouverture théorique à laquelle ils sont en fin de compte peu habitués, disparaît⁴⁰⁷. Les critiques de la combinaison théorique auraient raison de souligner que celle-ci reste dans les limites du rationalisme et rejette les approches réflexives.

Dans un troisième temps, dans la lignée de cette relative fermeture théorique, Sil semble supposer qu'il est possible de comprendre un phénomène « dans toute sa complexité » (Sil, 2009, p. 649), tandis qu'une analyse *problem-driven* accepte qu'elle est nécessairement incomplète –et demeure donc ouverte à une multitude de théories. Cette différence explique le rapprochement que font Sil et Katzenstein entre l'éclectisme analytique et les synthèses de moyenne portée : ce sont, d'après eux, deux approches « approximativement » identiques (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 21-22). Tandis que pour l'éclectisme analytique, l'objectif est de produire des synthèses de moyenne portée qui expliquent le phénomène étudié, pour le

⁴⁰⁶ Le commentaire suivant de Katzenstein renforce cette interprétation : « I think analytic eclecticism can combine things without or with normative elements, and I also think the most powerful combinations are those of Realism with constructivism and Liberalism with constructivism. For me, the combination Liberalism-Realism, the public domain favorite, is not coherent because of the conflicting normative positions the combination implies » (Katzenstein, 2008).

⁴⁰⁷ Il faut toutefois saluer l'ouverture de Sil et Katzenstein à des approches post-positivistes, même si cette ouverture est purement verbale et jamais illustrée concrètement. La référence aux approches postmodernes en termes positifs est assez rare dans le champ scientifique dominant aux États-Unis pour être soulignée. Cette ouverture rapproche le pragmatisme *problem-driven* et l'éclectisme analytique.

pragmatisme *problem-driven*, il est seulement possible de moins mal le comprendre, et c'est pourquoi il faut rester ouvert aux théories alternatives⁴⁰⁸.

Le pragmatisme *problem-driven* peut donc être considéré comme de l'éclectisme analytique amendé, parce qu'il ne cherche pas à résoudre les problèmes, qu'il ne se limite pas aux approches dominantes aux États-Unis et qu'il ne produit pas une synthèse théorique de moyenne portée⁴⁰⁹. Il prolonge et dépasse l'éclectisme analytique sur certains aspects, tout en lui donnant une base théorique plus solide. Pour toutes ces raisons, il est à la fois légitime de désigner les deux approches de façon différente, et important de souligner la proximité entre elles.

3. Pragmatisme *problem-driven* et synthèse théorique

Les différences entre le pragmatisme *problem-driven* et l'éclectisme analytique indiquent qu'il y a plusieurs manières d'être pragmatique. Inversement, il est possible d'utiliser une pluralité de théories sans être pragmatique, comme le font ceux qui défendent une synthèse théorique : il s'agit maintenant de revenir sur la différence entre les deux. Il est d'autant plus important de revenir sur cette distinction que ceux qui voient dans le pragmatisme *problem-driven* et l'éclectisme une expression du « paradigme hégémonique » ne font pas cette différence.

Sur le fond, la différence entre la synthèse et le pragmatisme *problem-driven* est que la première soutient que les différentes théories doivent être mises ensemble en vue de créer une théorie plus complète, contrairement au second qui ne veut pas créer une nouvelle théorie. Ces deux attitudes correspondent à deux réponses différentes à la 38^{ème} question dans le sondage TRIP de 2009 : « Recently, much IR scholarship has been categorized as either rationalist or "constructivist". How should IR scholars conceive of the explanations developed within these broader categories? ». Certains internationalistes considèrent qu'il faut confronter rationalisme et constructivisme, d'autres qu'il s'agit « d'explications complémentaires qui doivent rester séparées » et d'autres enfin qui y voient « deux paradigmes importants qu'il est utile de

⁴⁰⁸ On reviendra plus loin sur le lien entre éclectisme analytique et synthèse théorique.

⁴⁰⁹ Une autre différence mineure est que, tandis que l'éclectisme analytique combine des *traditions de recherche*, le pragmatisme *problem-driven* part des théories elles-mêmes, en se concentrant sur des *auteurs*. Le chapitre IV a précisé les raisons de ce choix.

synthétiser pour créer une théorie des relations internationales plus complète » (Jordan, Maliniak, Oakes, Peterson, & Tierney, 2009, p. 42). La première option correspond au paradigmatisme, la deuxième à l'éclectisme, et la troisième à la synthèse⁴¹⁰.

Au contraire des différentes synthèses existantes, le pragmatisme *problem-driven* n'est pas une nouvelle école en Relations internationales. Il ne s'agit pas de créer de nouvelles frontières et de nouvelles exclusions entre les chercheurs : le point de départ du pragmatisme est le pluralisme et l'ouverture à des approches différentes. Il tolère une multitude de manières de faire une enquête sociale, y compris, comme on le verra plus loin, son propre opposé, à savoir le paradigmatisme. Il se situe dans la lignée d'Owen qui veut simplement « réorienter » la théorie des relations internationales, et non en proposer une nouvelle (Owen, 2002, p. 673), et de Doherty, selon laquelle il ne s'agit pas d'établir des programmes de recherche permanents, mais plutôt de regrouper temporairement des chercheurs qui se penchent sur des questions similaires (Doherty, 2000, pp. 244-245). Il ne propose donc pas une nouvelle « grande théorie », ou une « synthèse de moyenne portée », mais tente d'être inclusif (Editors, 2002, p. iii).

Ce pragmatisme s'apparente à une méthode, au sens où il s'agit d'une manière d'analyser un phénomène, plutôt qu'à une école. C'est un « mode particulier de faire de la recherche qui excelle en présentant de nouvelles manières de regarder les choses » (Hellmann, 2003, p. 150). À ce titre ce n'est pas une théorie des relations internationales à part entière. Il s'agit de comprendre des phénomènes au cas par cas, et non pas de proposer une synthèse valable pour l'ensemble des relations internationales (Sil, 2004, pp. 323-324). Les théories dont le pragmatisme se sert restent différentes les unes des autres, et il est possible qu'elles soient combinées avec d'autres théories pour étudier d'autres phénomènes. Sauf pour l'analyse du phénomène à l'étude, elles demeurent indépendantes.

Cette différence entre la synthèse et le pragmatisme *problem-driven* est apparue à plusieurs reprises au cours des chapitres précédents. Par exemple, la synthèse théorique est conduite par les théories puisqu'elle se demande comment une théorie (constituée d'une synthèse d'autres théories) peut expliquer les phénomènes internationaux, et non pas comment expliquer ces phénomènes le mieux possible sans *a priori* théorique. En ce sens elle fait une analyse

⁴¹⁰ Pour une analyse différente de ces réponses, voir (Checkel, À paraître, p. 6). Checkel, qui ignore la première réponse, semble supposer que la deuxième réponse correspond à un refus de la construction de pont, contrairement à la troisième. Tel n'est pas le cas, parce que la deuxième réponse indique clairement qu'il s'agit de considérer le rationalisme et le constructivisme comme « complémentaires », ce que ne mentionne pas Checkel.

paradigmatique. Inversement, on a dit que le texte explicatif idéal était infini, et qu'aucune explication n'était complète. Il y a toujours lieu de chercher de nouvelles explications. C'est là un point commun du pragmatisme *problem-driven* et du dialogue, qui sont ouverts, contrairement à la synthèse⁴¹¹. Également, les critères pragmatiques de sélection des théories identifiés dans le chapitre III sont ouverts à une très grande variété d'approches. C'est notamment le contexte dans lequel la question est posée qui va déterminer quelles théories peuvent être utilisées. Au contraire, la synthèse théorique, qui utilise souvent des critères de sélection positivistes⁴¹², ferme la porte à certaines approches qui ne correspondent pas à ses critères restrictifs.

L'application par Sil et Katzenstein de seulement trois cadres théoriques à une multitude de phénomènes contribue à brouiller la différence entre synthèse et pragmatisme. Cela laisse croire qu'ils défendent une synthèse entre réalisme, libéralisme et constructivisme pour expliquer l'ensemble des relations internationales. Et pourtant, en dépit des limites que l'on a déjà soulignées, ils sont clairs sur cette question et le refus de la synthèse entre les théories est un autre point de rencontre entre l'éclectisme analytique et le pragmatisme *problem-driven*⁴¹³.

Pour Sil, pour qu'une réelle synthèse soit possible il faudrait des conditions qui ne sont que très rarement réunies et l'éclectisme est possible dans des situations où la synthèse ne l'est pas. En effet, la synthèse exige que différentes analyses puissent converger dans un cadre théorique unique, ce qui est rarement possible (Sil, 2004, p. 323). Alors que l'éclectisme est « contre l'absolutisme épistémologique » (Sil, 2000b), la synthèse théorique, au contraire, en cherchant à faire entrer différentes théories dans un cadre unifié, n'est pas différente de ce point

⁴¹¹ Comme le souligne Smith : « Dialogue certainly implies a willingness to concede that a particular theory might only be of limited or partial relevance and that other viewpoints are worthy of consideration » (Smith, 2003, p. 141). Il y a ainsi un certain nombre de points communs entre le dialogue et le pragmatisme *problem-driven*, qui les éloignent de la synthèse telle que défendue par exemple par Moravcsik. Le pragmatisme *problem-driven* respecte par exemple les quatre éléments énumérés par Smith pour qu'un dialogue soit possible : il est *problem-driven*, ouvert, interdisciplinaire et sa méthode et son épistémologie n'excluent aucune approche. Au contraire, Moravcsik ne considère que des travaux qui s'appuient sur le « rationalisme dominant » (Smith, 2003, p. 143).

⁴¹² Moravcsik affirme catégoriquement qu'une synthèse doit se conformer à une certaine « méthodologie des sciences sociales », qui fait que certaines « théories non rationalistes » sont « incorrectes » –il considère d'ailleurs qu'il est parfois « plutôt facile » d'invalider certaines affirmations constructivistes et post-modernes. Comme on l'a vu, Moravcsik suppose que les approches post-positivistes sont abstraites et non empiriques, contrairement aux approches positivistes. Ces affirmations sont tout à fait infondées : de nombreuses approches positivistes sont elles-mêmes très abstraites, tandis que la plupart des approches post-positivistes s'appuient sur des études empiriques, comme il l'admet lui-même (Moravcsik, 2003, pp. 134-136). Par ailleurs, sa tentative de « différencier clairement les discours scientifiques et les discours non-scientifiques » ne convainc pas Lapid (Lapid, 2003, p. 130).

⁴¹³ Il faut préciser qu'il semblerait qu'il y ait une évolution sur cette question entre l'éclectisme de Sil, et celui que ce dernier élabore avec Katzenstein. On ne reviendra pas sur cette évolution ici. De même, on ne reviendra sur l'évolution qui se dessine à propos de l'épistémologie de l'éclectisme, considérée comme une question non fondamentale dans les publications plus récentes. On soulignera simplement que dans les deux cas, cette évolution va dans le sens d'une plus grande acceptabilité de l'éclectisme par les internationalistes américains positivistes.

de vue d'une analyse paradigmatique, qui se détourne des approches qui ne partagent pas son épistémologie. Elle reproduit les erreurs du positivisme, en excluant des analyses qui pourraient s'avérer utiles pour comprendre le phénomène étudié –il s'agit d'une forme de « projet intellectuel hégémonique »⁴¹⁴. Alors que la synthèse est une nouvelle école de pensée, donc créée de nouvelles frontières, le pragmatisme, qui n'a pas pour but de constituer une nouvelle sous-communauté de chercheurs, demeure ouvert à toutes les approches (Sil & Katzenstein, 2005, pp. 7-8). C'est pourquoi, Sil et Katzenstein décident explicitement de ne pas mettre de majuscule à « éclectisme analytique » : « We are self-conscious in not using capitals to delineate analytic eclecticism. Eclecticism is not meant to constitute a discrete new "ism" to replace or subsume all other "isms" in the field of international relations » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 25). C'est le phénomène étudié qui est déterminant dans la sélection des théories : dans une perspective éclectique, d'autres théories sont susceptibles d'être utilisées pour étudier d'autres phénomènes, ce que conteste la synthèse. Il ne s'agit pas de créer une nouvelle « orthodoxie » et le pragmatisme est une approche « flexible » :

Analytic eclecticism [i]s a flexible approach that needs to be tailored to a given problem and to existing debates over aspects of this problem. As such, it categorically rejects the idea of a unified synthesis that can provide a common theoretical foundation for various sorts of problem (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 17).

Même si elle utilise plusieurs théories, la synthèse s'apparente beaucoup plus au paradigmatisme qu'au pragmatisme, parce qu'elle crée une nouvelle théorie, à laquelle ceux qui la défendent considèrent qu'il faut se limiter. La section suivante revient sur les liens entre paradigmatisme (qui comprend la synthèse) et pragmatisme.

4. Pragmatisme *problem-driven* et paradigmatisme

Le pragmatisme et le paradigmatisme ont été très régulièrement opposés tout au long des chapitres précédents. En effet, le pragmatisme veut dépasser les frontières théoriques entre paradigmes, alors que le paradigmatisme, de son côté, considère qu'il faut se limiter à une seule approche. Toutefois, au-delà de cette opposition entre pragmatisme et paradigmatisme, il est important de souligner que non seulement le paradigmatisme a de nombreux avantages, mais également que les deux types de recherche sont complémentaires.

⁴¹⁴ C'est le reproche que Sil et Katzenstein adressent à Moravcsik, lorsque ce dernier considère que la synthèse théorique est possible et souhaitable (Sil & Katzenstein, 2005, p. 8).

4.1. Les avantages du paradigmatisme

Le paradigmatisme est fonctionnel pour plusieurs raisons. Il permet tout d'abord une spécialisation des chercheurs, alors que le champ des relations internationales est de plus en plus vaste. En se consacrant à une seule théorie qu'ils enrichissent et illustrent continuellement, les internationalistes ont la possibilité d'élaborer une pensée approfondie, même si cela ne les empêche pas d'apprendre à maîtriser les concepts associés à plusieurs théories (Sil, 2000c, p. 513). Pour le dire avec les mots de Sil, les différentes traditions de recherches fournissent des « affirmations de base, du vocabulaire, des outils de recherche, des critères d'évaluation » qui permettent aux chercheurs de « communiquer leurs conclusions » dans un langage « accessible » aux autres chercheurs de cette tradition (Sil, 2000c, p. 513). Les réseaux de chercheurs qui se forment au sein d'une école de pensée permettent ainsi des débats internes qui renforcent ces théories, et contribuent à leur solidité (Sil, 2009, pp. 649-650).

De plus, la lutte entre paradigmes renforce les théories. En effet, en tentant de faire valoir leur propre théorie, tout en montrant les limites de celles des autres, les internationalistes sont continuellement poussés à préciser leurs approches, à illustrer leur validité avec de nouveaux exemples et à faire évoluer leurs hypothèses. Le résultat de cette émulation est un renforcement perpétuel de l'ensemble des théories, qui doivent constamment être défendues contre les critiques que d'autres chercheurs formulent à leur encontre —cet argument est très souvent repris (Sil, 2009, p. 649) (Walt, 1998, p. 30) (Sil & Katzenstein, 2005, p. 6) (Murray, *À paraître*, p. 27) (Wæver, 2007, p. 300). Ainsi, Checkel prend l'exemple des débats entre néoréalistes et néolibéraux et au sein du constructivisme, qui auraient permis un avancement des connaissances (Checkel, *À paraître*, pp. 2-3). Contrairement à ce que disent Barnett et Sikkink, les « guerres de paradigmes », en ce sens, ne sont pas « stériles » (Barnett & Sikkink, 2008, p. 75)

Les avantages du paradigmatisme sont donc nombreux. Ils permettent une spécialisation et une émulation qui contribuent à rendre plus solides les théories. Une analyse éclectique « sacrifie » donc ces avantages en échange d'une meilleure compréhension du phénomène étudié (Sil, 2004, p. 324)⁴¹⁵.

⁴¹⁵ Cela rejoint Katzenstein : « I'm not for consolidation but for rivalry in the field, because rivalry implies debate and debate implies progress. You're right that eclecticism is contrary to some advantages of paradigmatic science, but at least it doesn't shun interesting questions » (Katzenstein, 2008).

4.2. Paradigmes et pragmatisme

Cependant, pragmatisme et paradigmatisme ne sont pas seulement opposés. Par exemple, Sil et Katzenstein insistent sur la relation de complémentarité qui existe entre l'éclectisme et les différentes théories existantes. Puisqu'il s'agit de se servir des analyses menées au sein de différentes écoles de pensée pour analyser éclectiquement un phénomène complexe, ils n'opposent pas les deux, mais au contraire, ils considèrent que l'un dépend des autres (Sil & Katzenstein, 2005, p. 9). Pour mener à bien une analyse éclectique, il faut par exemple regarder comment libéraux, réalistes et constructivistes abordent le phénomène à l'étude. La théorisation est donc pour eux la première étape d'une analyse éclectique :

The value-added of analytic eclecticism lies not in bypassing paradigm-bound scholarship or giving license to explore each and every imaginable factor, but in recognizing, connecting, and utilizing the insights generated by paradigm-bound scholarship concerning the combined significance of various factors when domains of social analysis are not longer artificially segregated. Both logically and temporally, analytic eclecticism follows paradigmatically organized efforts to develop insights and arguments about segments of social phenomena (Sil & Katzenstein, 2010b, pp. 16-17).

Il est donc clair que l'éclectisme analytique n'a pas vocation à remplacer les paradigmes. Le risque en effet, serait de « réinventer la roue », en reproduisant des analyses qui ont déjà été faites ailleurs (Sil, 2009, p. 649). L'objectif n'est pas de se « substituer » au paradigmatisme, ni de le « rejeter », mais de l'utiliser pour innover (Sil, 2004, p. 309). La réponse de Sil et Katzenstein à Lake, qui voit dans les théories des « sectes universitaires » ayant de nombreuses pathologies (Lake, 2011, pp. 467-471) est ainsi explicite : ils sont plus « nuancés » que lui, parce qu'ils ne veulent pas « rejeter » les paradigmes, mais simplement les « décentrer » (Sil & Katzenstein, 2011, pp. 483-484)⁴¹⁶. Il ne s'agit donc pas de refuser toute théorisation, mais de remettre la théorie à la place qui lui revient (Green & Shapiro, 2005, pp. 87-88)⁴¹⁷.

Le pragmatisme *problem-driven* part donc des théories existantes et les combine. Comme on l'a dit dans le chapitre I, il s'appuie intégralement sur les recherches élaborées

⁴¹⁶ De même Katzenstein dit « qu'il n'a rien contre les paradigmes », qu'il considère « très utiles » (Katzenstein, 2008). Voir également (Sil & Katzenstein, 2005, p. 6). Avec ces remarques, on voit que l'éclectisme analytique invite à partir des recherches paradigmatiques et à les interpréter de façon originale –voir à ce propos la conclusion du chapitre IV. Cela rejoint Legro et Moravcsik (Legro & Moravcsik, 1999, p. 50). À noter que pour Friedrichs, la dépendance de l'éclectisme analytique aux traditions de recherche existantes est une faiblesse, et c'est ce qui le pousse à préférer l'« abduction » : « My preferred research strategy is abduction, which is epistemologically as self-aware as AE but minimizes the dependence on existing research traditions » (Friedrichs, 2009, p. 647).

⁴¹⁷ Cela répond à l'une des objections de Johnson : « Advocates of [...] “a pluralistic agenda” in political inquiry therefore must use care to avoid rhetorical excess. It is crucial not to presume that the converse of pluralism in methodological and theoretical matters is dogmatism—or at least to recognize that dogmatism can be a virtue » (Johnson, 2002, p. 245).

préalablement au sein même des différents paradigmes : s'il n'est pas conduit par les théories, il est tout de même influencé par elles. Railton est clair sur cette question : il s'agit de partir des théories existantes pour écrire des portions du texte explicatif idéal (Railton, 1981, p. 247). De même, les critères de sélection des théories étudiées au chapitre III font clairement apparaître ce point : pour être sélectionnée, une théorie doit être contextuellement pertinente, ce qui signifie qu'elle doit notamment exister dans la discipline entendue au sens le plus large. Enfin, pour reprendre l'exemple développé dans le chapitre IV, avant d'être réunies dans une seule analyse éclectique, les théories de Bull, Constantinou et Putnam ont préalablement été élaborées séparément et en compétition entre elles et avec les autres théories. Le paradigmatisme a donc été tout au long de cette recherche considéré comme la première étape d'une analyse pragmatique.

Il est ainsi clair que paradigmatisme et pragmatisme *problem-driven* sont complémentaires, et que ce dernier ne signifie pas la fin des débats théoriques. Parce que ces débats permettent l'élaboration de cadres théoriques robustes et cohérents, ils sont indispensables. Les internationalistes doivent continuer à tester leurs hypothèses et celles des autres, à approfondir leurs théories et à les illustrer. Après cette première étape, le pragmatisme invite à orienter les débats théoriques vers de nouvelles questions. Autrement dit, tandis que le paradigmatisme se demande comment telle ou telle théorie choisie au préalable peut expliquer un phénomène, le pragmatisme invite les chercheurs à poser les questions suivantes : dans l'analyse d'un phénomène déterminé, quels sont les apports et les limites des analyses proposées par chaque théorie ? Quelle complémentarité existe-t-il entre elles ? A quel objet complexe est-il possible d'appliquer chaque théorie ? Quel autre cadre théorique serait également pertinent pour l'analyse du phénomène complexe choisi ? Le pragmatisme défendu ici prolonge donc les débats théoriques vers d'autres aspects importants qui ont été peu étudiés jusque là. Poser ces questions, en effet, est en soi une innovation ; mais parce que le pragmatisme considère utile les analyses paradigmatiques, il ne représente pas un bouleversement pour la discipline. Il y a une simple différence de degré et non pas de nature entre explication pragmatique *problem-driven* et explication paradigmatique.

Dans la conception pragmatique, il y a ainsi une double division du travail. Il y a tout d'abord une division du travail à l'intérieur du paradigmatisme, chaque chercheur analysant différents aspects des relations internationales. Il y a ensuite une division du travail entre chercheurs paradigmatiques et chercheurs pragmatiques, les uns élaborant des théories solides tandis que les autres utilisent ces théories pour analyser un phénomène international complexe.

C'est là une position nuancée : il y a une « prolifération simultanée de communautés de recherches et d'approches éclectiques » dans une « division du travail complexe et intellectuellement fructueuse » (Sil, 2004, p. 328). Le pragmatisme *problem-driven* et l'éclectisme analytique défendent donc qu'il est intéressant non pas que l'ensemble de la discipline abandonne l'élaboration de paradigmes au profit du pragmatisme, mais que certaines de ses ressources soient investies dans ce dernier, ce qui permet de dépasser les barrières théoriques et de mieux comprendre certains phénomènes complexes (Sil, 2004, p. 327). En ce sens, même si son ambition n'est plus de trouver de nouvelles théories mais d'utiliser celles existantes, il n'empêche pas l'innovation théorique. Ce n'est pas la fin du « progrès » scientifique.

4.3. L'arrogance des pragmatiques

La conception pragmatique, qui invite certains chercheurs à dépasser les frontières paradigmatiques tandis que d'autres sont condamnés à rester à l'intérieur de ces frontières, est critiquée par Friedrichs. Ce dernier décrit sarcastiquement la thèse de Sil et Katzenstein en ces termes : « This implies that most scholars must continue the laborious process of formulating parochial research traditions so that a few cosmopolitan colleagues will be enabled to draw upon their work and construct syncretistic collages » (Friedrichs, 2009, p. 647). Le pragmatisme *problem-driven* fait effectivement une différence entre chercheurs pragmatiques et chercheurs paradigmatiques. Il ne considère toutefois pas que, parce que le pragmatisme est l'aboutissement de la recherche, il est en lui-même plus noble ou supérieur au paradigmatisme. Dans la division du travail entre internationalistes, les deux types de recherche sont importants et il n'y a pas de hiérarchie. Sans une analyse paradigmatique le pragmatisme est dépourvu des outils qui lui permettent de mener une étude éclectique.

Il faut ajouter qu'aucun chercheur n'est condamné à rester dans un paradigme défini. Rien n'empêche un chercheur de faire les deux types de recherche s'il le souhaite : dans un premier temps il peut tenter d'élaborer une théorie solide, en limitant ses analyses à un cadre théorique qu'il cherche à approfondir et à renforcer. Dans un deuxième temps, il peut voir comment plusieurs théories sont complémentaires pour analyser un phénomène complexe. La plupart des chercheurs sont motivés par leurs intérêts de recherche (Sil, 2000c, p. 514). Si ces derniers poussent certains internationalistes à mener les deux types d'analyse, rien dans le pragmatisme ne l'interdit – ils sont d'ailleurs nombreux à le faire, contrairement à ce que dit Friedrichs.

Par ailleurs, contrairement à ce que semble supposer Friedrichs, si une hiérarchie existe entre les deux types d'activité, ce serait plutôt le paradigmatisme qui tiendrait le haut du pavé dans le champ des Relations internationales. La recherche *problem-driven* est attaquée de toute part dans une discipline qui place l'entreprise théorique, la cohérence et la parcimonie au plus haut dans la hiérarchie des activités légitimes⁴¹⁸. Le pragmatisme est structurellement défavorisé dans un champ articulé autour d'écoles de pensée associées à un paradigme et, comme on le verra plus loin, un grand nombre de mécanismes institutionnels favorisent le paradigmatisme. Pour le dire à la manière de Sil, « ce qui manque, ce sont les canaux et mécanismes à travers lesquels les contributions de différentes recherches et de différentes méthodologies » peuvent être « considérées comme faisant partie d'un effort commun » (Sil, 2000c, p. 513).

Il faut également souligner que tandis que les chercheurs pragmatiques sont ouverts au paradigmatisme, comme on pouvait s'y attendre, le contraire est beaucoup moins vrai. En effet, d'un côté les pragmatiques reconnaissent, à la manière de Sil, qu'il est « parfois nécessaire et utile de privilégier les problèmes analytiques aux dépens des problèmes concrets » (Sil, 2004, p. 324). Comme on l'a dit précédemment, le pragmatisme est un « complément » du paradigmatisme (Sil, 2009, pp. 650-651). Loin de prétendre à l'hégémonie, il « dépend entièrement » des théories existantes et ne fait qu'inviter le champ à « accommoder » des chercheurs éclectiques (Sil, 2004, p. 326).

D'un autre côté, un grand nombre de chercheurs en sciences sociales ne sont pas « prêts » à concevoir qu'il y a une solidarité entre eux et les débats sont « acrimonieux » :

Acrimonious methodological debates, often reinforcing divisions among sub-fields within and across disciplines, suggest that many social scientists are not yet prepared to view their respective contributions and methodologies as *interdependent*, as *fulfilling* a particular *role* in a collective quest for knowledge by a community of social scientists (Sil, 2000c, pp. 513-514).

Malgré des excès d'enthousiasme de la part de certains internationalistes pragmatiques⁴¹⁹, il n'y a donc pas lieu de reprocher au pragmatisme *problem-driven* une forme d'arrogance : non

⁴¹⁸ Ainsi, Waever souligne que les théoriciens ont une place prépondérante : « The journals are mainly defined, structured, and to a certain extent controlled by theorists. You become a star only by doing theory. The highest citation index scores all belong to theorists. Thus the battle among theories/theorists defines the structure of the field, but the practice it stimulates is one where all subfields compete for making it into the lead journals » (Waever, 2007, p. 297).

⁴¹⁹ Comme exemple de ce genre d'excès, voir notamment la phrase suivante, située en introduction de l'un des seuls ouvrages consacrés au pragmatisme dans les Relations internationales : « The aim of this volume is not to reconstruct

seulement il insiste de manière répétée sur l'importance de la recherche menée à l'intérieur des paradigmes, mais il est également tendanciellement marginalisé dans un champ qui favorise par de multiples moyens le paradigmatisme. Dans la division du travail que le pragmatisme défend, il y a non pas une minorité de chercheurs éclectiques éclairés tandis que les autres sont cantonnés à un paradigme unique, mais interdépendance, complémentarité et solidarité entre les chercheurs. Les deux types de recherche requièrent de la créativité et une bonne connaissance théorique et empirique. Parce que les deux sont tour à tour opposés et considérés comme complémentaires, des rapports complexes entre pragmatisme et paradigmatisme se dessinent ainsi.

5. Esquisse d'une sociologie de la discipline des relations internationales d'un point de vue pragmatique

La sociologie des sciences s'intéresse à la manière dont l'organisation d'une discipline influence la recherche qui y est menée et inversement. Autrement dit, il s'agit d'une forme de sociologie qui prend la « vérité scientifique » comme objet d'étude, et s'intéresse aux « conditions sociales » de sa production, c'est-à-dire à la « structure » et au « fonctionnement » du « champ scientifique » :

La sociologie de la science repose sur le postulat que la vérité du produit, – s'agirait-il de ce produit très particulier qu'est la vérité scientifique –, réside dans une espèce particulière de conditions sociales de production; c'est-à-dire, plus précisément, dans un état déterminé de la structure et du fonctionnement du champ scientifique. L'univers « pur » de la science la plus « pure » est un champ social comme un autre, avec ses rapports de forces et ses monopoles, ses luttes et ses stratégies, ses intérêts et ses profits, mais où tous ces *invariants* revêtent des formes spécifiques (Bourdieu, 1975, p. 91).

En Relations internationales, elle s'inscrit notamment dans la lignée de Waeber, lorsque celui-ci étudie les liens entre les « structures sociales » et les « structures intellectuelles » de la discipline (Waeber, 2007, pp. 294-295). Il s'agit maintenant, à partir des analyses menées précédemment, d'esquisser une sociologie de la discipline d'un point de vue pragmatique. D'une part, on va s'intéresser à la manière dont le « paradigmatisme intellectuel » est favorisé

pragmatism in its classical or new incarnations, but to outline the potential of pragmatism for *reconstructing IR* » (Bauer & Brighi, 2009a, p. 6 nous soulignons).

par de nombreux mécanismes institutionnels. D'autre part on indiquera en quoi le pragmatisme est susceptible de changer les rapports entre chercheurs⁴²⁰.

5.1. Mécanismes constitutifs du paradigmatisme dans la discipline

Les internationalistes, comme d'autres chercheurs en sciences sociales et humaines, sont poussés à adhérer de façon stricte à un seul paradigme, dont les limites définissent ce qu'ils considèrent acceptable et ce qu'ils rejettent. Ils sont poussés à ce paradigmatisme par de nombreux facteurs à la fois psychologiques, sociaux et institutionnels. Ainsi, même si cette liste des facteurs qui expliquent la prédominance du paradigmatisme dans les relations internationales n'est pas exhaustive, « [un intellectuel honnête] reste conscient que la socialisation, la formation et l'idéologie jouent un rôle important, si ce n'est décisif, dans le choix d'une approche plutôt qu'une autre » (O'Meara, 2010a, p. 44)⁴²¹.

Par exemple, la manière dont est enseignée la théorie des relations internationales contribue au paradigmatisme : lors des cours et dans les manuels, les différentes théories sont généralement présentées les unes après les autres, et conçues comme incompatibles entre elles. Si cela ouvre l'esprit des étudiants à de nombreuses perspectives théoriques, cela les socialise également au paradigmatisme (Cornut, 2011). Plus généralement, les étudiants, influencés par leurs enseignants et par les superviseurs de leurs recherches, sont, comme le souligne O'Meara, poussés à se conformer à un certain type de recherche par toute sorte de « moyens directs, indirects et cachés » –notamment la manière dont l'enseignement, la recherche et la discipline fonctionnent :

Tout étudiant est soumis à la pression de se conformer aux choix et aux préjugés de ses professeurs et directeur de recherche, ainsi qu'au consensus paradigmatique du secteur de sa discipline ou de son pays. Il n'y a rien de mauvais non plus à se conformer à ces pressions, à la condition que le chercheur comprenne bien qu'on l'y encourage à travers toutes sortes de moyens directs, indirects et même cachés (O'Meara, 2010a, p. 44)⁴²².

⁴²⁰ On ne précisera donc pas ici les conséquences institutionnelles d'un éventuel tournant pragmatique de la discipline, et la question de savoir si le pragmatisme a le potentiel de transformer la manière dont est structurée la discipline est laissée à une recherche ultérieure.

⁴²¹ Ici O'Meara se réfère au choix entre les théories, et non pas au choix entre pragmatisme et paradigmatisme. Cette citation est d'autant plus significative qu'il n'envisage pas la possibilité de choisir *plusieurs* théories.

⁴²² L'effet constitutif de l'enseignement sur le champ scientifique est souligné par Bourdieu. Pour lui, le système d'enseignement permet le maintien de l'« ordre scientifique établi ». C'est là l'une des « stratégies de conservation » utilisées par les « dominants » : « Le système d'enseignement [est] seul capable d'assurer à la science officielle la permanence et la consécration en l'inculquant systématiquement (habitus scientifiques) à l'ensemble des destinataires

Comme l'indique Kratochwil, il y a une tendance dans l'enseignement à « propager » et « reproduire » les écoles. Ce « scholastisme » décourage les « innovations », et « entraîne les jeunes aspirants comme des chiens de Pavlov, à saliver au son de la voix du maître » (Kratochwil, 2003, p. 127).

Si ce conditionnement débute dès la formation, des facteurs institutionnels expliquent également la prédominance du paradigmatisme. Comme le souligne Sil, de « multiples forces » poussent à la fragmentation et à la compétition entre paradigmes (Sil, 2009, pp. 649-650) et le paradigmatisme demeure très influent : « Paradigmatic boundaries remain powerful. They are reflected not only in research, but also in teaching, hiring, competition for grants, manuscript reviews, and conference organization » (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 218).

Ainsi, même si cela n'empêche pas certaines exceptions, le souci de cohérence qui imprègne la recherche scientifique pousse les chercheurs à se cantonner à une seule théorie : parce que celle-ci est vue comme incompatible avec toutes les autres, il lui est impossible d'en défendre deux à la fois. Par ailleurs, en associant son nom à une théorie, un chercheur gagne une identité et une visibilité dans le champ, ce qui lui permet par la suite de publier ouvrages, chapitres et articles dans les revues spécialisées, de trouver un poste ou de devenir titulaire, de créer un réseau de chercheurs associés à cette école de pensée, d'obtenir des fonds de recherche et d'attirer autour de lui des étudiants et des collaborateurs qui vont soutenir et défendre cette approche⁴²³. Au contraire, s'il n'arrive pas à associer son nom avec une théorie, sa notoriété et sa visibilité sont moindres⁴²⁴. Tout cela fait sans doute partie des « nombreux » mécanismes mentionnés par Wendt qui poussent les chercheurs à répéter ce qu'ils ont dit et qui les a fait connaître. Autrement dit, une fois qu'un chercheur a associé son nom à une théorie, il lui devient difficile d'être reconnu pour autre chose –ce que Wendt regrette (Wendt, 2008).

Le pragmatisme trouve donc sur son chemin ces mécanismes psychologiques, institutionnels et sociologiques qui poussent les internationalistes à adopter le paradigmatisme

légitimes de l'action pédagogique et, en particulier, à tous les nouveaux entrants dans le champ de production proprement dit » (Bourdieu, 1975, p. 103).

⁴²³ Ce sont ces raisons qui amènent O'Meara à imaginer le commentaire suivant dans la bouche d'un étudiant remettant en cause la pertinence des débats théoriques : « Tout cela, eh bien, c'est n'importe quoi ! [...] Les débats en théorie des relations internationales semblent être une stratégie pour permettre aux chercheurs de se créer des emplois, et permettre aux professeurs de décrocher des subventions de recherche pour eux et leurs chouchous ! » (O'Meara, 2010b, p. 514).

⁴²⁴ Bourdieu insiste ainsi sur la nécessité pour un chercheur de se « faire un nom, ou pour certains, un prénom » (Bourdieu, 1975, p. 99). En effet, « le chercheur dépend aussi de sa réputation auprès de ses collègues pour obtenir des fonds de recherche, pour attirer des étudiants de qualité, pour s'assurer des *grants* et des bourses, des invitations et des consultations, des distinctions » (Bourdieu, 1975, p. 98). On reviendra plus loin sur l'analyse de Bourdieu du champ scientifique.

(Sil, 2009, p. 650) (Hellmann, 2003, p. 150). Autrement dit, le « pluralisme » ne fait pas son entrée facilement dans un champ qui favorise et légitime plutôt la « spécialisation » et la « fragmentation » :

Pluralism requires an active commitment to acknowledge and embrace diversity, something to which IR has not yet consciously subscribed. Institutional reasons are also at play, of course. IR may well have developed into a mature and respectable member in the ranks of higher education, but this has necessarily implied its subjugation to the academy's particular political economy, with the adoption of its typical drive towards specialization and fragmentation –all of which has helped in creating a variety of monologues, rather than dialogue (Bauer & Brighi, 2009a, p. 1).

Il faut toutefois ajouter que, pour favoriser son inclusion et sa diffusion dans le champ des Relations internationales, le pragmatisme adopte certaines caractéristiques mentionnées précédemment et associées au paradigmatisme. Par exemple, il n'échappe pas dans une certaine mesure à la « labellisation » qui permet de le constituer comme *une sorte d'école de pensées* regroupant des chercheurs autour de certains postulats. Ainsi, même si comme on l'a vu, ils insistent sur le fait qu'ils n'ont pas l'ambition de créer un autre « -isme », Sil et Katzenstein ont explicitement la volonté de donner une place au pragmatisme dans la discipline, en regroupant des chercheurs dépourvus d'une identité commune mais qui font le même type de recherche (Sil & Katzenstein, 2010b, p. 25). Dans un champ compétitif, l'innovation théorique naît parfois de tentatives pour faire le contraire de ce qui se fait généralement –autrement dit, dans un champ où le paradigmatisme domine, pour faire une recherche originale et tenter de se distinguer, le pragmatisme *problem-driven* est une bonne solution⁴²⁵. Cela permet, comme pour le paradigmatisme, l'accaparement de certaines ressources financières et humaines⁴²⁶. On a par ailleurs déjà mentionné dans le chapitre I la course pour l'appropriation symbolique du mot « pragmatisme ». D'un point de vue sociologique, ces stratégies contribuent à brouiller partiellement la distinction entre pragmatisme et paradigmatisme.

5.2. Solidarité organique et solidarité mécanique

Même si le pragmatisme reprend certaines caractéristiques du paradigmatisme, il n'en demeure pas moins qu'il a le potentiel de constituer la discipline sur d'autres bases. Évitant de concevoir la discipline comme une lutte pour l'hégémonie entre différentes approches, il veut

⁴²⁵ Cela explique l'affirmation suivante de Katzenstein : « I am increasingly convinced that "analytical eclecticism" is at this stage a superior way of doing theory because we are so paradigmatic; had we been predominantly eclectic, I would've said we should be a little more paradigmatic –but right now we almost work in a monoculture, which intellectually is pretty unhealthy » (Katzenstein, 2008).

⁴²⁶ Même si, de ce point de vue, le pragmatisme *problem-driven* et l'éclectisme analytique sont encore loin d'être autant favorisés que les paradigmes dominants la discipline.

en effet modérer les oppositions qui parcourent le champ, en faisant prendre conscience aux chercheurs de la solidarité organique qui existe entre eux.

Les liens que les chercheurs devraient entretenir entre eux dans une perspective pragmatique ont été précisés par Sil (Sil, 2000c) (Sil, 2004)⁴²⁷. Pour celui-ci, reprenant les concepts de Durkheim, il devrait exister une « solidarité organique », par opposition à une « solidarité mécanique » dans la discipline. Une solidarité mécanique existe lorsque les individus membres d'un groupe ont des rôles similaires, dans le cadre d'une division du travail simple. Au contraire, une division du travail plus complexe nécessite une solidarité organique : « A more complex division of labor is sustained by an "organic solidarity" among individuals who focus on different activities but also develop a shared, abstract consciousness of the interdependence among their roles and tasks » (Sil, 2004, p. 318). Le pragmatisme favorise l'apparition d'une solidarité organique pour deux raisons complémentaires et liées entre elles : il souligne tout d'abord la complémentarité des efforts que chacun fournit individuellement; il permet ensuite l'émergence d'une conscience commune parmi les chercheurs⁴²⁸.

Dans un premier temps, dans un champ structuré en paradigmes, si l'objectif commun est de comprendre les relations internationales, il n'y a pas de complémentarité, et chacun a des tâches et des rôles identiques. Au contraire, dans la conception de l'éclectisme analytique et du pragmatisme *problem-driven*, chaque théorie apporte des éléments différents et complémentaires à l'analyse :

[A] simple division of labor [is] sustained by mechanical forms of solidarity and a likeness of tasks and roles. A position of constrained pluralism, by contrast, proceeds from a view of social science as a *complex* division of labor within which discrete research communities may be regarded as performing distinct, interdependent roles in the process of applying different methods to generate

⁴²⁷ Des réflexions approfondies sur le pluralisme et la division du travail entre chercheurs se retrouvent dans les différents chapitres et articles qui constituent la thèse de doctorat de de Langhe (de Langhe, 2010). Ce dernier s'intéresse toutefois non pas aux Relations internationales, mais à l'économie, et ses réflexions ne sont pas approfondies ici. Wendt et Shapiro discutent également succinctement de la division du travail entre chercheurs dans les sciences sociales (Shapiro & Wendt, 1992, p. 203).

⁴²⁸ Il faut ajouter que Sil utilise les concepts de Durkheim pour montrer la solidarité entre internationalistes malgré les différences dans les méthodes qu'ils utilisent. C'est donc avant tout sur la complémentarité des méthodes quantitatives, qualitatives et interprétatives qu'il se penche. Le propos défendu ici, notamment dans le chapitre III, est plus vaste, puisqu'elle va au-delà de la complémentarité des différentes méthodes utilisées par les internationalistes, pour s'intéresser à la complémentarité des théories et des explications que ces théories fournissent. Cela dépasse l'objectif que Sil se fixe dans le chapitre qu'il publie en 2004. Il laisse toutefois la porte ouverte à cette application de la solidarité organique non seulement pour rendre compte de la complémentarité des méthodes utilisées par les internationalistes, mais plus généralement dans le « processus collectif qui donne du sens au monde social » (Sil, 2004, p. 319).

different kinds of intellectual insights into different sets of problems (Sil, 2004, p. 319)⁴²⁹.

Dans un deuxième temps, le pragmatisme *problem-driven* et l'éclectisme analytique permettent que, dans la conscience commune, la solidarité mécanique entre internationalistes appartenant à différentes traditions de recherches soit remplacée par une solidarité organique au sein de l'ensemble des sciences sociales. Pour que celle-ci émerge, il faut en effet « une conscience abstraite » de la manière dont « différentes approches remplissent différents rôles interdépendants pour les sciences sociales dans leur ensemble » (Sil, 2000c, p. 514). L'éclectisme analytique et le pragmatisme *problem-driven*, en soulignant la compatibilité et la complémentarité des recherches appartenant à des écoles théoriques différentes, est susceptible de créer les conditions d'émergence de cette conscience commune (Sil, 2000c, p. 531).

5.3. Deux objections contre la solidarité organique

Cette conception d'une solidarité organique entre chercheurs peut sembler contestable. Bourdieu est ainsi très critique de la vision « durkheimienne » du champ scientifique :

La science officielle n'est pas ce qu'en fait le plus souvent la sociologie de la science, c'est-à-dire le système des normes et des valeurs que la « communauté scientifique », groupe indifférencié, imposerait et inculquerait à tous ses membres, l'anomie révolutionnaire ne pouvant s'imputer qu'à des ratés de la socialisation scientifique. Cette vision « durkheimienne » du champ scientifique pourrait n'être que la transfiguration de la représentation naïvement « fonctionnaliste » de l'univers scientifique que les tenants de l'ordre scientifique ont intérêt à imposer, et d'abord à leurs concurrents (Bourdieu, 1975, p. 96).

Dans cette critique, il est possible de distinguer deux arguments différents. Dans un premier temps, les proclamations d'une solidarité des chercheurs dans une entreprise commune cacheraient des tentatives pour imposer une façon unique de faire de la recherche et de définir ce qu'est la science. Ce serait un argument pour marginaliser certains chercheurs. Dans un deuxième temps, les rivalités et les oppositions entre internationalistes sont telles qu'il est impossible de parler de solidarité entre chercheurs. Il n'y a pas une communauté de recherche, mais plutôt un champ de lutte, traversé de débats/querelles que les adeptes (naïfs) de la « communauté » nient ou espèrent abolir. Il s'agit maintenant de répondre à ces deux objections.

⁴²⁹ On reviendra plus loin sur la notion de pluralisme contraint.

Dans un premier temps, l'éclectisme analytique et le pragmatisme *problem-driven* ne basent pas l'unité de la science sur des principes méthodologiques rigides. Dans la lignée du refus de toute forme de synthèse, parler de solidarité et de division du travail, ce n'est pas nécessairement supposer qu'il existe un « consensus » entre les chercheurs (Sil, 2004, p. 319). Etant donné les débats qui les opposent, la solidarité organique entre eux ne peut être fondée que sur une reconnaissance que différentes méthodes, épistémologies et types de récit sont possibles et que chacun apporte des éléments à l'analyse d'un phénomène donné (Sil, 2004, p. 321). Une solidarité organique entre chercheurs ne peut exister qu'à la condition que ceux-ci adoptent une conception pluraliste et ouverte de la science, au sein de laquelle différents types de recherche ont une place légitime. En ce sens, l'éclectisme analytique s'oppose par exemple à la conception de King, Keohane et Verba, qui en présentant un « ensemble de règles *uniforme* pour concevoir et évaluer les recherches empiriques », proposent des critères d'évaluation pour les recherches qualitatives et interprétatives identiques à ceux des méthodes quantitatives. En dépit d'une ouverture « apparente au pluralisme », ces trois auteurs finissent donc par « ignorer les différences » entre les chercheurs. C'est pourquoi, en fin de compte, la constitution de l'unité des sciences sociales sur une telle base n'a « de sens et une légitimité que pour ceux qui partagent la perspective empiriste des trois auteurs » (Sil, 2004, pp. 314-315). Cela revient à marginaliser certains chercheurs et à « exclure certaines activités intellectuelles » (Sil, 2004, p. 318). Contre cette conception, Sil défend un « pluralisme contraint », qui consiste, comme on l'a fait dans les chapitres précédents, à être ouvert à une pluralité de théories, tout en utilisant, pour évaluer chacune d'elles, les critères méthodologiques et épistémologiques de ces théories elles-mêmes :

A more practical alternative in view of the present intellectual environment may be a *constrained* pluralism based on cultivating an understanding of what definitions and standards of « rigor » are employed by research communities themselves given the particular objectives, constraints, opportunities, and expectations their members take on when they choose to explore a given problem at a certain level of abstraction using a particular set of concepts and methods (Sil, 2004, p. 318)⁴³⁰.

Ainsi, dans les critères d'exclusion identifiés au chapitre III, aucun n'exclut *a priori* des théories du champ. Dans la conception pragmatique, pour être utilisée, une théorie doit être fondée empiriquement, répondre à la question posée, être compréhensible par les internationalistes, etc. Cela laisse en principe la possibilité d'utiliser toutes les théories des relations internationales. Le chapitre IV a notamment montré la pertinence d'une analyse postmoderne des excuses dans la diplomatie américaine.

⁴³⁰ C'est une voie « modeste mais faisable » (Sil, 2004, p. 309).

Dans un deuxième temps, si Sil souligne la solidarité qui existe entre les chercheurs, il n'en n'oublie pas pour autant les éléments de compétition et de concurrence qui existent dans le champ scientifique. Il y a bien des oppositions entre chercheurs (Sil, 2000c, p. 531). En parallèle de la solidarité organique qui les unit, ces derniers forment également un champ de lutte et sont en concurrence pour l'appropriation de ressources matérielles et symboliques limitées. Sil souligne ainsi que les débats entre chercheurs ont également pour enjeux les embauches, les titularisations, les bourses, etc. (Sil, 2000c, p. 514) (Sil, 2004, p. 319). La proclamation d'une forme de solidarité dans une entreprise commune n'est pas incompatible avec la persistance des luttes. Sil a une conception nuancée des rapports entre chercheurs – ceux-ci sont à la fois en compétition les uns avec les autres, et solidaires dans leur entreprise commune. Ils forment à la fois un champ de lutte et une communauté. Comme le souligne Waever, il y a déjà dans l'état actuel des choses un « degré relativement élevé d'intégration », sans une « structure intégrée, hiérarchique et complète » (Waever, 2007, p. 299).

Sil rejoint donc l'analyse de Bourdieu selon laquelle l'antagonisme entre chercheurs et l'« ordre collectif de la science » sont non seulement compatibles, mais indissociables (Bourdieu, 1975, pp. 105-109). Le point de départ de Bourdieu est que les chercheurs sont en lutte pour l'appropriation des ressources du champ. Ils sont donc intéressés par leur recherche dans un double sens : ils y trouvent non seulement un intérêt scientifique (« intrinsèque »), mais également un intérêt politique (« extrinsèque ») qui leur permet de renforcer leur position dans le champ scientifique. Les deux motivations –intellectuelles et politiques– sont indissociables (Bourdieu, 1975, p. 93)⁴³¹. De cette indissociabilité, Bourdieu déduit ce qu'il appelle les « conditions sociales du progrès de la raison ».

Dans le champ scientifique, la détermination de la validité scientifique est faite par les scientifiques eux-mêmes. C'est pourquoi, les productions d'un chercheur quel qu'il soit sont évaluées par les concurrents de ce chercheur. Autrement dit, les concurrents sont également juges – pour améliorer sa position dans le champ il faut donc satisfaire ceux qui luttent eux aussi pour améliorer leur position. Dans ces conditions, l'amélioration d'une position individuelle (qui relève de la lutte entre producteurs de savoir scientifique) ne peut que passer par « invention et rupture » à même de satisfaire d'autres producteurs (ce qui relève du

⁴³¹ On voit ici en quoi Bourdieu s'oppose aussi bien à la sociologie positiviste des sciences (qui ne voit que le côté scientifique des luttes entre chercheurs) qu'à son pendant critique (qui ne voit que leur aspect politique) (Bourdieu, 1975, pp. 106-107 et 112-114).

« progrès de la science ») (Bourdieu, 1975, p. 98). C'est ce que Bourdieu appelle la « dialectique scientifique » (Bourdieu, 1975, pp. 106-108).

Cette dialectique explique ainsi comment le progrès de la raison naît des antagonismes individuels et des rivalités. Sil va certes plus loin que Bourdieu : pour le premier, les analyses et les méthodes de chaque chercheur sont complémentaires avec celles des autres et forment un ensemble cohérent, tandis que le second se limite à considérer que le progrès scientifique (qui ne passe pas par une complémentarité de toutes les recherches entre elles) est le résultat des antagonismes individuels. Toutefois, Sil n'oublie pas la lutte qui oppose les chercheurs. Autrement dit, s'il adopte certains traits de la conception durkheimienne de la science que Bourdieu critique⁴³², il ne « tombe pas dans le fonctionnalisme », parce qu'il ne passe pas « sous silence les intérêts (i.e. les fonctions différentielles) » (Bourdieu, 1975, p. 97). Bourdieu et Sil se rejoignent donc dans une sociologie des sciences nuancée, selon laquelle la recherche est *à la fois* un champ de lutte individuelle et un lieu où les chercheurs progressent collectivement. Les analyses de Bourdieu permettent ainsi de comprendre en quoi il est possible de soutenir, comme Sil le fait, que les chercheurs sont à la fois solidaires et rivaux⁴³³. Il s'agit, là encore, comme tout au long de cette recherche, de refuser d'opposer des conceptions réputées incompatibles, pour voir comment, malgré les apparences, celles-ci sont complémentaires.

⁴³² Il est important d'ajouter ici que Sil ne reprend pas intégralement l'analogie durkheimienne –d'après lui, si elle permet de comprendre les rapports entre chercheurs, elle n'est toutefois pas parfaite. Ainsi, une des « limites significatives de l'analogie durkheimienne » est que les efforts des différents chercheurs ne s'agrègent pas de la même manière que ceux des individus de la société complexe décrite par Durkheim (Sil, 2004, p. 319).

⁴³³ Bourdieu fait une analyse beaucoup plus élaborée que celle de Sil, notamment lorsqu'il s'intéresse aux rapports du champ scientifique avec la classe dominante et aux stratégies de lutte internes au champ scientifique (qui opposent notamment « dominants » et « nouveaux entrants »).

Bibliographie

- Ackerman, D. M. (2001). *Collision of U.S. and Chinese Aircraft: Selected Legal Considerations*. CRS Report for Congress.
- Adler, E. (1997). « Seizing the Middle Ground: Constructivism in World Politics ». *European Journal of International Relations*, 3 (3), pp. 319-363.
- Adler, E., & Pouliot, V. (À paraître). « The Practice Turn in International Relations ».
- AJIL. (1989). « Excerpts from Report of ICAO Fact-Finding Investigation Pursuant to Decision of ICAO Council of July 14, 1988 ». *American Journal of International Law*, pp. 332-335.
- AJIL. (2000). « State Responsibility for Injuries to Aliens : Ex Gratia Payment for Bombing of Chinese Embassy in Belgrade ». *American Journal of International Law*, pp. 127-131.
- Allison, G. T. (1971). *Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis*. Boston: Little Brown.
- Ambrus, V. (1999). « Is Putnam's causal theory of meaning compatible with internal realism? ». *Journal for General Philosophy of Science*, 30, pp. 1-16.
- Arangio-Ruiz, G. (1989). « Deuxième rapport sur la responsabilité des États ». *Annuaire de la Commission du droit international*, 2.
- Aron, R. (1962). *Paix et guerre entre les nations*. Paris: Calmann-Lévy.
- Aron, R. (1967). « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? ». *Revue Française de Science Politique*, 17 (5), pp. 837-861.
- Ashley, R. (1976). « Noticing Pre-paradigmatic Progress ». Dans J. Rosenau, *In Search of Global Patterns*. New York: Collier Macmillan Publishers, pp. 150-158.
- Baert, P. (1998). *Social Theory in the Twentieth Century*. New York: New York University Press.
- Baert, P. (2009). « A neopragmatist agenda for social research ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 47-64.
- Baiamonte, J. V. (1992). « "Who Killed the Chief" Revisited: The Hennessey Assassination and Its Aftermath, 1890-1991 ». *Louisiana History: The Journal of the Louisiana Historical Association*, 33 (2), pp. 117-146.
- Bailey, T. A. (1975). *The Lusitania Disaster: An Episode in Modern Warfare and Diplomacy*. New York: Free Press.

- Barnett, M., & Sikkink, K. (2008). « From International Relations to Global Society ». Dans C. Reus-Smit, & D. Snidal, *The Oxford Handbook of International Relations*. Oxford: Oxford University Press, pp. 62-83.
- Barthe-Gay, C. (2003). « Réflexions sur la satisfaction en droit international ». *Annuaire Français du Droit International*, 49, pp. 105-128.
- Bataineh, R. F. (2004). *A cross-cultural study of the speech act of apology in American-English and Jordanian-Arabic*. Indiana University of Pennsylvania: PhD Dissertation.
- Battistella, D. (2009). *Théories des relations internationales*. Paris: Sciences Po Les Presses.
- Bauer, H., & Brighi, E. (2009a). « Introducing Pragmatism to International Relations ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 1-8.
- Bauer, H., & Brighi, E. (2009b). « Conclusions: on the obstacles and promises of pragmatism in international relations ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 163-170.
- Beer, P., & Bogin, F. (2001). « Les États-Unis offrent une nouvelle expression de "regrets" à la Chine ». *Le Monde*, 12 avril 2001.
- Belnap, N., & Steel, T. (1976). *The Logic of Questions and Answers*. New Haven: Yale University Press.
- Bennett, A. (2008). « The mother of all "isms": organizing political science around causal mechanisms ». Dans R. Groff, *Revitalizing Causality: Realism about Causality in Philosophy and Social Science*. Abingdon: Routledge, pp. 205-219.
- Bennett, A., & Elman, C. (2008). « Case study methods ». Dans C. Reus-Smit, & D. Snidal, *The Oxford Handbook of International Relations*. Oxford: Oxford University Press, pp. 499-517.
- Bergson, H. (1969). *La pensée et le mouvant. Essais et conférences*. Paris: Les Presses Universitaires de France.
- Bernstein, R. J. (1997). « Pragmatism, Pluralism and the Healing of Wounds ». Dans L. Menand, *Pragmatism, A reader*. New York: Vintage Books, pp. 382-401.
- Beschloss, M. R. (1986). *MAYDAY : Eisenhower, Khrushchev, and the U-2 affair*. New York: Harper & Row.
- Bilder, R. (2006). « The Role of Apology in International Law and Diplomacy ». *Virginia Journal of International Law*, 46 (3), 64 p.
- Bissonnette, P. (1952). *La satisfaction comme mode de réparation en droit international*. Genève.

- Bohman, J. (2002). « How to Make a Social Science Practical: Pragmatism, Critical Social Science and Multiperspectival Theory ». *Millennium: Journal of International Studies*, 31 (3), pp. 499-524.
- Bourassa, A. G. (2010). *Glossaire du théâtre*. Consulté le 10 janvier 2011. <http://www.theatrales.uqam.ca>.
- Bourdieu, P. (1975). « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison ». *Sociologie et sociétés*, 7 (1), pp. 91-118.
- Bradford, R. (1980). *The Virginius Affair*. Boulder: Colorado Associate University Press.
- Brecher, M., & Wilkenfeld, J. (1997). *A study of crisis*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
- Britton, J. A. (2008). « International Communications and International Crises in Latin America, 1867-1881 ». *The Latin Americanist*, 52 (1), pp. 131-154.
- Bueno de Mesquita, B. (2004). « The methodical study of politics ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 227-247.
- Bull, H. (1966). « International Theory: The Case for a Classical Approach ». *World Politics*, 18 (3), pp. 361-377.
- Bull, H. (1977). *The Anarchical Society, A Study of Order in World Politics*. New York: Columbia University Press.
- Calhoun, F. S. (1993). *Uses of force and Wilsonian foreign policy*. Kent: Kent State University Press.
- Carlsnaes, W. (2002). « Foreign Policy ». Dans W. Carlsnaes, T. Risse, & B. Simmons, *Handbook of International Relations*. London: Sage, pp. 331-349.
- Celermajer, D. (2004). *Political Apologies: Collective responsibility and Political Ritual*. Columbia University.
- Checkel, J. T. (À paraître). « Theoretical Synthesis in IR: Possibilities and Limits ». Dans W. Carlsnaes, T. Risse, & B. Simmons, *Sage Handbook of International Relations*. London: Sage Publications.
- Chernoff, F. (2002). « Scientific Realism as a Meta-Theory of International Politics ». *International Studies Quarterly*, 46 (2), pp. 189-207.
- Chernoff, F. (2007). *Theory and Metatheory in International Relations: Concepts and Contending Accounts*. New York: Palgrave Macmillan.
- Cochran, M. (2001). « What Does It Mean to Be an American Social Science? A Pragmatist Case for Diversity in International Relations ». Dans R. Crawford, & D. Jarvis,

International Relations - Still an American Social Science? Toward Diversity in International Thought. Albany: State University of New York Press, pp. 53-71.

- Cochran, M. (2002). « Deweyan Pragmatism and Post-Positivist Social Science in IR ». *Millennium: Journal of International Studies*, 31 (3), pp. 525-548.
- Cohen, R. (1998). « Putting Diplomatic Studies on the Map ». *DSP Newsletter* (4), pp. 1-2.
- Combacau, J., & Sur, S. (2004). *Droit international public*. Paris: Montchrestien.
- Cometti, J.-P. (1992). « Présentation ». Dans J.-P. Cometti, *Lire Rorty: le pragmatisme et ses conséquences*. Paris: Éditions de l'éclat, pp. 9-18.
- Commission du droit international. (2000). « Rapport de la Commission à l'Assemblée générale sur les travaux de sa cinquante-deuxième session ». *Annuaire de la Commission du droit international*, 2 (A/55/10).
- Constantinou, C. (1996). *On the Way to Diplomacy*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Constantinou, C., & Der Derian, J. (2010). « Sustaining Global Hope: Sovereignty, Power and the Transformation of Diplomacy ». Dans C. Constantinou, & J. Der Derian, *Sustainable Diplomacies*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, pp. 1-22.
- Cooper, A., & Hocking, B. (2000). « Governments, Non-governmental Organisations and the Re-calibration of Diplomacy ». *Global Society*, 14 (3), pp. 361-376.
- Cornut, J. (2007). « La violence symbolique saisie par le droit international : les excuses comme une obligation pour réparer le dommage moral et politique ? ». *Congrès de l'Association Française de Science Politique*. Toulouse.
- Cornut, J. (2008). « Some bridges do not lead anywhere: why apologizing is not an obligation ». *Annual meeting of the International Studies Association*. San Francisco.
- Cornut, J. (2011). « Analytical Eclecticism and the Teaching of International Relations Theory ». *Annual meeting of the International Studies Association*. Montréal.
- Couture, J. (2001). « Explication et justification en philosophie morale ». *Philosophiques*, 28 (1), pp. 129-150.
- Cox, G. W. (2004). « Lies, damned lies, and rational choice analyses ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 167-200.
- Cox, R. (1981). « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory ». *Millennium: Journal of International Studies*, 10 (2), pp. 126-155.
- Crawford, J. (2002). *The International law commission's articles on state responsibility. Introduction, Text and Commentaries*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Cristol, A. J. (2002). *The Liberty Incident: The 1967 Israeli Attack on the U. S. Navy Spy Ship*. Washington: Brassey's.
- Crook, D. P. (1976). *Diplomacy During the American Civil War*. John Wiley & Sons.
- Cunningham, M. (1999). « Saying Sorry, The Politics of Apology ». *The Political Quarterly*, 70 (3), pp. 285-293.
- Dahl, E. S. (2004). « Relations, Apology and Historical Memory: Navigating Crises in Sino-American Relations ». *Annual meeting of the International Studies Association*. Montréal.
- Dahl, R. A., Bewley, T. F., Rudolph, S. H., & Mearsheimer, J. (2004). « What have we learned? ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 377-394.
- de Langhe, R. (2009). « Why should I adopt pluralism? » Dans R. Garnett, E. Olsen, & M. Starr, *Economic Pluralism*. London: Routledge, pp. 139-159.
- de Langhe, R. (2010). *Models in Science. Essays on Scientific Virtues, Scientific Pluralism and the Distribution of Labour in Science*. Ghent University: PhD Dissertation.
- de Langhe, R. (Non daté). « Pluralism in international relations ». Non publié.
- de Langhe, R., Weber, E., & van Bouwel, J. (2007). « A pragmatist approach to the plurality of explanations in International Relations Theory ». *EPCR-SGIR*, Turin.
- De Visscher, C. (1955). *Théorie et réalité en Droit International Public*. Paris: Pedone.
- Der Derian, J. (1987a). « Mediating Estrangement: A Theory for Diplomacy ». *Review of International Studies*, 13 (2), pp. 91-110.
- Der Derian, J. (1987b). *On Diplomacy: A Genealogy of Western Estrangement*. Oxford: Blackwell Publishers.
- Dessler, D. (1991). « Beyond Correlations: Toward a Causal Theory of War ». *International Studies Quarterly*, 35 (3), pp. 337-355.
- Devitt, M. (1997). *Realism and Truth*. Princeton: Princeton University Press.
- Dewey, J. (1941). « Propositions, Warranted Assertibility, and Truth ». *The Journal of Philosophy*, 38 (7), pp. 169-186.
- Doherty, E. M. (2000). « Beyond boundaries? A Tentative Appraisal ». Dans R. Sil, & E. M. Doherty, *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*. New York: State University of New York, pp. 231-250.
- Dominicé, C. (1984). « La satisfaction en droit des gens ». Dans *Mélanges Georges Perrin*. Lausanne: Payot, pp. 91-121.

- Donnelly, E. (2004). « The United-States-China EP-3 incident: legality and Realpolitik ». *Journal of Conflict & Security Law*, 9 (1), pp. 25-42.
- Dretske, F. (1977). « Referring to Events ». *Midwest Studies in Philosophy*, 2 (1), pp. 90-99.
- Dufault, E. (2008). « Théorie ». Dans A. Macleod, E. Dufault, F. Guillaume Dufour, & D. Morin, *Relations internationales, Théories et concepts*. Montréal: Athéna Editions, pp. 480-483.
- Editors. (2002). « Pragmatism in IR Theory ». *Millennium: Journal of International Studies*, 31 (3), pp. iii-iv.
- Evans, P. B., Jacobson, H. K., & Putnam, R. D. (Dir.). (1993). *Double-Edged Diplomacy: International Bargaining and Domestic Politics*. Berkeley: University of California Press.
- Farrell, F. (1995). « Rorty and Antirealism ». Dans H. Saatkamp, *Rorty and Pragmatism. The Philosopher Responds to His Critics*. Nashville: Vanderbilt University Press, pp. 154-188.
- Fearon, J., & Wendt, A. (2005). « Rationalism v. Constructivism: A Skeptical View ». Dans W. Carlsnaes, T. Risse, & B. Simmons, *Handbook of International Relations*. London: Sage Publications, pp. 52-72.
- Ferejohn, J. (2004). « External and internal explanation ». Dans I. Shapiro, & R. M. Smith, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 144-164.
- Ferris, N. (1977). *The "Trent" Affair: A Diplomatic Crisis*. Knoxville: University of Tennessee Press.
- Festenstein, M. (2009). « Pragmatism's boundaries ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 145-162.
- Førland, T. E. (2004). « The Ideal explanatory text in history: A plea for ecumenism ». *History and Theory*, 43, pp. 321-340.
- Førland, T. E. (2008). « Historiography Without God: a Reply to Gregory ». *History and Theory*, 47, pp. 520-532.
- Fox Piven, F. (2004). « The politics of policy science ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 83-105.
- Friedrichs, J. (2009). « From Positivist Pretense to Pragmatic Practice Varieties of Pragmatic Methodology in IR scholarship ». *International Studies Review*, 11 (3), pp. 645-648.
- Friedrichs, J., & Kratochwil, F. (2009). « On Acting and Knowing: How Pragmatism can Advance International Relations Research and Methodology ». *International Organization*, 63 (4), pp. 701-731.

- García Amador, F. (1961). « Responsabilité internationale : sixième rapport du rapporteur spécial ». *Annuaire de la Commission du droit international*, 2.
- Garfinkel, A. (1981). *Forms of Explanation, Rethinking the questions in social theory*. New Haven: Yale University Press.
- Gerard, J. W. (1917). *My four years in Germany*. New York: George H. Doran Company.
- Gerber, A. S., Green, D. P., & Kaplan, E. H. (2004). « The illusion of learning form observational research ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 251-273.
- Gerner, D. J., Schrodt, P. A., Francisco, R. A., & Weddle, J. L. (1994). « Machine Coding of Event Data Using Regional and International Sources ». *International Studies Quarterly*, 38 (1), pp. 91-119.
- Godwin, P. H. (2005). « Decisionmaking Under Stress: The Unintentional Bombing of China's Belgrade Embassy and the EP-3 Collision ». Dans A. Scobell, & L. M. Wortzel, *Chinese national security decisionmaking under stress*. Carlisle: Strategic Studies Institute, pp. 161-190.
- Goldstein, J. S. (1992). « A Conflict-Cooperation Scale for WEIS Events Data ». *The Journal of Conflict Resolution*, 36 (2), pp. 369-385.
- Gouinlock, J. (1995). « What Is the Legacy of Instrumentalism? Rorty's Interpretation of Dewey ». Dans H. Saatkamp, *Rorty and Pragmatism. The Philosopher Responds to His Critics*. Nashville: Vanderbilt University Press, pp. 72-90.
- Gould, H. D., & Onuf, N. (2009). « Pragmatism, legal realism and constructivism ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 26-44.
- Gourevitch, P. (1978). « The second image reversed: the international sources of domestic politics ». *International Organization*, 32 (4), pp. 881-912.
- Gourevitch, P. (2006). « Domestic Politics and International Relations ». Dans W. Carlsnaes, T. Risse, & B. A. Simmons, *Handbook of International Relations*. London: Sage, pp. 309-328.
- Graefrath, B. (1984). « Responsibility and Damages Caused ». *Recueil de cours de l'académie de droit international*, 185 (2), pp. 9-149.
- Green, D., & Shapiro, I. (1994). *Pathologies of rational choice theory: a critique of applications in political science*. New Haven: Yale University Press.
- Green, D., & Shapiro, I. (2005). « Revisiting the Pathologies of Rational Choice ». Dans I. Shapiro, *The Flight from Reality in the Human Sciences*. Princeton: Princeton University Press, pp. 51-99.

- Gries, H. P. (2004). *China's New Nationalism, Pride, Politics, and Diplomacy*. Berkeley: University of California Press.
- Grimmett, R. F. (2009). *Instances of Use of United States Armed Forces Abroad, 1798-2008*. Congressional Research Service.
- Groff, R. (2004). *Critical Realism, Post-positivism and the Possibility of Knowledge*. London: Routledge.
- Grondin, D. (2008). « Réalisme scientifique ». Dans A. Macleod, E. Dufault, F. Guillaume Dufour, & D. Morin, *Relations internationales: théories et concepts*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 366-371.
- Grondin, D. (2010). « Le poststructuralisme ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Outremont: Athéna Éditions, pp. 315-338.
- Guillaume Dufour, F. (2008). « Paradigme ». Dans A. Macleod, E. Dufault, F. Guillaume Dufour, & D. Morin, *Relations internationales: théories et concepts*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 315-317.
- Haack, S. (1995). « Vulgar Pragmatism: An Undefying Prospect ». Dans H. Saatkamp, *Rorty and pragmatism. The Philosopher Responds to His Critics*. Nashville: Vanderbilt University Press, pp. 126-147.
- Haas, P. (2008). « Peter M. Haas on Social Constructivism, the Manageability of the Market and Environmental Governance ». *Theory Talk* #11.
- Haas, P., & Haas, E. (2002). « Pragmatic Constructivism and the Study of International Institutions ». *Millennium: Journal of International Studies*, 31 (3), pp. 573-601.
- Hållsten, H. (2001). *Explanation and Deduction: A Defence of Deductive Chauvinism*. Coronet Books Inc.
- Hållsten, H. (2007). « What to ask of an explanation-theory ». Dans J. Persson, & Y. Petri, *Rethinking Explanation*. Dordrecht: Springer, pp. 13-26.
- Hamblin, C. L. (1967). « Questions ». Dans P. Edwards, *The Encyclopedia of Philosophy*. Vol. 7. New York: The Macmillan Company and The Free Press, pp. 49-53.
- Harrah, D. (1984). « The Logic of questions ». Dans D. Gabbay, & F. Guenther, *Handbook of Philosophical Logic*. Vol. 2. Dordrecht: Reidel Publishing Company, pp. 715-764.
- Harvey, F., & Cobb, J. (2003). « Multiple Dialogues, Layered Syntheses, and the Limits of Expansive Cumulation ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 144-147.
- Heil, J. (1987). « Are we Brains in a Vat? Top philosopher says "no" ». *Canadian Journal of Philosophy*, 17 (2), pp. 427-436.

- Hellmann, G. (2000). « Brother, Can You Spare a Paradigm? (Or Was Anybody Ever a Realist?) ». *International security*, 25 (1), pp. 169-174.
- Hellmann, G. (Dir.). (2003). « The Forum: Are Dialogue and Synthesis Possible in International Relations? ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 123-153.
- Hellmann, G. (2009). « Beliefs as Rules for Action: Pragmatism as a Theory of Thought and Action ». *International Studies Review*, 11 (3), pp. 638-641.
- Hempel, C. G., & Oppenheim, P. (1948). « Studies in the Logic of Explanation ». *Philosophy of Science*, 15 (2), pp. 135-175.
- Hermann, M. (1998). « One Field, Many Perspectives: Building the Foundations for Dialogue ». *International Studies Quarterly*, 42 (4), pp. 605-624.
- Hirschman, A. (1970). « The Search for Paradigms as a Hindrance to Understanding ». *World Politics*, 22 (3), pp. 329-343.
- Hirschman, L., & Gaizauskas, R. (2001). « Natural language question answering: the view from here ». *Natural Language Engineering*, 7 (4), pp. 275-300.
- Hitchcock, C. R. (1996). « The role of contrast in causal and explanatory claims ». *Synthese*, 107 (3), pp. 395-419.
- Hobbes, T. (2000). *Léviathan*. Paris: Gallimard.
- Hoffmann, S. (1977). « An American Social Science: International Relations ». *Daedalus*, 106 (3), pp. 41-60.
- Hollis, M. (1996). « The last post? » Dans S. Smith, K. Booth, & M. Zalewski, *International theory: positivism and beyond*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 301-308.
- Hollis, M., & Smith, S. (1990). *Explaining and Understanding in International Relations*. Oxford: Clarendon Press.
- Howard-Hassmann, R. (2004). « Getting to Reparations: Japanese Americans and African Americans ». *Social Forces*, 83 (2), pp. 823-840.
- Hudson, V. (2007). *Foreign Policy Analysis. Classic and Contemporary Theory*. Toronto: Lanham, Rowman & Littlefield.
- Imbert, C. (2008). *L'opacité intrinsèque de la Nature. Théories connues, phénomènes difficiles à expliquer et limites de la science*. Université Paris I Panthéon-Sorbonne: Thèse de doctorat.
- Iovane, M. (1990). *La riparazione nella teoria e nella prassi dell'illecito internazionale*. Milano: Giuffrè.
- Isacoff, J. B. (2009). « Pragmatism, history and international relations ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 65-81.

- Jackson, P. (2011). *The conduct of inquiry in international relations*. New York: Routledge.
- Jacob, P. (1987). « Is there a path half-way between realism and verificationism? ». *Synthese*, 73 (3), pp. 531-547.
- James, W. (1879a). « The sentiment of rationality (in *Mind*) ». Dans G. E. Myers, *William James, Writings 1878-1899*. Vol. 1. New York: The Library of America (1992), pp. 950-985.
- James, W. (1879b). « The Sentiment of Rationality (in *The Will to Believe and Other Essays in Popular Philosophy*) ». Dans G. E. Myers, *William James, Writings 1878-1899*. Vol. 1. New York: The Library of America (1992), pp. 504-539.
- James, W. (1898). « Philosophical Conceptions and Practical Results ». Dans G. E. Myers, *William James Writings 1878-1899*. Vol. 1. New York: The Library of America (1992), pp. 1077-1097.
- James, W. (1907). « Pragmatism, A New Name for Some Old Ways of Thinking ». Dans B. Kuklick, *William James, Writings 1902-1910*. Vol. 2. New York: The Library of America (1987), pp. 480-624.
- Jenkins, B. (1974). *Britain and the war for the union*. Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Johnson, J. (2002). « How conceptual problems migrate: rational choice, interpretation, and the hazards of pluralism ». *Annual Review of Political Science*, 5 (1), pp. 223-248.
- Jones, A. (2008). « China and the United States: an Analysis of the Diplomacy Implemented by Richard Nixon and George W. Bush ». *e-IR*, 38 p.
- Jönsson, C. (2006). « Diplomacy, Bargaining and Negotiation ». Dans W. Carlsnaes, T. Risse, & B. A. Simmons, *Handbook of International Relations*. London: Sage, pp. 212-234.
- Jönsson, C., & Hall, M. (2005). *Essence of diplomacy*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Jordan, R., Maliniak, D., Oakes, A., Peterson, S., & Tierney, M. J. (2009). *One Discipline or Many? TRIP Survey of International Relations Faculty in Ten Countries The Institute for the Theory and Practice of International Relations*. Williamsburg: The Institute for the Theory and Practice of International Relations.
- Kagan, & Kristol. (2001). « A National Humiliation ». *Foreign Affairs*. 11 April 2001.
- Kan, S. A. (2001). *China-U.S. Aircraft Collision Incident of April 2001: Assessments and Policy Implications*. CRS Report for Congress.
- Kapstein, E. (1995). « Is Realism Dead? The Domestic Sources of International Politics ». *International Organization*, 49 (4), pp. 751-774.
- Katzenstein, P. (2008). « Peter Katzenstein on anti-Americanism, Analytical Eclecticism and Regional Powers ». *Theory Talk* #15.

- Katzenstein, P., & Sil, R. (2008). « Eclectic Theorizing in the Study and Practice of International Relations ». Dans C. Reus-Smit, & D. Snidal, *The Oxford Handbook of International Relations*. Oxford: Oxford University Press, pp. 109-130.
- Katzenstein, P., Keohane, R., & Krasner, S. (1998). « International Organization and the Study of World Politics ». *International Organization*, 52 (4), pp. 645-685.
- Kim, D.-Y. (2001). *A descriptive analysis of Korean and English apologies with implication for interlanguage pragmatics*. University of Florida: PhD. dissertation.
- King, G., & Lowe, W. (2003). « An Automated Information Extraction Tool for International Conflict Data with Performance as Good as Human Coders: A Rare Events Evaluation Design ». *International Organization*, 57 (3), pp. 617-642.
- King, G., Keohane, R. O., & Verba, S. (1994). *Designing Social Inquiry: Scientific Inference in Qualitative Research*. Princeton: Princeton University Press.
- Kissinger, H. (2000). *Years of Renewal*. New York: Touchstone.
- Kistler, M. (2005). « La rationalité et la causalité dans le réalisme interne de Putnam ». *Philosophie*, 85, pp. 62-92.
- Koginos, M. T. (1968). *The Panay Incident: Prelude to War*. Lafayette: Purdue University Studies.
- Koller, F. (2001). « Pékin et Washington trouvent une issue sémantique à la crise de l'avion espion ». *Le Temps*. 12 avril 2001.
- Kornprobst, M. (2009a). « Doing What Comes Naturally Without Being Oblivious to It ». *International Studies Review*, 11 (3), pp. 652-654.
- Kornprobst, M. (2009b). « International Relations as Rhetorical Discipline: Toward (Re-)Newing Horizons ». *International Studies Review*, 11 (1), pp. 87-108.
- Kratochwil, F. (2003). « The Monologue of "Science" ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 124-128.
- Kratochwil, F. (2006). « Constructing a new orthodoxy? Wendt's *Social Theory of International Politics* and the constructivist challenge ». Dans S. Guzzini, & A. Leander, *Constructivism and International Relations: Alexander Wendt and his critics*. Oxon: Routledge, pp. 21-47.
- Kratochwil, F. (2007). « Of false promises and good bets: a plea for a pragmatic approach to theory building (the Tartu lecture) ». *Journal of International Relations and Development*, 10 (1), pp. 1-15.
- Kratochwil, F. (2009). « Ten points to ponder about pragmatism: some critical reflections on knowledge generation in the social sciences ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in international relations*. New York: Routledge, pp. 11-25.

- Kuhn, T. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago: University of Chicago Press.
- Kurki, M. (2007). « Critical Realism and Causal Analysis in International Relations ». *Millennium: Journal of International Studies*, 35 (2), pp. 361-378.
- Kurki, M. (2008). *Causation in International Relations: Reclaiming Causal Analysis*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Kurki, M., & Stavrianakis, A. (2009). « Introduction ». *International Relations*, 23 (1), pp. 117-118.
- Kurki, M., & Wight, C. (2007). « International Relations and Social Science ». Dans T. Dunne, M. Kurki, & S. Smith, *International relations theories, discipline and diversity*. Oxford: Oxford University Press, pp. 13-33.
- Lake, D. (2011). « Why "isms" Are Evil: Theory, Epistemology, and Academic Sects as Impediments to Understanding and Progress ». *International Studies Quarterly*, 55 (2), pp. 465-480.
- Langer, G. (2001). « Poll: Should Bush Apologize? A Tempered Response to the EP-3 Imbroglio ». *ABCNEWS*. 6 avril 2001.
- Lapid, Y. (1989). « The Third Debate: On the Prospects of International Theory in a Post-Positivist Era ». *International Studies Quarterly*, 33 (3), pp. 235-254.
- Lapid, Y. (2003). « Through Dialogue to Engaged Pluralism: The Unfinished Business of the Third Debate ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 128-131.
- Lavine, T. (1995). « America and the Contestations of Modernity: Bentley, Dewey, Rorty ». Dans H. Saatkamp, *Rorty and Pragmatism. The Philosopher Responds to His Critics*. Nashville: Vanderbilt University Press, pp. 37-49.
- Lazare, A. (2004). *On apology*. New York: Oxford University Press.
- Legro, J. W., & Moravcsik, A. (1999). « Is Anybody Still a Realist? ». *International Security*, 24 (2), pp. 5-55.
- Leonard, H. S. (1967). *Principles of reasoning*. New York: Dover Publications.
- Levi, M. (2004). « An analytic narrative approach to puzzles and problems ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 201-221.
- Lewis, C. (1971). *Famous American naval officers*. New York: Ayer Publishing.
- Lewis, D. (1983). *Causal explanation*. New York: Oxford University Press.
- Lind, J. (2004). *Sorry States : Apologies in International Politics*. Dartmouth College.

- Lind, J. (2008). *Sorry States, Apologies in International Politics*. Ithaca: Cornell University Press.
- Lindemann, T. (2004). « Les guerres américaines dans l'après-guerre froide: entre intérêt national et affirmation identitaire ». *Raisons politiques*, 13 (1), pp. 37-57.
- Linklater, A., & Suganami, H. (2006). *The English School of International Relations. A Contemporary Reassessment*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Little, R. (1996). « The growing relevance of pluralism? ». Dans S. Smith, K. Booth, & M. Zalewski, *International theory: positivism and beyond*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 66-86.
- Little, R. (2009). « Series Editor's Preface ». Dans H. Bauer, & B. Elisabetta, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. xii-xiii.
- Long, D. F. (1973). « "Martial Thunder": The First Official American Armed Intervention in Asia ». *The Pacific Historical Review*, 42 (2), pp. 143-162.
- Macleod, A. (2010a). « Émergence d'un paradigme hégémonique ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 19-35.
- Macleod, A. (2010b). « Le réalisme classique ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 63-85.
- Macleod, A. (2010c). « Le néoréalisme ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 87-114.
- Macleod, A. (2010d). « Le réalisme néoclassique ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 115-130.
- Macleod, A., & O'Meara, D. (2010). « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 1-17.
- Mäki, U. (2008). « Putnam's Realisms: A View from the Social Sciences ». Dans S. Pihlström, P. Raatikainen, & M. Sintonen, *Approaching Truth. Essays in Honour of Ilkka Niiniluoto*. College Publications, pp. 295-306.
- Mansfield, E. D., & Pevehouse, J. C. (2008). « Quantitative approaches ». Dans R.-S. Christian, & D. Snidal, *The Oxford handbook of International Relations*. Oxford: Oxford University Press, pp. 481-498.
- Markwick, P. (1999). « Interrogatives and Contrasts in Explanation Theory ». *Philosophical Studies*, 96 (2), pp. 183-204.

- Marrus, M. R. (2006). *Official Apologies and the Quest for Historical Justice*. University of Toronto: Munk Centre for International Studies, 53 p.
- Massie, J., & Desrosiers, M.-E. (2007). « Le néolibéralisme et la synthèse "néo-néo" ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Editions, pp. 111-132.
- Melissen, J. (À paraître). « Diplomatic Studies in the Right Season ». *International Studies Review*, pp. 29-34.
- Menand, L. (1997). *Pragmatism, A reader*. New York: Vintage Books.
- Merton, R. (1968). *Social Theory and Social Structure*. New York: The Free Press.
- Milner, H. V. (1997). *Interests, institutions, and information: Domestic politics and international relations*. Princeton: Princeton University Press.
- Mintz, A. (2002). *Integrating Cognitive And Rational Theories Of Foreign Policy Decision Making*. New York: Palgrave Macmillan.
- Mobley, R. A. (2003). *Flash Point North Korea: the Pueblo and EC-121 crises*. Annapolis: Naval Institute Press.
- Moravcsik, A. (2003). « Theory Synthesis in International Relations: Real Not Metaphysical ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 131-136.
- Morgan, H. W. (1963). « The De Lome Letter: A New Appraisal ». *Historian*, 26 (1), pp. 36-49.
- Morgenthau, H. J. (1993). *Politics Among Nations. The Struggle for Power and Peace*. New York: McGraw-Hill.
- Most, B., & Starr, H. (1989). *Inquiry, Logic and International Politics*. Columbia: University of South Carolina Press.
- Mulvenon, J. (2002). « Civil-Military Relations and the EP-3 Crisis: A Content Analysis ». *China Leadership Monitor* (1), 11 p.
- Murphey, M. G. (1994). *Philosophical foundations of historical knowledge*. Albany: State University of New York Press.
- Murray, S. (À paraître). « Diplomatic Theory and the Evolving Canon of Diplomatic Studies ». *International Studies Review*, pp. 22-28.
- Myers, G. E. (1986). *William James, His Life and Thought*. New Haven: Yale University Press.
- Nathan, J. A. (1975). « A fragile detente: The U-2 Incident Re-examined ». *Military Affairs*, 39 (3), pp. 97-104.

- Negash, G. (2006). « Diplomacy and Crocodile Tears? U.S. Apologies to China ». Dans G. Negash, *Apologia politica : states & their apologies by proxy*. New York: Rowman & Littlefield Publishers, pp. 115-142.
- Neufeld, M. (1993). « Reflexivity and International Relations Theory ». *Millennium: Journal of International Studies*, 22 (1), pp. 48-76.
- Neumann, I. B. (2003a). « International Relations as Emergent Bakhtinian Dialogue ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 137-140.
- Neumann, I. B. (2003b). « The English School on Diplomacy: Scholarly Promise Unfulfilled ». *International Relations*, 17 (3), pp. 341-369.
- Norton, A. (2004). « Political Science as a vocation ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 67-82.
- Nossal, K. R., Roussel, S., & Paquin, S. (2007). *Politique internationale et défense au Canada et au Québec*. Montréal: Les presses de l'Université de Montréal.
- Offner, J. L. (1992). *Unwanted War: The Diplomacy of the United States and Spain over Cuba, 1895-1898*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- O'Meara, D. (2010a). « La méthodologie ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 37-62.
- O'Meara, D. (2010b). « Sortir d'un long sommeil : comment évaluer et comparer les théories en Relations internationales? ». Dans A. Macleod, & D. O'Meara, *Théories des relations internationales. Contestations et résistances*. Montréal: Athéna Éditions, pp. 511-537.
- O'Neill, B. (2001). *Honor, Symbols and War*. Ann Arbor: University Of Michigan Press.
- Owen, D. (2002). « Re-orienting International Relations: On Pragmatism, Pluralism and Practical Reasoning ». *Millennium: Journal of International Studies*, 31 (3), pp. 653-673.
- Patomäki, H., & Wight, C. (2000). « After Postpositivism? The Promises of Critical Realism ». *International Studies Quarterly*, 44 (2), pp. 213-237.
- Pérez, L. A. (2003). *Cuba and the United States: ties of singular intimacy*. Athens: University of Georgia Press.
- Persson, J., & Ylikoski, P. (2007). « Preface ». Dans J. Persson, & P. Ylikoski, *Rethinking explanation*. Dordrecht: Springer, pp. xi-xiv.
- Pouliot, V. (2010). *International Security in Practice. The Politics of NATO-Russia Diplomacy*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Prior, M., & Prior, A. (1955). « Erotetic Logic ». *The Philosophical Review*, 64 (1), pp. 43-59.

- Przetacznik, F. (1974). « La responsabilité internationale de l'État à raison des préjudices de caractère moral et politique causés à un autre État ». *Revue Générale de Droit International Public*, pp. 919-974.
- Putnam, H. (1981). *Reason, Truth and History*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Putnam, H. (1990). *Représentation et réalité*. Paris: Gallimard.
- Putnam, H. (1992). « Richard Rorty et le relativisme ». Dans J.-P. Cometti, *Lire Rorty: le pragmatisme et ses conséquences*. Paris: Éditions de l'éclat, pp. 127-143.
- Putnam, H. (1994). *Le Réalisme à visage humain*. Paris: Le Seuil.
- Putnam, R. (1988). « Diplomacy and Domestic Politics: The Logic of Two-Level Games ». *International Organization*, 42 (3), pp. 427-460.
- Railton, P. (1981). « Probability, explanation, and information ». *Synthese*, 48, pp. 233-256.
- Railton, P. (1986). « Moral Realism ». *The Philosophical Review*, 95 (2), pp. 163-207.
- Reischauer, E. O. (1974). *Japan*. New York: Arno Press.
- RGDIP. « Chronique des faits internationaux ». *Revue Générale de Droit International Public*. Paris: Pedone.
- Riphagen, W. (1981). « Deuxième rapport sur le contenu, les formes et les degrés de la responsabilité internationale (deuxième partie du projet d'articles) ». *Annuaire de la Commission du droit international*, 2 (A/CN.4/344), pp. 81-106.
- Robichaud, C. (2008). « Hégémonie ». Dans A. Macleod, E. Dufault, F. Guillaume Dufour, & D. Morin, *Relations internationales, Théories et concepts*. Montréal: Athéna Editions, pp. 212-213.
- Rorty, R. (1979). *Philosophy and the Mirror of Nature*. Princeton: Princeton University Press.
- Rorty, R. (1980). « Pragmatism, Relativism, and Irrationalism ». *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, 53 (6), pp. 717-738.
- Rorty, R. (1982). *Consequences Of Pragmatism: Essays 1972-1980*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Rorty, R. (1992). « Putnam et la menace relativiste ». Dans J.-P. Cometti, *Lire Rorty: le pragmatisme et ses conséquences*. Paris: Éditions de l'éclat, pp. 223-250.
- Rorty, R. (1995). « Response to Frank Farrell ». Dans H. Saatkamp, *Rorty and Pragmatism. The Philosopher Responds to His Critics*. Nashville: Vanderbilt University Press, pp. 189-195.
- Rorty, R. (2000). « Universality and Truth ». Dans R. B. Brandom, *Rorty and his critics*. Oxford: Blackwell Publishers, pp. 1-30.

- Rose, G. (1998). « Neoclassical Realism and Theories of Foreign Policy ». *World Politics*, 51 (1), pp. 144-172.
- Rosenau, J. (1996). « Probing puzzles persistently: a desirable but improbable future for IR theory ». Dans S. Smith, K. Booth, & M. Zalewski, *International theory: positivism and beyond*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 309-317.
- Ryan, A. (2004). « Problems and methods in political science: rational explanation and its limits ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 186-200.
- Rytövuori-Apunen, H. (2005). « Forget "Post-Positivist" IR!: The Legacy of IR Theory as the Locus for a Pragmatist Turn ». *Cooperation and Conflict*, 40 (2), pp. 147-177.
- Saatkamp, H. (1995). « Introduction ». Dans H. Saatkamp, *Rorty and Pragmatism. The Philosopher Responds to His Critics*. Nashville: Vanderbilt University Press, pp. ix-xvi.
- Salmon, W. (2006). *Four Decades of Scientific Explanation*. Pittsburgh: University of Pittsburgh Press.
- Schieder, S. (2009). « Pragmatism and international law ». Dans H. Bauer, & E. Brighi, *Pragmatism in International Relations*. New York: Routledge, pp. 124-142.
- Schinckus, C. (2007). « Rorty: critique davidsonienne du réalisme putnamien ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 12, pp. 137-152.
- Sémelin, J. (2008). « Les excuses diplomatiques ». *Les carnets du Centre d'Analyse et de Prévision du Ministère des Affaires Étrangères*, 9, pp. 97-118.
- Shapiro, I. (2002). « Problems, methods, and theories in the study of politics, or what's wrong with political science and what to do about it ». *Political Theory*, 30 (4), pp. 596-619.
- Shapiro, I. (2005). « Introduction ». Dans I. Shapiro, *The Flight from Reality in the Human Sciences*. Princeton: Princeton University Press, pp. 1-18.
- Shapiro, I., & Wendt, A. (1992). « The Difference that Realism Makes: Social Science and the Politics of Consent ». *Politics and Society*, 20 (2), pp. 197-223.
- Sharp, P. (1999). « For Diplomacy: Representation and the Study of International Relations ». *International Studies Review*, 1 (1), pp. 33-57.
- Sharp, P. (2009). *Diplomatic Theory of International Relations*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sharp, P. (À paraître). « Diplomats, Diplomacy, Diplomatic Studies, and the Future of International Relations and International Studies ». *International Studies Review*, pp. 16-21.

- Sil, R. (2000a). « The Questionable Status of Boundaries ». Dans R. Sil, & E. M. Doherty, *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*. New York: State University of New York, pp. 1-27.
- Sil, R. (2000b). « Against Epistemological Absolutism ». Dans R. Sil, & E. M. Doherty, *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*. New York: State University of New York, pp. 145-175.
- Sil, R. (2000c). « The Division of Labor in Social Science Research: Unified Methodology or "Organic Solidarity" ». *Polity*, 32 (4), pp. 499-531.
- Sil, R. (2000d). « The Foundations of Eclecticism: The Epistemological Status of Agency, Culture, and Structure in Social Theory ». *Journal of Theoretical Politics*, 12 (3), pp. 353-387.
- Sil, R. (2004). « Problems chasing methods or methods chasing problems? Research communities, constrained pluralism, and the role of eclecticism ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 307-331.
- Sil, R. (2009). « Simplifying Pragmatism: From Social Theory to Problem-driven Eclecticism ». *International Studies Review*, 11 (3), pp. 648-652.
- Sil, R., & Doherty, E. (Dir.). (2000). *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*. New York: State University of New York.
- Sil, R., & Katzenstein, P. (2005). « What is analytic eclecticism and why do we need it? A pragmatist Perspective on Problems and Mechanisms in the Study of World Politics ». *Annual Meeting of the American Political Science Association*. Washington.
- Sil, R., & Katzenstein, P. (2010a). « Analytic Eclecticism in the Study of World Politics: Reconfiguring Problems and Mechanisms across Research Traditions ». *Perspectives on Politics*, 8 (2), pp. 411-431.
- Sil, R., & Katzenstein, P. (2010b). *Beyond Paradigms. Analytic Eclecticism in the Study of World Politics*. New York: Palgrave Macmillan.
- Sil, R., & Katzenstein, P. (2011). « De-Centering, Not Discarding, the "Isms": Some Friendly Amendments ». *International Studies Quarterly*, 55 (2), pp. 481-485.
- Skoglund, N. G. (1968). « The I'm Alone Case : A Tale from the Days of Prohibition ». *University of Rochester Library Bulletin*, XXIII (3).
- Slingerland, E. (2007). « Collision with China: Conceptual Metaphor Analysis, Somatic Marking, and the EP-3 Incident ». *International Studies Quarterly*, 51 (1), pp. 53-77.
- Smith Beal, R. (1976). « A Contra-Kuhnian View of the Discipline's Growth ». Dans J. Rosenau, *In Search of Global Patterns*. New York: Collier Macmillan Publishers, pp. 158-161.

- Smith, S. (1996). « Positivism and beyond ». Dans S. Smith, K. Booth, & M. Zalewski, *International theory: positivism and beyond*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 11-44.
- Smith, S. (2003). « Dialogue and the Reinforcement of Orthodoxy in International Relations ». *International Studies Review*, 5 (1), pp. 141-143.
- Smith, S. (2007). « Introduction: Diversity and Disciplinarity in International Relations Theory ». Dans T. Dunne, M. Kurki, & S. Smith, *International relations theories, Discipline and Diversity*. Oxford: Oxford University Press, pp. 1-12.
- Smouts, M.-C., Battistella, D., & Venesson, P. (2003). *Dictionnaire des relations internationales*. Paris: Dalloz.
- Soames, S. (1984). « Presupposition ». Dans D. Gabbay, & F. Guenther, *Handbook of Philosophical Logic*. Vol. 4. Dordrecht: Reidel Publishing Company, pp. 553-616.
- Spalding, R. S. (2007). *Businessmen's risk perception in China following the 1999 Chinese embassy bombing and the 2001 EP-3 incident*. Kansas City: PhD dissertation in Economics and Mathematics.
- Sterling-Folker, J. (Dir.). (2006). *Making sense of international relations theory*. Boulder: Lynne Rienner Publishers.
- Suganami, H. (1990). « Bringing Order to the Causes of War Debates ». *Millennium: Journal of International Studies*, 19 (1), pp. 19-35.
- Suganami, H. (1999). « Agents, Structures, Narratives ». *European Journal of International Relations*, 5 (3), pp. 365-386.
- Tammes, A. (1980). « Means of Redress in the General International Law of Peace ». Dans F. Kalshoven, P. Kuyper, & J. Lammers, *Essays on the Development of the International Legal Order in Memory of Haro F. Van Panhuys*. Alphen aan den Rijn: Sijthoff & Noordhoff, pp. 1-20.
- Tavuchis, N. (1991). *Mea Culpa, A Sociology of Apology and Reconciliation*. Stanford: Stanford University Press.
- Temple, D. (1988). « The Contrast Theory of Why-Questions ». *Philosophy of Science*, 55 (1), pp. 141-151.
- Thucydide. (2000). *La guerre du Péloponnèse*. Paris: Gallimard.
- Tian, D., & Chao, C.-C. (2008). « The American Hegemonic Responses to the U.S.-China Mid-Air Plane Collision ». *International Journal of Communication*, 2, pp. 1-19.
- Tiercelin, C. (2002). *Hilary Putnam, l'héritage pragmatiste*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Turner, S. (1984). « Book Reviews: *Forms of Explanation. Rethinking the Questions in Social Theory*. By Alan Garfinkel ». *Philosophy of the Social Sciences*, 14 (3), pp. 416-418.
- van Bouwel, J. (2004). « Individualism and Holism, Reduction and Pluralism: A Comment on Keith Sawyer and Julie Zahle ». *Philosophy of the Social Sciences*, 34 (4), pp. 527-535.
- van Bouwel, J., & Weber, E. (2008). « A pragmatist defense of non-relativistic explanatory pluralism in history and social science ». *History and Theory*, 47, pp. 168-182.
- van Fraassen, B. (1980). *The scientific image*. Oxford: Clarendon Press.
- Vasquez, J. (1995). « The Post-Positivist Debate: Reconstructing Scientific Enquiry and International Relations Theory After Enlightenment's Fall ». Dans K. Booth, & S. Smith, *International relations theory today*. Cambridge: Polity Press, pp. 217-240.
- Waever, O. (1997). « Figures of international thought: introducing persons instead of paradigms ». Dans I. Neumann, & O. Waever, *The Future of International Relations*. London: Routledge, pp. 1-40.
- Waever, O. (2007). « Still a Discipline After All These Debates? ». Dans T. Dunne, M. Kurki, & S. Smith, *International relations theories, Discipline and Diversity*. Oxford: Oxford University Press, pp. 289-307.
- Walt, S. (1998). « International relations: One world, many theories ». *Foreign Policy*, 110, pp. 29-46.
- Walt, S. (1999). « Rigor or Rigor Mortis? Rational Choice and Security Studies ». *International Security*, 23 (4), pp. 5-48.
- Walt, S. (2009). « Should states apologize? ». *TheNewForeignPolicy.com*. Consulté le 3 mars 2009.
- Waltz, K. (1979). *Theory of International Politics*. New York: Random House.
- Waltz, K. (1990). « Realist thought and neorealist theory ». *Journal of International Affairs*, 44 (1), pp. 21-37.
- Weber, E., & van Bouwel, J. (2007). « Assessing the explanatory power of causal explanations ». Dans J. Persson, & P. Ylikoski, *Rethinking Explanation*. Dordrecht: Springer, pp. 109-118.
- Wedeen, L. (2004). « Concepts and commitments in the study of democracy ». Dans I. Shapiro, R. M. Smith, & T. E. Masoud, *Problems and Methods in the Study of Politics*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 274-303.
- Wendt, A. (1998). « On constitution and causation in International Relations ». *Review of International Studies*, 25 (4), pp. 101-118.

- Wendt, A. (1999). *Social Theory of International Politics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Wendt, A. (2008). « Alexander Wendt on UFO's, Black Swans and Constructivist International Relations Theory ». *Theory Talk* #3.
- Wise, D., & Ross, T. B. (1962). *The U-2 Affair*. New York: Random House.
- Wiseman, G. (À paraître). « Bringing Diplomacy Back In: Time for Theory to Catch up with Practice ». *International Studies Review*, pp. 4-9.
- Wiseman, G., Criekemans, D., Sharp, P., Murray, S., & Melissen, J. (À paraître). « The Present and Future of Diplomacy and Diplomatic Studies ». *International Studies Review*, 42 p.
- Wisniewski, A. (1995). *The Posing of Questions*. Dordrecht: Kluwer Academic Publishers.
- Wright, C. (1992). « On Putnam's Proof That We Are Not Brains-in-a-Vat ». *Proceedings of the Aristotelian Society*, 92, pp. 67-94.
- Wu, X. (2007-2008). « Understanding Chinese and U.S. Crisis Behavior ». *The Washington Quarterly*, 31 (1), pp. 61-76.
- Yee, A. (1996). « The Causal Effects of Ideas on Policies ». *International Organization*, 50 (1), pp. 69-108.
- Ylikoski, P. (2001). *Understanding Interest and Causal Explanation*. University of Helsinki, Department of Moral and Social Philosophy: Ph.D dissertation.
- Ylikoski, P. (2007). « The idea of contrastive explanandum ». Dans P. Johannes, & P. Ylikoski, *Rethinking Explanation*. Dordrecht: Springer, pp. 27-42.
- Yoo, J. (2004). « Using Force ». *The University of Chicago Law Review*, 71 (3), pp. 729-797 .
- Zhang, H. (2001). « Culture and apology: The Hainan Island incident ». *World Englishes*, 20 (3), pp. 383-391.
- Zinnes, D. (1976). « The Problem of Cumulation ». Dans J. Rosenau, *In Search of Global Patterns*. New York: Collier Macmillan Publishers, pp. 161-166.

Annexe. Chronologie des cas d'excuse dans la diplomatie américaine

Depuis que les États-Unis ont des relations diplomatiques, les excuses qu'ils demandent ou que d'autres pays leur demandent sont très nombreuses. La présente chronologie répertorie quarante-six incidents. Ils sont parfois anecdotiques; dans d'autres cas ils provoquent une grave crise internationale. Une telle liste ne prétend pas à l'exhaustivité : il ne s'agit pas de recenser tous les cas d'excuses (c'est une tâche impossible), mais plutôt d'en identifier assez pour que des généralisations soient possibles.

En 1824, le commodore de la marine américaine David Porter, en charge de la lutte contre les pirates dans les Caraïbes, fait débarquer 200 marins à Fajardo, sur l'île de Porto Rico, alors une colonie espagnole. Menaçant de détruire la ville, il obtient des excuses des autorités locales pour l'emprisonnement d'un de ses officiers (Lewis C. , 1971, p. 123) (Long, 1973, p. 150) (Grimmett, 2009, p. 3).

En 1837, le *Caroline*, qui fournissait des hommes et du matériel aux insurgés contre la domination britannique au Canada, est saisi sur le territoire américain par l'armée britannique. Le navire est détruit. Ashburton, envoyé par la Grande-Bretagne pour résoudre le conflit, s'excuse au secrétaire américain Webster en 1841 (Yoo, 2004, p. 740) (Crawford, 2002, pp. 209-211).

En février 1855, un marin américain est tué sur la rivière Paraná. En 1859, pour obtenir réparation, le président américain James Buchanan envoie une flotte de 2500 hommes au Paraguay. L'expédition permet d'obtenir des excuses, un dédommagement matériel et un traité de commerce avec le Paraguay (Grimmett, 2009, p. 5).

En novembre 1861, au cours de la Guerre de Sécession, en dépit de la neutralité britannique, la marine de l'Union saisit le navire britannique *Trent* à bord duquel voyagent deux diplomates sudistes, envoyés pour obtenir le soutien des puissances européennes. La Grande-Bretagne exige des excuses, et le gouvernement britannique vote l'envoi d'un corps expéditionnaire au Canada, tout en menaçant de soutenir la Confédération dans la guerre civile américaine... Les États-Unis, même s'ils ne s'excusent pas, doivent reconnaître qu'il s'agit d'un fait illégal (García Amador, 1961, p. 48) (Jenkins, 1974) (Crook, 1976) (Ferris, 1977).

En 1873, le navire américain *Virginius* tente de débarquer des munitions et 200 volontaires à Cuba, en soutien à une révolte contre l'Espagne. Arrêté, le navire est escorté à Santiago où 50 volontaires sont condamnés à mort et exécutés. Des excuses sont demandées par le gouvernement américain, qui envoie deux navires de guerre à Santiago. Les excuses de l'Espagne résolvent la crise (Bradford, 1980) (Britton, 2008).

En 1891, à la suite du meurtre du chef de la police de la Nouvelle Orléans, onze Italiens sont lynchés par la foule mécontente du verdict d'acquittement prononcé par la justice. L'incident crée une tension entre l'Italie et les États-Unis, qui finissent par déplorer l'incident et compenser les victimes (Arangio-Ruiz, 1989, p. 125) (Baiamonte, 1992).

En novembre 1896, le vice-consul américain E.V. Kellett est molesté par des soldats à Chiangmai, au Siam. À la suite de protestations américaines, une commission arbitrale exige « that His Siamese Majesty's Government shall express its official regrets to the United States Government, through the latter's representative in Bangkok » (sentence du 5 décembre 1899) (Bissonnette, 1952, p. 143) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 115).

En février 1898, après une révolte nationaliste à la Havane, la presse publie une lettre privée écrite par Enrique Dupuy de Lôme, ambassadeur d'Espagne à Washington, critiquant le

président américain McKinley. Sur l'insistance du gouvernement américain, l'Espagne s'excuse. Par la suite, l'explosion du croiseur *Maine*, pour laquelle l'Espagne refuse de reconnaître sa responsabilité, entraîne une déclaration de guerre, sous la pression d'une opinion publique américaine survoltée par ces événements (Morgan, 1963) (Offner, 1992, pp. 111-126).

En avril 1914, le général Huerta s'excuse pour l'arrestation de marins américains à Tampico, mais refuse de saluer le drapeau américain, ce qui justifie l'occupation de Vera Cruz décidée par Wilson (Calhoun, 1993, pp. 81-82).

Au cours de la Première Guerre mondiale, une succession de conflits oppose les États-Unis à l'Allemagne, parce qu'au large du Royaume-Uni, les sous-marins allemands torpillent des navires ayant à leur bord des civils américains, malgré la neutralité proclamée des États-Unis dans le conflit. Ainsi, entre 1915 et 1917 les destructions successives du *Falaba*, du *Gulflight*, du *Lusitania*, du *Arabic*, du *Sussex* et d'autres navires américains, britanniques ou français provoquent de graves controverses avec l'Allemagne, et enflamment l'opinion publique américaine. À la suite de ces destructions, le gouvernement américain réclame des excuses au cours d'intenses échanges diplomatiques. Parfois, ces excuses sont obtenues parce qu'il s'agissait d'une erreur d'identification (cas du *Arabic* et du *Gulflight*), alors que dans d'autres cas l'Allemagne se contente de regretter les morts américains, convaincue que les navires transportaient également des munitions en soutien aux Britanniques (cas du *Lusitania*) (Gerard, 1917) (Bailey, 1975).

En 1922, à la suite du meurtre du négociant américain C. Coltman par des soldats chinois, les États-Unis réclament et obtiennent des excuses du gouvernement chinois, ainsi que des avantages dans leur commerce avec la Chine (Arangio-Ruiz, 1989, p. 126).

En 1924, R.W. Imbrie, vice-consul des États-Unis à Téhéran est tué par des civils iraniens, alors qu'il essaye de prendre des photographies d'une cérémonie religieuse. Suite à l'assassinat,

le gouvernement persan présente ses excuses et indemnise la famille du vice-consul (Arangio-Ruiz, 1989, p. 122).

En mars 1929, le navire canadien *I'm Alone* est coulé par des gardes-côtes américains alors qu'il fait de la contrebande d'alcool en violation des lois sur la prohibition. Un matelot est tué. Suite aux protestations du Canada, le cas est soumis à un arbitrage, dont la sentence du 5 janvier 1935 explique que « le fait que les garde-côtes des États-Unis aient coulé le navire était [...] un acte illicite. Les Commissaires estiment que les États-Unis doivent reconnaître formellement l'illégalité de cet acte, et présenter des excuses au gouvernement canadien de Sa majesté » (Bissonnette, 1952, pp. 142-143) (Skoglund, 1968) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 115).

En décembre 1937, au cours du sac de Nankin, la canonnière américaine *Panay* est coulée par l'aviation japonaise, malgré la neutralité des États-Unis dans la guerre sino-japonaise. Pour éviter une intervention américaine dans la guerre, le Japon s'excuse immédiatement et présente ses regrets les plus profonds au cours d'une habile campagne de communication (Koginos, 1968) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 126) (Brecher & Wilkenfeld, 1997, p. 540).

En mars 1949, un soldat américain escalade une statue de José Martí à La Havane, et urine sur le monument. L'insulte provoque une vague de protestations parmi les Cubains, et contraint l'ambassadeur des États-Unis à déposer une gerbe de fleurs au pied de la statue et à présenter des excuses publiques. Malgré ces excuses, les photos de l'incident ont alimenté pendant de nombreuses années le sentiment anti-américain à Cuba (Pérez, 2003, p. 222) (Arangio-Ruiz, 1989, p. 127).

Le 1er mai 1960 un avion de reconnaissance américain U2 est abattu au-dessus du territoire soviétique près de Sverdlovsk. Les États-Unis commencent par nier qu'il s'agit d'un avion espion, mais l'URSS ayant capturé le pilote (duquel ils obtiendront des aveux), ils sont obligés de reconnaître leur responsabilité (même s'ils refusent de s'excuser). La controverse conduit à une détérioration des relations entre les États-Unis et l'URSS, et à l'annulation d'un

sommet Est-Ouest à Paris (Bilder, 2006, p. 5) (Wise & Ross, 1962) (Nathan, 1975) (Beschloss, 1986).

En mars 1964, un Japonais tente d'assassiner l'ambassadeur des États-Unis à Tokyo Edwin Reischauer. La tentative d'assassinat entraîne les excuses du Premier ministre et du ministre des Affaires étrangères japonais, ainsi que la démission du ministre de l'Intérieur (Arangio-Ruiz, 1989, p. 129) (Bilder, 2006, pp. 5-6) (Reischauer, 1974).

Le 8 juin 1967, au cours de la Guerre des Six Jours, l'aviation israélienne bombarde par erreur un navire militaire américain, le *USS Liberty*, provoquant la mort de 34 personnes. À la suite de l'incident, le commandant en chef israélien présente des excuses au gouvernement américain (Cristol, 2002) (Bilder, 2006, p. 6).

En 1967, des attentats à l'explosif détruisent l'ambassade de Yougoslavie à Washington et les consulats yougoslaves à New York, Chicago et San Francisco. Suite aux attentats organisés par des dissidents Serbes, le Secrétaire d'État américain a présenté les excuses de son pays à l'ambassadeur de Yougoslavie sous la forme d'une déclaration officielle à la presse (Arangio-Ruiz, 1989, p. 128).

En janvier 1968, le *USS Pueblo* est saisi par la marine nord-coréenne, qui accuse l'équipage d'espionnage à l'intérieur de ses eaux territoriales. Le gouvernement américain refuse de s'excuser considérant que le navire était en dehors des eaux territoriales nord-coréennes. La crise dure dix mois, jusqu'à ce que le 23 décembre 1968, pour obtenir la libération des 82 militaires américains prisonniers, le représentant des États-Unis présente des excuses écrites. Juste avant de présenter ces excuses, il les avait toutefois désavouées, en considérant qu'elles étaient faites uniquement pour que les prisonniers soient libérés (Brecher & Wilkenfeld, 1997, pp. 218-219) (Bilder, 2006, pp. 6-7) (Mobley, 2003).

Le 17 mai 1987, le navire américain *Stark* est endommagé par un missile iraquien envoyé par erreur, causant la mort de 37 soldats. Aussitôt après l'attaque, le Président iraquien s'excuse dans une lettre adressée au Président des États-Unis (Arangio-Ruiz, 1989, p. 135).

Le 3 juillet 1987, un navire militaire américain, le *USS Vincennes*, détruit un avion civil iranien (le vol 655 de Iran Air). Le gouvernement américain refuse de s'excuser, considérant que l'Iran est en partie responsable, mais présente ses regrets, et verse 131 millions de dollars aux familles des victimes (Bilder, 2006, p. 8) (AJIL, 1989).

Le 17 septembre 1987, en République Démocratique Allemande, un militaire américain est blessé par une attaque soviétique contre une patrouille américaine de Postdam⁴³⁴. Suite aux protestations du gouvernement américain, le gouvernement soviétique, même s'il précise que les torts sont partagés, présente ses excuses (RGDIP, 1988, pp. 128-129).

Lors de la visite du Président des États-Unis Ronald Reagan à Moscou le 28 mai 1988, le ministre soviétique de la Défense, le Général Iasov, s'excuse pour la mort d'Arthur Nicholson, un officier américain tué par une sentinelle soviétique le 24 mars 1985 alors qu'il effectuait une mission en République Démocratique Allemande. Le Pentagone se déclare satisfait par les excuses soviétiques : après la mort de l'officier, le refus de s'excuser de la part de l'URSS avait soulevé une violente polémique entre Washington et Moscou (RGDIP, 1988, p. 990).

Le 9 novembre 1988, près de Boso au Japon, un navire militaire américain tire sur un porte-hélicoptère civil japonais sans le toucher. Le navire américain se trouve à trente-cinq milles de la zone réservée aux exercices de la marine américaine. L'ambassadeur des États-Unis à Tokyo, Mike Mansfield, et le commandant de la flotte américaine du Pacifique, l'Amiral Huntington Hardity, s'excusent auprès du Premier ministre japonais Noburu Takeshita le 11 novembre (RGDIP, 1989, pp. 436-437).

⁴³⁴ Cette patrouille intervenait dans le cadre des missions militaires de liaison (USMLM) créées à la fin de la Deuxième Guerre mondiale pour faciliter la communication entre les Alliés.

Le 24 avril 1992, un avion de transport de l'armée américaine est heurté par un appareil militaire péruvien alors qu'il participe au Pérou à une opération anti-drogue approuvée par les deux gouvernements. Un militaire américain est tué et deux autres sont blessés. Le Président péruvien Alberto Fujimori exprime ses regrets et déclare qu'une enquête éclaircira l'incident (RGDIP, 1992, p. 892).

Le 14 décembre 1984, Karl LaGrand et Walter LaGrand sont condamnés à mort pour meurtre par la Cour Supérieure de l'Arizona. La sentence est exécutée en 1999, malgré un recours de l'Allemagne contre les États-Unis auprès de la Cour Internationale de Justice. En effet, l'Allemagne accuse les États-Unis de ne pas avoir respecté l'article 36 de la Convention de Vienne sur les relations consulaires : après leur arrestation, les frères LaGrand n'ont pas été informés de leur droit à recevoir une assistance juridique de la part de leur pays d'origine. Les États-Unis s'excusent pour ce fait illicite. La controverse est portée devant la CIJ car l'Allemagne soutient que ces excuses ne suffisent pas (Bilder, 2006, pp. 9-10).

Le 4 septembre 1995, une fille de 12 ans est enlevée et violée par trois militaires américains à Okinawa, où se trouve la moitié des cinquante mille militaires américains présents au Japon. Deux semaines plus tard, l'ambassadeur américain au Japon Walter Mondale présente au Gouverneur d'Okinawa Masahide Ota, « on behalf of the U.S. government, sincere apologies for the suffering this crime has brought to the child, her family and the people of Okinawa Prefecture ». Le secrétaire à la Défense américain Perry et le Général Richard Myers, commandant des forces américaines au Japon, se sont eux aussi excusés. Suite à des propos irrespectueux sur l'incident, l'Amiral Richard Macke, commandant des forces américaines du Pacifique, doit s'excuser et démissionner (CNN, 19 septembre 1995, *U.S. apologetic over Okinawa rape*) (CNN, 20 novembre 1995, *Fired admiral gives public apology*).

Le 3 janvier 1997, à Washington, Joviane Waltrick, une jeune fille de 16 ans, est tuée lors d'un accident routier causé par l'excès de vitesse d'un diplomate de la Georgie. Suite à

l'accident, le gouvernement de la Georgie s'excuse officiellement (CNN, 8 janvier 1997, *U.S. wants to prosecute diplomat accused in fatal wreck*).

Lors d'une rencontre des ministres des Affaires étrangères des États membres de l'Organisation des États Américains à Caracas le premier juin 1998, Madeleine Albright, secrétaire d'État américaine, s'excuse auprès du ministre des Affaires étrangères mexicain, Rosaire Green, pour l'opération *Casablanca*. L'opération, conduite par les services américains de lutte contre le trafic de drogue, a duré trois ans et se termine le 18 mai 1998. Elle est décrite par les agents américains comme un succès très important de la lutte contre le trafic de drogue. Mais le mécontentement du Mexique est dû au fait que pour contourner la corruption des fonctionnaires mexicains qui risque de faire échouer l'opération, cette dernière est menée à son insu. En outre, au cours de cette opération, plusieurs agents des États-Unis se font passer pour des trafiquants de drogue, méthode d'enquête interdite par les lois mexicaines (CNN, 18 mai 1998, *U.S. busts Mexican bankers for laundering drug money*).

Le 11 novembre 1999, lors d'une visite de Hillary Clinton à Ramallah, Suha Arafat, la femme du Président de l'Autorité palestinienne, accuse Israël de « consistently and daily using poisonous gaz against Palestinians for the past years ». Le jour suivant, sous la pression du Président américain Bill Clinton, l'Autorité palestinienne s'excuse pour cette déclaration (CNN, 12 novembre 1999, *Diplomatic flap follows Hillary Clinton to Jordan*).

Le 7 mai 1999, l'ambassade chinoise à Belgrade est bombardée par l'OTAN, lors de la guerre contre la Serbie. Le 9 mai, le Président américain Bill Clinton écrit une lettre au Président chinois Jiang Zemin pour exprimer ses regrets suite à cette erreur. Les militaires américains n'utilisaient pas de cartes topographiques mises à jour de la capitale serbe. Trois membres du personnel diplomatique chinois sont tués par le bombardement, et pour réparer les dommages, en plus des manifestations de regret de la part du Président américain, les États-Unis acceptent de payer 28 millions de dollars (CNN, 10 mai 1999, *China suspends talks, demands U.S. apology*) (AJIL, 2000) (Bilder, 2006, pp. 8-9) (Gries, 2004) (Dahl E. S., 2004) (Negash, 2006).

Le 22 juillet 2000, le Président américain Bill Clinton présente ses excuses personnelles au Premier ministre japonais Yoshiro des Mori pour l'agression, par un militaire américain à Okinawa, d'une Japonaise de 14 ans. L'ambassadeur américain au Japon Thomas Foley et le général Earl Hailston s'étaient déjà excusés (CNN, 22 juillet 2000, *Clinton expresses regret over Marine's alleged attack on Japanese girl*).

Le 9 février 2001, le navire de pêche japonais *Ehime Maru*, qui transporte trente-cinq personnes à son bord, est coulé par le sous-marin nucléaire américain *USS Greeneville*, alors que ce dernier fait un exercice de remontée d'urgence. Neuf citoyens japonais sont tués. Le Secrétaire d'État Colin Powell téléphone rapidement au ministre des Affaires étrangères Yohei Kono « to convey his regrets and apology and also the president's regret and condolences » (CNN, 10 février 2001, *U.S. apology swift after sub hits boat*) (Bilder, 2006, pp. 10-11).

Le 9 février 2001, le chef des forces militaires américaines à Okinawa s'excuse d'avoir écrit dans un courriel interne, à propos des officiers japonais locaux, « I think they are all nuts and a bunch of wimps ». Le courriel est rendu public par un journal local. L'officier américain Earl Hailston déclare suite à la demande d'explication du gouverneur d'Okinawa et d'autres officiers japonais : « to all of the Okinawans, I'm very sorry » (CNN, 9 février 2001, *U.S. officer in Japan apologizes for comments*).

Le premier avril 2001, un avion espion Lockheed *Ep-3* de la marine militaire américaine atterrit d'urgence sur l'île de Hainan, dans la mer de Chine méridionale, après avoir heurté en vol un avion de chasse chinois. Le jet chinois, quant à lui, s'écrase et son pilote n'est pas retrouvé. Les vingt-quatre membres de l'équipage de l'*EP-3* sont arrêtés par les autorités chinoises. Le 3 avril, ils rencontrent pour la première fois des diplomates américains venus en Chine pour obtenir leur retour immédiat, exigé par le Président George W. Bush. Cependant, plusieurs responsables chinois dont le Président Jiang Zemin accusent les États-Unis d'avoir violé l'espace aérien de la Chine, déclare que Washington doit porter l'entière responsabilité

des événements et demande des excuses officielles. Entre-temps, malgré la demande explicite de la part des États-Unis de considérer l'avion comme faisant partie du territoire américain, les autorités chinoises l'inspectent. L'événement fait naître une grave crise diplomatique entre la Chine et les États-Unis jusqu'au 11 avril, date à laquelle le gouvernement chinois annonce la libération de l'équipage de l'avion. La décision est prise suite à l'expression des regrets de l'ambassadeur américain en Chine (Gries, 2004) (Dahl E. S., 2004) (Negash, 2006).

Le 20 septembre 2002, le chancelier allemand Gerhard Schröder écrit une lettre au Président américain George W. Bush pour s'excuser après que la ministre allemande de la justice Herta Daeubler-Gmelin a fait un parallèle entre George W. Bush et Adolf Hitler. La ministre allemande, qui nie avoir fait ce commentaire, doit démissionner (CNN, 24 septembre 2002, *U.S. cool to Schroeder's victory*).

Le 2 avril 2002, le secrétaire américain aux Transports et la compagnie d'aviation American Airlines s'excusent auprès du gouvernement pakistanais suite à un comportement offensant. Environ vingt membres du personnel de sécurité du Président Pervez Musharraf sont retardés pendant un voyage aérien vers les États-Unis. Ils étaient invités par le gouvernement américain à assister à une rencontre sur le contre-terrorisme au Nouveau-Mexique mais avant le décollage de Londres, ils sont forcés de descendre de l'avion, le personnel aérien ayant exprimé sa préoccupation de voir un grand nombre de Moyen-Orientaux dans l'avion. Après vérification de leur identité, les membres du personnel de sécurité pakistanais prennent l'avion suivant. Le porte-parole de l'ambassade du Pakistan à Washington commente l'événement en ces termes : « American Airlines and the secretary of transportation apologized, so no offense was taken » (CNN, 2 avril 2002, *U.S. apologizes to Pakistan for airline incident*).

Le 24 janvier 2002, quinze personnes sont tuées lors d'un raid américain au-dessus de Hazar Qadam au nord de Kandahar en Afghanistan. D'après les premières constatations aucune des victimes n'appartient à un mouvement terroriste, contrairement à ce que croyaient les militaires américains. Hamid Karzai, le chef transitoire de l'Afghanistan, déclare au cours d'une interview au *Washington Post* le 4 février 2002 : « [U.S. officials] have immediately

come to explain, immediately apologized, immediately sent representatives of their people to [offer] apology and explain ». En revanche, le secrétaire à la Défense américain Donald Rumsfeld, lors de sa conférence de presse le même jour, explique qu'une enquête est en cours et qu'il faut attendre les résultats de cette enquête avant de s'excuser : « I would hope that if in the course of that [investigation] they discover that somebody was, in fact, killed who should not have been killed and who was in an area where enemies were firing on our forces and we fired back [...] American forces would express apologies » (CNN, 6 février 2002, *CIA pays victims of commando raid*) (CNN, 4 février 2002, *Afghan raid might have killed friendly forces*).

Le 5 juillet 2002, le Président américain George W. Bush téléphone au chef du gouvernement de transition afghan Hamid Karzai pour offrir ses condoléances aux familles des victimes du bombardement, le premier juillet 2002, du village de Kakrakai, dans la province d'Uruzgan. L'erreur cause la mort de quarante-huit personnes qui participent à un mariage et tirent en l'air pour fêter l'événement (Internazionale, 12/18 juillet 2002, *Kakrakai, gli USA ammettono l'errore*).

Le 12 septembre 2003, les forces américaines en Irak tuent accidentellement onze membres des forces de sécurité irakiennes et un garde jordanien à Fallujah, à soixante kilomètres à l'ouest de Bagdad. Les militaires américains ont pris des policiers pour des troupes fidèles à Saddam Hussein. Washington présente ses excuses et annonce l'ouverture d'une enquête (CNN, 13 septembre 2003, *Anti-U.S. chants, gunshots mark Iraqi funerals*)

Le Président américain George W. Bush téléphone le 8 mars 2003 au Président afghan Hamid Karzai pour s'excuser. En effet l'administration américaine considère que le Président afghan a été traité d'une manière irrespectueuse par le comité des Affaires étrangères du Sénat américain, alors qu'il répondait aux questions des sénateurs le 26 février 2003. Hamid Karzai, questionné sur les progrès de l'Afghanistan en matière de statut des femmes, d'éducation et de lutte contre le terrorisme, s'était souvent senti mal à l'aise. Selon le porte-parole de la Maison Blanche, « there is a long-standing tradition of foreign leaders who testify to receive a level of

decorum, and the president thought that an apology was warranted in this matter » (CNN, 11 mars 2003, *Bush apologizes to Karzai for Senate panel treatment*).

Le 14 juillet 2004, le vice-secrétaire d'État américain Richard Armitage s'excuse auprès du ministre indien de la Défense George Fernandes suite à une violation du protocole diplomatique. Un an auparavant, en juin 2003, le chef de la défense indienne a été inspecté par un agent de sécurité de l'aéroport de Washington. L'ambassade américaine précise que « there is an established procedure by which heads of state and senior foreign dignitaries are exempt from such checks », et regrette que « the procedure was not followed » (CNN, 14 juillet 2004, *Apology over 'strip-search' saga*).

Le 22 juillet 2005, le ministre des Affaires étrangères du Soudan s'excuse auprès de la secrétaire aux Affaires étrangères américaine Condoleezza Rice : lors d'une conférence de presse, les autorités du Soudan avaient repoussé sans égards les journalistes et les conseillers qui l'accompagnaient. C'est alors que Condoleezza Rice se trouve sur un avion en direction d'un camp de réfugiés au Darfour que le ministre Mustafa Osman Ismail téléphone pour s'excuser. Dans l'avion, Condoleezza Rice avait expliqué que « they have no right to push and shove », et ajoutait qu'elle avait demandé aux diplomates américains au Soudan de réclamer immédiatement des excuses au gouvernement soudanais (CNN, 22 juillet 2005, *Soudan apology to Rice over scuffle*).

Le 20 avril 2006, le Président des États-Unis George W. Bush s'excuse après qu'une femme a interrompu la cérémonie d'accueil à la Maison Blanche du Président chinois Hu Jintao en dénonçant la répression du mouvement religieux Falun Gong en Chine (CNN, 20 avril 2006, *Protester disrupts Hu's arrival ceremony*).

Le 5 janvier 2006, le contre-amiral James Kelly, commandant des forces navales américaines au Japon, s'excuse pour le meurtre d'une citoyenne japonaise le 3 janvier 2006 dans la ville de Yokosuka. Un marin sous son commandement est soupçonné de l'avoir tuée. Le

contre-amiral Kelly déclare : « I offer my most sincere apology to the family and friends of Ms. Sato, and I wish them strength and comfort during this very difficult time » (CNN, 6 janvier 2006, *U.S. sailor held in death of Japanese woman*).
